HISTOIRE D'URBAN 5. ET DE SON SIÈCLE D'APRES LES MANUSCRITS...

Jean Baptiste Magnan





HISTOIRE
D'URBAIN V
ET DE SON SIÈCLE
D'APRÈS LES MANUSCRITS DU VATICAN

PAR

L'ABBÉ MAGNAN

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT ECCLÉSIASTIQUE
AUMONIER DU LYCÉE DE MARSEILLE



PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

1862

HISTOIRE

D'URBAIN V

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

RÉPONSE

A LA QUESTION ROMAINE

DE M. ABOUT

1 volume in-8°, 2 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

HISTOIRE
D'URBAIN V
ET DE SON SIÈCLE
D'APRÈS LES MANUSCRITS DU VATICAN

PAR

L'ABBÉ MAGNAN

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT ECCLÉSIASTIQUE
AUMONIER DU LYCÉE DE MARSEILLE



PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

1862

HISTOIRE

D'URBAIN V

INTRODUCTION

I

Si l'histoire moderne, comme on l'a dit avec esprit, est une conspiration contre la vérité, il en est ainsi de l'histoire ancienne et de l'histoire du moyen âge. Celle de l'Église ne fut pas toujours à l'abri de ce reproche.

Les impies, les hérétiques, les mauvais chrétiens, et quelquefois aussi les bons, conspirèrent à déguiser la vérité ; les uns avec le dessein d'empoisonner les intentions des chefs de l'Église, et les autres dans un sentiment de piété peu réfléchie qui les pousse à nier ce qui les blesse ou leur paraît difficile à expliquer. Les plus grands hommes furent calomniés, et ceux que l'histoire a jugés le plus sévèrement ont trouvé des défenseurs et des apologistes.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'au milieu de tant de passions diverses, l'histoire de l'Église ne soit pas toujours traitée avec impartialité.

Mais il est un point de l'histoire ecclésiastique où les im-

pies et les écrivains catholiques s'unissent dans une pensée commune : le séjour des Papes à Avignon. Les uns y trouvent une occasion de verser le blâme sur l'Église romaine, et les autres croient faire acte de dévouement à cette Église en condamnant les pontifes qui ne résidèrent pas à Rome, siége naturel de la papauté. Pour flétrir cet exil, on l'appela *la captivité de Babylone*, comme si les Papes n'avaient pas obéi à la nécessité, plus qu'à leur penchant, en déplaçant le centre de l'Église.

Les écrivains du siècle dernier ont cherché mille raisons pour expliquer le séjour des Papes à Avignon. L'amour de la patrie, un profond mépris pour Rome et pour l'Italie, le désir de goûter une vie tranquille au sein du repos, l'oubli des devoirs les plus sacrés, faut-il le dire ? les bords charmants du Rhône, les belles plaines du Comtat et le vin de Beaune, c'est là tout ce qu'ils ont trouvé, et, suivant eux, ces raisons frivoles expliquent tout. Chose étrange ! les écrivains ecclésiastiques semblent être de cet avis. Saint Antonin, Odéric Raynal, Fleury, Muratori, parlent dans le même sens. Dante osa dire que la Papauté était tombée dans la boue depuis qu'elle avait émigré.

Di loggi mai chè la chiesa di Roma
Per confonder in se due reggimenti,
Cade nel fango [1].

Pétrarque enveloppe dans une même condamnation tous les Papes d'Avignon, et fait entendre ces terribles paroles : « Ce que l'histoire nous a appris, ce que les gémissements de la tragédie nous ont révélé est au-dessous de ce que nous voyons. Un crime digne autrefois du cothurne tragique n'est plus chez nous qu'une faute légère. La fortune s'amusait autrefois ; aujourd'hui elle sévit. Ah ! rendez-nous Néron, rendez-nous Domitien ! La persécution sera

1. *Purgatorio.*

plus déclarée, mais elle sera moins longue et moins cruelle [1]. »

Ainsi parlait Pétrarque sur la tête de qui les Papes d'Avignon répandirent tant de bienfaits. Il porte encore plus loin l'audace et le blasphème : « Là, dit-il, on voit Nemrod ; là, Sémiramis armée de ses flèches ; là, l'inexorable Minos ; là, Rhadamante ; là, on voit Cerbère qui dévore tout [2]. » « Avec de l'or, on apaise un prince cruel ; avec de l'or, on terrasse le monstre ; avec de l'or, on a en main le fil salutaire ; avec de l'or, on arrive jusqu'au seuil terrible ; devant l'or, les barrières tombent, les rochers se brisent, le portier s'adoucit, le ciel s'ouvre. Que voulez-vous de plus ? Avec de l'or, on achète le Christ [3] ! » Le poëte concluait ainsi : « Les choses en sont venues à leur dernier terme. Depuis trop longtemps on se joue de Rome et du genre humain ; la vertu et la vérité sont foulées aux pieds. Les barbares ont assez régné ; il est temps que cette comédie cesse et que les choses rentrent dans l'ordre. Puissé-je le voir et mourir [4] ! »

Les écrivains de l'époque ne se contentent pas de ces insultes ; ils outragent chaque Pape en particulier. Il n'en est aucun dont ils ne défigurent les traits, dont ils ne condamnent la vie. Clément V, le premier, est en butte à leurs calomnies. Il est pour eux un simoniaque audacieux qui achète la tiare et vend l'Église aux princes. Il eut, comme l'affirment Villani, Odéric, Raynal et saint Antonin, dans la forêt de Saint-Jean-d'Angély, avec Philippe le Bel, une entrevue mystérieuse. La découverte toute récente du procès-verbal des visites pastorales de Bertrand de Got ne laisse plus de doute à ce sujet. Mais comment savoir ce

1. Epist. sine titulo V
2. Epist. sine titulo VII.
3. Epist. sine titulo VIII.
4. Epist. sine titulo XIV.

qui s'est passé entre Philippe le Bel et Bertrand de Got, puisqu'ils se virent sans témoins? Toute la vie de Clément V prouve qu'il ne fut pas un simoniaque. Il promit au roi de France de ne pas le traiter en ennemi, se réconcilia avec lui, et c'est là tout. Villani le calomnie quand il l'accuse de simonie.

Jean XXII, un des plus grands papes du moyen âge et le dernier qui ait forcé la puissance impériale à s'incliner devant la tiare, celui dont la prudence, la piété, la science et le courage furent admirés de tous, n'est plus qu'un ambitieux qui arrive au rang suprême par la ruse et l'audace. Quand toute l'Église rendait hommage à la pureté de sa vie, Villani ne rougissait pas de signaler la ressemblance qui existait entre lui et son neveu le cardinal Poyet, et il osa donner un fils à Jean XXII.

Benoît XII, humble et austère, dont la vie fut signalée par une inflexible sévérité, et la mort par une foule de miracles, est pour Pétrarque un homme de bonne chère, un moine grossier qui, le jour de son élection, étonne le sacré collége par l'aveu cynique de son ignorance. Un contemporain, Pétrarque peut-être, lui composa cette épitaphe :

Iste fuit Nero, laicis mors, vipera clero,
Devius a vero, cuppa repleta mero.

Enfin, Clément VI fait d'Avignon une seconde Babylone, au dire des historiens. Au lieu d'attribuer la corruption de cette ville et de tout l'univers à la peste de 1348, qui brisa le nerf de la discipline ecclésiastique, ainsi que l'assure Boccace, on accuse Clément VI. Les écrivains de l'Italie le peignent comme un homme sans vertu. Sa liaison avec la vicomtesse de Turenne, ils la dénaturent, ils l'empoisonnent [1]. Ils chargent de mille crimes ses neveux, qu'il re-

1. Muratori, *Annales Italiæ.*

vêtit de la pourpre, disent-ils, malgré leur extrême jeunesse, et ils font rejaillir sur lui les prétendues débauches où ils se plongent. Mais lorsqu'on porte les lumières de la critique sur les récits des historiens, on découvre que le seul de ses neveux qu'il fit cardinal dans un âge aussi tendre était un modèle de toutes les vertus. Il monta sur le trône pontifical à la mort d'Urbain V.

On ne pouvait rien dire contre Innocent VI. Il réforma sa cour, il évita soigneusement tout ce qui pouvait faire suspecter sa vie. On lui trouva peu d'esprit, et on déclara sa main inhabile à tenir le gouvernail de l'Église.

Urbain V transporta le saint-siége à Rome, combla les vœux de Pétrarque et de toute l'Italie. Mais s'étant bientôt aperçu que ni les temps ni les esprits n'étaient mûrs pour ce grand dessein, et voyant de loin l'orage se former contre l'Église, il alla redemander à des rivages plus hospitaliers le salut et le calme. On le déclara changeant, trop attaché à sa patrie; on le considéra comme un homme sans politique et sans caractère. Ses vertus, ses miracles, ne purent fermer la bouche à ses détracteurs, et, quand le ciel le justifiait, ils le condamnèrent.

Ces jugements sévères étonneraient si on ne savait la haine qui animait les écrivains de l'Italie. Ils ne purent pardonner à Clément V et à ses successeurs leur séjour en France. Ils ne virent pas que la faute retombait sur le peuple inconstant qui provoqua cet exil par ses révoltes et ses divisions, et non sur les Papes, qui eurent toujours les yeux tournés vers l'Italie; qui firent tous leurs efforts pour rendre la paix à Rome, et montrèrent dans tous leurs actes le désir d'y rentrer. Il suffit de lire leur histoire pour voir quelle était leur politique, et s'il reste des doutes, la conduite de saint Célestin, de Boniface VIII, de Benoît XI, s'éloignant les premiers de Rome, justifie les papes d'Avignon, qui les imitèrent et cherchèrent comme eux un refuge dans leur patrie.

Un esprit de vertige traversait l'Italie. L'amour de l'indépendance avait gagné toutes les villes depuis Bologne jusqu'à Rome. Le peuple ne voulait plus de maître On voyait partout des révoltes et des séditions. Les villes divisées en factions qui se déchirent, les places publiques devenues des champs de bataille où les partis se rencontrent chaque jour, la confiscation des biens, l'exil des personnes, des émeutes journalières contre ceux qui gouvernent la cité : tel est le hideux tableau que l'Italie présente à la fin du XIIIe siècle.

Le saint-siége était vacant. La division, qui régnait partout, s'était mise parmi les cardinaux réunis en conclave. Ce fut après deux ans et plus de luttes et de contestations que leur choix tomba sur un solitaire ignoré, Pierre Moron. A peine élu, Célestin V juge qu'il n'y aura de calme pour lui et le saint-siége que loin de Rome. Il ordonne aux cardinaux de venir le joindre, et se fait sacrer dans la cathédrale d'Aquila, le 29 août 1294. De là il passe à Naples, où il résida et déposa enfin la tiare après un règne assez court. Jamais il ne vit Rome. Dieu le permit pour épargner à l'Église les troubles qu'aurait excités l'esprit turbulent des Romains au moment critique de la renonciation de Célestin V.

Le nouveau conclave se tint à Naples. Sur vingt-deux cardinaux, treize devaient la pourpre au roi Charles II, et dans ce nombre on comptait huit Français. L'élection était au pouvoir du roi. Il y eut sans doute une entente secrète entre le roi de Naples et le cardinal Benoît Cajétan. Un conclave qui menaçait d'être orageux ne dura que dix jours. La faction romaine s'entendit avec la faction napolitaine, et le nom de Benoît Cajétan sortit de l'urne.

Il est inutile de raconter ici les querelles de Boniface VIII avec le roi de Sicile, l'empereur d'Allemagne, les républiques d'Italie et le roi de France, querelles où la religion n'entre pour rien, si l'on excepte l'affaire des décimes et

des immunités ecclésiastiques qui brouilla Boniface VIII avec Philippe le Bel. Je n'examinerai pas non plus qui avait tort du roi ou du pontife. C'est une cause jugée depuis longtemps, et, pour tout homme qui sait les lois de l'Église, Boniface VIII eut raison de défendre les prérogatives du saint-siége, mais il ne revendiqua pas ses droits avec cette modestie qui convient au vicaire de Jesus-Christ, et les écrivains ecclésiastiques du XIVe siècle le taxent d'imprudence et de fierté.

Boniface VIII se défia des Romains, au milieu des troubles excités par les Colonna. Il transféra la cour à Anagni, sa patrie, croyant trouver parmi les siens des amis et des défenseurs. Il eut, je l'avoue, dans Philippe le Bel, un ennemi acharné; mais les premiers auteurs des troubles ce furent les Colonna, qui allèrent partout souffler la discorde. Accueillis par Philippe, ils l'animèrent contre Boniface. On a fait porter au roi de France l'ignominie du soufflet donné au pontife par Sciara Colonna, et Dante a pu dire : « Je vois dans Anagni entrer la fleur de lis; je vois le Christ captif dans son vicaire; je le vois mourir une seconde fois entre deux larrons; »

Veggio in Alagna entrar il fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser cato,
Veggiolo un' altra volta esser deriso,
Veggio rinnovellar l'aceto e'l fele
E tra vivi ladroni essere anciso.

Mais, pour l'historien impartial, Philippe le Bel, qui avait outragé la majesté pontificale en chargeant Boniface VIII de crimes imaginaires et en le citant devant un conciliabule, est innocent du moins de ce soufflet. Aucune main téméraire ne se leva sur le Pape, et Dante a menti. Les historiens du temps ont soin de nous dire, en racontant la captivité de Boniface, qu'aucune violence ne fut commise

contre lui. *Ipsum Bonifacium sine violentia tamen ceperunt* [1].

Le trait de ressemblance de Boniface VIII avec le Christ, c'est la manière dont il fut trahi. Nogaret arrive seul et forme son complot avec des Italiens. Son or corrompt les serviteurs du Pape. Au moment de l'attaque, les cardinaux et les prélats s'enfuient. Ce n'est qu'après trois jours d'ineffables angoisses pour le pontife que les habitants d'Anagni éprouvent quelques remords. Ils prennent les armes; ils marchent sur le palais pontifical; ils en chassent la poignée d'hommes commandée par Nogaret. Accablé de douleur, Boniface VIII se décide à rentrer dans Rome. Le croirait-on? le peuple romain n'est pas ému au spectacle de cette immense infortune. Il se porte en foule au-devant du pontife; mais au lieu de partager sa douleur et de montrer par ses vivat la sympathie que ses malheurs inspiraient, il ne songe qu'à lui demander la fin des troubles. Sur toute la ligne parcourue par Boniface, de la porte Majeure à Saint-Pierre, le peuple criait : La paix! la paix! *Pace! pace!* Le pontife répondait avec tristesse : « Que Dieu vous donne la paix et le salut! » *Pace è sanitate vi dono Dio* [2]! Un tel spectacle eût arraché des larmes aux ennemis de Boniface. Les Romains furent insensibles.

On croit peut-être qu'arrivé au Vatican le malheureux pontife respira; il n'en fut pas ainsi. Le cardinal des Ursins le retint prisonnier; et comme il en témoignait sa peine et son étonnement, le cardinal lui répondit qu'*on ne voulait plus de scandales.* Boniface craignit un empoisonnement, refusa de prendre aucune nourriture, et mourut peu de jours après, non de colère et de fureur, comme on l'a publié, mais accablé sous le poids de sa douleur.

Une mort si triste n'a pu calmer la haine que lui ont

1. Amaury Augier.
2. *Diario della citta di Roma*, Muratori, t. III, p. 113.

portée les Italiens. Ils l'ont jugé avec une sévérité excessive. Tosti est le seul qui ait entrepris sa défense. Dante l'a placé en enfer, et tandis qu'en France on venge sa mémoire, un auteur italien, d'ailleurs catholique, César Balbo, en fait une contrefaçon ridicule de saint Grégoire VII[1].

Quand le deuil de Boniface VIII fut accompli, les cardinaux entrèrent au conclave. Ils élurent Benoît XI, qui se hâta de gagner Pérouse, sa patrie. Il y séjourna jusqu'à sa mort. Les temps étaient critiques. Il fallait ménager un roi puissant et venger l'injure faite au vicaire de Jésus-Christ. La douceur et la foi vive de Benoît XI le rendaient propre à ce dessein. Il frappa d'anathème Nogaret et Sciarra ; il appela sur Anagni les malédictions du ciel. La bulle d'excommunication est pleine d'une sombre poésie qui attriste l'âme. On ne peut la lire sans frémir. Mais, d'un autre côté, le Pape releva des censures qu'ils avaient encourues le roi de France et les Colonna. Il aurait fait plus encore; mais une main cachée vint couper la trame de ses jours. Le poison lui fut présenté par un jeune Italien, et sa mort fut aussi triste que celle de Boniface VIII.

Un écrivain assez impartial semble dire que le crime fut commis à l'instigation du roi de France. C'est une odieuse calomnie Le pontife servait aux desseins de Philippe le Bel. Philippe n'avait pas attenté à la vie de Boniface qu'il détestait, pourquoi aurait-il donné le poison à celui qui lui offrait le pardon? Il est faux que Benoît XI préparât de nouvelles procédures contre Philippe, comme l'affirme le même écrivain. Ce pontife nous apparaît dans l'histoire comme un ange de paix qui vient apaiser les troubles et calmer les haines. La légende insérée dans l'office par les pontifes romains nous le présente sous ces traits.

Célestin V, Boniface VIII et Benoît XI inaugurèrent la politique des Papes d'Avignon en s'éloignant de Rome.

1. Caricatura di Gregorio VII.

Clément V ne fit qu'imiter l'exemple de ses prédécesseurs. L'Église était agitée comme aux temps de Benoît XI et de Boniface VIII. Les cardinaux pouvaient dire à Bertrand de Got en lui notifiant son élection : *La barque de Pierre est ballottée, les filets du pecheur se rompent, le ciel est obscurci de nuages et la guerre ravage les terres de l'Église romaine ainsi que les pays voisins.* Ce tableau effraya Clément V. Il crut que l'Église romaine pourrait trouver le repos en France et il donna l'ordre aux cardinaux de venir auprès de lui : s'il a mal fait, ne le condamnez pas tout seul, remontez à ses prédécesseurs, jetez le blâme sur le bienheureux Benoît XI, sur Boniface VIII, sur saint Célestin. L'histoire de l'Église nous apprend que Clément V a suivi la politique traditionnelle des Papes, qui, dans les troubles de Rome ou de l'Italie, allaient chercher ailleurs un refuge. Étienne II, Gélase II, Eugène III, Innocent IV vinrent en France quand on les persécutait en Italie. Innocent IV, Lucien III, Urbain IV et Clément IV vécurent loin de Rome agitée par les factions.

Un protestant des plus acharnés contre les Papes le reconnaît dans un livre destiné à les combattre. Le titre seul de l'ouvrage révèle les sentiments de haine qui l'animaient. Pourtant la force de la vérité lui arrache cet aveu : « Les prédécesseurs des Papes d'Avignon dans les voyages qu'ils firent en France s'aperçurent qu'il y avait plus de calme pour eux qu'à Rome et qu'on avait pour eux plus de respect. Ceux-ci crurent qu'ils régneraient paisiblement à Avignon et que de là ils pourraient étendre sans difficulté leur domination sur les autres peuples [1]. »

Il ne faut pas avoir l'idée des difficultés suscitées par Philippe à Clément V, pour croire le pontife vendu au prince comme on osa le dire. S'il fut élu par le conclave de Pérouse, la fermeté et l'attachement au saint-siége qu'il

1. Du Plessis-Mornay

avait fait briller précédemment fixèrent sur lui le choix des cardinaux. On le vit parmi les rares évêques venus à Rome pour assister au concile convoqué par Boniface. Les menaces du roi de France n'avaient pu l'effrayer. Il était si peu vendu à Philippe qu'il agit puissamment auprès des électeurs de l'Empire pour enlever la couronne impériale à son frère, Charles de Valois. Chacun sait combien il temporisa pour ne pas condamner la mémoire de Boniface VIII. Par le sage conseil du cardinal de Prat, dont la prudence fut si utile à l'Église dans ces temps de trouble, Clément V chercha d'abord à gagner du temps, pensant que la haine du roi se calmerait. Mais sans cesse Philippe revenait à la charge. Le Pape, ne voulant rien faire contre sa conscience ni animer le roi contre le saint-siége, proposa d'examiner cette affaire dans un concile œcuménique, au grand déplaisir du roi, qui lui en garda un vif ressentiment.

Le Pape eût sans doute gagné l'Italie, s'il avait pu le faire. Il forma le projet d'y entrer à la suite de l'empereur Henri VII qui vint se faire couronner à Rome en 1312. Mais toutes les villes se soulevèrent à l'arrivée de ce prince, et l'Italie fut en feu des Alpes à la frontière napolitaine.

Rome était divisée en deux factions, celle des Colonna et celle des Ursins. Les Colonna tenaient pour l'empereur, les Ursins pour le roi de Naples. Tout à coup le roi de Naples entre à Rome, s'empare du pont et du château Saint-Ange. De son côté, l'empereur se rend maître du mont Cœlius et du palais de Latran. Il se mit en marche pour aller se faire sacrer à Saint-Pierre. Les Napolitains lui barrèrent le passage au pont Saint-Ange. Une bataille s'engagea. Il y eut beaucoup de sang versé. L'empereur battit en retraite et vint recevoir la couronne à Saint-Jean-de-Latran.

Cependant le Pape n'avait pas encore perdu tout espoir de rentrer à Rome. L'église de Saint-Jean-de-Latran ayant été consumée par les flammes, il chargea le cardinal Co-

lonna du soin de la reconstruire. Il lui défendit de toucher à l'autel en bois qu'on avait sauvé de l'incendie, *par la raison,* disait-il dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, *que nous nous proposons, avec l'aide du Seigneur, d'aller le remettre nous-même à son ancienne place* [1].

Clément V erra quelque temps en France, ne sachant plus où fixer sa demeure, allant de Lyon à Poitiers, de Poitiers à Bordeaux. Enfin, il choisit Avignon aux portes de l'Italie, avec la pensée d'aller un jour à Rome, si les circonstances le permettaient. Mais les troubles qui agitèrent l'Italie pendant son règne l'en empêchèrent. Il mourut en France laissant aux Italiens toute la responsabilité du grand acte qu'il avait accompli.

Jean XXII lui succéda après que le saint-siége eut vaqué deux ans. Les cardinaux italiens, assez nombreux pour faire retarder l'élection, sentaient si bien la nécessité d'avoir un Pape français qu'ils proposèrent aux cardinaux gascons un Français, le cardinal de Mandagot, évêque de Palestrine, autrefois archevêque d'Aix. Les Gascons refusèrent, la lettre que le cardinal des Ursins écrivit à Philippe le Long en est la preuve [2].

La famille de Jean XXII était noble, et son élection fut canonique, deux choses niées par les Italiens dans le dessein de rabaisser un des plus grands pontifes qui aient illustré la chaire de Saint-Pierre. S'il était Français d'origine, il aimait l'Italie où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie. Il voulait y ramener le saint-siége. Il se considéra dans Avignon comme un exilé et refusa d'y bâtir un palais. Jean XXII reçut dans le cloître des frères prêcheurs, qu'il avait choisi pour demeure, les princes de l'Église et ceux du siècle, attendant le moment où il pourrait aller à Rome habiter l'antique palais des pontifes. On

1. Regesto de Clement V, liv. III, lettre XXXIII.
2. Fleury, liv. XCII.

l'accusa d'avarice. Pétrarque, voyant le soin avec lequel Jean XXII amassait des trésors, appela cette prudence la rage de l'avarice pontificale, *rabies pontificalis avaritiæ*[1]. Quelle injustice ! Jean XXII, ayant le dessein de mettre fin aux troubles de l'Italie et de Rome, voulut enrôler beaucoup de soldats. Il trouva une manière ingénieuse d'accroître le trésor de l'Église, en faisant passer graduellement aux grandes dignités les clercs qui avaient des bénéfices moins considérables. Cet or lui servit à payer l'armée qu'il tint en Italie jusqu'à sa mort, et le trésor qu'il laissa en mourant était destiné à couvrir les frais du rétablissement du saint-siége à Rome.

Au commencement de son pontificat, il condamna Louis de Bavière et le moine Occam qui avait mis le trouble et la division dans l'ordre des frères mineurs. L'empereur et le moine s'unissent, entrent dans les États de l'Église, y font un schisme et créent un antipape, Nicolas V. Rome resta longtemps au pouvoir de Louis de Bavière. Jean XXII ne pouvait donc songer à y ramener la Papauté. Enfin l'empereur en se retirant laissa l'anarchie dans toutes les villes, qui voulurent se gouverner elles-mêmes et ne reconnurent plus de maître. Bologne jusqu'alors si fidèle aux Papes secoua le joug. Jean XXII s'empressa d'envoyer une armée pour faire rentrer sous l'obéissance les villes rebelles. Il en donna le commandement à son neveu le cardinal Poyet, avec le titre de légat et les pouvoirs les plus étendus. Cette armée fut assez nombreuse pour oser mettre le siége devant Milan, dont le seigneur était considéré par le prudent pontife comme l'ennemi naturel de l'Église au nord de l'Italie. Mais cette ville était bien fortifiée : le siége fut levé.

Cependant le cardinal Poyet était maître de tous les États de l'Église, à l'exception de Bologne. Jean XXII crut

1. *Familiarum* lib. VI.

le moment favorable pour venir à Rome. Il donna l'ordre, au mois de février 1333, de réparer le Vatican et d'y faire des préparatifs pour le recevoir. Mais de nouveaux troubles s'élevèrent à Rome. Les Colonna et les Ursins s'y faisaient une guerre acharnée. Louis de Bavière, en se retirant, avait laissé un parti puissant. Jean XXII prit la résolution d'aller attendre à Bologne la fin de la guerre civile. Les Bolonais lui envoyèrent une ambassade solennelle pour se donner à lui et l'engager, par cet acte de soumission, à venir au milieu d'eux. Jean XXII leur promit en plein consistoire d'être à Bologne avant la fin de l'année. Le cardinal Poyet fit entrer ses troupes dans Bologne, et bientôt une imposante citadelle s'éleva au centre de la ville.

Malheureusement, le seigneur de Milan, peu désireux d'avoir un pareil voisin, fit des préparatifs de guerre qui émurent Jean XXII et le forcèrent à différer son départ, comme la prudence le conseillait. Les Bolonais impatients se crurent joués. Ils prirent les armes, se soulevèrent contre le cardinal Poyet, et vinrent l'assiéger dans la citadelle aux cris redoublés de : *Mort au légat et à ceux de la terre de France*[1]. Le légat est obligé de céder au nombre et à la furie des assiégeants. Il sort de Bologne, prend la route de France et arrive à Avignon un peu avant la mort de Jean XXII.

Villani et Muratori doutent que ce Pape eût vraiment l'intention de passer en Italie[2]. J'aime mieux croire à la parole que donne un Pape en plein consistoire, qu'à celle de deux écrivains connus par leur haine contre les Papes français, surtout quand Pétrarque, ennemi, comme on sait, de Jean XXII, affirme qu'à son retour d'Allemagne il trouva ce Pape, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, occupé de ces deux projets : la croisade et le retour du saint-siége à

1. *Moriatur legatus et hi de terra franca.* De Sade, t. I.
2. *Annales Italiæ* et Chronique, à l'an 1334.

Rome. Le poëte fit à cette occasion un sonnet devenu célèbre où se trouvent ces beaux vers :

. . . .
E 'l vicario di Cristo con la somma
Delle chiavi, e del manto al nido torna,
Sicchè, s' altro accidente nol distorna
Vedrà Bologna e poi la nobil Roma.

La grande âme de Jean XXII ne se laissa pas abattre par la tristesse que lui causèrent les nouvelles d'Italie. Il continua ses préparatifs de départ. La mort vint le surprendre au moment où il paraissait le plus disposé à revenir à Rome[1].

Benoît XII lui succéda. Il n'eut pas son génie, mais comme lui il soupira après le jour où il pourrait sortir d'Avignon. Dans une maladie qu'il fit au commencement de son pontificat, ce qu'il regrettait le plus, c'était de mourir loin de Rome. Il fit jurer à ses serviteurs d'y porter ses restes, et de l'ensevelir auprès des Papes, ses prédécesseurs. Revenu à la santé, il se disposa à partir. Il envoya des légats à Bologne et à Rome pour sonder les dispositions du peuple et réparer les palais apostoliques. Les légats trouvèrent les Bolonais très-animés contre la cour pontificale. Rohrbacher lui-même en convient[2]. Les autres villes de l'État ecclésiastique n'étaient pas mieux disposées et menaçaient de se révolter. Elles n'étaient plus contenues par la main ferme de Jean XXII, et, comme on le voit toujours à la mort des grands princes, le peuple avait passé de l'obéissance et du respect à l'extrême licence. Mais le peuple ne se révolte jamais à son profit. Les Visconti, les Gonzague, les marquis d'Este et les Malatesta profitèrent des troubles pour s'agrandir aux dépens de l'Église.

1. De Sade, t. I, p. 240.
2. *Histoire de l'Église*, liv. XLIX.

C'était folie de revenir à Rome; Benoît XII le comprit. Il attendit qu'il plût à la divine Providence de faire naître des circonstances plus favorables au retour du saint-siége, et le premier il se bâtit une demeure plus digne des Papes que le couvent des frères prêcheurs ou le palais épiscopal. Les cardinaux imitèrent son exemple, et en peu d'années Avignon vit s'élever dans son enceinte de magnifiques palais.

Pétrarque n'a pu le pardonner à Benoît XII. Dans un jeu de mots impie, il ose comparer ce pieux pontife au cruel Nemrod : *Turrificus et terrificus Nemrod*. Dans ses lettres il ne cesse d'accuser Benoît XII. Mais sans y songer, et peut-être par un dessein secret de la divine Providence, qui voulait se servir, pour venger la mémoire de ce grand Pape, de celui même qui l'outrageait, Pétrarque fait l'apologie de sa politique. Dans une de ses lettres il montre l'impossibilité où il se trouva d'approcher de Rome dans un voyage qu'il fit en Italie, la seconde année de Benoît XII. Arrivé à Civita-Vecchia, il ne put aller plus loin. Les Ursins tenaient la campagne. Pétrarque se dirigea sur Corneto, et vint se mettre en sûreté dans le château seigneurial de Capranica ; c'est de là qu'il écrivait à Jean Colonna .

« La paix est la seule chose que je n'aie pas trouvée dans cet agréable séjour. Est-ce une fatalité? ou quelque crime de la nation a-t-il attiré le fléau de la guerre? Je l'ignore. Le berger va tout armé dans les bois pour se défendre contre l'ennemi et non contre les loups. Le laboureur cuirassé se sert d'une lance au lieu d'un aiguillon pour piquer les bœufs; l'oiseleur couvre ses rets d'un bouclier; le pêcheur porte une épée au lieu d'une ligne pour suspendre ses hameçons... On entend la nuit des hurlements affreux autour des murailles, et le jour des voix terribles, qui crient sans cesse : Aux armes! aux armes! Quelle musique au lieu des sons doux et harmonieux que je tirais de mon luth à

Avignon! Cette contrée est l'image des enfers. Tout y respire la haine, la guerre et le carnage[1]. »

Après cet effrayant récit, Pétrarque ne pouvait être écouté du pontife quand il venait, à la sollicitation des Romains, le prier, dans une épitre en vers, de revenir à Rome ; car cette ville n'était pas moins agitée que la campagne. Elle servait de retraite aux brigands qui infestaient les chemins et dépouillaient les voyageurs. Les églises leur servaient de refuge ; elles étaient comme leurs repaires. Rien de plus commun que le vol à main armée, l'adultère, le viol et le meurtre. Les hommes audacieux faisaient, comme toujours, trembler les faibles en les menaçant du pillage et de la mort. Il n'y avait plus de lois, plus d'autorité, plus de justice. La crainte des châtiments n'arrêtait plus les coupables, et les grands divisés entre eux ne s'unissaient que pour écraser le peuple[2]. Il en était de même dans toute l'Italie. La guerre était partout et chacun se faisait justice à son gré. Les clercs n'étaient plus respectés, on ne tenait plus compte de leurs immunités, et l'on vit sans étonnement le seigneur de Vérone, Mastin, se jeter sur l'évêque de cette ville et lui plonger son épée dans le cœur. Benoît XII fut donc réduit à la triste nécessité de rester en France. Il mourut avec le regret de ne pouvoir accomplir le plus cher de ses vœux.

Clément VI lui succéda en 1342. Prince magnifique et vraiment digne de régner, la splendeur dont il s'environnait n'était pas au-dessus de son génie. Tout ce qu'il entreprit lui réussit. Il fit élire un empereur, força Casimir, roi de Pologne, à régler sa vie, refusa pour la fille de son frère la main du roi de Sicile, et, le premier des Papes d'Avignon, il vit à ses pieds les superbes Visconti. En un mot, Clément VI eut tant de qualités que Pétrarque lui-

1. *Familieres*, liv. II, ép. XIII.
2. De Sade, t. I, p. 325.

même célébra ses louanges. Le poëte fit sur le nom du pontife un charmant jeu d'esprit, et avec son élégance ordinaire il dit :

> Nulli major inest Clementia : nomen ab ipsis
> Dignum rebus habet.

S'il eût entrepris de reporter à Rome le saint-siége, nul doute qu'il n'eût réussi. Il ne l'a pas fait, il ne l'a pas tenté, il paraît même n'y avoir pas songé, et les historiens contemporains lui reprochent d'être demeuré indifférent à la perte des domaines temporels de l'Église. Le trésor amassé par Jean XXII et augmenté par Benoît XII, trésor destiné à couvrir les dépenses que pourrait occasionner le retour du saint-siége à Rome, Clément VI le dissipa dans les premières années de son règne. Il disait que la plus belle qualité des princes, c'est la libéralité. Il semble donc coupable. Mais quand on examine les événements qui signalèrent son règne et l'enchaînèrent à Avignon, on l'absout aisément.

Le retour du saint-siége à Rome n'était pas, comme l'ont cru les historiens, un dessein facile à exécuter. Il fallait préparer les voies, former des alliances avec les républiques d'Italie et s'assurer de leurs bonnes dispositions pour le saint-siége. Or, les guerres, la peste noire, l'hostilité des Romains envers le Pape et les représentants de son autorité furent, du temps de Clément VI, des obstacles au voyage de Rome. Clément VI était un politique trop habile pour tenter l'impossible.

La guerre venait de se rallumer entre la France et l'Angleterre. C'était le devoir de Clément VI de travailler à rétablir la paix. Quitter la France dans un pareil moment, l'abandonner à sa destinée, ce n'était pas aimer sa patrie D'un autre côté, si Clément VI n'eût pas fait tous ses efforts pour amener une réconciliation sincère entre les

deux rois Édouard et Philippe et pour faire cesser une guerre qui devait coûter tant de sang aux deux nations, il n'eût pas montré des sentiments dignes du père de tous les chrétiens.

Mais Clément VI pouvait-il entreprendre le voyage de Rome? Il est permis d'en douter, si l'on considère que le seul prince assez puissant pour aider le Pape dans cette périlleuse entreprise, c'était Philippe VI. Clément VI ne pouvait plus compter sur son appui du moment que la guerre se rallumait entre la France et l'Angleterre. Quand les Romains envoyèrent à Clément VI l'ambassade solennelle dont Pétrarque et Rienzi faisaient partie, pour l'engager à revenir en Italie, le Pape toucha cette raison et s'excusa de son refus sur la guerre des Anglais qui ne lui permettait pas de sortir de France.

Au reste, si le Pape avait eu la pensée de quitter Avignon, les propositions des Romains l'en eussent dissuadé. Dans l'audience publique que leur accorda Clément VI, les ambassadeurs offrirent au Pape, sa vie durant, la souveraineté de la ville de Rome qui se donnait ainsi à Pierre Roger et non à Clément VI. Les Romains furent trop subtils pour inspirer de la confiance.

Vers la même époque mourait à Naples le seul homme assez fidèle pour maintenir en Italie l'autorité de l'Église et recueillir au besoin le Pape dans ses États, si les Romains venaient à se montrer encore ingrats et rebelles : c'était Robert, roi de Naples. Il laissa le trône à Jeanne encore enfant.

Tandis que le Pape perdait en Italie ce puissant allié, les Romains se révoltèrent ouvertement, oubliant que leur intérêt bien entendu c'était un redoublement de prudence et de fidélité. Ils mirent Rienzi à leur tête, rétablirent l'ancienne république avec des formes particulières et osèrent rêver l'empire universel sous le nom de *bon état*. Cette ridicule comédie dura jusqu'en 1347, époque à laquelle Rienzi,

excommunié par Clément VI, fut obligé de prendre la fuite.

La même année sévit en Italie cette épidémie cruelle qui, sous le nom de *peste noire,* parcourut toute la terre et lui enleva la moitié de ses habitants. Elle dura trois ans. En 1348, elle s'abattit sur la Provence. Elle y fit de grands ravages, mais nulle part ne fut aussi terrible qu'à Avignon. Une foule de cardinaux et d'évêques moururent. Au récit de Villani, Clément VI, pour échapper au fléau, se renferma dans son palais où l'on allumait jour et nuit de grands feux qui purifiaient l'air.

Enfin la peste cessa. Il semble que le Pape pouvait alors s'occuper de son départ. Il n'en est rien; les peuples, livrés à eux-mêmes quand le fléau décimait les villes, avaient contracté une funeste habitude d'indépendance et de liberté. Les villes des États romains connurent cette tendance et levèrent l'étendard de la révolte. Faenza commença; un traître, Jean de Pepoli, livra Bologne aux Visconti. Rome ne fut pas plus sage, et si en apparence elle obéissait encore à Clément VI, de fait elle vivait indépendante. Il n'est pas d'insultes qu'elle ne fit essuyer aux légats du Pape. Aux approches du jubilé, Clément VI, voulant sonder les dispositions des Romains à son égard, leur envoya, comme légat, le cardinal de Ceccano. Reçu partout et même à Milan avec les honneurs dus à sa dignité, il est accueilli à Rome par une émeute formidable. Le peuple lança des pierres sur le Vatican où le légat était descendu, l'appelant hérétique et *Patarin.* Les gens du cardinal voulurent défendre le palais; la colère et l'acharnement des Romains redoublèrent. Le cardinal se frappait la tête de douleur. Enfin, se montrant au peuple, il lui dit : « Romains, ne savez-vous pas qu'en agissant ainsi vous empêchez le retour du Pape? Le Pape ne serait pas le maître ici. » On ne peut calculer les résultats qu'aurait eus cette émeute si le commandeur du Saint-Esprit n'avait eu assez d'empire sur les Romains pour les calmer.

Une autre fois, le même cardinal, traversant les rues de Rome, fut atteint à la tête de plusieurs dards qu'on lui tira d'une fenêtre. Les assassins s'enfuirent ; on prit seulement un prêtre qui refusa de révéler ses complices. Rentré au palais, le cardinal de Ceccano raconta cette perfidie au cardinal de Saint-Chrysogone qui lui dit avec indignation . « Si on voulait ramener à de meilleurs sentiments cette ville, on devrait la raser et la reconstruire de nouveau. » Peu de temps après, le légat quitta Rome pour aller en Campanie visiter sa famille. Il fut empoisonné et mourut en route. Les Romains firent d'atroces plaisanteries sur l'état du cadavre, qui fut apporté à Rome. Bien loin de lui rendre les honneurs dus à un légat du Pape, on lui refusa ceux de la sépulture chrétienne. Aucun prêtre ne vint recevoir ses restes à la porte de Saint-Pierre, on lui creusa dans cette église une fosse où on le jeta à la hâte, la tête tournée de côté. C'est ainsi que les Romains traitaient les envoyés du Pape. Ils ne l'auraient pas respecté lui-même s'il était venu parmi eux.

Dans la lettre que sainte Brigitte écrivit au vicaire du Pape, elle fait du peuple et du clergé de Rome un portrait effrayant qui autorise toutes les suppositions[1]. Pendant le jubilé de 1350, les Romains commirent toutes sortes de crimes : on volait sur les places publiques, on assassinait en plein jour, on enlevait les femmes pieuses qui faisaient la visite des basiliques, et sainte Brigitte défendit à sa fille sainte Catherine d'aller gagner les indulgences sans être escortée. D'après l'auteur de sa vie, ces sages précautions ne l'eussent pas sauvée ; car, à deux reprises différentes, un seigneur romain fut sur le point de l'enlever à sa mère : elle n'échappa que par miracle[2].

Clément VI avait cédé aux pressantes sollicitations des

1. *Revelations*, liv. IV, c. XXXII.
2. *Vie de sainte Brigitte*, par Olaüs Magnus.

Romains en accordant le jubilé. Il espéra que l'affluence des pèlerins apporterait dans Rome l'abondance et les richesses. C'est ainsi que les Romains se montrèrent reconnaissants. Si on médite ces faits et que l'on considère les événements qui signalèrent le pontificat de Clément VI, on n'osera pas condamner sa conduite et on l'excusera d'avoir préféré Avignon à Rome. Car la volonté des hommes a des limites que la divine Providence lui trace. Leur faiblesse est trop grande pour tenter l'impossible. Le Pape et ses cardinaux soupiraient après le retour du saint-siége à Rome. Ce qui les retenait à Avignon, c'était la crainte des troubles qui agitaient Rome et l'Italie. On en voit la preuve dans les lettres de Pétrarque : « Un cardinal, dit-il, me demanda un jour si je pensais que le peuple romain et le sacré collége pussent habiter en paix la ville de Rome. Je répondis que nulle part ils ne seraient si bien, qu'on les respecterait, qu'on les adorerait. Le cardinal m'opposa l'exemple de Boniface VIII. Je répondis que Boniface fut fait prisonnier au sein d'Anagni et non à Rome ; que même il revint à Rome dès qu'il put le faire. A ces mots le cardinal prit à témoin Jésus-Christ et tous les saints, et s'écria : « Je désire de toute mon âme voir Rome et y mourir[1]. »

Ces paroles trahissent les préoccupations de la cour pontificale et montrent quelles raisons retenaient le Pape en France.

Avec le successeur de Clément VI, une ère nouvelle commença. Dieu suscita, comme par miracle, un homme d'une prudence consommée et d'une énergie qui renversait tous les obstacles, le cardinal Albornos. C'est lui qui, dans la pensée de Dieu, est destiné à ramener les Papes à Rome. Innocent VI devina le génie de cet homme providentiel. Il l'envoya en Italie, à la tête d'une puissante armée, conquérir les États de l'Église et préparer le retour du saint-siége.

1. *Seniles*, liv. VII, ép. I.

La guerre ecclésiastique dura jusqu'à la mort d'Innocent VI. Ce Pape serait allé en Italie, quand il apprit les succès d'Albornos, si des infirmités sans nombre n'étaient venues accabler sa vieillesse. Il traina l'espace de trois ans une vie languissante et laissa le trône apostolique à Urbain V qui, le premier, aura la gloire de revenir à Rome.

Telles sont les graves raisons qui retinrent les Papes à Avignon. Ils eurent tous la volonté de remplir leur devoir et de rétablir à Rome le siége de la Papauté. Mais leur dessein fut traversé par des événements qui déconcertèrent leur prudence. Ils ne pouvaient, ils ne devaient pas quitter Avignon, s'ils ne voulaient pas exposer l'Église au schisme et à l'oppression des grands dans un temps où les Colonna, les Ursins et les Savelli se livraient au milieu de Rome des combats acharnés. Le reste de l'Italie était comme Rome en proie à la haine et à la division. Des luttes incessantes entre Gênes et Venise, Pise et Florence, les Visconti et les autres seigneurs lombards, remplissent l'histoire du XIVe siècle. Sans doute, c'est pour les Papes un devoir de régner à Rome où saint Pierre établit son siége, mais il y a pour eux un devoir encore plus sacré, c'est de gouverner l'Église, et, lorsque les malheurs des temps ne permettent plus au pontife romain d'exercer dans Rome une autorité libre et indépendante, il doit en sortir. Son pouvoir le suit partout, l'Église est là où se trouve le Pape.

Le cardinal Gui de Boulogne revenait d'Italie en France. A Parme il vit Pétrarque qu'il aimait. Le poëte voulut suivre le légat jusqu'à la frontière de France. Ils devisaient ensemble sur la richesse et la beauté des deux pays. Le légat se plaisait à critiquer délicatement l'amour de Pétrarque pour l'Italie. Ils étaient arrivés sur le territoire de Vérone, à quelque distance du lac de Garde. La beauté des lieux frappa le cardinal : il voulut s'arrêter. Il monta sur un tertre élevé pour voir au loin les Alpes aux flancs azurés éle-

vant jusqu'aux nues leur neige étincelante, à droite et à gauche de riches coteaux où l'orme et le chêne mariaient leurs branches, des prairies toujours vertes sillonnées par des ruisseaux nombreux, en face le lac de Garde dont la nappe immense brille des mêmes couleurs que la mer et comme elle aussi monte et s'abaisse à des intervalles périodiques.

Le cardinal contempla longtemps en silence; puis, tout ému, il dit à Pétrarque : « Je dois vous l'avouer, votre pays est plus riche que le nôtre. » Le poëte souriait, quand le cardinal ajouta : « Mais il faut convenir aussi que le nôtre est plus tranquille. »

Ces derniers mots, que Pétrarque a recueillis, sont l'apologie des Papes d'Avignon et donnent la clef de leur politique.

II

Cependant le siége du Pape est à Rome. Le Pape ne peut s'en éloigner sans danger pour l'Église. Nulle part au monde il n'exercera son autorité d'une manière plus utile. C'est là que saint Pierre a prêché; c'est là qu'il est mort. C'est de Rome qu'il a gouverné pendant vingt-cinq ans l'Église universelle, envoyant partout des évêques et s'efforçant d'étendre le règne de Jésus-Christ. Tant que l'Église est resserrée dans les étroites limites de la Judée, saint Pierre demeure à Jérusalem; ensuite il passe à Antioche et y travaille à la conversion des gentils. D'Antioche, comme d'un poste avancé, il répandra la doctrine de l'Évangile parmi les Juifs du Pont, de la Bithynie et de la Cappadoce [1]. Mais quand l'Église aura pris un merveilleux

1. Sandini, p. 80.

accroissement, saint Pierre sortira d'Antioche; il ira établir à Rome le siége de l'autorité spirituelle. Rome sera le centre de l'Église universelle, le point où toutes les églises particulières viendront aboutir et le trait qui les unira.

Les théologiens n'osent décider si Jésus-Christ donna de vive voix à saint Pierre l'ordre d'aller établir son siége à Rome, ou si l'apôtre a de lui-même fait ce choix. S'il n'y a pas une hardiesse excessive à vouloir résoudre la difficulté, je dirai que les deux systèmes se concilient aisément. Il ne paraît pas, en effet, dans l'Évangile ou dans les lettres des apôtres, que Jésus-Christ ait donné cet ordre à saint Pierre. Mais, d'autre part, la destinée singulière de Rome, ses conquêtes, son agrandissement, son autorité reconnue partout, la préparaient admirablement à devenir le centre de l'Église après avoir été le centre du monde. Les empereurs firent place aux pontifes romains. L'Empire lui-même croulera, quand l'Église sera mûre pour l'empire du monde, comme un échafaudage tombe quand l'édifice qu'il soutenait ne réclame plus son appui. Pendant huit siècles, Dieu a travaillé à la grandeur de Rome pour préparer celle de l'Église, et Rome, après avoir régné par le glaive, devait régner par la croix. Le chef des apôtres comprit les desseins de Dieu sur Rome. Il devina les raisons que Dieu avait eues de la faire grande et puissante, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit le lui révéla. En venant à Rome, il suivit l'inspiration divine, il entra dans les vues de la Providence, et l'établissement du siége apostolique dans la capitale de l'Empire est un fait divin. Bellarmin avait donc raison de dire : « C'est une croyance accréditée dans l'Église que le siége de Pierre ne peut être enlevé de Rome. Jamais la Papauté ne pourra s'établir dans une autre ville d'une manière définitive. »

Nous devons donc admirer cette profonde sagesse qui devançait l'avenir en même temps qu'elle avait préparé le passé. Dieu prévoit que l'Orient deviendra la proie des

infidèles; que les villes si puissantes d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem seront dévastées; que le sacerdoce y sera opprimé; que le mouvement et la vie abandonneront peu à peu l'Orient. Les descendants de Sem ne commanderont plus à la terre. Les fils de Japhet seront les maîtres de l'univers. Ils répandront partout les arts et les sciences. Leurs armées soumettront les plus grandes nations de l'Orient, et leurs flottes parcourront toutes les mers. Ils découvriront de nouvelles îles, ils fonderont des villes puissantes, ils animeront les rivages les plus déserts. L'avenir appartient à l'Occident. Voilà pourquoi Dieu veut y établir le centre de son Église. Antioche et Alexandrie resteront aux mains des barbares, et Dieu les rejette; car il ne conviendrait pas que l'autorité de Jésus-Christ subît le joug des esclaves de Satan. Rome sera prise, il est vrai, par les barbares en punition de ses crimes; mais les barbares ne la posséderont pas longtemps et le règne de Jésus-Christ n'y sera pas interrompu. Voilà pourquoi Rome est choisie.

Nulle part au monde le pontife romain ne pouvait siéger avec tant de gloire et d'utilité pour les âmes : c'est à Rome que saint Pierre est mort scellant de son sang l'établissement qu'il avait formé, et laissant à l'église de cette ville son autorité divine avec ses précieux restes. Là, saint Paul a versé son sang; là, une foule innombrable de martyrs donnèrent leur vie pour Jésus-Christ; là, reposent des milliers de saints, et nous pouvons sans crainte appeler Rome la ville sainte. L'Église de Jésus-Christ, destinée à former les saints, ne peut donc avoir un autre centre que Rome. Les peuples obéiront volontiers aux ordres que Rome leur dictera. La grâce et la raison inclineront les cœurs à la soumission, les peuples s'étant accoutumés depuis des siècles à recevoir de Rome des lois et des chefs. Après avoir obéi à ses empereurs, ils écouteront ses pontifes. Un si grand changement se fera d'une manière insensible. Les esprits

n'en seront pas troublés, et peu à peu le royaume de Jésus-Christ s'étendra de l'une à l'autre mer.

Ce qui valut autrefois à Rome l'empire du monde, ce fut la situation admirable où elle se trouvait. Ni la constance et la sagesse du sénat, ni le courage et les mœurs austères du peuple, ne firent la grandeur de Rome. Sparte avait pratiqué les mêmes vertus que Rome; elle avait eu des chefs hardis, et cependant elle n'étendit pas son autorité au delà des limites étroites que la nature lui avait tracées. Rome eut l'empire universel, parce qu'elle était au centre du monde connu, au centre de l'Italie, qu'elle domina bientôt au nord et au midi; au centre des Gaules, de l'Afrique, de l'Orient, de la Grèce et de la Germanie; au centre de la mer, qu'elle couvrit de flottes innombrables. Dieu a choisi Rome pour en faire le centre de l'Église universelle, parce qu'elle est aujourd'hui, comme autrefois, le centre du monde. La mer qui baigne ses rivages fut, dans les temps anciens, la voie publique des nations. Un jour les peuples abandonnèrent cette route; ils y revinrent bientôt, et la Méditerranée est aujourd'hui, comme autrefois, le point où les affaires de l'univers se traitent, où les peuples se rencontrent et sont prêts à livrer des combats pour la domination du monde. L'autorité de l'Église ne pouvait donc être mieux placée qu'au centre où les affaires du monde viennent aboutir.

La place du pontife romain est donc à Rome. S'il s'en éloigne volontairement, il sera coupable, il méconnaîtra les desseins de Dieu. Quand il ne sera plus à Rome pour y tenir le gouvernail de l'Église, le plan de Jésus-Christ ne sera pas suivi. On aura de grands maux à déplorer et l'on verra toutes sortes d'abus. Le Pape ne pourra plus exercer une autorité libre et indépendante. Il sera soumis aux princes qui l'auront accueilli. Les liens de l'autorité spirituelle tendront à se relâcher; les peuples seront portés aux murmures et à la révolte. Rome, principalement, souf-

frira de l'absence du Pape, et ne verra plus un père et un époux dans le pontife qui l'abandonne et lui préfère une ville étrangère. C'est là ce que les écrivains ecclésiastiques ont reproché aux Papes d'Avignon, qui, d'après eux, se rendirent esclaves de la volonté des rois de France, et devinrent sous leur main un instrument de politique, préparèrent le grand schisme en habituant les peuples à recevoir des ordres venus d'une autre ville que Rome, laissèrent dépérir les monuments de Rome, et furent cause, par leur absence, de l'effroyable corruption de ses habitants.

Je dois l'avouer, ces reproches, les Papes français les mériteraient en partie si l'amour de la patrie les avait tenus éloignés de Rome. Mais quand on songe aux malheurs des temps, quand on sait que les troubles de l'Italie leur firent une nécessité de venir en France, on les excuse, on les absout. Si leur éloignement eut des suites funestes, ceux-là sont coupables qui forcèrent les Papes de prendre la fuite, et c'est uniquement sur eux que doit tomber le blâme des historiens.

Mais soit que Dieu prête à son Église une assistance d'autant plus puissante que le mal est plus grand, soit que les Papes d'Avignon aient eu assez de sagesse pour comprendre et pour conjurer les dangers d'une situation irrégulière, leur séjour en France n'eut pas tous les résultats fâcheux qu'on avait lieu de craindre, et l'on peut dire qu'il y a beaucoup d'exagération et de partialité dans les reproches que les historiens leur adressent. Les abus ne furent pas aussi nombreux qu'on l'a dit. Tout a été exagéré dans un esprit hostile aux Papes d'Avignon. On les a faits solidaires de tous les malheurs de l'Église, et, pour les rendre plus coupables aux yeux de la postérité, on a pris plaisir à altérer les faits et à fausser l'histoire. Il me sera facile de venger l'honneur de ces Papes.

Le premier grief que les historiens élèvent contre eux, c'est la servitude où ils réduisirent l'Église. On a dit qu'ils

se plièrent à tous les désirs des rois de France et qu'ils secondèrent leur politique. Mais ce reproche n'a rien de fondé. Les soixante-dix ans de ce que les Italiens appellent *la captivité de Babylone* forment une longue suite de refus et de protestations énergiques. Ces Papes, qu'on a représentés comme des hommes vendus au pouvoir séculier, firent des démarches publiques pour traverser la politique des rois de France et les empêcher d'atteindre ce degré de puissance qui pouvait être menaçant pour la liberté de l'Église.

Six conclaves se tinrent en France. Les cardinaux y furent libres autant qu'aux derniers conclaves de Rome, de Naples et de Pérouse, où furent élus Célestin V, Boniface VIII et Clément V. Jamais les rois de France ne parvinrent à placer sur le trône de saint Pierre un homme de leur choix. Je doute même qu'ils aient osé le tenter.

Du reste, si l'on médite le grand acte de l'établissement de la Papauté à Avignon, on verra quelle profonde sagesse y a présidé, on rendra hommage à cette prévoyance de Clément V, qui voulut avant tout assurer la liberté de l'Église.

Il pouvait fixer sa demeure à Lyon, à Paris, à Bordeaux, à Poitiers même où il fit un séjour de quelques mois : mais ces villes appartenant à Philippe le Bel, il eût été toujours sous la main de ce roi. Il préféra la ville d'Avignon, qui n'avait ni palais ni église et qui passait pour la moins agréable des villes de France; c'est du moins le portrait qu'en trace Pétrarque. Mais Avignon était aux portes de l'Italie. La fuite était facile si le roi de France voulait attenter à la liberté du Pape. De plus, la ville d'Avignon n'appartenait pas au roi de France. Elle était soumise au roi de Naples, qui ne pouvait gêner en rien la liberté de l'Église, d'abord parce qu'il était loin, ensuite parce qu'il était vassal du Pape. A quelques milles d'Avignon était le Comtat Venaissin qui fut donné en 1274 à Grégoire X par le roi Philippe le Hardi. Si le roi de Naples eût voulu retirer

quelque avantage de l'hospitalité qu'il donnait au Pape et troubler le gouvernement de l'Église, le Pape pouvait aisément se réfugier dans les domaines du saint-siége.

On fait un reproche aux Papes d'Avignon d'avoir créé tant de cardinaux français. C'était, dit-on, enchaîner l'Église et la livrer aux rois de France qui avaient plus d'empire sur des cardinaux français que sur des italiens. Si on veut juger sainement cette question, on doit se souvenir que Rome et l'Italie n'offraient plus aux Papes une demeure sûre et tranquille. Il fallait donc attendre en France la fin des troubles. C'est dans ce but que Clément V et Jean XXII prirent des mesures pour faire élire après eux des Papes français. Le moyen était facile. Il fallait créer des cardinaux français et leur donner la majorité dans le sacré collége. Les Papes d'Avignon devaient le faire, s'ils ne voulaient pas exposer l'Église aux divisions intestines qui à la mort de Clément V firent différer si longtemps l'élection de son successeur. Il fallait encore qu'une nation dominât dans le sacré collége si on voulait éviter des brigues et des discussions interminables. L'Italie fut sacrifiée, on le conçoit aisément.

Cependant l'Église n'était pas livrée à l'influence exclusive du roi de France. Deux partis divisaient le sacré collége. Il y eut les cardinaux gascons et les cardinaux français. Les cardinaux gascons représentaient l'Angleterre alors maîtresse de la Gascogne ; les autres cardinaux représentaient la nation française.

Les Papes d'Avignon poussèrent plus loin encore la prévoyance. Dans la crainte que la liberté de l'Église ne fût menacée pendant la tenue des conclaves et que le peuple avignonnais ne voulût imposer au sacré collége un Pape de son choix, ils se firent une règle de ne revêtir de la pourpre sacrée aucun Avignonnais. Philippe de Cabassole fut le seul cardinal avignonnais, et le Pape Urbain V ne lui accorda cet honneur qu'après le retour du saint-siége à Rome.

Les historiens de l'Italie ont murmuré, cela devait être, contre les Papes qui négligèrent les Italiens et donnèrent de préférence la pourpre aux Français. Ils les ont crus trop attachés à la France et pleins de haine pour l'Italie, ils ont attribué à l'esprit de nationalité ce qui était l'effet d'une sage politique. Les Papes d'Avignon se défiaient si peu des Italiens qu'ils les recherchaient. La cour d'Avignon était restée italienne. Les Italiens avaient tous les emplois. Ils venaient en foule s'établir à Avignon. Les peintres, les poëtes, les écrivains de l'Italie affluèrent à la cour pontificale. Villani rapporte qu'Innocent VI ayant appelé à la défense de la ville tous les officiers de sa cour, quatre mille Italiens prirent les armes. Ils étaient deux fois plus nombreux que les autres. C'est la preuve de la faveur dont ils jouissaient auprès des Papes d'Avignon [1].

Ainsi la Papauté n'était pas devenue française comme on l'a supposé. Elle demeurait indépendante et libre, et ne subissait pas le joug humiliant des rois de France. Tranquille pour le présent, elle n'avait rien à craindre de l'avenir, et les maux effroyables qui suivirent la mort de Grégoire XI ne peuvent lui être imputés.

Il faut être injuste à l'excès pour voir dans le séjour des Papes à Avignon la cause du grand schisme, comme l'a fait Rohrbacher [2]. Le grand schisme tient à d'autres causes. Le séjour des Papes à Avignon n'a pu opérer cette déplorable rupture. Quand les peuples n'auraient pas été habitués à voir un Pape à Avignon, le schisme tout de même aurait eu lieu. Avec l'esprit de division qui animait les cités et les royaumes de l'Europe à la mort de Grégoire XI, un Pape pouvait être à Rome et l'autre à Bologne, à Bénévent, à Naples, partout où l'on voudra. Chacun sait que Clément VII séjourna quelque temps à Naples, et ne vint à

1. Villani, liv. VI, 06.
2. *Histoire de l'Église*, liv. LXXX.

Avignon qu'au moment où son parti commença à faiblir en Italie.

Si le séjour des Papes à Avignon avait tendu au schisme, il eût produit ses fruits à deux époques mémorables : quand Louis de Bavière fit un antipape dans Rome, sous les yeux du peuple romain, et quand Jean XXII troubla l'Église par des opinions singulières.

Louis de Bavière, excommunié par Jean XXII, entre à Rome à la tête d'une armée nombreuse. Il traîne à sa suite une troupe de moines brouillons en révolte contre l'Église. Il réunit le peuple sur la place Saint-Pierre. Un évêque fait un discours sur la délivrance merveilleuse de l'Église romaine opérée par l'empereur, compare Louis de Bavière à l'ange qui tira saint Pierre de la prison, et Jean XXII à l'impie Hérode. Ensuite le peuple procède à l'élection d'un Pape, et, forcé par les gardes de l'empereur, il choisit Pierre de Corbière. C'était un frère mineur plein d'orgueil, qui remplissait dans l'église de Saint-Pierre les humbles fonctions de pénitencier. Intronisé par l'empereur, il prit le nom de Nicolas V. L'évêque de Venise le sacra. L'antipape déposa Jean XXII, fit sept cardinaux, et donna la couronne impériale à Louis de Bavière. Le schisme était consommé. Si le séjour des Papes à Avignon devait produire un schisme, comme on l'a prétendu, l'occasion était favorable. Depuis vingt ans et plus Rome était privée de ses pontifes, un fantôme de Pape lui était donné. Nicolas V siégeait en Italie. Il avait sur Jean XXII l'avantage d'habiter Rome et le palais de Saint-Pierre. L'empereur qui le soutenait pouvait l'imposer par force au reste de l'Italie ainsi qu'à toute l'Allemagne. Pourtant le schisme dura peu. Trois mois après avoir été intronisé, Pierre de Corbière sortit de Rome. Le peuple ameuté l'appelait hérétique, excommunié, et faisait entendre contre lui des paroles de mort. Il va chercher un refuge à Pise, d'où le peuple le chasse encore. Enfin, un an s'est à peine

écoulé qu'il tombe au pouvoir du Pape légitime, et le schisme est éteint.

Le peuple romain était hostile aux Papes d'Avignon, je veux l'avouer; mais ses mauvaises dispositions n'allaient pas jusqu'au schisme, et, comme le faisait remarquer l'homme qui a le mieux connu cette époque, les Romains révéraient toujours dans le Pape le chef de l'Église et ne voulaient pas rompre avec lui[1]. J'en vois la preuve dans l'acte héroïque de Jacques Colonna. Tandis que l'empereur faisait brûler en effigie sur la place Saint-Pierre le Pape Jean XXII, le jeune Colonna parut sur la place Saint-Marcel, suivi de quatre hommes à cheval et masqués comme lui. Il lut à haute voix, en présence d'une foule nombreuse, la bulle d'excommunication que Jean XXII venait de lancer contre l'empereur et son antipape. Cette lecture achevée, il partit comme un trait pour Terracine. Le peuple ne s'opposa pas à sa fuite, parce qu'il révérait Jean XXII et applaudissait au courage du jeune Colonna.

Une occasion de schisme plus favorable encore se présente sous le règne de Jean XXII. Ce grand Pape s'était égaré à la fin de sa vie, et, donnant au monde un nouvel exemple de la faiblesse humaine, il avait émis des opinions condamnables sur la vision béatifique. La nouvelle en est portée aussitôt à Paris, en Espagne, en Allemagne. Les Fraticelles appellent Jean XXII hérétique et soufflent partout l'esprit de révolte. Louis de Bavière croit que le moment est venu de reprendre tout le terrain qu'il a perdu. Les universités, les ordres religieux, repoussent les opinions de Jean XXII. Le cardinal des Ursins, ennemi personnel du Pape, croit pouvoir se venger de lui et le renverser. Il s'unit au moine apostat Michel de Césène et à Louis de Bavière. D'Avignon il presse Louis de Bavière et l'évêque de Trèves de se déclarer contre Jean XXII. Il pro-

1. De Sade, liv. III.

voque la réunion d'un concile œcuménique pour déposer le Pape. Si ce complot sacrilége eût réussi, le schisme se fût accompli. Mais bientôt la paix se rétablit, la rétractation de Jean XXII calma tous les esprits, et l'on vit que le séjour des Papes à Avignon n'était pas dans l'Église une semence de troubles et de divisions[1].

Le Pape n'est pas seulement le chef de l'Église universelle; tous ses devoirs ne sont pas remplis quand il gouverne l'Église avec sagesse, qu'il veille à sa liberté, qu'il prévient les divisions et les querelles : il est évêque de Rome, et ce nom exprime la douceur, la bienveillance, l'amour d'un pasteur pour son troupeau, d'un père pour ses enfants. Le Pape doit, en sa qualité d'évêque, travailler au bonheur de son peuple. Il ne se montrera pas vraiment père et évêque s'il fait le malheur de ses enfants spirituels et s'il laisse la ville de Rome désolée en s'éloignant.

Or, tous les historiens attribuent aux Papes d'Avignon les malheurs de Rome à cette époque. La perte des monuments anciens, la désolation de la cité, la corruption des mœurs, les ruines matérielles et les ruines morales n'ont pas d'autre cause, à leur avis, que la longue absence des Papes; ils se trompent doublement : ils exagèrent les maux produits par l'éloignement des pontifes; ils ne veulent pas voir les causes véritables des malheurs de Rome.

Je sais que Rome doit sa vie à la présence du Pape. L'expérience des siècles nous apprend qu'elle est riche et florissante quand elle possède le Pape. Elle décroît et languit lorsqu'il s'éloigne. Ni la guerre, ni le commerce, ni l'industrie, ni la culture des terres ne donnent la vie à Rome. Sa gloire et sa richesse sont dans le pontife qui lui amène l'or et les voyageurs de tout l'univers. Sans le Pape, Rome sera, comme Sienne, Pise et Venise, une ville solitaire et déserte. C'est à peine si les temples, les palais et les

1. Raynal, l'an 1333.

ruines qui la décorent inviteront quelques voyageurs à se détourner de leur route. Elle tombera bientôt dans l'oubli. Dieu a fait à Rome cette destinée singulière, que son chef temporel, au lieu de lui devoir son rang et sa splendeur, fait sa gloire et sa richesse, et lui communique un éclat qu'envient les plus belles cités de l'Europe. Si les Romains s'avisent un jour, comme le firent leurs pères, de vouloir d'autres maîtres que leurs pontifes, le Pape n'aura pas besoin pour les réduire d'enrôler des soldats et de former le siége de la cité rebelle. Il n'aura qu'à sortir de Rome et à choisir ailleurs sa demeure. Les Romains appauvris, humiliés, viendront bientôt solliciter sa présence. C'est pour le Pape la seule manière de les dompter.

Rome dut souffrir pendant le séjour des Papes à Avignon, c'est tout naturel. Mais, il faut le dire, les historiens ont exagéré les malheurs de Rome pour aggraver sans doute les torts des Papes. La population de Rome se trouva tellement réduite, au rapport de Cancellieri, qu'elle atteignait à peine le chiffre de 17,000 habitants, et Cancellieri a fait autorité[1]. M. de Tournon, d'ailleurs si exact, l'a suivi dans ses études statistiques[2]. Or, Cancellieri donne ce chiffre à l'aventure, ne cite aucun auteur. Pour démontrer que la ville de Rome était en ruine, il cite un bas-relief du tombeau de Grégoire XI où les murs de la ville de Rome sont représentés lézardés de toutes parts. Cette preuve serait concluante si ce bas-relief datait de la mort de Grégoire XI, mais il fut placé sur le tombeau de ce Pape deux siècles plus tard, comme le remarque un savant romain[3] : une critique prudente ne peut rien en conclure.

Quant au chiffre de la population, je soutiens, sans crainte de passer pour téméraire, qu'il n'était pas aussi réduit que

1. *Il Tarantismo.*
2. Liv. I, chap. I.
3. Nibby, t. I, p. 214.

l'affirme Cancellieri. Je ne puis là-dessus former que des conjectures; mais en pareille matière, quand les renseignements précis font défaut, les conjectures tiennent lieu de preuves.

Aux derniers jours du jubilé de 1350, il y avait journellement à Rome un million de pèlerins. Or, peut-on supposer qu'une foule aussi considérable pût trouver où se loger et se nourrir dans une ville habitée seulement par 17,000 hommes? De plus, on sait que Rome fut assiégée à diverses reprises sous le tribunat de Rienzi, par les Colonna et les Ursins qui ne purent la prendre. Or, il est évident, pour tout homme qui connaît l'enceinte de Rome, qu'une ville de cette étendue n'aurait pu résister un seul jour à ses ennemis si elle n'avait eu qu'une poignée d'hommes à leur opposer. Mais ces conjectures, qui ont déjà par elles-mêmes quelque valeur, deviennent des arguments sans réplique si le témoignage des historiens vient les confirmer. Un auteur contemporain, cité par Muratori, rapporte qu'à la fin du règne d'Innocent VI, les Romains s'étant soulevés contre les nobles purent former une armée de 22,000 hommes[1]. Or, supposez que la moitié de cette armée fût composée de mercenaires, il y avait toujours de 11,000 à 12,000 Romains en état de combattre. Ces 12,000 Romains représentaient le cinquième de la population. Il y avait donc à Rome environ 60,000 habitants. Chose singulière! ce chiffre est le même qu'indique Ferreti de Vicence pour l'année 1313, preuve que depuis Clément V la population de Rome n'avait pas beaucoup décru.

Le manuscrit du Vatican où se trouve la vie d'Urbain V, manuscrit que je citerai souvent, confirme ces raisons. On y voit que ce grand Pape arrivé à Rome travailla à la réforme des mœurs, et qu'il y eut, grâce à lui, plus de vingt mille hommes qui s'approchèrent des sacre-

1. *[illegible] pistoriensis*, p. 106.

ments pour la première fois de leur vie [1]. Le texte a trop d'importance pour qu'on ne le cite pas : *Viginti millia personarum venerunt ad confessionem et communionem qui antea numquam fuerant confessi, nec communionem receperant, licet ad hoc perfectam haberent ætatem.* Ces paroles font autorité. C'est un contemporain qui parle, et son témoignage est autrement puissant que celui de Cancellieri.

Suivant le manuscrit de Turin qu'a lu Papencordt [2], on comptait à Rome à cette époque 414 églises, parmi lesquelles il y avait 252 paroisses, dont 44 étaient sans prêtres. On y voyait de plus 21 chapitres ou collégiales, ainsi que 28 couvents d'hommes et 18 de femmes. Le nombre des religieux était de 451, celui des religieuses de 470. Les prêtres séculiers étaient plus nombreux, on en comptait 785. Or, pouvait-il y avoir un nombre si grand de religieux et de prêtres dans une ville de 17,000 âmes? Évidemment l'opinion de Cancellieri est insoutenable. Elle ne s'appuie sur rien. Elle contredit même l'opinion des contemporains, qui nous représentent Rome avec une population nombreuse. Pétrarque lui-même avoue que Rome était habitée *par un peuple immense*, lorsqu'il la visita [3].

Je cite avec plaisir Pétrarque lorsqu'il s'agit des Papes d'Avignon. Comme il leur était hostile, son témoignage a plus de poids que les autres. Il disait en parlant de Rome : « La vue de cette ville n'a pas diminué la haute « idée que je m'en étais faite, elle l'a augmentée. Rome fut « plus grande, ses restes sont plus grands que je ne me « l'étais imaginé [4]. »

Les auteurs attribuent généralement la ruine des monuments de Rome à l'abandon où les laissèrent les Papes

1. Ms. 4026.
2. *Vie de Rienzi.*
3. *Rerum famil.*, epist. VI.
4. *Ibid.*, epist. XIV.

d'Avignon. Si l'accusation était fondée, ces Papes seraient coupables. Mais qui ne sait que les barbares furent les premiers auteurs de la ruine des monuments anciens. Ils durent abattre un nombre prodigieux d'édifices, puisque les 414 églises de Rome furent bâties en grande partie avec les marbres et les colonnes des anciens monuments. Plus tard, Robert Guiscard, accouru de Naples à la défense du Pape saint Grégoire VII, détruisit ce que le fer des barbares avait épargné. Il incendia la ville. Tous les monuments situés entre le Colisée et Saint-Jean-de-Latran périrent. Les aqueducs furent abattus; l'eau n'arrivant plus sur les sept collines le peuple descendit peu à peu dans la plaine. Il construisit de nouveaux quartiers dans le Champ de Mars et tout le long du Tibre. Vinrent ensuite les sanglantes querelles des Colonna, des Savelli, des Ursins et des Conti. On bâtit des citadelles dans l'enceinte de Rome avec les débris des monuments. Les édifices qui restaient debout furent eux-mêmes convertis en forteresses et perdirent tous leurs ornements. Innocent III éleva sur le forum de César la fameuse tour des Conti. Les Colonna firent une citadelle du tombeau d'Auguste et les Ursins se fortifièrent dans celui d'Adrien. De leur côté, les Savelli s'établirent dans le théâtre de Marcellus et le dégradèrent. Ils abattirent encore tous les monuments qui couronnaient l'Aventin pour y construire un mur d'enceinte qu'on y voit encore. Enfin, les Frangipani se renfermèrent dans le Colisée, après l'avoir fortifié. A la fureur des hommes vint se joindre le violent tremblement de terre du 10 septembre 1349. La plupart des monuments s'écroulèrent, la tour des Conti elle-même couvrit tout autour la terre de ses débris. Telles sont les véritables causes de la perte des monuments anciens. Il y eut si l'on veut des dégâts commis pendant le séjour des Papes à Avignon, mais qu'est-ce à côté des ruines amoncelées par les barbares, par Robert Guiscard, par les nobles romains? La ca-

thédrale d'Orviéto fut bâtie au XIV[e] siècle avec les marbres que les Ursins et les Colonna envoyèrent de Rome, marbres qu'ils faisaient extraire des ruines. Il en est de même de l'escalier de l'Ara-Cœli. Un riche Romain le fit construire après la peste de 1348. On n'y employa que le marbre des monuments anciens. Enfin, Pétrarque parle quelque part des colonnes et des statues transportées à Naples. Mais pour excuser le crime de ces hommes qui ne savaient pas respecter les ruines de Rome, il a soin de dire qu'ils ne portèrent pas des mains impies sur des monuments intacts, qu'ils se bornèrent à enlever les colonnes et les pierres après que les palais, les arcs de triomphe et les thermes furent renversés[1]. Les Papes d'Avignon ne s'y opposèrent pas, c'est tout le reproche qu'on peut leur faire. Cette faute leur est commune avec les Papes qui les précédèrent, avec ceux qui les suivirent immédiatement. Chacun sait qu'au XV[e] et au XVI[e] siècle, on tira des ruines le marbre et le travertin pour en construire des palais et des églises. On avait fait de même dans les siècles précédents. En pleine Renaissance les Farnèse abattirent les ruines imposantes qui dominaient le Palatin du côté du nord et osèrent créer des jardins sur les débris amoncelés du palais des Césars et du temple d'Apollon. Le palais Farnèse fut bâti en entier avec les débris des monuments romains. On ne pardonnerait pas au cardinal de La Rovère d'avoir dépouillé de ses marbres l'arc de Gordien, s'ils n'avaient servi à la décoration du palais de la Chancellerie, chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût. Plus tard, le Colisée devint comme une carrière de pierres. Clément XI en tira assez de travertin pour construire le port de Ripetta, et les neveux d'Urbain VIII en employèrent les débris à bâtir le palais Barberini.

On ne finirait pas si on voulait retracer toutes les dévas-

1. *Epistola hortatoria*, p. 590.

tations commises avant comme après les Papes d'Avignon. J'ignore la raison pour laquelle les historiens attribuent à ces Papes la perte des monuments de Rome, quand leur époque est peut-être celle où l'on a commis le moins de dégâts. On s'en convaincra aisément si on lit une description de Rome insérée dans le *Diarium Italicum* de Montfaucon[1]. L'auteur est du XIIIe siècle, car, en parlant du palais de Latran, incendié en 1308, il dit que le Pape y fait sa demeure habituelle.

Parmi les monuments encore debout, il cite 16 palais, 11 arcs de triomphe, 7 thermes et autant de théâtres. Un siècle plus tard, c'est-à-dire 22 ans après la mort de Grégoire XI, un autre voyageur, un Grec, Emmanuel Chrysoloras, vint aussi à Rome. Il vit la plupart des monuments décrits dans Montfaucon. La magnificence de Rome le frappa tellement qu'il écrivit à l'empereur Jean Paléologue une longue lettre pour la décrire[2]. Il retrace les nombreux portiques, les palais, les divers forums, les thermes, les théâtres, les temples, les arcs de triomphe, les milliers de statues et de colonnes qu'il a vus. Rome lui paraît encore si imposante qu'il ose la comparer à Constantinople alors dans toute sa splendeur. C'est la preuve que le séjour des Papes à Avignon n'a pas causé, comme on l'a prétendu, la ruine de tous les monuments. Sans les deux incendies de Saint-Jean-de-Latran et le tremblement de terre de 1349, ils eussent laissé Rome, à peu de chose près, dans l'état où ils l'avaient trouvée.

Pétrarque la vit plusieurs fois, la parcourut dans tous les sens. Aucun de ses monuments, aucune de ses ruines ne lui est inconnue. Avec quel accent de vérité il nous retrace la beauté de Rome! Les thermes de Dioclétien étaient encore intacts. Il monta souvent sur la voûte de cet édifice

1. C. XX.
2. Codinus *Excerpta de antiquitatibus Constant.*, p. 125.

pour respirer un air pur et jouir des points de vue ravissants que présentent la campagne de Rome, les montagnes de la Sabine et du Latium. L'arc de triomphe et le portique de Pompée, l'arc de triomphe de Marius, les temples de la Terre, de la Paix et de la Fortune étaient encore debout. Pétrarque l'atteste.

J'ai sous les yeux, au moment où j'écris, un plan de Rome dessiné en 1551. Rome ignorait encore les outrages que lui préparait la civilisation des temps modernes plus redoutable pour elle que le fer des barbares. On y voit une foule de monuments qui ont disparu depuis : les thermes de Dioclétien, le grand Cirque, une partie du palais des Césars, le temple de Diane et les restes de ceux de Jupiter Stator, de la Paix, de Vénus et Rome. Il est impossible de tout nommer.

Mais remontons un siècle. Le témoignage du Pogge s'accorde parfaitement avec ce plan de Rome. Le Pogge fit plusieurs fois le voyage de Rome, il habita cette ville sous le pontificat de Martin V et de Nicolas V qui le choisit pour secrétaire. Il en explora les ruines en 1430 ; il vit le portique du temple de Mercure, les thermes de Dioclétien et ceux de Caracalla ornés encore de leurs marbres et de leurs colonnes. Il en était de même des arcs de triomphe de Gallien et de Marc-Aurèle. Le cirque agonal n'avait pas beaucoup souffert, on y donnait encore des fêtes au peuple romain. L'imposant aqueduc bâti par Agrippa apportait encore à Rome les eaux de la Vierge. La première fois qu'il vit Rome, le Pogge trouva debout le temple de la Concorde. Rien n'y manquait. Étant revenu quelque temps après, il le chercha vainement. Les Romains l'avaient abattu pour faire de la chaux avec ses colonnes et ses bas-reliefs. Trois colonnes au plus restaient encore debout et soutenaient une partie de la frise avec ces lettres : S. P. Q. R. C'était comme un acte d'accusation que les nobles ruines portaient contre les seigneurs et le peuple de Rome

assez oublieux de leur gloire pour détruire un pareil monument. Æneas Sylvius, qui fut témoin de ces actes de barbarie, en a flétri les auteurs dans ces vers énergiques :

Oblectat me, Roma, tuas spectare ruinas,
Ex cujus lapsu gloria prisca patet.
Sed tuus hic populus muris defossa vetustis
Calcis in obsequium marmora dura coquit.
Impia ter centum si sic gens egeris annos,
Nullum hinc indicium nobilitatis erit.

Ces vers furent une prophétie. Mais il fallut moins de temps pour voir périr tous les monuments de Rome. Deux siècles de civilisation firent plus de mal à cette ville que dix siècles de barbarie. Sans la vigilance des derniers Papes, à partir de Benoît XIV, nous chercherions en vain l'ancienne Rome dans la Rome moderne. Elle aurait disparu.

En voilà assez pour venger la mémoire des Papes d'Avignon ; personne, je l'espère, ne viendra encore leur demander compte des anciens monuments de Rome. On peut aussi les défendre contre ceux qui les accusent d'avoir laissé tomber en ruine les grandes basiliques. Un incendie consuma en 1308 la basilique de Saint-Jean-de-Latran, ainsi que le palais de Constantin où les Papes faisaient leur résidence. Clément V consacra de grandes sommes d'argent à la restauration du temple. Benoît XII y employa 50,000 florins. Sous Clément VI, Saint-Jean-de-Latran était sorti de ses ruines et brillait d'un nouvel éclat. Mais, en 1360, il devint une seconde fois la proie des flammes. Le tremblement de terre de 1349 ébranla les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Sainte-Marie-Majeure. Nous les verrons plus tard restaurées par le Pape Urbain V. Ainsi, les Papes d'Avignon n'oubliaient pas la ville de Rome ; ils voyaient toujours dans Rome le siége de leur autorité et dans l'Église de cette ville leur épouse de prédilection.

Mais qu'importe la perte des monuments et celle des

temples chrétiens eux-mêmes si la foi et la vertu demeurent! Rome pouvait perdre ses palais, ses temples, ses théâtres, ses basiliques et faire toujours l'admiration de l'univers. Si elle eût gardé ces vertus chrétiennes, ce mâle courage, cette foi vive et ces mœurs austères qui la rendirent illustre aux premiers siècles de l'Église, elle eût encore attiré les regards des peuples. Hélas! elle en devint le scandale par son avarice et sa corruption. Le peuple, les prêtres, les religieux, les vierges sacrées elles-mêmes, ne connaissaient plus le frein du devoir, et Rome chrétienne différait peu de Rome païenne. Si vous lisez les révélations de sainte Brigitte, vous serez effrayés de tous les crimes dont elle accuse les Romains [1]. Vous fermeriez bientôt le livre, plein de dégoût et d'horreur; vous blâmeriez le zèle qui la poussait à parler, à écrire ainsi, si vous ignoriez qu'elle fût inspirée, si vous ne voyiez briller son image sur les autels. On attribue généralement l'effroyable corruption de Rome à l'absence trop prolongée des Papes. C'est une injustice. Les Papes d'Avignon firent tout ce qu'ils purent pour corriger les mœurs du peuple et du clergé. Ils avaient à Rome un vicaire qui châtiait les crimes autant que pouvaient le permettre les malheurs des temps. Boccace attribue la corruption de Rome, de l'Italie et de toute l'Europe à la peste de 1348, et son témoignage a quelque valeur. Pourquoi accuser les Papes de négligence quand Rome n'était ni meilleure ni pire que les autres cités? Si Boccace a raison, la présence du Pape et des cardinaux n'eût pas garanti les Romains de la corruption générale. Mais le Pape habitait Avignon, et pourtant les mœurs s'y relâchèrent comme partout après la peste. Les lettres de sainte Catherine de Sienne le prouvent.

On le voit, si l'absence du Pape nuisit à la ville de Rome, les auteurs exagérèrent le mal. Les suites ne furent pas

1. Liv. IV, c. XXXIV.

aussi funestes qu'on l'a supposé. La sagesse des Papes d'Avignon pourvut à tout, et une absence de soixante-dix ans n'eut pas tous les résultats fâcheux qu'on devait attendre. Je vais plus loin. Cet exil eut pour l'Église et pour le monde d'heureux résultats. Il fut dans les desseins de Dieu le moyen dont il se servit pour donner à l'Église la paix et la liberté, pour lui préparer dans les siècles suivants d'éclatants triomphes.

III

Si le Saint-Esprit assiste le pontife romain et le garde de toute erreur quand il enseigne l'Église, la divine Providence veille sur lui et intervient dans le gouvernement général de l'Église. Dieu est avec l'Église. Le pontife romain fut établi pour la gouverner; il faut en conclure que Dieu est avec lui, et les actes de son gouvernement ne peuvent tendre qu'à la gloire de Dieu, au salut des âmes, à l'exaltation de l'Église, à la conversion des infidèles. Or, il serait étrange que durant l'espace de soixante-dix ans cette assistance divine eût fait défaut aux pontifes romains; qu'ils fussent devenus une pierre de scandale pour les chrétiens; que leurs actes et particulièrement leur éloignement de Rome tendissent à la ruine des âmes, au relâchement des mœurs, à l'asservissement de l'Église. On ne pourrait le croire sans être téméraire. Non, l'assistance divine n'a pas manqué à l'Église pendant les soixante-dix ans de la *captivité de Babylone*. Dieu qui suscita Constantin pour donner la paix à l'Église et fonder la grandeur temporelle des pontifes romains; Dieu qui prépara de longue main la puissance de Charlemagne et fit de lui un défenseur de l'Église; Dieu

qui envoya à l'Église menacée par la puissance impériale des chefs et des défenseurs tels que Grégoire VII, Alexandre III, Innocent III, et les opposa comme des murs d'airain aux empiétements toujours croissants des princes; Dieu permit la translation du saint-siége à Avignon pour donner le repos à l'Église romaine agitée par les factions de l'Italie; pour resserrer le lien de l'unité prêt à se rompre; pour faire refleurir les arts, les lettres, les sciences, près de périr au milieu des guerres atroces qui désolaient l'Europe; pour démontrer enfin aux futurs artisans des troubles de l'Italie que le Pape ne peut vivre à Rome sans en être le prince temporel, et fournir un argument sans réplique aux sectaires qui cherchent à détacher les peuples de la foi catholique, en leur disant que le pouvoir temporel du saint-siége est l'unique obstacle à l'unité de l'Italie. Telles furent les conséquences naturelles du séjour des Papes à Avignon.

Soit que ces pontifes aient poursuivi l'une ou l'autre de ces fins, soit qu'ils aient vu seulement la nécessité présente et négligé l'avenir, Dieu les a fait servir à ses desseins, comme on ne peut en douter ; ce long exil de la Papauté entrait dans le plan général du gouvernement de l'Église.

Les cardinaux assemblés à Pérouse ne pouvaient s'entendre pour une élection. Benoît XI venait de mourir Le poison mit fin à sa vie après neuf mois de pontificat ; il ne put voir le jour anniversaire de son élection. Son prédécesseur immédiat, Boniface VIII, avait vu la majesté pontificale outragée en lui. Le conclave fut long et orageux, comme on le voit toujours dans les temps difficiles. Les cardinaux ne savaient à qui donner leurs suffrages. Ils cherchaient inutilement autour d'eux un homme capable de porter le poids des affaires et de faire face à tant de difficultés. Le plus habile politique du sacré collége, le cardinal de Prat, proposa Bertrand de Got. Ce nom fut accepté de tous les cardinaux. Ils comprirent qu'au milieu des troubles de Rome et de l'Italie

entière il fallait un appui à l'Église, que l'élection d'un Pape hostile à Philippe le Bel serait désastreuse. Ils imitèrent la sagesse et la modération de Benoît XI et répudièrent la politique de Boniface VIII. Dans leur pensée, le choix d'un évêque français devait plaire à Philippe le Bel et l'engager à défendre l'Église. Ils étaient sûrs d'ailleurs de la vertu de Bertrand de Got; ils savaient qu'il ne faiblirait pas devant le roi de France, qu'investi de l'autorité souveraine il se souviendrait du courage et de la liberté chrétienne avec lesquels il avait défendu la cause de Boniface VIII contre Philippe le Bel, quand il vint à Rome, malgré le roi, siéger au concile convoqué par le Pape.

L'honneur et les intérêts de l'Église romaine étaient sauvés, le choix de Bertrand de Got était à la fois le plus habile et le plus heureux qu'on pût faire. Mais les desseins conçus avec le plus de sagesse ont toujours des suites qui déconcertent l'esprit humain. Le Pape Clément V alla plus loin que les cardinaux. Il crut que le roi de France ne serait pas assez puissant pour défendre contre les Italiens révoltés l'autorité du saint-siége; que ses armées arriveraient trop tard, quand le mal serait fait et qu'il n'y aurait plus de remède. Dans sa prudence, il jugea que l'Église romaine devait attendre en France la fin des troubles de l'Italie. Les Papes, qu'on a vus jusqu'alors errer de ville en ville, de royaume en royaume, trouvèrent en France le calme et le repos. Ils mirent de la suite dans leurs desseins et purent accomplir les actes les plus hardis sans craindre pour leur vie ou leur liberté.

Un ordre militaire, qui formait à lui seul comme un État puissant et pouvait lever des armées, fut aboli; les coupables furent saisis, jetés en prison, condamnés, quelques-uns livrés aux flammes, sans qu'il y eût la moindre tentative de révolte. Qu'on se figure Clément V à Rome, condamnant les Templiers, fermant leurs maisons, supprimant leur ordre, on le verra aussitôt assiégé dans

son palais, peut-être banni de Rome par les mêmes hommes dont il voulait châtier les crimes, et l'Église gardera dans son sein les impies qui la déshonorent.

Représentez-vous encore, au milieu de l'Italie en feu, Jean XXII condamnant les Fraticelles et leur fauteur, Louis de Bavière; l'empereur envahissant l'Italie et traînant à sa suite l'écume des cloîtres, une troupe de prêtres sans foi et sans mœurs, des évêques déposés et frappés d'anathème, Rome envahie par cette horde, et songez au sort réservé au Pape. Les impies livrèrent aux flammes son image: ils auraient mis sur lui une main sacrilége; ils se seraient rendus maîtres de l'élection de son successeur.

Mais qu'est-il besoin de prévoir de si loin et de nous livrer à tant de suppositions? N'est-il pas évident qu'au temps de Clément V le Pape n'était plus libre dans Rome? Les Colonna, les Savelli, les Ursins, y dominaient; quelquefois, c'était le peuple qui s'unissait contre eux et les chassait tous après des luttes sanglantes. Si les Papes fussent restés à Rome, on eût vu de nouveau les scènes scandaleuses du xe siècle. Les factions se seraient rendues maîtresses de la tiare. Il y aurait eu des élections tumultueuses, où la plèbe se serait arrogé la principale part. On eût vu peut-être quelque nouvelle Marozie, quelque Théodora; peut-être des Papes comme Sergius III, Jean XII et Benoît IX eussent monté sur le siége de saint Pierre! Dieu eut pitié de son Église et lui épargna cet affreux malheur. Quand les factions populaires se livraient dans les rues de Rome des combats acharnés, Dieu inspira à ses pontifes une pensée salutaire, ils vinrent chercher en France leur salut. Avignon fut comme le port où la barque de Pierre trouva un refuge contre la tempête.

L'Église aime la paix et la liberté. Chaque jour elle la demande au ciel dans ses prières. Quoi d'étonnant si elle la cherche au prix de tous les sacrifices? Pour avoir la paix et jouir de la liberté, elle sacrifie aux princes ses biens, ses

monastères, ses temples même quand l'honneur de Dieu le permet. Elle va plus loin : elle fera aux princes l'abandon de ses prérogatives les plus sacrées et leur donnera le droit d'élire les pasteurs des peuples. Il est naturel qu'elle soit venue chercher en France la paix que l'Italie ne pouvait plus lui donner. Les Papes sacrifièrent ainsi le devoir de la résidence au besoin qu'ils avaient de repos et de liberté.

Ils trouvèrent en France la paix qu'ils cherchaient. La France offrit quelque chose de plus au saint-siége : elle lui rendit son antique gloire et l'éclat qu'il avait jeté aux temps des Grégoire VII, des Alexandre III, des Innocent III. Les Papes d'Avignon purent relever la majesté de l'Église romaine humiliée dans Célestin V et Boniface VIII. L'Église reprit cette autorité qu'elle avait exercée autrefois sur les rois et sur les peuples. Elle fit de nouveaux césars; elle précipita comme autrefois les rois de leur trône. Chose merveilleuse ! les sentences prononcées par Jean XXII, par Clément VI, par Urbain V, tinrent, et ce que ces trois pontifes délièrent sur la terre fut délié dans le ciel.

Il y avait cinq ans à peine que régnait Clément V, et déjà l'Italie révoltée contre l'Église sentait la nécessité de s'humilier devant elle. Les envoyés de Venise vinrent se jeter aux pieds de Clément V et implorer au nom de leur république le pardon, l'oubli du passé, la paix avec l'Église.

Au milieu des troubles qui agitaient le monde, l'autorité spirituelle s'était relâchée. La querelle de Philippe le Bel augmenta la confusion. On craignit le schisme, quand on vit un concile convoqué à Lyon pour juger le Pape. De plus, on prévoyait le moment où le Pape privé de son domaine temporel ne pourrait plus soutenir les dépenses qu'exige le gouvernement de l'Église. La première année de son règne, Clément V éprouva des embarras financiers assez grands pour gêner l'expédition des affaires ecclésiastiques. Mais ce Pape, dans une bulle spéciale,

et Jean XXII, dans les savantes règles de la chancellerie apostolique, se réservèrent la collation de tous les bénéfices majeurs, des dignités, des personnats et des abbayes [1]. Cette mesure eut des résultats étonnants. Les églises les plus éloignées furent unies par des liens intimes à l'Église romaine. Il y eut partout des représentants du saint-siége. Les clercs vinrent en plus grand nombre à Avignon qu'autrefois à Rome. Le Pape était en communication directe avec toutes les églises, une vie nouvelle circula dans ce vaste corps. Comme les clercs ne pouvaient rien obtenir que par le siége apostolique, ils s'unirent davantage au pontife romain. Dans un siècle aussi agité, la réunion d'un concile œcuménique paraissait impossible, et pourtant Clément V put le convoquer. Toute l'Église assemblée à Vienne exprima son dévouement au Pape. On peut dire même que ce concile est celui de tous où les prérogatives pontificales brillèrent du plus vif éclat. Les décrets des conciles sont d'ordinaire approuvés par le Pape, qui leur communique l'autorité d'une doctrine de foi. A Vienne, on vit quelque chose de plus. Les décrets du concile furent corrigés, amplifiés par le Pape, qui se montra par là supérieur au concile, et les décrets de Vienne s'appelèrent du nom de Clément V.

La réserve des bénéfices majeurs est un autre résultat non moins important. Clément V exigea les revenus d'un an de tous les bénéfices conférés par le siége apostolique, et le premier il donna une forme régulière aux annates [2]; rien de plus juste. L'Église romaine exerçant dans l'Église universelle pour le bien de l'unité, l'autorité souveraine ne doit pas supporter seule les charges qu'impose l'exercice d'une juridiction aussi étendue. Il est raisonnable que les

1. *Extravag.*, *Communes*, liv. I, t. III, c. IV. *Devot.*, liv. I, t. V, c. XXXIII et XXXV.
2. Fleury, Walsingham; Thomassin, *Discipline*, t. III.

églises de tout l'univers contribuent aux dépenses générales. Elles le font en payant les annates; cet impôt est moins lourd qu'il ne semble au premier abord. Ceux-là seulement y sont soumis qui jouiront de longues années des revenus de l'Église. Les tributs payés par les peuples aux souverains atteignent les pauvres comme les riches. Il n'en est pas ainsi des annates. Ce sont les clercs les plus riches qui les payent.

On se récria en France contre les annates. Les docteurs de l'Université de Paris demandèrent même leur suppression dans le concile de Constance, oubliant qu'un Pape français les avait établies et que l'Église de France les avait données pieusement comme un hommage de son obéissance à l'Église romaine. Il faut bien cependant que les annates soient fondées en droit pour qu'on les ait maintenues en France sous un nom supposé quand on abolissait l'ancienne juridiction ecclésiastique, et que le concordat de François Ier faisait place à celui de 1801. Quand le Pape Clément V établit les annates, elles étaient encore plus nécessaires que de nos jours. Elles fournirent au Pape exilé et dépouillé de ses biens le moyen de gouverner l'Église, de défendre ses droits, de tenir parmi les princes le rang qui lui est dû. Enfin, les annates permirent à Clément V et à ses successeurs de tenter de grandes choses. Les merveilles des siècles de foi se renouvelèrent. La guerre sainte fut de nouveau proclamée. Le Pape libre de toute crainte, n'ayant plus à veiller à sa sûreté personnelle au sein de la guerre civile et des trahisons, ne songea plus qu'au bien de l'Église et à celui de l'Europe. Les trésors de la chambre apostolique l'aidèrent à exécuter les plans les plus hardis. On revit l'ancienne gloire des croisades. Rhodes fut prise sur les Turcs, Alexandrie tomba au pouvoir des chrétiens, la puissance ottomane fut refoulée en Asie et la chute de Constantinople retardée d'un siècle

D'un autre côté le saint-siége, qu'avait humilié dans

Boniface VIII une poignée de traîtres et d'aventuriers, fait sentir sa puissance en Italie. Les Vénitiens s'étaient rendus maîtres de Ferrare au mépris des droits de l'Église. Le cardinal de Pélagrue est envoyé pour les combattre. Il vient camper sous les murs de Ferrare avec une armée nombreuse et bien disciplinée, il livre bataille aux Vénitiens, les taille en pièces et leur enlève Ferrare. Toute l'Italie applaudit au succès des armes de l'Église. Florence décerna un triomphe au cardinal victorieux. L'Église avait repris sa place en Italie. Nous la verrons briller du même éclat sous le pontificat de Jean XXII et d'Innocent VI.

La paix, l'unité de l'Église, la ruine de ses ennemis, tels étaient les fruits de la politique de Clément V. On peut dire que ces résultats furent la suite naturelle et le résultat du séjour des Papes à Avignon.

Un si grand bien ne devait pas périr. Il dura, il survécut aux Papes d'Avignon, et la paix que l'Église trouva en France ne fut plus troublée après les querelles du grand schisme. Les Papes d'Avignon fondèrent en quelque sorte la puissance temporelle du saint-siége et surent tellement dompter l'esprit des Romains qu'ils n'osèrent plus se révolter depuis, et jusqu'à ce jour ils demeurèrent constamment fidèles à l'Église. Rome et l'État ecclésiastique depuis la donation de Charlemagne et de Pépin, et même avant, appartenaient de droit au saint-siége. Mais souvent le fait ne fut pas d'accord avec le droit. Rome était impatiente du joug des Papes. Il est peu de Papes qui n'aient vu éclater quelque émeute dans Rome, il en est peu aussi que l'inconstance des Romains n'ait forcé à s'exiler. Les plus grands Papes et les plus révérés de l'Église universelle, ceux même qui déposaient les princes, n'étaient pas obéis dans Rome. Aucun Pape ne put former une armée régulière pour faire valoir ses droits. Boniface VIII le tenta, mais son entreprise contre les Colonna fut plutôt une croisade et une guerre sacrée qu'une guerre politique. Quand les car-

dinaux rebelles eurent fait leur soumission, l'armée pontificale se débanda. Clément V fut le premier qui leva des troupes, livra des batailles et s'empara de vive force des cités rebelles; son successeur immédiat, Jean XXII, imita son exemple. L'armée de l'Église commandée par le cardinal Poyet parcourut la Lombardie et les légations, rétablit partout l'autorité pontificale. Enfin, mieux que tous les autres, les deux Papes Innocent VI et Urbain V constituèrent d'une manière définitive l'autorité temporelle du saint-siége.

Les premiers ils inaugurèrent la profonde politique suivie par Alexandre VI, Jules II et Sixte-Quint.

Le Pape compta dès lors parmi les princes temporels de l'Europe. On fit des ligues et des alliances avec lui. Les empereurs d'Allemagne ne réclamèrent plus la suzeraineté de Rome. Ils vinrent encore y recevoir la couronne et l'onction sacrée, mais ce fut à la condition qu'ils sortiraient de Rome le jour même de la cérémonie. Les Romains, les peuples des Marches et de la Romagne commencèrent à redouter la puissance de l'Église et ne songèrent plus à se révolter après les brillants exploits du légat d'Innocent VI et d'Urbain V, le cardinal Albornos, en qui Papencordt reconnait le fondateur des États de l'Église. Ajoutez à toutes ces raisons que Rome, réduite à la pratique du devoir par soixante-dix ans de guerre civile, de solitude et de misère, comprit que sa richesse, sa gloire et son repos étaient inséparables du pouvoir temporel des Papes. Elle n'appréhenda rien tant que d'être privée de leur présence et ne montra plus cet esprit d'indiscipline et de révolte qui avait contraint ses pontifes de s'éloigner. Leur juste sévérité valut à l'Église trois siècles de gloire, qui sont les plus beaux pour elle, après les siècles de persécution. Au milieu du calme que Rome leur offrait, les Papes purent combattre l'hydre du protestantisme, diriger les travaux d'un concile qui dura vingt-trois ans, combiner les plus sages mesures pour la

conversion des peuples nouveaux, répandre une vie nouvelle dans l'Église par le moyen des nouvelles familles de religieux qui s'élevèrent à l'ombre du saint-siége, donner enfin une impulsion nouvelle à la science, et faire de Rome un foyer de lumière qui éclaira toute l'Église.

IV

L'action que l'Église romaine devait exercer dans toute l'Europe, quand le protestantisme parut, se fit sentir à la France avant cette époque, et l'on peut dire que la France doit la conservation de la foi au séjour des Papes à Avignon.

La France est nécessaire à l'Église. C'est de la France que partent ces légions d'apôtres et de vierges sacrées qui volent à la conquête de nouveaux peuples. Il y a dans notre nation comme une force d'expansion qui la pousse à se répandre partout, et Dieu lui a prodigué tous les dons qui attirent et qui gagnent le cœur des hommes. Le courage impétueux des Français et leur désintéressement ont sauvé l'Église dans les temps de trouble. Depuis le jour où Clovis, courbant le front pour recevoir l'eau du baptême, eût voulu se trouver avec son armée à côté de Jésus-Christ pendant sa passion pour le défendre, nos rois ont volé au secours de l'Église toutes les fois qu'elle a couru quelque danger.

Qu'on se figure la France séparée de l'Église romaine, devenue protestante, propageant partout le schisme et l'hérésie, on tremblera à la pensée des malheurs que l'Église aurait à déplorer.

Mais la France resta fidèle à sa mission quand Luther parut. De toutes les nations catholiques elle fut la plus

acharnée contre la nouvelle secte. Elle n'opposa pas aux flots des nouvelles doctrines comme en Espagne, la digue de l'inquisition. Elle fit mieux, elle leva des armées pour les combattre et força de se traduire au grand jour des champs de bataille les sectaires que l'ombre et le silence favorisent. Les provinces méridionales plus que les autres devaient redouter les nouvelles hérésies, ayant toujours conservé le ferment des anciennes. Heureusement pour elles, les Papes avaient fait un long séjour à Avignon. De là ils avaient rayonné sur tout le midi de la France, ranimé la foi dans les âmes, resserré les liens qui unissaient les peuples au saint-siége. A moins de méconnaître l'autorité divine de l'Église, il faut admettre que le vicaire de Jésus-Christ attire une bénédiction spéciale sur les peuples parmi lesquels il vit. La foi est plus vive à sa source. Ils croient mieux à Jésus-Christ, ceux qui voient tous les jours son vicaire et reçoivent immédiatement de sa bouche ses oracles et ses enseignements. Plus on l'approche et plus on est sûr d'avoir la vie de la foi. L'esprit s'éclaire, les doutes se dissipent, les préjugés tombent. Une expérience de chaque jour démontre que les protestants venus à Rome déposent peu à peu leurs erreurs, ne croient plus à la parole de leurs docteurs et rentrent dans leur patrie convaincus de la véritable foi. Si vous voulez savoir pourquoi l'Italie, parmi tant d'erreurs politiques, a conservé pourtant un esprit de foi qui fait envie aux autres nations catholiques, j'en ai dit la raison.

Or, cette puissance de la foi, nos contrées l'ont sentie. La présence du Pape en France y produisit les mêmes effets qu'en Italie. La foi s'y est raffermie, les liens qui unissaient la France à l'Église se sont resserrés, d'avance les peuples étaient prémunis contre l'hérésie protestante.

Ce qui distingue cette hérésie de toutes les autres, c'est qu'en s'attachant à nier l'autorité de l'Église pour mettre au-dessus de tout l'autorité des livres saints, elle combat

nécessairement celui qui est à la tête de l'Église. Ruiner sa puissance, c'est ruiner aussi l'autorité de l'Église, c'est ôter aux conciles leur force, aux Pères et à la tradition leur infaillibilité, puisqu'en lui se résument les Pères, la tradition, les conciles. Si le Pape n'est pas le chef de l'Église, s'il n'a pas droit au respect et à l'obéissance, il n'y a plus d'Église, et les livres inspirés deviennent nos seuls guides. C'est pourquoi les protestants montrent tant d'acharnement contre le chef de l'Église. Ils ont dirigé de ce côté toutes leurs attaques. Leurs théologies et les catéchismes mêmes qu'ils mettent aux mains des enfants sont pleins de blasphèmes contre le Pape. Il est à leurs yeux l'antechrist prédit dans nos livres saints : Rome est la nouvelle Babylone. Le saint-siége est le trône de Satan, le Pape porte tous les caractères de la bête. « Pour détruire la doctrine catholique, « disait Luther, il faudrait abolir la Papauté, et celui qui « parviendrait à arracher la vie au Pape ferait une œuvre « méritoire. Le Pape est l'ennemi de la chrétienté, l'ennemi « de Jésus-Christ plus que les Turcs eux-mêmes. » Ces blasphèmes sont l'essence du protestantisme. Ceux qui ne reconnaissent pas à de pareils traits le pontife romain ont abjuré l'hérésie. Ils appartiennent à l'Église véritable.

Les peuples du Midi virent les Papes et les possédèrent. Ils purent apprécier leurs vertus, le zèle qu'ils déployaient pour les intérêts de la foi, l'ardeur qu'ils mirent à repousser les infidèles, le soin avec lequel ils veillèrent à la pureté de la doctrine. Le Pape, suivant eux, n'avait pas trahi sa mission, il était toujours le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le chef naturel et légitime de l'Église. La foi, la doctrine, la piété, le zèle et la charité qu'ils avaient admirés dans le Pape ne pouvaient former le caractère de l'antechrist. Les peuples fermèrent donc l'oreille aux discours des novateurs; ils s'attachèrent de plus en plus à l'Église. Quand les protestants, imitant le précurseur de l'antechrist Mahomet, prirent les armes et

voulurent imposer leur doctrine par le glaive, brûlèrent les églises, immolèrent les prêtres et les vierges sacrées, jetèrent au vent les reliques des saints, les populations du Midi s'émurent et combattirent pour leur foi. Elles eurent quelquefois la victoire, et purent venger l'honneur de Dieu et de ses saints; d'autres fois aussi, la victoire déserta leurs drapeaux, et leur gloire fut parfaite, car après avoir donné à l'Église des soldats et des défenseurs, elles lui donnèrent des martyrs.

Lorsque Luther et Calvin parurent et que leurs disciples vinrent prêcher dans le Midi la révolte contre le Pape, le souvenir des Papes d'Avignon vivait encore. A peine deux générations avaient passé. Les enfants avaient appris de leurs pères la vertu austère de Jean XXII, qui ne parut jamais dans les pompes religieuses, vécut dans un cloître solitaire, renonça au faste et aux honneurs de la suprême puissance pour en garder seulement les soucis, la fatigue, la peine. On se racontait les miracles de Benoît XII. Le caractère si doux de Clément VI et sa charité inépuisable faisaient encore bénir sa mémoire. Innocent VI était resté célèbre par sa piété. La vie sainte d'Urbain V et sa fin si belle, les discours qu'il tint au peuple sur son lit de mort, les miracles sans nombre qu'il opéra avaient laissé dans les esprits un souvenir ineffaçable.

De plus, cette cour pontificale tant décriée avait formé de grands saints. Les noms de saint Vincent Ferrier, de Pierre de Luxembourg, du bienheureux Pierre Thomas, sont assez connus pour qu'on se contente de les citer. Ce n'étaient pas là évidemment les traits sous lesquels l'antechrist devait paraître. Ces Papes aux mâles vertus, à la foi si vive, qui faisaient des miracles après leur mort, ne pouvaient être comparés à l'*homme de perdition* prédit dans les saintes Écritures. Les saints illustres qui vivaient à leur cour ne pouvaient être les instruments de l'enfer. Le peuple le comprit, et la France resta catholique.

En lisant l'histoire des Papes d'Avignon, il semble qu'ils furent suscités pour opposer dans le midi de la France une digue puissante au protestantisme. Cette terre était exposée à ses ravages. Calvin le devina. Il vint s'établir aux portes de nos provinces pour mieux diriger ses attaques. Ses disciples se répandirent sur les bords du Rhône et de la Durance. Ils pénétrèrent dans les profondes vallées des Cévennes. Mais les Papes d'Avignon avaient pris d'avance leurs mesures. Ils avaient créé une foule de nouveaux siéges et rattaché les peuples par de nouveaux liens à l'Église romaine. Ils érigèrent Toulouse en archevêché, établirent de nouveaux siéges épiscopaux à Montauban, à Saint-Papoul, à Rieux, à Lombez, à Alet, à Saint-Pons, à Castres, à Condom, à Sarlat, à Saint-Flour, à Tulle, à Lavaur, à Mirepoix; ils multiplièrent autour d'eux les fondations pieuses, les universités, les maisons d'étude et les monastères qui furent comme des citadelles où la foi se réfugia et d'où sortirent les défenseurs de l'Église.

C'est ainsi que la France doit en partie la conservation de la foi aux Papes d'Avignon, et leur en garde une vive reconnaissance. Que l'Italie réclame ses pontifes, qu'elle regrette leur longue absence, qu'elle vienne pleurer à leurs pieds et solliciter le pardon des injures qu'elle leur adressa, qu'elle éclate en reproches quand ses prières sont repoussées, qu'elle cherche même à ternir la mémoire des pontifes qui siégèrent en France, on le conçoit aisément, mais pour nous, Français, nous devons nous applaudir du séjour des Papes dans notre patrie, nous devons bénir l'heureuse influence qu'ils exercèrent sur la contrée qui les posséda, nous devons les voir à regret partir d'Avignon et laisser le calme où ils vivaient pour aller s'exposer aux troubles, aux séditions, aux guerres civiles de l'Italie. Ah! pourquoi ne restaient-ils en France un an encore, et l'Église était sauvée! Elle n'aurait pas vu le schisme horrible qui la déchira.

Sans le grand schisme, le séjour des Papes à Avignon aurait eu le plus beau de tous les résultats : la renaissance des lettres, et, ce qui valait mieux encore, une renaissance chrétienne. De l'union des deux littératures italienne et provençale serait sortie la renaissance, non cette littérature païenne et pour la forme et pour le fond qu'enfantèrent les esprits légers et sceptiques du XVIe siècle, mais une littérature chrétienne, pure comme celle de Lactance, de saint Jérôme et de saint Augustin. Peut-être même on aurait vu comme un nouveau siècle des Pères de l'Église. C'est là que tendaient les Papes d'Avignon. Mais les disputes interminables du grand schisme, le trouble qui agita les esprits, les guerres civiles que le grand schisme alluma, vinrent arrêter ce mouvement. Les études s'affaiblirent, la science fut délaissée, on n'arriva plus aux dignités par la culture des lettres comme au temps des Papes d'Avignon, mais plutôt par l'intrigue, la flatterie et la simonie. Il fallut un siècle environ pour que la civilisation reprît sa marche. Les grands esprits du XIVe siècle s'éteignirent, mais leur œuvre ne fut pas entièrement détruite, et le dépôt des lettres fut transmis intact au XVIe siècle.

Une erreur presque générale attribue la renaissance des lettres au XVIe siècle. On ne va pas au delà. Pour être juste, il convient de remonter aux sources de la renaissance et de rechercher les auteurs véritables de ce grand mouvement littéraire. Ne vous arrêtez pas à Érasme, à Sadolet, à Bembo, à Marsile Ficin, à Politien lui-même. Allez plus loin. Pétrarque, les Papes d'Avignon, les poëtes italiens et les

trouvères, tels sont les premiers auteurs de la renaissance.

Léon X reçut le titre de restaurateur des lettres, et le siècle où les lettres brillèrent d'un si vif éclat porte son nom, parce qu'il accueillit à sa cour les écrivains les plus élégants de l'époque. Il leur prodigua les honneurs et les dignités. Les savants se montrèrent reconnaissants au point d'être injustes envers les pontifes qui eurent plus de part que lui à la renaissance des lettres. Les Papes d'Avignon lui avaient donné l'exemple. C'est à leur cour que les savants venaient puiser le goût des lettres, chercher des conseils et des encouragements. Ces Papes prirent plaisir à répandre sur eux leurs bienfaits. Ils se firent une loi de promouvoir aux dignités ecclésiastiques les hommes de lettres à l'exclusion des autres. Ils ne firent pas languir dans l'ombre et la misère les clercs studieux, ne leur laissèrent ni le temps, ni la honte de demander une part aux largesses de l'Église. De tous les points de l'Italie les savants accouraient à la cour pontificale. Les lettres chassées de l'Italie par la guerre civile se réfugièrent autour des pontifes. Les historiens, les poëtes, les grammairiens abondèrent auprès d'eux, et leur cour fut sans contredit la plus brillante et la plus littéraire de l'époque. C'est là que se formèrent les écrivains les plus élégants : Pétrarque, Boccace, Bruni, Coluccio Salutati, Zanobi et une foule d'autres. On trouvait à la cour d'Avignon tout ce qui peut favoriser la culture des lettres, une aimable liberté tempérée par le sentiment du devoir et des convenances, des bienfaits répandus à l'envi sur les hommes qui se dévouaient à l'étude. Enfin la terre habitée par la cour pontificale était comme la terre classique du goût et des sentiments délicats.

Parmi les Papes d'Avignon, quatre voulurent s'attacher Pétrarque. Lorsque sa patrie le repoussait et refusait de lui rendre son patrimoine, Benoît XII, Clément VI, Urbain V lui donnèrent à profusion des titres et des revenus. L'arrivée d'un homme de lettres à la cour d'Avignon était

fêtée comme celle d'un prince. Il avait ses entrées chez les cardinaux, chez le Pape lui-même qui faisait trêve aux plus graves affaires pour l'écouter. Ses écrits volaient de main en main. Le poete était devenu un homme sacré comme au temps de Linus et d'Orphée. Rienzi vaincu dut à ce titre la conservation de sa vie quand il fut prisonnier de Clément VI. Les juges n'osèrent condamner à mort un poëte, Pétrarque l'affirme. Les annales du XVIe siècle ne présentent pas un plus bel hommage rendu aux lettres.

Tous les caractères de la renaissance apparaissent au XIVe siècle. Ce qui distingue cette littérature, c'est d'abord un goût pur qui se rapproche des écrivains anciens, s'attache à la forme comme au fond et répudie le style barbare des écrivains du moyen âge, et en second lieu c'est une étude approfondie et savante des langues anciennes. La langue grecque pénètre en Occident. La vraie langue de Cicéron et d'Ovide est parlée avec une élégance et une pureté qui feraient envie au siècle d'Auguste. Voilà la renaissance. Or, la première impulsion de ce mouvement littéraire est partie d'Avignon. C'est à la cour avignonnaise que la littérature s'épura, que la langue italienne se forma au contact de la littérature provençale.

Quand toute l'Europe était plongée dans les ténèbres de la barbarie, le midi de la France était un foyer de lumière. Les lettres y étaient cultivées avec passion. Les comtes de Toulouse et de Provence avaient attiré à leurs cours une foule d'esprits distingués qui s'essayèrent à former des rhythmes harmonieux, inventèrent un langage nouveau, et créèrent la poésie moderne. On les appela trouvères, comme on avait appelé en Grèce poëtes ou créateurs leurs devanciers Orphée, Hésiode, Homère. Ils s'en allaient de cour en cour, de château en château, faire entendre leurs chants. A leur voix la Provence et le Languedoc se transforment. Une civilisation nouvelle jaillit du sein de la barbarie et les siècles modernes commencent.

Les trouvères passèrent en Italie, en parcoururent les diverses cours, s'arrêtèrent à Naples, à Florence, à Ferrare, et inspirèrent partout le goût de la poésie. C'est l'opinion générale que la poésie italienne est fille de la poésie provençale. L'historien érudit mais souvent partial de la littérature italienne est forcé d'en convenir [1].

Le premier qui passe en Italie est Foulques, de Marseille. Il est attiré à la cour des seigneurs de Ferrare et y chante ses sirventes. Nicolet, de Turin, imita son exemple. Puis viennent Calvi, de Gênes, et Guaglia, d'Albenga. Enfin, Sordello, de Mantoue, vient en Provence à l'âge de quinze ans, apprend la langue et la poésie provençale et s'en va chanter ses chansons à la cour des seigneurs d'Este. Charles d'Anjou ayant reçu en fief, du pape Clément IV, la couronne de Naples, amène avec lui une foule de poëtes provençaux, et la langue provençale devient la langue des cours italiennes. Tous les poëtes italiens écrivirent dans cette langue : ce n'est qu'à la fin du XIIIe siècle qu'ils firent quelques essais dans celle de leur pays, en employant les rhythmes des trouvères. Les trouvères furent donc les premiers maîtres des poëtes italiens, et Dante lui-même sentit leur influence. Sa poésie est celle des trouvères qu'il dépassa de toute la hauteur de son génie, si l'on veut ; mais enfin il s'inspira auprès d'eux. Il suffit de le lire pour s'en convaincre. Deux fois il vint à la cour de Charles Ier, roi de Naples, y entendit les chansons des trouvères. Exilé en 1302, il se réfugia dans le nord de l'Italie où florissait la poésie provençale.

Mais la poésie dantesque est une langue à part ; elle brilla sans aurore et sans crépuscule au sein de la nuit. Rien ne lui ressemble. Elle s'éloigne autant de la barbarie du moyen âge que de la délicatesse de la renaissance. C'est je ne sais quoi de rude et de sublime, de nerveux

1. Tiraboschi.

et de noblesse qui n'a rien de pareil dans aucune langue. La poésie italienne n'avait pas encore la grâce, la délicatesse, la naïveté qui la distinguent. Elle vint s'épurer auprès des poëtes provençaux aux mêmes lieux où elle avait pris naissance.

Jamais la poésie des trouvères n'avait jeté autant d'éclat qu'aux temps des premiers Papes d'Avignon. La cour pontificale faisait ses délices des poëtes provençaux Pierre de Ventadour, Arnaud Daniel, Pierre Vidal, Arnaud de Merveil, Anselme Faydit, Pierre d'Auvergne et les autres. Les anciens tournois, où les hommes périssaient misérablement, cédèrent la place aux tournois littéraires où quelques fleurs devenaient le prix d'un esprit élevé et d'un cœur tendre. Les Jeux Floraux étaient institués à Toulouse. En 1323, les habitants de cette ville, dans une circulaire en vers provençaux, promirent une violette d'or au plus habile poëte. Animés d'une vive émulation, tous les poëtes provençaux soumirent leurs œuvres au jugement des Toulousains. Ce fut Arnaud Vidal, de Castelnaudary, qui reçut le prix.

Tandis que le midi de la France se passionnait pour la poésie des trouvères, un jeune Italien, exilé de Florence avec son père, venait chercher un refuge auprès des Papes d'Avignon. Comme tous les grands poëtes, il sentit des aspirations vagues pour un idéal qu'il ne savait comment définir et se livra à l'étude des belles-lettres. Envoyé par son père à Montpellier où la jeunesse allait apprendre le droit, il négligea cette science aride pour un art qui lui souriait davantage. Il lut Virgile, les trouvères. Virgile lui inspira de l'ardeur pour la poésie latine, il fit des vers latins sans y réussir et l'on ne lit plus aujourd'hui son lourd poëme de *l'Afrique*. Les trouvères lui communiquèrent ce goût délicat et pur, cette tendresse de sentiment qui le distinguent parmi tous les poëtes de l'Italie; il sentit la présence du feu sacré et devina qu'il était poëte. Quand il fallut choisir la langue où il écrirait, il hésita longtemps

entre le provençal et l'italien. Mais Pétrarque aimait trop sa patrie pour écrire dans une langue étrangère : il choisit l'italien, il écrivit dans cette langue ses chansons et ses sonnets. Dès ce moment une nouvelle langue était créée, l'italien moderne.

Quand on compare les écrivains de la renaissance avec Pétrarque, on est frappé des traits de ressemblance qu'ils ont entre eux. C'est la même poésie et le même accent, c'est la même pureté de goût, et, si j'ose le dire, les mêmes défauts. Pétrarque est parfois prétentieux et exagéré comme on le fut à la renaissance. On le concevra aisément, si on pense qu'autour de Pétrarque se forma une école nouvelle qui transmit à la renaissance ces traditions de bon goût littéraire, de pureté de style, de délicatesse de langage qu'elle avait reçues du maître. Les sonnets de Pétrarque circulèrent de bonne heure en Italie; on en tira des copies innombrables. Tous les poëtes de l'Italie y formèrent leur goût ou, pour mieux dire, le réformèrent. Enfin, ils profitèrent si bien des leçons de Pétrarque qu'ils l'égalèrent presque. Pétrarque inspire Boccace qui est le modèle des prosateurs comme l'autre l'est des poëtes.

Mais on doit remonter au delà de Boccace et de Pétrarque, si on veut suivre le fil de ces traditions littéraires. Pétrarque est redevable aux trouvères de toutes les qualités qui le distinguent comme poëte; il se forma à leur école, leur prit leur génie, leurs rhythmes, leurs pensées, et, ce qui est plus, leurs tours et leur langage. Celui qui mettrait en regard les sonnets, les chansons de Pétrarque et les poésies des trouvères qu'il a pillées et imitées, ferait un livre des plus intéressants. L'abbé de Sade l'a essayé; on regrette qu'il n'ait pas complété cette étude. Les Italiens conviennent eux-mêmes des plagiats de Pétrarque; on ne doit pas craindre d'appeler plagiaire un tel maître, quand on a pour soi Salvini, Bembo, Crescembini.

Si les poëtes provençaux eurent une part si large à la

renaissance des lettres, les Papes d'Avignon sont les premiers auteurs de ce mouvement littéraire, c'est à leur cour que se forma Pétrarque. C'est là que l'Italie et la Provence se rencontrèrent, et de la fusion des deux langues sortit la lanque de Pétrarque, l'italien moderne. Le calme qui régnait dans le midi de la France permit aux Papes de protéger les lettres. Les palais des cardinaux étaient tout autant d'académies où les poëtes provençaux et italiens essayaient leur talent. Si les Papes fussent restés à Rome, le bruit des guerres et le choc des armes eût couvert la voix des poëtes, la civilisation moderne périssait, ou du moins elle était retardée de deux ou trois siècles. On eût vu se reproduire parmi les guerres des villes et des seigneurs l'ignorance fabuleuse du x[e] siècle. Tout y tendait. Rome, qui avait été jusqu'alors la lumière de l'Occident, était plongée dans les ténèbres, la guerre en avait banni les arts, les sciences, l'étude. Pétrarque fait cette remarque singulière, qu'à l'époque de son premier voyage en Italie, l'histoire et les monuments de Rome n'étaient nulle part ignorés comme à Rome; il y trouva deux hommes seulement qui purent lui expliquer ses ruines, Rienzi et Jean de Saint-Vit, frère du cardinal Colonna, si bas était descendue cette maîtresse des études. Les lettres doivent donc une reconnaissance éternelle aux pontifes qui les sauvèrent de l'oubli et se réfugièrent dans une ville où il fût permis d'étudier et d'écrire.

C'est une erreur assez commune que la renaissance des lettres commence à la chute de Constantinople Des moines grecs chassés de leurs cloîtres passèrent en Occident, y apportèrent Platon, Homère, Xénophon; ils enseignèrent la langue d'Homère et de Platon, et inspirèrent à de nombreux auditeurs cette pureté de goût qui distingue la littérature grecque. Sans doute, la chute de Constantinople fut utile aux lettres, et la venue des Grecs à Rome, à Florence, à Paris, exerça quelque influence sur le mou-

vement littéraire du XVIe siècle. Mais il faut chercher ailleurs les auteurs de la renaissance.

L'étude de la langue grecque était négligée : Clément V comprit l'avantage que l'Occident pouvait tirer de cette langue dans les rapports journaliers qui s'établissaient entre Constantinople et la cour pontificale, depuis que la Papauté, libre et dégagée des entraves qui la gênaient dans une contrée agitée par la guerre, était moins occupée à se défendre et veillait comme autrefois aux grands intérêts de la chrétienté, à l'union des Églises, à la destruction des infidèles. Il fit un décret dans le concile de Vienne qui rendait obligatoire dans toutes les universités l'étude du grec. Une généreuse émulation gagna tous les esprits, et la connaissance de cette langue se répandit peu à peu dans l'Occident; on comprit l'importance de cette étude quand on vit les Grecs affluer à la cour avignonnaise pour implorer des secours et travailler à l'union des deux Églises. Grâce à l'étude du grec, on vit de nouveau l'Orient et l'Occident fusionner, et les deux Églises s'unirent par des actes solennels. Quand les empereurs de Constantinople vinrent à la cour des Papes d'Avignon, ils y trouvèrent des hommes parlant leur langue; les actes de la réunion furent écrits en grec. Les originaux sont encore aux archives du Vatican. Du temps de Pétrarque, l'étude du grec fut reprise; on peut lire dans ses écrits et dans ceux de ses biographes l'ardeur qu'on y mit.

Un Grec, nommé Barlaam, était venu auprès de Benoît XII traiter l'affaire de la réunion : Pétrarque le vit, eut avec lui des entretiens fréquents et le pria de lui apprendre sa langue. D'Avignon, le moine vint à Naples, y rencontra Paul de Pérouse et se lia d'amitié avec lui. Quand il fut rendu à Constantinople, il lui envoya une immense collection d'auteurs grecs, inconnus aux savants de l'Occident. Quinze ans après, Pétrarque vit un autre Grec à la cour d'Innocent VI, Nicolas Sigeros; il demanda et il obtint

un exemplaire d'Homère. C'est à la même époque, je pense, qu'on doit faire remonter les premiers essais de grammaire grecque. Richard de Bury, chancelier et grand trésorier d'Angleterre, posa les règles de cette langue et trouva, au milieu de ses graves occupations, le temps de les enseigner aux autres. Enfin, Boccace connut un Grec de Thessalonique, élève du moine Barlaam, homme habile s'il en fut dans l'étude du grec; il s'appelait Léonce Pilate : il enseigna le grec à Boccace qui l'attira à Florence, où il eut assez de crédit pour lui faire donner une chaire de langue grecque. Léonce Pilate eut pour disciples des hommes célèbres, Boccace, le prieur des Saints-Apôtres, Coluccio Salutati, François Bruni et Zanobi. Emmanuel Chrysoloras lui succéda dans sa chaire. Plus tard, Léonard l'Arétin avouait qu'il était redevable à Coluccio Salutati de ses connaissances en grec [1]; Boccace fit une collection nombreuse d'auteurs grecs, c'est lui qui nous l'apprend dans sa *Généalogie des dieux* [2] · *Fui equidem ipse insuper qui primus meis sumptibus Homeri libros et alios quosdam Græcos in Etruriam revocavi, ex qua multis antea sæculis abierant non redituri.* L'étude du grec se répandit en Italie, en France, en Angleterre, au point que les Grecs purent parler leur langue et être compris dans le concile de Florence, quatorze ans avant la prise de Constantinople. Ce n'est donc pas au temps du cardinal Bessarion, de Marsile Ficin, de Pomponati, de Pic de La Mirandole que la renaissance commence avec l'étude de la langue grecque. Remontez plus haut, et vous trouverez Pétrarque, Boccace, Clément V et les autres Papes d'Avignon qui propagèrent cette étude et attirèrent à leur cour les Grecs illustres qui pouvaient donner la clef de leur langue. Ceux qui s'arrêtent au cardinal Bessarion

1. Tiraboschi, t. I, liv. III.
2. Liv. XV, c. VII.

et à Marsile Ficin commettent à la fois une erreur et une injustice.

Mais les classiques grecs ne peuvent être séparés des classiques latins. En étudiant Homère on désire connaître Virgile, et les pages brûlantes de Démosthène inspirent le désir de lire Cicéron. Le latin va de front avec le grec, et l'on voit le latin classique renaître là où l'étude du grec est florissante. Or, l'étude approfondie de la langue latine ne commence pas au XVIe ou au XVe siècle. La Renaissance recueillit le fruit d'une autre époque et profita des travaux accomplis dans les siècles précédents. Ce fut là tout son mérite. La langue latine renaît à Avignon : établissons sa généalogie.

Je cite d'abord Pétrarque, parce qu'il fut à la tête du mouvement littéraire qui agita le XIVe siècle. Le premier il sentit ce qu'il y a d'énergie, de noblesse et de grâce dans le latin de Cicéron. Il comprit qu'il fallait étudier la langue ailleurs que dans Prudence, qui fut à proprement parler l'unique maître du moyen âge. Cicéron, Sénèque, saint Augustin et Virgile deviennent ses auteurs favoris. Il les lit le jour, la nuit ; son style est un composé des qualités et des défauts de ces grands maîtres Animé de cet amour des lettres qui fera plus tard le caractère distinctif de la renaissance, il se passionna pour les auteurs anciens ; il entreprit des voyages lointains pour découvrir des manuscrits inconnus jusque-là ; il écrivit en Espagne, en Italie, en France, aux amis nombreux qu'il avait pour les prier de fouiller les bibliothèques et d'y chercher les anciens auteurs tombés dans l'oubli. Toute sa vie, il brûla du désir de compléter les *Decades* de Tite-Live, ses efforts furent impuissants, mais la fortune le favorisa dans son voyage à Rome en 1350. Les *Institutions* de Quintilien lui tombèrent sous la main, et ce grand maître de l'éloquence allait, grâce à Pétrarque, donner de nouveau ses leçons à ceux qui cultivent les lettres. L'au-

teur que Pétrarque aimait le plus, c'était Cicéron. Dès sa plus tendre jeunesse, il se nourrit de ses écrits. Son père le surprit un jour tenant un volume de Cicéron au lieu des Pandectes ou du Code. Il lui arracha des mains le manuscrit et l'eût jeté aux flammes, si Pétrarque, tombant à ses pieds, n'eût fléchi son courroux par ses larmes et par ses prières. Pétrarque désirait qu'aucune page de Cicéron ne fût perdue pour la postérité, et c'est lui, plus que tous les autres, dont il eût voulu compléter les ouvrages. « La renommée, dit-il, que « je m'étais acquise par mon esprit et par mon savoir, m'a« vait fait beaucoup d'amis, et comme je me trouvais dans « une ville où les étrangers accouraient en foule, quand ces « amis venaient prendre congé de moi et me demandaient « suivant la coutume ce que je pouvais désirer dans les pays « où ils retournaient, je leur répondais : Nulle autre chose « que les livres de Cicéron. Que de prières j'ai faites à ce « sujet! que d'argent j'ai envoyé non-seulement en Ita« lie où j'étais le plus connu, mais encore en France, en « Allemagne, en Espagne, en Angleterre et même en Grèce !... « Quand je voyageais, si mes yeux découvraient au loin un « antique monastère, je me disais : Qui sait si je ne trou« verai pas là-bas ce que je cherche? et je me détournais de « ma route. » Il ne put compléter les œuvres de Cicéron, mais il eut le plaisir de découvrir quelques-uns de ses livres que l'on croyait perdus. Il trouva ses livres *De la gloire*, mais les ayant prêtés à son ancien maître il ne put les ravoir, et l'ouvrage a péri. Grâce à lui nous pouvons lire l'oraison *pro Milone*, les Philippiques, les Épîtres familières, qui dormiraient encore dans la poussière des bibliothèques ou peut-être eussent été perdues pour toujours.

Cette noble passion pour les lettres latines, Pétrarque l'inspire à tous ses amis. Coluccio Salutati reçoit les leçons du poëte et s'initie tellement au génie de la langue latine qu'il mérite dans le siècle de Pétrarque et de Boccace l'honneur d'être secrétaire d'Urbain V avec son ami Fran-

çois Bruni, Zanobi de Strata, Gui Settimo, qui sera plus tard archevêque de Gênes, Franco Sachetti, Barbate de Sulmone, le doge de Venise André Dandolo, plus illustre par ses connaissances littéraires que par ses grandes actions, et son secrétaire, Neri Morandi, se forment à l'école de Pétrarque. La renaissance était faite. Mais parmi les amis et les disciples de Pétrarque, il en est un qui recueillit toutes les bonnes traditions et sembla recevoir de son maître d'une manière spéciale les saines doctrines pour les transmettre au siècle suivant, c'est Jean de Ravenne.

Il fut confié jeune encore à Pétrarque, par Donat, de Prato-Vecchio, grammairien de Venise. Le poëte forma son goût et son oreille. Il y réussit tellement que le disciple éclipsa le maître, et Jean de Ravenne écrivit avec plus d'élégance encore que Pétrarque. Coluccio Salutati, qui savait apprécier le mérite, en fait les plus grands éloges. Pétrarque lui-même l'estimait au delà de tout ce qu'on peut dire. A la mort de Pétrarque il enseigna quelque temps dans la ville de Padoue. En 1397, Florence, pleine d'admiration pour son talent, l'appela dans ses murs et lui confia le soin de sa jeunesse. Il y passa tout le reste de sa vie et y mourut au milieu de ses amis et de ses disciples. Les plus illustres littérateurs de la Renaissance proprement dite se formèrent à son école. L'Arétin, le Pogge, Ambroise le Camaldule, Mannetti, Guarini, qui ne le cèdent pour la pureté du goût ni à Sadolet, ni à Bembo, avaient reçu les leçons de cet habile maître.

L'influence de Pétrarque sur son siècle et sur le siècle suivant fut telle qu'à proprement parler il est le père et le premier auteur de la renaissance. Mais Pétrarque, où s'était-il formé lui-même? En France, auprès des Papes d'Avignon. Il faut l'entendre parler lui-même de la cour avignonnaise et de l'accueil qu'on y faisait aux savants. « Des « hommes, disait-il, que la pourpre romaine rend si fiers,

« qui dédaignent tout le monde, qui traitent avec hauteur « les princes eux-mêmes, ont daigné s'abaisser jusqu'à me « montrer un front serein et à faire entendre à mon oreille « des paroles obligeantes. » Quand il eut quitté Avignon, le Pape Clément VI se souvint de lui, et Socrate, son ami, lui écrivait : « Le souverain pontife demande sans cesse « où vous êtes, ce que vous faites, pourquoi vous ne reve- « nez pas. » Bel hommage rendu aux Papes d'Avignon, par deux hommes qui ne les aimaient guère au fond et qui s'expriment librement sur leur compte.

Il y eut à la cour d'Avignon des traditions littéraires non interrompues depuis Clément V, dont la langue ressemble à celle des Pères de l'Église, jusqu'au Pape Urbain V, qui se plut à fonder des institutions où les enfants se formaient à l'étude des lettres et qui entretenait à ses frais dans les universités de France et d'Italie plus de mille jeunes clercs. Le cardinal Colonna tenait dans son palais une académie où se réunissaient les hommes de lettres. Il écrivait lui-même purement. On peut en dire autant du cardinal Gui de Boulogne qui cultiva les lettres et y réussit au point de mériter les éloges de Pétrarque, très-sobre de louanges, comme on sait, envers les cardinaux français. Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon et plus tard cardinal, aimait les lettres avec autant de passion que Plutarque. Son goût littéraire, son esprit, ses connaissances variées faisaient l'ornement de la cour pontificale, et Pétrarque pouvait dire qu'il était *un petit évêque et un grand homme*.

Le mouvement littéraire parti d'Avignon se communiqua bientôt au reste de la France. Une ardeur fébrile s'empare de tous les esprits. La langue latine est étudiée avec soin. On s'efforce de réussir à l'écrire avec élégance. On recherche les beaux modèles de l'antiquité, et Pétrarque a de nombreux imitateurs. On avait pu *voir sur le trône des ânes couronnés*, comme le dit Pétrarque, faisant une allusion maligne à l'ignorance de Philippe VI. Mais il faut que

tout cède au torrent, et la cour de France elle-même favorise le mouvement littéraire. Jean le Bon se livre à l'étude à l'insu de son père. La duchesse de Bourgogne, Jeanne, qui était nièce du cardinal Gui de Boulogne et qui partageait les idées de son oncle, activa le mouvement et fit traduire en langue vulgaire plusieurs auteurs anciens. Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, favorise les lettres; son époux la seconde. Par ses soins Aristote, Ptolémée, Ovide et Tite-Live furent traduits en français. On doit les meilleures traductions de l'époque à Nicole Oresme, à Évrard de Conti, médecin de Charles V, ainsi qu'à Raoul de Presle, son avocat. Le Bercheur traduisit Tite-Live avec l'aide de Pétrarque.

Le roi Jean avait commencé une bibliothèque. Si les livres n'étaient pas nombreux, du moins ils avaient beaucoup de prix. Charles V augmenta ce trésor et parvint à former une collection de 1,200 volumes arrachés pour la plupart à l'oubli et à la poussière des bibliothèques. Le roi payait très-largement la découverte d'un manuscrit, et par là il concourut autant que Pétrarque à sauver de la ruine la plupart des auteurs latins. Il fut admirablement secondé dans ses recherches par un chanoine de Notre-Dame, Bardi, chancelier de l'université de Paris et grand ami de Pétrarque. Plein d'amour pour les lettres, il entreprit un travail immense, recueillit tous les discours de saint Augustin, en découvrit plusieurs qui étaient restés jusqu'alors inconnus. Si le docteur de la grâce est pour nous orateur autant que philosophe et théologien, nous le devons à Bardi.

Cet amour des lettres gagna l'Angleterre. On y vit une foule d'hommes d'élite s'adonner à l'étude des lettres latines. Parmi tous se distingua Richard de Bury, qui voulut imiter Pétrarque, et se livra comme lui à la recherche des auteurs anciens. Il fut assez heureux pour en découvrir un grand nombre. Plein d'un respect religieux, il ne voulut pas confier le soin de les transcrire à des mains merce-

naires. Il faisait trêve aux nombreuses occupations que lui imposait sa double charge de trésorier et de chancelier d'Angleterre, pour les copier de sa main.

Ainsi l'Église, qui, au xe siècle, au sein de cette barbarie universelle appelée siècle de fer, sauva les lettres de l'oubli, les sauva une seconde fois au moment où une barbarie nouvelle produite par l'anarchie et les guerres allait succéder à la civilisation du moyen âge. Les Papes réfugiés à Avignon ranimèrent les études, protégèrent, accueillirent à leur cour et comblèrent de bienfaits les hommes de lettres. Ils purent le faire aisément au sein du repos qu'ils goûtaient sur les rives du Rhône. Rien ne venait traverser la politique éclairée des Papes d'Avignon, et leur exil fut le moyen que la Providence employa pour ranimer le goût des lettres qui est toujours le signe ou le germe d'une civilisation plus avancée. C'est donc à ces pontifes que la Renaissance remonte, et les temps modernes commencent avec eux. Ceux qui aiment les arts, les lettres, le progrès de la civilisation, leur doivent plus de reconnaissance qu'à Léon X.

Tel est l'enseignement que je trouve dans la translation du saint-siége à Avignon. L'exemple des pontifes avignonnais démontre que l'Église et les Papes en particulier ne sont pas les ennemis des lumières, qu'il n'a pas fallu attendre un siècle d'indépendance et de révolte contre l'Église pour voir les lettres briller d'un vif éclat et la civilisation moderne apparaître. Ce grand événement nous donne une autre leçon plus importante encore. Il nous prouve que le Pape ne peut habiter Rome qu'à la condition d'en être le maître et le seigneur, et d'un autre côté la longue absence des Papes, laissant aux Italiens le pouvoir de se constituer comme ils l'entendaient, sans qu'ils aient réussi à fonder quelque chose de stable, démontre aux sectaires modernes que la grande plaie de l'Italie et la source de tous ses malheurs est ailleurs que dans le pouvoir temporel des Papes.

VI

Depuis quarante ans environ, une opinion singulière s'est répandue en France, en Italie, à Rome. En 1848, elle gagna la bourgeoisie et la partie la moins saine du clergé italien. On voudrait que le Pape se contentât de la souveraineté spirituelle et abandonnât aux mains des laïques les rênes du pouvoir temporel. « Il continuerait, dit-on, à habiter Rome « avec sa cour, mais il n'aurait plus de part au gouverne- « ment. A côté de lui trônerait un prince, un dictateur, le « président d'une république, au choix du peuple. » C'est le rêve de quelques esprits en délire qui font de la politique au gré du cœur ou de l'imagination et ne comprennent pas toutes les raisons d'être qu'a le pouvoir temporel des Papes dans l'état actuel de l'Europe. Le séjour des Papes à Avignon démontre qu'ils ne peuvent habiter Rome qu'à la condition d'en être les princes temporels. Si Rome s'insurge contre eux, si un prince ou une république s'élève à côté de leur trône, ils fuiront Rome, ils devront la fuir.

Cette question est au-dessus des préoccupations d'une politique vulgaire. Si dans un sujet de cette importance on considère seulement l'intérêt de Rome et des États pontificaux, les progrès de l'industrie et du commerce dans l'Italie centrale, on est en dehors de la question, on s'expose à de graves méprises. Qu'importe que Rome soit bien ou mal gouvernée, que les prêtres ne soient pas entendus au maniement des affaires temporelles, ce qu'on n'a pas encore démontré, qu'une foule d'abus se soient glissés dans le gouvernement pontifical, que les finances aient été longtemps en désordre! la question est ailleurs. Je suppose Rome plus mal gouvernée encore que ses ennemis ne le prétendent, le désordre plus considérable, la justice plus mal administrée, les fonctionnaires moins intègres, il faudra maintenir le pouvoir temporel des Papes. Pourquoi?

Parce que les rois et les peuples de l'Europe, en établissant ou, pour mieux dire, en reconnaissant cette souveraineté, avaient en vue quelque chose de plus grand et de plus noble que le bien de Rome ou de l'Italie, le bien de l'Église universelle, la tranquillité des peuples, l'équilibre de l'Europe. Ils ont compris que le chef de l'Église ne devait être soumis à aucun pouvoir. La liberté nécessaire au gouvernement de l'Église et l'honneur qui est dû à une autorité aussi élevée font du pouvoir temporel une nécessité.

Quand l'univers devint chrétien, le pouvoir temporel fut fondé tout naturellement. L'autorité des pontifes, plus étendue que celle des empereurs romains, puisque la terre entière la reconnaissait, cette autorité, vers laquelle accourait de tous les points de l'univers ce qu'il y avait de plus grand et de plus respectable, devant qui les rois, les évêques, les grands génies, venaient se prosterner, devait peu à peu, et comme insensiblement, attirer tout à elle dans la ville de Rome. Constantin le comprit, et admettant toutes les conséquences de la politique qu'il avait inaugurée en se faisant chrétien, il crut que Rome ne pouvait être à la fois le siége de l'Empire et celui de l'Église. Il craignit que la majesté des Papes n'effaçât celle des césars ; il quitta Rome, et alla faire de Constantinople le centre de l'Empire. Donna-t-il au Pape la souveraineté de Rome, par un acte solennel, comme le moyen âge l'a prétendu ? Je n'oserais l'assurer. Ce qu'on ne peut nier, c'est que le Pape devint alors le premier citoyen de Rome, et peu à peu absorba tous les pouvoirs. A mesure que l'autorité des empereurs déclinait, celle des Papes grandissait. Quand on vit saint Léon, plus puissant que les empereurs, forcer le fier Attila à s'éloigner des murs de Rome, les Papes ses successeurs aider Rome de leurs trésors, soulager toutes les misères, réparer toutes les ruines, consoler et défendre un peuple abattu, on s'accoutuma peu à peu à ne voir d'autres maîtres à Rome que les pontifes. Le pouvoir temporel des Papes était fondé.

Comme l'autorité spirituelle est au-dessus de tous les pouvoirs, il est naturel qu'elle attire tout à elle. Partout où deux pouvoirs sont en présence, le plus fort absorbera le plus faible, tout pouvoir, quel qu'il soit, tendant toujours à son agrandissement. C'est là ce qui eut lieu à Rome. On ne pouvait y voir autre chose. La dignité du Pape est si élevée dans la chrétienté qu'on ne peut la concevoir, dans l'état actuel de l'Europe, sans la souveraineté temporelle et l'indépendance naturelle à la royauté. Imaginez, d'un côté, le Pape citant devant son tribunal les rois et les empereurs, déliant les sujets du serment de fidélité, on l'a vu encore de nos jours, reconnaissant, consacrant les droits des dynasties nouvelles, réglant les affaires les plus graves qui puissent se traiter dans le monde, donnant, sinon l'autorité réelle, du moins une autorité morale incontestable aux rois et aux princes qui sont en communion avec lui, recevant les hommages des rois les plus puissants; et, d'un autre côté, le même Pape sujet d'une république ou d'un petit prince, subissant des lois et des règlements qu'il n'a point faits, obéissant à une autorité quelconque, lui qui commande en souverain à toutes les autres, vous touchez à l'absurde et votre raison se révolte.

Mais dans la personne du Pape, il y a plus que le rang et la première dignité de la terre : il y a l'exercice d'une juridiction souveraine qui s'étend partout sur les rois comme sur les peuples, et embrasse tout l'univers. Cette juridiction doit être libre, et la souveraineté temporelle du Pape garantit son indépendance. Si le Pape était sujet d'un roi ou d'une république, on craindrait qu'un intérêt temporel, habilement déguisé, ne fût le mobile de la puissance spirituelle. Le prince temporel de Rome dicterait des décrets au Pape ou lui forcerait la main. On lui défendrait de prendre telle mesure utile à l'Église universelle; on lui en prescrirait une autre qui pourrait

être nuisible. Il n'y a pas un roi de l'Europe, il n'y a pas un peuple qui consentît à recevoir les ordres du Pape, si le Pape obéissait à un souverain quelconque, et pouvait être l'instrument d'une politique plus ou moins ambitieuse.

C'est pourquoi la sagesse des siècles a établi le pouvoir temporel des Papes. Nos pères comprirent que sans lui le gouvernement de l'Église était impossible, et ce principe a prévalu dans toutes les cours, même celles séparées de l'Église, que le Pape doit être à la fois le chef spirituel de l'Église et le prince temporel de Rome et de l'État pontifical. La paix du monde y est intéressée.

C'est la raison qui poussa autrefois les Papes à sortir de Rome. Quand ils ne furent plus libres, que le peuple et les familles princières lui disputèrent l'autorité souveraine, ils quittèrent Rome, ils cherchèrent un refuge à Pérouse, à Naples, à Anagni. Enfin, n'espérant pas recouvrer de sitôt avec le souverain domaine de Rome l'indépendance et la liberté nécessaires à l'exercice de leur autorité, ils s'établirent en France. Mais quelque part qu'ils aillent, ils feront comme à Rome; ils attireront à eux tous les pouvoirs; ils se rendront, par la force des choses, indépendants de toute autorité. La ville où ils établiront leur demeure leur appartiendra bientôt. Avignon reconnaissait pour maître le roi de Naples quand les Papes s'y établirent. Mais bientôt le pouvoir judiciaire et le pouvoir administratif passèrent dans leurs mains. Ils exercèrent de fait la souveraine puissance avant même que la reine Jeanne eût vendu au Pape Clément VI Avignon et son territoire. Cette cession ne fut au fond qu'une formalité qui consacra une autorité universellement reconnue, et vint unir le droit au fait.

Enfin, le séjour des Papes à Avignon démontre jusqu'à l'évidence que leur autorité n'est pas l'unique obstacle à l'unité de l'Italie; qu'en dehors du pouvoir temporel il est

d'autres obstacles. Les Papes réfugiés en France y attendirent des jours meilleurs. Ils laissèrent, pour ainsi dire, aux Italiens et aux Romains le pouvoir de faire tout ce qui leur semblait bon. Ils n'avaient à Rome qu'une autorité impuissante. De loin en loin un légat s'y montrait, mais bientôt on le forçait à prendre la fuite. Rome fut maîtresse de se donner un gouvernement de son choix pendant soixante-dix ans.

On me dira peut-être qu'on ne songeait pas encore à l'unité de l'Italie ; mais ce projet avait déjà des partisans. Les écrits de Pétrarque sont remplis de cette idée ; c'était son rêve favori et l'unique bonheur qu'il désirait pour sa patrie. On ne peut lire ses pages brûlantes sans être touché de son patriotisme, on ne regrette qu'une chose, c'est qu'un esprit aussi pénétrant et qui voyait de si loin cherchât avec tant d'ardeur une chose impossible. Trois fois il écrivit à Charles IV pour lui promettre l'appui de tous les Italiens et le supplier de passer en Italie, d'y venir commander, d'y établir le siége de l'Empire ; il lui peignit Rome et l'Italie soupirant après sa venue, désirant de l'avoir pour maître, voulant former sous son empire une seule et grande nation. Il disait vrai. Une foule d'hommes partageaient les opinions de Pétrarque et rêvaient l'unité de l'Italie.

Rienzi parlait de la même manière à Charles IV. « L'em« pereur, lui disait-il, doit se réveiller et ceindre l'épée : « car, de même qu'il ne doit pas tenir les clefs, ainsi le « Pape ne doit pas porter le glaive, le glaive ayant été « donné d'en haut à l'empereur et refusé à Pierre. Il faut « en outre remarquer que les ecclésiastiques se sont mala« droitement servis du glaive. Les autres villes et les « autres États agités par des tempêtes jouissaient quel« quefois du calme et du repos. Mais Rome et son terri« toire, placés sous l'autorité des prêtres, avaient toujours « à souffrir de leur mollesse et de leur avidité. Il vau-

« drait bien mieux que chaque pouvoir fût exercé selon « son but, que l'on rendît à Dieu ce qui est à Dieu et à « l'empereur ce qui est à l'empereur [1]. »

Charles IV vint deux fois en Italie, mais toutes les villes, redoutant cette unité que rêvait Pétrarque, lui fermèrent leurs portes. Milan, asservie à des tyrans, ne fut pas seule à donner cet exemple; les cités les plus libérales et les plus désireuses du bonheur de la patrie commune firent le même accueil au libérateur de l'Italie; Pise, Sienne, Florence ne voulurent pas recevoir dans leurs murs celui qui pouvait, en l'absence des Papes, fonder l'unité de l'Italie. C'est ainsi qu'on avait reçu autrefois Louis de Bavière et Henri de Luxembourg.

Rome livrée à ses destinées n'eut pas une seule fois l'idée de s'unir au royaume de Naples ou aux républiques de l'Italie centrale, pour faire avec elles une seule nation. Elle passa d'une révolution à une autre durant l'espace de soixante-dix ans; aujourd'hui elle choisissait un sénateur, demain elle le chassait; au gouvernement des nobles succédait bientôt celui du peuple; une assemblée élue régulièrement pour gouverner Rome était forcée, quelques mois après, à résigner le pouvoir entre les mains d'un tribun sorti de l'émeute. Un seul homme eut des pensées plus élevées. Rienzi, disciple de Pétrarque, initié à ses rêves de grandeur pour l'Italie, voulut travailler à son unité sous le nom de *bon État*. Quand il fut maître de Rome, qu'il vit son autorité affermie, les nobles humiliés et désarmés, le peuple dévoué à son gouvernement, il donna suite à ses projets; il invita les républiques d'Italie à s'unir à lui, à concourir au bonheur et à l'unité de la commune patrie; ses hérauts parcoururent toutes les villes, pour les inviter aux fêtes brillantes qu'il préparait; des étendards significatifs furent envoyés dans ce but à

1. Ms. de Pelzel.

Sienne, à Florence, à Pérouse, à Gênes, à Venise. Le croirait-on? ses plans ne furent pas goûtés. Il fut partout considéré comme un rêveur et un insensé. Quelques villes lui envoyèrent leurs députés, mais avec défense de rien conclure ; ces députés assistèrent aux fêtes de Rienzi comme des curieux ou des acteurs, et non comme des ambassadeurs qui venaient terminer une aussi grande affaire que l'unité de l'Italie. Les autres villes, Florence entre autres, tournèrent le tribun en dérision, elles ne prirent pas la peine de se faire représenter dans cette assemblée d'Amphictyons, trouvant avec raison que les projets du tribun étaient des rêves. Rienzi tombé, l'anarchie régna dans Rome. Les Romains aimèrent mieux subir toutes les horreurs de la guerre civile que le joug d'une autre ville, d'un roi, d'un empereur. S'ils l'eussent fait, s'ils eussent ainsi concouru à l'unité de l'Italie, si l'une des grandes républiques italiennes, Florence, Pise ou Gênes, eût poursuivi ce grand dessein et s'était mise à la tête du mouvement, si les rois de Naples, déjà si puissants, ou mieux si les Visconti, seigneurs de Milan et de la Lombardie, eussent entrepris la conquête de l'Italie et l'union de tous ses peuples sous un sceptre commun, les Papes d'Avignon n'auraient pu s'opposer à cette entreprise. Ils se seraient sans doute servis des armes spirituelles pour défendre leurs droits; mais les Visconti, les Pisans, les Génois et les Florentins faisant alors très-peu de cas des excommunications, et les Papes d'Avignon n'ayant pas d'armée, ne pouvant opposer aucun chef militaire aux habiles capitaines des républiques italiennes et des seigneurs de Milan, Rome et l'État pontifical eussent été bientôt envahis et l'unité de l'Italie était fondée. Il y eut des obstacles plus grands que le pouvoir temporel des Papes à la réalisation de ce rêve. C'était l'opposition de toutes les villes d'Italie qui ne voulaient pas d'une patrie unique, trouvaient le suprême bonheur à s'administrer comme elles l'entendaient, préféraient la

liberté, qui leur donnait le bonheur, à la puissance et à la gloire qui les eussent anéanties.

Il en est de même aujourd'hui : les peuples de l'Italie ne veulent pas l'unité, la masse de la nation ne partage pas les idées de la bourgeoisie. L'expérience le montre chaque jour ; le peuple laisse faire les révolutions, mais il n'y prend aucune part. A ces esprits dévoyés qui poursuivent le rêve de l'unité de l'Italie, qui voient dans le Pape l'unique obstacle à leurs desseins, conspirent contre lui et l'Église, cherchent à ruiner la foi dans les âmes, vont de cour en cour peindre le gouvernement pontifical avec les couleurs les plus sombres, pour forcer les rois à le sacrifier, lui suscitent au dedans et au dehors mille difficultés ; à ces hommes passionnés, je citerai l'exemple d'Avignon, je montrerai le pouvoir temporel des Papes détruit pendant soixante-dix ans, les Papes laissant le champ libre aux rêves et aux expériences, l'Italie ne pouvant s'entendre pour former quelque chose de grand. Je leur dirai : L'histoire est une suite d'expériences qui se ressemblent; ce qu'on a vu hier se renouvellera demain. Que le Pape s'éloigne de Rome, que l'exil de soixante-dix ans recommence, on aura les mêmes résultats qu'au moyen âge. Tous les efforts des sectaires seront impuissants, on dévorera des trésors immenses, on sacrifiera des multitudes d'hommes pour fonder quelque chose de durable, on n'y réussira pas, et quand le sang des hommes aura coulé à flots, que le fer et la flamme auront ruiné les villes et désolé les campagnes, quand l'anarchie du moyen âge reparaîtra avec ses jalousies, ses rivalités, sa férocité, on sera convaincu que l'unité de l'Italie est un rêve et un délire. L'Italie rappellera ses pontifes, et, bien loin de voir en eux ses ennemis, elle les acclamera comme les auteurs de son repos, de sa liberté, de sa gloire.

CHAPITRE Ier

Naissance d'Urbain V. Son enfance et sa jeunesse. Il étudie à Montpellier et à Toulouse. Il fait profession dans le monastère de Chirac. Il enseigne le droit à Montpellier et à Avignon, devient grand vicaire de l'évêque d'Uzès et de celui de Clermont. Innocent VI le nomme abbé de Saint-Germain d'Auxerre et de Saint-Victor de Marseille.

La même année où Clément V établissait le saint-siége à Avignon, le ciel faisait naître celui qui devait le ramener à Rome.

Sur une des âpres montagnes du Gévaudan s'étend l'humble hameau de Grisac. Au devant du hameau, sur la crête d'un rocher de granit, s'élève le château féodal à demi ruiné. Des murs épais, quelques salles basses, des fenêtres étroites à travers lesquelles le jour entre comme à regret, c'est là tout ce qui reste de l'antique manoir où vint au monde Guillaume de Grimoard, qui devait faire briller d'un éclat si pur le nom d'Urbain V.

Sa famille était illustre. Son père, Guillaume de Grimoard, était seigneur de Grisac, Bellegarde et Montbel. Il suivit les rois de France à la guerre et se fit distinguer par sa bravoure et par sa fidélité. Il avait environ quarante-trois ans quand son fils Guillaume vint au monde. Les armes de sa famille étaient *de gueules au chef emmanché d'or*. Sa mère, Amphélise de Montferrand, était fille du

comte de Montferrand, qui fit, en 1304, la campagne de Flandres [1].

Si le père et la mère d'Urbain V étaient grands par la naissance, ils le furent davantage encore par leurs vertus. Son père alliait aux qualités d'un homme de guerre celles qui font les saints. Il se montrait plein de douceur et d'humilité, compatissant envers les pauvres, affable à tous ceux qui l'approchaient.

Il assistait assidûment à l'office divin. Plein d'horreur pour la licence des camps, il n'imita pas les débauches des hommes de guerre. Sans doute, c'est à cette vie pure qu'il dut la vigueur et la santé florissante dont parle le biographe d'Urbain V [2]. Dieu récompensa tant de vertu : il permit qu'un père si chrétien vît la gloire de sa famille et mourût entre les bras de celui qui était pour lui un fils et un père.

Amphélise de Montferrand, son épouse, se faisait remarquer par sa modestie et sa piété. Elle parlait peu, n'avait point de goût pour la parure. Sa démarche était grave, ses discours pleins de retenue, sa vie exemplaire. Les pauvres lui étaient chers. Elle accueillait avec bonté tous ceux qui venaient frapper à la porte de son château, et si la charité peut être excessive, la sienne méritait ce reproche. Elle assistait, silencieuse et recueillie, à l'auguste sacrifice, se présentait souvent au tribunal de la pénitence, et s'approchait avec la ferveur des anges de la divine communion. Elle rendit son âme à Dieu après avoir reçu pieusement le corps de Jésus-Christ. La voix unanime des peuples la mit

1. Je ne puis dire les liens de parenté qui l'unissaient à l'illustre maison des Sabran. Peut-être la mère d'Amphélise appartenait à cette famille. Les traditions reçues dans la famille d'Urbain V autorisent cette conjecture. Cependant je n'ose rien affirmer. Ceux qui donnent Amphélise de Montferrand pour sœur à saint Elzéar de Sabran se trompent évidemment.

2. Strenuus miles armatæ militiæ, corpulentus et bonæ complexionis et tam in juventute quam in senectute, etc., etc. *Ms. du Vatican*, 4026.

au nombre des saints dont on implore la protection. Son corps fut déposé dans l'église de Bédouès, à côté des Grimoard. Elle y repose encore. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau. Les fidèles venaient de loin implorer le secours de ses prières, et déposaient sur le marbre qui recouvrait son corps de pieuses offrandes[1].

De tels parents ne pouvaient donner le jour qu'à des saints. Ils eurent quatre enfants Étienne, qui était l'aîné, se maria. Il continua la famille des Grimoard. Sa postérité masculine s'éteignit au XVe siècle avec son arrière-petit-fils, dont la fille, Urbaine de Grimoard, épousa, en 1494, Guillaume de Beauvoir du Roure. Cette famille existe encore sous le nom de Beauvoir du Roure-Grimoard. Elle tient aux plus grandes familles de France. Le troisième fils de Guillaume de Grimoard, ce fut Anglic, que son frère décora de la pourpre romaine. Enfin vient, en quatrième ligne, Delphine de Grimoard, qui épousa le baron de Rocheblave.

Guillaume était donc le second fils de Guillaume de Grimoard et d'Amphélise de Montferrand. Il vint au monde en 1309. On ignore le jour de sa naissance. Le ciel, qui honore toujours de quelque signe particulier le berceau des saints, permit que saint Elzéar de Sabran fût l'hôte des Grimoard au moment où naissait Guillaume. On le choisit pour parrain. Les historiens ajoutent que la venue au monde de Guillaume de Grimoard fut signalée par un miracle. Le fait ne me paraît pas suffisamment démontré. Les actes de la canonisation d'Urbain V n'en parlent pas. C'est deux siècles plus tard qu'il est fait mention pour la première fois de ce miracle. Une saine critique ne peut l'admettre.

Suivant l'usage de ce siècle de foi, on présenta Guillaume au saint baptême aussitôt après sa naissance. Son père et

1. Ms. du Vatican, 4020.

sa mère l'initièrent de bonne heure aux vérités de la religion. Dès qu'il eut l'âge de raison, il reçut le sacrement de confirmation. Bientôt après, l'évêque de Mende lui donna la tonsure cléricale.

Dès la plus tendre enfance il fit éclater les vertus qui devaient illustrer sa vie. Tout dans sa démarche, dans ses actes, dans ses paroles, faisait pressentir la rare perfection qu'il atteindrait un jour. Son esprit était constamment dirigé vers Dieu. Il ne cherchait qu'à lui plaire. Laissant les jeux de l'enfance pour vaquer à la prière et à l'étude de la loi divine, il faisait l'étonnement de tous ceux qui fréquentaient le château des Grimoard. Sa mère l'admirait plus que les autres ; elle suivait tous ses pas, étudiait toutes ses démarches, et, ne sachant comment s'expliquer tant de raison et de vertu à un âge si tendre, cette pieuse femme lui disait souvent : « Mon fils, je ne vous comprends pas ; « mais Dieu vous comprend [1]. »

Chez les enfants l'intelligence est la compagne ordinaire de la vertu, et la lumière de l'esprit est produite par la pureté du cœur. Le jeune Guillaume montra une raison précoce et fit de l'étude ses délices. Les maîtres que son père lui donna l'initièrent aux premiers principes de la grammaire et de la science. A l'âge de onze à douze ans, il vint à Montpellier achever les études qu'il avait commencées dans la maison paternelle. Il y était au temps où Pétrarque étudiait le droit. Il n'eut aucun rapport avec le poëte. Ce fut la destinée de ces deux hommes de s'aimer, de chercher à se voir, et de ne jamais se rencontrer. Arrivé à Montpellier en 1318 [2], Pétrarque en sortit quatre ans après, c'est-à-dire en 1322, comme il le dit lui-même. Guillaume de Grimoard ayant fait ses premières études au

1. Ms. 4026.

2. De Sade.

château de Grisac, il n'est guère probable qu'il soit venu à Montpellier avant l'année 1321 [1].

Il étudia les belles-lettres et bientôt se fit distinguer parmi tous ses condisciples. « Il semblait, dit l'auteur de « sa Vie, *que l'esprit de sagesse fût descendu sur lui.* » En peu de temps il eut achevé ses études. De Montpellier il passa à Toulouse pour y apprendre le droit.

Toulouse était la maîtresse des études dans le midi de la France. On y accourait en foule de l'Espagne, de la France et de l'Italie. Une florissante jeunesse s'y réunissait toutes les années. C'est là que venaient se former ceux qui devaient commander un jour dans l'Église ou dans l'État. Mais partout où la jeunesse accourt les mœurs dégénèrent bientôt. Les étudiants de Toulouse négligeaient l'étude et ne songeaient qu'à passer agréablement leur vie. Guillaume devina l'écueil où sa vertu pouvait périr. Il vécut dans la retraite et le silence, évita la société des jeunes dissolus et rechercha ceux qui avaient comme lui horreur du vice. C'est là que se formèrent les liens d'amitié qui l'unirent toute sa vie à Guillaume d'Aigrefeuille et à Guillaume Bragose, leur maître commun.

La science du droit civil était la voie qui menait aux honneurs. Les juristes étaient élevés aux premières dignités de l'Église. Un brillant avenir s'offrait donc aux regards de Guillaume; mais Dieu lui avait fait sentir la vanité des choses terrestres. Après avoir étudié pendant quatre ans le droit civil à Toulouse, il renonça aux grandeurs où son rare savoir l'appelait, et s'unit plus intimement à Dieu par la profession de la vie religieuse.

A quelques lieues de Mende, vers le couchant, s'ouvre une vallée gracieuse, qui forme un charmant contraste avec les gorges du Gévaudan. Une petite rivière aux eaux claires et tranquilles la traverse. Les montagnes sont

1. Ms. 4026.

moins âpres : elles ne présentent plus aux regards des cimes déchirées et des flancs ouverts comme celles du pays d'alentour. Un rideau de rochers sombres et accidentés clôt la vallée, qui est ainsi de toutes parts enfermée et à l'abri des vents. L'air y est doux, le ciel pur, la terre fertile. C'est là qu'Aldebert, évêque de Mende, et son frère Astorge, avaient fondé, vers l'an 1061, un monastère, dont on voit les restes au Monastier, à un mille de Chirac. Il dépendait de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Anglic de Grimoard, oncle du jeune Guillaume, en était prieur. L'enfant l'avait sans doute visité dans cette retraite. Frappé de la beauté des lieux et de leur solitude, il crut pouvoir y vaquer librement à l'étude et à la prière, et vint y chercher un asile contre les séductions du monde. Son oncle lui donna l'habit de Saint-Benoît, et reçut sa profession quand l'année d'épreuve fixée par les règles fut écoulée.

Après avoir brillé par l'intelligence à Toulouse et à Montpellier, Guillaume se fit remarquer au prieuré de Chirac par son obéissance et son amour de la règle. Plein d'estime pour la vie religieuse, il ne quitta plus le saint habit qu'il avait revêtu, même quand il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Toute sa vie il dormit sur la rude couche que prescrit la règle de Saint-Benoît.

C'est dans le monastère de Chirac qu'il reçut les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. De là venait son attachement pour cette maison et pour l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, dont ce prieuré dépendait.

Cependant, l'éducation ecclésiastique de Guillaume n'était pas achevée. Le prieur de Chirac, d'accord avec le père de Guillaume, l'envoya étudier la théologie et le droit ecclésiastique à Montpellier. Il y devint très-habile dans ces deux sciences, et y fut honoré, après de brillantes épreuves, du titre de docteur en droit ecclésiastique. Sa vertu fut admirée à Montpellier comme à Toulouse. Une science aussi aride que le droit ecclésiastique ne dessécha

pas son cœur. Il montra la même piété que dans le cloître. Il observait dans tous ses points la règle de Saint-Benoît, et récitait, au temps prescrit, les heures canoniales. On admirait tant de modestie et de vertu unies à un nom si illustre, à des talents si rares. Sa présence troublait les méchants, édifiait les bons [1].

Quand il eut terminé ses études de droit ecclésiastique, la réputation de science qu'il s'était acquise lui mérita une distinction flatteuse. On l'appela à professer le droit dans la ville même de Montpellier. Sa chaire fut entourée de nombreux disciples. Le concours fut si grand qu'il avait à lui seul plus d'élèves que tous les autres maîtres. Il passait pour l'un des plus habiles canonistes de l'époque. C'est lui qui rédigea une consultation devenue fameuse sur les troubles qu'excitèrent à Montpellier les funérailles du roi de Majorque. C'était en 1346.

Six ans plus tard, Clément VI l'appelait à Avignon et lui confiait l'enseignement du droit ecclésiastique dans la ville papale. En 1357, Pierre d'Aigrefeuille, ayant été transféré de l'évêché de Mende à celui d'Uzès, le choisit pour vicaire général. Il avait déjà exercé les mêmes fonctions auprès de Pierre d'André, évêque de Clermont, pendant un court espace de temps [2].

Pendant tout le temps qu'il enseigna le droit et qu'il

1. Ms. du Vatican, 4026.

2. *Gallia Christiana*. Guillaume de Grimoard professa pendant vingt ans le droit ecclésiastique. On ne doit pas supposer qu'il ait enseigné avant l'an 1337. Il faut donc qu'il ait quitté Avignon en 1357. Quand il fut ordonné prêtre à Chirac, il devait avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, suivant la coutume de ce temps, c'était par conséquent en 1334. Il vint ensuite étudier la théologie et le droit ecclésiastique à Montpellier. En admettant qu'après trois ans d'étude il ait professé le droit ecclésiastique, on doit faire commencer en 1337 ses vingt années d'enseignement. Le manuscrit du Vatican porte qu'il enseigna pendant vingt ans, ce qui nous rejette à l'année 1357, époque à laquelle devint évêque d'Uzès Pierre d'Aigrefeuille.

gouverna les diocèses de Clermont et d'Uzès, il fit briller les plus rares vertus. Il accueillait avec la bonté d'un père tous ceux qui venaient le consulter sur quelque affaire épineuse. Les pauvres étaient surtout l'objet de sa sollicitude. Quand ils avaient le droit pour eux, il les assistait de ses conseils et travaillait à faire triompher leur cause.

A Clermont, comme à Uzès, il se rendit également cher au peuple et au clergé. Il fut si bon et si tendre que tous l'appelaient leur père. Comme il avait une éloquence entraînante, il prêchait souvent et avec fruit. Ses discours étaient pleins de doctrine et de piété [1].

Enfin, le bruit de sa renommée parvint jusqu'au Pape Innocent VI. Ce pontife voulut récompenser tant de science et de vertu en donnant l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre à Guillaume de Grimoard [2].

Cette abbaye eut pour fondateur saint Germain, préfet des Gaules et enfin évêque d'Auxerre. L'église fut d'abord dédiée à saint Maurice et à ses compagnons, dont elle possédait quelques reliques. Elle prit le nom de Saint-Germain

1. Ms. 4026.

2. Ce fut, croyons-nous, à la fin de l'année 1357. On ne peut supposer que Guillaume de Grimoard fut à la fois vicaire général de l'évêque d'Uzès et abbé de Saint-Germain d'Auxerre. Les chartes citées dans la *Gallia Christiana* font foi que Guillaume fut vicaire général de Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Uzès. Or, il est certain que le même Pierre d'Aigrefeuille fut transféré de Mende à Uzès en 1357. Baluze croit (*Vitæ Paparum Avenionensium*) que Guillaume de Grimoard fut légat du Pape Clément VI en Italie, en 1342, qu'il signa même en cette qualité la fameuse capitulation de Bologne, qui permettait aux Visconti d'exercer la souveraineté dans cette ville pendant douze ans. Le sieur de Lescale, qui a traduit l'histoire d'Albornos, est du même sentiment. Ils s'appuient sur Corio, l'historien de Milan, et sur une charte citée dans la *Vie des Papes d'Avignon*. Guillaume de Grimoard porte dans cette charte le titre d'abbé d'Auxerre, mais l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre était alors occupée par Étienne de Chitry, qui mourut en 1353, ainsi que le prouvent les chartes citées par Denis de Sainte-Marthe. Il faut en conclure que la charte citée par Baluze n'est pas authentique.

quand les restes du saint pontife y furent apportés de Ravenne.

La reine sainte Chlotilde fit bâtir un vaste monastère à côté de l'église. Les clercs et les religieux y vinrent en foule puiser la science ecclésiastique. On y comptait au IXe siècle plus de cinq mille étudiants. De cette école célèbre sortirent de grands évêques et de pieux abbés. Les rois, les empereurs, les Papes, l'enrichirent comme à l'envi de privilèges, et soumirent à sa juridiction un grand nombre de prieurés et de monastères.

Quand Guillaume de Grimoard devint abbé de Saint-Germain, le monastère avait perdu son ancienne splendeur. Le nombre des religieux avait décru. Les cloîtres solitaires tombaient en ruine. Le revenu que l'abbaye tirait de ses terres était si faible qu'il ne suffisait pas à payer à la chambre apostolique le décime imposé par les Papes d'Avignon. Elle lui devait trois cents florins d'or. Son ancien abbé, devenu Pape, lui fit remise d'une partie de cette somme.

Guillaume de Grimoard eût bientôt fait sortir l'abbaye de ses ruines, si les entreprises audacieuses de l'archevêque de Sens n'étaient venues troubler ses plans de réforme. Ce prélat, d'un caractère altier, aimait les procès. Il y avait eu un éclat scandaleux entre lui et le chapitre de Paris, sur lequel il prétendait un droit de visite. Le chapitre était sorti victorieux de la lutte. Guillaume de Grimoard venait d'arriver à Auxerre quand l'archevêque frappa d'un nouvel impôt, sans en avoir le droit, tous les monastères de la province. La plupart se soumirent, craignant la colère d'un prélat dont le crédit auprès du roi égalait la naissance. Guillaume seul résista. Il fit plus, il voulut voir l'archevêque et lui dire les motifs de ce refus. Il plaida la cause de l'abbaye avec tant de force, démontra si bien le droit qu'il avait de résister, que l'archevêque, ne sachant comment repousser les raisons qu'il lui alléguait, s'emporta.

Dans sa colère, il se jette sur l'abbé de Saint-Germain, le frappe, lui arrache la barbe avec fureur en lui criant qu'il *prélèvera l'impôt malgré lui*. Guillaume, indigné, mais sachant contenir dans son cœur la colère et la vengeance, reproche au prélat son crime. Au lieu de rougir de honte, l'archevêque sourit. Il voulut prouver à l'abbé que les petits ne doivent jamais résister aux grands, et lui dit avec ironie : « Tu te vengeras de moi quand tu seras Pape. » Guillaume ne put dévorer cet affront qui s'adressait moins à lui qu'à son abbaye et à tout l'ordre sacerdotal outragé dans sa personne par un odieux attentat. Il quitta un monastère qui lui devenait de jour en jour plus cher, et vint implorer la justice du saint-siége. Il eut beaucoup de peine à faire admettre sa plainte. La cour romaine faisait face à toutes sortes d'ennemis, en deçà comme au delà des monts. Il parut dangereux de condamner un archevêque soutenu par le roi de France. Innocent VI fit traîner l'affaire en longueur, et rien ne prouve que le prélat ait reçu un blâme public jusqu'au jour où Guillaume de Grimoard, devenu Pape, l'appela auprès de lui. Opposant à l'ironie de l'archevêque une autre ironie, il lui dit *qu'il voulait l'élever en dignité*, le priva du plus riche évêché de France, et le promut à l'humble patriarcat de Jérusalem. Mais ce n'était là qu'une leçon qu'il voulait donner au prélat. Il se laissa bientôt toucher par les prières du roi de France, et réintégra l'archevêque.

Ce fut sans doute à cette époque que les moines de Cluny, de qui relevait Saint-Germain d'Auxerre depuis le Pape Pascal II, touchés du zèle que montrait Guillaume, le nommèrent leur procureur général près le saint-siége. Mais il ne put exercer longtemps cette charge.

Innocent VI venait d'avoir une preuve du courage et de la prudence de Guillaume. Il le jugea digne de traiter des affaires plus importantes. Le cardinal Albornos travaillait à la conquête de l'État ecclésiastique. Il était en présence

du plus grand ennemi de l'Église à cette époque, Barnabo Visconti. Bologne assiégée par les Milanais allait succomber. Les nouvelles les plus tristes arrivaient tous les jours d'Italie. Innocent VI veut tenter un dernier effort pour ranimer la ligue lombarde, effrayer Barnabo, inspirer du courage au cardinal Albornos lui-même, et il envoie en Italie, comme légat, l'abbé de Saint-Germain. Mais pour comprendre la mission que lui donna Innocent VI, il faut tenir le fil des événements qui s'étaient accomplis en Italie et connaître les hommes avec qui Guillaume va se rencontrer.

CHAPITRE II

Rienzi, sa chute. Les princes italiens se partagent les États de l'Église. Barnabo Visconti. Le cardinal Albornoz. Légation de Guillaume de Grimoard en Italie.

Les Papes d'Avignon avaient retenu en Italie une ombre de pouvoir. Toutes les villes de l'État pontifical reconnaissaient leur suzeraineté. Nicolas Rienzi fut l'auteur d'une révolution qui leur enleva toute espèce d'autorité.

Il naquit à Rome en 1313. Son père avait un cabaret sur le bord du Tibre à côté du pont des *Quatro Capi;* sa mère portait de l'eau dans les maisons. Il la perdit de bonne heure et fut envoyé à Anagni chez un de ses parents. Il s'y livra jusqu'à l'âge de vingt ans aux rudes travaux de la campagne. En 1333 il revint à Rome, étudia la grammaire et la rhétorique, et, comme il était doué d'une intelligence très-vive, il eut fait en peu de temps de rapides progrès. Il lisait avec avidité les auteurs anciens. Pris d'une belle passion pour les antiquités romaines, Rienzi parcourait et fouillait les ruines, cherchait à découvrir des inscriptions et des statues, voulait s'expliquer tout ce qu'il voyait. Au dire de Pétrarque, c'était l'homme du monde qui connaissait le mieux les monuments de Rome. Il parlait avec beaucoup de feu et d'éloquence. Son style est remarquable pour l'époque.

Malheureusement pour lui, il s'imagina qu'on pouvait faire revivre les beaux temps de Rome. Comparant ce que sa patrie était alors et ce qu'elle fut autrefois, il disait souvent : « Où sont maintenant les Romains? qui a leurs « vertus? que n'ai-je vécu en un siècle où tant de grands « hommes florissaient! »

Quand Pétrarque vint à Rome, il eut avec Rienzi de nombreux entretiens. Ils parlaient de l'ancienne Rome, de l'empire romain, de l'Italie. Rienzi crut que Rome pouvait reprendre son ancienne splendeur. Ce fut son rêve.

Rome était descendue bien bas. L'anarchie y régnait. L'autorité était exercée tour à tour par les partis qui divisaient les grands et le peuple. Le plus fort l'emportait toujours. Les rues et les places publiques étaient le champ de bataille où se vidaient les querelles des grands. Mais que ce fût la faction des Colonna, des Ursins, ou celle des Savelli qui l'emportât, le peuple était toujours foulé aux pieds, ses droits méconnus, ses intérêts sacrifiés. Un brigandage affreux, dont l'histoire des peuples civilisés n'offre aucun autre exemple, était organisé dans Rome. Les meurtres se commettaient au sein de la cité en plein jour, et les lois étaient impuissantes à les punir. Rome était devenue un repaire de scélérats.

La vue de tant d'excès faisait gémir Rienzi. Il eût voulu secouer le joug des grands, mais il se sentait trop faible pour une telle entreprise et se consumait en regrets stériles. Tout à coup un de ses frères, et celui qu'il aimait le plus, fut tué lâchement. Rienzi demande la punition du meurtrier, il ne peut l'obtenir. Il prend alors la résolution de renverser un gouvernement qui était impuissant à venger la mort des citoyens. Il flatte les intérêts du peuple comme l'ont fait de tout temps ceux qui aspirent au souverain pouvoir. Les pauvres et les opprimés trouvent en lui un homme toujours prêt à les défendre. Enfin, sous le titre de *consul des pauvres, des veuves et des orphelins,* il

devint tellement populaire qu'il fit partie de l'ambassade envoyée à Clément VI au commencement de son pontificat.

Rienzi profita de l'occasion pour gagner la confiance du chef de l'Église. Il lui plut. Clément VI l'honora de quelques entretiens particuliers. Rienzi lui dit le triste état où Rome se trouvait, accusa les Colonna et les Ursins qui gouvernaient tour à tour la cité. Il crut que le Pape le créerait sénateur de Rome et lui céderait la place de ceux qu'il accusait. Il fut trop ardent, il oublia qu'en politique l'art d'avancer consiste à ne rien précipiter, à tout attendre des événements. Le cardinal Colonna prit la défense de sa famille et des barons. Rienzi fut chassé de la cour pontificale et réduit à la misère. Sa disgrâce toucha de pitié le cardinal qui l'avait provoquée. Pour réparer le dommage qu'il avait causé à Rienzi, il lui fit donner l'emploi de notaire apostolique.

Rienzi put ainsi revenir à Rome. Il regagna en peu de temps le terrain que son absence lui avait fait perdre. En servant, en flattant la multitude, en sachant endurer les affronts des grands, mais surtout en cachant au fond de son cœur ses vastes projets, il acquit un immense crédit auprès du peuple. Les esprits aigris par la tyrannie étaient mûrs pour une révolution. Afin de les animer davantage, Rienzi fit peindre sur les murs du Capitole et de *Sant' Angelo in Pescheria* des tableaux symboliques où la foule accourait. Il donnait lui-même les explications d'une voix animée qui échauffait les esprits. Enfin, Rienzi gagne à sa cause le vicaire du Pape, Raymond, évêque d'Orviéto, et convoque le peuple au Capitole le jour de la Pentecôte (20 mai 1349). Une foule immense se rendit à l'assemblée Comme personne ne s'attendait à ce que Rienzi allait proposer, on n'eut pas le temps de s'opposer à ses desseins. Le peuple accepta tout ce que voulut Rienzi. Les sénateurs furent aussitôt chassés du Capitole et Rienzi s'empara du pouvoir.

Maître de Rome qu'il administre sous le titre de *tribun*, il proscrit les nobles et jusqu'au vieux Colonna qui ne put lutter contre les soldats de Rienzi. Le tribun, il faut le dire, rétablit le règne des lois et inaugura un gouvernement régulier. Les crimes furent punis, le commerce refleurit, les villes de l'État ecclésiastique resserrèrent les liens qui les unissaient à Rome. L'élévation subite de Rienzi et la grande œuvre qu'il venait d'accomplir firent sur les esprits l'impression la plus vive. L'univers entier eut les yeux fixés sur lui.

Tout avait réussi à Rienzi. Il n'avait pas tenté l'impossible. La raison était son guide, et, comme il arrive toujours, la fortune avait secondé des plans bien combinés. Rienzi était le maître de Rome. Il devait s'arrêter. Malheureusement il conçut le projet de constituer l'unité de l'Italie et de rétablir l'empire romain sous le nom de *bon État*. Il échoua. Les villes de l'Italie qu'il avait invitées à un congrès se rirent de lui. L'invitation qu'il fit à l'empereur et à ses électeurs de comparaître à Rome n'eut pas plus de succès. Sa puissance était compromise. Elle eût croulé sans les victoires qui vinrent illustrer son armée. Le tyran de Viterbe, Jean de Vico, fut vaincu dans plusieurs rencontres et les villes qui lui obéissaient prises d'assaut. Il vint à Rome implorer la paix. Rienzi tourna ensuite ses armes contre les Cajétans qui tenaient la campagne au sud de Rome. Il les vainquit et les contraignit à lui jurer obéissance. Par un de ces accidents qui sont le jeu de la fortune, tous les chefs des grandes familles de Rome tombèrent un jour entre ses mains. Il les menaça de mort, leur montra les apprêts du supplice et les relâcha, on ne sait pour quelle raison. Les barons s'enfuirent. Mais unis par la honte et par la vengeance, ils jurèrent la ruine du tribun. Les Colonna prennent les armes et se dirigent vers Rome où ils s'étaient ménagé des intelligences. Rienzi les bat près de la porte San Lorenzo dans une rencontre où

tout paraît inexplicable. Quatre Colonna y périrent ainsi que leurs principaux partisans.

Les ennemis de Rienzi semblaient anéantis par tant de pertes, quand tout à coup le tribun, excommunié par Clément VI et craignant que le peuple ne se soulève contre lui, cède à une terreur irréfléchie et abandonne le pouvoir. Il s'enfuit à Civita-Vecchia. Il craint bientôt d'être poursuivi et revient secrètement à Rome où l'un des Ursins lui offre un asile. Il s'enfuit de nouveau vers les montagnes de la frontière napolitaine. Les Fraticelles lui donnèrent l'hospitalité, et pendant le séjour qu'il fit auprès d'eux lui communiquèrent leur mysticisme. De là il se rendit à Prague. Effrayé de ses opinions religieuses, Charles IV le livra à Clément VI. On l'eût condamné à mort pour le punir d'avoir attenté aux droits de l'Église, mais le Pape se souvint qu'il était poëte et lui pardonna. Par mesure de sûreté, on l'enferma dans la grande tour de Philippe-le-Bel qui s'élève à l'entrée de Villeneuve et domine le cours du Rhône. Il en sortit quelques années plus tard pour reprendre le cours de son étrange destinée.

La chute du tribun amena l'anarchie dans l'État pontifical. Le légat du Pape, qui ne s'attendait pas à des événements aussi prompts, n'avait pris aucune mesure. L'Église demeura victorieuse, mais elle ne tira aucun profit de sa victoire. Rome retomba dans son ancien état, et le désordre fut au comble. Les émeutes étaient continuelles. La peste de 1348, et le violent tremblement de terre qui la suivit, augmentèrent encore les troubles intestins, qui durèrent toute l'année du jubilé. Les Romains, enrichis par l'affluence des étrangers, étaient devenus plus difficiles encore à gouverner. La guerre civile s'alluma dans Rome, il n'y eut bientôt aucune espèce de gouvernement.

Enfin, le 26 décembre 1351, un mouvement populaire porte au pouvoir Jean Cerroni. Les nobles refusent de lui obéir. Rome est divisée en deux partis acharnés l'un contre

l'autre. Cerroni crut qu'un tel peuple ne méritait pas qu'on travaillât à son bonheur : il s'enfuit secrètement avec une partie du trésor public. Étienne Colonna et Berthold des Ursins s'emparent du pouvoir malgré le Pape qui les excommunie. Au bout de quelques mois, l'émeute éclate de nouveau. Étienne Colonna vit le danger et prit la fuite. Berthold, plus confiant, demeure. Il est tout à coup assailli par le peuple et tombe sous une grêle de pierres devant le Capitole. L'émeute porta au pouvoir le tribun François Baroncelli, et quatre mois après une autre émeute le renversa.

L'anarchie ne se fit pas sentir à Rome seulement : elle envahit tout l'État pontifical. Les villes, ne sachant plus à qui obéir, se révoltèrent comme à l'envi. Les chefs des grandes familles se formèrent des États particuliers aux dépens de l'Église. Jean de Vico, qui était resté jusqu'à ce jour fidèle au Pape, qui avait aidé le légat à renverser Rienzi, se forma une principauté au nord de Rome. Viterbe, Orviéto, Terni et tout le pays qui va de la mer aux Apennins lui obéirent. Les deux Malatesta régnèrent dans les Marches. Leur père, Pandolphe, était Guelfe et très-attaché à l'Église ; il était mort en 1326 ; mais ses deux fils, Galeotto Malatesta et Malatesta le Hongrois, se firent Gibelins et se déclarèrent indépendants. Ancône et Rimini furent les deux villes les plus importantes de leur petit État. Gentil Moliano s'établit à Fermo. Césène et Forli obéirent à François Ordelaffi. Le marquis Obizzon d'Este régna dans une principauté dont Ferrare était la capitale. Le tyran de Faenza fut Jean Mainfredi. Bologne appartenait aux Visconti.

Ce partage de l'État ecclésiastique en petites principautés fut très-nuisible aux populations, mais il servit les desseins des Papes d'Avignon. Il leur était facile, quand ils le voudraient, de jeter la division parmi ces princes, et de les vaincre en les isolant. Le seul danger qui menaçait d'une

manière sérieuse leur souveraineté temporelle venait des Visconti, qui possédaient la Romagne et tâchaient de s'étendre au delà de cette province.

Ils furent, pour cette raison, les ennemis naturels du saint-siége pendant tout le XIVe siècle. Dans tous les plans que formait la cour avignonnaise, elle rencontrait sous ses pas les Visconti. Ils avaient tout ce qui peut servir à former une grande puissance : le courage, de vastes trésors, une politique adroite, une rare constance dans les desseins. Leur puissance n'avait pas cessé de s'accroître ; maîtres de l'Italie du nord, ils menaçaient l'Italie centrale.

Lucchin Visconti jeta les fondements de la grandeur de sa famille. Le premier il inaugura cette politique qui tendait à former de tout le nord de l'Italie un vaste État. Il égala la splendeur des Visconti à celle des maisons royales. Sa femme, Isabelle de Fiesque, ne lui ayant donné aucun enfant, il laissa héritier Jean son frère, archevêque de Milan. Jean méritait de succéder à Lucchin. Il avait le génie qui conçoit de grands projets et le courage qui les exécute. Il passerait avec raison pour l'un des plus grands hommes de cette époque, s'il n'avait oublié les devoirs de son état et le respect qu'il devait au saint-siége. L'Église en reçut toutes sortes d'affronts. Il lui enleva ses villes et ses terres, et employa les trésors qu'il avait amassés à corrompre ses ministres. Quand il voulait apaiser la colère du Pape irrité contre lui, il semait l'or à profusion. Aussitôt les prélats et les cardinaux s'empressaient à l'excuser auprès du Pape et à détourner l'orage qui le menaçait. Quand ces indignes manœuvres lui avaient réussi, il disait assez agréablement qu'il avait fait boire la cour romaine à la coupe de saint Ambroise. Son armée était bien pourvue, pleine de courage et propre à ses hardis desseins. Il s'en servit pour reculer les bornes de sa principauté.

Attentif aux événements, il profita de l'anarchie où l'État pontifical était tombé, et voulut avoir sa part au partage.

Jean de Pepoli lui livra Bologne. L'archevêque vit qu'il ne pourrait faire la paix avec l'Église tant que cette ville importante serait en son pouvoir. Il s'unit donc aux Gibelins et se mit à la tête de ce parti. Il convoque à Milan les députés des cités gibelines, leur dit que l'unique moyen d'anéantir les Guelfes leurs ennemis, c'est d'anéantir Florence qui avait toujours dirigé ce parti, et les engage à lui déclarer la guerre. La proposition est acceptée avec joie. Les députés promirent à l'archevêque de l'aider de toutes leurs forces.

Les troupes de l'archevêque entrèrent en campagne et vinrent assiéger Pistoie, qui résista. Les Milanais se vengèrent sur les bourgades qui environnaient cette ville, les pillèrent, les livrèrent aux flammes. La trahison vint au secours de l'archevêque, et la ville de Carelli lui fut livrée. Les alliés des Florentins commencent à avoir des craintes. Ils volent au secours de Florence. La garnison de toutes les villes est renforcée. Les Milanais vont mettre le siége devant Mont-Politien, donnent l'assaut et sont repoussés avec perte. La garnison, animée par ce succès, fait une sortie générale, poursuit l'armée de l'archevêque et la met en pleine déroute. La Toscane était délivrée.

Ces revers n'abattirent pas l'archevêque. Il envoya, l'année suivante, une autre armée en Toscane. Bourg-Saint-Sépulcre tomba en son pouvoir. Cortone se rendit : l'archevêque en fit le centre de ses opérations militaires. Pise et Gênes, voyant le succès de ses armes, réclamèrent son alliance. La guerre se fût étendue à toute l'Italie centrale, mais l'archevêque comprit qu'il fallait s'arrêter s'il ne voulait pas s'exposer à perdre tout ce qu'il avait acquis. Il craignit que le Pape, qui l'avait excommunié quand Pepoli lui livra Bologne, n'excitât contre lui l'empereur et les autres princes de l'Europe. Il envoya donc ses députés à Avignon pour y traiter de la paix. Elle fut conclue en 1352, malgré tout ce que purent faire les Florentins pour traverser les

négociations. Les censures furent levées. La possession de Bologne fut assurée à l'archevêque l'espace de douze ans. L'archevêque devait payer une forte somme d'argent.

La paix ne fut pas conclue à Bologne, mais à Avignon, où les députés de l'archevêque apportèrent les clefs de la ville, pour en faire au Pape une espèce d'hommage.

Les Florentins virent avec peine le Pape traiter avec l'archevêque. Ils craignirent que l'orage ne vînt fondre sur eux plus terrible que la première fois, et cherchèrent partout des alliés. Sienne, Pérouse et Florence, unies dans une ligue commune, firent des ouvertures à l'empereur Charles IV, et le supplièrent de s'unir à elles. L'imprudence de l'un des députés fit échouer la négociation. Les trois communes se virent forcées à demander la paix. Elle fut conclue à la fin de l'année.

L'Italie eût été pacifiée sans les républiques de Gênes et de Venise, qui se faisaient depuis longtemps une guerre d'extermination avec des chances égales. Tantôt Gênes, tantôt Venise était victorieuse. Enfin les Vénitiens, unis aux Catalans, rencontrent au-dessus de la Sardaigne la flotte génoise, forte de soixante galères, et l'attaquent avec furie. L'amiral des Génois, Grimaldi, s'épouvante et s'enfuit lâchement avec dix-neuf galères; tout le reste est pris ou coulé. La marine de Gênes fut ruinée. Dans ce moment critique, Gênes plaça la jalousie et la vengeance au-dessus de ses intérêts les plus chers, sacrifia sa liberté, se donna à l'archevêque, et lui commit le soin de la venger. L'archevêque ne se fit pas prier longtemps: il envoya des troupes à Gênes, la ville fut administrée en son nom. Venise, jusque-là en paix avec l'archevêque, redouta un ennemi aussi puissant; elle forma une ligue où entrèrent l'empereur, Florence, le grand Can, seigneur de Vérone, Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, et Obizzon d'Este, marquis de Ferrare. La guerre se rallumait en Italie. L'archevêque de Milan va remporter des victoires nombreuses, reculer ses

frontières, s'avancer vers le centre de l'Italie et menacer de plus en plus les États de l'Église ; il est temps que les Papes d'Avignon comprennent les dangers qui menacent leur puissance temporelle, et opposent une digue aux envahissements des Visconti.

Clément VI était mort. Son successeur Innocent VI, voulant inaugurer une politique nouvelle en Italie, permit à Fra Morial de combattre les tyrans qui s'étaient partagé les États de l'Église.

Fra Morial était né en Provence, on ignore en quelle ville. Le Pape Innocent VI l'appelle *Mons regalis de Albarno*[1], et les Florentins, dans une lettre adressée aux habitants de Pérouse, *fratrem Moregalem de Albanio*. C'est probablement Aubagne, comme le croit Félix Papencordt[2]. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, puis il en sortit pour se mettre au service de Louis de Hongrie avec la troupe de mercenaires qu'il avait pu rallier. De tous les chefs de l'armée hongroise, il fut le dernier à se rendre. Il défendit avec gloire la ville d'Aversa contre l'armée de la reine Jeanne. Forcé de capituler, il passa dans les États romains, et mit son épée au service de l'Église. Innocent VI accueillit ces offres avec reconnaissance et Fra Morial entra en campagne contre Jean de Vico ; mais comme le Pape ne lui envoyait point d'argent, il abandonna sa cause et s'unit à celui qu'il avait jusque-là combattu. Ils vinrent tous les deux mettre le siége devant Todi. Après deux mois d'efforts inutiles, ils furent contraints de se séparer. Fra Morial se déclara indépendant et forma, sous le nom de *grande compagnie*, une espèce de république ambulante qui porta de tous côtés ses ravages.

Son armée était un modèle d'ordre et de discipline. Il y avait un chef suprême, Fra Morial. Quatre secrétaires

1. *Regeste*, t. I, fol. 123.
2. *Rienzi et son époque*, p. 311.

généraux discutaient avec lui les intérêts de la grande compagnie et les entreprises où on se jetait; quarante conseillers contrôlaient les délibérations, enfin un trésorier gardait le butin[1].

Quand la grande compagnie se forma, elle recruta une foule de capitaines et de soldats licenciés. Elle manquait d'argent; Fra Morial la conduisit dans les Marches et les ravagea. Les Malatesta, ne pouvant résister à une armée aussi bien disciplinée, comptèrent 40,000 florins d'or à Fra Morial. Le capitaine de Forli en fit de même. L'archevêque de Milan devina la puissance de la compagnie et voulut se l'attacher. Mais la république de Venise fit des conditions plus belles à Fra Morial, qui lui promit de la servir. Fra Morial plaça un détachement de la compagnie sous les ordres du comte de Landau, et vint lui-même avec le reste dans le patrimoine de Saint-Pierre, où se passaient alors des événements qui allaient changer la face de l'Italie.

Ainsi, des républiques jalouses qui se font une guerre acharnée, des villes que les factions déchirent, des tyrans qui pressurent le peuple, une puissance qui croît de jour en jour et devient une menace pour toutes les villes, et, comme si ce n'était pas assez de tant de maux, une armée volante qui désole les campagnes, ruine les villes, épuise le trésor des princes et des républiques, c'est le triste spectacle qu'offre l'Italie au moment où parut son libérateur, le cardinal Albornos.

Il naquit à Cuença, petite ville de Castille. Ses ancêtres s'étaient illustrés sur les champs de bataille; ils lui léguèrent, avec l'honneur des vieilles races, l'ardeur guerrière qui les animait. Il montra des talents précoces et son père l'envoya étudier le droit à Toulouse. Il y fit de rapides progrès et s'y distingua parmi la foule des jeunes étudiants. Quand ses études furent achevées, il embrassa le service des

1. Villani.

autels. Alphonse, roi de Castille, l'admit dans ses conseils et lui donna toute sa confiance. Albornos fit réussir toutes les affaires confiées à sa prudence et à son zèle. L'archevêché de Tolède étant venu à vaquer, le roi y nomma son ministre. Albornos devint le conseiller particulier et l'ami intime de son roi. Rien ne se faisait dans le royaume qu'il n'eût donné son avis. Ses conseils sauvèrent en 1340 la Castille et le Portugal. Le chef des Maures avait fait prêcher dans toute l'Afrique la guerre sainte. Il mit six mois à verser sur la côte d'Espagne ses nombreux escadrons. A la prière d'Albornos, le roi de Castille et celui de Portugal oublièrent leurs vieilles rancunes et s'unirent contre l'ennemi commun. Déjà les Maures ont investi Tariffa et en forment le siége. Le roi de Castille joint ses troupes à celles de l'autre roi, et tous les deux volent au secours de la ville assiégée. A cette nouvelle, les Maures sortent de leur camp et courent au-devant des chrétiens.

Mais avant d'accepter le combat, les deux rois voulurent implorer la protection divine; l'archevêque de Tolède célébra l'auguste sacrifice au milieu d'un recueillement solennel. Au moment de la communion, toute l'armée se leva : les soldats et les capitaines, marchant à la suite des deux rois, reçurent des mains d'Albornos le pain des forts; puis le roi de Castille prit la parole pour exhorter les soldats chrétiens à combattre vaillamment et donna le signal de l'attaque. Les Maures s'avancent de leur côté. Le sang coule à flots. L'ardeur est égale de part et d'autre, mais tout à coup le roi de Portugal gravit la montagne où l'armée ennemie avait appuyé un de ses flancs, et tomba sur elle à l'improviste. Le roi de Castille en fit de même à l'aile droite. L'archevêque est à ses côtés : il a voulu suivre son roi pour vaincre ou mourir avec lui. Désespérés par cette double attaque, les Maures font des prodiges de valeur; un moment la victoire indécise sembla se déclarer pour eux. Le roi de Castille, emporté par son courage, allait se jeter dans un gros

d'ennemis et exposer par sa mort l'armée chrétienne à une déroute. Albornos l'arrête. Les espérances que l'excès de sa valeur avait fait concevoir aux infidèles s'évanouissent ; ils plient, ils fuient, et la victoire se fixe irrévocablement du coté des chrétiens. La déroute des Maures fut complète; leur roi perdit trois enfants et celui même qu'il destinait à l'empire. Le butin fut si riche que le prix de l'or diminua. Cette victoire illustra le règne d'Alphonse, qui mourut dix ans après, laissant le trône à son indigne fils Pierre le Cruel.

Pierre se souilla de débauches. Albornos l'exhorta vivement à changer de vie pour le bon exemple de ses peuples et la tranquillité de son règne. Ses avis déplurent au roi, qui épia l'occasion de se venger d'un conseiller si hardi. Mais le prudent ministre a déjà lu dans les yeux du tyran la mort qu'il lui prépare. Il feint une cause particulière, demande quelques jours de repos et part à la hâte pour Avignon, où il vient mettre au service de l'Église ses talents, son courage, sa longue expérience des affaires.

Clément VI vit en lui un secours inespéré que la divine Providence lui envoyait parmi des difficultés sans nombre. Il le revêtit de la pourpre. Mais il ne put faire servir à ses desseins particuliers la prudence et la fermeté d'Albornos, il mourut quelques mois après l'arrivée de ce grand ministre.

Innocent VI nomme Albornos évêque de Sabine, et le destine à rétablir l'autorité du saint-siége en Italie. Le cardinal eut bientôt formé une petite armée composée de Français, d'Allemands et de Saxons dévoués au Pape. Il déploie le drapeau de l'Église, qui depuis longtemps ne flottait plus en Italie, reçoit les vœux, les conseils et la bénédiction d'Innocent VI, et, le cœur plein d'espoir, il part pour Rome.

Ici commence une des plus belles entreprises du moyen âge. Un homme seul, un prêtre n'ayant d'autre force et

d'autre appui que sa prudence et un esprit fécond en ressources, fera face à des ennemis puissants, se signalera par une suite non interrompue de victoires, détruira avec une poignée d'hommes les armées les plus puissantes, fera la conquête d'un vaste État, assoira le pouvoir temporel des Papes sur les bases les plus solides, fondera l'État ecclésiastique et montrera ce que peut dans un homme l'éclair de l'intelligence uni à la valeur.

Albornos se mit en route vers la fin du mois de juin 1353. Son neveu Gomez Albornos, habile capitaine, Fernand Blasco et Garcias Albornos, qui lui étaient unis par les liens du sang, enfin l'archevêque de Saragosse, firent partie de l'expédition. Albornos se dirigea sur Milan qui lui ouvrit ses portes. Jean Visconti alla au-devant de lui : il ne se doutait pas des coups qu'Albornos devait porter à sa puissance; peut-être le confondit-il avec ces légats impuissants qu'il avait vus tant de fois descendre en Italie. Il crut n'avoir rien à craindre d'Albornos, le combla d'honneurs et lui promit des secours. De son côté, Albornos ne voulut pas irriter l'archevêque en élevant des prétentions qu'il n'était pas en état de soutenir par la force des armes. Son dessein n'était pas d'attaquer l'Italie du côté du nord, il y trouvait trop d'intérêts unis contre lui; il voulait attaquer des ennemis isolés, ne se croyant pas assez fort pour les attaquer tous ensemble. S'il se déclarait à Milan, l'archevêque lui fermerait la route de l'Italie : il valait mieux dissimuler.

De Milan, Albornos se dirige sur Pise et sur Florence, qui le reçoivent comme elles auraient fait le Pape lui-même. Florence s'émeut de joie à sa venue et vole tout entière au-devant de lui. Le bruit des cloches, le son des clairons, les cris populaires se confondent. Le légat est placé sous le dais; les nobles croient s'honorer en venant tenir les rênes de son cheval. Ce fut un triomphe.

Les mêmes honneurs attendaient à Sienne le cardinal. Cependant la division se mettait parmi les habitants de

Pérouse ; la guerre civile allait éclater. Les Pérusins envoient des députés au légat pour l'engager à venir terminer les troubles et recevoir, au nom de l'Église, l'hommage qu'ils lui font de leur cité. Ravi de cette offre, Albornos entre à Pérouse avec son armée, en prend possession et met la paix parmi les habitants. Après quoi, il voulut gagner la grande compagnie, campée aux environs de Todi. Il ne put y réussir, la grande compagnie voulut rester libre. Albornos pria seulement Fra Morial de ne pas prendre parti pour Jean de Vico, et de laisser l'Église combattre ses ennemis. Fra Morial le promit, et, pour ne pas troubler les opérations d'Albornos, il leva le camp et se dirigea vers les Marches.

Albornos commença par offrir la paix à Jean de Vico. Le préfet posa des conditions si humiliantes qu'on ne pouvait les accepter, et le légat se décide à combattre l'ennemi de l'Église. Mais l'hiver qui approchait ne permettait pas d'entrer en campagne. Albornos envoya une partie de ses troupes hiverner à Rome, et lui-même prit avec le reste de l'armée ses quartiers à Montefiascone. Cette ville était restée fidèle à l'Église parmi la défection des autres cités. On pouvait aisément s'y retrancher, et comme elle se trouve entre Viterbe et Orviéto, les deux places fortes de Jean de Vico, Albornos empêchait ces deux villes de communiquer entre elles. Mais l'hivernage eut de fâcheux résultats pour Albornos : les subsides promis par le Pape n'arrivaient pas, le légat ne savait comment payer ses soldats ; la défection se mit dans leurs rangs. Pour comble de disgrâce, les Orviétains ayant montré quelque volonté de livrer la ville au légat, Jean de Vico envoya son frère contre eux. Les Orviétains furent battus et leurs chefs condamnés à mort.

L'entreprise d'Albornos était manquée, s'il n'eût réussi à opérer une défection parmi les soldats de Jean de Vico. Une grande partie de la cavalerie du préfet l'abandonna et passa sous les drapeaux de l'Église. Albornos sort aussitôt

de ses quartiers d'hiver et tient la campagne. Auprès d'Orviéto était une église dédiée à saint Laurent, fortifiée comme une citadelle. Les troupes de Jean de Vico l'occupaient. Albornos s'en empare. Jean de Vico veut la reprendre. Il est repoussé, une bataille générale s'engage sous les murs de la ville. L'armée du préfet est mise en déroute. Albornos, voulant tirer quelque profit de sa victoire, alla mettre le siége devant Toscanella, position importante au nord de Viterbe. Il s'en empare. En même temps de nouvelles troupes et une forte somme d'argent lui vinrent de la part du Pape, et comme les bonheurs arrivent tous à la fois, il reçut les secours que l'archevêque de Milan lui avait promis. Jean de Vico fut vaincu une autre fois sous les murs d'Acquapendente. Cette bataille fut décisive. Les villes se soulevèrent à l'envi et se donnèrent à l'Église. Il ne restait au préfet qu'Orviéto, Viterbe et Civita-Vecchia.

Les Romains, qui avaient momentanément reconnu l'autorité du Pape à la chute de Baroncelli, virent avec plaisir les victoires d'Albornos. Ils lui envoyèrent une armée de dix mille hommes. Le légat ravagea les alentours de Viterbe pour obliger cette ville à capituler. Jean de Vico n'osa se mesurer avec des forces aussi imposantes et se tint renfermé dans les murs de Viterbe. Albornos marche sur Orviéto. A peine en a-t-il commencé le siége que les habitants lui ouvrent leurs portes. C'était fait de la puissance de Jean de Vico. Le préfet le comprit. Il implora la paix et promit de rendre Viterbe à la condition que le cardinal lui laisserait deux ou trois villes, ou il pût vivre avec quelque honneur, lui, sa femme et ses enfants. La condition ayant été acceptée, on lui donna Corneto, Civita-Vecchia, Rispampani, et le légat fit son entrée solennelle dans Viterbe. Pour s'assurer la possession de cette ville, il bâtit la citadelle qu'on y voit encore.

La soumission de Viterbe et d'Orviéto décida du sort de l'Ombrie et de l'Émilie. Narni, Sutri, Assise, Nocéra se

donnèrent au légat. Civita-Castellana ayant voulu résister, Albornos en forma le siége et la prit d'assaut. Spolète se soumit. Albornos la fortifia et en fit une place de guerre importante, puis il se dirigea vers les Marches, se disposant à faire tomber sur les Malatesta tout le poids de la guerre.

Il n'y avait pas encore un an que la guerre était commencée, et déjà le légat avait rangé sous l'autorité du Pape la moitié de l'État ecclésiastique. La nouvelle de tant de victoires fut accueillie par la cour romaine avec des transports de joie. On ne s'attendait pas à tant de succès. Le Pape témoigna sa reconnaissance au légat dans une lettre pleine de louanges. Il ne le blâme que sur un point, c'est d'avoir fait grâce à Jean de Vico et laissé trois villes en son pouvoir. Il veut qu'Albornos retire la parole qu'il a donnée au préfet et lui fasse une guerre d'extermination. Albornos s'excusa de ne pouvoir obéir. Manquer à sa parole, c'était s'exposer à tout perdre et mettre des obstacles à la soumission des villes et des seigneurs qui voudraient faire la paix avec l'Église. Ce n'est pas la seule faute commise par Innocent VI dans cette guerre.

Quand Albornos partit, le Pape voulut que Rienzi l'accompagnât, le croyant guéri de sa folle ambition. Rienzi combattit, il est vrai, contre Jean de Vico sous les drapeaux de l'Église, mais en même temps il noua de nouvelles intrigues avec les Romains venus au secours d'Albornos. A Pérouse, il se lia intimement avec les deux frères de Fra Morial, qui lui fournirent de l'argent. Puis il vint trouver à Montefiascone le légat, qui se disposait à passer dans les Marches, et le pria de l'envoyer à Rome avec le titre de sénateur. Le cardinal y consentit pour flatter les instincts du peuple romain et le soutenir contre les nobles.

Rienzi entre à Rome. Le peuple lui fait un bon accueil ; mais les barons, qui redoutaient sa vengeance, prennent la fuite, vont se renfermer dans leurs places fortes et arment

de tous côtés contre le tribun. Rienzi se dispose à les attaquer. Il enrôle des mercenaires. Avec le prestige qu'il exerçait sur le peuple, il pouvait triompher des barons et raffermir son pouvoir. Que sait-on? il eût compromis peut-être l'œuvre d'Albornos et fondé quelque chose de durable, mais il n'eut aucune suite dans ses desseins et il commit plusieurs fautes capitales. Fra Morial était venu de Pérouse à Rome, comptant sur la reconnaissance de Rienzi. Il pensait que le tribun se souviendrait des services que ses frères lui avaient rendus, il crut pouvoir se confier à sa bonne foi. Rienzi le fit saisir et jeter en prison. On le mit à la torture. Le vieux condottiere offrit tous ses trésors pour sa rançon. Rienzi ne voulut rien écouter. On lui fit son procès, il fut condamné à mort. Fra Morial se souvint alors qu'il était chrétien ; il demanda un prêtre qui le préparât à la mort et marcha au supplice avec courage. Il dit qu'il s'estimait heureux de laisser la vie aux lieux où saint Pierre et saint Paul avaient subi le martyre; il protesta contre la perfidie de Rienzi; enfin, on lui trancha la tête au bas de l'escalier du Capitole.

Ses deux frères s'étant plaints de cette injuste condamnation, Rienzi les accusa d'avoir mal parlé du pouvoir et les fit jeter en prison. Le peuple murmura. Rienzi commença à se défier du peuple. De la méfiance à la tyrannie le pas est glissant. Rienzi devint le tyran de Rome. Il fit arrêter injustement les citoyens qui lui inspiraient de la crainte, augmenta les impôts, commit toutes sortes de vexations. Le peuple n'y tint plus. Le 8 octobre 1354, une émeute formidable éclate dans Rome. De tous côtés ces cris retentissent : Vive le peuple! mort au tyran Rienzi! Des flots de peuple envahissent le Capitole. Une foule tumultueuse d'hommes, de femmes, d'enfants assiégent le palais de Rienzi en poussant de grands cris. Le tribun paraît, commande le silence, veut en vain se faire entendre. Les cris redoublent, une grêle de pierres fond sur lui.

il rentre. Il prend la résolution de mourir en brave les armes à la main ; il y renonce bientôt et cherche à se cacher. A la fin, s'apercevant que le peuple va mettre le feu aux portes du palais, il se noircit le visage, il jette sur ses épaules un vieux manteau, et, chargé d'un matelas, il sort. On le prit d'abord pour un homme du peuple accouru au pillage ; mais bientôt on le reconnut ; un homme obscur le perça de son épée, et chacun vint tremper ses armes dans son sang, puis la populace traîna son corps jusqu'au palais Colonna.

Ainsi finit Rienzi dont la fortune étonna les contemporains. Il eut des qualités et des défauts. La fortune le servit au delà de ses espérances, mais il ne sut tirer aucun parti de cet avantage. La prospérité l'éblouit, le poussa à des démarches inconsidérées qui le rendirent la fable des Italiens ; l'adversité lui ôta tout son courage ; il ne prit aucune mesure pour se défendre. Les rois furent un moment éblouis de sa gloire ; ils doutèrent s'il fallait compter avec lui ou le considérer comme un aventurier vulgaire. Philippe de Valois fut le seul qui le jugea sainement : il eut pour le tribun un profond mépris et ne cessa pas de le considérer comme un fou. Pour se venger, Rienzi suscita un prétendu fils de Louis le Hutin, le roi Gianini. On ne crut pas en lui, et cette œuvre de ténèbres s'évanouit avec les autres œuvres de Rienzi [1].

Albornos ne perdit pas son temps à intervenir dans les affaires des Romains, persuadé qu'il les mettra aisément à la raison quand il aura terminé la conquête de l'État ecclésiastique. A la fin de l'hiver il commença les opérations dans les Marches. L'ennemi qu'il allait combattre était plus puissant que Jean de Vico. Les Malatesta avaient des alliés nombreux, des troupes aguerries, des villes bien for-

1. Voir *Dissertation historique sur Jean I*, par M. de Montmerqué. Paris, 1844.

tifiées. Albornos combina un plan de campagne fort savant. Gentile Moliano, tyran de Fermo, était en guerre avec les Malatesta. Albornos lui propose de s'unir avec lui contre leurs ennemis communs. Le tyran hésite; mais, forcé par le peuple qui prit le parti de l'Église, il est obligé d'ouvrir les portes de Fermo aux troupes du cardinal Le légat parcourt les Marches en triomphateur et reçoit la soumission d'une foule de villes et de châteaux forts. Mais la présence de l'Empereur vint un moment interrompre le cours de ses victoires.

Charles IV était entré en Italie. Il allait, suivant la coutume, recevoir à Rome la couronne impériale. Il eût voulu qu'Albornos la posât sur son front. Le légat déclina l'honneur qu'on voulait lui faire. Il prouva au Pape que sa présence était nécessaire dans les Marches. Le cardinal d'Ostie fut désigné au défaut d'Albornos.

Cependant les Malatesta se préparaient à la guerre. L'Empereur ayant, à son retour de Rome, congédié ses troupes, ils les prirent à leur solde. Albornos, voyant que le Pape l'oublie et ne lui envoie aucun secours d'argent, prend une résolution héroïque. Il vend tout ce qu'il possède, paye les troupes de ses deniers et enrôle sous ses drapeaux les mercenaires que les Visconti venaient de licencier. Puis, il divisa son armée : une partie alla former le siége de Rimini; le reste demeura dans les Marches avec lui. Les Malatesta firent de même. Galeotto vole au secours de Rimini avec un corps d'armée imposant. Les autres troupes défendirent les Marches. Tout à coup et pendant la nuit Albornos lève le camp, se porte sur Rimini à marches forcées, et présente la bataille à Galeotto qui arrivait à peine. L'armée des Malatesta se battit vaillamment. La victoire resta longtemps indécise. A la fin Galeotto, blessé grièvement, ayant été fait prisonnier, ses troupes se débandèrent. L'armée de l'Église les poursuivit et en fit un grand carnage. Iesi et Macerata furent le prix de cette journée.

Abattus par cette défaite, les Malatesta comprirent que la résistance était impossible. Ils demandèrent la paix. Nicolas Azzayuoli, grand sénéchal de Naples, qui se trouvait alors dans les Marches, en fut le négociateur. Les Malatesta durent rendre toutes les villes qu'ils occupaient, à l'exception de Rimini, Fano, Pésaro et Fossombrone. Ils s'engagèrent de plus à servir l'Église pendant cette guerre. Ils tinrent parole.

Le tyran de Faenza, Mainfredi, celui de Césène et de Forli, Ordélaffi, se doutant que l'orage allait fondre sur eux, se préparèrent à la guerre. Ils voulurent prendre à leur solde la grande compagnie. Albornos déjoua ce projet et réussit à faire éloigner le comte de Landau qui la commandait. Le tyran de Ravenne, de son côté, voulait se défendre ; mais le patriarche d'Aquilée, que l'empereur son frère avait laissé en Italie avec quelques troupes, vint mettre le siége devant cette ville et la força bientôt à capituler.

Les soldats d'Albornos vont former le siége de Faenza. Mainfredi marche à leur rencontre et leur présente la bataille. Il combattit vaillamment. A la fin il fut obligé de céder au nombre et à la valeur des soldats d'Albornos. Il se réfugia dans Faenza. Albornos vint investir la place. Mainfredi se rendit à discrétion.

Albornos allait trouver enfin un ennemi digne de lui, dont le courage et les talents militaires égalaient les siens, Ordélaffi, tyran de Césène et de Forli. Césène passait pour imprenable. Ordélaffi en confia la garde à Cia, son épouse, et se tint renfermé dans Forli. Albornos n'ose l'attaquer avec des troupes fatiguées par des combats continuels. Il appelle autour de lui tous ceux qui aiment l'Église, publie une sentence d'excommunication contre le tyran, fait prêcher la guerre sainte à Florence, à Pise, à Gênes, à Milan même. Une foule d'hommes prirent la croix et vinrent grossir son armée. L'argent lui arrivait de tous côtés. Il

entre en campagne. Après avoir ravagé les environs de Forli, il vient assiéger Césène. Il serre de près la place et donne tous les jours l'assaut. Cia lui oppose une résistance inattendue; elle anime ses soldats par ses paroles et par son exemple. Albornos tente un effort suprême, fait pénétrer dans le cœur de tous ses soldats l'ardeur dont il est animé. Il donne un dernier assaut : il est maître de Césène. A la vue de l'armée de l'Église qui couvre les remparts et se jette dans les rues de Césène, Cia ne se laisse pas abattre. Elle veut résister encore et se réfugie dans la citadelle. Un de ses capitaines ayant parlé de se rendre, Cia lui fit trancher la tête pour montrer à sa petite troupe qu'il fallait vaincre ou mourir. Un assaut général est donné. Cia se défend comme le font les héros. A mesure que le bélier abattait les murs, Cia construisait des barricades où elle se retranchait. Enfin les remparts de la citadelle ont croulé tout autour. La résistance devient impossible. Cia recule encore et va organiser une défense quelconque dans le château, où elle se renferme avec son fils et quatre cents braves. Son père demande au cardinal qu'il lui permette d'aller parler à sa fille. Il traverse l'armée de l'Église. Arrivé auprès de Cia, il la presse de se rendre. Elle répondit : « Mon père, quand vous m'avez donné à mon époux, vous m'avez commandé de lui obéir. Il m'a confié la garde de cette forteresse, je lui obéirai jusqu'à la mort. » Albornos fait miner le château, une tour s'écroule, le reste menace ruine ; une grêle de pierres fond sur les assiégés. Cia se rend à discrétion.

Albornos tourne toutes ses forces contre Forli. Déjà la ville est cernée, et le cardinal la menace du sort de Césène. Les habitants, glacés de peur, forcent Ordélaffi à capituler. Les ennemis de l'Église étaient partout vaincus. L'État romain appartenait de nouveau à ses maîtres légitimes. La guerre était terminée.

Albornos voulut aller lui-même annoncer au Pape le suc-

cès de ses armes ; mais, avant de partir, il confia la garde des villes et des châteaux forts à des hommes dévoués au saint-siége. Enfin, quand il eut étendu sur toutes les provinces le réseau d'une sage administration, il remit ses pouvoirs à l'abbé de Cluny, Androin, et partit pour Avignon aux premiers jours de septembre.

La cité papale l'accueillit avec des transports de joie. Le peuple, les grands, les cardinaux, le Pape lui-même, allèrent à sa rencontre. Des cardinaux sont désignés pour lui former une garde d'honneur comme à un roi et l'escorter jusqu'au palais apostolique. Arrivé là, Albornos fit, en présence du Pape et de tout le sacré collége, le récit des grandes choses qu'il venait d'accomplir. Le Pape ravi lui donna mille louanges, l'appela le père et le soutien de l'Église ; enfin, pour exprimer sa reconnaissance, il le nomma chef suprême après lui des États romains. Le séjour d'Albornos dans la ville papale fut un long triomphe. Mais bientôt de tristes nouvelles vinrent empoisonner sa joie. Il résolut de partir.

L'abbé de Cluny n'avait pas assez de prévoyance et de vigueur pour tenir en crainte les ennemis de l'Église. Les tyrans levaient la tête, les bandes ennemies se montraient de nouveau, la vieille flamme des dissensions s'était rallumée. L'État romain allait être livré encore aux horreurs de la guerre civile ; mais Albornos se présente, sa vue anéantit les factieux et fait rentrer dans le silence les tyrans qui s'agitaient.

Un seul, Barnabo Visconti, qui avait succédé avec son frère Galéas à l'archevêque de Milan, ose s'opposer au légat. Pendant le siége de Césène, il soutenait Ordélaffi, lui faisait passer de l'argent et des troupes. Albornos l'avait su. Il attendait une occasion pour se venger. Elle se présenta bientôt.

La ville de Bologne était gouvernée par Jean d'Oleggio, qui avait su se concilier l'affection des troupes et des habi-

tants. Il crut pouvoir se rendre indépendant et secoua le joug de Barnabo. Le Milanais, comprenant l'importance d'une ville comme Bologne, la fit assiéger par son armée. Jean d'Oleggio vit qu'il ne pouvait résister longtemps. Il redouta la cruauté de Barnabo, et, plutôt que de se rendre au tyran, il offrit Bologne au légat. Albornos, ravi d'une pareille proposition, demanda l'avis d'Innocent VI. Quand il eut sa réponse, il fit entrer ses troupes dans Bologne, et nomma Gomez Albornos gouverneur de la ville au nom de l'Église. C'était au mois de mars 1360. A cette nouvelle, Barnabo entre en fureur, se plaint au Pape de l'entreprise d'Albornos, l'accuse de violer le traité de 1352, qui lui laissait pour six ans encore la possession de Bologne et renforce l'armée qui assiégeait cette ville.

Le Pape porta cette affaire devant le consistoire. Les cardinaux discutèrent longtemps. Enfin l'entreprise d'Albornos fut approuvée. Bologne rentra sous l'autorité de l'Église. Il était juste que la trahison fît perdre aux Visconti une ville que la trahison leur avait acquise. Innocent VI menaça Barnabo de l'excommunication s'il ne retirait à l'instant ses troupes.

Barnabo ne tient compte ni des menaces, ni des prières du Pape. Il ourdit à Bologne et à Forli de nouvelles trames, mais les complots sont découverts et les traîtres punis. Barnabo presse le siége de Bologne. Il fait construire trois redoutes qui coupent les communications de la ville avec le dehors. Les vivres n'arrivant plus, la famine va forcer Bologne à capituler. Albornos, voyant le danger, appelle à son secours le roi de Hongrie, qui lui envoie une partie de son armée. Les Hongrois s'avancent à marches forcées. Déjà ils sont près de Bologne. Barnabo épouvanté lève le siége et prend la fuite. Albornos fit son entrée dans Bologne à la tête de la cavalerie hongroise. Le peuple l'accueillit avec des frémissements de joie. Mais le prudent cardinal comprit que Barnabo ne tarderait pas de reparaître avec

des forces imposantes; il mit Bologne en état de faire une longue résistance. Les mesures qu'il prit excitèrent l'admiration des hommes de guerre les plus expérimentés. Ce qu'il avait prévu arriva. La discorde se mit parmi les Hongrois : on les licencia. Barnabo reprit confiance, fit pendant tout l'hiver des préparatifs immenses, enrôla de tous côtés de nouvelles troupes; enfin, au mois d'avril suivant (1361), il vint investir Bologne. Albornos sort de la ville pour n'être pas enveloppé dans sa ruine si elle ne peut résister et pour travailler à sa délivrance.

La campagne s'annonce favorable à Barnabo. Tout seconde ses vœux. Il amène des troupes fraîches, nombreuses et bien pourvues. Albornos est dans la détresse. Ses alliés, comme il arrive toujours, se séparèrent de lui quand ils virent que la fortune l'abandonnait; mais la cour romaine lui resta fidèle.

Il fallait un homme plein de courage qui allât porter à Barnabo les ordres du Pape et au légat des encouragements. L'abbé de Saint-Germain parut être l'homme de la circonstance. Innocent VI l'envoya en Italie en qualité de légat apostolique. Guillaume de Grimoard dut se mettre en route au mois d'avril 1361, comme l'indiquent les lettres d'Innocent VI à Barnabo et au cardinal Albornos[1]. L'évêque de Fermo, qui venait de remplir une mission d'Albornos auprès de Barnabo et d'Innocent VI, ainsi que le prieur de la chartreuse de Villeneuve, Jean de Novavilla, l'ami de cœur de Guillaume de Grimoard, l'accompagnèrent dans sa légation. Il dut se rendre d'abord à Ancône, où était le cardinal Albornos, pour lui transmettre les ordres du Pape et l'encourager dans son entreprise[2]. Il dut vérifier le dégât commis autour de Bologne par les Milanais et s'informer du nombre des troupes occupées au siége de cette place. De là, il se

1. Martenne, *Thesaurus Anecdotorum*, t. II.
2. Lettre LXXI.

rendit à Milan, où Barnabo revint au mois de juin suivant[1]. Admis devant le tyran, l'abbé de Saint-Germain parla avec tant de force, établit si bien les droits de l'Église sur Bologne, que Barnabo, habitué au langage de la flatterie, s'emporta vivement contre le Pape et son légat. Dans l'excès de sa colère, il méconnut le caractère auguste dont l'abbé de Saint-Germain était revêtu : il déchira la lettre qu'Innocent VI lui écrivait et força Guillaume à la manger[2]. L'insulte faite à l'autorité du Pontife dans la personne de son envoyé, Guillaume la ressentit vivement. Toute sa vie il chercha à se venger, moins pour satisfaire son ressentiment que pour châtier Barnabo de son impiété et faire respecter l'Église.

Après un pareil outrage, le légat comprit qu'il n'obtiendrait rien que par la force de cet homme, ivre d'orgueil. Il écrivit au Pape pour lui dire la rage et les insultes de Barnabo, les efforts désespérés qu'il faisait pour avoir Bologne, la triste situation d'Albornos. Le Pape fut ému par ce douloureux récit. Il écrivit à l'Empereur le 20 juin, le suppliant de voler au secours de Bologne. Pour le décider à venir, il lui adressa la lettre que venaient de lui écrire collectivement Guillaume de Grimoard et l'évêque de Fermo[3]. Quelques jours après, Guillaume arrive et raconte au Pape, dans tous ses détails, les insultes que Barnabo lui a fait essuyer. Il lui peint Bologne dépourvue de tout et livrée aux horreurs de la famine, l'ennemi gagnant chaque jour du terrain, l'Église vaincue par les impies, l'œuvre d'Albornos détruite si on ne se hâte de le secourir.

Le récit du légat jeta une amère tristesse dans le cœur du Pontife. Il eût voulu envoyer des secours à Bologne, mais il n'avait ni argent ni soldats. Dans sa détresse, il

1. Villani.
2. Baluze, *Chronica Hirsaugiensis.*
3. Martenne, liv. II, lettre CLXXVI.

tente un effort suprême, et quand l'Empereur refuse d'écouter sa prière et de venir au secours de Bologne, peut-être l'ennemi de Barnabo, le marquis de Montferrat, se montrera dévoué à l'Église. La victoire le favorisait dans sa lutte contre Galéas Visconti. Innocent VI lui écrivit le 2 juillet et le pria de voler au secours de Bologne. Il écrivit aussi au doge de Gênes, Boccanégra, qui venait de secouer le joug de Barnabo. Enfin, il donna de pleins pouvoirs à Guillaume de Grimoard pour emprunter la somme d'argent nécessaire au cardinal Albornos. Le légat pourra engager tous les biens de l'Église en Italie, ceux des villes, des universités et des monastères, pour un terme aussi long qu'il le jugera convenable.

Les pouvoirs illimités que reçut Guillaume prouvent à la fois la gravité des circonstances et la confiance que le Pape lui accordait. Il fait aussitôt ses préparatifs de départ, craignant, s'il tarde plus longtemps, que Bologne ne tombe au pouvoir de Barnabo. Mais déjà Bologne était délivrée. Elle dut son salut au cardinal Albornos, qui n'avait pas désespéré de lui-même quand ses alliés l'abandonnaient, et suppléa l'argent et les troupes par les ressources infinies de son esprit.

Galeotto Malatesta, renfermé dans Ancône, fit dire à Jean Bileggio qui, en l'absence de Barnabo, commandait son armée, qu'il était prêt à trahir Albornos. Il lui conseillait d'envoyer une partie de ses troupes ravager les alentours de Rimini. Son frère, ajoutait-il, Malatesta le Hongrois, qui défendait Bologne, ne manquerait pas de sortir à la tête de ses troupes pour secourir Rimini. Ce serait le moment favorable pour s'emparer de Bologne. Jean Bileggio donna dans le piége que lui tendait Albornos. Il divisa son armée, et envoya Ordélaffi à Rimini. Or, le jeune Galeotto entrait de nuit avec toutes ses troupes dans Bologne, au milieu d'un profond silence qui ne permit pas aux Bolonais de se douter qu'un secours aussi puissant leur arrivait. Le

lendemain, au point du jour, l'armée pontificale sortit de Bologne ayant à sa tête Fernand Gomez et les deux Malatesta. Elle vint prendre l'ennemi en flanc; puis le peuple de Bologne, armé de faux et de bâtons, et poussant de grands cris, se rua sur les Milanais. L'armée de Barnabo, attaquée avec tant de vigueur, n'eut pas le temps de former ses rangs. Le général ne put prendre aucune mesure. La mêlée devint affreuse; on fit un horrible carnage de Milanais. Tout autour de Bologne la terre fut couverte de cadavres. La plupart des chefs et Jean Bileggio lui-même se trouvaient parmi les morts. Le reste de l'armée fut pris, les travaux du siége détruits et Bologne délivrée. On dit que Barnabo poussa des cris de rage quand la nouvelle de ce désastre lui arriva; il prit le deuil et se renferma au fond de son palais, ne voulant voir personne.

Mais si le seigneur de Milan était consterné, la cour d'Avignon ressentit la joie la plus vive. Cette victoire inespérée ranima tous les courages et rendit la vie au Pape Innocent VI, miné par la maladie et le souci des affaires. Il s'empressa de communiquer au marquis de Montferrat cette bonne nouvelle. Sa lettre est du 5 juillet 1361 [1].

Il ne fut plus question d'envoyer en Italie Guillaume de Grimoard. Sa légation n'aurait pas eu de but; mais le Pape lui devait une récompense. L'abbaye de Saint-Victor était vacante: Innocent VI y nomma Guillaume de Grimoard, au commencement de l'an 1362 [2], et non en 1358, comme le prétendent quelques auteurs. Il est prouvé que le 31 décembre 1358 le prédécesseur de Guillaume vivait encore [3]. Dans les lettres que le Pape Innocent VI lui écrivit pendant sa légation d'Italie, il lui donne constamment le titre d'abbé de Saint-Germain, ce qu'il n'eût point fait s'il avait déjà

1. Martenne, *Thesaurus Anecdotorum*, t. II.
2. Pagi, t. IV.
3. *Archives de Saint-Victor.*

été abbé de Saint-Victor. Denys de Sainte-Marthe produit la copie d'un bref que le Pape Innocent VI adressa, le 24 février 1362, à Étienne III, abbé de Saint-Victor. Il y a toute apparence que c'est le même Étienne qui fut envoyé en Italie en 1364 [1], et qui n'était que vicaire général de l'abbaye. C'est par extension qu'il porte le titre d'abbé de Saint-Victor. Peut-être est-ce Bernard de Saint-Étienne, qui gouverna l'abbaye au nom de Guillaume de Grimoard et força les moines à envoyer à celui-ci les trois mille florins d'or qu'ils lui avaient promis dans le chapitre général (8 juillet 1362) [2]. Au reste, cette question est fort obscure, et je ne donne mon opinion qu'en hésitant.

Guillaume ne gouverna pas longtemps son abbaye. Il en fut tiré à la mort de Louis de Tarente pour aller porter les consolations du Pape à la reine Jeanne.

1. Lefournier.
2. *Archives* de Saint-Victor.

CHAPITRE III

Affaires de Naples, mort de Louis de Tarente, Deuxième légation de Guillaume de Grimoard. Innocent VI meurt. Élection d'Urbain V

Le royaume de Naples semblait étranger au reste de l'Italie. Les factions qui le déchiraient ne lui permettaient pas de prendre part aux événements qui s'y passaient.

Sous le règne de Robert, Naples prospéra ; l'État goûtait les douceurs du calme, les lettres florissaient, tous les arts de la paix étaient cultivés avec succès. Ce sage roi étant mort (1343), Jeanne, sa fille aînée, âgée à peine de dix-huit ans, lui succéda. Robert avait prévu de grands malheurs, et pour les conjurer il établit une régence où sa veuve, Sanche d'Aragon, et Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon, eurent la principale autorité. Pour déjouer les brigues des ambitieux qui aspiraient à la main de Jeanne, il la donna en mariage au prince André, qui était fils de Charobert, roi de Hongrie, et appartenait ainsi à la maison d'Anjou.

Jeanne était belle, enjouée, légère ; elle faisait ses délices des vers des trouvères, et y puisa ces sentiments passionnés qui firent sa honte et ses malheurs. André avait de la rudesse dans la physionomie ; il parlait peu, il aimait le travail et l'étude. Dès que Jeanne le vit, il lui déplut. On

lui avait donné pour maître un frère mineur dont Pétrarque fait un portrait hideux [1]. André s'enfermait de longues heures avec lui, étudiait sous sa direction, évitant la société de Jeanne. La reine avait pour confidente et pour amie sa nourrice, qui fit obtenir à son époux et à ses enfants les premières charges de l'État. On l'appelait la Catanaise, du nom de sa patrie. C'était une femme pleine d'audace et capable des plus grands crimes. Le roi Robert avait deux frères, Philippe de Tarente et Jean de Durazzo, qui eurent chacun trois enfants. Mille intrigues se formaient autour de Jeanne. La veuve de Philippe de Tarente, qui portait le titre d'impératrice de Constantinople, eût voulu que Jeanne épousât l'aîné de ses enfants. Les Durazzo aspiraient à la main de Marie, sœur de Jeanne, déjà fiancée au frère d'André, Louis de Hongrie : le fils aîné de Jean Durazzo finit par l'enlever.

Le roi André croyait avoir des droits au trône de Naples et voulait être couronné au même titre que Jeanne. La reine s'y opposait ; le Pape Clément VI refusait de trancher la question. Il différait d'un jour à l'autre la sentence. A la fin il céda aux exigences des Hongrois, et permit qu'André fût couronné solennellement, à la condition toutefois que la sœur de Jeanne, Marie, monterait sur le trône si Jeanne venait à mourir sans enfants. La reine avait déjà formé une liaison criminelle avec son cousin, Louis de Tarente : André voulut se venger. Il fit entendre des paroles imprudentes, que ses ennemis recueillirent. On jura sa mort. Le complot fut ourdi à Naples : la Catanaise et l'impératrice de Constantinople en furent l'âme. Comme il arrive toujours, un calme apparent voila l'horrible projet qu'on méditait. André ne se doutait pas du sort qui lui était réservé.

1. Horrendum tripes animal, nudis pedibus, operto capite, paupertate superbum, marcidum deliciis vidi, homunculum vulsum ac rubicundum.

Le 18 septembre 1345 il partit avec la cour pour Aversa, où il devait être immolé. Au milieu de la nuit les conjurés viennent frapper à la porte de l'appartement royal ; on appelle André : on lui dit qu'une dépêche est arrivée de Naples, qu'il faut une prompte réponse. Le roi se lève ; il sort ; une femme de la reine ferme aussitôt la porte sur lui ; les conjurés s'emparent d'André ; un gantelet de fer s'applique sur sa bouche ; un nœud coulant est jeté autour de son cou : il expire. Son corps fut mutilé atrocement. On le pendit tout sanglant au balcon du château, et de là il tomba dans le jardin où les conjurés allaient l'ensevelir, quand la nourrice du prince vint les surprendre. Les cris déchirants qu'elle poussa éveillèrent tout le château. Quelques jours après, Jeanne mit au monde un enfant qui mourut bientôt, et au bout de onze mois elle épousa son cousin, Louis de Tarente.

La nouvelle de cet attentat effraya l'Europe ; la cour d'Avignon en fut consternée. Clément VI chargea Bertrand de Baux d'instruire aussitôt le procès et de faire mourir les coupables. Tous les conjurés furent saisis, moins les princes du sang, comme le portaient les instructions du Pontife. La Catanaise, son fils Sanche, sa belle-fille et une foule d'autres moururent dans les tourments. On les bâillonna avant de les mener au supplice.

La reine fut-elle complice du meurtre d'André ? La question est douteuse. Des historiens accusent Jeanne ; un plus grand nombre l'absout. Pétrarque et Boccace, qui vécurent à sa cour, la croyaient innocente. Les historiens de Provence se rangent à cette opinion. Si Jeanne eût consenti à la mort d'André, il est probable que le crime aurait été commis ailleurs qu'à sa porte. La raison d'État l'eût délivrée en secret d'un époux odieux. Elle fut infidèle au roi, mais de là à l'assassinat il y a un abîme. Jamais elle ne se montra cruelle dans une vie assez longue. Si elle eût pu dans sa jeunesse ordonner la mort de son époux, elle eût

sans doute signalé son règne par d'autres cruautés. Elle s'unit par le mariage à Louis de Tarente, l'un des conjurés, mais elle était jeune, ses courtisans la pressèrent de l'épouser, et son inexpérience l'excuse. Au reste, ses ennemis purent l'accuser devant le Pape, en plein consistoire ; ils dirent librement toutes les raisons qu'ils avaient de la croire coupable, et jamais ils ne purent la convaincre d'un pareil crime. Clément VI fut obligé de l'absoudre.

Mais le roi de Hongrie n'était pas de cet avis. A la nouvelle du crime il entre en fureur, se met en route avec son armée pour venir venger son malheureux frère. On portait devant lui un drapeau noir où était peint un glaive ensanglanté. Louis de Tarente vole à sa rencontre et lui livre bataille. Il est vaincu ; le roi de Hongrie s'empare de Naples. Jeanne prend la fuite et gagne la Provence, où Louis de Tarente ne tarda pas de venir la rejoindre. Le roi de Hongrie exerça mille cruautés dans Naples. Il irrita le peuple et les seigneurs, et quand la peste noire, qui fondit sur l'Italie, eut forcé les Hongrois à s'éloigner, Jeanne fut rappelée. Elle entra dans Naples aux cris de joie de tout le peuple. Le roi de Hongrie étant revenu l'année suivante, Louis de Tarente alla de nouveau le combattre. Il passa toute sa vie à défendre les États menacés de Jeanne. Enfin le roi de Hongrie s'étant retiré définitivement, Louis de Tarente allait goûter les douceurs du repos et recueillir les fruits de son crime. Mais il est des attentats dont la vengeance est écrite au ciel. Quand les hommes sont impuissants à les punir, la justice divine s'en charge ; tôt ou tard elle atteint les coupables. La mort de Louis de Tarente fut une vengeance divine. Ce prince eut quelques pressentiments de sa fin prochaine : il fit de pieux pèlerinages aux tombeaux de saint Barthélemy, de saint Matthieu et de saint André pour expier son crime, et revint à Naples où il mourut le 26 mai 1362. Il eut de belles qualités ; il fut vaillant, généreux, habile politique ; il ne se laissa pas

abattre par la mauvaise fortune ni enfler par la prospérité; mais le meurtre du prince André souille sa mémoire. Le repentir et une mort chrétienne ont pu effacer son crime devant Dieu; devant les hommes il est toujours coupable, et son nom est un de ceux que l'histoire ne prononce qu'avec horreur.

La cour d'Avignon reçut la nouvelle de sa mort au milieu du mois de juin. Innocent VI fit célébrer dans la chapelle du palais un service pour le repos de son âme. Ce pieux devoir accompli, il veilla aux intérêts du royaume de Naples. On pouvait craindre que les factions ne vinssent à se réveiller sous la faible autorité de Jeanne, et que Frédéric d'Aragon, maître déjà d'une partie de la Sicile, ne fît quelque tentative sur le royaume de Naples. Pour maintenir et l'autorité de la reine et les droits que l'Église avait sur le royaume, il envoya de nouveau en Italie Guillaume de Grimoard.

Les lettres qu'Innocent VI écrivit cette année-là étant perdues, on ne sait que très-peu de chose sur cette légation. Il est probable que l'abbé de Saint-Victor se détourna de sa route et porta les ordres du Pape au cardinal Albornos, alors à Bologne; car au mois d'octobre suivant, il n'était pas encore arrivé à Naples. Il s'arrêta quelque temps à Florence. Il y était encore quand la nouvelle de la mort d'Innocent VI arriva [1]. On lui prête ces paroles mémorables: « Si, par la grâce de Dieu, je vois un Pape qui ait la pensée de venir en Italie, au véritable siége de l'autorité spirituelle pour abattre les tyrans, je mourrai volontiers le lendemain. » Il partit, visita Rome, passa la frontière napolitaine. Mais avant de se rendre à Naples, il voulut aller prier, au Mont-Cassin, sur le tombeau du patriarche de son ordre [2]. Ce monastère vénéré, qui fut la

1. Villani, liv. XI, ch. XXVII.
2. *Année bénédictine*, décembre, p. 280.

tige d'où sortirent tant de rameaux illustres, avait perdu son ancienne gloire. L'église, le monastère, le cloître tombaient en ruine, les ronces croissaient dans les sentiers et les champs n'offraient aucune trace de culture. Les ruines morales n'étaient pas moindres. Les moines avaient banni la ferveur primitive. La tiédeur, la paresse honteuse et leur sœur l'ignorance régnaient au Mont-Cassin. Le spectacle de tant de misères pénétra de douleur l'âme de Guillaume. Il pleura, il fit vœu de faire sortir le monastère de ses ruines, d'y rétablir l'ancienne discipline, si jamais il avait quelque pouvoir dans l'Église. Il ne se doutait pas que les cardinaux, assemblés en conclave, venaient de lui conférer la dignité suprême et l'avaient appelé à la Papauté. Le même jour, les députés du conclave, qui avaient suivi les traces de Guillaume, l'atteignirent au Mont-Cassin. Ils lui enjoignirent, au nom des cardinaux, de revenir au plus vite, le sacré collége voulant avoir son avis sur une affaire de très-grande importance. Ils lui cachèrent tout le reste, craignant avec raison que les Romains ne prissent des mesures pour le retenir à son passage.

Innocent VI était mort le 11 septembre 1362. Homme juste, intègre, ami des sciences et des lettres qu'il favorisa, il fut sévère envers les méchants, récompensa le mérite et commença la réforme de l'Église. On le disait très-versé dans l'étude du droit. Il n'eut pas une politique aussi habile que Clément VI, et pourtant il accomplit de plus grandes choses que lui. Il abattit les tyrans qui opprimaient l'État romain, il fit rentrer l'Église dans tous ses droits. Rome l'eût vu sans doute si les infirmités, qui atteignirent sa vieillesse, lui eussent permis de se mettre en route. L'Église aurait été inconsolable de sa mort, si Urbain V n'avait succédé à ce pieux pontife.

Après les neuf jours du deuil ecclésiastique, les cardinaux entrèrent au conclave, qui se tint dans le palais apostolique d'Avignon. Ils étaient au nombre de vingt et un,

en y comprenant le cardinal Androïn, l'ancien abbé de Cluny. Innocent VI l'avait chargé de plusieurs négociations. Il n'avait réussi dans aucune. Mais il est des hommes qui arrivent aux honneurs par une longue suite de fautes. Moins ils montrent de génie et plus ils s'élèvent. Enfin quand ils sont devenus pour le souverain qui les emploie un obstacle et un embarras, s'ils font une dernière faute, on les éloigne des affaires en leur conférant les premières dignités. Le cardinal Androïn était un homme de ce caractère. Arrivé aux honneurs par la voie des fautes éclatantes, il venait de conclure la malheureuse paix de Brétigny et le Pape lui avait donné la pourpre sacrée en récompense. Il vint à Avignon recevoir le chapeau. Il entrait dans le palais apostolique, quand le Pape expirait. On douta s'il serait admis au conclave. La question fut soumise à l'examen de deux cardinaux qui votèrent pour l'affirmative.

Un pareil exemple ne s'était présenté qu'une fois. C'était dans le conclave de Benoît XI. Plus tard, à l'élection du Pape Eugène IV, la présence du cardinal Capranica souleva les mêmes difficultés. Eugène IV, qui avait sans doute des raisons pour exclure ce cardinal, fit une constitution qui défendait d'admettre au conclave tout cardinal à qui le Pape n'aurait pas ouvert la bouche. Plus tard, saint Pie V corrigea la constitution d'Eugène IV (26 janvier 1571). Dans le cérémonial de l'élection des Papes, approuvé par Grégoire XV, il est dit qu'un cardinal nommé peut donner son vote. Le cardinal d'Este et deux autres cardinaux, qui n'avaient pas reçu le chapeau, entrèrent au conclave d'Innocent X[1].

Les vingt et un cardinaux réunis à Avignon procédèrent à l'élection. Au premier tour de scrutin, la majorité des suffrages se porta sur le frère de Clément VI, Hugues Roger. Il eut quinze voix, mais dans un sentiment d'humi-

1. Fagnan, in IIa parte *Decretalium*, c. *Cum olim*, 46.

lité qui l'honora devant ses collègues, il ne voulut pas consentir à l'élection. On alla de nouveau aux voix. Le cardinal de Toulouse, Raymond de Canilhac, évêque de Préneste, eut onze voix, un autre dix, un autre huit, et la division se mit parmi les cardinaux. Les uns voulaient un Limousin, les autres un Français. Enfin, par les sages conseils de Guillaume d'Aigrefeuille, les suffrages se portèrent sur Guillaume de Grimoard, dont la doctrine, le courage et la piété étaient connus de tous les membres du sacré collége. Les cardinaux gardèrent le secret, et restèrent au conclave. Les prières qu'on faisait dans toute l'Église continuèrent comme si le Pape n'était pas élu. Guillaume de Grimoard n'ayant pas encore donné son consentement, l'élection n'était pas terminée.

Guillaume obéit aux envoyés du sacré collége. Suivant le droit établi par le premier concile de Lyon, les cardinaux qui gouvernaient autrefois l'Église, pendant la vacance du saint-siége, ne peuvent s'occuper d'aucune autre affaire que de l'élection d'un Pape. Ils n'ont pas même le pouvoir de révoquer un légat, à moins que des raisons très-graves n'y obligent[1]. Les cardinaux en rappelant Guillaume durent trouver une raison de ce genre pour motiver les ordres qu'ils lui donnaient. Leur lettre est perdue. Dans le premier volume du Régeste d'Urbain V, se trouve la lettre où le sacré collége notifiait au cardinal Albornos la mort d'Innocent VI. On y cherche en vain la lettre des cardinaux à Guillaume. Cette lettre aurait un grand intérêt historique si on la découvrait.

Dans son humilité, Guillaume se crut indigne d'un pareil honneur. Il y a toute apparence que, dans le cours du voyage, les députés du sacré collége s'étaient ouverts à lui et ne lui avaient pas laissé ignorer le vote qui l'appelait à la tiare. Ce qui est certain, c'est qu'il voulut d'abord

1. Fagnan, in parte I[a] *Decretalium*.

répondre par un refus à l'annonce officielle de son élection qu'on devait lui faire à Marseille. Ses amis l'en détournèrent. Ils lui montrèrent les malheurs qui menaçaient l'Église si le saint-siége vaquait plus longtemps. Il prit la résolution d'adhérer à l'élection.

Il passa par Gênes et descendit à l'ancien monastère de Saint-Michel. Un vague pressentiment s'était répandu dans la cité. Le conclave n'avait pu dérober à tous les yeux le résultat du scrutin. On avait étudié, suivant la coutume, toutes les démarches des cardinaux L'ordre qu'ils avaient donné à Guillaume de revenir promptement avait peut-être éveillé les soupçons. Enfin, le peuple de Gênes se doutait de la vérité. Le doge Boccanégra connaissait l'élection de Guillaume. Le légat demande à lui parler. Boccanégra craint que le peuple de Gênes ne fasse quelque manifestation s'il vient à savoir que le Pape élu est dans ses murs, et s'abstient de visiter Guillaume. Il exige que le légat vienne lui-même au palais ducal. Il lui envoya son chancelier avec une suite nombreuse, comme il convenait de le faire pour un légat. Guillaume vit avec peine les honneurs qu'on lui rendait. S'adressant au chancelier, il lui dit : « Pourquoi avez-vous amené tant de monde ? Je ne suis qu'un pauvre clerc. Il ne me convient pas d'aller au palais avec tout ce cortége. » Le chancelier renvoya tous ceux qu'il avait amenés, et le légat se dirigea vers le palais seul avec le chancelier[1].

Enfin, Guillaume partit pour Marseille. Il y arriva le 28 octobre. Le sacré collége lui notifia, le même jour, son élection. Il répondit qu'il acceptait et se mit en route pour Avignon, où devait se faire le couronnement. Le Rhône et la Durance avaient débordé. Avignon était cernée de tous côtés par les eaux. Guillaume ne put y entrer que la veille de la Toussaint. Il reçut les félicitations du sacré collége,

1. *Annales de Gênes*, Muratori, t. XVII

et répondit aux cardinaux par ces paroles : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* Les cardinaux lui ayant demandé quel nom il prenait, il dit qu'il voulait s'appeler Urbain, par la raison que tous les Papes de ce nom s'étaient rendus illustres par leurs vertus. Peut-être aussi voulut-il montrer, au début de son pontificat, le désir qu'il avait d'aller habiter Rome, la ville par excellence, et de se montrer ainsi vraiment Urbain. Il fut intronisé le même jour dans la chapelle du palais. Les cardinaux l'adorèrent suivant la coutume, annoncèrent au peuple son élection et chantèrent l'hymne Ambrosienne. Le 5 novembre, fête de saint Léonard, Urbain V fut sacré et couronné par le cardinal de Maguelone, évêque d'Ostie, dans la chapelle papale [1], au milieu d'un grand concours de peuple.

C'était l'usage que les Papes d'Avignon, le jour de leur couronnement, parcouraient à cheval les rues de la cité, suivis de tous les cardinaux, des princes et des évêques montés sur des chevaux richement enharnachés. Le peuple poussait des cris de joie, les rues étaient ornées de pavillons, de banderolles, de riches tentures. Urbain craignit qu'il n'y eût quelque chose de trop mondain dans une pareille pompe. Il ne sortit pas du palais, au grand regret du peuple et des cardinaux. Chacun comprit qu'on avait un Pape austère qui travaillerait à la réforme des mœurs et de l'Église. On rapporte que le cardinal de Périgueux parla ainsi du nouveau Pape : « Nous avons maintenant un Pape. « Nous honorions les autres par devoir. Mais celui-ci nous « devons le craindre et le révérer, parce qu'il est puissant « en œuvres et en paroles [2]. » Tout le peuple chrétien et l'Église universelle tressaillirent de joie à la nouvelle de cette élection. On se racontait les vertus, la science, la

1. Cancellieri, *Storia dei possessi.*
2. Muratori, *Rerum Italicarum*, t. III, part. II.

fermeté d'Urbain V, ce qu'il avait souffert à Milan pour l'honneur de l'Église. Tous les hommes de bien conçurent de grandes espérances. On espéra qu'il ferait cesser les désordres qui déshonoraient le cloître, le clergé séculier, la cour pontificale elle-même, qu'il réformerait les mœurs, qu'il ramènerait l'ancienne discipline et rendrait à l'Église sa gloire passée.

Les peuples virent le doigt de Dieu dans l'élection d'Urbain V. On crut que Dieu prenait enfin pitié de son Église, qu'il voulait mettre un terme à sa captivité, la ramener aux lieux où saint Pierre l'avait fondée, puisqu'il lui donnait un tel Pontife. Pétrarque alors en Italie exprimait la pensée universelle quand il écrivait au nouveau Pape : « Que personne, très-saint Père, ne cherche à vous tromper « et ne vous dise que, parmi vos cardinaux, il s'en trouve « qui aient voulu vous faire Pape, si on vous parle autre« ment on vous trompe, on veut, par un mensonge, avoir « des droits à votre reconnaissance. C'est Dieu, je vous le « répète, c'est Dieu seul qui vous a choisi, ce ne sont pas « les hommes. Il s'est servi de leur bouche, il a fait ce « qu'il a voulu par le ministère de ceux qui avaient, chose « étonnante ! d'autres desseins que lui. Mais, puis-je sup« poser que vous, le plus pénétrant de tous les hommes, « ignoriez une chose que les hommes du peuple savent eux« mêmes ? Dieu voulait que vous fussiez Pape, il cacha son « dessein à ces hommes qui n'y auraient jamais consenti. « Tandis qu'ils allaient au scrutin, Dieu mit à leur insu dans « l'urne votre nom, et, lorsque parmi tous ces noms illus« tres que la pourpre romaine décore le nom de l'abbé de « Marseille retentissait, les méchants furent saisis de « crainte, les bons se réjouirent et espérèrent, tous res« tèrent étonnés et comme frappés de stupeur. Cependant « leurs bouches s'ouvrirent, et chacun avec des sentiments « différents célébra les louanges de Celui qui fait seul des « choses admirables. Et maintenant si vous voulez savoir

« ce que je pense de ce grand événement, je vous dirai, « autant qu'un oiseau de nuit peut fixer le soleil, et qu'un « misérable pécheur peut scruter les desseins de Dieu, je « vous dirai qu'à mon avis, le Christ notre Dieu com- « mence à prendre pitié de ceux qui l'aiment. Il veut, j'en « suis persuadé, guérir tous nos maux qui sont bien « grands. Il veut faire revivre l'âge d'or et ramener à son « antique siége l'Église qu'il a laissé errer si longtemps « pour châtier les crimes des hommes [1]. »

Mais au milieu de la joie universelle, un homme seul se livrait à la tristesse. C'était le Pape. La charge apostolique l'effrayait. On a vu ce que pensait, ce que disait toute l'Église catholique par la bouche de Pétrarque. Les sentiments d'Urbain V sont plus beaux encore. Dans la lettre qu'il écrivit aux patriarches, aux primats, aux archevêques, aux évêques, aux abbés et aux généraux d'ordres pour leur apprendre son élection, il tenait ce langage :

« Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant pitié du genre humain frappé de mort par la faute de notre premier père, a daigné du sein de la gloire descendre sur la terre pour y fonder son Église sainte et immaculée. Il l'a fortifiée dans ses disciples par la foi, il l'a soutenue par l'espérance, perfectionnée par la charité, éclairée par ses discours et par ses exemples, afin que les fidèles renfermés dans son sein, comme dans l'arche de Noé, reçoivent la grâce du salut; cette Église, il l'a confiée aux mêmes disciples, mais il a établi princes et chefs de toute l'Église Pierre qu'il a appelé Céphas et ses successeurs, afin qu'ils arrachent du champ de l'Église ce que sa main n'y a pas planté, et qu'ils établissent ce qui peut amener à la pratique du bien le peuple qu'il a racheté de son sang. Le même Seigneur Jésus-Christ a prévu et prédit que son Église passerait par

1 *Seniles*, lib. VII, epist. I.

de grandes tribulations; mais il la soutient par ses promesses en lui assurant que sa vertu puissante serait toujours présente pour l'assister : ce qu'il figura autrefois dans son premier vicaire, quand il permit que sa barque, image de la sainte Église, fût ballottée par les flots, sans faire naufrage. La sagesse admirable de Dieu figurait dans les premiers temps ce que l'Église devait accomplir dans la suite des siècles et jusqu'aux temps présents, quand son vicaire sur la terre et le successeur de saint Pierre passant, comme nous devons pieusement le croire, des travaux et de la fatigue au repos, de cette vallée de misère aux délices de la cour céleste, il a donné un successeur à ces pontifes, préservé de tout danger et consolé l'Église qui, exposée à périr, était plongée dans une noire tristesse. En effet, la veille des ides de septembre, notre prédécesseur le Pape Innocent VI, de pieuse mémoire, étant entré dans la voie de toute chair, et son corps ayant été déposé dans l'église d'Avignon après des obsèques solennelles, pour être plus tard transféré au lieu qu'il a choisi lui-même quand il était encore en vie; nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, après avoir dévotement célébré, au temps voulu et suivant les saints canons, une messe solennelle, prié le Saint-Esprit de les assister de sa grâce dans l'élection qu'ils allaient faire, se réunirent dans le palais apostolique d'Avignon, où notre prédécesseur habitait, pour lui donner un successeur. Après les préliminaires qu'une aussi grave affaire exigeait, nos frères ont dirigé leurs regards vers nous qui remplissions en Italie une légation dont nous avait chargé notre prédécesseur, et nous élurent à l'unanimité souverain pontife et pasteur de l'Église universelle. Nous qui ne sommes que cendre et poussière, nous avons été étonné avec raison d'un pareil choix, car nous voyions clairement notre impuissance et nous reconnaissions que ni les forces physiques, ni le mérite de nos vertus, ni la science que nous

possédions ne pouvaient suffire à nous faire porter au faîte de la puissance apostolique et que nos épaules étaient trop faibles pour soutenir le pesant fardeau de l'univers entier. Mais faisant réflexion qu'une longue vacance de l'Église romaine pourrait présenter quelque péril en des temps si difficiles, espérant que ce Dieu qui nous a choisi quoique indigne pour paître les brebis de son nombreux troupeau donnera pour sa gloire, pour notre salut et celui de tout le peuple chrétien, dans le gouvernement de ce même peuple, la force au faible, la science et la vertu à celui qui ignore tout, nous avons obéi avec crainte et tremblement à la volonté divine, et adhérant aux vœux de nos frères les cardinaux, nous avons présenté notre cou au joug de la servitude apostolique. Hier, huitième jour avant les ides de novembre, nous avons reçu la grâce du sacre et de la bénédiction, ainsi que les insignes du couronnement, suivant la coutume... Donné à Avignon, le septième jour avant les ides de novembre, l'an premier de notre pontificat [1]. »

Après avoir parlé aux évêques et à tout le clergé, le nouveau Pape s'adresse à l'Empereur et aux princes. Dans un langage à la fois humble et ferme, il les engage d'abord à persévérer dans la crainte de Dieu et dans son amour, à observer ses préceptes, à suivre les règles de l'Église ; puis il les invite, autant qu'ils peuvent le faire, à procurer la paix à tout le peuple chrétien. Il termine en mettant sous leur protection l'Église de Dieu. Cette vigueur apostolique, cet amour de l'Église plurent aux princes. Urbain V avait gagné leur cœur. Il put compter sur leur dévouement. Presque tous firent le pèlerinage de Rome ou d'Avignon pour voir ce grand Pape et déposer à ses pieds leurs pieux hommages.

Le premier roi qui vint à Avignon, ce fut Jean le Bon,

1. *Regeste d'Urbain V*, t. I.

roi de France, qui voulait en sa qualité de fils aîné de l'Église devancer les autres souverains. Il était sorti de prison et se disposait à y rentrer pour montrer que la parole des rois est plus précieuse que leur liberté. Il était accouru à Avignon à la nouvelle de la mort d'Innocent VI. Ayant appris qu'un de ses sujets venait d'être élevé à la Papauté, il s'en réjouit, il crut que le nouveau Pape entrerait dans ses plans. Il demanda la permission de venir lui rendre ses hommages et fit son entrée solennelle à Avignon le 20 novembre. Il assista avec toute la cour pontificale à la translation des restes d'Innocent VI, qui furent déposés dans la chartreuse de Villeneuve, le jour de Sainte-Cécile. Quand ce pieux devoir fut accompli, le roi Jean entretint le Pape d'une affaire qu'il avait à cœur : il le pria d'interposer son autorité pour faire épouser à son fils, le duc de Touraine, la reine Jeanne.

Ce prince était le plus jeune de ses enfants ; il l'aimait plus que les autres, l'ayant vu à la bataille de Poitiers combattre à ses côtés quand ses autres fils et son propre frère prenaient la fuite. Il voulait donner une récompense à la bravoure et à la fidélité. Le Pape promit d'engager la reine Jeanne à conclure ce mariage. Mais le prince ne put convenir à Jeanne, qui redouta la puissance du roi de France et craignait de se mettre en tutelle en épousant son fils. Préférant un prince pauvre et sans alliance, elle se hâta d'épouser Jacques, fils du roi de Majorque, qui était sans fortune, sans crédit, sans amis, et réunissait toutes les qualités qu'elle exigeait. Les conditions qu'elle fit à Jacques n'étaient pas brillantes, comme on le voit dans le traité qui fut signé par les deux parties le 14 décembre 1362. Le prince accepta tout ce qu'on voulut et le mariage fut aussitôt célébré.

Jean demanda ensuite l'autorisation de lever les décimes pendant trois ans dans tout son royaume, afin de pouvoir payer sa rançon à l'Angleterre ; il désirait aussi que le

Pape fît quatre cardinaux de son choix. Urbain V lui répondit qu'il voulait prendre l'avis de son conseil. Il n'est pas nécessaire que le roi attende la réponse à Avignon. Le Pape la lui fera connaître plus tard. Le roi partit mécontent du nouveau Pape.

Quand il fut sorti d'Avignon, Urbain V écrivit au cardinal Albornos pour le confirmer dans sa charge et l'engager à montrer la même fermeté qu'autrefois. Il commença contre Barnabo les procédures qui précèdent l'excommunication. Elles durèrent jusqu'au mois de mars suivant.

Le pontificat d'Urbain V s'annonçait déjà comme l'un des plus orageux du moyen âge. Ce Pape allait tenir d'une main ferme le gouvernail de l'Église, combattre avec énergie les ennemis de Dieu, effrayer les princes, renverser tous les obstacles. Il avait besoin d'une assistance particulière de la grâce divine, il fallait des miracles. Dieu en fit pour honorer les commencements de ce règne et rendre l'autorité d'Urbain V vénérable. Il était à peine intronisé qu'il tomba sur Avignon et sur son territoire une rosée céleste semblable à la manne. C'étaient de petits grains de couleur blanche qui s'attachaient aux feuilles des arbres et des plantes. Le goût en était exquis, on recueillit ces grains, on les employa comme remède dans les maladies. Des témoins dignes de foi garantirent la vérité de ce miracle dans le procès-verbal de la canonisation d'Urbain V [1].

Mais le ciel ne devait pas toujours se montrer aussi favorable. Les historiens rapportent que des froids précoces et rigoureux se firent sentir dans le midi de la France. Les étangs, les rivières, les fleuves se glacèrent. Le Rhône et la Durance offrirent un passage aux cavaliers et aux chariots. Les arbres périssaient ; les poissons étaient gelés au fond des eaux ; les petits enfants, ne pouvant supporter la rigueur du froid, mouraient par milliers. Comme les eaux

1. Ms. 4026.

présentaient une surface aussi dure que la pierre, les fossés ne pouvaient plus servir de défense. Les routiers qui ravageaient la France en profitèrent pour escalader les murs des villes et des châteaux forts. A Arles et à Tarascon, le peuple s'amusait à courir sur la glace. Il arrivait souvent que la glace, moins épaisse qu'on ne l'avait supposé, se fendait tout à coup, et le fleuve engloutissait de nombreuses victimes.

Urbain V vint au secours de tant de misères. Il fit distribuer aux pauvres des aumônes nombreuses. Il employa la menace des peines ecclésiastiques contre ceux qui s'exposaient au danger de périr sous la glace, et défendit sous peine d'excommunication les jeux imprudents qui faisaient les délices des habitants d'Arles et de Tarascon. Sa voix fut écoutée. Les jeux cessèrent, et s'il y eut de nouvelles victimes, on ne put attribuer leur mort qu'à l'imprudence et à la témérité.

C'est à la même époque qu'on fait remonter la bulle d'exemption de l'abbaye de Saint-Victor. Urbain V la donna, suivant Denis de Sainte-Marthe, le 2 janvier 1363. Les moines de Saint-Victor en produisaient une autre datée d'Avignon, le 9 avril 1368. Ces deux bulles ont donné lieu à de longues discussions entre Launoy et les moines de Saint-Victor. Cette abbaye n'existant plus, il est superflu d'examiner les arguments produits de part et d'autre. On ne peut s'empêcher cependant de faire remarquer que Launoy opposait aux moines de Saint-Victor des raisons qu'ils avaient de la peine à réfuter. Les moines de Saint-Victor ne produisaient que des copies de ces deux bulles. Les originaux étaient perdus, ce qui semblait un peu étrange pour des bulles de cette importance. Dans la première, il est dit qu'Urbain V fit profession à Saint-Victor, lorsque tout prouve qu'il accomplit ce grand acte au monastère de Chirac. La seconde, donnée à Avignon, porte la date du cinquième jour avant les ides d'avril de l'an 1368.

Or, cette année-là, Urbain V était à Rome. Ni l'une ni l'autre de ces bulles ne se trouve dans le *Regeste* d'Urbain V. Il faut, comme les moines de Saint-Victor, avoir un grand intérêt à les défendre pour ne pas être arrêté par ces graves difficultés.

Au reste, l'abbaye de Saint-Victor jouissait depuis longtemps du privilége de l'exemption. Avant le pontificat d'Urbain V, les abbés de Saint-Victor en faisaient mention dans leurs actes et prenaient ce titre : *Nos Dei gratiâ abbas Monasterii Sancti Victoris Massiliensis ad Romanam ecclesiam nullo medio pertinentis.*

CHAPITRE IV

Urbain V travaille à la réforme de l'Église

A peine monté sur le trône apostolique, Urbain V étudia les desseins de Dieu sur lui. Il se demanda ce que le ciel s'était proposé en l'élevant si haut, il chercha les moyens d'atteindre cette fin. Il vit l'Église penchée vers sa ruine et déshonorée par la vie mondaine des ecclésiastiques, il en entreprit la réforme. Depuis longtemps Rome appelait le Pape, les États romains venaient d'être arrachés par les victoires d'Albornos au double fléau de la tyrannie et de l'anarchie ; le temps était venu de ramener le saint-siége à Rome. Enfin, Jérusalem gémissait sous le joug des infidèles dont la puissance croissait de jour en jour et menaçait l'Occident. Il fallait préserver l'Europe de leurs incursions, leur enlever le Saint-Sépulcre, renouveler l'héroïsme des croisades. C'est là en peu de mots le plan hardi qu'Urbain V conçut. Ce plan il l'exécuta en partie avec la sagesse et la vigueur des plus grands pontifes.

Depuis le xe siècle, on n'avait pas vu une corruption de mœurs aussi grande. La peste de 1348 fut la première cause de tous les désordres. Les hommes, au lieu de s'humilier sous la main de Dieu qui les frappait et de se repentir de

leurs crimes, devenaient plus criminels encore. Quand la peste éclatait dans une ville, les habitants couraient se réfugier aux champs, et là, vivant au gré de leurs désirs, n'étant plus retenus par la crainte des lois et du scandale, ils se jetaient dans tous les excès de la débauche, comme s'ils avaient cru éloigner la mort par les plaisirs. Peut-être aussi la crainte de la mort leur inspirait le désir de consommer dans les plaisirs le peu d'instants qu'il leur restait encore à vivre. Les moines et les vierges sacrées partagèrent la frayeur générale, brisèrent aux approches du fléau les barrières qui les retenaient dans le cloître. Ils firent de la liberté un usage criminel. L'autorité de l'Église n'était plus reconnue. Les évêques prenaient la fuite, comme les autres, se renfermaient dans leurs palais, ou passaient leur temps à donner les derniers sacrements à la foule des mourants. Pendant six mois et plus, le gouvernement de l'Église fut suspendu.

La peste s'abattit sur Avignon et la désola. Plus de cent évêques moururent. Le Pape, renfermé dans son palais, ne communiquait avec personne.

Enfin le terrible fléau s'éloigna. Les moines rentrèrent dans leurs monastères, les religieuses dans leurs cloîtres. Mais, les uns et les autres avaient puisé l'esprit d'indiscipline et le goût des plaisirs dans les sociétés mondaines. Ils vécurent dans leurs pieux asiles comme ils l'avaient fait dans le monde. Si des témoins oculaires, si les saints n'avaient pris soin de nous dire eux-mêmes les désordres du cloître, on aurait peine à y croire. La clôture n'était plus gardée par les vierges sacrées. Elles sortaient à volonté, recevaient toute espèce de visites et n'observaient aucun des vœux qu'elles avaient faits à l'Église et à Dieu. Les moines rougissaient du saint habit qu'ils portaient. Ils lui donnaient la forme des habits mondains. On avait de la peine à les distinguer des séculiers. Les clercs vivaient la plupart dans le concubinage. Chose plus triste à dire, ils

n'en rougissaient pas et montraient sans honte le fruit de leurs crimes[1]. Les bénéfices se vendaient. Quand de pauvres clercs manquaient du nécessaire, on voyait quelques prélats cumuler les dignités, unir les abbayes et les évêchés, dévorer le bien de l'Église. Enfin, les évêques ne résidaient plus. Ils allaient chercher à la cour d'Avignon ou à celle des princes de l'or et des dignités nouvelles.

Les exemples que donnaient les princes de l'Église, étaient imités par les princes du siècle. Des guerres continuelles les divisent et le sang ne cesse de couler. Il n'est pas une province, pas une cité, qui soit en paix. La vengeance et la haine désolent la terre.

En Espagne, Pierre de Castille affiche la débauche et l'adultère. Quand une épouse fidèle lui demande raison de tant d'outrages, il la fait mourir et se délivre ainsi de ses remontrances. A Milan, Galéas et Barnabo Visconti conjurent la mort de leur oncle, empoisonnent leur frère, exercent mille cruautés. A Mantoue, les deux seigneurs de Gonzague percent de leurs épées leur frère Ugolin. On connaît assez les tragédies qui se passaient à Naples sans qu'on les rappelle. Au nord de l'Europe, c'étaient des crimes plus odieux encore, et la cour de Suède se livrait à des excès inouïs en ces rudes climats.

Comme la vie des princes forme les mœurs du peuple, ce fut bientôt un débordement effroyable de crimes. La corruption ne connut plus de bornes. Les femmes avaient perdu la modestie naturelle à leur sexe. Les hommes s'occupaient uniquement des soins de la parure. Ils passaient des heures et des heures à donner une forme agréable à leur chevelure. On inventa les modes les plus bizarres. Pétrarque gémit de tous ces désordres. Il plaint en particulier sa nation autrefois grave et pleine de retenue d'avoir

1. Sainte Brigitte, *Révélations*, liv. IV.

adopté des usages contraires aux mœurs. Si le plus ou le moins de pudeur que les hommes apportent dans les habitudes de la vie est l'indice du mal qui règne au fond d'une société, que doit-on penser de la corruption de cette époque? Ce qui était plus triste encore, on ne prévoyait pas comment cette plaie affreuse pourrait se guérir. L'histoire nous apprend que la guerre renouvelle les nations en proie à la luxure, le sang qui coule dans les combats purifie les sociétés, et des rangs de l'armée sort le plus souvent le salut des peuples. Mais au XIVe siècle, les soldats avaient plus de vices encore que les autres. Il n'y avait parmi eux ni frein, ni discipline, ni sentiment du devoir, ni amour pour la patrie. On voyait des corps d'armée se révolter contre leurs chefs, se tourner pour une somme d'argent contre le pays qu'ils avaient servi, déserter en masse la cause qu'ils devaient défendre. Il n'y avait plus de patrie pour les soldats. Ils s'étaient fait une patrie factice composée de quelques bataillons unis par le meurtre et par la rapine. Ils se portaient, à la manière des brigands, partout où il y avait un château à piller, une ville à détruire, quelque riche moisson à brûler. Au lieu d'être les soutiens de la patrie, ils en étaient devenus la plaie : au lieu de défendre le pauvre et le faible, ils s'unissaient pour l'accabler. Il n'y avait à leurs yeux ni amis ni ennemis. Quiconque refusait de leur payer la rançon qu'ils imposaient, était leur ennemi. Leur ami était celui qui savait les acheter le plus chèrement. Ils vendaient leur épée, leur bravoure, le sang qu'ils versaient sur les champs de bataille. Rien n'était sacré pour eux. Ils rançonnaient sans pudeur les villes, les rois, le Pape lui-même.

Pétrarque trace en quelques mots leur portrait : « Quand « vous entrez dans un camp, vous croyez entrer dans un « mauvais lieu ou dans un cabaret. On ne s'enivre pas de « toutes sortes de vins ; il faut des vins étrangers. Quand « il n'y en a point, on se plaint que l'armée manque de

« tout, qu'on y meurt de soif, on trouve tout naturel que « le soldat déserte. L'émulation militaire a passé des « armes aux verres... Les officiers, loin de corriger les sol- « dats, leur donnent eux-mêmes l'exemple. Que peuvent « faire des hommes ivres? Ils croupissent dans leurs « tentes, ronflant, suant, jouant, mangeant et se plon- « geant dans la débauche avec les femmes qu'ils traînent « à leur suite. S'agit-il de combattre? Ils quittent leurs « rangs, ne connaissent point de chefs, n'obéissent à per- « sonne. On les voit errer sans ordre comme des abeilles « qui ont perdu leurs ruches. Paresseux, lâches, igno- « rants, bavards, s'ils prennent les armes, s'ils montent à « cheval, ce n'est pas pour servir leur prince, pour défen- « dre la patrie, pour acquérir de la gloire, mais par inté- « rêt, par vanité, par amour des plaisirs [1]. »

Telle était l'armée. L'honneur, la discipline, le sentiment de la justice étaient bannis des camps, la société civile tombait en dissolution. On ne savait pas à quelles limites s'arrêterait la corruption des mœurs. Quand tous les liens se brisaient, quelques hommes découragés crurent que le monde marchait à sa ruine, qu'il entrait dans la nuit de la barbarie, que le temps était peut-être venu où la race des hommes allait disparaître de la face de la terre. On pensa que la fin du monde était proche, et saint Vincent Ferrier qui l'annonça, n'étonna personne. Mais Dieu eut pitié de son peuple. Il lui envoya des saints pour l'édifier par leurs vertus, des rois pour donner de la force à la justice et à la morale, un Pontife pour opérer la réforme du clergé.

Urbain V comprit qu'il devait avant tout s'appliquer à corriger les mœurs, à détruire les abus, à faire observer les lois de l'Église. Il avait cette constance dans les desseins et cette volonté ferme qui brisent tous les obstacles. Sa vertu austère inspirait aux grands et aux petits une

1. Pétrarque, *Familières*, liv. XII, épît. III.

crainte salutaire. Mais il avait surtout cette sainteté de vie qui imprime le respect et communique aux discours une autorité sans bornes. Les réformes sont impossibles quand l'exemple ne vient pas d'en haut. Mais quand celui qui corrige est le modèle de toutes les vertus, on lui obéit promptement, on l'admire, on l'imite, et les réformes s'opèrent naturellement.

La vertu d'Urbain V était déjà célèbre quand il fut appelé à ceindre la tiare. On racontait ses belles actions; on ne connaissait que ses vertus. Il passait pour avoir conservé l'innocence du baptême. Au dire des contemporains, il fut vierge de corps et d'esprit[1]. Dans ses nombreux voyages, il n'avait pas omis une seule fois le sacrifice de la messe ou la récitation des heures canoniales. Il aimait l'Église comme sa mère, comme l'épouse de Jésus-Christ. Depuis son enfance, il l'avait servie, il avait désiré sa gloire. Austère jusqu'à l'excès, il redouta le faste et l'éclat. De toutes les pompes dont le Pontife romain est environné, il retint seulement ce qui pouvait porter quelque édification dans les âmes et rejeta tout le reste : humble jusqu'à l'oubli de son caractère et de sa dignité, il recevait les rois et les princes qui venaient le visiter avec une modestie qui touchait leurs cœurs. On le vit dans un entretien particulier qu'il eut avec un prince du sang royal, lui céder la première place, se tenir respectueusement devant lui[2]. Devenu Pape, il ne voulut pas quitter sa robe de moine. Il paraissait ainsi vêtu dans les fêtes publiques à la grande édification du peuple. Il porta cet habit toute la vie; sur son lit de mort il l'avait encore. Sa vie était celle des religieux les plus fervents. Il jeûnait deux fois la semaine, ne portait pas de linge, se contentait d'une nourriture commune et d'un lit très-rude. Il avait une telle délicatesse

1. Ms. 4026.
2. Muratori, *Annales de Gênes*.

de conscience qu'il n'eut pas voulu monter à l'autel avant de s'être purifié des moindres taches dans le sacrement de pénitence, et se confessait tous les jours. Quand il était sur le point de célébrer la sainte messe, son confesseur s'approchait, écoutait ses fautes et le laissait seul. Urbain V donnait alors un libre cours à ses prières et à ses larmes. On vit souvent autour de lui la terre baignée des pleurs qu'il avait versés.

Ses journées étaient ainsi réglées. Après avoir célébré la sainte messe, il récitait les petites heures, puis il donnait des audiences, tenait le consistoire et traitait des affaires de l'Église. A la sixième heure, car les heures se comptaient à Avignon du matin au soir, il se mettait à table. Quand il voyait des mets qui lui plaisaient et qui eussent flatté sa sensualité, il les faisait enlever aussitôt et porter aux pauvres. Pendant le repas, il s'entretenait avec ses camériers des malheurs des temps, leur demandait le nom des nouveaux pauvres qu'ils avaient découverts et prenait des mesures pour les secourir. Tantôt il leur envoyait de l'argent, tantôt il chargeait les médecins attachés à sa personne de les visiter pendant leurs maladies. Après le dîner, il rentrait dans son appartement et prenait un léger repos. Il se levait ensuite, signait des suppliques et se livrait à l'étude pendant quelques heures. Puis, il récitait l'office des morts, les vêpres et les complies du jour et donnait audience pendant une heure aux cardinaux et aux princes. Il sortait ensuite, allait à la promenade dans ses jardins ou faisait quelques pas dans les corridors du palais, en s'entretenant de quelque sujet utile avec ses cardinaux et ses camériers. Au bout d'une heure il rentrait et prenait son dernier repas. Pour donner le temps à ses camériers d'en faire autant après lui, il prenait un livre et faisait une lecture. Lorsqu'ils venaient le rejoindre, il leur disait ce qu'il avait lu et causait familièrement avec eux. Enfin, il récitait matines avec son confesseur, ses camé-

riers et les prélats de sa maison et se mettait au lit tout vêtu à la manière des moines. Avant de s'endormir, il priait avec ferveur. Ses camériers l'entendaient pousser des soupirs, confier à Dieu ses peines intérieures, le prier pour l'immense troupeau confié à sa garde, lui demander les grâces nécessaires pour le bien gouverner. Puis, il s'endormait.

Urbain V était si attaché à ses devoirs que rien ne pouvait l'en distraire. Quand la maladie le retenait au lit, il demandait pardon à Dieu d'employer si mal son temps, et prétendait, comme autrefois Titus, qu'il avait perdu sa journée. Il admettait tout le monde aux audiences publiques. Chacun pouvait l'aborder librement, lui dire ses peines, lui raconter les injustices qu'il avait à subir. Les pauvres étaient mieux reçus que les autres. Quand il apercevait à son audience des pauvres que les cardinaux, par un excès de prudence, voulaient éloigner, il les appelait, les accueillait avec douceur, écoutait leurs demandes et les exauçait quand elles étaient justes. L'or, l'argent, les présents n'étaient rien pour lui. Quand on lui donnait de la soie ou de l'or, il le faisait distribuer sur-le-champ aux Églises et aux monastères. Il ne gardait que les objets de peu de valeur, les fleurs, les fruits que sa bonté bien connue permettait aux pauvres de lui offrir [1].

Avec de telles dispositions, ce grand Pape ne songea guère à agrandir sa famille. Il ne chercha pas à enrichir ses parents ou ses amis. Il ne fit rien pour Jean de Novavilla, son ami de cœur. Il donna l'évêché de Saint-Papoul à un de ses neveux à cause de son grand mérite personnel. Les cardinaux le pressèrent longtemps en vain d'élever à la pourpre son frère Anglic. Son père, qui vivait encore, ne reçut de lui que des marques de vénération et de respect. Cet heureux vieillard vit la gloire de son fils et de sa fa-

1. Ms. 4026.

mille. Il vint à Avignon et y vécut simplement. Urbain V ne voulut pas accepter pour son père la pension de six cents livres que voulait lui faire Jean le Bon. Il disait que son père avait assez de bien pour vivre honorablement. Ce roi exempta de tout impôt à perpétuité les terres de Grisac, de Bellegarde, de Bédouès et de Montbel. Urbain V y consentit, parce que cette faveur retombait sur les pauvres plus que sur sa famille. Ces terres s'appellent encore aujourd'hui *terres d'Aubaine*. Tel fut le Pape qui allait travailler à la réforme de l'Église.

Avant de mettre la main à ce grand ouvrage, il voulut convaincre les cardinaux du besoin que l'Église avait d'une réforme. Il leur en montra dans ses discours la nécessité et chargea les orateurs sacrés de parler dans le même sens. Un homme fameux de l'époque, Nicolas Oresme, qui fut plus tard évêque de Lisieux, était venu à Avignon traiter une affaire intéressant l'université de Paris. La veille de Noel, le Pape l'ayant prié de faire un discours dans la chapelle du palais, le docteur prit pour texte ces paroles d'Isaïe : *Mon salut est sur le point d'arriver, et ma justice va se révéler*. Appliquant ces paroles au temps présent, il montra Jésus-Christ sur le point de venir exercer sa justice et punir les crimes des hommes. L'Antechrist va paraître, le docteur en donne pour raison la corruption des chrétiens, l'inégalité des bénéfices et des richesses, le faste des prélats, la tyrannie de ceux qui gouvernent, le mauvais choix des évêques. Dans la seconde partie de son discours, il répond aux difficultés qu'on pouvait lui faire et termine par une péroraison pathétique, où il exhorte ceux qui l'écoutent à revenir à Dieu, à faire pénitence de leurs crimes, à corriger leurs mœurs afin de travailler à la réforme de l'Église.

Ce discours fit une profonde impression sur l'assemblée. On murmura, on blâma l'imprudence de l'orateur qui avait osé parler ainsi aux princes de l'Église. Mais plusieurs goûtèrent ses avis et commencèrent à changer de vie.

L'effet produit par ce discours ne se borna pas à la cour d'Avignon. La parole du docteur eut un grand retentissement dans l'Église. Partout on était attentif au mouvement que le nouveau Pape imprimait aux esprits.

Urbain V commença la réforme par les cardinaux. Il abolit le droit d'asile dont jouissaient leurs palais. Les meurtriers allaient s'y réfugier et se dérobaient ainsi aux coups de la justice. Les crimes étant impunis se multipliaient outre mesure. Urbain V appliqua le remède que réclamait un aussi grand mal. Cet acte fut reçu avec de grands applaudissements. Pétrarque en loua le nouveau Pape. Après la mort d'Urbain V les cardinaux firent revivre ce privilége. Mais Sixte-Quint voulant de nouveau réformer l'Église, renouvela le décret d'Urbain V et fit à ce sujet une constitution qui est la cinquième de son bullaire, tous les cardinaux furent obligés de la signer. L'abus cessa tout à fait.

Les cardinaux étaient environnés d'une foule de serviteurs indisciplinés qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leur maître. Forts de cet appui, les deux cardinaux de Comminges et de Périgord avaient été sur le point d'en venir aux mains en plein consistoire. Ils allaient introduire la guerre civile au sein d'Avignon, si Clément VI n'eût calmé leur colère. Ces insolents serviteurs commettaient mille vexations contre les fidèles et les clercs que leurs affaires amenaient à la cour pontificale, l'impunité leur étant assurée. Urbain V donna l'ordre au maréchal du palais de les saisir, de les punir sévèrement, de les faire mourir même après les avoir jugés, s'ils commettaient des crimes dignes de la peine capitale. Il y eut dans Avignon des exemples d'une telle sévérité. Bientôt tout rentra dans l'ordre. Les ennemis de l'Église se raillaient du goût que les cardinaux avaient pour le vin de Beaune. Pétrarque est plein de pareils sarcasmes. Les Italiens allaient jusqu'à dire que ce vin était le lien qui enchaînait la cour romaine

au palais d'Avignon. Urbain V savait que l'ordre de Cluny payait au Pape et aux cardinaux un tribut de cette nature. Il fit défense à l'abbé Simon, successeur d'Androïn, de faire de tels envois à la cour romaine, et supprima ainsi un grand scandale : sa lettre est du 14 mars 1364 [1]. Enfin, pour achever la réforme du sacré collége, il prit la résolution de n'y faire entrer que des hommes illustres par leur science ou leurs vertus. Le cardinal Guillaume Bragose était grand pénitencier, quoique diacre. Urbain V trouva que son titre n'était pas en rapport avec les fonctions qu'il exerçait. Il le fit cardinal-prêtre au mois de décembre 1362.

Le zélé pontife tourna ensuite ses regards sur les évêques. Une douloureuse surprise le saisit quand il vit ce grand nombre d'évêques accourus de tous les points de l'univers à la cour romaine. Ne comprenant pas ce qui pouvait les pousser à délaisser ainsi leurs églises, il leur donna l'ordre de sortir d'Avignon, leur rappelant ce grand devoir de la résidence dont le saint-siége lui-même ne peut dispenser sans motifs légitimes. Il disait qu'*une barque sans pilote ne peut éviter les écueils et périt misérablement* [2]. Il fit des lois sévères contre la simonie, renouvela toutes les défenses du concile de Vienne contre la pluralité des bénéfices et tint la main à leur exécution [3]. Les conciles provinciaux, qui sont le nerf de la discipline dans les églises particulières, furent rétablis. Les évêques réunirent leurs synodes au temps fixé par les saints canons. Urbain V donna lui-même l'exemple et fit tenir sous ses yeux plusieurs synodes dans la ville d'Avignon. Une vie nouvelle circulait déjà dans tout le corps de l'Église.

Avant de pourvoir aux siéges épiscopaux qui venaient à

1. Cartulaire de Cluny.
2. *Pontificum doctum.*
3. Labbe, t. XI.

vaquer, Urbain V voulait s'instruire des mœurs et de la doctrine de ceux qu'on lui présentait. Il avait dans ce but, dans toutes les universités de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne, des hommes de confiance qui lui rendaient compte du savoir et de la piété des étudiants. Le clerc qui aimait l'Église et pouvait la servir par ses talents était sûr d'être discerné dans la foule par le regard pénétrant du Pontife. Mais ceux qui ne joignaient pas à leur vertu la science nécessaire pour bien gouverner étaient rejetés sans miséricorde. Le Pontife n'avait égard ni au nom, ni aux recommandations puissantes. La prière des rois eux-mêmes ne pouvait ébranler sa résolution. Il écrivit cette lettre le 24 novembre 1362 au roi d'Angleterre qui lui proposait un sujet indigne pour le siége de Lincoln : « Cher fils, vos envoyés ont paru devant nous et nous ont présenté vos demandes, entre autres celle d'agréer le choix que vous avez fait de Jean de Bulintrac, archidiacre de Londres, votre conseiller, pour l'évêché de Lincoln. Ayant pour vous l'affection d'un père, nous sommes disposé à vous accorder libéralement tout ce que nous pouvons devant Dieu. Mais les cardinaux que nous avons chargés du soin d'examiner la forme de l'élection et la science de l'élu, ont trouvé l'élection invalide. Ils craignent de plus que Jean de Bulintrac, homme vertueux du reste, n'ait pas assez d'instruction pour gouverner une Église formée d'un peuple très-nombreux, et qui passe à bon droit pour une des premières du royaume. Si vous pensez que Jean ait de la science, qu'il vienne à la cour romaine. Sa présence aplanira toutes les difficultés[1]. »

Ses deux prédécesseurs Innocent VI et Clément VI s'étaient réservé l'Église d'Avignon ; il crut cette mesure propre à engendrer des abus et nomma à ce siége son frère Anglic. Il le sacra lui-même le 8 janvier 1363 en présence de

1 Ms. du Vatican, *De la reine de Suède*, 385.

vingt-huit évêques et abbés. Anglic était moins âgé qu'Urbain V. Il avait embrassé l'institut des chanoines réguliers de Saint-Ruf près Avignon. Quand son frère le nomma évêque de cette ville, il était prieur du monastère de Saint-Pierre à Die. Urbain V croyait par ce moyen pouvoir maintenir plus facilement la discipline dans l'Église d'Avignon. Mais bientôt l'expérience lui apprit qu'il n'était pas facile de gouverner une ville où se trouve la cour romaine. L'autorité d'un évêque était insuffisante. Il fallait toute l'autorité du chef de l'Église. Urbain revint donc au système de ses prédécesseurs, et, comme eux, fit administrer Avignon par un vicaire.

Les clercs étaient l'objet principal de sa sollicitude. Il se montra sévère, inexorable envers ceux qui oubliaient les devoirs de leur état. Il prodigua les grâces et les faveurs à ceux qui menaient une vie édifiante. Il pensait avec raison que le cloître est la plaie de l'Église quand la discipline n'y fleurit plus, et voulut rétablir la ferveur primitive. Quand un religieux se présentait devant lui avec les habits étroits des séculiers, il refusait de l'entendre. Le maréchal du palais avait ordre de le repousser. Urbain V commandait à tous ses serviteurs d'arracher des épaules des moines les longues cornettes qu'ils portaient en guise de capuce.

Enfin, il appliqua le remède aux maux qui désolaient le peuple chrétien. Il rétablit dans Avignon une justice sévère, en bannit les usuriers, après les avoir forcés de restituer les gains illégitimes qu'ils avaient faits. Les voleurs et les meurtriers reçurent le châtiment que méritaient leurs crimes. Les mesures qu'il prit furent si sages que le roi de France et l'Empereur lui écrivirent pour le féliciter. Mais il fallait étendre cette réforme à toute l'Église. De concert avec le roi de France, il fit des décrets pour défendre le luxe, les modes indécentes ou ridicules. On abandonna les souliers *à la poulaine*. Les hommes portèrent des cheveux plus courts, des vêtements plus longs et plus modestes.

Quand Urbain V accordait une grâce spirituelle, il y mettait cette condition, qu'on ne suivrait plus les modes indécentes, sous peine de nullité. Il employa les peines ecclésiastiques les plus sévères pour ramener au sentier du devoir les hommes de guerre, et lança l'excommunication sur les grandes compagnies.

Le ciel bénit ces pieux efforts. Les hommes se corrigèrent insensiblement. Le sentiment de la justice et de la vertu renaissait dans les âmes. La foi se réveillait. Les hommes de bien reprenaient courage, les méchants tremblaient, les ennemis de Dieu voyaient s'évanouir leurs espérances : un homme seul avait opéré ce merveilleux changement.

CHAPITRE V

Urbain V rétablit les études et fonde plusieurs universités

Le Pape voulait établir la réforme qu'il avait entreprise sur des bases solides et durables. Il ne voyait pas seulement le temps présent, il travaillait pour l'avenir. Le même zèle qui le poussait à corriger les mœurs lui fit entreprendre la réforme des études.

La science aide l'homme à pratiquer la vertu. Elle élève son esprit au-dessus des choses terrestres, lui fait oublier le monde, les plaisirs, tout ce qui détourne de Dieu. Par elle, nous nous unissons à Dieu ; car Dieu est la vérité, et la science n'est pas autre chose que la recherche et la connaissance de la vérité. Dans la contemplation des vérités naturelles ou revélées, l'esprit se fortifie, s'élève, grandit. Il prend de l'empire sur la matière qui forme la moitié de notre être, la chair est soumise à l'esprit, les sens à la volonté, les passions à la raison. L'étude qui produit la science est un travail qui absorbe toute l'attention de l'âme, l'empêche de voler d'un sentiment à un autre, la fixe sur des objets qui la charment : elle n'a pas le temps de concevoir des pensées de crime. Occupez l'esprit d'un homme, donnez une pâture à cette activité de l'âme qui

pense au mal quand le bon, le juste et l'honnête ne l'attachent plus, et vous aurez réformé tout son être. Voilà pourquoi, lorsque la science est florissante, toutes les vertus naissent autour d'elle. Au contraire, l'ignorance et la barbarie enfantent le crime. Du sein de la nuit qu'elles produisent sortent des vices effroyables. Depuis la fondation de l'Église, cette vérité est devenue plus évidente. Le siècle des Augustin, des Jérôme, des Basile, des Ambroise, le siècle où les conciles posaient les bases de la plus sublime théologie, était aussi le siècle des grands saints. Le siècle qui vit un Innocent III sur le siége de saint Pierre, qui recueillit les enseignements d'Albert le Grand, de saint Thomas, de saint Bonaventure, etc., fut encore le siècle des croisades et du plus pur ascétisme. Mais quand les évêques négligent la science divine, qu'aucun homme ne paraît pour instruire l'Église, que les chefs de la société civile déclarent ne savoir écrire, attendu leur qualité de nobles, on voit un horrible déréglement de mœurs, la cruauté unie à la luxure, on voit le siècle de fer.

Je sais que saint Paul a dit : « La science enfle l'esprit de « l'homme d'un vain orgueil, tandis que l'esprit vivifie, *scien-* « *tia inflat.* » Mais il parle de la science mondaine, de la fausse science, de cette science qui va sans la modestie et l'humilité, ses compagnes ordinaires. Il n'a pas en vue la science qui a fait la gloire de l'Église. Bien loin d'inspirer l'orgueil, elle pousse l'homme à s'abaisser devant la majesté divine. Aussi, quand les Papes ont voulu ranimer dans l'Église la vie spirituelle qui s'affaiblissait, ils ont inspiré autour d'eux le goût et le désir de la science, ils l'ont encouragée par des récompenses, et la réforme s'est opérée toute seule.

Urbain V le comprenait. Pendant son pontificat, il ne cessa pas de favoriser l'étude. Il accorda de grands priviléges aux universités, promut aux dignités ecclésiastiques les clercs qui se distinguaient par leur savoir, s'entoura d'hommes de lettres et ranima partout le goût de la science

ecclésiastique. Il pria Pétrarque de venir le joindre. On connaît l'estime que le poëte avait pour le Pontife, mais on ne sait pas assez quel grand cas le Pontife faisait de Pétrarque. Il lui écrivit souvent, il recevait ses lettres et les lisait avec plaisir, sans se laisser dégoûter par les rudes vérités que le poëte laissait échapper contre la France et la cour avignonaise. Il le combla de bienfaits. Zanobi de Strata, secrétaire apostolique, étant mort, Urbain V eût voulu que Pétrarque acceptât cette fonction. Il ne put l'obtenir. Le disciple et l'ami de Pétrarque, François Bruni, occupa cet emploi, et fut dans ce poste élevé un intermédiaire entre le Pontife et le poëte. Bruni rédigea, sous les yeux d'Urbain V, ces brefs et ces bulles qui font notre admiration ; il sut, en un mot, conserver les belles traditions de la chancellerie de Clément V et de Jean XXII. Je ne sais rien de bien écrit, en une époque demi-barbare, comme le *Regeste* d'Urbain V. Ses lettres montrent plus de goût et une science du latin plus profonde que les écrits de Nicolas Oresme et ceux même de Pétrarque. On y trouve parfois des mots barbares que réprouve l'élégance latine, mais on doit reconnaître que tous les canonistes parlaient ainsi. Les *Décrétales*, le *Sexte*, les *Clémentines* fourmillent d'expressions semblables. Pourquoi en faire un reproche à Urbain V plutôt qu'aux autres? Urbain V avait pour chapelain Amaury Augier, de l'ordre des Augustins, prieur du monastère de Sainte-Marie d'Espira dans le diocèse de Perpignan. Désireux d'avoir sous les yeux les exemples des Pontifes ses prédécesseurs, il engagea Amaury Augier à imiter l'exemple d'Anastase le bibliothécaire en écrivant l'histoire abrégée des Papes. Le chapelain se mit à l'œuvre ; en peu de temps il eut terminé son livre. Comme Urbain V lui en avait donné la première idée, il le lui dédia.

Il s'adresse au Pape en commençant, lui dit le plan qu'il se propose de suivre. « Au reste, ajoute-t-il aussitôt après, « ce livre sera plus utile aux Pontifes romains qu'à tout

« autre, puisqu'il peut servir à augmenter leur prudence, « suivant cette maxime de droit que l'étude des temps passés « donne plus d'expérience à l'homme, ce qu'approuvait un « de vos prédécesseurs, saint Grégoire, quand il disait : « Les traits qu'on a prévus font une blessure moins grave. » « Je vous offre donc, Très-Saint-Père, le livre que j'ai com« posé, ce livre où se trouvent les actes de vos prédéces« seurs, les noms des martyrs et des cardinaux, l'énumé« ration des reliques insignes, l'histoire des croisades. Je « le soumets à la correction de votre sainteté. »

Urbain V étudia ce livre, se pénétra des beaux exemples de ses prédécesseurs et s'efforça de les imiter. Le nom d'Amaury est célèbre dans l'histoire ecclésiastique. L'un des continuateurs des annales de Baronius en parle ainsi : « *On ne trouve pas à cette époque d'historien plus fidèle et plus exact que lui* [1]. » Cependant, il faut mettre quelque restriction à ces éloges. Muratori fait remarquer avec raison qu'Amaury Augier n'a pas su dégager son livre des fables et des erreurs universellement reçues à cette époque. Cet écrivain montre peu de critique lorsqu'il raconte la vie des Papes antérieurs à Innocent III. Entre autres fables, il admet celle de la Papesse Jeanne, il croit que Sylvestre II s'était livré à la magie ; mais depuis Innocent III, il est fidèle et attachant dans ses récits. Il révèle beaucoup de faits propres à résoudre certaines difficultés de l'histoire ecclésiastique.

Urbain V avait pour sacriste un autre Augustin, Pierre Amélius, natif d'Alet. Grégoire XI le fit plus tard évêque de Sinigaglia, archevêque de Tarente, enfin patriarche de Grade et d'Alexandrie. C'est lui qui décrivit en vers latins l'Itinéraire de Grégoire XI. Il ajouta, pour obéir à Urbain V, un livre à l'*Ordo* Romain, qui est le quinzième de la collection. Il y consigna les usages particuliers à la cha-

1. Sponde.

pelle papale au XIVe siècle. Le Pape faisait, comme aujourd'hui, son entrée dans la chapelle entre deux cardinaux. Il portait la mitre et la chape. Dès qu'il était assis, les cardinaux allaient à l'obédience. Chaque fois qu'un cardinal chantait la messe en présence du pape, il devait prêcher. Le Pape lui-même faisait un discours à l'Évangile quand il célébrait la messe les jours de grande fête. L'usage ne permettait pas aux femmes d'assister aux repas du Pape. Les reines et l'impératrice elle-même étaient exclues comme les autres. Jean XXII, Benoît XII, Clément VI observèrent cette règle. Urbain V s'en affranchit, et son exemple a été suivi par ses successeurs.

Un homme qui avait aussi la confiance d'Urbain V, Arnaud Alberti, archevêque d'Auch, neveu d'Innocent VI, vicaire d'Urbain V pour le gouvernement de l'Église d'Avignon, enfin camerlingue de la sainte Église, composa, sous les yeux d'Urbain V, un traité des priviléges, droits et revenus de l'Église romaine. Son manuscrit n'a pas été édité, on le trouve à Paris à la Bibliothèque impériale.

Urbain V montra, par d'autres actes, l'estime qu'il avait pour la science et les belles-lettres. Il entretint à ses frais dans les diverses universités de l'Europe mille, d'autres disent mille quatre cents étudiants [1]. Il leur fournissait des livres et des vêtements, pourvoyait à leur nourriture et veillait sur eux. Lorsqu'ils avaient achevé leur cours d'études, il donnait à d'autres leurs places. La plupart de ces clercs jouèrent un grand rôle dans l'Église, devinrent évêques et parurent avec gloire aux conciles de Pise et de Constance.

Urbain V avait réuni cent jeunes étudiants dans un prieuré dépendant de Saint-Victor à quelques lieues d'Aix. Ils vaquaient, sous la direction des moines, à l'étude de la grammaire et de la rhétorique. Lefournier, religieux de

1. Ms. 1026.

Saint-Victor, cite une lettre de la commune de Marseille priant le Pape d'admettre dans ce monastère quelques clercs sans fortune appartenant à la cité.

Le Pape avait étudié et professé le droit ecclésiastique à Montpellier. Il porta depuis une vive affection à cette ville. Il en donna des preuves en fondant un monastère dédié à saint Benoît et à saint Germain, ainsi qu'un collége d'étudiants attenant au monastère. La bulle de fondation fut expédiée a Rome le 22 janvier 1368. Elle porte qu'il y aura toujours vingt moines conventuels, douze prêtres séculiers pour les offices du jour et de la nuit, enfin seize religieux choisis par l'abbé de Saint-Victor, qui iront étudier à Montpellier le droit ecclésiastique [1]. De temps immémorial la médecine était enseignée à Montpellier. On y venait de bien loin apprendre cette science; la réputation de l'école de Montpellier croissait de jour en jour. Urbain V y fonda le collége de Saint-Matthieu pour douze étudiants en médecine du Gévaudan. Il pourvut à leur entretien. Cette belle institution subsista jusqu'à la révolution française et fit bénir pendant quatre siècles la mémoire de ce Pape.

Urbain V eût voulu voir fleurir tous les arts et toutes les sciences. Il n'en est point qui n'ait reçu de lui des encouragements. Il comprenait combien les chants harmonieux donnent d'éclat et de majesté aux cérémonies de l'Église; il voulut former des hommes spéciaux qui connussent la musique et pussent l'enseigner. Il établit donc à Toulouse une école de chant, il confia à des maîtres choisis le soin de former à cet art de jeunes enfants qui chantaient pendant la messe solennelle dans l'église de l'université et inspiraient aux assistants, par la beauté de leurs voix, le goût de la musique [2].

Mais le grand obstacle aux longues études, c'est la dé-

1. Pagi, t. IV.
2. Baluze, IVe Vie.

pense qu'on y fait. Il arrive que de grands talents ne peuvent se produire, parce que les familles sont impuissantes à fournir à la dépense. Diminuer ces frais, c'est favoriser l'étude. Cette pensée inspira au Pape Urbain V les belles lois somptuaires qui réglaient les dépenses des étudiants. Leurs habits devaient être communs et grossiers. Les riches étoffes étaient proscrites. Ainsi le luxe des étudiants ne pouvait ruiner leurs familles. Les riches n'humiliaient pas les pauvres et ne les forçaient pas à s'éloigner des écoles. Ces mesures ranimèrent l'étude dans toute l'Église. Les jeunes gens vinrent en foule assister aux cours des universités. On croyait revoir les beaux temps d'Innocent III et d'Alexandre III, quand des milliers d'étudiants accouraient à Paris, à Bologne, à Toulouse. Bientôt le nombre des écoles devint insuffisant, et le Pape dut créer de nouvelles universités.

Les Polonais avaient de la peine à venir en France ou en Italie. Des guerres continuelles les empêchaient de se mettre en route. Urbain V, voulant leur fournir le moyen d'étudier, fonda l'université de Cracovie, et, dans une bulle datée du 1er septembre 1364, lui communiqua tous les priviléges des autres universités [1]. Il institua les facultés de droit civil, de droit ecclésiastique, de théologie et de lettres. On pouvait y prendre des grades; les étudiants qui fréquentaient les cours de cette université jouissaient des priviléges que le droit public de l'époque leur reconnaissait.

Il voulait accorder la même faveur à la ville de Vienne. Il chargea le cardinal de Saint-Marc d'examiner si cette ville était d'un accès facile aux étudiants. Ce cardinal ayant donné un avis favorable, le Pape écrivit à ce sujet au duc d'Autriche Rodolphe. Mais diverses causes empêchèrent la réussite de cette affaire.

1. *Regeste*, t. II.

La ville de Prague fut plus heureuse. Urbain V y fonda l'université qui jeta dès les premiers jours l'éclat dont elle brille encore en Allemagne. Il était à craindre que cette université ne fût pas fréquentée, faute de maîtres habiles qui pussent inspirer de la confiance à la jeunesse studieuse. Urbain V fit un appel aux ordres mendiants et les pria d'envoyer à Prague les religieux les plus savants qu'ils eussent. Sa lettre est du 11 novembre 1366. Enfin, il fonda les universités d'Orange et d'Angers.

Tandis qu'il créait des universités nouvelles, Urbain V n'oubliait pas les anciennes. Il accorda d'immenses priviléges à celle de Bologne. L'université de Paris, qui fut pendant tout le moyen âge la maîtresse des études et allait devenir une véritable puissance dans l'Église et dans l'État, était bien déchue. Innocent VI avait formé le projet de la réformer et de lui rendre son ancien lustre. Il mourut sans avoir terminé cette affaire. Urbain V continua les négociations commencées par son prédécesseur et confirma les pouvoirs du cardinal de Saint-Martin-des-Monts, Gilles Aiscelin de Montaigu, et du cardinal de Saint-Marc, Jean de Blandiac.

Les deux cardinaux s'adjoignirent plusieurs docteurs de l'université de Paris, discutèrent avec eux ce qui pouvait être utile aux études et à la bonne discipline Enfin, après deux ans de travaux, ils firent les règlements suivants, qui ont pour nous un grand intérêt et nous révèlent les coutumes de l'époque. La réforme s'étendit aux quatre facultés de théologie, de droit ecclésiastique, de médecine et des lettres. Les professeurs de théologie porteront toujours l'habit ecclésiastique. De peur que l'abondance des matières n'empêche les étudiants de retenir tout ce qu'on leur apprenait, défense est faite aux professeurs d'Écriture sainte d'expliquer à la fois plusieurs chapitres. L'âge requis pour enseigner sera dorénavant vingt-cinq ans. Les étudiants porteront une bible à la classe d'Écriture sainte.

ils y suivront l'explication que fera le professeur. A la classe de théologie, ils auront le livre du maître des sentences. On suivait encore à l'université de Paris ce livre qui avait formé tous les théologiens du moyen âge. Il régnait à cette époque un grand abus qu'il était nécessaire d'extirper. Les professeurs de théologie traitaient pendant leur classe des questions de physique ou de physiologie. Le nouveau règlement le leur défendit. Ils ne devront traiter que des questions dogmatiques. L'usage avait prévalu que les professeurs de théologie apportaient en classe leurs cahiers et les lisaient, ce qui nuisait aux études, l'esprit des étudiants ne pouvant être captivé par une simple lecture. Un article du nouveau règlement défendit aux professeurs de théologie d'employer cette méthode. On leur permit seulement d'avoir quelques notes écrites indiquant les divisions de leur cours, les textes des saints Pères, ceux des conciles et de l'Écriture sainte ainsi que les principales difficultés. Aucun professeur ne pourra donner ses cahiers à copier s'il ne les a soumis au chancelier de l'université et au collége des professeurs de théologie.

Quant à la médecine et au droit ecclésiastique, on établit pour règle que les étudiants qui voulaient prendre des grades suivraient les cours et étudieraient ces deux sciences dans les livres approuvés par le saint-siége et par les règlements universitaires.

Les étudiants en théologie, en droit et en médecine avaient le privilége d'être assis sur des bancs. Les deux cardinaux voulurent maintenir cette coutume, mais ils défendirent l'usage des bancs à ceux qui étudiaient les belles-lettres. Ils devaient, par respect pour leurs maîtres, s'asseoir à terre. Enfin, pour rendre les études moins onéreuses, on défendit aux professeurs de lettres d'exiger une rétribution quelconque de ceux qui voulaient prendre des grades en leur faculté. Quand un étudiant se présentera aux examens pour recevoir le grade de licencié, il jurera

qu'il n'a rien donné. Si quelque professeur avait exigé une somme d'argent, on lui fait une obligation de conscience d'en restituer le double à l'Église de Paris.

Ce règlement fut signé à Avignon le 3 juin 1366, par les cardinaux de Blandiac et de Montaigu, et par les chanceliers de l'université de Paris en présence du maître du sacré-palais, de l'auditeur de la chambre et de plusieurs autres grands personnages[1].

Ainsi le Pape Urbain V put terminer cette grande affaire commencée sous Innocent VI. On y travailla sous ses yeux. Il donna ses conseils aux deux cardinaux. Grâce à lui, on vit revivre les belles années de l'université de Paris. Les études refleurirent, le concours des étudiants fut immense. L'université prit de jour en jour plus d'empire dans l'Église et dans l'État. Elle devint un corps puissant que les rois et les Papes consultèrent. Il en sortit des légions de théologiens et de juristes. Enfin, pendant le grand schisme, elle usa de toute son influence pour mettre un terme aux maux de l'Église. Sans elle le schisme aurait duré plus longtemps. Il est vrai que sa gloire a été un peu éclipsée par la doctrine de Gerson et de Pierre d'Ailly sur la prééminence des conciles œcuméniques. Mais il n'y a rien d'étonnant que des hommes attachés d'ailleurs à l'Église et au saint-siége aient exagéré la puissance et les droits du concile œcuménique, lorsque le concile était l'unique remède aux maux de l'Église. Quoi que l'on puisse dire contre Gerson et Pierre d'Ailly, l'université de Paris aura toujours la gloire d'avoir provoqué la fin du schisme et d'avoir réussi à l'éteindre. Cette gloire rejaillit en particulier sur le Pape Urbain V, qui réforma cette université, en corrigea les abus, y rétablit la discipline et les fortes études, la rendit, comme autrefois, la maîtresse des arts et des sciences.

1. *Histoire de l'Université de Paris*, t. IV.

CHAPITRE VI

Urbain V excommunie Barnabo Visconti. Victoire de l'armée ecclésiastique

Après avoir travaillé avec ardeur à la réforme de l'Église, Urbain V poursuivit les autres buts qu'il s'était proposés en montant sur le trône. Il voulait ramener l'Église romaine aux lieux d'où l'avait bannie la fureur des guerres civiles, et prémunir à l'Orient la chrétienté contre les envahissements des infidèles. Il ne s'agissait pas seulement de la possession de Jérusalem et de l'Égypte Constantinople était menacée. Cette ville prise, l'Europe allait être inondée par des flots de barbares, et la chrétienté, environnée de tous côtés par l'ennemi puissant qui l'étreignait au Sud et à l'Orient, serait réduite aux dernières extrémités. Pour la sauver, Urbain V voulut renouveler les croisades et précipiter encore l'Occident sur l'Orient. Si les princes eussent compris la pensée d'Urbain V, l'empire grec serait encore debout, et on ne verrait pas l'Europe, cette terre de la civilisation, souillée par la présence des barbares.

Mais il y avait des obstacles à ces grands desseins. L'Europe était divisée, les princes et les villes se faisaient la guerre. Il fallait leur prêcher la paix, les unir entre

eux. Barnabo Visconti était, aux yeux du Pape, un autre obstacle. Tandis que les rois se ligueront pour la délivrance de l'Orient et que le Pape sera attentif à les diriger par ses conseils, l'impie Barnabo voudra sans doute s'agrandir aux dépens de ses voisins, ravager les États de l'Église, s'emparer de Bologne et de la Romagne. La prudence conseillait donc de travailler à la ruine de Barnabo avant d'entreprendre la croisade. Urbain V dévoilait à ce sujet ses pensées dans une lettre qu'il écrivit au cardinal Albornos, le 2 juillet 1363. « Nous défendons qu'on prêche la croisade, comme nous l'avons déclaré à nos chers fils, Jean, roi de France, et Pierre, roi de Chypre, tant que l'hérétique Barnabo ne sera pas vaincu ou revenu à de meilleurs sentiments. Puisse notre Sauveur dans sa miséricorde faire l'une ou l'autre de ces deux choses [1] ! »

L'historien de Milan, qui se montre si partial pour Barnabo, reconnait cependant la pureté des motifs qui faisaient mouvoir Urbain V. Il ne voit pas dans la condamnation de Barnabo une vengeance privée. Les Visconti étant en Italie un obstacle aux desseins d'Urbain V, il lui paraissait naturel que ce Pape leur fît une guerre acharnée. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations*, semble condamner l'énergie qu'Urbain V déploya contre Barnabo. Elle ose dire que ce Pape aurait dû s'humilier devant le tyran, ce qui paraîtra sans doute excessif à tous ceux qui liront ses *Révélations* [2]. On ne peut nier que les motifs d'Urbain V ne fussent légitimes. L'Église n'avait pas d'ennemi plus redoutable que le seigneur de Milan. C'était pour le Pontife un devoir de faire sentir à cet impie les armes de l'Église.

Mathieu, Galéas et Barnabo Visconti furent les trois neveux de Lucchin Visconti et de Jean, son frère, archevêque de Milan. Galéas et Barnabo avaient conspiré, dans

1. *Regesta*, t. I, fol. 214.
2. *Révélations*, liv. IV, ch. XLIII.

leur jeunesse, la mort de leur oncle Lucchin. Ils eussent payé ce crime de leur tête, si l'archevêque n'avait intercédé en leur faveur. On leur fit grâce de la vie et on les exila. A la mort de l'archevêque, Mathieu, Galéas et Barnabo se partagèrent le duché de Milan. Milan et Gênes appartinrent en commun aux trois frères. On fit trois lots des autres villes et on tira au sort. Mathieu eut Parme, Plaisance, Bologne et Lodi ; Galéas, Coni, Verceil, Novare, Asti, Tortone et Alexandrie. Les trois villes de Crémone, de Bergame et de Brescia échurent en partage à Barnabo. Mais bientôt Galéas et Barnabo conçurent de l'envie contre leur frère aîné. Ils prirent pour prétexte son libertinage, qui pouvait leur aliéner l'esprit des peuples, mais au fond ils n'étaient poussés que par le désir de partager une riche succession. Ils formèrent contre lui un horrible complot. Les trois frères s'étant rendus à Monza, pour y célébrer la fête de saint Michel (1355), Galéas et Barnabo firent servir à Mathieu des cailles empoisonnées. Il ressentit à l'instant de grandes douleurs d'entrailles, retourna le même soir à Milan, où il expira le lendemain parmi d'horribles souffrances.

Barnabo demeura seul maître à Milan après ce crime. Galéas, moins méchant, sépara sa politique de celle de Barnabo et se retira dans ses terres. La ruse, la perfidie, la cruauté formaient le caractère du seigneur de Milan. Sa vie est un long tissu de crimes. Impitoyable envers ses ennemis, il prenait ombrage de ses meilleurs amis Il s'opposa de tout son pouvoir à la prédication de la croisade contre le tyran de Césène et de Forli. Par son ordre, le prêtre qui prêchait à Milan la croisade fut saisi et brûlé avec un raffinement de cruauté incroyable. Il ne pouvait souffrir les prêtres et les moines. Il fit un jour venir en sa présence l'archevêque de Milan, qui lui avait désobéi, l'obligea de ployer le genou devant lui, et lui parla ainsi : « Ne sais-tu pas, homme de rien, que dans mes terres, je

suis empereur et pape? Je puis beaucoup plus que l'Empereur et que Dieu lui-même » Il s'arrogeait la puissance spirituelle dans tous ses États. Ceux qui lui résistaient éprouvaient bientôt sa vengeance. La persécution sévit à Milan contre l'Église. Les supplices qu'inventèrent autrefois Néron et Dioclétien furent renouvelés. Beaucoup de prêtres et de moines eurent la tête tranchée. Plusieurs furent étendus sur le chevalet, d'autres brûlés dans une machine d'airain, un frère mineur eut les oreilles percées d'un fer rouge. Le temps était venu de mettre un terme à tant d'horreurs.

Quand Urbain V monta sur le trône, Barnabo craignit que l'orage ne vînt fondre sur lui. Il fut le premier de tous les princes de l'Europe qui envoya au nouveau Pape une ambassade pour le féliciter. Ses députés se présentèrent d'abord au Pape, tâchèrent de lui persuader que Barnabo s'était réjoui plus que personne de son élévation à la tiare, ce que le Pape n'eut garde de croire. Enfin, ils le supplièrent de faire la paix avec leur maître. Urbain V les écouta gravement. Puis il prit la parole et leur dit qu'il était lui-même disposé à la paix, mais qu'il n'y souscrirait qu'à trois conditions : Barnabo devra rendre à l'Église les terres qu'il lui a enlevées et qu'il retient injustement, il mettra un terme à sa tyrannie et se corrigera de ses vices, enfin, il promettra d'obéir à la sainte Église. La paix était à ce prix.

Les ambassadeurs comprirent qu'ils n'avaient rien à espérer d'Urbain V. Avec un homme aussi ferme, il était inutile d'employer les moyens qui avaient tant de fois réussi à la cour d'Avignon ; aussi ne cherchèrent-ils pas à acheter des protecteurs dans le sacré collége. Le roi de France était l'allié de leur maître. Sa fille était devenue l'épouse du fils de Galéas. Comme il était alors à la cour d'Avignon, ils allèrent implorer sa médiation. Le roi les écouta, vint trouver le Pape et lui dit toute la reconnais-

sance qu'il lui garderait, s'il accordait la paix à Barnabo. Urbain V demeura inébranlable dans sa résolution. Il fit au roi la même réponse qu'aux ambassadeurs. Jean sortit aussitôt d'Avignon, parcourut la Provence et le Languedoc, en attendant l'arrivée du roi de Chypre, Pierre de Lusignan[1]. Les ambassadeurs de Barnabo le suivirent pour l'engager à revenir à Avignon reprendre le fil de cette négociation. Le roi ne voulut pas se rendre à leurs désirs.

Cependant Urbain V, qui avait renouvelé, le 30 décembre dernier, l'excommunication lancée contre Barnabo par le Pape Innocent VI, commença de nouvelles procédures[2]. Soit que Barnabo n'ait pas été excommunié nommément la première fois, soit que les peines portées contre lui ne fussent pas assez sévères, Urbain V voulut prononcer une nouvelle sentence. Il fit d'abord citer Barnabo à comparaître devant lui. L'acte d'accusation fut publié dans toutes les villes d'Italie au mois de janvier[3]. Il contenait les principaux crimes qu'on reprochait à ce tyran. Urbain V lui donna tout le mois de février pour répondre aux accusations portées contre lui.

Enfin, le 1er mars, il se décida à lancer l'excommunication. Les ambassadeurs de Barnabo demandèrent un délai de quatre jours. Le Pape l'accorda. Ce délai expiré, Urbain V prononça la sentence au milieu de cérémonies lugubres qui jetèrent la terreur dans tous les esprits. Le 4 mars, de bon matin, il vint s'asseoir sur son trône dans la salle du consistoire ; les cardinaux l'environnaient ; la foule se pressait dans l'enceinte trop étroite pour contenir tous ceux qui voulurent être témoins de ce grand spectacle. Urbain V donna l'ordre à deux cardinaux de parcourir le palais, de chercher Barnabo et de l'introduire. On attendit

1. Baluze, *Miscellanea.*
2. Ms. du Vatican, 2520.
3. Villani.

en silence que cette formalité fût remplie. Un homme se présenta pour répondre au nom de Barnabo, mais il ne put produire l'acte qui lui donnait cette procuration et on refusa de l'entendre.

Cependant tous les officiers de la maison du Pape et les soldats qui gardaient le palais, prenaient les armes et cernaient la salle du consistoire. Quand les deux cardinaux eurent parcouru tout le palais, ils vinrent dire au Pape qu'ils n'avaient pas trouvé Barnabo. Alors, se levant d'un air majestueux, Urbain V prit la parole. Il se plaignit amèrement de toutes les infidélités de Barnabo, retraça dans un langage éloquent ses crimes, ses perfidies, la haine qu'il portait à l'Église, le dénonça comme hérétique, et, devant l'assemblée tout émue, il prouva qu'il était nécessaire de retrancher de l'Église un membre qui la déshonorait. Quand il eut cessé de parler, il s'assit et fit lire la bulle d'excommunication Barnabo était condamné comme hérétique et schismatique ; il était maudit du saint-siége, privé de tous ses titres, dignités, honneurs et priviléges. Tous les droits que les Papes et les Empereurs lui avaient accordés, la bulle les annulait. L'administration de ses biens lui était enlevée, ses sujets étaient déliés du serment de fidélité. Son épouse devait le considérer comme hérétique et schismatique ; elle pouvait se séparer de lui. Urbain V enveloppa dans la même condamnation tous ceux qui aideraient Barnabo de leurs conseils, ses sujets s'ils lui obéissaient encore, ses soldats s'ils ne désertaient pas sa cause dès qu'ils auraient connu la bulle d'excommunication. Il accordait une indulgence plénière à ceux qui prendraient les armes contre Barnabo. Enfin, toute la postérité de cet impie était frappée des mêmes peines que lui, ses enfants furent déclarés inhabiles à lui succéder, étant issus d'un hérétique et d'un infidèle.

Quand on eut achevé la lecture, le Pape, comme pour ajouter quelque chose à la terreur dont les assistants

étaient saisis, tomba à genoux, et, levant ses yeux et ses mains au ciel, il implora d'une voix émue l'aide puissante de Jésus-Christ dont il était le vicaire; il supplia saint Pierre, saint Paul, toute la cour céleste de ratifier sa sentence, de lier du haut du ciel le tyran infidèle et cruel qu'il venait de lier sur la terre. Tous les assistants frémirent en entendant ces paroles. Le ciel écouta la prière d'Urbain V. La malédiction divine tomba sur Barnabo et sur toute sa race. Sa puissance ne passa pas aux mains de ses enfants. Ils moururent tous avant leur père. La sentence qu'Urbain V prononça sur la terre fut ratifiée dans le ciel.

Déjà Barnabo était environné d'ennemis. Le marquis de Montferrat le pressait du côté du Piémont, et se signalait tous les jours par de nouveaux exploits. La ligue des seigneurs lombards, qu'Albornos avait formée l'année précédente, allait prendre l'offensive à l'est de Milan. Au midi, Gênes s'apprêtait à faire la guerre au tyran. Mais tant de disgrâces ne purent abattre la fierté de Barnabo; il réunit toutes ses troupes et les dirigea sur Bologne. L'armée ecclésiastique, voulant arrêter sa marche, vient à sa rencontre jusqu'à Solara, petite ville située entre Bologne et Modène. Les deux armées sont en présence, une petite rivière les sépare; des deux côtés on attendait le moment où l'ennemi tenterait le passage du gué pour tomber sur lui. Après quelques jours d'attente, on vint annoncer à Lopez de Luna, général en chef de l'armée ecclésiastique, que Barnabo se disposait à lever le camp. Lopez jette à la hâte un pont sur la rivière; il est bientôt sur l'autre rive et vient présenter la bataille à Barnabo. Les Milanais s'imaginent que Lopez a reçu dans la nuit de puissants renforts, et commencent à perdre courage; ils voudraient battre en retraite, mais ils redoutent la honte qu'il y a à fuir, et le combat s'engage sur toute la ligne. Le choc de l'armée ecclésiastique fut terrible. Les Milanais ne tardent pas à

s'ébranler, bientôt ils rompent leurs rangs, jettent leurs armes et prennent la fuite. L'armée de l'Église les poursuivit longtemps: la nuit seule put mettre fin au carnage. Le nombre des morts fut immense, les principaux chefs de l'armée de Barnabo furent faits prisonniers; Ambrosiole, bâtard du tyran, était du nombre. Du côté de l'armée ecclésiastique le nombre des morts fut très-petit; mais la joie de la victoire fut tempérée par la mort prématurée du neveu du légat, Garcias Albornos. Il s'était précipité au fort de la mêlée, on l'entoure aussitôt, il fait des prodiges de valeur pour se dégager sans pouvoir y réussir. Il aurait pu s'avouer vaincu et se rendre, il préféra mourir. Comme un lion cerné par les chasseurs, le danger accroît son audace; il frappe à droite, à gauche, il immole tous ceux qui osent l'approcher; mais bientôt les blessures qu'il a reçues et son sang qui coule épuisent ses forces, il ne peut plus lutter, il tombe, il meurt.

Toute l'armée pleura le jeune chef qu'elle avait accoutumé de voir aux premiers rangs les jours de combat. Mais personne ne le regretta comme Albornos; il fut inconsolable. Dans une autre bataille, il avait perdu un autre neveu, Blasco Fernand; toutes ses espérances s'étaient concentrées sur Garcias; sa race s'éteignait avec lui. Le Pape eut pitié de cette immense douleur; il entreprit de le consoler, et il écrivit au cardinal cette lettre admirable :

« Nous avons appris avec bonheur que grâce à vos conseils, ainsi qu'à la valeur et à la discipline de vos troupes, l'armée de Barnabo a été vaincue et mise en pleine déroute. Cette victoire ajoute encore à tout ce que vous avez fait pour l'Église. Mais notre joie s'est évanouie et la tristesse a rempli notre âme lorsque nous avons appris que votre neveu, ce jeune homme si illustre par son courage, avait péri dans le combat. Il n'y a rien d'étonnant que vous le pleuriez. Vous avez perdu un homme en qui la plus florissante jeunesse

étant unie à la vertu ; comment pouvoir retenir ses larmes? Cependant, tâchez de ne pas succomber à votre douleur, vous le plus courageux et le plus prudent de tous les hommes. La douleur n'est propre qu'à aggraver les pertes que nous faisons loin de les réparer. Dans le malheur qui vient de vous frapper, nous voyons pour vous quelques sujets de consolation. D'abord, Garcias est mort pour la cause de l'Église, qui doit nous être plus chère à nous chrétiens que la patrie elle-même ; il a combattu vaillamment, comme on l'a dit, il est tombé avec gloire; il a vengé sa mort; de plus, il nous semble que son sang a valu la victoire à ses compagnons d'armes. Il est mort tout seul, comme il avait tout seul repoussé l'ennemi, ainsi que la renommée le publie. Enfin, par cette mort si belle, il a fini une vie pure et pleine d'espérance, une vie qu'aucune tache n'a flétrie. La vie des hommes a des vicissitudes, comme leur fortune. Un homme après avoir mené une vie irréprochable se déshonore quelquefois par le vice et contracte des taches; c'est pourquoi on ne saurait trop louer ceux qui meurent glorieusement [1]. »

Garcias Albornos ne fut pas le seul que le Pape pleura. Tous ceux qui périrent dans le combat étaient ses enfants, il devait donc les regretter. Il donna quelques larmes aux soldats mêmes de Barnabo. C'est en ces termes qu'il parle d'eux dans une lettre qu'il écrivit à l'un des alliés, Nicolas d'Este, pour le féliciter de cette victoire :

« Nous ne pouvons nous réjouir de la perte de ceux que le Christ a rachetés de son sang. Nous en gémissons profondément. Cependant, nous voyons avec de grandes actions de grâces l'humiliation de l'impie Barnabo et de tous ses adhérents. Fort de leur appui, il a osé lever sa tête orgueilleuse contre Dieu, contre la foi catholique, contre l'Église. Nous rendons grâces au Très-Haut, qui, de

1. Sépelvueda, Ms. du Vatican, 383.

sa main puissante, met en fuite les superbes, exalte l'Église et ses enfants. Nous louons la diligence que vous avez mise à nous apprendre la nouvelle de cette victoire. Nous vous exhortons, nous vous engageons vivement, vous et les autres confédérés, à poursuivre avec vos soldats et ceux de l'Église l'hérétique Barnabo ainsi que ses alliés, maintenant qu'ils sont dans la consternation, que leur puissance déjà ébranlée va s'écrouler, comme on ne peut en douter[1]. »

Le Pape ne se trompait guère. Barnabo se crut impuissant à résister plus longtemps; il vit sa ruine prochaine, et, découragé par les revers qu'il venait d'essuyer, il implora la paix. Le Pape pensait que l'Église doit imiter la miséricorde de Dieu, et ouvrir ses bras aux méchants qui s'humilient et reviennent à elle; il se montra disposé à traiter avec Barnabo et donna en conséquence des pleins pouvoirs au cardinal Albornos pour la conclusion de la paix. Il n'y mit qu'une condition : toutes les villes du Bolonais occupées par le tyran devaient être rendues à l'Église.

La condition parut trop dure à Barnabo; il fit traîner en langueur les négociations; il profita même des rapports qu'il eut avec les alliés pour tenter de les séparer du Pape et de les gagner à sa cause. Le roi de France et celui de Chypre, qui étaient alors à Avignon, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'engager à conclure la paix. Il refusa d'écouter leurs conseils, les joua, et fit de grands préparatifs de guerre. Il serait entré de nouveau en campagne sans la menace que lui firent l'Empereur et le roi de Hongrie, d'envahir le Milanais à la tête de leurs troupes, s'il ne s'empressait de se réconcilier avec l'Église.

1. *Regesta*, t. I, fol. 175.

CHAPITRE VII

Urbain V publie la croisade contre les infidèles et travaille à l'union des princes chrétiens.

Pierre de Lusignan, roi de Chypre, venait d'arriver en France. Jean le Bon était allé à sa rencontre, et tous les deux firent leur entrée à Avignon le 29 mars 1363. Le roi de Chypre venait solliciter les secours du Pape et des rois de l'Europe, leur peindre le triste état où Jérusalem et la Palestine étaient tombées, les dangers qui menaçaient les chrétiens de l'Orient.

L'Égypte, la Palestine, l'Asie Mineure tout entière étaient au pouvoir des infidèles. Les îles qui formaient à l'orient le boulevard de l'Europe allaient devenir leur proie. Les Ottomans, race nouvelle et bouillante d'ardeur, ravivaient l'ancien fanatisme et rajeunissaient l'empire de Mahomet. Il y avait tout à craindre de ce peuple dont le génie égalait le courage.

Si les rois, si les peuples de l'Europe s'abandonnent à une dangereuse sécurité et ne paraissent pas disposés comme autrefois à voler à la défense des saints lieux, un pontife est assis sur le trône de saint Pierre qui comprend

les dangers de l'Europe et la nécessité où sont les princes de se liguer contre l'ennemi commun. Avant l'arrivée du jeune roi de Chypre, Urbain V avait déjà résolu d'unir l'Europe contre les infidèles. La présence de ce prince hâta la réalisation de ses projets; peut-être aussi les nouvelles qui lui vinrent d'Orient le déterminèrent à publier la croisade plus tôt qu'il n'aurait voulu.

Tandis que les Grecs, affaiblis par les divisions, ne songeaient guère à se défendre, les Turcs avaient fait des armements formidables. Tout à coup leur chef Amurat passe le détroit des Dardanelles avec une armée de soixante mille hommes, se jette sur Gallipoli et la prend d'assaut. De là il se porte sur Andrinople et s'en empare après un siége très-court. Il est maître de toute la Thrace et menace la Grèce. Cette nouvelle jeta l'effroi dans la cour romaine. Le Pape fut consterné. Il pensa qu'il fallait se hâter de secourir l'Orient si on voulait sauver l'Europe. Le vendredi saint, il fit dans la chapelle haute du palais un discours qui arracha des larmes à tous les assistants. Il dit le triste état de l'Orient, l'audace des ennemis de Dieu, les dangers qui menaçaient l'Église et toute la chrétienté, si les princes de l'Europe n'étaient pas émus à la nouvelle de tant de désastres. Quand il eut tracé ce tableau, il publia la croisade contre les Turcs, invita les assistants à prendre la croix et à voler au secours de leurs frères. Il leur promit une indulgence plénière et le pardon de leurs fautes.

Les paroles du Pape, son émotion, les cérémonies de ce jour de tristesse, le souvenir du sang que Jésus-Christ avait à pareil jour versé sur le Calvaire firent sur tous les cœurs une vive impression. Le cri des croisades retentit sous la voûte du temple. L'ancien enthousiasme semblait revivre, les siècles de foi renaissaient. Les deux rois s'approchèrent de l'autel, reçurent la croix des mains du Pape et jurèrent de s'enrôler sous les bannières du Christ. Le roi de France, qui avait une foi très-vive, attribuait tous ses

malheurs et ceux de son père au refus que fit Philippe de Valois de passer en Orient avec une armée, comme il l'avait promis au Pape Jean XXII. Il voulut réparer cette faute, et ce fut là surtout ce qui l'engagea à prendre la croix[1]. Une foule de grands personnages suivirent l'exemple de ces deux rois et s'enrôlèrent. Le Pape donna un délai de deux ans pour réunir les troupes. Il permit au roi Jean de prélever des décimes sur tous les biens du clergé. Les évêques reçurent l'ordre de faire prêcher la croisade dans leurs églises. Le cardinal de Talleyrand-Périgord, homme d'un courage à toute épreuve et qui valait à lui seul une armée, fut nommé légat de la croisade; le roi de France reçut le titre de généralissime des croisés. Le Pape frappa d'anathème tous ceux qui voudraient attaquer le roi de France et le détourneraient de la guerre sacrée. Dans la bulle où les pouvoirs de généralissime étaient donnés à Jean le Bon, Urbain V tenait ce langage digne à la fois d'un habile politique et d'un grand saint :

« Nous ressentons la plus vive douleur au moment où nous vous rappelons que la nation perfide des Arabes, ennemie du Sauveur et de la foi orthodoxe, a depuis longtemps envahi la terre sainte, grâce à la coupable négligence des chrétiens et en punition de leurs péchés. Ce peuple occupe encore et souille de crimes la terre sainte; il tient sous le joug la cité qui devait être la reine des nations. A ces malheurs viennent se joindre les maux causés aux chrétiens par la tyrannie des Turcs, maux qui s'aggravent tous les jours davantage. La rage des Turcs, qui va croissant et qui aspire à répandre le sang chrétien, menace d'un grand danger la chrétienté, si les fidèles ne s'unissent et ne viennent réprimer la témérité présomptueuse de ces hommes qui se confient dans leur férocité. Inspiré sans doute par le Saint-Esprit, notre cher fils en Jésus-

1. Raynaldi.

Christ, Pierre, roi de Chypre, a redouté pour la chrétienté des malheurs plus grands encore si l'on n'emploie des moyens efficaces pour les conjurer. Connaissant l'état où se trouvent en ce moment les infidèles, il assure qu'ils sont affaiblis, anéantis par la peste et par la discorde, autant que par la prise de Satalieh et de plusieurs autres places que le même roi, par son industrie, par ses travaux et par son or, a pu arracher des mains des infidèles, ce qui les a remplis de crainte. Ce prince magnanime et dévoué a bravé, pour le service de Dieu, les périls d'un long voyage; il s'est présenté devant le saint-siége, il est venu nous dire quelles voies il fallait suivre, quels moyens prendre pour recouvrer la terre sainte et briser la puissance des Turcs et des Arabes [1]. »

Le Pape eut avec le roi de France des entretiens secrets où le plan de la croisade fut arrêté. Le roi avait un grand désir de passer en Orient. S'il eût vécu, on eût vu se renouveler ces grands exploits par lesquels se signalèrent en Orient Louis VII et Philippe-Auguste. Après avoir pris congé du Pape, il retourna dans son royaume pour préparer cette grande expédition. Il vint à Paris en traversant la Bourgogne. De son côté, le roi de Chypre alla parcourir toutes les cours de l'Europe et solliciter des secours en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, en Hongrie. Il fit partout les récits qui avaient tant ému la cour d'Avignon. Le Pape ne resta pas inactif. Il ordonna des prières publiques pour l'heureuse issue de la croisade, envoya dans tous les royaumes de l'Europe des prédicateurs de la croisade qui avaient mission d'enrôler tous ceux qui voudraient prendre la croix. Il accorda en partie au roi de Chypre les revenus des plus riches églises de l'Orient. Les amendes infligées par les officialités et les aumônes des fidèles furent affectées à la croisade. Enfin

1 *Regeste*, t. I.

Urbain V écrivit à tous les princes chrétiens pour les engager à se liguer contre l'ennemi commun. Le premier qui reçut les lettres du pontife fut l'empereur Charles IV. Urbain V employait les arguments les plus propres à le persuader ; il lui disait les efforts de Pierre de Lusignan contre les Turcs, la prise de Satalieh et des autres villes, l'alliance du roi de France et du roi de Chypre. Il écrivit de même à Édouard III, roi d'Angleterre, ainsi qu'à Louis de Hongrie. Il exhorta en particulier le roi de Navarre Charles le Mauvais à imiter le noble exemple du roi son beau-père, à déposer la haine qu'il nourrissait contre lui depuis si longtemps, à retirer ses troupes de la France. Urbain V écrivit encore à Jean, marquis de Moravie, à Wenceslas, duc de Luxembourg, à Rodolphe d'Autriche, à Rodolphe de Souabe, au doge de Venise Laurent Celso, ainsi qu'au doge de Gênes Gabriel Adorno, que le peuple de Gênes venait de porter au pouvoir peu de jours avant la mort de Simon Boccanégra, son ancien doge. Le Pape priait les deux républiques de mettre leurs flottes au service de la croisade. Le doge de Venise avait déjà promis des vaisseaux à Pierre de Lusignan. Enfin, Urbain V invita les grandes compagnies à passer en Orient sous la conduite du roi de Chypre. Il voulait délivrer la France et l'Italie des ravages de ces troupes indisciplinées et faire servir au triomphe de la foi et de l'Église des hommes de crime.

La pensée du Pape fut comprise par les nobles et par le peuple. Les prédicateurs de la croisade et les exhortations de Pierre de Lusignan opéraient des fruits merveilleux. Partout on prenait la croix ; bientôt une armée formidable se ruera sur les infidèles. Mais le terme de deux ans que le Pape avait d'abord fixé pour le départ des croisés lui parut trop long. Il craint que les infidèles un moment abattus ne reprennent leur ancienne audace si on tarde trop de secourir l'Orient. Il devance d'un an le départ des

croisés, leur assigne Venise comme point de ralliement et demande au roi de Hongrie des munitions pour les croisés et le passage sur ses terres.

Le roi de Hongrie, l'Empereur et les autres princes de l'Europe ne comprirent pas les dangers qui menaçaient la chrétienté. Tous refusèrent de s'enrôler. Ils ne virent pas que leurs intérêts étaient dans l'Orient, que la tranquillité de l'Europe serait troublée pendant plusieurs siècles, si les boulevards de la chrétienté, Rhodes, Chypre et Constantinople, venaient à tomber entre les mains des infidèles.

Une nouvelle invasion de barbares menaçait l'Europe. Au lieu de s'unir pour conjurer le danger, les princes se faisaient mutuellement la guerre. De misérables querelles les divisaient, ils sacrifiaient le bien général à des vengeances particulières. Comme aux siècles de barbarie, ils paraissaient insensibles aux grandes choses. Aucune pensée élevée ne dominait la politique des rois. La guerre était partout. Avec une hauteur de vue qui étonne dans un pareil siècle, Urbain V devina que la nouvelle croisade ne réussira pas mieux que les autres si les princes de l'Europe n'oublient leurs querelles; que les barons déserteront bientôt le drapeau de la croix, si les rois ne se mettent à leur tête. C'est dans ce but qu'il tenta de réconcilier les rois entre eux et avec leurs peuples.

L'empereur Charles IV venait de rompre avec le roi de Hongrie, une guerre furieuse allait éclater qui mettrait le trouble en Allemagne et empêcherait la croisade. Urbain V envoie en Allemagne l'évêque de Volterra avec la mission de travailler à la réconciliation de ces deux princes. Il écrivit en même temps aux évêques d'Allemagne ainsi qu'aux grands de l'empire et de la Hongrie, les priant de s'interposer pour les amener à la concorde. Sur ces entrefaites mourut la mère de Louis de Hongrie, la reine Élisabeth. Le Pape écrivit une lettre de consolation au roi de Hongrie, qui portait à sa mère une vive affection. Il l'en-

gageait à maîtriser sa douleur et à tourner vers le ciel toutes ses espérances. Cette lettre acheva l'œuvre du légat, désarma la colère du roi de Hongrie, qui fit la paix avec l'Empereur pour plaire au Pape.

Casimir, roi de Pologne, avait répudié son épouse légitime pour vivre avec une juive du nom d'Esther, qui lui donna plusieurs enfants. Il ne voulut pas les présenter au saint baptême. Le peuple et les grands murmuraient, une guerre civile paraissait imminente, si le Pape, à qui la reine de Pologne avait demandé justice, n'eût déterminé Casimir à mettre un terme au scandale qui affligeait ses sujets.

En Suède on voyait des crimes encore plus affreux. Le roi Magnus se souillait de débauches honteuses sans respect pour la dignité du trône. L'évêque de Linkœping s'unit contre lui avec les grands du royaume. Le roi voulut se venger. Il dénonça au Pape le complot et lui demanda que l'évêque de Linkœping fût déposé. Urbain V connaissait la conduite scandaleuse que tenait le roi. Il lui répondit qu'il ne pouvait sur sa demande déposer un évêque ; le droit s'y opposait. Si quelqu'un vient au nom du roi accuser ce prélat et poursuivre la cause d'une manière régulière, le Pape prononcera son jugement. Cette réponse inspira du courage à l'évêque, aux grands, à tout le peuple. On y vit la preuve qu'Urbain V n'embrassait pas la cause d'un roi impie. Tout le royaume se souleva. Comme le roi n'avait aucun partisan, il ne put se défendre. Les états s'assemblèrent, et élurent à l'unanimité Albert de Mecklembourg, qui appartenait à la famille des rois de Suède. Il était fils de la sœur de Magnus.

Mais le pays le plus agité de toute l'Europe et celui de tous qui devait le plus attirer l'attention d'Urbain V, c'était la France. La France penchait vers sa ruine Elle ne dut son salut qu'à la sagesse du jeune roi Charles V et au patriotisme d'Urbain V.

Pour se faire une idée juste des malheurs de la France,

il faut reprendre les choses de loin. A côté du roi Jean était un prince qui se montra constamment l'ennemi de la France. Issu du sang royal, il avait des droits au trône, si la race des Valois venait à s'éteindre. La sœur du roi Jean qu'il avait épousée l'avait rapproché davantage du trône. Ces liens devaient l'unir à la famille royale. Il en fut pourtant l'ennemi le plus acharné. Quand les Anglais victorieux s'emparaient de nos plus belles provinces, au lieu de voler au secours de son roi, il allumait la guerre civile et venait ajouter un fléau de plus à tous ceux qui désolaient la France. Prince inquiet, jaloux, vindicatif, cruel, parjure, rien n'était sacré pour lui. Il foulait aux pieds les liens du sang et la parole donnée. Il eut des complices, mais il ne trouva point d'amis. La trahison, le meurtre, le poison lui étaient familiers. Son nom est uni aux noms les plus sinistres de nos annales. Tout Français apprend dès l'enfance, en lisant notre histoire, à maudire le nom de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

Quand le prince de Galles débarquait en Guienne et envahissait la France, Charles délibérait avec quelques complices dans le château de Rouen sur la manière de trahir la France. Le roi Jean, qui savait ses complots, arrive à l'improviste, s'empare de lui et le jette en prison. Mais bientôt la funeste bataille de Poitiers fut livrée, et pour la première fois un roi de France était prisonnier. La France fut en proie a l'anarchie. Les paysans se soulevèrent contre les nobles et les massacrèrent. Ils prenaient le désastre de Poitiers pour prétexte et attribuaient à la lâcheté des seigneurs la captivité du roi, les factieux sachant dans tous les temps trouver des raisons pour justifier leurs crimes. L'armée des paysans grossissait de jour en jour ; ils étaient au nombre de cent mille, répandus dans les plaines de la Champagne ; ils incendiaient les châteaux, ils massacraient les vieillards, les femmes et les enfants. Ils exerçaient des cruautés inouïes sur leurs victimes, et firent même rôtir

quelques seigneurs. En peu de temps plus de cent châteaux devinrent la proie des flammes. Le nombre des victimes fut immense; on donna à ces horreurs le nom de Jacquerie.

Cependant le dauphin saisissait les rênes du gouvernement sous l'autorité d'un conseil de régence nommé par le roi. De peur d'exciter l'envie, il ne prit pas le titre de régent, il se contenta provisoirement de celui de gouverneur. Il avait dix-neuf ans; dans un âge si tendre il montra tant de prudence que les peuples lui décernèrent le nom de Sage. Il n'eut pas cette politique astucieuse qui sème partout la ruine, la discorde, la guerre, qui divise et détruit, mais plutôt cette politique franche et chrétienne qui n'a d'autres bases que la prudence, d'autres moyens que l'honneur et la raison, d'autre but que le droit, le devoir et la justice.

La première mesure qu'il prit, ce fut la convocation des États généraux. Il voulait délibérer avec eux sur les moyens à prendre pour sauver la patrie. Les assemblées qui délibèrent avec calme sur les grands intérêts de l'État voient mieux et de plus loin que le souverain tout seul; mais quand la passion les anime, elles sont une cause de trouble et de discorde et deviennent le pire de tous les fléaux. Les États de 1356 étaient dévoués à Charles le Mauvais. Dès la première réunion, ils firent au dauphin plusieurs demandes séditieuses : entre autres choses ils voulaient qu'il tirât de sa prison le roi de Navarre. Les habitants de Paris soutenaient l'assemblée, c'était tout naturel. Charles comprit assez à temps le nouveau danger qui menaçait la patrie, et se repentit d'avoir convoqué les États généraux. Mais il n'osa d'abord résister ouvertement aux factieux, prit la voie infaillible des délais, fatigua l'assemblée en temporisant et la força à se dissoudre; puis il s'appliqua à guérir tout seul les maux de la France. Il envoya dans toutes les villes des commissaires royaux pour les gagner

à sa cause et demander des subsides. La plupart des villes lui obéirent. Enfin il voulut rallier autour du trône les gentilshommes en prenant leur défense contre les hordes indisciplinées des paysans.

Tout lui réussissait, quand Charles le Mauvais s'échappe de sa prison, accourt à Paris où le prévôt des marchands Marcel l'accueille honorablement. Le peuple s'étant assemblé, le roi de Navarre veut le haranguer. Il lui parle de sa prison, et des maux que le roi de France lui a fait souffrir; il blâme les actes de ce roi et ceux du dauphin, rappelle l'amour qu'il a pour la France, et ose dire qu'il l'aime plus qu'aucun prince du sang, que le dauphin lui-même. Il gagne le peuple à sa cause par ce discours perfide. Puis il demande une entrevue au dauphin et lui arrache, en présence du prévôt des marchands, la cession de la Normandie. Philippe, son frère, qui commandait en son nom, dans cette province, une armée de Navarrais, voulut aussitôt se faire donner les clefs des villes. Les officiers royaux refusèrent de lui obéir. Quand le roi de Navarre l'apprit, il entra en fureur. Il crut qu'on le jouait, et il conçut un horrible projet. Sans respect pour le sang royal, fermant son cœur à la pitié que devait lui inspirer la jeunesse du dauphin, il lui fit boire un breuvage empoisonné. Mais le ciel, qui veillait sur les jours du prince et voulait guérir les maux de la France par sa prudence, le sauva. Les médecins arrêtèrent les effets du poison. Le roi de Navarre appelle alors l'émeute à son secours. Il souffle partout l'esprit de révolte. Toute la ville est en armes. Une foule indisciplinée se précipite à travers les rues sur le Louvre. Tout ce qui veut s'opposer à son passage est immolé sans pitié. Les gardes du Louvre sont massacrés, toutes les portes brisées; l'émeute arrive jusqu'au prince Il délibérait en ce moment avec ses fidèles conseillers dans la salle où saint Louis tenait autrefois conseil. Au bruit de l'émeute qui gronde, il se lève, il se

précipite au-devant des forcenés qui venaient d'envahir la demeure royale. Deux maréchaux sont tués sous ses yeux, leur sang jaillit sur lui. D'une voix émue, il crie au prévôt des marchands qui guidait l'émeute : « Eh quoi! en voulez-vous au sang de France? » Le peuple et le prévôt s'arrêtent. La pitié a touché leur cœur. Le courage et la tendre jeunesse du dauphin les désarment. Le prince est sauvé. Mais il comprit qu'il n'y avait point de sûreté pour lui dans Paris après un attentat si odieux. Il en sortit et courut chercher un refuge à Compiègne. Il travailla, de ce lieu de sûreté, à conjurer les malheurs qui allaient fondre sur la France. Il oublia un moment les Parisiens, le prévôt des marchands, le roi de Navarre, et mit tous ses soins à arrêter les désordres de la Jacquerie.

L'armée des paysans se portait sur Paris. Le dauphin marche à leur rencontre, les atteint près de Meaux et remporte sur eux une grande victoire. On en fit un affreux carnage. Leurs cadavres furent précipités dans la Marne. A quelques semaines d'intervalle, l'armée royale les vainquit de nouveau dans les plaines de la Normandie. Les paysans se dispersèrent, et la Jacquerie fut réprimée. Le dauphin profita de l'enthousiasme des troupes pour reprendre l'offensive contre le roi de Navarre; il vint mettre le siége devant Paris Charles le Mauvais, qui en était sorti, accourut à la défense de cette ville. Mais l'armée du régent l'arrête à Saint-Denis, lui présente la bataille et lui fait essuyer une défaite complète. Les Parisiens commencèrent à comprendre les vrais intérêts de la patrie. Ils reconnurent que le dauphin tout seul pouvait sauver la France. Pleins de confiance en sa valeur et en sa fortune, ils font la paix avec lui et ouvrent leurs portes à son armée.

Mais Paris comptait des traîtres dans son sein. Le prévôt des marchands, qui aurait dû recevoir plus tôt la peine de ses perfidies, était d'intelligence avec Charles le Mauvais, qui s'était avancé jusqu'aux portes de Paris. Il avait pro-

mis de lui livrer la ville et de le faire proclamer roi de France. Dans la nuit du 31 juillet, comme il se dirigeait avec ses complices vers la porte Saint-Antoine dans le dessein de l'ouvrir à Charles le Mauvais, il est découvert par un bourgeois, Maillard, qui poussa le cri de guerre de nos pères : *Montjoie Saint-Denis !* amassa la foule autour de lui et tua de sa main le traître.

La trêve de trois ans jurée par le roi d'Angleterre après la bataille de Poitiers venait d'expirer. Le roi d'Angleterre débarque tout à coup avec une armée puissante à Calais et vient présenter la bataille au régent, qui se tenait renfermé dans Paris et ne voulait pas exposer aux chances d'une bataille le salut de la patrie. Le Pape Innocent VI lui avait envoyé ses légats pour l'amener à faire la paix. Il refusa d'écouter leurs propositions. Une affreuse tempête éclate sur le camp d'Édouard aux environs de Chartres. L'orage renverse les hommes et les chevaux. Le roi, saisi d'effroi, promet de donner la paix à la France, si la tempête se calme. La paix se fit. Elle fut signée à Brétigny (1360). Paix honteuse pour la France, puisqu'il fallut céder aux Anglais la Guienne, le Poitou, le Ponthieu, Limoges, Calais et La Rochelle ! Mais le régent voyait dans le démembrement de la France un danger moins grand que l'anarchie. Il estimait que les pertes de la couronne seraient largement compensées par la présence du roi. La France donna des otages, et le roi Jean, étant sorti de prison, vint à Paris, puis à Avignon. Les pensées des hommes sont si faibles que les mesures les plus propres à conjurer le danger servent souvent à le faire naître. En signant la paix de Brétigny, le roi de France et le dauphin s'étaient proposé pour but la fin des troubles, et pourtant ce fut la paix de Brétigny qui mit le comble à l'anarchie. Les soldats qu'on licencia quand la paix fut conclue ne purent se résoudre à rentrer dans leurs foyers. Ils se formèrent en compagnies de routiers, se créèrent des chefs et parcoururent la France

d'une frontière à l'autre. Les routiers furent maîtres du sol plus que le roi lui-même. Ils rançonnaient les villes, incendiaient les châteaux, ravageaient les campagnes. Le roi était forcé de compter avec eux. Plusieurs fois ils vinrent assiéger le Pape lui-même dans Avignon. Il n'y avait plus de sécurité sur les routes, et un brigandage bien organisé faisait trembler la France.

Pour se dérober aux ravages des routiers, on n'osait plus vivre isolé dans les châteaux et à la campagne. Chacun allait se réfugier dans les villes. La culture des champs fut abandonnée, la famine se fit sentir partout.

Robert Knolles et Arnaud de Cervolles, dit l'Archiprêtre, furent en France les deux chefs principaux des routiers. Le premier était Anglais. Il surprit la ville d'Auxerre et la pilla, emportant avec lui tout le trésor de l'abbaye de Saint-Germain. Mais quand Guillaume de Grimoard fut Pape, il se souvint du pillage de l'abbaye. Il écrivit à Robert Knolles pour lui demander la restitution du trésor qu'il avait enlevé. Sa prière fut écoutée. Après le sac d'Auxerre, Robert Knolles se dirigea sur Avignon, dans le dessein de la piller. Les seigneurs du Languedoc et de l'Auvergne s'armèrent pour la défense d'Innocent VI et fermèrent la route au brigand.

L'autre chef, Arnaud de Cervolles, après avoir mené une vie licencieuse, avait fait un appel aux soldats que le roi de France venait de congédier. En quelques jours il eut réuni autour de lui plus de deux mille hommes. Il infesta principalement le midi de la France, passant continuellement d'un pays dans un autre, et portant de tous côtés le ravage et la mort. Les compagnies étaient mieux constituées que la Jacquerie, il était difficile de les extirper entièrement. On y observait une discipline sévère. Il y avait des chefs puissants et redoutés qui maintenaient l'ordre parmi les brigands et mettaient de l'unité dans les entreprises. Mais ce qui faisait la force des rou-

tiers plus que tout le reste, c'étaient les relations que Charles le Mauvais entretenait avec leurs chefs. Il était l'âme de tous leurs complots. Le noyau des compagnies se composait principalement de Navarrais. Le roi de Navarre venait de rompre encore avec le roi Jean, qui avait réuni la Bourgogne à la couronne, à la mort de son duc Philippe de Rouvres. Charles, croyant avoir des droits sur cette province, les revendique les armes à la main et rallume la guerre civile. Urbain V voulut assoupir cette querelle. Il engage le roi de Navarre à se désister de ses prétentions et à déposer la haine qu'il porte au roi de France. Il lui enjoint de retirer ses troupes du sol français, à moins qu'il ne veuille prendre part à la croisade et unir son armée à celle du roi de France. Il lui envoya, ainsi qu'au roi Jean, les deux cardinaux Gui de Boulogne et Gilles Aiscelin, qui étaient munis de pleins pouvoirs pour conclure la paix.

Quant aux routiers que le roi de Navarre soudoyait sous main, Urbain V conçut le projet d'en délivrer le pays. Il leur proposa de se joindre aux troupes de toute la chrétienté unies contre les infidèles. Leurs armes, que tant de meurtres avaient souillées, il les exhorta vivement à les purifier, en les employant au service du Christ Il leur montra le déshonneur qu'il y avait pour eux à exercer leur fureur contre des chrétiens et des frères; c'étaient les sectateurs de Mahomet qu'il fallait combattre. Ils devraient plutôt aller chasser les infidèles de la Palestine et effacer l'opprobre du nom chrétien [1].

Urbain V poursuivit pendant tout le cours de son pontificat ce grand dessein. Il fit tous ses efforts pour engager les routiers dans une guerre aussi utile qu'honorable. Les méchants ne doivent pas toujours être traités avec

1. *Regeste*, t. I, fol. 168.

rigueur. Au lieu de les détruire, on fait mieux de les gagner à la cause du bien. La confiance du souverain, l'occasion qu'il offre aux séditieux de laver leurs crimes par une action d'éclat, peut les transformer en héros. C'était la politique d'Urbain V. En faisant cet appel aux grandes compagnies, il montrait qu'il connaissait toutes les ressources du cœur de l'homme.

Tandis que le Pape envoyait de tous côtés ses légats et ses lettres pour rendre la paix à l'Europe agitée par la guerre, un grand personnage arrivait à la cour d'Avignon et venait en personne solliciter la puissante intervention d'Urbain V. C'était le roi de Danemark, Waldemar IV. Son royaume s'était soulevé contre lui, soit qu'il ne connût pas l'art de gouverner, comme tous les actes de son règne l'attestent, soit que son peuple fût naturellement porté à la révolte, comme le prouve l'histoire du Danemark. Dans une bataille qu'il avait été forcé de livrer contre ses sujets rebelles, il avait eu un de ses fils tué à ses côtés. Enfin, après quelques alternatives de victoires et de revers, il se reconnut impuissant à mettre la paix dans son royaume et vint en personne à Avignon implorer le secours et les conseils du Pape. Il fit son entrée dans la ville en 1364, au milieu du Carême. Urbain V l'accueillit avec tendresse. Le roi lui ayant fait le récit de ses malheurs, il en fut touché et lui promit son appui. Il envoya trois légats en Danemark, avec la mission de faire rentrer les villes rebelles sous l'autorité légitime. Il leur donna le pouvoir de leur infliger les censures, si elles persistaient dans leur révolte. Pour consoler Waldemar et lui montrer l'estime qu'il avait pour lui, il accorda, suivant l'usage de ces siècles de foi, des indulgences à tous ceux qui feraient des prières pour le roi. Enfin il lui donna la rose d'or, le quatrième dimanche de Carême, avec toutes les cérémonies usitées en pareille circonstance. En retour de tant de bienfaits, le roi de Danemark promit de prendre la croix et

d'aller combattre les infidèles avec le roi de Chypre, se déclara feudataire du saint-siége et sortit d'Avignon plein de respect et de reconnaissance pour Urbain V.

Cependant la guerre allait de nouveau éclater en Allemagne. L'Empereur avait tenu des discours offensants pour la mémoire d'Élisabeth, mère du roi de Hongrie. Ce roi jura de venger l'honneur de sa mère et déclara la guerre à l'Empereur. Le roi de Danemark et celui de Pologne embrassèrent son parti. On eût vu l'Allemagne en feu sans l'activité d'Urbain V, qui mit tous ses soins à étouffer cette nouvelle querelle. Il chargea Pierre, archevêque de Florence, Gui, évêque d'Aix, et le maître général des Frères prêcheurs, de porter à ces princes, avec ses lettres, des paroles de paix. La mission des légats réussit. Ils calmèrent la colère du roi de Hongrie. L'Empereur, les rois de Hongrie, de Pologne et de Danemark formèrent un congrès à Cracovie et conclurent une alliance. Les historiens de Pologne et d'Allemagne retracent les fêtes brillantes qui animèrent la capitale de la Pologne. Les légats profitèrent des bonnes dispositions où ils virent ces princes pour les engager à se croiser. Ils joignirent leurs prières et leurs efforts à ceux du roi de Chypre, qui venait d'arriver à Cracovie. Ils ne furent pas écoutés. On promit beaucoup, on donna de belles paroles, mais aucun de ces princes ne prit la croix. L'Empereur écrivit au Pape pour lui dire toute l'affection qu'il avait pour sa personne sacrée et l'assurer qu'il pouvait compter sur lui quand il accomplirait le vœu qu'il avait fait d'aller à Rome.

C'était, en effet, un des désirs les plus ardents d'Urbain V de reporter le saint-siége à Rome et de faire cesser le long exil de l'Église romaine. A mesure qu'il disposait tout pour la croisade, qu'il faisait un appel aux princes de l'Europe et tâchait de mettre la paix parmi eux, il ne perdait pas de vue Rome et l'Italie. La prudence ne lui permettait pas de quitter Avignon tant que les troubles de

l'Italie ne seraient pas assoupis, et que la croisade n'aurait pas un commencement d'exécution. En attendant, il annonçait à l'Église universelle, par ses lettres, son prochain départ ; il sollicitait les secours des princes, et il acceptait les offres que l'Empereur lui faisait[1] Il eût voulu pouvoir rentrer à Rome aussitôt après son élection, mais les circonstances n'étaient pas favorables. Il fallait préparer de loin cette entreprise. Urbain V soupirait après l'Italie et Rome, siége naturel de la Papauté. Si les malheurs des temps le retenaient en France, son cœur était à Rome. Il voulut que dans son palais tout lui rappelât le souvenir de cette ville. Ses prédécesseurs, Benoît XII, Jean XXII et Clément V, avaient commencé la construction du palais qui domine Avignon, masse à la fois irrégulière et imposante. Clément VI avait bâti la chapelle basse, Innocent VI la chapelle haute à la voûte élancée, l'une des plus hardies qui existent. Un large escalier mène de l'une à l'autre. C'est là que se tenaient les chapelles papales. Urbain V voulut augmenter cette magnificence. Avec l'énergie dont toutes les œuvres qu'il accomplit portent le sceau, il fit creuser dans le roc la cour d'honneur ou conduit l'avenue qui forme l'entrée du palais Il ajouta au palais une aile et une septième tour, sans doute en souvenir des sept collines de Rome. Il appela cette tour, la *Tour des anges* C'est la plus hardie et la plus élégante de toutes. Enfin il créa, sur le penchant de la colline et derrière le palais, des jardins somptueux. Toutes les constructions qu'il éleva étaient d'une rare beauté. Il les appela du nom de *Rome*, afin que le palais où il habitait et les appartements où il entrait chaque jour lui rappelassent le souvenir de Rome s'il venait à l'oublier. Peut-

1 *Regeste*, t. II, fol 192.

être aussi voulait-il montrer que tous ses vœux seraient comblés quand il habiterait la véritable Rome. Quoi qu'il en soit, il prépara son retour dans cette ville, et travailla avec ardeur à éteindre les troubles de l'Italie.

CHAPITRE VIII

Urbain V prépare de loin le retour du saint-siége à Rome et pacifie l'Italie.

L'Italie entière était en armes et continuait ces luttes séculaires qui remplissent l'histoire du moyen âge. Au pied des Alpes, le marquis de Montferrat combattait contre Galéas Visconti. L'armée du marquis venait d'être renforcée par la présence d'Othon de Brunswick et du condottiere Albaret; ce dernier commandait la grande compagnie anglaise. Galéas voulut détourner l'orage qui allait fondre sur lui. Il fit des propositions de paix. Le marquis les rejeta. Enfin, les Anglais passèrent le Tessin, entrèrent dans le Milanais et ravagèrent tout le pays: ils pillèrent les châteaux, firent prisonniers une foule de seigneurs et rentrèrent dans le Montferrat chargés de butin. Enhardis par le succès, ils voulurent se signaler par d'autres exploits et poussèrent une reconnaissance sur Novare au mois d'août 1363. La grande compagnie allemande, commandée par le comte de Landau, défendait cette ville. Elle opéra une sortie et se rua sur les Anglais, mais elle ne put les entamer. Le combat fut opiniâtre. A la fin les Allemands

plièrent ; leur capitaine, qui s'était jeté dans la mêlée avec sa fureur ordinaire, fut percé d'une lance et termina dans les champs de Novare une vie qui n'était qu'un long tissu de pillages et d'assassinats.

Le marquis de Montferrat s'aperçut bientôt que la gloire dont il se couvrait lui coûtait cher. Les Anglais qu'il avait à son service réclamaient des sommes qu'il ne pouvait leur payer; il les congédia, et ne garda qu'Othon de Brunswick. Les ambassadeurs de Pise, qui était en guerre avec Florence, se trouvaient auprès du marquis de Montferrat; ils prirent un engagement avec les Anglais. Les Visconti, charmés de se défaire de pareils ennemis, leur ouvrirent un passage sur leurs terres. Galéas Visconti prit aussitôt l'offensive contre le marquis, et s'empara de quelques villes et châteaux forts. La fortune avait abandonné le marquis de Montferrat : son propre neveu, Amédée VI, comte de Savoie, s'était déclaré contre lui ainsi que les deux évêques de Verceil et d'Asti. La défection se mettait dans ses troupes, sa ruine était imminente.

En Toscane, la lutte était plus vive encore; Pise et Florence, rivales éternelles, avaient de nouveau couru aux armes. Après quelques actions peu importantes, les Florentins taillèrent en pièces, dans une rencontre, l'armée des Pisans et firent prisonnier leur général en chef. Au mois de mai (1363), les Florentins entrent de nouveau en campagne, traversent tout le territoire des Pisans et viennent s'établir sous leurs murs. Mais au lieu de commencer le siége de leur ville, ils se contentent d'un outrage qu'ils leur firent essuyer en battant monnaie aux portes de Pise et sous leurs yeux. Cependant, Albaret et ses Anglais accouraient à marches forcées au secours des Pisans. Ils arrivent et changent la face des affaires. Les Pisans prennent l'offensive, forcent les Florentins à se renfermer eux-mêmes derrière les murs de leur ville, ravagent la campagne et saccagent tout jusqu'aux portes de Flo-

rence. Arrivés sous les murs de cette ville, ils rendirent aux Florentins les outrages qu'ils en avaient reçus un mois auparavant.

Telles sont les guerres que se faisaient pendant tout le moyen âge les villes d'Italie. Au lieu de s'unir contre l'étranger et de former une ligue puissante, elles se divisent, n'écoutent que la voix d'un intérêt égoïste, sacrifient la patrie commune à des querelles mesquines et s'affaiblissent mutuellement par des guerres qui n'avaient pas de résultat, parce qu'elles n'avaient pas de but bien déterminé.

Les Florentins humiliés mirent à leur tête Pandolphe Malatesta, qui joignait la valeur et de grands talents militaires à l'un des plus beaux noms de l'Italie. Mais à peine l'ont-ils élu qu'ils se repentent du choix qu'ils ont fait : ils craignent que Pandolphe n'ait le projet de s'emparer de l'autorité souveraine, ils le chassent et mettent à sa place Galeotto Malatesta, son neveu, qui valait à lui seul une armée. De leur côté les Pisans se renforcèrent en prenant à leur solde les compagnies qui dévastaient l'Italie. Ils avaient déjà enrôlé la compagnie d'Albaret. Bientôt celles de Jean Hawkwood et d'Anichin de Bongard vinrent s'offrir. Ils crurent qu'à la vue de ces forces imposantes les Florentins effrayés demanderaient la paix. Ils se trompèrent. Les Florentins aveuglés par la haine repoussèrent toutes les propositions des Pisans, appelèrent les routiers que le comte de Montfort amenait d'Allemagne et s'apprêtèrent à faire une résistance désespérée. L'armée des Pisans marche sur Florence et ravage toute la campagne. De leur côté, les Florentins arment une flotte et vont incendier le port de Pise. Encouragés par le succès de leur entreprise, ils se dirigent sur Pise et vont établir leur camp à six milles de cette place. C'était au mois de juillet 1364 : comme la chaleur était excessive, l'armée se baignait dans l'Arno ; le général en chef, Galeotto Mala-

testa, partageait la sécurité de ses troupes et se livrait au sommeil. Pendant ce temps, Jean Hawkwood s'avançait à marches forcées, dans le dessein de tomber à l'improviste sur les Florentins. Avertis à temps, les Florentins coururent se retrancher dans leur camp, ou Jean Hawkwood leur livra trois assauts consécutifs pour lasser leur patience. Cet habile capitaine aurait détruit ce jour-là toutes les forces des Florentins s'il eût bien pris ses mesures, mais il avait en face le soleil et le vent qui soulevait des nuages de poussière. Au dernier assaut, ses soldats ne purent plus distinguer l'ennemi. Aveuglés par le soleil et la poussière, ils frappaient au hasard. La victoire ne pouvait être longtemps douteuse. Les Florentins repoussèrent les Pisans et en firent un horrible massacre. L'Arno roula des flots de sang. Pise perdit sa gloire, sa puissance, sa liberté. Dans la cruelle extrémité ou elle se vit réduite, elle députa vers Barnabo Jean Agnello pour demander son alliance et des secours. Cet habile négociateur réussit si bien auprès du tyran de Milan qu'il en obtint tout ce qu'il voulut. A son retour, les citoyens charmés remirent entre ses mains l'autorité souveraine et le créèrent seigneur de Pise, préférant, comme on le voit toujours aux époques de troubles, les douceurs de la vengeance à celles du repos et de la liberté.

Un esprit de vertige et de haine agitait l'Italie tout entière. Le nord, le centre, le midi étaient en proie aux divisions intestines. La cour de Naples, accoutumée aux scènes sanglantes, était divisée par la querelle de Jeanne et de son nouvel époux. Jacques de Majorque prétendait au titre de roi de Naples et aux honneurs du trône Il trouvait honteux pour lui d'être l'époux d'une reine sans partager sa puissance. Il se plaignait surtout de n'avoir aucune forteresse dans le royaume où il pût se réfugier en cas de nécessité.

Ce prince, qui ne pouvait obtenir à Naples le titre de roi,

l'avait perdu à Majorque. Son oncle, le roi d'Aragon, l'avait dépouillé de ses États. Jacques en appela au Pape, le priant de défendre ses droits. Déjà le roi d'Aragon avait eu de graves démêlés avec la république de Gênes au sujet d'une place forte sur laquelle le roi et la république prétendaient avoir des droits. La république fit des armements. On allait en venir aux mains quand le Pontife s'interposa. Comme la Sardaigne avait toujours été feudataire du saint-siége, le Pape, en qualité de suzerain, pouvait résoudre la difficulté. Les Génois ne voulurent pas accepter la médiation du Pontife. Ils alléguaient pour raison que l'affaire ayant été une fois jugée, il ne convenait pas de remettre en question ce qui avait déjà été décidé. Ils continuèrent leurs préparatifs de guerre. Le Pape leur écrivit de nouveau (le 26 décembre 1363) pour les apaiser. Sa lettre calma tous les esprits; le différend fut terminé.

Tandis qu'il servait les intérêts du roi d'Aragon en désarmant ses ennemis, Urbain V plaidait avec force auprès de lui la cause de son neveu, le roi de Majorque. Il lui rappelle que ce jeune prince lui est uni par les liens du sang, qu'il promet d'oublier toutes les injures qu'il a reçues, l'exil, la prison, la confiscation de ses biens, et d'aimer comme un père ce roi qui s'est montré, jusqu'à ce jour, si sévère pour lui; il l'engage à lui rendre son amitié et le royaume qu'il lui a ravi.

Urbain V, qui prenait la défense de Jacques de Majorque contre le roi d'Aragon, l'avait blâmé sévèrement au sujet de ses démêlés avec la reine, son épouse. Il lui parla avec cette énergie que le Pape Clément VI aurait dû déployer, quand André formait les mêmes plaintes que Jacques. « Nous vous avertissons paternellement, lui disait-il, nous vous exhortons, nous vous prions de remarquer que les flatteurs sont des ennemis cachés. La malice perfide des flatteurs a des commencements agréables, mais les suites en sont fatales. Vous ne pouvez, sans donner au monde un

grand scandale, violer les promesses que vous avez faites. Si vous ne tenez pas les engagements que vous avez pris, vous léserez les droits du saint-siége, et ce qui devait, à vos yeux, augmenter votre puissance ne servira qu'à l'affaiblir. N'écoutez pas les flatteurs, bannissez-les de votre présence. Contentez-vous avec humilité de ce que Dieu vous a donné, et songez que ce même Dieu, qui élève les humbles, comme l'expérience vous l'a appris, et abaisse les superbes, est tout disposé à donner de l'accroissement à votre puissance par des voies justes et honnêtes. » Tant de sagesse et de fermeté mit la paix dans le royaume et lui épargna peut-être de graves malheurs. L'époux de Jeanne comprit qu'il ne fallait rien espérer du Pape, qu'Urbain V le condamnerait s'il violait ses serments, s'il faisait des tentatives pour avoir une part au gouvernement du royaume. Il n'osa rien entreprendre; mais il ne put se résoudre à n'être rien là où tout, suivant lui, devait lui appartenir. La cour de Naples lui devint odieuse. Puisqu'on lui refusait le trône de Naples, il voulut reconquérir le sien. Quand la guerre s'alluma entre Pierre le Cruel, roi de Castille, et son oncle le roi d'Aragon, il alla joindre le roi de Castille, et dans une bataille, longtemps disputée, le roi d'Aragon le fit prisonnier.

Urbain V réussit mieux auprès de Galéas, du marquis de Montferrat et du comte de Savoie qu'auprès du roi d'Aragon. Il avait envoyé en Italie le général des frères Mineurs, Marc de Viterbe, homme consommé dans la pratique des affaires et l'un des plus habiles négociateurs de cette époque. Il lui donna de pleins pouvoirs pour conclure la paix. Le légat pouvait dissoudre les traités d'alliance formés entre les parties belligérantes et leurs alliés, et frapper des censures ceux qui refuseraient de mettre bas les armes. Il porta aux deux ennemis, Galéas Visconti et le marquis de Montferrat, les lettres d'Urbain V. Le Pontife parlait ainsi à Galéas. « Comme nous désirons vive-

ment que, parmi les fidèles disciples du Christ, règne cette paix qui fait bénir Dieu et procure le salut des âmes, nous employons à ce dessein l'autorité apostolique. Depuis longtemps vous êtes en guerre avec le marquis de Montferrat. Cette querelle a causé des maux innombrables ; elle en produit encore, ce que nous ne saurions trop déplorer. Désireux d'appliquer à ce mal un remède efficace, et plein de confiance en la prudence et en la fidélité de notre fils bien-aimé, Marc de Viterbe, général des frères Mineurs, nous lui donnons, par nos lettres, l'autorité nécessaire pour vous amener, vous et le marquis de Montferrat, à faire la paix. C'est pourquoi nous vous exhortons et nous vous prions de vouloir bien considérer la multitude des maux que la guerre produit, de vous disposer à faire une paix honorable et d'écouter les avis et les conseils de ce nonce, comme vous feriez ceux du siége apostolique lui-même. Par là, vous serez agréable à Dieu *qui a établi la paix aux frontières de vos États*, vous ferez goûter à votre peuple et vous goûterez vous-même les douceurs du repos[1]. » Le marquis de Montferrat ainsi que Galéas écoutèrent les conseils d'Urbain V. Ils étaient l'un et l'autre trop prudents pour ne pas accepter avec joie les propositions de paix que Marc de Viterbe leur apportait, étant depuis longtemps fatigués d'une guerre qui affaiblissait inutilement les deux partis sans amener un résultat définitif. Ils promirent de faire la paix, en signèrent les préliminaires, et Marc de Viterbe se dirigea sur la Toscane, où le Pape l'avait chargé d'une mission semblable à celle qu'il venait de remplir.

Les méchants abusent de tout. Délivré du souci de la guerre, Galéas ne songea qu'à se venger de ceux qui l'avaient trahi durant ses démêlés avec le marquis de Montferrat. Il leur fit subir d'horribles tourments.

1. *Regeste*, t. I.

Oubliant les traditions de la justice chrétienne, qui a pitié du criminel alors même qu'elle est forcée de punir et de condamner, qui frappe de mort quand il le faut, mais sans multiplier les supplices, Galéas renouvela, dans sa cruauté, les tourments inventés par les persécuteurs de l'Église. Il en dressa lui-même la liste et ne craignit pas de souiller sa main en traçant les règles affreuses que les bourreaux devaient suivre quand ils torturaient leurs victimes. *C'est l'intention du Seigneur*, dit-il dans cet horrible écrit, *que le supplice des traîtres commence peu à peu.* Le patient devait avoir quarante jours de souffrances. Le quarante-unième jour on lui arrachait la peau avec des tenailles, après quoi on le mettait sur la roue où il expirait. De peur que le patient ne succombât avant le quarantième jour, on lui ménageait les souffrances et on laissait un jour de repos entre les divers supplices. La flagellation, le chevalet étaient tour à tour employés. On coupait aux patients à différents jours le nez, les pieds, les mains, les oreilles. Tous ceux qui avaient déserté la cause de Galeas furent tourmentés ainsi. L'univers entier fut ému au récit de leurs souffrances[1].

Cependant, le légat poursuivait en Italie sa mission de paix. Urbain V, connaissant toutes les difficultés que rencontrerait Marc de Viterbe pour faire entendre le langage de la raison à des hommes aussi vindicatifs que les Toscans, voulut que toute l'Italie, les évêques, les princes, les républiques, le cardinal Albornos lui-même s'interposassent pour amener à la concorde Pise et Florence. Le légat vint à Gênes et remit au doge et à l'archevêque les lettres où le Pape les priait de travailler à l'union des deux républiques. De Gênes il se dirigea sur Pise et fit des propositions de paix devant le conseil. Pise était victorieuse en ce moment. Les compagnies qu'elle avait prises à sa solde avaient

1. Muratori, t. XVI.

battu les Florentins. Cependant elle trouvait que la gloire épuisait ses finances. Toutes les ressources de la république avaient été absorbées par les frais de la guerre. Elle accueillit avec reconnaissance les paroles de paix qu'apportait Marc de Viterbe et parut disposée à traiter. Le légat se rendit aussitôt à Florence. Admis au grand conseil, il fit une exhortation pathétique pour l'engager à l'union. Les membres du grand conseil répondirent au légat que les Florentins avaient pris les armes malgré eux, que la perfidie et l'orgueil de leurs ennemis les y avaient forcés. Ils ajoutèrent qu'avant de faire une réponse définitive, ils allaient convoquer le peuple. Les Florentins s'assemblèrent. La délibération fut longue et tumultueuse. Le légat fut prié de prendre la parole dans l'assemblée du peuple et d'exposer les conditions que posaient leurs ennemis. Le peuple les trouva trop dures. Il répondit que les Pisans ne feraient pas des conditions plus onéreuses s'ils étaient maîtres de Florence. Enfin l'assemblée décida qu'il fallait conclure une paix raisonnable ou continuer la guerre. Mais on préférait la guerre, quelque issue heureuse ou malheureuse qu'elle dût avoir, si les Pisans avaient fait alliance avec l'ennemi de l'Italie, Barnabo, comme la renommée le publiait.

Quand Urbain V reçut cette nouvelle, il ressentit une vive affliction. Il se plaignit aux Pisans et aux Florentins, dans une lettre éloquente, de la dureté de leurs cœurs qui les empêchait d'accueillir ses paroles de paix. Il leur démontra que la guerre acharnée qu'ils se faisaient depuis si longtemps retardait la croisade, était la cause de tous les malheurs de la Toscane et ne manquerait pas de tourner à leur perte commune. Il termine par ces paroles touchantes : « Mes chers fils, reprenez un cœur de chair. Que votre cœur de pierre se ramollisse, déposez votre haine et vos rancunes qui ont eu déjà pour vous des suites si tristes et peuvent en avoir de plus malheureuses encore.

puisse la crainte d'un Dieu qui déteste les hommes obstinés et les punit sévèrement, puisse le respect que vous devez au siége apostolique, puisse enfin le désir que vous avez de notre amitié vous inspirer de la modération et l'amour de la paix [1]. »

Les habitants de Sienne et de Pérouse furent invités par le Pape à joindre leurs bons offices à ses prières et à procurer l'union des Pisans et des Florentins. Enfin, après de longues négociations, Pise et Florence signèrent la paix le 30 août 1364. Les Pisans durent rendre *Pietra-Buona* aux Florentins, leur payer cent mille florins d'or en dix annuités; les franchises dont les Florentins jouissaient autrefois à Pise leur furent rendues. De part et d'autre on congédia les compagnies. Mais les routiers qui s'étaient combattus pendant la guerre, à peine sortis de Pise et de Florence, se réunirent et formèrent une seule compagnie sous le commandement de ses quatre chefs, Jean Hawkwood, le comte Jean d'Augsbourg, Ambrosiole, bâtard de Barnabo, et Anichin de Bongard. Ils envahirent l'État pontifical et le ravagèrent. Urbain V excita contre eux les deux légats Marc de Viterbe et Pétrocin, archevêque de Ravenne.

Si le Pape avait eu de la peine à réconcilier les Pisans et les Florentins, il en eut davantage encore à conclure lui-même la paix avec le seigneur de Milan. Après la défaite qu'il avait essuyée sous les murs de Solara, Barnabo sembla ouvrir son âme à des sentiments pacifiques. Les rois de France et de Chypre avaient envoyé leurs députés à Milan pour fléchir l'orgueil de Barnabo. Le tyran les trompa et fit de nouveaux préparatifs de guerre contre Albornos et les alliés de l'Église. Urbain V, l'ayant appris, ordonna de prêcher la croisade contre Barnabo. Il invita tous les rois de l'Europe à s'unir contre lui. L'empereur Charles IV menaça Barnabo d'amener sous les murs de Milan toutes les forces

1. *Regeste*, t. II.

de l'empire. Le roi de Hongrie se souvint de l'honneur que lui avait fait Innocent VI en le nommant porte-drapeau de l'Église. Il offrit toute son armée à Urbain V. Tous les rois de l'Europe entrèrent dans la ligue. C'était fait de Barnabo s'il n'eût écouté à temps les conseils de la prudence. Il fit quoique à regret la paix avec l'Église.

Il lui fallut renoncer à la possession de Bologne, de Crevalcuore et de toutes les autres villes de l'État ecclésiastique qu'il avait usurpées. Le Pape prit l'engagement de lui payer la somme de cinquante mille florins d'or. Les prisonniers furent rendus de part et d'autre. Mais il y eut dans le traité une condition imposée par Barnabo, qui dut contrister le cœur d'Urbain V : ce fut l'éloignement du cardinal Albornos. Barnabo, irrité contre ce cardinal qui avait déjoué tous ses plans, refusa de traiter avec lui. Il mit pour condition à la paix, qu'un autre légat, le cardinal Androïn, gouvernerait Bologne, tant lui inspiraient de haine et de crainte le courage et les talents d'Albornos. La légation de l'État de l'Église fut donc partagée en deux. Le cardinal Androïn eut Bologne, Forli, Ravenne ; le cardinal Albornos, les Marches, l'Ombrie, le duché de Spolette et toute la partie méridionale.

Androïn fit à Milan une entrée solennelle qui ressemblait à un triomphe. Barnabo voulut, par des honneurs excessifs, satisfaire le Pape et gagner à sa cause le légat déjà trop bien disposé en sa faveur. Celui-ci ne vit pas que tous les honneurs que leur rendait l'ennemi de l'Église étaient une injure mortelle et prouvaient que Barnabo n'avait rien à redouter de lui. Il signa dans Milan, au nom du Pape, le traité de paix, réconcilia les seigneurs lombards avec Barnabo et mit le sceau aux préliminaires de paix que le marquis de Montferrat et Galéas Visconti avaient signés, à la prière de Marc de Viterbe. Un grand tournoi fut célébré à Milan. Tous les princes de l'Italie vinrent y signaler leur courage.

L'Italie, l'Europe tout entière étaient en paix, grâce aux efforts persévérants du Pape. Rien ne s'opposait plus à la croisade. Urbain V allait s'y consacrer tout entier. Il n'y eut qu'une terre au monde où l'on déplora la conclusion de la paix, ce fut la Lombardie: Barnabo, irrité contre les seigneurs guelfes qui avaient défendu la cause de l'Église, voulut leur enlever tout moyen de se déclarer contre lui, si la guerre se rallumait encore. Il fit démanteler les châteaux et les forteresses qui étaient en leur pouvoir, et ne laissa debout que les places fortes qui lui obéissaient directement. Il fit peser un joug de fer sur ses peuples, inventa de nouveaux impôts et de nouvelles tortures, s'appliqua de préférence à maltraiter les prêtres et les religieux et se montra aussi cruel que son frère Galéas.

S'il est permis de juger les actes d'un Pontife aussi grand qu'Urbain V, cette paix fut une faute. L'Église ne pouvait compter sur la parole de Barnabo. Il fait aujourd'hui la paix avec elle parce qu'il est le plus faible. Devenu le plus fort, il reprendra les armes. Quand le cœur de l'homme arrive à ce degré de malice et de corruption où Barnabo était descendu, tout espoir de changement devient illusoire. Barnabo était l'ennemi le plus dangereux qu'eût l'Église. Lorsque le danger dont le menace la ligue de tous les rois de l'Europe sera passé, il reprendra ses menées souterraines, il excitera les villes à la révolte, il fournira des armes et des soldats aux ennemis de l'Église, il fera de nouveau une guerre acharnée au saint-siége et empoisonnera les derniers jours d'Urbain V.

Ce Pape n'eut en vue que les intérêts de la croisade et le prompt retour du saint-siége à Rome. Mais, avant d'aller combattre au loin les ennemis de l'Église, il devait détruire l'ennemi qu'il avait près de lui, ennemi plus redoutable que les Turcs et les Sarrasins. Au lieu de se borner uniquement à préparer le retour du saint-siége, il devait songer à éloigner les causes qui le forceront un jour à revenir en

France. Pourquoi ne pas détruire Barnabo quand on pouvait si aisément l'accabler? L'empereur, le roi de Hongrie, tous les autres rois de l'Europe mettaient à la disposition du Pape leurs armées. On devait accepter ces offres. Quelle résistance pouvait opposer Barnabo quand la ligue lombarde toute seule le faisait reculer ? Tant qu'on n'ira pas attaquer, dans son repaire, ce tigre féroce, il désolera le nord de l'Italie et fera le malheur de l'Église. Les historiens de l'époque tâchent d'excuser Urbain V, et pour lui faire pardonner ce traité, ils cherchent des raisons : l'amour de la paix que l'Église ne cesse de prêcher, la croisade qu'une guerre avec Barnabo pouvait retarder. Mais un point où tous le trouvent inexcusable, c'est d'avoir sacrifié Albornos à la haine du tyran. Si Barnabo avait dicté les conditions de cette paix, il n'eût rien exigé de plus humiliant, et c'est au moment où l'Église est victorieuse qu'elle sacrifie celui qui vient de lui conquérir un royaume. L'Église doit, comme tous les États, se souvenir des services reçus, soutenir ceux qui l'ont servie et défendue. Abandonner ses amis, c'est jeter autour de soi la défiance, glacer tout courage et tout dévouement, forcer les hommes à ne consulter que des intérêts étroits et égoïstes. Il n'y a qu'une fausse politique qui sacrifie ses amis à l'intérêt du moment. Le plus grand intérêt d'un homme, d'un État, de l'Église elle-même, c'est d'avoir des amis nombreux et puissants. Le Pape commettait donc une faute en abandonnant Albornos qui avait rendu tant de services à l'Église, lui avait donné son repos, son sang, sa vie, les êtres qu'il chérissait le plus. Albornos accepta cette disgrâce avec une grandeur d'âme antique. Il ressentit l'affront, mais il sut mettre au-dessus d'une gloire passagère les grands intérêts de l'Église et la servit avec la même fidélité qu'autrefois.

CHAPITRE IX

Le cardinal Albornos disperse la Grande Compagnie, va remplir à Naples une grande mission et donne ses constitutions à l'État pontifical.

Quand Urbain V eut fait savoir au légat ce que les malheurs des temps exigeaient de lui, celui-ci répondit qu'il le ferait sans peine, que la ville de Bologne lui devait beaucoup, mais lui devrait davantage encore si, pour le bien et le repos des citoyens, il savait modérer sa douleur. Il écrivit à Gomez son neveu qu'il avait fait gouverneur de Bologne, et lui ordonna de venir le rejoindre dès qu'il aurait remis son autorité aux mains du nouveau légat. Bologne vit partir avec regret le chef habile qui l'avait si bien gouvernée après l'avoir défendue avec tant de courage. Elle lui décerna une couronne ornée de pierres précieuses et de figures symboliques. Gomez était à peine sorti de Bologne qu'il trouva l'occasion de signaler son courage contre les ennemis de l'Église et de la société.

Les routiers, divisés en deux troupes, avaient envahi le territoire pontifical. Albornos eût voulu aussitôt leur livrer bataille. Mais sa vieille expérience le rendait avare

du sang des hommes. Avant de combattre, il essaya de négocier. Les Anglais étaient campés sous les murs d'Aquila. Albornos leur députa Gomez, qui connaissait plusieurs de leurs chefs, et devait leur proposer de s'enrôler pour six mois au service de l'Église et de la reine de Naples, moyennant la somme de 150 mille ducats. Ces propositions ayant été acceptées, Albornos mena les Anglais à la rencontre des routiers allemands qui débouchaient par la vallée de Sienne, sous le commandement d'Anichin et d'Ambrosiole. Anichin effrayé implora la paix. Albornos promit d'accueillir ses propositions s'il voulait remettre entre ses mains les villes dont il s'était emparé dans l'État ecclésiastique, prendre l'engagement de ne pas servir de trois ans sous les drapeaux des ennemis de l'Église ou de la reine Jeanne, enfin, de marcher sous la conduite de Gomez, moyennant une forte somme d'argent. Les Anglais prirent ombrage de ce traité. Ils craignirent qu'Albornos ne mît du retard à leur payer la somme dont ils étaient convenus auparavant, formèrent le complot de s'emparer de Gomez et de le tenir prisonnier jusqu'au moment où la somme leur serait comptée. Quelques amis préviennent Gomez. Il court se réfugier dans Orviéto avec les soldats qui lui restent fidèles. Puis il envoie des messagers aux villes voisines, les priant de venir à son secours. Furieux de voir que leur proie leur échappe, les Anglais commirent d'horribles dégâts dans la campagne d'Orviéto. Cependant, de tous côtés, les villes envoyaient des troupes au secours de Gomez. Quand il se voit à la tête d'une armée égale en nombre à celle des Anglais, il va les chercher dans la plaine de Pérouse, où ils avaient porté le fer et la flamme, et leur présente la bataille. L'ennemi n'ose sortir du camp où il s'est retranché. Gomez vient le bloquer. Déjà l'ennemi commence à ressentir les horreurs de la faim. Il profite d'une nuit obscure pour décamper. Gomez le poursuit, l'attaque, le disperse. Les débris de cette armée vont se réfu-

gier dans un château fort dont Gomez forme aussitôt le siége. Comme ils n'avaient pas de munitions, les routiers furent bientôt forcés de se rendre. Gomez fit trancher la tête à tous les chefs pour montrer que le brigandage ne demeure jamais impuni. Il permit aux simples soldats de se retirer partout où ils voudraient, après avoir juré de sortir au plus tôt des États de l'Église.

Les Pérusins s'étaient emparés d'Assise; ils y tenaient garnison. Albornos, voulant achever son ouvrage et détruire dans les États pontificaux la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se présente, part à l'improviste pour l'Ombrie, avec des troupes fidèles. Il entre dans Assise, en expulse les Pérusins et rend cette ville à l'Église.

Ainsi, le saint-siége avait en peu de temps recouvré tout son domaine. Les Romains eux-mêmes, déchirés par les factions, répudiaient une liberté qui leur était si funeste. Ils avaient chassé les barons et livré le gouvernement de la cité à un cordonnier, Bonadotta. Enfin, ils se donnèrent à l'Église romaine, à la condition toutefois qu'ils ne seraient jamais gouvernés par le cardinal Albornos, tant ce grand homme savait inspirer de crainte aux factieux. La conquête de l'État pontifical était achevée; un homme seul avait accompli cette merveille. Venu d'Avignon avec une faible armée, il eut devant lui un peuple indiscipliné, des seigneurs riches et puissants qu'il fallait maintenir dans le devoir, des ennemis nombreux et acharnés. Tant d'obstacles ne purent l'arrêter. Avec une politique pleine de sagesse, Albornos sema la division parmi ses ennemis, eut soin de les combattre séparément, et parvint à les dompter. Quand l'ennemi était plus fort que lui, il savait le vaincre par la ruse. Dans les moments critiques et lorsque tout semblait perdu, sa présence d'esprit venait le tirer du danger où tout autre aurait péri. Il ne s'abandonna jamais. Il eut toujours confiance en lui et en Dieu, comme tous les hommes qui tentent de grandes choses. Il inventa l'art de

la guerre moderne, non cet art qui consiste à jeter les unes sur les autres de grandes masses d'hommes et à procurer toujours la victoire à la force, mais cet art qui fait beaucoup avec de faibles moyens et triomphe de la force matérielle, du courage aveugle et indompté, avec les ressources de l'esprit et une direction intelligente. Albornos fut sans contredit le plus grand capitaine de son siècle. Il inspira une vive admiration à ses contemporains. L'État romain, la cour d'Avignon, toutes les cours de l'Europe retentirent de ses louanges.

Tant de gloire excita la jalousie des ennemis d'Albornos. On l'accusa auprès du Pape d'avoir violé les traités pendant la guerre contre Barnabo et détourné à son profit une partie des revenus de l'État. Le bruit de ces accusations arriva aux oreilles d'Albornos au moment où le Pape l'envoyait à Naples remplir une mission importante. Il s'indigna, pria le Pape de confier sa mission à un autre légat et de lui permettre de venir à la cour pontificale confondre ses accusateurs. Urbain V prit sa défense et lui ordonna de partir aussitôt pour Naples, sans s'inquiéter de la jalousie et de la calomnie. Il lui parlait ainsi :

« Nous admettons pleinement vos dénégations. La pureté de votre conscience, votre prudence consommée, le zèle que vous montrez pour l'Église nous sont connus. C'est pour la gloire et le salut de l'Église, pour la défense et la liberté de son domaine temporel que vous avez fait cette guerre comme un bon soldat de Jésus-Christ. Vous avez détruit les tyrans, et les sujets de l'Église, qui subissaient autrefois le joug d'une servitude odieuse, ont pu jouir de la paix. Nous ne croyons pas, nous n'avons jamais cru les calomnies de vos ennemis, qui nous sont connus. C'est pourquoi nous nous étonnons que votre cœur magnanime et votre constance vous fassent défaut en ce moment; que vous qui étiez autrefois si ferme dans les plus grandes difficultés, vous qui triomphiez des ennemis les plus redou-

tables, vous vous laissiez vaincre à la calomnie; nous nous étonnons que la langue des médisants et des calomniateurs vous chasse d'Italie, ce que ne purent faire vos ennemis les plus puissants. Quel homme illustre par ses vertus et comblé d'honneurs, quel homme élevé en dignités a su toujours se soustraire aux attaques de l'envie et imposer silence à de misérables intrigues? Ni les puissants, ni les juges, ni les rois, ni les Pontifes, ni Jésus-Christ lui-même n'ont pu le faire. Nous savons que vous avez encore la vigueur de l'esprit et du corps. Si vous voulez vous souvenir du bienheureux Hilarion qui redoublait ses travaux et ses abstinences à mesure qu'il avançait en âge, vous reprendrez une force nouvelle dans votre vieillesse. Si vous désirez augmenter vos mérites devant Dieu, comme nous en sommes persuadé, acceptez le travail qui vous est imposé, comme saint Martin le faisait en présence de la mort, car nous vous croyons encore nécessaire au peuple de saint Pierre. Si vous pratiquez la vertu de l'obéissance, qui est préférée aux victimes, vous pourrez, comme saint Paul, vous glorifier plus que les autres dans le Seigneur[1]. »

Albornos se rendit aux désirs du Pontife qui voulait l'honorer en lui confiant la mission qu'il n'avait pu remplir lui-même. Sa renommée, les lettres qu'Urbain V lui envoya pour la reine Jeanne, le roi de Majorque et les autres princes du sang, lui valurent à Naples un accueil brillant. Jeanne prêta entre ses mains serment de fidélité au Pape et à l'Église romaine, se déclara feudataire du saint-siége. Elle avait aliéné plusieurs domaines de la couronne pour faire face aux nombreuses difficultés de son règne. Albornos, par ordre du Pape, annula ces ventes qui étaient préjudiciables à l'intégrité de la couronne et invalides par défaut de forme, le Pape, suzerain de la reine de Naples, ne les ayant pas approuvées.

1. *Regeste*, t. III, fol. 36.

La légation d'Albornos dura un an. Pendant ce temps, il fit le procès aux Fraticelles condamnés par Jean XXII. L'antipape Pierre de Corbière étant mort, et leur fauteur Louis de Bavière ayant repassé les Alpes, les Fraticelles se réfugièrent dans le royaume de Naples. Ils fondèrent de nombreux établissements dans les gorges des Apennins. Rienzi, chassé de Rome, avait trouvé chez eux un asile. Ils croyaient être les seuls qui observaient les règles de la pauvreté évangélique. Le Pape, les cardinaux, les évêques ne faisaient plus, suivant eux, partie de l'Église. Eux seuls formaient le corps mystique de Jésus-Christ. Mais l'hérésie corrompt bientôt les mœurs, quand déjà elle n'est pas la suite du vice. Les Fraticelles, libres de toute règle, ne prenant d'autre guide que leur orgueil, tombèrent dans mille excès. Rien de plus infâme que leur vie ; ils tenaient leurs assemblées, pendant la nuit, au fond des cavernes, chantaient des psaumes pour donner un prétexte à ces réunions. Quand les chants étaient finis, un prêtre faisait un discours sur l'amour du prochain, qui était, à leurs yeux, l'unique vertu des chrétiens. Enfin, toutes les lumières s'éteignaient à un signal donné, et l'assemblée se livrait à l'orgie. Les enfants qui venaient de ces unions monstrueuses étaient apportés aux prêtres. On les brûlait en un lieu destiné à ces horribles mystères. Leur cendre était recueillie dans une urne. On la mêlait au vin que buvaient ceux qu'on initiait au sacerdoce. Comme ils croyaient posséder parmi eux l'Église véritable, les Fraticelles avaient un collége de cardinaux ainsi qu'un souverain pontife. Quand ce dernier mourait, ils avaient inventé une cérémonie infernale pour lui donner un successeur. Les prêtres réunis en cercle prenaient le corps d'un jeune enfant, le faisaient passer de main en main, le pressaient fortement avec leurs doigts, et lui faisaient souffrir d'affreuses douleurs. Celui entre les mains de qui l'enfant expirait était déclaré pontife. Le cardinal Albornos eut

horreur de ces infamies. Il se mit à la tête d'un corps d'armée, envahit les Apennins, s'empara des chefs de la secte, les mit à la torture pour en obtenir le nom de tous les coupables et fit monter sur le bûcher tous ceux qui avaient pris une part quelconque au sacrilége et à l'infanticide. Il fit grâce aux sectaires qui lui parurent moins dangereux que les autres, après les avoir cependant obligés à abjurer leurs hérésies[1].

Rentré dans les États pontificaux, il consolida ses conquêtes par des lois sages. C'est lui, de l'avis de tous les historiens, qui fonda l'État pontifical moderne, soit en en faisant la conquête, soit en lui donnant les lois qui l'ont régi jusqu'aujourd'hui.

Depuis la chute de l'Empire, le droit romain gouverna l'Italie, avec cette différence toutefois qu'au nord et au midi les Lombards et les Normands modifièrent ce droit par des lois et des coutumes particulières à leur nation, tandis que l'État pontifical, n'ayant jamais subi le joug des barbares et passant successivement de la domination des Grecs sous celle des Papes, garda le droit romain dans toute sa pureté. Bologne possédait la plus célèbre de toutes les écoles de droit romain qu'il y eut au moyen âge. On venait du reste de l'Italie et de la France elle-même y puiser la science du droit comme à sa source. Les Capitulaires de Charlemagne ne modifièrent pas cette législation. Elles n'eurent pas à Rome la même autorité que dans le reste de l'Europe. Quand la domination des Papes se fut affermie et que le peuple vit en eux ses princes temporels, leurs constitutions vinrent s'ajouter aux édits des anciens empereurs et furent reçues comme lois de l'État. Les constitutions connues sous le nom de Décret de Gratien et celles qu'on appela du nom de Décrétales, de Sexte, de Clémentines et d'Extravagantes, eurent force de loi quand

1. Sepelvueda.

elles modifiaient le droit romain, par la raison que le Pape, étant le prince de Rome, usait du pouvoir souverain et faisait des lois particulières à ses États.

Ainsi, le droit ecclésiastique, qui, dans tous les autres pays, règle seulement les choses, les personnes et les jugements ecclésiastiques, avait dans les États pontificaux le caractère de lois civiles.

Par un privilége unique dans l'histoire de l'Église, le cardinal Albornos avait reçu du Pape Innocent VI l'autorité de prince et de chef dans les États romains. Il put ainsi formuler des lois pour l'État qu'il avait reconquis ou, pour mieux dire, formé en entier. L'État pontifical était tombé dans une complète anarchie. Aucune loi n'était observée. Tout était laissé à l'arbitraire des tyrans et des chefs de la cité. Les tribunaux réguliers ne fonctionnaient plus. Albornos, pensant que les peuples ne peuvent être retenus longtemps sous le joug, si des lois sages ne viennent achever l'œuvre de la conquête, après avoir été conquérant, voulut être législateur. Ses constitutions sont à la fois une charte et un code. Il recueillit les lois données à l'État pontifical par les Papes Boniface VIII, Jean XXII, Benoît XII et Innocent VI. Il y joignit les règlements de Bertrand de Deux, évêque de Sabine et légat du saint-siége en Italie, de Jean d'Olége, qui gouverna Ancône et Fermo en qualité de vicaire du saint-siége. Il fit lui-même une foule de constitutions qui forment la majeure partie du volume. Ces constitutions devinrent obligatoires pour tout l'État pontifical. « Nous ordonnons, dit le cardinal, que les constitutions contenues dans ce volume soient inviolablement observées par tous les gouverneurs, les peuples, les officiers et les autres personnes; nous cassons et nous abrogeons toutes les constitutions des gouverneurs et officiers des provinces dont nous avons parlé plus haut et de toutes les terres de l'Église qui ne seraient pas renfermées dans ce volume. »

Ces constitutions, appelées Œgidiennes du nom d'Œgidius

Albornos, furent approuvées et renouvelées par Sixte-Quint. Léon X, qui en connaissait toute la sagesse, les approuva d'une manière plus solennelle encore dans le cinquième concile de Latran. Il les confirma et les promulgua de nouveau. Elles devinrent ainsi le code de l'État ecclésiastique au XVe et au XVIe siècle. Cependant, sous le pontificat de Paul III, quelques juristes ayant prétendu que l'autorité des constitutions œgidiennes ne pouvait être invoquée que dans la Marche d'Ancône, ce Pontife, dans une bulle donnée le 30 juillet 1538, les déclara obligatoires pour toutes les provinces de l'État ecclésiastique et les rendit telles. Dans cette bulle, Paul III promulguait des lois et des constitutions nouvelles que le légat des Marches, Rodolphe de Carpo, ajouta aux anciennes. Ce cardinal comprit dans la nouvelle collection certaines constitutions des Papes Grégoire XI, Pie II, Sixte IV, Alexandre VI et Jules II, et celles des cardinaux que ces Papes envoyèrent dans les Marches en qualité de légats.

Enfin, sous le pontificat de saint Pie V, Gaspard Caballini, natif de Bicenza dans le royaume de Naples, retrancha de certains chapitres les phrases inutiles, ajouta une glose au texte, et, après avoir épuré ce code, le dédia au Pape saint Pie V. Dans son épître dédicatoire, il prie le Pontife de tenir à l'observation de ces lois « Vous y parviendrez aisément, lui dit-il, si vous corrigez deux abus. Vous devez enlever aux juges et aux gouverneurs de vos provinces le droit d'imposer des peines arbitraires, et ne donner les emplois publics qu'à des hommes érudits. » Les constitutions œgidiennes n'ont jamais été abolies. On les invoque encore devant les tribunaux romains quand elles n'ont pas été modifiées par des constitutions nouvelles.

Elles sont divisées en six livres. Le premier contient les constitutions du Pape Innocent VI qui donnent de pleins pouvoirs au cardinal Albornos, le nomment vicaire au temporel du saint-siége pour tout l'État ecclésiastique, lui

remettent les pouvoirs législatif, judiciaire et administratif, et même celui de faire grâce aux condamnés, ce qui n'appartient qu'à la puissance souveraine. Tous ces pouvoirs sont donnés au cardinal Albornos *jusqu'à révocation, donec per Sedem eamdem aliud contigerit ordinari*. Le cardinal Rodolphe de Carpo intercala au texte d'Albornos d'autres constitutions, approuvant, modifiant ou abrogeant celles d'Innocent VI.

Le livre II règle la juridiction et le pouvoir des gouverneurs des provinces et des autres officiers de l'Église.

Dans le livre III se trouvent des constitutions spéciales déterminant la juridiction des gouverneurs et celle des juges dans les causes spirituelles.

Le livre IV est un code pénal.

Le livre V traite de l'office de juge dans les causes civiles.

Le dernier livre règle les appels.

Les constitutions œgidiennes ont deux parties, l'une politique et l'autre légale. On y trouve à la fois le code de l'État ecclésiastique et la constitution octroyée par le cardinal Albornos et les Papes Innocent VI et Urbain V.

Voici la partie politique. Au-dessus de tous les pouvoirs est celui du cardinal-légat. Il exerce, au nom du Pape, le pouvoir souverain. Vient ensuite le recteur de la province, qui la gouverne à la manière des anciens proconsuls. Il a le pouvoir judiciaire et le pouvoir administratif, *merum et mixtum imperium*. Il peut évoquer toutes les causes à son tribunal, il doit prendre connaissance de tout ce qui se fait dans la province, *causarum quarumlibet notionem*. (*L.* II, *c.* I.)

Comme le recteur ne peut tout faire par lui-même, il a au-dessous de lui un trésorier qui reçoit l'impôt, un maréchal qui fait exécuter ses sentences et celles des juges, enfin sept juges dont trois jugent en première instance dans les trois principales villes de la province. Les autres

forment une cour suprême divisée en quatre chambres. L'un de ces derniers juges doit être clerc. Il connaît des causes ecclésiastiques. Le second reçoit les appels de toute la province; le troisième est juge au criminel, le quatrième enfin juge les causes civiles. Suivant l'usage des anciens Romains, il n'y a qu'un juge dans chaque tribunal. Au-dessous de lui sont trois ou quatre notaires ou scribes. Les débats sont publics. Le son de la cloche appelle au prétoire le juge, les parties et les avocats. L'avocat et le procureur du fisc le sont aussi des pauvres.

Les cités peuvent se donner des statuts et des règlements particuliers, pourvu qu'ils ne soient pas contraires aux droits du gouverneur et de l'Église. A la suite des guerres civiles qui désolaient l'Italie, plusieurs cités exigeaient que leur capitaine ou gouverneur, avant d'entrer en charge, jurât qu'il était guelfe ou gibelin. Albornos le défendit. Il y eut aussi défense de crier : Vivent les guelfes ou les gibelins, *car l'Église toute seule vit.* (*L.* IV, *c.* LXXVIII.)

Les impôts et les gabelles que le peuple n'a pas consentis sont abolis. Le cardinal en donne pour raison que les impôts excessifs appauvrissent les peuples au détriment de l'État. Une autre raison, disait le légat, c'est que les trésors ainsi amassés fournissent à ceux qui gouvernent le moyen de commettre une foule d'actes illicites. Il ajoute : « Comme l'État est intéressé à avoir des sujets riches, comme ce qui regarde la nation entière doit être approuvé de tous, et qu'enfin il n'est pas juste que les uns recueillent ce que les autres auront semé et s'engraissent du bien des pauvres sans leur consentement : ce qui a lieu quand le bien des particuliers ou des communautés passe directement ou indirectement, par le moyen des impôts et des gabelles, dans les mains de ceux qui sont comme des taureaux parmi les vaches et se servent de leur puissance ou de leur tyrannie pour usurper ce bien et l'appliquer à leur usage, nous défendons à tout

homme, quelque élevé en dignité qu'il soit, de prélever des impôts sans le consentement de la communauté. La province assemblée en parlement votera l'impôt. » (*L.* II, *c.* XXXVII.)

Les évêques, les communes et les nobles doivent, en conséquence, se rendre au parlement quand le gouverneur les convoque. (*L.* II, *c.* XLI.)

Dans le dessein de répartir l'impôt d'une manière équitable, Albornos divise en cinq classes différentes les villes de chaque province : les plus grandes, les grandes, les médiocres, les petites, les moindres. (*L.* II, *c.* XXXIV.)

Les seigneurs et les communes doivent envoyer des contingents à l'armée de l'Église, sur la réquisition du gouverneur. (*L.* II, *c.* XLI.)

Comme les châteaux forts construits par les seigneurs les avaient aidés puissamment à exercer la tyrannie, défense est faite de bâtir à l'avenir des forteresses, sans y être autorisé par le gouverneur de la province. Ceux qui le tenteront sont excommuniés de fait, et les châteaux qu'ils auront construits doivent être confisqués. Pour inspirer au peuple l'horreur de la tyrannie et le pousser à la résistance, le légat frappe d'interdit le pays où le peuple ne se sera pas opposé aux desseins des barons. (*L.* II, *c.* XLV.)

Quiconque aura occupé un emploi, viendra, au sortir de charge, rendre compte de sa gestion devant le gouverneur. (*L.* II, *c.* XLI.)

Le cardinal Albornos, qui laissait aux municipalités le droit de s'administrer comme elles l'entendaient, leur ôte cependant le pouvoir d'exiler les citoyens. L'exil est une peine trop grave, dit le cardinal, pour être laissée à l'arbitraire des juges et des gouverneurs de la cité. Le gouverneur de la province pourra seul infliger cette peine. (*L.* II, *c.* XLVII.)

L'exportation de tout ce qui est nécessaire à la nourriture du peuple est prohibée sévèrement. (*L.* II, *c.* L.)

Les insignes de la Papauté seront arborés partout. (*L.* II, *c.* LV.)

Défense est faite aux clercs et aux laïques de sortir la nuit. Par ce moyen, la loi prévenait les complots et toute espèce de tentative contre la sûreté de l'État et la paix des citoyens. (*L.* III, *c.* XVIII.)

La dénonciation, naturelle aux Italiens alors comme aujourd'hui, était une cause incessante de haine. Pour y mettre un terme, Albornos établit dans chaque ville un dénonciateur d'office. (*L.* IV, *c.* V.)

Le gouverneur de la province et les juges ont seuls le droit de faire incarcérer un citoyen. (*Id.*)

Pour apaiser les divisions intestines qui agitaient les cités au moyen âge, Albornos leur ordonna d'élire un étranger gonfalonier, capitaine ou conservateur. Ceux qui éliront un citoyen seront excommuniés ainsi que l'élu. (*L.* IV, *c.* XLVII.)

Il est défendu de venir en armes chez le légat ou le gouverneur. (*L.* IV, *c.* XIX.)

Si une ville n'entretient pas ses ponts, ses routes et ses fontaines, elle sera punie sévèrement. (*L.* IV, *c.* LXXXVIII.)

L'exercice de la chasse est permis en tout temps à tous les citoyens.

Tels sont les principaux articles de la constitution du cardinal Albornos. La même sagesse a inspiré ses lois.

Les clercs ne pouront prêter à intérêt, de peur d'animer contre l'Église leurs débiteurs. (*L.* III, *c.* XI.)

Les usuriers seront punis sévèrement. (*L.* III, *c.* XIII et XIV.)

Il est permis aux évêques d'avoir un procureur à la cour suprême. (*L.* III, *c.* XV.)

Chez un peuple porté à la dénonciation, il fallait des peines très-sévères contre les calomniateurs. Albornos les décerne dans le livre quatrième. (*C.* II.)

Comme le légat fondait en quelque sorte un État nou-

veau, il devait favoriser la culture des terres et proscrire cette barbarie qui poussait les hommes, dans les guerres publiques et particulières, à ravager la campagne de l'ennemi. Il décerna donc les peines les plus terribles contre ceux qui coupaient les vignes et les arbres fruitiers. Par une exception qui ne se rencontre qu'une fois dans les lois d'Albornos, le juge n'a pas besoin d'attendre les preuves légales pour appliquer la peine. Il suffit que les coupables soient désignés par l'opinion publique. (*L.* IV, *c.* XXIV.)

Quand un accusé est traduit devant un tribunal, s'il avoue son crime avant d'être convaincu juridiquement, la peine sera moindre.

Dans le cas d'homicide, si plusieurs complices ont concouru à donner la mort, il n'est pas convenable qu'ils soient tous punis de mort. Les parents de la victime et, à leur défaut, le gouverneur désignent celui qui leur paraît le plus coupable. Les autres sont graciés. (*L.* V, *c.* LIV.)

On punira sévèrement tout homme qui osera séquestrer un citoyen, ne serait-ce qu'un instant. (*L.* IV, *c.* XLV.)

Quand la peine du délit n'est pas indiquée dans la loi, le gouverneur a le droit d'appliquer une peine arbitraire. Mais, comme il pourrait pencher vers la douceur ou la sévérité, il ne doit pas agir seul. La loi lui ordonne de réunir les quatre chambres, d'y joindre le trésorier et l'avocat du fisc pour délibérer sur la peine qu'il convient d'appliquer. (*L.* IV, *c.* XCVIII.)

Dans les causes civiles où il s'agit d'une faible somme d'argent, le gouverneur de la province est saisi de l'affaire. Les parties traitent à l'amiable devant lui, *sinè strepitu forensi*. (*L.* V, *c.* II.)

Une coutume abusive paralysait l'action de la justice pendant le séjour de la cour romaine à Avignon. La partie condamnée en appelait au Pape. L'autre devait quitter son pays pour un temps plus ou moins long, s'exposer à

des frais énormes ou se résoudre à subir l'injustice. Albornos défendit ces sortes d'appel, *omisso medio*. L'appel devait se faire d'abord au gouverneur de la province et ensuite au Pape. (*L.* VI, c. v.)

Ce sont là quelques extraits des constitutions ægidiennes. Ils ne donnent qu'une faible idée de la prudence et de la sagesse avec laquelle elles furent rédigées. Dans la pensée du cardinal Albornos, d'Innocent VI et d'Urbain V, ces lois devaient servir à pacifier l'Italie centrale divisée par les partis et la guerre civile. Il ne doit plus y avoir de distinction de guelfes et de gibelins, de blancs et de noirs. Un seul parti est debout : c'est le parti de l'Église. Guelphes et gibelins n'existent plus. Point de priviléges pour le parti victorieux, point d'humiliation pour les vaincus. La fusion s'est faite sur les bases les plus larges. Même, il n'y a point de distinction établie entre les cités restées fidèles à l'Église et celles qui avaient secoué son joug. Toutes participent aux mêmes droits, aux mêmes priviléges. De peur de susciter de nouveaux partis et de nouvelles querelles dans un État pacifié par la conquête, le cardinal veut que les municipalités n'aient à leur tête que des étrangers. Cette prudence, cette profondeur de vue sauvèrent l'État ecclésiastique pendant l'anarchie qui désola le monde au temps du grand-schisme. L'État romain forma un seul parti, toutes les villes reconnurent l'autorité d'Urbain VI. En vain les seigneurs firent de nombreuses tentatives pour recouvrer leur ancienne indépendance, elles demeurèrent infructueuses, et cette crise qui menaçait d'être fatale à l'État romain plus qu'à tout le reste de l'Église, s'y fit moins sentir qu'ailleurs. Pas une seule ville ne fit défection au Pape, si puissants étaient les liens dont le cardinal Albornos avait uni entre elles toutes les municipalités de l'État ecclésiastique. Il avait obtenu ce résultat en attachant les peuples au saint-siége par des institutions libérales et populaires.

Les seigneurs étaient alors les ennemis de l'Église. Ils tenaient les villes et les châteaux forts. Pour les dompter, il était nécessaire de s'appuyer sur le peuple. Albornos ne flatta pas le peuple, comme les ennemis de la société le font de nos jours, en excitant ses jalousies, en lui promettant un bonheur imaginaire. Non. Il travaillait à le rendre heureux, il voulait le soustraire à l'arbitraire et à la tyrannie et substituer aux caprices des seigneurs l'autorité des lois. Le peuple, qui est juste quand la passion ne l'aveugle pas, vit dans Albornos un libérateur, et Albornos trouva dans l'immense popularité qu'il s'était conciliée le moyen de remplir une tâche qui semblait au-dessus des forces humaines. C'est surtout dans l'organisation politique des États romains que se montre l'esprit libéral et démocratique du cardinal Albornos. Au-dessus de tous les pouvoirs est le Pape, qui est le père de ses sujets plutôt que leur prince et leur roi. Il ne semble destiné qu'à travailler au bonheur et à la tranquillité de ses enfants. Il n'a pas, comme les autres rois, pour soutiens et pour défenseurs une classe d'hommes privilégiés exempts des charges qui pèsent sur tous les citoyens, les seigneurs et les nobles. Tout l'État concourt à la défense du prince et du territoire. Les cités comme les seigneurs composent l'armée. L'impôt est également réparti sur les nobles et sur le peuple. C'est la terre qui le fournit. L'Église seule en est exempte. Mais comme l'Église se recrute, en grande partie, chez le peuple, le privilége est en faveur de celui-ci. Un parlement composé des députés de toutes les classes de citoyens vote l'impôt. Toutes les franchises des provinces et des cités sont respectées. Peut-on imaginer des lois plus sages et plus libérales? Ceux qui accusent l'Église de sacrifier les intérêts du peuple, de flatter les grands et de les défendre aux dépens du peuple, ne connaissent pas l'Église, ne savent pas son histoire. Elle défend le pouvoir quand les sujets se révoltent, mais il faut dire aussi qu'elle est

la première à défendre le peuple contre les tyrans qui l'oppriment. Partout où sa voix est écoutée, le peuple est heureux.

Voilà pourquoi les constitutions œgidiennes sont toujours favorables à l'accusé. Elles consacrent le repentir, se montrent avares du sang des hommes, lors même qu'ils méritent la mort; elles prennent enfin la défense des pauvres et des faibles dont les intérêts sont confondus avec ceux de l'État. On dira peut-être que ces lois sont trop douces, qu'elles deviennent insuffisantes pour prévenir le crime, qu'elles n'inspirent pas une terreur salutaire aux méchants; mais ne paraît-il pas raisonnable que là où l'Église exerce un pouvoir temporel, elle montre quelque chose de la douceur et de la miséricorde qu'elle déploie dans l'exercice de son autorité spirituelle? L'Église doit tendre à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Le jour où elle aura perdu l'affection des peuples par une rigueur excessive, son autorité temporelle sera fortement ébranlée. Elle doit contenir les peuples dans l'obéissance par la douceur de ses lois. Ceux qui lui conseillent la sévérité n'aiment pas l'Église ou ne comprennent pas sa mission. Albornos, dont le puissant génie avait bien saisi la nature de l'autorité spirituelle, comprenait que l'Église pouvait bien combattre les tyrans, les chasser des terres et des villes qu'ils avaient usurpées, mais qu'elle ne ferait qu'à regret la guerre à tout un peuple révolté. C'est pourquoi il voulut retenir les États romains sous le joug de l'obéissance par les lois les plus douces qu'il put imaginer.

Les constitutions œgidiennes ont été modifiées par les Papes successeurs d'Urbain V, qui, usant du même pouvoir que les autres Pontifes, leurs prédécesseurs, ont fait des lois adaptées aux temps et aux circonstances. L'œuvre d'Albornos est aujourd'hui méconnaissable; mais son esprit a survécu à sa législation. Ce sont toujours les mêmes tendances libérales, le même esprit de douceur et de paix.

Depuis Grégoire XI jusqu'à Pie IX, les Papes n'ont eu qu'un but dans leur législation, le bonheur du peuple. La même pensée anima Pie VII, Léon XII, et Grégoire XVI qui a donné à l'État romain un code civil, chef-d'œuvre de science, de prévoyance et de sagesse. Pie IX allait promulguer un code pénal sans les troubles de l'Italie. Il le donnera sans doute quand la paix sera rendue à l'Église. Tout ce qu'on peut dire, sans crainte d'être démenti par les faits, c'est que les lois de Pie IX respireront la même douceur que celles de ses devanciers.

C'est ainsi qu'Albornos peut, avec raison, être appelé le fondateur de la puissance temporelle des Papes, telle qu'elle s'exerce aujourd'hui, puisque la conquête de l'État pontifical étant achevée, il a maintenu son œuvre par des lois pleines de sagesse. Une partie de cette gloire revient au Pape Urbain V, qui dut assister Albornos de ses conseils, et lui donna, avec l'autorité nécessaire pour cette grande entreprise, de précieux encouragements.

CHAPITRE X

Urbain V active les préparatifs de la croisade.

Tandis qu'il travaillait à l'union des princes chrétiens, le Pape n'oubliait pas la grande affaire de la croisade. Il chargea les Vénitiens du soin d'armer la flotte qui devait porter en Orient le roi de Chypre et les croisés, il pressa Pierre de Lusignan de voler au plus tôt au secours de l'Orient. Le départ allait s'effectuer quand le chef de la croisade, le roi Jean, mourut. L'un des otages qu'il avait donnés au roi d'Angleterre, le duc d'Anjou son fils, s'étant échappé, Jean voulut réparer cette félonie en retournant dans sa prison. Comme les Français voulaient le retenir en France, il prononça ces belles paroles : « Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se réfugier sur la bouche des rois. »

Arrivé à Douvres, la veille de l'Épiphanie, il voulut aller vénérer les reliques de la cathédrale de Cantorbéry, puis il vint à Londres. Édouard envoya au-devant de lui toute sa cour, et le reçut, non comme son prisonnier, mais plutôt comme son suzerain. On a inventé mille prétextes pour expliquer cette belle résolution du roi Jean, tellement les

hommes croient peu à la vertu et à la foi jurée; mais si le voyage du roi Jean à Londres eut une autre cause que l'honneur du souverain, c'était le désir d'avancer les affaires de la croisade. Le roi de Chypre et le roi d'Écosse, David II, venaient d'arriver en Angleterre. Les quatre rois tinrent plusieurs conférences. Jean fut le plus ardent de tous à soutenir la cause des lieux saints. Il eût sans doute persuadé au roi d'Angleterre et à celui d'Écosse de traverser les mers, mais il fut atteint d'une maladie incurable, et il mourut le 8 avril 1364.

Les trois rois le pleurèrent; mais, plus que les autres, le roi de Chypre qui perdait en lui un ami et un compagnon d'armes. Des obsèques royales lui furent faites à Londres; après quoi ses dépouilles furent portées à Saint-Denis. Le roi de Chypre les suivit pieusement jusqu'au moment où on les descendit dans la tombe.

Ce roi fut appelé le Bon à cause de sa grande douceur. Tous ses sujets pouvaient l'aborder librement et lui exposer leurs griefs. Il avait de l'honneur et de la bravoure. Dans les batailles, on le voyait toujours au premier rang. Il eût fait le bonheur de la France, s'il avait joint la prudence à tant de qualités royales. Mais la prudence et la sagesse lui firent défaut, et l'État fut mis à deux doigts de sa perte. Toutes les brillantes qualités du roi ne servirent qu'à aggraver les maux de la France.

La divine Providence, qui veille au salut des royaumes, place ordinairement le remède à côté du mal. A Jean le Bon succéda le roi le plus sage qui se soit assis sur le trône de France. Il répara toutes les fautes de son père. Urbain V lui écrivit pour le consoler de la perte qu'il venait de faire. Après lui avoir parlé de la douleur que toute la cour romaine a ressentie, il fait l'éloge du jeune roi et termine par ces paroles qui furent à la fois une grande leçon pour Charles V, et peut-être une prophétie de tout son règne : « Prenez confiance en Dieu, appliquez-vous à l'exercice

de toutes les vertus; tâchez, autant qu'il sera en vous, de ranimer par les douceurs de la paix et de la tranquillité votre peuple brisé par des guerres continuelles. *L'honneur du roi aime le jugement et la justice affermit son trône.* Faites donc profession d'aimer la justice et ne l'abandonnez jamais. Ayez un grand respect pour l'Église romaine, pour les autres églises et pour toutes les personnes ecclésiastiques, afin de plaire à Dieu qui vous donnera un règne heureux, si vous savez vous le rendre propice. Pour nous, qui vous portons vous et votre royaume dans les entrailles de notre charité, considérez-nous comme un père plein de bienveillance, et demandez-nous avec une confiance toute filiale ce qui peut procurer votre félicité et celle de tout le royaume. »

Cette lettre est du 21 avril. Le 7 mai suivant, les obsèques du roi furent célébrées dans la Chapelle papale, et enfin, le dimanche de la Trinité (18 mai), Charles V fut sacré à Reims en présence du roi de Chypre et d'une foule de seigneurs.

A la même époque mourut à Avignon le légat de la croisade, le cardinal de Périgord, l'un des membres les plus illustres du sacré collége. Il appartenait à l'une des premières familles de France. Jean XXII le fit cardinal en 1331, à la prière de Philippe de Valois. Les liens du sang l'unissaient aux rois de Naples. Il facilita le mariage de Charles de Durazzo avec Marie, sœur de la reine Jeanne, déjà promise à Louis de Hongrie par le roi Robert. C'est pourquoi on l'accusa d'être complice des princes Napolitains quand le roi André périt si misérablement. Mais il lui fut aisé de se disculper. Innocent VI l'employa dans les affaires les plus épineuses. Une fermeté d'âme à toute épreuve, un esprit fécond en ressources formaient le fonds de son caractère. Urbain V pensa que ses conseils pourraient être d'un grand secours aux rois de France et de Chypre, et qu'il pousserait la guerre sainte avec l'ardeur qu'il mettait en

toutes choses. Sa mort fut un nouveau malheur pour la croisade.

Urbain V se hâta de lui donner un successeur : ce fut le bienheureux Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes, qu'il décora du titre de patriarche de Constantinople. Salignac, au diocèse de Sarlat, était sa patrie. Pendant son enfance, ses parents, trop pauvres pour le nourrir, l'envoyaient tous les jours mendier son pain. Mais la misère, qui avilit souvent les hommes, avait élevé l'esprit de Pierre Thomas. Il aima avec ardeur la science dès ses plus tendres années, il suivit les cours de grammaire et de rhétorique. Ses progrès furent si rapides qu'on lui confia l'instruction de ses condisciples. Il acheva ses études à Agen. Là, il sentit le goût des choses divines, et, renonçant au siècle où ses talents lui promettaient une brillante fortune, il revêtit l'habit du Carmel. Quand il fut prêtre, ses supérieurs l'envoyèrent à Bordeaux, puis à Paris, pour y perfectionner ses études. Il enseigna quelque temps la théologie à Cahors. Mais bientôt la charge de procureur général de l'ordre des Carmes étant devenue vacante, on la confia à Pierre Thomas, qui vint habiter Avignon.

La cité pontificale offrit un vaste champ au zèle et aux talents de Pierre Thomas. Il y prêcha avec une rare éloquence. Innocent VI, émerveillé de ses talents, le crut capable de réussir dans les négociations, et lui confia plusieurs missions délicates. Envoyé comme nonce à Naples, en Allemagne, en Hongrie, il y réussit au gré de ce Pontife qui lui donna en récompense l'évêché de Patti, en Sicile. Innocent VI, ayant conçu le projet d'une nouvelle croisade, voulut réconcilier le roi de Hongrie avec les Vénitiens, dont les flottes étaient destinées à transporter les troupes chrétiennes en Orient. Pierre Thomas fut chargé de la négociation. Il vint à Venise, et parla avec tant de force de la nécessité où l'on était de s'unir contre l'ennemi commun, que les Vénitiens furent convaincus et promirent de faire

la paix. Il eut plus de peine à convaincre le roi de Hongrie. Il y parvint heureusement ; il fit davantage encore, et disposa ce roi à s'unir à la croisade. Louis prit la croix et fit serment d'aller en Orient.

Cependant les envoyés de l'empereur Jean Paléologue arrivaient à Avignon. Ce prince, à peine monté sur le trône, avait auguré que c'en était fait de l'empire si le Pape et les princes chrétiens l'abandonnaient. Il implora donc le secours d'Innocent VI. Mais craignant que le Pape n'eût pas égard à ses prières si lui et son peuple demeuraient dans le schisme, il promit d'embrasser la foi catholique et de reconnaître l'autorité du Pontife romain. Ravi de ces bonnes dispositions, Innocent VI envoya Pierre Thomas à Constantinople pour y opérer l'union des deux Églises.

Le légat y fut reçu avec des honneurs inusités. Il travailla sans relâche à l'union, et dans peu de temps il fit rentrer dans le sein de l'Église une foule considérable de grands et d'hommes du peuple. L'Empereur avait des sentiments tout catholiques et s'occupait lui-même de la conversion des Grecs. Pour obéir aux ordres du Pape, le légat passa de Constantinople dans l'île de Chypre, qui était à l'Orient le boulevard de la chrétienté. Il inspira au roi et à son peuple un courage héroïque ; après quoi il alla vénérer les saints lieux. A son retour, Innocent VI le nomma évêque de Coron, et lui donna le titre de légat *à latere*. Il quitte de nouveau Avignon, vient à Venise, unit les galères de Venise à celles de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, visite avec cette flotte les ports de l'Asie Mineure et fait son entrée à Constantinople aux cris de joie de tout un peuple qui voyait en lui son libérateur. Il renforce l'armée de Jean Paléologue et se dispose à prendre l'offensive contre les Turcs. Il vient attaquer Lampsaque dont les barbares avaient fait leur place d'armes. L'ardeur guerrière qui anime le légat lui fait braver tous les périls, et, par un coup de main des plus hardis, il escalade les murs de

Lampsaque et dévaste la ville. Il revenait vers la flotte, quand les Turcs sortent d'une embuscade, se jettent sur la petite armée et la dispersent. Le légat reste seul avec cinquante chevaliers de Rhodes comme lui insensibles à la crainte. Ils firent tous des prodiges de valeur. A mesure que les Turcs avançaient, ils les immolaient et se retiraient en combattant. Cernés par des flots d'ennemis, ils s'ouvraient un passage le glaive à la main, et la mort se multipliait sous leurs coups. Enfin, leur courage lassa la fureur de l'ennemi. Ils purent joindre la flotte qui rentra, chargée de dépouilles, dans le port de Constantinople.

Après cet exploit, Pierre Thomas parcourut la Crète, l'Asie Mineure et l'île de Chypre, dans le but d'y éteindre le schisme et d'unir l'Orient à l'Occident. C'était là une grande politique et la seule qui pût sauver Constantinople. On l'oublia depuis; mais alors on le comprenait. La Crète tout entière abjura l'erreur et embrassa l'unité. Il en fut de même en Chypre, où le peuple et le clergé reconnurent l'autorité de l'Église romaine. Mais comme les Turcs faisaient de nouveaux efforts pour ruiner les affaires des chrétiens, et préparaient une invasion plus terrible que les premières, le légat décida le roi de Chypre, qu'il venait de sacrer, à passer de nouveau en Occident pour y solliciter les secours du Pape et des princes chrétiens.

A son retour, Urbain V, voulant récompenser Pierre Thomas, le transféra de l'évêché de Coron à l'archevêché de Candie. Puis, il l'envoya en Italie. Enfin, il le nomma patriarche de Constantinople, légat de la croisade, et lui laissa les revenus des églises de Coron et de Négrepont. Les pouvoirs les plus étendus lui furent donnés par une bulle en date du 10 juillet 1364. Le Pape lui remit des lettres pour tous les princes d'Italie et les évêques d'Orient. Rien n'était venu troubler l'affaire de la croisade, quand les Génois, irrités contre les habitants de l'île de Chypre et leur roi Pierre de Lusignan, ou mieux, jaloux de la préfé-

rence que le Pape avait donnée aux Vénitiens, se disposèrent à déclarer la guerre au roi de Chypre. Le doge de Venise, qui eut connaissance des préparatifs de guerre des Génois, en avertit le Pape et, de plus, engagea les Génois à montrer de la modération. Ses bons offices ayant été repoussés, Urbain V envoya Pierre Thomas aux Génois. La haine que ce peuple portait au roi de Chypre était si vive qu'il fit une émeute à l'arrivée du légat. On lui lança des pierres, on demanda à grands cris la guerre contre le roi de Chypre. Pierre Thomas parvint à calmer les esprits. Il fit de la part du Pape des menaces à ces hommes vindicatifs, et en même temps il tâcha d'éveiller en eux des sentiments chrétiens. Il parla si bien que la haine se dissipa. Les Génois témoignèrent le désir de faire leur paix avec le roi de Chypre, et de renouveler l'ancienne alliance qu'ils avaient contractée avec lui : le Pape écrivit au roi de Chypre pour l'en féliciter.

Tandis qu'Urbain V activait en Occident les préparatifs de la croisade, il tenait les yeux ouverts sur l'Orient, et se montrait attentif à tout ce qui s'y passait. Smyrne, dont la garde fut plus tard confiée aux chevaliers de Rhodes, était menacée par les Turcs. Ils en avaient commencé le siége, ils l'eussent prise sans la vigilance d'Urbain V. Pour flatter l'orgueil national de la république de Gênes et la consoler du choix qu'il avait fait des galères vénitiennes, il nomma un Génois, Pierre Rachanelli, gouverneur de Smyrne. Rachanelli prêta serment à Urbain V en ces termes : « Je jure obéissance et fidélité au bienheureux Pierre, à la sainte Église romaine, et à mon seigneur le Pape Urbain V, de même qu'à ses successeurs canoniquement élus. Je défendrai de toutes mes forces la papauté, les régales de saint Pierre, et tous les droits de l'Église romaine, spécialement ceux qu'elle a sur cette cité. Je ne remettrai cette ville, ainsi que ses dépendances, qu'au légat du siége apostolique s'il en est un dans ces contrées, ou à telle per-

sonne désignée soit par le Pape, soit par le légat. » Ce serment montre les droits que le Pape avait sur plusieurs villes de l'Orient depuis les croisades. Le droit public de l'époque le considérait comme le gardien de ces villes, en sa qualité de chef de la chrétienté.

Cependant, les Turcs se préparaient à une résistance désespérée. En voyant l'Occident s'unir contre eux, ils coururent aux armes de toutes parts. Ils attaquèrent les chrétiens sur trois points différents : à Smyrne, en Chypre, en Grèce. Le grand maître de l'ordre de Saint-Jean en prévint le Pape. Effrayé à cette nouvelle, Urbain V écrivit aussitôt à Pierre de Lusignan pour l'engager à faire au plus vite ses préparatifs de départ et à voler au secours de son royaume. Le roi et le légat se rendirent à Venise, où la flotte et l'armée des croisés les attendaient. Heureusement, il y avait dans l'île de Chypre une armée nombreuse et aguerrie qui suffit à repousser l'ennemi. Le royaume était délivré avant l'arrivée des croisés. Il n'en fut pas de même en Grèce. Les Turcs envahirent cette province par la Thessalie, s'emparèrent de Thèbes, entrèrent dans la Morée qu'ils ravagèrent.

Urbain V écrivit aussitôt à l'archevêque de Patras, aux évêques de Grèce et aux Latins réfugiés à Négrepont et leur enjoignit de s'unir contre l'ennemi commun. Il accorda une indulgence plénière à tous ceux qui prendraient les armes contre les Turcs. Ses exhortations inspirèrent du courage aux chrétiens, et de toutes parts on s'apprêtait à la résistance. L'empereur de Constantinople mit de côté toutes les anciennes jalousies de race, unit ses efforts à ceux des croisés, et promit au Pape de joindre ses troupes aux siennes. Cette résolution était sincère; dès lors était surmonté le plus grand de tous les obstacles qu'il y eût à la croisade. Ce qui avait toujours fait échouer les expéditions de ce genre, c'était la ruse et les trahisons des Grecs. S'ils avaient pu s'entendre avec les Latins, depuis longtemps l'Orient serait libre. Jean Paléologue choisit pour ambas-

sadeur un Génois, Michel Malespina, et le chargea de porter au Pape ses propositions. Il ne mettait que deux conditions à l'union des deux races : la première était que les Latins ne commettraient aucune injustice contre les Grecs ; la seconde, que le Pape engagerait la princesse Anne, sa sœur, qui avait embrassé la foi catholique, à revenir à Constantinople.

Urbain V pria l'ambassadeur de féliciter en son nom l'Empereur, et l'engagea très-fortement à travailler personnellement à la conversion des Grecs. Enfin, il lui donna une lettre dans laquelle il exposait à Jean Paléologue les plans de la croisade et dissipait toutes ses craintes au sujet des Latins. Quant à la princesse, le Pape redouta pour elle des persécutions, et, se méfiant de la perfidie grecque, il pria l'Empereur de l'excuser s'il continuait à la garder en Occident.

Ainsi, le Pape dominait dans les conseils de l'Europe. Sa parole puissante avait ranimé la foi dans les âmes. Les rois et les peuples s'unissaient pour la cause du Christ et de la civilisation. La flotte des croisés, réunie dans le port de Venise, allait mettre à la voile. L'Europe entière avait les yeux tournés sur elle. On attendait des merveilles d'une armée si bien composée et d'un chef aussi vaillant que le roi de Chypre. Mais tout à coup la profonde paix où les sages conseils d'Urbain V avaient amené l'Europe fut troublée par les tentatives de Pierre le Cruel et de Charles le Mauvais, en France et en Castille.

Charles le Mauvais croyait avoir des droits sur le duché de Bourgogne, et les revendiqua les armes à la main. Le roi de France avait pris la résolution de ne jamais commander l'armée en personne. Il faisait la guerre du fond de son cabinet par le moyen de ses frères et de ses capitaines, se gardant bien d'exposer avec sa vie le salut et la tranquillité de l'État. Charles le Mauvais vit une lâcheté dans cette sage politique et crut triompher aisément du

jeune roi. Il vole, avec ses troupes, sur les pas de Charles V qui allait se faire sacrer à Reims, dans le dessein de troubler cette cérémonie et d'enlever la Bourgogne au roi de France. Sa présomption le perdit. Le maréchal de Boucicaut et Duguesclin prirent l'offensive et lui enlevèrent Mante et Meulan.

Humilié par la perte de ces deux villes, Charles appelle auprès de lui de puissants renforts de Navarre et de Gascogne, et veut prendre sa revanche. Évreux devient son centre d'opérations et le rendez-vous assigné à ses troupes. Un détachement de Bretons, commandé par Bohémond de Laval qui venait au secours du roi de France, s'étant un peu trop rapproché d'Évreux, tomba entre les mains de l'ennemi. Duguesclin s'avanca avec toute l'armée royale pour venger cet affront. La rencontre des deux armées eut lieu à Cocherel, tout près d'Évreux. L'armée française se composait de trois corps : les Bretons, commandés par Duguesclin; les Français, par le comte d'Auxerre, et les Bourguignons, par Robert Knolles, ce chef de routiers qui avait saccagé Auxerre. L'armée de Charles le Mauvais était aussi divisée en trois corps : les Anglais, les Gascons et les Navarrais. Elle était commandée par le captal de Buch, général d'une rare prudence et d'une bravoure à toute épreuve. Le captal attendait les Français de pied ferme, croyant qu'ils donneraient avec leur fureur ordinaire, et qu'après s'être ainsi épuisés en efforts inutiles, ils pourraient être aisément accablés. Mais Duguesclin n'eut garde de commettre une si grande faute. Il ne voulut pas attaquer dans ses retranchements l'armée navarraise, et pour l'amener dans la plaine, il simula une retraite. L'ennemi tomba dans le piége et se mit à sa poursuite. Il s'était déjà répandu dans la plaine quand Duguesclin s'arrête et fait volte-face. Une mêlée affreuse s'engage. A la fin les Français firent plier l'armée navarroise et la mirent en complète déroute. Le captal de Buch et les principaux chefs

furent pris. Charles le Mauvais n'avait plus d'armée. Le régent de Navarre, Louis, frère de Charles, marche au secours de son frère avec une armée puissante. Il voulut secourir la Charité-sur-Loire qu'assiégeait l'armée royale. Ce fut en vain. La place s'était rendue avant son arrivée. Il vint rejoindre le roi, son frère, en Normandie, où l'armée française, victorieuse sur tous les points, le serrait de près.

Cette guerre fratricide pouvait traîner en longueur et faire échouer la croisade. Il était à craindre que l'armée des croisés ne pût se recruter si la guerre civile durait plus longtemps. Urbain V écrivit aux deux rois, les conjura de poser les armes et d'accepter son arbitrage. Il leur envoya l'abbé de Saint-Michel, du diocèse de Turin, pour négocier la paix. Le légat vit les deux rois, leur parla de la part du Pape, et les amena à conclure une paix aussi durable et aussi sincère qu'on pouvait l'attendre de pareils ennemis.

Mais tandis que la France rentrait dans le calme, la guerre civile agitait l'Espagne. Charles le Mauvais, dont la nature inquiète et jalouse ne pouvait être en repos, après avoir fait la paix avec le roi de France, déclara la guerre à l'Aragon et s'unit au roi de Castille Pierre le Cruel.

Ce roi faisait revivre Néron dont il imitait les crimes. Il inaugura son règne en livrant à la cruelle jalousie de sa mère sa rivale, la malheureuse Éléonore de Guzman dont Alphonse XI avait eu cinq enfants. Elle périt dans les supplices. Ses fils jurèrent de venger sa mort. Henri de Transtamare était l'aîné. Prince courageux, prudent, digne en tout de régner s'il n'avait été le fruit du crime, il se signala par ses exploits du temps du roi Alphonse son père. A l'avénement de Pierre le Cruel, il se retira auprès du roi d'Aragon. Craignant pour lui le sort de sa mère, il attendit que le roi de Castille se fût rendu odieux à ses sujets par sa tyrannie et ses débauches. Pierre avait fait demander la main de Blanche de Bourbon, sœur de Jeanne de Bourbon,

l'épouse de Charles V. Cette princesse n'était pas encore arrivée en Castille, et déjà Pierre le Cruel avait formé des liens criminels avec une aventurière, Marie de Padilla. Blanche ne put gagner son cœur par sa douceur, sa piété, sa beauté même. Il la chassa du palais. Le peuple murmura, les grands prirent ouvertement la défense de Blanche. La passion aveuglait Pierre, il ne tint pas compte de ces manifestations. Innocent VI lui envoya à plusieurs reprises ses légats pour le rappeler à la pratique de ses devoirs, lui ordonna de mettre un terme au scandale et à l'adultère. Il lança contre lui l'excommunication et mit la Castille en interdit. Les avis du Pontife, les murmures du peuple, les menaces des grands le remplirent de fureur. Il voulut d'un seul coup mettre un terme à toutes ces importunités et se défaire de l'objet de sa haine. Il fit mourir l'innocente Blanche. Deux juifs l'étouffèrent entre deux matelas. Elle était à peine âgée de vingt-cinq ans. Le roi de France Jean le Bon ne put venger sa mort. Il était alors prisonnier en Angleterre. Quant au Pape Innocent VI, accablé d'infirmités, et sur le point de descendre dans la tombe, il n'eut pas assez d'énergie pour accabler sous les foudres de l'Église le monstre qui déshonorait le trône par de tels forfaits. Mais le ciel prit la défense de Jeanne. Un personnage mystérieux apparut à Pierre un jour qu'il était à la chasse, et lui annonça les malheurs qui signalèrent la fin de son règne.

Ses deux frères illégitimes Pierre et Jean eurent le sort de Blanche. Enfin, il n'épargna pas même son frère légitime, don Frédéric. A la demande d'un roi maure, son allié, il le condamna à mort, et, ce qui excita l'horreur de l'univers, il voulut être lui-même son bourreau : il perça d'une lance le sein de son frère et lui trancha la tête[1].

Au lieu d'appeler dans ses conseils, comme le firent ses

1. Mézeral.

ancêtres, les grands de la nation, les évêques, de savants religieux, il s'entoura de juifs, d'Arabes et de magiciens. Il dépouilla les églises pour enrichir les mosquées. Quand Urbain V monta sur le trône, Pierre venait de déclarer la guerre au roi de Grenade. Il ravagea le royaume ennemi à la tête d'une armée nombreuse. Le roi de Grenade, se voyant impuissant à lui résister, implora la paix. Pierre feignit d'écouter ses propositions. On proposa un entrevue. Le roi de Grenade vint à Séville muni d'un sauf-conduit. Pierre le fit garrotter lui et les seigneurs de sa suite. Enfin il conduisit au milieu de la plaine qui environne Séville ces illustres captifs, et se précipita sur eux à la tête de sa cavalerie. Il voulut tuer de sa main le roi de Grenade. Les pieds des chevaux écrasèrent les autres.

Fier d'un pareil succès, il déchira le traité de paix qu'il avait fait l'année précédente avec le roi d'Aragon, et vint tout à coup mettre le siége devant *Calatajuba*. Les habitants se défendirent vaillamment. A la fin il fallut céder au nombre, et Pierre le Cruel entra dans la ville par la brèche. Cette bête féroce se baigna dans le sang des habitants. Il en fit mettre à mort en un seul jour plus de six mille qui n'étaient pas en état de porter les armes. Pierre d'Aragon, ne pouvant se défendre contre un ennemi aussi puissant, appelle à son secours Henri de Transtamare qui était alors en France, et lui donne des pouvoirs pour enrôler à son service les grandes compagnies.

Charles le Mauvais épousa la cause de Pierre le Cruel. Une vive sympathie pour le roi de Castille, le désir de se venger du roi d'Aragon, furent les deux mobiles qui le déterminèrent. Urbain V tâcha d'éteindre cet incendie à sa naissance. La guerre était à peine déclarée qu'il envoyait au roi de Castille l'abbé de Saint-Michel avec la mission de lui faire entendre des paroles de paix et de lui montrer tous les malheurs qu'une telle guerre allait attirer sur la chrétienté. Sa lettre était touchante. Il donna ordre au

légat d'aller faire la même prière au roi d'Aragon. Il évoqua devant son tribunal les démêlés de ces deux rois, et promit de leur faire justice. Mais il parlait à des cœurs endurcis. Son langage ne fut pas compris de Pierre le Cruel. Quelque effort qu'il fasse, l'Espagne va devenir le champ de bataille où les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, le prince de Galles et l'armée française vont se livrer des combats sanglants. En déclarant le premier la guerre, Pierre le Cruel avait préparé la voie aux vengeances célestes.

Le légat, envoyé par Urbain V au roi d'Aragon pour l'engager à faire la paix avec le roi de Castille, traitait avec lui une autre affaire. Ce roi, prenant prétexte des guerres nombreuses qu'il avait eues à soutenir, et des frais énormes qu'elles lui avaient occasionnés, étendit la main sur les biens ecclésiastiques. La spoliation de l'Église n'est pas une chose nouvelle ; elle a toujours souri aux princes. Pierre confisqua les biens des cardinaux et des évêques qui étaient en cour de Rome, sous prétexte qu'ils ne résidaient pas. Il oubliait que le chef de l'Église peut appeler auprès de sa personne les chefs des diocèses pour les employer au service de l'Église, et les dispense du devoir de la résidence quand la nécessité ou l'utilité de l'Église le demande. Urbain V prit la défense de ces évêques et parla au roi avec beaucoup de fermeté. Il le somma de rendre les revenus qu'il avait séquestrés. Le roi refusa d'obéir, alléguant l'avis de son conseil et l'impossibilité où il était de restituer. Son trésor était vide. Urbain V le cita devant lui et le menaça de l'excommunication[1]. Il est probable que ces menaces obtinrent leur effet, que le roi d'Aragon obéit au Pontife. Il n'est plus question de cette affaire sous le pontificat d'Urbain V.

Un autre sujet de querelle s'était élevé entre lui et le

1. Raynaldi (1364).

Pape au sujet du cens annuel que les rois d'Aragon devaient payer au saint-siége pour les îles de Corse et de Sardaigne. En 1297, le Pape Boniface VIII avait donné à Jacques III, roi d'Aragon, l'investiture de ces deux îles à titre de fief perpétuel. Les conditions étaient que les rois d'Aragon feraient au Pape l'hommage-lige et se considéreraient comme ses vassaux, que chaque année ils payeraient un cens de 2000 marcs d'argent, ils fourniraient au Pape un contingent de troupes, que ces îles enfin reviendraient au saint-siége si les rois d'Aragon étaient élus à l'empire. Comme le cens était le signe de la souveraineté du saint-siége sur les deux îles, Boniface VIII menaça des peines les plus graves les rois d'Aragon, s'ils mettaient du délai à payer. D'abord ils seront excommuniés, ensuite le Pape lancera l'interdit sur les deux îles. Si le roi tarde encore, il perdra tous ses droits sur les deux îles, qui feront retour au saint-siége.

Ces conditions furent remplies par Jacques et par son fils Alphonse IV. Mais Pierre IV ne montra pas la même fidélité. Depuis dix ans, il s'abstenait de payer le tribut; même il s'était dispensé de faire au Pape l'hommage de ces deux îles. Urbain V, zélé défenseur des droits de l'Église, n'oublia rien pour rappeler le roi à son devoir. Il lui écrivit une lettre, datée du 13 mars, pour lui rappeler les conditions auxquelles son aïeul reçut l'investiture des deux îles et les peines décernées par le Pape Boniface VIII contre les rois d'Aragon, s'ils violaient leurs promesses, peines ratifiées par Jacques II lui-même. Urbain V rappelle au roi d'Aragon l'exemple de ce roi qui paya fidèlement le tribut; il lui fait remarquer qu'il a déjà encouru toutes les peines dont parlait Boniface VIII, qu'il est excommunié, déchu de ses droits sur la Corse et sur la Sardaigne. Enfin, il le cite à comparaître, le 17 mai prochain, pour s'entendre condamner aux peines portées dans la bulle de Boniface VIII.

Pour donner plus de solennité au jugement qu'il allait

rendre et jeter l'effroi dans l'âme du roi d'Aragon, il commença la procédure dans un consistoire public où se trouvait une grande foule de peuple. Il déclara qu'il enlèverait ces deux îles au roi d'Aragon, si, au terme fixé, il n'avait pas payé le tribut et prêté le serment d'usage. Tandis que le Pape tenait au roi d'Aragon ce langage plein de fermeté, la Sardaigne se soulevait et menaçait de se soustraire à l'autorité de Pierre IV. Le moment était critique. Refuser le tribut et le serment au Pape, c'était s'exposer à perdre l'île de Sardaigne. Pierre se hâta de satisfaire le Pontife. Il fit d'humbles excuses, protesta de sa fidélité au saint-siége, déclara qu'il avait refusé le tribut, non par mépris pour la suzeraineté du saint-siége, mais à cause de la pénurie de son trésor. Il reconnut la Corse et la Sardaigne comme fiefs du saint-siége, et envoya au Pape une ambassade solennelle pour l'apaiser. Cependant, toutes ces protestations n'étaient pas sincères. Pierre voulait faire traîner l'affaire en longueur, comme il l'avait déjà essayé sous le Pape Innocent VI. Urbain V n'était pas homme à se payer de belles paroles. Voyant qu'un an s'était déjà écoulé sans que le roi eût payé le tribut et prêté l'hommage-lige, il le cita de nouveau. Il était disposé à lui enlever la Corse et la Sardaigne. Pierre d'Aragon fit de sérieuses réflexions, et, comprenant que le Pape ne s'arrêterait pas, il céda, paya le tribut, fit hommage pour la Corse et la Sardaigne, et se reconnut feudataire du saint-siége. Urbain V voulut donner de l'éclat à ce grand acte ; il admit les ambassadeurs du roi d'Aragon dans la salle du consistoire, et reçut l'hommage qu'ils lui firent au nom de leur maître en présence des cardinaux et d'une grande foule de peuple[1].

Le prince Noir, que son père Édouard III avait créé prince d'Aquitaine, exigeait le serment de fidélité des évêques, ce que n'avaient osé faire les rois d'Angleterre et de France

1. Raynaldi.

tour à tour maîtres de ce pays. Le Pape avertit le prince et fit des plaintes contre lui au roi son père. Ses avis produisirent leur fruit, et la liberté de l'Église fut respectée.

Urbain V avait d'autres griefs contre le roi d'Angleterre. Depuis trente ans le saint siége n'avait pas reçu le tribut de mille marcs d'argent que l'Angleterre et l'Irlande payaient chaque année au Pape sous le nom de denier de Saint-Pierre. Urbain V revendiqua les droits de l'Église. Il écrivit au roi d'Angleterre, et le pressa de remplir les engagements pris autrefois par le roi Jean-sans-Terre. L'abbé de Saint-Bavon, du diocèse de Tournai, fut chargé de négocier cette affaire, et porta les lettres du Pape au roi d'Angleterre. Celui-ci voulut, avant de faire une réponse au légat, consulter le parlement. L'affaire ayant été proposée par le chancelier d'Angleterre, le parlement répondit que le roi Jean n'avait pu obliger ses successeurs. En conséquence, le roi défendit de payer le denier de Saint-Pierre [1]. On ignore les suites de ce refus.

En même temps Urbain V exerçait son zèle contre le roi de Pologne, qui continuait à vivre dans l'adultère. Après avoir renvoyé la juive Esther, ce roi ne se montra pas mieux disposé envers Adélaïde de Hesse, son épouse. Il prit une autre femme qui lui était déjà unie par le sang. Joignant à l'inceste le sacrilége, il publia que le Pape venait de dissoudre son mariage avec Adélaïde. Cette malheureuse reine ayant imploré le secours du Pape, Urbain V reprocha au roi Casimir ses désordres avec une vigueur tout apostolique. Il le menaça des peines ecclésiastiques, s'il ne rentrait pas en lui-même. « Nous, disait-il, qui désirions avec une charité paternelle votre salut et votre gloire, nous ne pouvons tolérer plus longtemps sans péché un crime horrible, qui sera un exemple pernicieux pour votre royaume et pour le reste de la chrétienté. Nous avertissons donc

1. Sponde.

Votre Majesté, nous l'exhortons dans le Seigneur, et nous lui ordonnons par ces lettres apostoliques de songer à son salut et à sa gloire qu'elle néglige trop, de chasser cette femme illégitime, de recevoir au plus tôt dans son palais Adélaïde, après lui avoir donné des garanties, d'avoir pour elle l'affection d'un époux, et de lui rendre les honneurs dus à son rang. Si vous n'êtes pas disposé à le faire, sachez que nous avons ordonné à notre cher fils Gilles, cardinal-prêtre du titre de Saint-Martin-des-Monts, devant qui cette cause se traite, de procéder contre vous[1]. »

Le roi dut obéir aux ordres du Pape, se réconcilier avec la reine et faire cesser le scandale. Mais les princes reçoivent d'ordinaire ici-bas la peine de leurs crimes, afin que les peuples, témoins de leurs scandales, le soient aussi du châtiment et redoutent cette justice souveraine qui n'épargne personne. La même année où mourut Urbain V, le roi de Pologne tomba de cheval. On le releva tout meurtri, il mourut après quelques jours de souffrances. Il n'eut pas la gloire de transmettre sa couronne à ses enfants. Il ne laissa pas de postérité légitime, juste punition que le ciel infligeait à ses adultères. Louis, roi de Hongrie, fils de sa sœur, lui succéda sur le trône de Pologne.

C'est ainsi qu'Urbain V parlait aux rois et savait les dominer. Sa vertu leur inspirait de la vénération, et sa vigueur de la crainte. Les rois étaient naturellement disposés à l'écouter ; ils savaient qu'il n'obéissait qu'à la voix du devoir, et ne suivait ni les conseils de l'ambition, ni les inspirations de l'amour-propre. Personne n'osait lui résister. L'Europe entière lui était soumise et formait sous sa domination un seul royaume, une seule famille dont il était le père. Ses lettres et ses légats allaient partout. L'Église avait repris sur les âmes son ancien empire. La chrétienté était reconstituée, on croyait voir les plus beaux

1. *Regesta*, t. III.

siècles de l'Église. Presque tous les rois de l'Europe vinrent vénérer Urbain V à Rome ou en France, recherchèrent son amitié, lui demandèrent des conseils, voulurent concourir avec lui au salut de l'Europe et de l'Église menacées à la fois par les Turcs et par les grandes compagnies.

CHAPITRE XI

L'empereur Charles IV vient à Avignon. Grandes compagnies. Duguesclin assiége le Pape.

L'empereur Charles IV voulut entretenir un si grand Pape des destinées du monde et de l'Église. Ce prince, qu'on appelle à tort l'empereur des prêtres, avait de la piété, un amour sincère pour l'Église. Il obéit au saint-siége au delà de ce qu'on aurait cru quand il quitta Rome au terme fixé par Innocent VI.

Pétrarque lui écrivit plusieurs fois au nom de Rome, de l'Italie, de tous les esprits dévoyés qui ont voulu, depuis Dante, l'unité de l'Italie au prix de sa liberté. Pétrarque lui disait : « C'est ici qu'est le centre de votre monarchie, jamais l'Italie ne désira aussi vivement l'arrivée d'un prince étranger. Vous êtes son unique ressource... Voyez Rome à vos pieds... Rome attend son époux. » L'Empereur ne se laissa pas séduire. Il ne descendit pas en Italie, par respect pour les droits du saint-siége et un peu par politique ; il se sentait trop faible pour tenter une pareille entreprise. Ce qui semblait n'être que vertu chez lui, était aussi la suite de son irrésolution. Il ne sut pas défendre le

Pape et l'Église romaine contre leurs ennemis, sa vie fut une longue suite de lâchetés et de faiblesses. Il fut un jour arrêté à Worms par le boucher de sa maison qu'il ne payait pas faute d'argent ; la foule l'entoura, elle eût peut-être attenté à ses jours si l'évêque de Worms n'eût payé sa dette. Ce trait peint l'homme. Le seul acte auquel il attacha son nom, ce fut la bulle d'or, qui donna une constitution à l'empire. Un moment le pape Urbain V eut confiance en lui, il espéra trouver quelque appui dans Charles IV pour l'exécution de ses grands desseins ; il ne savait pas quelles déceptions lui préparait ce fantôme d'empereur.

Charles fit son entrée dans la cité papale au mois de mai 1365, le jour de la Pentecôte. Il était suivi d'une foule de princes et de barons allemands ; le pape célébrait ce jour-là la messe solennelle, l'Empereur y assista revêtu de tous les ornements impériaux, le front ceint de la couronne, tenant d'une main le sceptre et de l'autre le globe d'or.

Le Pape et l'Empereur eurent plusieurs conférences. Après avoir traité de quelques affaires particulières à l'empire d'Allemagne, on en vint à la croisade et au retour du saint-siége à Rome ; Urbain V eût voulu que l'Empereur l'appuyât dans ces deux entreprises. En acceptant le fardeau de la papauté, il crut que le ciel avait des vues sur lui et l'avait choisi d'une manière miraculeuse pour ramener le saint-siége à Rome : son esprit était constamment tourné vers l'Italie, il eût voulu s'y rendre dès la première année de son pontificat, mais il était arrêté par les difficultés de l'entreprise. Il ne s'agissait pas seulement de quitter Avignon par une fuite précipitée et d'aller s'établir à Rome : l'affaire principale c'était de s'y maintenir longtemps, chose que mettaient en doute la plupart des cardinaux français. L'État romain était libre si l'on veut et désirait le Pape. Rome elle-même paraissait revenir au respect de son

prince légitime. Mais au nord de l'Italie, Barnabo menaçait l'Église.

Il était à craindre que ce tyran ne fomentât des troubles dans l'État de l'Église quand le Pape serait à Rome ; peut-être les villes de Florence, de Sienne et de Pise verront d'un œil jaloux la papauté reprendre l'éclat et la puissance d'autrefois et dominer les petites républiques d'Italie. Ne s'uniraient-elles pas avec Barnabo? Le Pape le craignait, il vit les dangers qui menaçaient le saint-siége à Rome, et l'événement a prouvé qu'Urbain V ne se trompait guère. Il voulut conjurer tous ces dangers en se liguant avec l'Empereur et en implorant son appui. Charles, qui aimait l'Église, promit au Pape son concours.

Un autre obstacle au retour du saint-siége à Rome, c'étaient les compagnies. La paix que l'Église fit avec Barnabo produisit en Italie le même effet que la paix de Brétigny en France. Les Anglais, les Allemands, les Hongrois, les bandits italiens parcouraient l'Italie et rançonnaient les villes ; les ravages qu'ils commirent dépassèrent tout ce que l'on avait vu jusque-là. Tantôt ces compagnies s'unissaient pour piller et partager le butin, tantôt elles se livraient entre elles d'affreux combats. Il y avait là un grave danger pour l'Église ; le Pape tomberait infailliblement au pouvoir de ces bandes indisciplinées, s'il n'était appuyé par l'Empereur.

Mais Urbain V avait un autre but, la croisade. Il n'oublia rien pour y faire entrer l'Empereur. Le plan qu'il proposait était fort simple et accuse un esprit éminemment pratique : il voulait à la fois purger l'Europe de la présence des compagnies et faire servir ces hommes courageux à une œuvre utile et honorable. Si les princes avaient compris la pensée de Guillaume de Grimoard, l'Europe était délivrée de tous ses ennemis. L'Empereur admira les pensées profondes de ce grand politique, et comme les hommes faibles sont ordinairement prompts à faire des promesses, il s'engagea

à fournir des vivres aux compagnies depuis les frontières de France jusqu'en Hongrie. Le roi de Hongrie devra ensuite les nourrir et leur donner un passage sur ses terres; si le roi de Hongrie refuse de le faire, Charles consacrera la moitié des revenus de la Bohême à équiper une flotte qui portera les routiers en Orient. Le maréchal d'Audeneham alla en Hongrie traiter cette affaire au nom du Pape et de l'Empereur. Urbain V voulut faire entrer dans ses vues le roi de France; il lui écrivit pour lui exposer ses plans et le prier d'employer ses bons offices auprès du roi de Hongrie. L'Empereur retourna bientôt en Allemagne, après s'être fait couronner par l'archevêque d'Arles, Guillaume de la Garde, roi du royaume d'Arles, qui comprenait autrefois la Provence, la Savoie, le Dauphiné, ainsi que la Franche-Comté. La reine Jeanne protesta contre cette vaine cérémonie. Mais Urbain V apprit à connaître quel était Charles IV dans les longs entretiens qu'ils eurent; il vit qu'il y avait peu à compter sur lui, et pensant avec raison qu'il devait agir lui-même tout seul s'il voulait obtenir quelque résultat, il s'apprêta à pousser les compagnies hors de France et à les forcer de s'enrôler dans la croisade en soulevant contre elles tous les citoyens, projet digne d'un esprit aussi élevé que le sien!

Déjà l'année précédente (le 26 février 1364), il avait engagé le peuple à s'unir contre les compagnies. Il s'exprimait ainsi dans une circonstance mémorable : « De quelle douleur notre âme est remplie quand nous voyons cette multitude d'hommes qui appartiennent au troupeau de Jésus-Christ, montrer la rage et la férocité des loups! Quel deuil pour notre sainte mère l'Église quand ses enfants, qui devraient être ses défenseurs et ses soldats contre les nations barbares, deviennent ses bourreaux et vivent comme des païens! Quel sujet de larmes pour les fidèles quand ils se voient affaiblis par des ennemis intérieurs! » Il termine en accordant les indulgences de la croisade à

tous ceux qui prendront les armes contre les routiers.

Un mois avant l'arrivée de l'Empereur il avait adressé aux évêques de France la bulle suivante, où il retrace les horreurs commises par les routiers, et indique l'unique remède qu'il y eût à d'aussi grands maux :

« Urbain, serviteur des serviteurs de Dieu : *ad futuram rei memoriam*. Le sang innocent d'une multitude de chrétiens versé injustement crie vers moi de la terre ; la foule des orphelins, des veuves, des exilés, de ceux qu'on a dépouillés de leurs biens, crie vers moi. Les églises violées et incendiées, les monastères abandonnés, les nobles, le peuple, les riches et les pauvres du royaume de France demandent à grands cris que nous punissions ces hommes sortis du sein de l'Église, qui s'acharnent contre leurs frères et affligent le peuple chrétien à la manière des infidèles, que nous nous levions pour réprimer leur méchanceté et les arrêter dans cette voie avec l'autorité du siége apostolique qui, du moment qu'il ne peut plus attendre qu'on se corrige, doit s'opposer au crime et venir au secours du malheureux qu'on opprime. Comme tout le peuple chrétien le sait, des enfants de malédiction qui suivaient la carrière des armes ont pris le nom de compagnies, et, brûlés du feu de la cupidité, ils ont pillé, versé le sang innocent et massacré leurs frères avec la rage des bêtes féroces. Livrés à leur sens réprouvé, ils semblaient ne pas voir et ne pas sentir qu'ils conjuraient leur ruine quand ils se levaient contre Dieu et contre le peuple chrétien, à la manière des païens, par des entreprises détestables, et que réunis en troupes ils accouraient de divers pays dans ce royaume, non pour y défendre la société humaine, mais pour la dissoudre et ruiner la foi chrétienne. Pour extorquer aux fidèles cet or dont ils ont soif, ils portaient l'incendie dans les champs et dans les maisons, ils arrachaient les vignes et les arbres, ils enlevaient les troupeaux, ils imprimaient au pauvre peuple une terreur si grande qu'ils le

forçaient de quitter ses travaux accoutumés. Ils venaient attaquer, ils assiégeaient, ils envahissaient, ils pillaient, ils incendiaient les villes, les châteaux forts et autres lieux appartenant aux églises et aux monastères, aux seigneurs et aux communes de ce royaume. Lucifers, enflés d'orgueil, s'appuyant sur leur malice et leur grand nombre, croyant follement que personne ne pourra s'opposer à leur fureur audacieuse, ils menaçaient de chasser les seigneurs, de les dépouiller de leurs terres et de s'y établir en leur place. Pour montrer qu'ils étaient des hommes de sang pareils à des bêtes féroces, et afin que tout l'univers eût horreur de leur cruauté et de leur puissance, ils mettaient à la torture les malheureux qu'ils pouvaient surprendre et leur faisaient souffrir des tourments incroyables pour en tirer de l'argent. Ivres de fureur, fermant leur cœur à tout sentiment de pitié, n'épargnant ni la condition, ni l'âge, ni le sexe, quand ils se rendaient maîtres d'une ville ou d'une terre, ils ne se contentaient pas de passer au fil de l'épée les hommes qui, en se défendant, défendaient aussi leur patrie et leurs familles, ils massacraient encore avec une rage farouche les femmes, les vieillards, les jeunes hommes et même les enfants à la mamelle. Ils ont fait violence aux jeunes filles, aux vierges sacrées, ainsi qu'aux femmes mariées dont plusieurs, illustres par leur origine, après avoir été leurs victimes, furent retenues captives ; sans égard pour leur faiblesse, ils leur faisaient porter leurs armes, comme si elles fussent de viles esclaves. Ne craignant pas d'attirer sur leur tête la colère céleste par d'horribles sacriléges, ils pillaient, ils livraient aux flammes les églises et les monastères, ils s'emparaient des ecclésiastiques, ils les chargeaient de chaînes, ils les tourmentaient, quelquefois même ils leur donnaient la mort. »

Après avoir tracé ce lugubre tableau, Urbain V lança l'excommunication contre les compagnies et leurs fauteurs, jeta l'interdit sur toutes les terres qu'elles traverse-

raient. Il déclara maudits les enfants des routiers. Enfin, il engagea les fidèles par les raisons les plus puissantes à se lever contre les compagnies.

« Comme il est écrit qu'on doit répondre aux insensés suivant leur folie, que tous se lèvent avec courage, et unissent leurs forces contre les impies et les ennemis de Dieu et des hommes ; qu'on prenne les armes, qu'on les combatte vaillamment, qu'on s'oppose à leur passage ; que, pleins de confiance en Dieu, les fidèles les poursuivent vivement, que l'univers entier ne cesse pas de combattre contre ces insensés[1]. »

Non content de travailler à la ruine des compagnies françaises, Urbain V cherchait à détruire les compagnies italiennes. Il voulut que la reine Jeanne, les deux cardinaux Albornos et Androïn, les princes lombards, les doges de Venise et de Gênes ainsi que les républiques de la Toscane s'unissent contre les compagnies. Marc de Viterbe et Bucio furent chargés de cette négociation. Urbain V voulait une insurrection générale contre les routiers. Il désigna Bologne comme centre de la ligue, il recommanda d'empêcher la jonction des divers corps des routiers ; enfin, il proposa le même plan qu'il avait exposé à l'Empereur, qui était de forcer les routiers à sortir d'Italie et à passer en Orient, soit par la Hongrie, soit par la voie de mer. Quand l'Empereur fut arrivé en Allemagne, Urbain V lui écrivit pour le faire accéder à la ligue italienne, lui et les électeurs de l'empire.

Les princes et les villes d'Italie entrèrent dans les vues du Pape. Seule, Florence refusa d'accéder à la ligue, soit défiance, soit désir de trouver un appui dans les compagnies en cas de guerre avec Pise et les autres villes de la Toscane. Le Pape en fut indigné. Dans une lettre adressée au prieur, au gonfalonier, ainsi qu'à la commune de

1. *Regesta*, t. III, fol. 240.

Florence, il exprima la douleur dont il était rempli ; il loua la prudence ordinaire des Florentins, et pour les engager à ne pas écouter ceux qui les empêchaient de s'armer contre les compagnies, il voulut qu'on publiât leurs noms, et les menaça eux et leurs enfants des peines ecclésiastiques s'ils s'obstinaient dans leur refus. Les Florentins se laissèrent persuader et finirent par entrer dans la ligue.

Les villes et les princes de toute l'Italie se soulevèrent contre les compagnies et s'apprêtèrent à purger le pays de ces bandes indisciplinées. Pérouse donna la première l'exemple. Depuis le mois de janvier elle était au pouvoir des bandes anglaises commandées par Jean Hawkwood. Les habitants, trop faibles pour les chasser, appelèrent à leur secours les Allemands, commandés par Anichin de Bongard, afin de faire servir les compagnies à se détruire mutuellement. Les deux troupes en vinrent aux mains sous les murs de Pérouse. Le combat dura jusqu'au soir : trois mille Anglais restèrent sur le champ de bataille ; quinze cents furent amenés prisonniers à Pérouse. Après ce désastre, Jean Hawkwood se dirigea vers Sienne. Il fut repoussé par la compagnie d'Anichin de Bongard et par celle d'Albaret, que les Siennois avaient appelées à leur secours. Peu de temps après, Ambrosiole parut sous les murs de Sienne avec sa compagnie. Les habitants allèrent à sa rencontre, et dans une mêlée sanglante défirent et dispersèrent sa troupe. Depuis, la puissance des compagnies déclina de jour en jour.

Les exhortations d'Urbain V eurent un résultat semblable en France. De tous côtés le peuple se souleva contre les assassins. Les villes et les seigneurs s'unirent pour les détruire. Un détachement de routiers, commandé par Robert de Chenay et Perduccas d'Albret, revenait d'Espagne où le prince de Galles l'avait conduit. Il entra dans le diocèse de Toulouse et se dirigea sur Montauban. Le sénéchal de Toulouse, à la tête de la noblesse, le poursuivit et l'atta-

qua, le 16 août 1366, dans la plaine de La Ville-Dieu, près Montauban. Les routiers étaient au nombre de dix mille; l'armée royale était moins nombreuse. Elle combattit vaillamment; mais à la fin elle dut battre en retraite. Cependant la grande compagnie perdit plus de gens que l'armée royale. Éméric de Peyrac, auteur de la quatrième Vie d'Urbain V, traversant la plaine de La Ville-Dieu quelques jours après la bataille, put voir les cadavres qu'on n'avait pas eu le temps d'ensevelir. Les routiers, que le Pape avait excommuniés, portaient le signe de la malédiction; ils étaient couchés le visage contre terre, tandis que les soldats du roi étaient tournés vers le ciel. Le peuple admira un pareil prodige. « Ainsi, conclut cet historien, Notre-Seigneur Jésus-Christ opérait des merveilles pour glorifier le Pape Urbain V. »

Cette victoire des routiers fut considérée comme une défaite, vu les pertes nombreuses qu'ils essuyèrent. On les traqua partout. Il fallut se résoudre à quitter le centre de la France, que la grande compagnie appelait sa Chambre, et à prendre la voie qu'Urbain V avait tracée. L'archiprêtre Arnaud de Cervoles, qui avait servi Charles V contre le roi de Navarre, la mena vers le Nord. Elle traversa la Champagne et le duché de Bar, exerçant d'affreux ravages tout le long de la route et se grossissant de tous les brigands de ces provinces. Le pays se purgeait ainsi de tous les assassins. Le peuple commençait à respirer dans le midi de la France et applaudissait à la sage politique d'Urbain V. Arnaud de Cervoles était arrivé sous les murs de Metz à la tête d'une armée formidable et s'apprêtait à traverser l'Alsace. La vue de cette armée imprima la terreur aux Allemands. Ils redoutèrent la présence de pareils hôtes et prirent les armes pour les repousser. Les bords du Rhin furent gardés nuit et jour. Arnaud de Cervoles, ne pouvant tenter le passage, ravagea l'Alsace et mit tout à feu et à sang. Les paysans, exaspérés, poursuivirent les routiers.

Arnaud, dans l'impossibilité où il se voyait de mener la compagnie à la croisade, revint au centre de la France; mais les routiers se crurent trahis par l'archiprêtre, et le massacrèrent. Ainsi mouraient tous les chefs des routiers. De tout temps les hommes qui ont soufflé autour d'eux l'esprit de révolte, sont tombés victimes des faux principes qu'ils prêchaient.

Les routiers auraient exercé de plus grands ravages dans un royaume faible et divisé par les factions, si le bâtard de Castille n'était venu tout à coup les prendre à sa solde et les conduire contre son frère, Pierre le Cruel, qu'il se proposait de détrôner.

Quand Pierre le Cruel conclut la paix avec le roi d'Aragon, en 1363, il lui imposa une condition : c'est qu'il ferait mourir Henri de Transtamare et son propre frère Ferdinand d'Aragon, à qui revenait de droit le trône de Castille si Pierre venait à mourir sans enfants. Le roi d'Aragon voulut tenir sa promesse. Il immola son frère et s'apprêtait à faire mourir Henri de Transtamare. Henri parvint à s'échapper et vint en France attendre l'heure de la vengeance. Ce moment était venu. Le roi d'Aragon, Charles le Mauvais, et Henri de Transtamare avaient oublié leurs anciennes querelles et s'étaient ligués contre le roi de Castille. Ils avaient sollicité l'appui des compagnies [1]. Le roi de France crut l'occasion favorable pour venger la mort de sa belle-sœur, Blanche de Bourbon, que le tyran avait fait mourir si cruellement : il favorisa Henri de Transtamare. La guerre s'annonçait terrible et acharnée. L'intérêt et la soif de la vengeance animaient tous ces rois. La guerre ne pouvait avoir d'autre issue que la ruine de Pierre le Cruel. Ce roi le comprit. Un moment il songea à apaiser le ciel qui allait punir ses crimes. Il fut sur le point de périr dans une tempête. Le navire qui le portait

1. Raynaldi.

allait être enseveli sous les flots, quand il implora, peut-être pour la première fois de sa vie, le secours du ciel. Il fit un vœu à la Vierge, qui écouta sa prière. Arrivé au rivage, qu'il ne croyait plus revoir, il s'acquitta de son vœu, dépouilla tous les ornements royaux, alla en chemise et la corde au cou dans une église dédiée à la Vierge, et déposa son offrande sur son autel. Urbain V fut touché de cet acte de foi et de piété. Il crut Pierre le Cruel revenu à des sentiments plus humains, et exhorta le roi d'Aragon à faire la paix avec lui. Sa prière ne fut pas écoutée. De part et d'autre on se préparait avec ardeur à la guerre.

Cependant, Urbain V accomplissait de pieux pèlerinages aux tombeaux de saint Victor de Marseille, de saint Elzéar et de sainte Delphine. Saint Elzéar l'avait tenu sur les fonts de baptême, et avait prédit à son père sa grandeur future. Avant de l'inscrire aux sacrés diptyques, Urbain V voulut visiter son tombeau. Il fit le pèlerinage d'Apt, où ce pieux confesseur repose à côté de sa chaste épouse. Il ressentait une égale dévotion pour ce couple illustre. La première année de son pontificat, Urbain V avait délégué l'archevêque d'Aix, ainsi que les évêques de Sisteron et de Vaisons, pour informer sur la vie et les miracles de la sainte, qu'il eût de même canonisée, si Dieu lui eût donné le temps de terminer les procédures. D'Apt le Pape revint à Avignon. Puis il se mit en route pour Marseille et vint visiter cette abbaye de Saint-Victor qui fut le *nid humble et pieux*, comme dit Pétrarque, d'où il prit son essor pour les hauteurs de la papauté.

Cette abbaye, l'une des plus illustres de France, fut fondée au-dessus de la crypte où les martyrs s'étaient cachés, pendant la persécution, par Jean Cassien, l'ami de saint Léon le Grand, le disciple fidèle de saint Jean Chrysostome. Sainte Marie Madeleine y commença, dit-on, sa pénitence. Mais le voisinage de Marseille la força d'aller chercher au loin des lieux plus recueillis. Cette grotte fut le berceau de

la foi en Provence. On creusa tout autour, comme aux catacombes de Rome, des allées souterraines où les martyrs étaient ensevelis. Les corps de saint Victor et de ses compagnons, ainsi qu'une foule d'autres, furent cachés dans ce lieu sacré. La persécution sévissait encore quand on érigea devant la grotte antique un autel à la Vierge Marie. On l'y honora depuis sous le titre de Notre-Dame-de-Confession ou des Martyrs. La paix ayant été rendue à l'Église, les fidèles bâtirent une magnifique église au-dessus de cette crypte qui leur était chère à tant de titres. Enfin, saint Jean Cassien, diacre de saint Jean Chrysostome, après avoir défendu à Rome la cause de ce grand docteur, vint en Provence, et se fixa à Marseille au temps de l'évêque Proculus. Il y fonda deux monastères, l'un pour les hommes, sur le tombeau de saint Victor; l'autre pour les femmes, sur les rives de l'Huveaune.

La réputation de science et de piété qu'il s'était faite lui attira une foule de disciples. Plusieurs milliers de moines lui obéirent. Dès l'origine, l'abbaye de Saint-Victor jeta beaucoup d'éclat. Par les soins des abbés successeurs de Cassien fut amassé un riche trésor de reliques. Les martyrs de Marseille, les quatre dormants d'Éphèse, les saints Chrysante et Darie, sainte Eusébie et ses compagnes reposaient dans la crypte. On y gardait plusieurs reliques de la passion, enfin, la croix de saint André tout entière.

Les rois de France Pépin, Charlemagne, Louis le Débonnaire et Lothaire accordèrent de grands priviléges à l'abbaye. Le Pape Jean XVIII déclara le monastère exempt de la juridiction de l'évêque. Saint Léon IX le soumit immédiatement au saint-siége en 1050. Enfin, saint Grégoire VII confirma et amplifia tous ces priviléges. Plusieurs fois l'abbaye de Saint-Victor fut ruinée par les barbares. Elle sortit toujours de ses ruines. Les Normands l'ayant incendiée au neuvième siècle, les louanges de Dieu cessèrent d'y retentir l'espace de cent ans. Guillaume Ier, vicomte de Marseille,

et son frère Honoré qui en était évêque, aidèrent saint Isarne à relever l'antique abbaye. Le Pape Benoît IX, chassé de Rome par les factions, étant venu à Marseille, consacra l'église souterraine et l'église supérieure, le 15 octobre 1040. La première fut dédiée à la Vierge Marie et au précurseur, l'autre aux saints apôtres Pierre et Paul. Une foule d'évêques et d'abbés l'assistèrent dans ses fonctions, comme en fait foi le procès-verbal de la consécration [1]. En 1200, on rebâtit l'Église qui menaçait ruine.

Urbain V eut toute la vie une prédilection pour l'abbaye de Saint-Victor. Le prieuré de Chirac, où il fit profession, en relevait directement. C'est à Saint-Victor qu'il donna son consentement à l'élection des cardinaux. Comme témoignage de son affection, il se réserva cette abbaye et voulut l'administrer directement. Mais bientôt il y vit quelques difficultés, et, nommant Pons de Ulmo, cellérier de Saint-Victor, son vicaire général, il gouverna l'abbaye par son intermédiaire. Urbain V était naturellement porté à la libéralité. Il n'oublia pas l'abbaye de Saint-Victor dans la dispensation de ses grâces. Il fit reconstruire le mur d'enceinte du monastère, y ajouta des créneaux et des tours qui lui donnaient l'air d'une citadelle. La plupart des monastères de France furent fortifiés de la même manière à cause des routiers [2]. Il agrandit l'Église, prolongea le sanctuaire sur l'ancien cimetière, et fit construire une grande tour carrée qui existe encore, où furent placées par son ordre vingt-trois cloches de toute dimension. L'aspect de l'abbaye était imposant. Ce qui a survécu en atteste l'ancienne magnificence. Pour honorer les saintes reliques, dont la garde lui fut autrefois confiée, il fit deux châsses en or et en argent. L'une était destinée à recevoir le chef de saint Victor, et l'autre celui de saint Cassien. La châsse

1. *Gallia christiana.*
2. *Histoire de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*

de saint Victor coûta seule 4,000 florins d'or [1]. Urbain V enrichit l'église de magnifiques ornements d'autel, en soie et en drap d'or. Quand la restauration de l'église fut achevée, il vint en consacrer l'autel. Il fit à pied le trajet d'Avignon à Marseille. Dix cardinaux et une foule de prélats l'avaient suivi [2]. La ville de Marseille vola tout entière au-devant de lui. Une longue procession vint à sa rencontre. L'étendard de la ville et celui de la reine Jeanne ouvraient la marche. Le dais fut présenté au Pape à la porte de France. Autour de lui et sous le dais étaient placées les châsses de saint Lazare, de saint Victor, de saint Cassien, et de saint Louis, évêque. Une foule immense remplissait les rues et les places publiques. Toutes les rues, que le Pape devait traverser pour se rendre à Saint-Victor, étaient richement tendues et illuminées. Les habitants rendirent tant d'honneurs au Pape, s'il en faut croire Pétrarque, qu'on aurait cru qu'ils recevaient non pas un homme, mais celui dont le Pape est sur la terre le représentant et le vicaire [3]. De tous côtés éclataient des cris de joie et des chants à la louange du Pape. Urbain V, heureux de tous ces témoignages d'affection que lui donnait une grande cité, sentit plus d'une fois de douces larmes mouiller ses yeux. Mais reportant à Dieu seul le triomphe que lui décernait Marseille, à mesure que les cris du peuple retentissaient dans les airs, il répétait à voix basse ces paroles du Prophète que les souverains pontifes, ses successeurs, ont toujours eues sur les lèvres en pareille circonstance : *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam.* Le souvenir de Rome lui vint à l'esprit au milieu de ce triomphe. Il prononça ces mémorables paroles : « Devrais-je aller en Italie et à Rome seulement pour exciter la dévotion

1. Ms. 4026.
2. Pagi.
3. Epist. 1, *De rebus senilibus*, lib. VIII.

des fidèles, cette raison suffirait pour me déterminer [1]. »

A droite de la porte de France s'élevait le couvent des Trinitaires. Le Pape s'y arrêta quelques moments et adressa quelques paroles aux religieuses de Sainte-Claire, qui étaient sorties de leur monastère et s'étaient rendues en ce lieu pour chanter des hymnes et les louanges d'Urbain V. Le saint cortége se dirigea ensuite vers la place de Lenche, où les religieuses de Saint-Sauveur, rangées devant la porte de leur monastère, mêlaient leurs acclamations à celles de la foule. Sur la place des Accoules, il rencontra les dames de Sion, sorties aussi de leur monastère. Puis il se dirigea vers l'abbaye de Saint-Victor, où il résida pendant tout le temps de son séjour à Marseille. Les cardinaux s'établirent à l'évêché, à la commanderie de Saint-Antoine, et chez les principaux habitants. Après avoir consacré l'autel de Saint-Victor, Urbain V revint à Avignon le 24 octobre 1365, laissant le peuple de Marseille ravi de sa douceur et de sa piété.

Dans l'intervalle, le roi de France, craignant que les compagnies privées de chef ne commissent de plus grands désordres qu'auparavant, mit à leur tête un grand capitaine, Duguesclin. Ce chef ayant été fait prisonnier à la bataille d'Auray par Jean Chandos, Charles V avait donné cent mille francs pour sa rançon. Mais il est difficile de contenir des hommes indisciplinés, qui imposent leurs volontés à ceux qui les commandent. Les routiers étaient fort animés contre Urbain V, qui venait de les excommunier. Ils voulurent le rançonner et l'obliger à lever les censures dont ils étaient frappés. Ils vinrent donc mettre le siége devant Avignon dans le courant du mois de novembre, comme l'archiprêtre l'avait déjà fait sous le Pape Innocent VI. Mêlant à l'acte impie qu'ils accomplissaient quelques pensées de foi, les routiers demandèrent au Pape une forte

1. Pétrarque, *De rebus senilibus*, lib. VIII.

rançon et l'absolution des censures. Urbain V leva les censures et paya 200,000 livres. Il trouva étrange le procédé des compagnies. Il disait : « Ceux qui viennent se faire « relever des censures qu'ils ont encourues font ordinaire- « ment des aumônes et des libéralités; ceux-ci, au con- « traire, nous demandent de l'argent[1]. »

Cependant l'impiété des routiers affligea son cœur. Suivant Pétrarque, il trouva cette injure plus cruelle que celle faite à Boniface VIII, quand Nogaret et Sciarra envahirent son palais et s'emparèrent de sa personne. Le moment était venu de quitter la France. Il n'y avait plus de raison pour la cour romaine de craindre les troubles de l'Italie, puisque Avignon n'offrait aucune sécurité. Urbain V vit dans la tentative des routiers un avertissement du ciel. Il prit dès ce jour la résolution de hâter ses préparatifs de départ, et toutes les instances que lui firent les cardinaux et le roi de France lui-même pour le retenir à Avignon, ne purent ébranler sa résolution.

Ainsi, Dieu mène à ses fins les hommes par des voies inconnues. L'homme sage est celui qui sait lire dans les événements qui s'accomplissent la volonté du ciel, et y conforme sa conduite. Il y a dans la vie des peuples un enchaînement de causes et d'effets dont ceux qui gouvernent doivent tenir compte, s'ils ne veulent pas se heurter à des difficultés insurmontables et user leur puissance.

Duguesclin continua sa marche vers Montpellier, où il arriva le 20 novembre. Il y resta quelques jours pour rallier les débris des grandes compagnies. Enfin, il envahit le Roussillon, traversa les Pyrénées et, le 1er janvier 1366, il fit son entrée à Barcelone, où Henri de Transtamare vint le rejoindre.

1. Nostradamus, *Histoire de Provence.*

CHAPITRE XII

Départ des croisés. Prise d'Alexandrie.

Tandis qu'à l'Occident les routiers humiliaient l'Église, à l'Orient les croisés la défendaient et la couvraient de gloire. Quelques hommes d'élite avaient écouté la voix d'Urbain V et pris la croix. Réunis à Venise, ils attendaient impatiemment le jour du départ. Enfin, au mois de juin (1365), le roi de Chypre se mit en mer avec la petite armée qu'il avait enrôlée ; il fit vœu de ne pas entrer dans son royaume, qu'il n'eût tenté une attaque contre les infidèles, dût-il y trouver la mort. Quand Urbain V apprit le départ de la flotte chrétienne, il pria pour le succès de l'expédition et écrivit au roi de Chypre pour le féliciter. « Nous avons appris, lui dit-il, que vous avez quitté Venise à la tête des soldats du Christ formant une armée nombreuse, et avec l'aide puissante de Celui pour qui vous combattez. Nous prions Dieu avec une vive ardeur de diriger votre route, d'inspirer vos actions, de soutenir votre armée, de vous accorder le succès, le salut et la prospérité, afin que l'Église universelle se réjouisse, que l'infidèle frémisse de crainte et qu'une foule de chrétiens sentent le désir d'imi-

ter votre sublime dévouement. Courage donc, ô fils très-cher! faites la guerre du Seigneur avec foi et avec courage. Exhortez en notre nom les compagnons d'armes que vous vous êtes choisis parmi les nations chrétiennes[1]. »

La flotte des croisés arriva à Rhodes. Le prince d'Antioche, frère du roi, vint la joindre avec toute l'armée de Chypre. Les chevaliers de Saint-Jean firent de même. C'était en tout une armée de onze mille cinq cents hommes pleins de courage et disposés à mourir pour la cause des saints lieux. Les infidèles ne savaient sur quelle province l'orage allait fondre. Quelques-uns de leurs princes, redoutant les armes des chrétiens, demandèrent la paix au roi de Chypre et se déclarèrent ses tributaires.

Le légat, voulant appeler les bénédictions de Dieu sur la croisade, et faire de chaque croisé un soldat de Jésus-Christ, ne cessait de prêcher et d'entendre les confessions des soldats. On le voyait tantôt au conseil du roi dont il était l'âme, tantôt au chevet des malades qu'il consolait, tantôt au milieu des soldats, s'efforçant de maintenir la bonne harmonie parmi des hommes qui appartenaient à plusieurs nations différentes. Avant de quitter le port de Rhodes, le roi et les barons voulurent recevoir le Dieu qui donne la force et la victoire. Le légat célébra l'auguste sacrifice. Le roi, les seigneurs, l'armée tout entière, reçurent de sa main le pain de vie; il n'y eut pas un homme qui ne se fût préparé à cette grande action. Les infidèles que les chrétiens avaient à leur service furent frappés de tant de piété. Plusieurs embrassèrent la foi chrétienne.

Le roi de Chypre avait une armée de dix mille fantassins et de quinze cents cavaliers, ainsi qu'une flotte de cent voiles. L'armée n'était pas nombreuse, mais elle pouvait s'accroître aisément; il était probable que l'Occident enverrait de puissants renforts si on préludait par un coup

1. *Regesta*, t. IV.

d'éclat qui aurait du retentissement dans la chrétienté. Vouloir prendre Jérusalem avec une armée aussi faible, c'était folie. Jérusalem, la ville sainte des infidèles, était gardée par une armée puissante; elle était de tous côtés hérissée de défenses formidables qui la rendaient comme imprenable. Les croisés se consumeraient sous ses murailles en efforts impuissants. De l'Arabie et de l'Afrique, les Arabes accourraient pour la défendre et détruiraient aisément une armée aussi faible que celle des croisés. Le roi de Chypre en était persuadé; il voulut donc imiter l'exemple de saint Louis, roi de France, et commencer les opérations de la croisade par l'Égypte; il forma le projet de s'emparer d'une ville du littoral, pour s'y fortifier et attendre les secours de l'Occident. Se rendre maître de l'Égypte, c'était frapper l'islamisme au cœur et empêcher les musulmans de l'Afrique de s'unir à ceux de l'Asie. Le plan était sage. Le roi de Chypre l'exécuta; il monta le premier sur la galère royale; toutes les autres vinrent se ranger autour d'elle. Le bienheureux Pierre Thomas voulut donner une dernière bénédiction à l'armée; il prononça des paroles inspirées, bénit la flotte, la mer, les armes, les guerriers, appela sur les Sarrasins la malédiction céleste. Le roi et ses troupes répondirent aux prières du légat en inclinant la tête. Quand la prière fut achevée, on hissa le drapeau royal aux mâts de la galère qui portait Pierre de Lusignan. Au même instant, l'armée agita ses drapeaux en signe de joie, le son des trompettes ébranla les airs, et de toutes les poitrines partit ce cri puissant : Vive le roi de Chypre et de Jérusalem! à lui la victoire! qu'il triomphe des infidèles! La flotte leva l'ancre et partit du port de Rhodes. Les croisés ne savaient où le roi de Chypre les conduisait; mais pleins de confiance en sa valeur et en sa sagesse, ils allaient avec joie au combat : déjà ils comptaient sur la victoire. Quand ils eurent atteint la haute mer, le roi de Chypre dévoila son plan à l'armée et

désigna pour le débarquement la plage d'Alexandrie. Tout à coup, il se leva un vent très-violent qui dispersa la flotte, on craignit qu'elle ne pût se rallier; mais quatre jours après sa sortie du port de Rhodes, elle se retrouva tout entière devant le port d'Alexandrie. L'effroi gagne les habitants de cette ville. Mais bientôt ils reprennent courage et viennent présenter la bataille aux croisés. Pierre de Lusignan veut prendre son temps et donne des ordres; il renvoie le débarquement au lendemain, et l'armée se prépare au combat par le repos. Les Sarrasins, croyant que la peur empêche les croisés d'opérer leur descente, leur reprochent leur lâcheté et font retentir de leurs cris tout le rivage. Le légat rougissait de honte en entendant ces injures, il eût voulu gagner seul le rivage et verser le premier son sang pour Jésus-Christ. Il fit part de son projet au chancelier de Chypre, Philippe de Maizières; cet homme prudent eut de la peine à modérer son ardeur. « Mon père, lui disait-il, l'heure de votre mort n'a pas encore sonné. »

Tandis que le roi de Chypre se préparait au combat, les Sarrasins ne restaient pas oisifs. Ils formèrent à la hâte des retranchements, à chaque instant de nouveaux escadrons venaient renforcer l'armée qui défendait le rivage; pendant toute la nuit, les Sarrasins sonnèrent de la trompette et allumèrent de grands feux; de peur d'une surprise, les murs de la ville furent garnis de soldats. La flotte des croisés était à portée de trait de l'ennemi. Le lendemain, dès l'aurore, on prépara le débarquement, le roi le fixa à l'heure de tierce; les casques et les boucliers des croisés resplendissaient aux premiers rayons du soleil, toute la flotte était en mouvement. D'un lieu élevé le bienheureux Pierre Thomas bénit l'armée, il tenait aux mains une relique de la vraie croix; puis, il adressa aux croisés ces paroles chaleureuses : « Soldats choisis de Dieu, que le Seigneur et sa sainte croix vous inspirent la force et le courage. Ne craignez pas les ennemis de Dieu, le ciel vous

accordera la victoire; faites la guerre du Seigneur en hommes de cœur, les portes du ciel aujourd'hui vous sont ouvertes. » Enfin, du haut de la galère du roi, le son de la trompette donna le signal de l'attaque, les galères s'approchent avec ordre du rivage, on jette du bord les échelles nécessaires à la descente. Les Sarrasins accourent, font pleuvoir sur les galères une grêle de traits. Ils entrent dans l'eau et se prennent corps à corps avec les croisés qui veulent à la nage gagner le rivage. Après une résistance opiniâtre, un bataillon de croisés parvient à s'établir sur la grève, et, dissipant les flots d'ennemis qui se pressent autour de lui, il se rend peu à peu maître du terrain et protége la descente de l'armée. Enfin, le roi de Chypre parvient à ranger ses soldats en bataille. Les Sarrasins saisis d'effroi prennent la fuite et se réfugient derrière les murs d'Alexandrie. Les croisés les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville qu'on eut de la peine à fermer. Le rivage était couvert de cadavres.

Enhardi par un pareil succès, Pierre de Lusignan crut pouvoir s'emparer de la ville le même jour; il fit mettre le feu aux portes. Tant d'audace étonne les Sarrasins, ils se croient perdus, ils ne doutent pas que le roi de Chypre ne soit suivi d'une armée formidable, et saisis d'une terreur panique où l'on vit l'intervention divine, ils abandonnent les tours et les remparts, se répandent dans la plaine et gagnent à la hâte le Caire. Après six heures de combat, le roi de Chypre était maître d'Alexandrie, il voulut s'y établir le même jour, 4 octobre 1365.

Le roi, le légat et toute l'armée, précédés de la croix, firent leur entrée dans Alexandrie. Les habitants frappés d'étonnement disaient, en voyant le triomphe des croisés : « Mahomet est vaincu, le Christ est fort et puissant, il triomphe de Mahomet qui se glorifiait dans ses soldats. » La ville fut livrée au pillage, les croisés emportèrent une immense quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses et

de soieries. La possession d'Alexandrie pouvait être d'une grande utilité aux croisés, une politique sage conseillait de s'y établir. Il est vrai qu'une armée puissante ne pouvait tarder d'arriver du Caire pour en faire le siége. Mais les croisés avaient du temps pour se fortifier; les chrétiens d'Alexandrie pouvaient se joindre à eux et combattre à leurs côtés : la défense serait longue et glorieuse. Le Pape et les princes de l'Europe, animés par la vue du succès que le roi de Chypre venait d'obtenir, n'auraient pas manqué de les secourir à la nouvelle de l'attaque des Sarrasins. C'était le moyen de réveiller la foi dans tous les cœurs. Un premier succès en eût appelé d'autres, comme le pensait le roi de Chypre. Mais quand il eut dévoilé sa pensée au milieu de son conseil, il éprouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. Les Anglais furent les premiers qui parlèrent d'abandonner Alexandrie, les chevaliers de Rhodes imitèrent cet exemple; quant aux Français et aux Allemands, ils voulaient garder Alexandrie, redoutant l'opprobre qu'il y aurait à livrer cette belle conquête. Le chef des chevaliers de Rhodes effraya l'armée en lui montrant des dangers imaginaires : le sultan d'Égypte qui allait venir à la tête d'une puissante armée, l'impuissance où ils étaient de résister à un ennemi si nombreux, enfin une mort certaine. La peur s'empara du plus grand nombre; il fallut céder. Le roi de Chypre n'abandonna qu'à regret cette riche proie. Le légat insultait à la lâcheté des Anglais et des chevaliers de Rhodes, il voulait qu'on le laissât dans Alexandrie avec une poignée d'hommes de bonne volonté qui demandaient à se joindre à lui. Ils s'enfermeront dans l'une des tours qui garnissaient les murailles, ils s'y défendront jusqu'à la mort et montreront ainsi à toute l'armée combien la résistance était facile. On ne voulut pas le leur permettre, et l'héroïsme de ces hommes de cœur ne fit pas honte au reste de l'armée.

Les croisés sortirent d'Alexandrie le quatrième jour. Ils

mirent quelque retard à prendre la mer. Les Sarrasins revenus du Caire n'osaient pénétrer dans la ville, si grande était la crainte dont l'armée chrétienne les avait pénétrés. La flotte cingla vers l'île de Chypre. Mais la vengeance céleste poursuivit les lâches qui avaient redouté le danger. Une violente tempête les accueillit au sortir du port d'Alexandrie, la flotte fut à deux doigts de sa perte, beaucoup d'hommes périrent. Un cri général de reproche s'éleva contre les croisés dans toute l'Europe. Plus la prise d'Alexandrie parut glorieuse, et plus leur lâcheté fut blâmée. On les appela inconstants et avides, on les accusa d'avoir pris la croix dans le but unique de s'enrichir des dépouilles des villes conquises [1]. Pétrarque exprimait la pensée de toute la chrétienté, et montrait l'importance de la conquête d'Alexandrie quand il écrivait ces lignes à Philippe de Maizières, chancelier de Chypre : « Ce n'est pas Alexandrie seulement qui appartiendrait aux chrétiens, mais encore Memphis, Antioche, Damas et Babylone. Une avarice digne des peuples barbares, un vil amour de l'or, la crainte de perdre un moment de plaisir l'a emporté sur la vertu rude et austère. Chargés de butin, ou mieux couverts de déshonneur et accablés sous le poids de leur honte, ils ont pris la fuite. Ils ont oublié, ils ont mis de côté les intérêts de la foi, intérêts si grands, que jamais, de mémoire d'homme, on n'avait pu concevoir de telles espérances [2]. »

Personne ne fut plus humilié, ne ressentit une douleur plus vive qu'Urbain V. La fuite des croisés faisait évanouir tous les projets qu'il avait formés pour la délivrance des lieux saints; il entrevit le triomphe de l'islamisme, la perte de Chypre, de Rhodes, de toutes les villes que les chrétiens avaient gardées sur le littoral de l'Asie Mineure. Il

1. Pétrarque, *Senil.*, lib. VIII.
2. Id., *ibid.*, lib. XIII.

fut le premier en Europe qui apprit la victoire des chrétiens et leur lâcheté. Le bienheureux Pierre Thomas lui écrivit du vaisseau qui l'emmenait d'Alexandrie à Chypre, au milieu de la tempête. Lorsque le désespoir se peignait sur tous les visages, que chacun tremblait à la crainte d'une mort prochaine, lui, calme et ne s'effrayant pas du naufrage, après avoir jusqu'à la fin accompli son devoir avec zèle, il écrivait au Pape et à l'Empereur une lettre où il raconte les grands événements qui venaient de s'accomplir. Après avoir dit comment la flotte chrétienne, poussée par un vent favorable, avait pu mouiller dans le port d'Alexandrie, il continue en ces termes : « Quand le peuple d'Israël combattait contre Amalec, la mort moissonnait le peuple toutes les fois que Moïse accablé de fatigue laissait tomber ses bras : mais ici ni le peuple ni le prêtre n'ont eu le temps d'éprouver la fatigue. Le combat n'a duré qu'une heure, aucun des nôtres n'a péri, tous étaient invincibles. Quand Josué livrait des combats, les murailles tombaient devant lui et le peuple entrait dans les villes ; mais ici, ô mon Dieu ! les tours et les remparts ont été abandonnés comme de simples retranchements. Pourquoi ferais-je de longs discours ? les infidèles n'opposent aucune résistance, la flamme dévore les portes de fer, une partie des habitants est massacrée, le reste prend la fuite. Ainsi fut prise une ville populeuse comme Paris, belle comme Venise, riche autant que Gênes, une ville pleine de délices, parcourue par de larges canaux, fréquentée par les commerçants du monde entier, une ville qui est la reine de l'Égypte et le boulevard des infidèles, une ville qui serait aujourd'hui l'avant-poste des chrétiens en Orient s'ils avaient pu la garder. » Pierre Thomas termine sa lettre en exhortant le Pape et l'Empereur à poursuivre l'affaire de la croisade.

Le légat ne se contenta pas d'écrire au Pape, il voulait venir lui rendre compte à Avignon de la prise d'Alexandrie

et l'engager à prêcher une autre croisade. Mais le chagrin altéra sa santé. Il fut atteint par la maladie au moment où il faisait ses préparatifs de départ. Il était à Famagouste. Comprenant que la maladie était mortelle, il se disposa à paraître devant Dieu. Il fit appeler son confesseur, s'entretint longtemps avec lui, édifia tous les assistants par ses discours et par sa piété. « Mon frère, disait-il à son ami Philippe de Maizières, je suis un grand pécheur, mais j'ai dans le ciel un bon juge, un juge aimable et miséricordieux; c'est mon Dieu à qui j'ai recours, et qui, je l'espère, me pardonnera. » Il reçut avec une piété angélique la divine eucharistie et le sacrement des mourants. Quand la mort fut proche, il fit apporter une corde, la jeta autour de son cou en disant : « Cette corde ne suffit pas pour un grand pécheur comme moi. » Il demanda qu'on le couchât sur la cendre. Comme on voulait le reporter sur son lit, il dit avec une expression de bonheur indicible : « Il ne convient « pas qu'un chrétien expire autrement que sur la cendre et « le cilice. » A tous les instants il baisait la croix en versant un torrent de larmes. Sur la demande qu'il en fit, quelqu'un lut la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son ami Jacques de Rossi s'étant approché de lui et l'ayant regardé tristement, le bienheureux voulut le consoler, et, d'une voix mourante, il lui dit : « Mon fils, je me trouve bien, ne pleurez pas. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Pour moi, je suis au nombre des appelés et des élus. Le Christ m'appelle : je vais au-devant du Christ; ne pleurez pas, mon fils, ne pleurez pas; » et il le bénit. Enfin, il rendit sa belle âme au Créateur, le 6 janvier 1366[1].

Ainsi mourut cet homme digne des plus beaux temps de l'Église. Il fut avec le Pape Urbain V l'âme de cette croisade. Il portait un cœur ardent. Il eût ébranlé l'Europe, il l'eût précipitée sur l'Orient, comme le fit saint Bernard, s'il

1. Bollandistes.

eût paru dans un siècle de foi. Mais Pierre Thomas vint à une époque où les hommes ne s'occupaient que de mesquines querelles, n'étaient mus que par la vengeance et l'intérêt particulier. Les grands intérêts de la foi, l'avenir de la société chrétienne, les progrès des infidèles, la captivité des lieux saints ne les touchaient plus, et les âmes généreuses comme Pierre Thomas n'étaient plus de leur siècle.

Il semblait que la fortune des chrétiens périssait avec Pierre Thomas. Les malheurs vinrent les accabler. Les musulmans, ivres de fureur, voulurent venger leur honte dans le sang des chrétiens. Le soudan d'Égypte fit mourir dans les tourments deux cents esclaves chrétiens qui le servaient. Une persécution cruelle s'éleva dans tout l'Orient contre l'Église. L'ordre des Frères Mineurs compta de nombreux martyrs [1]. Les Arméniens, qui, excités par les lettres et les envoyés d'Urbain V, se montraient disposés, l'année précédente, à abjurer le schisme et à s'unir aux croisés pour attaquer les Turcs [2], sont maintenant réduits à se défendre. Les Turcs parcoururent l'Arménie et mirent tout à feu et à sang. Le peuple se déroba par la fuite à leur fureur, et chercha un refuge en Grèce, à Mytilène, à Rhodes. Les Turcs, les Arabes, les Sarrasins d'Égypte se liguèrent pour enlever l'île de Chypre aux chrétiens. Amurat poursuivait le cours de ses conquêtes. C'est à cette époque sans doute qu'il établit le honteux tribut d'esclaves dont parlent les annales de l'empire ottoman. Les villes chrétiennes soumises aux Ottomans devaient leur donner le cinquième de leurs enfants. On choisissait ceux qui étaient les mieux faits et les plus robustes. On les élevait dans la religion de Mahomet, et, d'un trait, on les enlevait ainsi à l'affection et à la religion de leurs familles.

1. Waldingh.
2. Raynaldi.

C'était la garde de l'empereur et le corps terrible des janissaires. Humiliation profonde qui ne tomba pas seulement sur les chrétiens d'Orient, mais encore sur toutes les nations chrétiennes! Plus que personne Urbain V la ressentit vivement, lui qui était le père et le chef de tous les chrétiens. L'indifférence avec laquelle les rois de l'Europe avaient accueilli son projet de croisade ne refroidit pas son zèle. La première croisade ayant échoué, il en fit prêcher une seconde. Les obstacles irritaient sa grande âme. Que lui importe que les princes ne comprennent pas les intérêts de leurs peuples et les dangers dont l'Europe est menacée? Il connut son devoir, il sut le remplir.

CHAPITRE XIII

Urbain V travaille à la réunion des deux Églises. Conversion des Bulgares. Nouveaux projets de croisade.

Urbain V, voulant pousser plus activement qu'autrefois l'affaire de la croisade, s'occupa de la réunion des deux Églises. Il pensait avec raison que les Grecs et les Latins, étant unis par la même foi, uniraient aussi leurs efforts contre l'ennemi commun. Toutes les croisades échouèrent par la faute des Grecs. Leur perfidie paralysa le courage des armées chrétiennes. Les croisés inspiraient une égale défiance aux Grecs et aux Turcs qui s'entendaient pour les détruire. Le Pape Innocent III fit l'honneur aux Grecs de les croire capables de comprendre les intérêts généraux de la chrétienté. Il eut pour eux beaucoup de ménagements, il en eut trop peut-être. Quand les croisés fondèrent à Constantinople un empire latin, ce Pape protesta énergiquement, frappa d'excommunication tous ceux qui avaient prêté leur concours à cette entreprise. Mais la perfidie grecque et une suite continuelle de trahisons prouvèrent aux Pontifes romains que le plus grand obstacle au succès des croisades, c'étaient les Grecs. Clément V, avec

sa sagesse accoutumée, prévit le moment où Constantinople tomberait au pouvoir des Turcs. Il croyait les Grecs impuissants à la défendre. Il en concluait qu'il fallait dès lors les en chasser et faire de cette ville le siége d'un empire latin[1]. Au temps d'Urbain V, quelques hommes politiques pensaient de même. Quant à lui, il était persuadé que les Latins ne disposaient pas de forces assez grandes pour tenter une pareille entreprise; on n'eût jamais pu réunir une armée assez nombreuse pour faire le siége de Constantinople. Il valait mieux, suivant lui, travailler à la conversion des Grecs et les amener à se réunir sérieusement à l'Église romaine.

Le roi de Hongrie s'apprêtait à passer en Orient avec une armée formidable, pour obéir aux pressantes exhortations du Pape. Le roi de Chypre et Amédée VI, comte de Savoie, faisaient de nouveaux armements. Urbain V en avertit Jean Paléologue, afin de lui inspirer de la confiance. Il le pressa de revenir lui et son peuple à la vraie foi, menaçant de l'abandonner s'il ferme l'oreille à ses prières ou que sa conversion ne soit pas sincère. « Rentrez, lui disait-il affectueusement, rentrez avec bonne foi et sans aucune feinte dans le sein de l'Église véritable. Profitez du temps que Dieu vous a donné. Si vous le faites, nous vous reconnaîtrons pour nos enfants bien-aimés, nous récompenserons avec un soin paternel votre piété en répandant sur vous nos grâces et en vous envoyant de nombreux secours. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous vous obstinez dans votre endurcissement, nous serons forcé, ainsi que parle l'Apôtre, de vous considérer comme des païens et des publicains. Quand des peuples chrétiens ou infidèles viendront vous attaquer, nous ne pourrons, nous ne devrons pas vous secourir, puisque vous serez

1. Raynaldi.

séparés de l'Église. » Cette lettre est du 25 janvier 1366 [1].

Le prudent Pontife craignit que les Grecs, voulant obtenir les secours de l'Europe, ne fissent des promesses feintes de réunion avec l'Église latine. Il écrivit à Louis de Hongrie pour le prier de différer son expédition. Le roi de Hongrie et le Pape ne devaient secourir les Grecs qu'au moment où la réunion serait accomplie ou sur le point de l'être. Jean Paléologue, se voyant perdu si on l'abandonnait, vint en personne à Bude, où se trouvait le roi de Hongrie. Il était suivi de ses deux fils, Manuel et Michel. Il fit serment de rentrer dans le sein de l'Église et d'obéir à toutes les volontés du Pape si on lui promettait des secours. De son côté, le roi de Hongrie prit l'engagement de le défendre contre les Turcs, s'il accomplissait sa promesse. Enfin, le roi de Hongrie et l'Empereur envoyèrent au Pape des ambassadeurs pour le prier de ratifier les conventions stipulées à Bude. Urbain V connaissait les Grecs. Il savait combien peu on devait compter sur leurs serments et leurs promesses. Il écrivit à Jean Paléologue pour le féliciter des bons sentiments qu'il montrait et l'exhorter à persévérer. Il insista sur les heureux résultats que pouvait avoir son retour à la foi catholique. Mais, pour déjouer la ruse et les subtilités, comme aussi pour ne pas perdre le temps en vaines disputes, il lui exposa la formule de foi que les Grecs signèrent au concile de Lyon, et l'exhorta à la signer simplement, lui, ses enfants et tout le clergé de Constantinople. Ce n'était pas assez pour un Pontife aussi éclairé. Il pria l'Empereur de souscrire la formule qui avait été proposée à son prédécesseur Michel Paléologue dans le concile de Lyon. L'Empereur devait déclarer qu'il abjurait le schisme, qu'il rentrait de lui-même dans le sein de la véritable Église, qu'il reconnaissait la primauté de l'Église romaine, qu'il obéirait à cette Église et garderait la foi qu'elle enseigne jusqu'à son

1. *Regeste*, t. IV.

dernier soupir. Urbain V remit ces deux formules au chancelier de l'empire que Jean Paléologue lui avait envoyé. De son côté, il envoya à l'Empereur, avec le titre d'internonces, l'auditeur du sacré palais, Guillaume Nolet, et le frère Rodolphe, religieux augustin. Ils accompagnèrent le chancelier de l'empire en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Bulgarie, et prêchèrent dans ces divers pays une nouvelle croisade[1].

Urbain V adressa quelques présents à l'Empereur, témoignages précieux d'estime et d'affection. C'étaient des figures en cire portant l'image de l'Agneau de Dieu. On les appelait, comme aujourd'hui, des *agnus Dei.* L'usage en remonte aux premiers temps de l'Église. On y emploie de la cire vierge, de l'eau bénite, du baume et du saint-chrême. C'était autrefois le sacriste du Pape qui les composait. Aujourd'hui, ce sont les moines cisterciens de Sainte-Croix de Jérusalem, à qui le Pape Clément VIII a conféré ce privilége. Le Pape les consacre avec des cérémonies particulières. Les Papes font cette bénédiction l'année de leur couronnement, et ensuite tous les sept ans. Huit vers léonins, dont le Pape Urbain V accompagna le présent qu'il faisait à l'Empereur et qui étaient de sa composition, expriment la vertu des *agnus Dei.*

Balsamus et munda cera cum chrismatis unda
Conficiunt Agnum, quod munus do tibi magnum
Fonte velut natum per mystica sanctificatum.
Fulgura desursum depellit et omne malignum,
Peccatum frangit, ceu Christi sanguis, et angit.
Prægnans servatur, simul et partus liberatur.
Munera fert dignis, virtutem destruit ignis.
Portatus munde de fluctibus eripit undæ.

Les internonces portèrent à l'Empereur, aux princes et aux évêques d'Allemagne les lettres où le Pape les exhor-

1. Raynaldi.

tait à seconder ses nouveaux projets de croisade. Ils remirent aussi au roi de Hongrie la lettre que le Pape lui écrivait pour le féliciter de tout ce qu'il avait déjà fait. Le roi de Hongrie avait réuni sous ses drapeaux une armée nombreuse. Il eût marché aussitôt à la défense des Grecs, si le Pape ne l'avait prié d'attendre encore. Mais l'armée hongroise était si bien disposée qu'on ne pouvait plus modérer son ardeur. Le roi de Hongrie la conduisit dans la Bulgarie, où l'Église avait des ennemis encore plus dangereux que les Turcs.

Ce royaume était depuis longtemps un foyer d'erreurs et de révoltes. C'est là que naissaient les hérésies monstrueuses qui allaient infecter les royaumes de l'Occident. Toute trace de christianisme s'était effacée. On ne savait plus au juste quelle religion suivaient les Bulgares. C'étaient les erreurs de Manès et de Mahomet combinées ensemble, mélange si honteux qu'au moyen âge le nom de Bulgare était une injure sanglante. Le roi de Hongrie crut servir l'Église et enlever un appui aux Turcs en soumettant les Bulgares. Il envahit leur royaume à l'improviste. Leur roi n'a pas le temps de se reconnaître, et déjà le roi de Hongrie est sous les murs de leur capitale et en forme le siége. Au bout de quelques jours la ville est prise d'assaut et le roi Stratimir fait prisonnier. Un pareil succès jeta l'épouvante dans tout le peuple. Les Bulgares n'opposèrent aucune résistance. Le roi de Hongrie eut besoin de trois mois seulement pour conquérir ce royaume. Stratimir fut conduit en Hongrie et enfermé dans une citadelle. Là il fit des réflexions sérieuses sur son sort, la grâce divine toucha son cœur. Il reçut le baptême, jura fidélité au roi de Hongrie, lui promit une amitié inviolable s'il le rendait à la liberté et au trône. Il tint parole. Louis ayant brisé ses fers, Stratimir engagea son peuple à embrasser la foi catholique. Huit Frères Mineurs, que le vicaire de Bosnie avait envoyés en Bulgarie, parcoururent toutes les provinces. Encouragés

par l'exemple et par la protection du roi, ils convertirent deux cent mille hommes en cinquante jours. Mais bientôt ce petit nombre d'ouvriers évangéliques fut insuffisant pour une si riche moisson. Le roi de Hongrie fit écrire sur des registres le nom de tous les néophytes et les envoya au général des Frères Mineurs, lui demandant de nouveaux apôtres. La fête de la Portioncule approchait. C'était la coutume, comme aujourd'hui, qu'une foule immense de fidèles, de prêtres, de Frères Mineurs, se rendissent à Assise pour gagner le pardon du saint patriarche. Marc de Viterbe écrivit au ministre de la province et le pria de communiquer sa lettre à la foule des frères réunis, espérant que plusieurs religieux demanderaient à passer chez les Bulgares pour y travailler à leur conversion. Le général retraçait, dans un tableau émouvant, l'ardeur avec laquelle le peuple, les princes, les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards avaient embrassé la vérité. Enfin, il exprime ses craintes pour l'avenir, il tremble que ces belles dispositions ne s'évanouissent, et que la Bulgarie ne soit perdue pour l'Église, si les enfants de Saint-François ne se hâtent d'aller dans ce royaume[1]. L'appel de Marc de Viterbe fut entendu. Une nouvelle colonie de religieux alla renforcer celle que le roi de Hongrie avait déjà envoyée en Bulgarie.

Urbain V ne pouvait rester indifférent à la conversion de ce royaume. Il écrivit au roi de Hongrie pour le féliciter des heureux résultats de son expédition et l'exhorter à protéger les ouvriers de l'Évangile. Mais, craignant que les efforts des Frères Mineurs ne restent impuissants, que le bien ne dure pas si on n'a soin de le diriger, il envoya en Bulgarie, avec de pleins pouvoirs, l'archevêque de Colosses et l'évêque de Ténédos[2]. En travaillant à la conversion des

1. Waldingh.
2. *Regeste*, t. VI.

provinces qui sont au nord de Constantinople, il les unissait en un seul faisceau avec les peuples de l'Europe, et il augmentait les forces de l'Occident contre les barbares de l'Orient. Ainsi, la gloire de l'Église catholique, alors comme aujourd'hui, était liée intimement à la paix et à la puissance des peuples de l'Europe.

Mais il fallait opposer aux Turcs d'autres efforts. Urbain V remua de nouveau l'Europe par ses lettres et par ses envoyés. Une armée de cinquante mille Serviens, qui s'était portée sur Andrinople pour en faire le siége, venait d'être détruite par les Turcs dans une sortie nocturne. Le chef de la chrétienté s'efforça de venger cette défaite et poussa les chrétiens de l'Orient à voler à la défense de leurs frères.

Amédée, comte de Savoie, voulant obéir au Pontife, avait réuni une armée. Les républiques de Gênes et de Venise furent priées par le Pape de mettre leurs flottes à sa disposition. Elles obéirent et eurent leur part de gloire dans les exploits où se signala le comte de Savoie. En même temps Urbain V écrivait des lettres encycliques à tous les évêques de France, d'Italie et d'Allemagne pour les exhorter à prêcher partout la guerre sainte et à ranimer le zèle de leurs peuples. Enfin, il exhorta vivement l'Empereur et les rois de l'Europe à défendre la chrétienté menacée à l'Orient par un ennemi implacable.

La France venait de recouvrer la paix sous le sage gouvernement de son jeune roi. Les grandes compagnies avaient été emmenées en Espagne par Duguesclin. La paix régnait entre le roi de France et celui d'Angleterre. La prospérité renaissait partout, et la France sortait de ses ruines. Le Pape espéra tout de Charles V. Il mit sous ses yeux l'exemple de son père et l'engagea à prendre comme lui les armes pour la défense des lieux saints[1].

1. *Regesta*, t. IV.

Mais ni le roi de France, ni l'Empereur, ni les autres princes, à l'exception du roi de Hongrie, n'obéirent au Pape. Ils s'occupaient du bien particulier de leurs États, plus que du bonheur et de la prospérité de la chrétienté. L'Europe n'était déjà plus une seule famille et un seul peuple dont le Pape était le chef. La société chrétienne du moyen âge était detruite. Le moment allait venir où le royaume de Chypre et les chevaliers de Rhodes deviendraient la proie des infidèles. Urbain V, voulant prévenir ce malheur, conçut une grande pensée qui atteste la profondeur de son esprit. Il voulut ruiner les infidèles et les épuiser lentement, s'il ne pouvait les dompter par la force. Il défendit tout commerce avec eux. Les Vénitiens, les Génois, les Aragonais avaient fait des traités de commerce avec les Turcs et les Sarrasins; ils allaient chercher en Orient des parfums, des épices, du blé, de la soie. Ce commerce enrichissait les musulmans, aux mains de qui devait passer à la longue tout l'or de l'Europe. Voyant que les rois et les peuples restaient sourds à l'appel qu'il leur avait fait, Urbain V tenta un dernier effort. Il défendit tout commerce entre les chrétiens et les infidèles, cassa tous les traités, défendit de les observer, si le roi de Chypre et les chevaliers de Rhodes n'y étaient pas compris. Les peuples riverains de la Méditerranée, qui savaient la fermeté d'Urbain V, craignirent qu'il ne les frappât des censures de l'Église s'ils refusaient de lui obéir. Ils n'osèrent renouer leurs anciennes relations commerciales avec l'Orient. Les Turcs et les Sarrasins comprirent qu'à la longue une telle défense les appauvrirait. Ils se soumirent aux volontés d'Urbain V, laissèrent en paix le royaume de Chypre ainsi que l'île de Rhodes, et ces deux boulevards de la chrétienté furent sauvés pour le moment. Ce que les princes de l'Europe n'osaient entreprendre, ce que des armées nombreuses ne purent accomplir, une bulle, une parole, une pensée d'Urbain V pouvait le faire. Urbain V fut plus sévère

qu'Innocent III au concile de Latran. Ce Pape s'était borné à défendre aux chrétiens de vendre des armes aux infidèles et de servir sur leurs galères [1]. Urbain V proscrivit tout commerce avec eux. Les temps ayant changé, il fallait plus de rigueur, et, comme son prédécesseur, Urbain V ne resta pas au-dessous de la tâche que lui imposaient les circonstances particulières où il se trouvait.

1. *Decrétales*, liv. V, t. VI, c. vi.

CHAPITRE XIV

Urbain V se dispose à partir pour Rome. Ses rapports avec Boccace, Pierre d'Aragon et Pétrarque.

Délivré du souci de la croisade et reconnaissant que les hommes de son siècle n'ont pas assez de foi pour comprendre tout ce qu'avait d'humiliant pour la chrétienté la désolation des lieux saints, Urbain V tourna ses regards vers Rome et s'apprêta à y rentrer. Il n'insista pas pour tirer de leur assoupissement les princes de l'Europe. Il craignit même de perdre en efforts inutiles un temps qui lui était nécessaire pour préparer le retour du saint-siége à Rome.

Le moment était bien choisi. Le bruit des guerres avait cessé en France, en Italie, en Allemagne. Albornos supplia le Pape de venir en Italie, où sa présence était désirée par le peuple. Il lui peignait dans ses lettres les tyrans abattus, les villes soumises, les factions étouffées, les Guelfes et les Gibelins fusionnant ensemble et ne formant plus qu'un grand parti national dévoué à l'Église. Ce grand homme ne considérait pas comme achevée la conquête de l'état pontifical tant que le Pape ne viendrait pas y mettre le sceau par sa présence.

A la fin de l'année précédente les Romains, rentrant en eux-mêmes, songeant à la gloire de leur cité comme aux pertes nombreuses que leur faisait éprouver l'éloignement des pontifes, envoyèrent une ambassade solennelle à Urbain V pour le prier de hâter son départ. Le Pape accueillit avec bonté les ambassadeurs, et les chargea de porter aux Romains des paroles d'espérance[1]. Rome devina qu'elle le verrait bientôt et fit éclater la joie la plus vive. Toute l'Italie éprouva les mêmes sentiments De tous côtés arrivèrent à Avignon des félicitations et les offres les plus généreuses.

A la même époque, les Florentins envoyèrent au Pape une ambassade célèbre. Urbain V doutait s'il pouvait compter sur le dévouement de cette république lorsqu'il serait à Rome. Redoutant ses défiances éternelles, il disait publiquement que les Florentins ne servaient l'Église qu'en paroles. Les Florentins en furent émus; et pour calmer la colère du Pape, ils lui députèrent un de leurs concitoyens qui avait rempli plusieurs ambassades en Italie et dont l'éloquence persuasive pouvait aplanir tous les obstacles. C'était Boccace.

On ne sait pas au juste quelle était sa patrie. L'opinion la plus commune le fait naître en France, et à Paris. Il suivit son père à Florence. De bonne heure il fit briller d'heureuses dispositions pour l'étude. Comme il joignait à une mémoire prodigieuse un goût exquis et une grande rectitude d'esprit, il devint l'un des hommes les plus érudits de son siècle et l'écrivain le plus pur de l'Italie. Pétrarque était son ami. Les quinze livres de la *Généalogie des Dieux*, la *Théséide*, qu'on ne lit plus, et le *Décameron*, qu'on lit trop, furent ses principaux ouvrages. Le *Décameron* est un chef-d'œuvre de style; peut-être même est-ce celui de la langue italienne. Par malheur, Boccace le composa aux temps les plus orageux de sa vie. La licence de ses mœurs passa

1. Raynaldi.

dans ses récits. Aucun livre n'est plus propre à donner une juste idée de la prose italienne ; mais c'est aussi la lecture la plus dangereuse que l'on connaisse. Le *Décaméron* présente un grand intérêt historique. Il montre la décadence des mœurs au siècle où vivait Boccace et le besoin qu'avait l'Église d'une réforme. Cependant on doit dire à la louange de Boccace qu'il se repentit d'avoir écrit ce livre pernicieux. Il se convertit à Naples, et même fut sur le point de se faire chartreux. Pétrarque l'en détourna. Il resta dans le monde, y vécut en prêtre pieux et repentant, et tâcha d'effacer par la prière et par une vie régulière les scandales de plus d'un genre qu'il avait donnés au monde.

Ses concitoyens employèrent plusieurs fois ses talents et lui confièrent plusieurs ambassades. Il alla, en 1366, déposer aux pieds du Pape les excuses de la république. Afin de lui faciliter sa mission, Pétrarque lui donna des lettres pour Philippe de Cabassole et les autres amis qu'il avait à la cour avignonaise. Tous les cardinaux eurent pour lui de grands égards. Admis à l'audience du Pape, qui était déjà bien disposé envers lui, il parvint aisément à faire tomber les préventions que le Pape avait conçues contre les Florentins. Puis il traita un sujet plus important, le retour du Pape à Rome. Il avait ordre de lui offrir, au nom du grand conseil, cinq galères et cinq cents hommes pour l'escorter, l'invita à visiter Florence en passant et lui promit un bon accueil[1].

Ainsi, toute l'Italie soupirait après le retour du saint-siége à Rome. Urbain V n'hésitait plus. Il préparait de loin son voyage, aplanissait toutes les difficultés. Sa prudence excessive et peut-être trop prévoyante eût voulu des plans mieux arrêtés ; il eût différé quelque temps encore son voyage ; mais Dieu, qui voulait consoler son Église et montrer à Rome ses pontifes, se servit de deux hommes d'un

1. De Sade, t. III.

caractère bien différent pour déterminer Urbain V à quitter la France. Ces deux hommes furent le bienheureux Pierre d'Aragon et Pétrarque. Le premier était un homme de Dieu et le second un homme du monde. Celui-ci dit au Pape ce que Rome, l'Italie, la terre entière pensait de l'exil des Papes et les vœux que les peuples formaient pour le retour du saint-siége à Rome ; l'autre, au contraire, honoré de visions célestes et initié aux secrets divins, devait communiquer à Urbain V les volontés du Ciel.

Pierre était fils de Jacques II, roi d'Aragon, et de Blanche, fille de Charles II, roi de Provence et de Sicile ; il fut tour à tour préfet de la maison du roi, grand sénéchal du royaume, amiral de la flotte destinée à opérer contre Jacques, roi de Mayorque. Ayant perdu son épouse, qu'il aimait tendrement, il conçut un profond dégoût des biens de la terre et se retira dans un château solitaire pour y étudier la volonté de Dieu. Il priait Dieu de lui faire connaître sa vocation. Ses pieux désirs furent exaucés. Il eut une vision. Son oncle saint Louis, évêque de Toulouse, lui apparut environné de gloire au milieu de Frères Mineurs aussi brillants que lui. Le saint s'approcha, le baisa, lui dit que Dieu le voulait parmi les Frères Mineurs, et la vision disparut. Pierre d'Aragon s'empressa d'obéir aux volontés du Ciel ; il partagea tous ses biens entre ses quatre enfants, Alphonse, qui revendiqua plus tard la couronne d'Aragon, Jean, qui devint sénéchal du royaume, Jacques, d'abord évêque de Valence, puis cardinal, enfin Éléonore, qui épousa Pierre de Lusignan, roi de Chypre.

Quand il se fut dépouillé de tous ses biens, Pierre d'Aragon vint à Barcelone demander au ministre des Frères Mineurs l'habit de son ordre. Il le reçut en 1358, au milieu d'un immense concours d'hommes du peuple et de nobles édifiés par ce grand exemple. Un noviciat moins long que de coutume l'initia tout ensemble à la perfection religieuse et aux études théologiques. Il en sortit plein de vertu et de

talent pour la prédication. Le pape Innocent VI ayant voulu l'entendre, fut ravi de son éloquence[1]. Il parcourut l'Espagne et le midi de la France, prêchant au peuple et convertissant des milliers de pécheurs. Le don des visions lui fut accordé. Ravi en extase, il entendait la voix de son Dieu et recevait la révélation de ses secrets. Peu de temps après l'exaltation d'Urbain V et quand l'univers était encore étonné d'une élection aussi étonnante, Dieu lui montra les desseins cachés qui avaient présidé à l'élection de ce Pape. Il lui ordonna d'aller le trouver et de lui parler en son nom. Pierre vint à Avignon, raconta au Pape sa vision, lui dit que Dieu lui ordonnait de quitter Avignon au plus tôt et d'aller à Rome travailler à la réforme de l'Église universelle. Il donna sans doute au Pape des signes de sa mission. Urbain V promit d'écouter les ordres que le Ciel lui transmettait par son ministère, et, pour montrer le cas qu'il faisait de ses révélations et l'estime qu'il avait pour sa vertu, le chargea de porter aux habitants de Montpellier, qu'il aimait beaucoup, un bras de saint Louis, évêque de Toulouse. Pierre d'Aragon devait le remettre lui-même aux mains des Frères Mineurs de cette ville; mais l'homme de Dieu, poussé par un excès de piété dans la dévotion qu'il portait à saint Louis, voulut enrichir l'Aragon de ce trésor. Il revint en Espagne sans passer par Montpellier. Le peuple de cette ville, se voyant frustré dans ses espérances, écrivit au Pape pour se plaindre de Pierre d'Aragon. Urbain V excusa le religieux, dont les intentions pures lui étaient connues. Cependant il ne put souffrir qu'un prince lui désobéit ainsi à la face de toute l'Église. Dans un langage un peu sévère il lui rappela la mission qu'il lui avait donnée et lui enjoignit de rapporter aussitôt à Montpellier les saintes reliques qu'il lui avait confiées. Le prince s'était déjà repenti d'avoir transgressé les ordres du Pape. Il était

1. Walding.

venu à Montpellier de son propre mouvement, et les Frères Mineurs de cette ville avaient reçu le bras de saint Louis à la grande joie de la ville entière.

Mais bientôt le Pape fut engagé à faire le voyage d'Italie par un homme qui tenait au XIVe siècle le sceptre de l'opinion. Il écrivit au Pape une lettre devenue fameuse. Son histoire se mêle dès lors à celle d'Urbain V. Avant de l'entendre, il faut le connaître. Cet homme était Pétrarque.

Son père était gibelin et notaire à Florence. Quand Charles de Valois vint pacifier la ville au nom de Boniface VIII, il fut exilé avec Dante. De là cette haine farouche que Pétrarque porta aux Français, auteurs, comme il le croyait, de la disgrâce de son père. Pétracco et sa jeune épouse Eletta Canigiani allèrent s'établir à Arezzo. C'est là que naquit François Pétrarque, le 19 juillet 1304. Il eut deux frères et une sœur. L'un de ses frères mourut au berceau ; l'autre, Gérard, se fit moine à la Chartreuse de Montrieux près Toulon. Après un exil de sept ans, les parents de Pétrarque demandèrent à rentrer à Florence, et, ne pouvant l'obtenir, ils vinrent chercher un refuge à la cour d'Avignon. Leurs faibles ressources ne leur permettant pas de vivre dans une ville où la grande affluence des étrangers avait fait renchérir le prix de toutes choses, ils allèrent s'établir à Carpentras. C'est là que Pétrarque fit ses premières études. Ayant découvert un Cicéron, il le dévora, et se fit de ce moment une idée juste du style et de l'éloquence. Sa vocation était déterminée. A Carpentras, il vit les soldats envahir le conclave et les cardinaux prendre la fuite, ce qui l'amusa beaucoup. En 1318, il alla étudier le droit à Montpellier. Il n'y fit pas de grands progrès. Virgile et Cicéron avaient plus de charmes pour lui que les *Pandectes* et les *Décrétales*. Son père voulut essayer d'autres maîtres, et l'envoya, au bout de quatre ans, étudier avec son frère Gérard à Bologne. Il y avait dans cette ville un célèbre professeur, Jean André, à qui Pétrarque adressa

dans la suite plusieurs lettres très-spirituelles. Sa fille, versée autant que lui dans la science du droit, venait prendre sa place quand il était malade. Comme elle était fort belle, elle avait soin de se couvrir d'un voile pendant qu'elle enseignait.

De tels maîtres ne purent inspirer à Pétrarque le goût des études sérieuses. Il était appliqué uniquement à la lecture des poëtes et des orateurs, et ne s'occupait que de la forme des ouvrages d'esprit, sans songer au fond. Il avait ce faux enthousiasme de la renaissance qui ne produisit que des œuvres stériles. S'il eût pu appliquer son esprit aux formules abstraites du droit, il eût modéré cet excès d'imagination qui faussa son jugement et l'empêcha d'acquérir cette raison solide dont on remarque l'absence dans la plupart de ses écrits et de ses théories. Son esprit se portait toujours au delà du vrai. Il ne savait garder en rien de la mesure. L'amour de la patrie, qui dans tous les hommes est une vertu, chez lui devenait un grave défaut. Il repoussait tout ce qui ne venait pas de l'Italie. Il forma pour elle des rêves de puissance et de grandeur qui ne pourront jamais s'accomplir; il jeta dans les esprits une semence éternelle de mécontentement et de troubles. Son style se ressent des défauts de son esprit; ses poëmes latins et ses lettres accusent peu de goût et de délicatesse. Il y a de la recherche, de l'exagération, une rhétorique excessive. On doute qu'il fût allé à l'immortalité sans les sonnets et les *Canzoni* qu'il fit comme à son insu.

Son père et sa mère étant morts, il quitta Bologne. C'était en 1326. Il embrassa l'état ecclésiastique ainsi que son frère Gérard, et parut à la cour de Jean XXII. Désireux de plaire, il passa tout son temps à se parer, accusant sa destinée toutes les fois que le souffle du vent jetait le désordre dans sa chevelure. A quelques mois de distance, il connut deux personnages dont l'un fit le bonheur et l'autre le malheur de sa vie, le cardinal Jean Colonna et Laure de

Noves. Laure lui apparut pour la première fois dans l'église de Sainte-Claire, le 6 avril 1327. Elle était belle et vertueuse. Toute sa vie elle résista à la folle passion de Pétrarque. Les sentiments les plus tendres exprimés avec un art infini, une poésie enchanteresse, la grande réputation de celui qui la chantait et la rendait immortelle ne purent la toucher. Cette rare vertu explique la passion de Pétrarque et montre combien Laure méritait d'être aimée.

Le cardinal Colonna, qui était comme le Mécène de la cour pontificale, recevait dans son palais la foule des beaux esprits. Il leur fit connaître Pétrarque, se déclara son protecteur, lui concilia l'amitié de tous les Colonna, et sollicita pour lui les faveurs de Jean XXII et de Benoît XII.

En 1327, Jacques Colonna ayant été nommé évêque de Lombez, il le suivit avec ses deux amis, Lello et Socrate. Il passe un été charmant à Lombez, puis se met à voyager afin d'oublier la passion qu'il avait pour Laure. Il parcourt la France et l'Allemagne, qu'il peint des plus noires couleurs. Rien n'était beau pour lui que l'Italie. Revenu à Avignon en 1333, il assiste à la mort de Jean XXII et à l'élection de Benoît XII. Il croyait Laure effacée de son cœur, mais quand il la revit sa passion se ralluma. Laure fut insensible comme autrefois à ses chansons et à ses sonnets. Pétrarque tombe alors dans le désespoir et forme des liens criminels avec une inconnue. Il en eut deux enfants, Françoise et Jean. On a contesté la naissance de ces deux enfants. Qu'on lise les lettres de Pétrarque, et on sera convaincu. S'il restait des doutes, ils tomberaient devant une pièce originale tirée du *Regeste* de Clément VI. C'est un bref qui légitime l'enfant de Pétrarque, né, y est-il dit, suivant la formule *de soluto et soluta*.

Pétrarque avait revêtu l'habit ecclésiastique. Sa conduite dut lui attirer les reproches de Benoît XII. De là vient sans doute la haine qu'il portait à ce grand Pape, ainsi qu'à

Jean XXII qui ne lui conféra aucun bénéfice. Il fait de l'un et de l'autre dans ses lettres un affreux portrait.

Pétrarque partit pour l'Italie en 1337. Dans quel but? On l'ignore. Peut-être son crime fut découvert et on l'obligea de fuir. Il vint à Rome, en explora les ruines, en constata la désolation et la misère. Son cœur fut touché de pitié, mais il ne comprit pas que la cause des malheurs de Rome c'était l'inquiétude séditieuse de ses habitants. De Rome il écrivit à Benoît XII pour l'engager à revenir. Sa lettre passa inaperçue, et l'année suivante il revint à Avignon. Le Pape l'avait nommé chanoine de Lombez et l'avait délivré des soucis de l'avenir. Mais comme le tumulte de la cour avignonaise et la présence de Laure venaient le distraire de ses études, il sortit d'Avignon et alla chercher à Vaucluse le repos et le silence dont son esprit avait besoin.

Au fond d'un riant vallon s'élève une montagne aride taillée à pic; sur le flanc de la montagne est une grotte large et profonde; une eau limpide semble y dormir. L'onde monte lentement, s'épanche tout autour sur les rochers et se précipite en flots d'écume et d'azur au fond de la vallée. Le calme de la fontaine transparente comme une glace et le bruit de l'onde qui coule à travers les cailloux font un agréable contraste. A droite, sur la crête d'un rocher, se dressent les ruines du château des évêques de Cavaillon, autrefois seigneurs de Vaucluse. Ces beaux lieux plurent à Pétrarque. Il acheta une petite maison sur la rive de la Sorgues, au-dessous de la cascade; il y transporta ses livres; il lut, il écrivit, il rêva; il fit des courses dans les montagnes et les prairies. L'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, venait quelquefois le surprendre dans sa solitude et avait avec lui de longs entretiens.

Cependant la réputation de Pétrarque croissait de jour en jour. Ses lettres étaient admirées. On se les disputait, ses sonnets et ses *Canzoni* faisaient les délices de l'Italie. Il

passait pour l'homme le plus érudit et l'écrivain le plus brillant de son siècle. Heureux s'il avait pu se contenter du bruit qu'il faisait dans le monde et du repos qu'il goûtait à Vaucluse ! Mais l'ambition troubla son cœur. Il brûla de recevoir la couronne de poëte au Capitole, et s'embarqua en 1341 pour Naples, où le roi Robert, le prince le plus lettré de son temps, lui fit subir un jugement solennel. Pétrarque sortit avec gloire de cette épreuve, lut devant le roi son poëme de l'Afrique qui lui avait déjà coûté plusieurs années de travail, puis il prit le chemin de Rome. Le peuple romain lui décerna de grands honneurs. Enfin, le jour de Pâques il reçut au Capitole la couronne de laurier. Des jeunes gens vêtus richement entouraient le poëte. Le peuple battait des mains et criait : *Vive le Capitole ! Vive le Poëte !* Le sénateur lui délivra un diplôme qui lui permettait d'écrire des livres, de porter l'habit de poëte, et lui donna le titre de citoyen romain. Pétrarque fut ivre de joie. Il était à l'âge où les hommes se repaissent de fumée. Plus tard, il jugea plus sainement cette vaine cérémonie. A la fin de sa vie, il en parlait ainsi : « Les lauriers qui vinrent ceindre mon front étaient trop verts ; si j'avais été plus mûr d'âge ou d'esprit, je ne les eusse pas recherchés. Les vieillards aiment seulement ce qui est utile, et la jeunesse tout ce qui jette de l'éclat. Cette couronne ne me rendit ni plus savant, ni plus éloquent : elle n'a servi qu'à déchaîner l'envie contre moi [1]. »

Il disait vrai. Tous les hommes de lettres conçurent de la jalousie. On supposa une lettre de Sennuccio où le triomphe du poëte était décrit avec la plus sanglante ironie [2]. Ce fut tout le fruit que Pétrarque retira de son triomphe. A son retour, les Corrége le retinrent à Parme, et lui firent donner la dignité d'archidiacre. Revenu à Avi-

1. *Seniles*, l. XV, epist. 1
2. De Sade, t. II, *Viaggi di Petrarca*.

gnon avec les ambassadeurs romains pour complimenter le nouveau Pape Clément VI, il eut de longs entretiens avec Rienzi, qui faisait, comme lui, partie de la légation, et le confirma dans ses folles pensées.

Son esprit plut à Clément VI, qui le chargea d'aller à Naples négocier l'élargissement des prisonniers d'État. Il eut plusieurs fois l'occasion de parler à la reine Jeanne, qui le nomma son chapelain. Ce titre tend à prouver que Pétrarque était prêtre. Il parle plusieurs fois dans ses lettres de l'office divin qu'il récitait chaque jour. Certainement, il s'en fût dispensé s'il n'avait pas été dans les ordres sacrés. Il dit de plus que pendant le carême il ne pouvait réciter sans rire les oraisons qu'en ce temps-là l'Église faisait dire pour le Pape. Or, comme ces trois oraisons sont celles de la messe, on doit en conclure que Pétrarque était prêtre.

Après avoir réussi dans sa légation, il retourna à Parme. Clément VI demandait chaque jour de ses nouvelles. Il revint à Avignon. Le Pape voulait le faire évêque. Il refusa. Esprit inquiet et affamé d'indépendance, la charge d'âmes et un travail assidu l'effrayèrent. Enfin, Clément VI, qui était libéral, lui dit : *Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.* Le Pontife eût tenu parole. Pétrarque répondit à tant de bonté par deux satires cruelles qu'il écrivit contre Clément VI.

Vaucluse, sa vallée, ses prairies, sa solitude plaisaient à Pétrarque plus qu'Avignon. Il alla de nouveau s'y réfugier, revint à Parme en 1347, puis reparut à la cour pontificale. Clément VI voulut alors s'attacher Pétrarque et le nommer secrétaire apostolique. Pétrarque accepta. Mais ayant été prié de faire un essai de son talent, il écrivit une lettre d'un style si élevé que la pensée de l'auteur était fort difficile à comprendre. Pétrarque ignorait le style traditionnel des bulles pontificales. Clément VI dut renoncer aux projets qu'il avait sur le poëte.

Pétrarque se trouvait à Avignon au fort des démêlés de

Jean Visconti, archevêque de Milan, avec Clément VI. On trouva un jour dans la salle des consistoires une lettre que Satan était censé écrire au Pape et aux cardinaux pour les féliciter et les encourager à suivre la même ligne de conduite, qui avançait fort ses affaires. Cette lettre produisit un grand scandale. Pétrarque fut accusé de l'avoir écrite : on y reconnut son style [1].

Innocent VI ne lui fut pas favorable aux premiers temps de son pontificat. Pétrarque, voulant jeter le ridicule sur le Pape et sur toute la cour avignonaise, dit qu'on le faisait passer pour sorcier parce qu'il lisait Virgile. Mais un Pape aussi éclairé qu'Innocent VI devait avoir d'autres griefs contre lui. Il ne put se résoudre à paraître devant ce Pape. Rien ne le retenant plus à Avignon, où il avait perdu ses meilleurs amis, le cardinal Colonna et Jacques Colonna, ainsi que Laure, il en partit pour ne plus y revenir (1353). Attiré à Milan par les Visconti, il servit leur politique avec un zèle qui ne lui fit pas honneur. Il séjournait dans cette ville la moitié de l'année ; le reste du temps, il le passait à Venise, à Padoue, à Arqua. La solitude d'Arqua remplaça Vaucluse : c'est là qu'il mit la dernière main à ses œuvres. Les principales sont des lettres innombrables où le poëte peint son âme, décrit ses voyages, les hommes qu'il rencontre, et médit tout à son aise ; un poëme sur l'Afrique, qu'il estimait beaucoup, et que la postérité a jugé un peu sévèrement ; des satires plutôt méchantes que spirituelles, un dialogue avec saint Augustin, une lettre à la postérité, qui n'y serait pas allée, si Pétrarque n'avait écrit ses poésies en langue vulgaire et ses lettres sans titre. Ses poésies sont l'expression naïve et sublime des plus tendres sentiments ; les lettres sans titre distillent le venin de la calomnie et de la haine. Si on ne savait pas que l'homme est

1. De Sade, t. III.

un composé bizarre de vertus et de vices, on ne pourrait croire que les sonnets où Laure est célébrée et les violentes diatribes contre les Papes d'Avignon soient sortis d'une même plume. L'amour de Pétrarque pour Laure fut un amour singulier dont le cœur humain offre peu d'exemples. Laure était mariée, elle avait des enfants; son image se grava si profondément dans le cœur de Pétrarque, que rien ne put l'en effacer, ni l'étude, ni les voyages, ni la retraite. A Vaucluse, il ne pensait qu'à Laure. Le calme de la solitude, le murmure des eaux, l'ombre des arbres, la fraîcheur des prairies le faisaient rêver à celle qu'il aimait; et du cœur ému du poëte jaillissaient des vers immortels. La délicatesse de sentiment, les pensées les plus heureuses, des tableaux riants sont revêtus d'un style pur, limpide, sonore, que la poésie italienne n'a jamais imité. Il faut remonter à Théocrite pour trouver quelque chose qui y ressemble. Tibulle et Properce ont moins de tendresse dans le sentiment, moins de charmes et de douceur dans l'expression. Un sentiment de retenue chrétienne transpire dans les vers du poëte. On pourrait le définir un Théocrite chrétien.

La gloire de Pétrarque serait entière si les trouvères provençaux ne lui avaient fourni la plupart de ses pensées et de ses sentiments; il alla souvent puiser dans leurs écrits, et l'on peut dire que ses sonnets font honneur à la Provence autant qu'à l'Italie.

Mais à côté de ces belles productions est un livre qui ternit la mémoire de Pétrarque, c'est la collection de ses lettres *sine titulo*. L'écrivain fait de la cour avignonnaise un affreux tableau. Les Papes qui le comblèrent de bienfaits, il les traîne dans la boue; il inventa des histoires horribles, ou du moins il les accueillit sans critique et il osa les raconter. On est saisi d'effroi quand on lit ces lettres, on se demande s'il est possible qu'autour du vicaire du Christ et parmi ceux qui l'aidaient à tenir le gou-

vernail de la barque de Pierre on pût voir tant d'impudence dans le crime. Dieu, qui veille sur son Église et en particulier sur les Pontifes qui la gouvernent, aurait-il permis que durant l'espace de soixante-dix ans l'Église romaine fût livrée à l'effroyable corruption dont nous parle Pétrarque? Il est difficile de le croire sur la foi d'un homme intéressé à noircir les Papes d'Avignon. Il était Italien, ces Papes étaient Français. Il crut pouvoir les calomnier impunément; mais, avait-il raison de se déchaîner contre les désordres d'Avignon, quand il s'était lui-même déshonoré par la plus honteuse débauche? Le concile de Trente fit justice de ses calomnies et vengea la mémoire des Papes d'Avignon, en déclarant ces lettres dangereuses pour les chrétiens. Pétrarque reçut une punition plus sévère. Les protestants ont fait l'éloge des quatorze lettres *sans titre*, ont emprunté à Pétrarque ses figures de rhétorique; les noms qu'il ose donner aux Papes et à la cour romaine ont passé dans leur langage, et c'est de lui qu'ils ont appris à appeler Babylone la cité qu'habite le Pape.

La cause de toutes les erreurs de Pétrarque, c'étaient les rêves de fausse grandeur qu'il avait formés pour sa patrie. Il détestait les Papes d'Avignon parce qu'ils étaient Français. Il poussa Rienzi à la révolte, l'encouragea dans ses entreprises par une poésie devenue célèbre, et le défendit quand il tomba. Les victoires d'Albornos ne l'émurent point. Il vit avec indifférence la chute des tyrans qui désolaient l'État pontifical; on ne trouve dans ses nombreux écrits aucune parole d'éloges pour ce grand homme, on suppose même qu'il l'attaqua dans une satire qui circula en Italie après le sac de Césène [1]. Dans une grande conception, Dante avait placé le souverain Pontife à côté de l'Empereur : il en faisait les deux chefs de la terre. Pétrarque fut moins chrétien, il rêva l'antiquité païenne,

1. De Sade.

l'empire romain, et devança les utopistes de la Renaissance; il voulait une Italie puissante, maîtresse du monde comme autrefois. Si l'étranger pouvait commander à l'Italie, y rétablir l'empire romain, Pétrarque ne repoussait pas l'étranger. Il disait : *Rome et César, voilà mes deux idoles* [1]. Trois fois il écrivit à César et lui montra le chemin de l'Italie. Charles IV eut la sagesse de ne pas l'écouter. Pétrarque tourna ses vues ailleurs, mit toutes ses espérances dans les Visconti ; il crut qu'ils avaient assez de génie et d'audace pour opérer l'union de tous les peuples de l'Italie. Il vécut à leur cour et fut pensionné par eux.

Il vit avec peine les revers qu'Albornos fit essuyer à ses maîtres, ainsi que les censures lancées contre Barnabo. Cependant les louanges du nouveau Pape étaient sur toutes les bouches; on disait de tous côtés son esprit ferme et austère, ses réformes, son zèle pour unir les princes de l'Europe contre les Sarrasins. Pétrarque se taisait et attendait les événements. Plus que personne, il pouvait connaître les intentions pures et les grands desseins d'Urbain V, puisque son ami François Bruni exerçait les fonctions de secrétaire apostolique. Mais il n'osait accorder sa louange à un homme étranger à l'Italie. Tout à coup il apprend qu'Urbain V se décide à transporter le saint-siége à Rome, et à rendre à l'Italie la seule gloire qui lui reste dans les temps modernes. Le Pape en a donné sa parole aux ambassadeurs que Rome vient de lui envoyer. Pétrarque s'émeut, son patriotisme lui rend la parole, sa foi se réveille, il ne peut s'empêcher d'aimer un Pape qui sait comprendre son devoir ; il lui écrit de Venise une lettre où la beauté des pensées le dispute à la noblesse du style. Cette lettre est un discours ou mieux un long traité où Pétrarque fait l'éloge du Pape et l'engage à revenir à Rome.

1. De Sade.

Pétrarque parle d'abord au Pape des sages réformes qu'il a opérées, du zèle qu'il a mis à proscrire la pluralité des bénéfices, à défendre les habits dont la pudeur chrétienne avait à rougir; puis, il le félicite d'avoir aboli le droit d'asile dont les palais des cardinaux jouissaient. Enfin, il aborde son sujet et exhorte par toutes sortes de raisons le Pape à revenir en Italie.

« Comment, lui dit-il, pouvez-vous goûter le repos aux bords du Rhône et sous vos lambris dorés, quand le Latran est à terre et que la mère de toutes les églises n'ayant plus de toit est ouverte aux vents et à la pluie? Les temples augustes de Pierre et de Paul chancellent, et là où furent autrefois les somptueux édifices des saints Apôtres, on ne voit plus que des ruines et des tas de pierres. Est-ce que le nom que vous portez, ce nom qu'on ne vous a pas imposé, que vous avez pris vous-même, ne vous fait pas de secrets reproches? Comment peut-on vous appeler Urbain, si vous fuyez la ville, *Urbem*, d'où ce nom vient? » Pétrarque examine les raisons qu'on peut alléguer contre le retour du saint-siége à Rome. Trois sortes d'hommes ont empêché, suivant lui, les prédécesseurs d'Urbain V de quitter Avignon. Les uns n'avaient pas assez d'intelligence pour choisir le meilleur parti, il faut les plaindre; les autres avaient de l'esprit et peu de vertu, l'amour du sol natal et les voluptés les enchaînaient à Avignon, ils préférèrent leurs plaisirs au bien public; enfin, les derniers avaient de l'esprit et de la bonne volonté, mais, trompés par leur inexpérience et accablés sous le poids des années, ils crurent qu'Avignon était préférable à Rome. Tout leur paraissait suspect en Italie, l'eau, le vin, la nourriture, le climat. Ils croyaient qu'ils ne pourraient jamais passer les mers, que les Alpes leur opposaient des barrières infranchissables. Pétrarque s'attache à détruire toutes ces raisons.

Ensuite, il tâche d'animer le Pape contre la France, il

lui rappelle l'humiliation que l'Église a reçue tout récemment quand les impies routiers sont venus mettre le siége devant Avignon. Passant à l'éloge de l'Italie, il en dit de fort belles choses : Pétrarque l'appelle le plus beau pays du monde, l'air y est excellent, les vins y sont meilleurs que sur les bords du Rhône. L'amour de la patrie aveuglait le poëte. Il osait alléguer de pareilles raisons à un Pape aussi austère qu'Urbain V. Mais bientôt il rougit de la faute qu'il vient de commettre et donne au Pape des raisons plus propres à faire impression sur son esprit ; il prouve qu'il lui sera plus facile à Rome de diriger la croisade contre les Turcs ; il termine enfin par une belle prosopopée, il suppose que Jésus-Christ au moment de la mort lui rappellera qu'il avait préféré autrefois Rome à la Galilée, tandis que le Pape préférait le Rhône à Rome ; et quand Jésus-Christ lui dira : Donnez-moi des nouvelles de votre peuple, que fait-il ? comment le Pape pourra-t-il répondre ? « Enfin, ajoute-t-il, au jour du jugement, voudrez-vous ressusciter parmi les pécheurs d'Avignon, les plus grands qu'il y ait au monde, ou dans la compagnie de Pierre, de Paul, d'Étienne, de Laurent, de Sylvestre, de Grégoire, de Jérôme, d'Agnès, de Cécile et de tant de milliers de saints qui reposent dans la confession du Christ, ou, plus heureux encore, moururent pour la vérité ? Quel que soit le choix que vous ferez, Rome usant de son droit vous demande avec larmes une seule chose, et personne mieux que vous ne sait combien sa demande est juste. Elle veut que vous lui rendiez son autre époux César, à qui votre prédécesseur Innocent VI, comme on le raconte, fit promettre, sous la foi du serment, de ne pas s'unir à elle. O divorce non-seulement indigne de ces deux époux, mais encore nuisible à tout le pays, s'il est permis de dire la vérité tout entière ! Vous, le meilleur des pères, vous qui aimez le bien public, ôtez cet obstacle : vous êtes le seul qui puissiez le faire. Permettez que César règne à Rome ;

ce n'est pas assez, commandez qu'il le fasse... Tant que Rome restera veuve de ses Pontifes et de son Empereur, tant qu'elle n'aura pas ces deux lumières, les affaires humaines n'iront jamais bien, et la chrétienté ne pourra trouver le repos. Si Rome voit l'un de ces deux époux, ce sera bien ; mais si elle les voit tous deux, ce sera mieux encore. Rien de plus heureux et de plus glorieux pour elle. Que le Christ tout-puissant ouvre l'oreille de votre cœur, non à des conseils qui vous plaisent, mais à des conseils prudents, fidèles et, comme j'ai tout lieu de le croire, agréables à Dieu. » Venise, le 29 juin 1366.

Urbain V goûta la lettre de Pétrarque et lui écrivit même pour lui témoigner toute sa reconnaissance ; il l'engagea vivement à venir le joindre, lui dit tout le plaisir qu'il aurait de le voir et de l'entretenir. Sa lettre fut confiée à un ami de Pétrarque qui retournait en Italie. Le poëte ne la reçut qu'en 1368. Les raisons que Pétrarque avait exposées dans sa lettre, Urbain V les méditait depuis longtemps ; mais les traits hardis dont cette lettre est remplie, les folles espérances que le poëte avait conçues pour Rome et pour l'Italie firent sur lui une vive impression. Il crut que le temps était venu de mettre la dernière main à l'ouvrage d'Albornos et de conquérir les esprits et les cœurs de la même manière que ce cardinal avait pris les villes et les provinces. Il parla plus souvent de son retour, l'annonça au monde et le fixa même à l'année suivante, après les fêtes de Pâques.

Il envoya à Rome Gaucelin de Pradalho, avec l'ordre de restaurer le palais du Vatican à demi ruiné. Il enjoignit au cardinal Albornos d'armer la citadelle de Viterbe, où il se proposait de passer quelques mois pour connaître l'état des esprits avant d'entrer à Rome, comme la prudence le conseillait. Il écrivit encore au recteur de la province de Rome, aux sénateurs, au peuple romain, aux chanoines de Saint-Pierre, pour leur annoncer son retour et leur donner

des ordres [1]. Étienne Colonna, le jeune, partit d'Avignon avec une mission particulière du Pape, qui le chargeait sans doute d'aller activer partout les préparatifs qu'on faisait pour le recevoir. Il prit la route de terre, traversa le Milanais, vint à Linterno près Milan, où se trouvait Pétrarque. Ils durent célébrer ensemble les vertus du Pape qui voulait guérir toutes les plaies de l'Italie et lui rendre son ancien lustre. Quand le moment de partir fut venu, Colonna dit à Pétrarque : « Ne me chargez-vous pas de dire quelque chose au Pape que je vais attendre à Rome? » Pétrarque répondit : « Présentez-lui mon très-humble hommage, ensuite vous lui raconterez ce trait qu'on lit dans Sénèque : Quand Alexandre se fut illustré par ses victoires, les Corinthiens lui offrirent le titre de citoyen. Ce qui donnait du prix à cette offre, c'est que les Corinthiens ne l'avaient faite qu'à Hercule; c'est là aussi ce qui détermina Alexandre à l'accepter. Cet exemple m'autorise à offrir mon cœur au Pape, quoique je ne sois rien devant lui, parce que de tous les Papes de ce siècle il est le seul à qui je l'ai offert. S'il demande pourquoi des hommes savants, éloquents, généreux et qui m'ont bien traité, n'ont pu obtenir de moi cette faveur, répondez-lui que, suivant ma manière de voir, il est le seul qui ait fait son devoir [2]. »

A la nouvelle du retour prochain du Pape, toutes les villes d'Italie s'émurent. Venise, Gênes, Pise offrirent à Urbain V leurs galères pour le porter lui et sa cour. Le roi de France, attristé de ce départ et craignant quelque embûche du côté des Italiens, offrit au Pape une armée nombreuse. L'empereur Charles IV lui demanda s'il voulait qu'il descendît en Italie pour venir lui préparer les voies, ou s'il aimait mieux qu'il vînt après lui. Le prudent Pon-

1. *Regeste*, t. IV.
2. *Seniles*, lib. IX, epist. 2.

tife répondit que l'Empereur ferait mieux de précéder le Pape.

En effet, Barnabo semblait se relever de ses nombreuses défaites. La paix lui avait donné le moyen de remplir ses coffres et de se préparer à la guerre; il voulait réduire la ville de Gênes qui s'était révoltée. Le moment lui parut favorable. Gênes était divisée par deux factions, le peuple et les nobles. Le doge Adorne était avec le peuple. Barnabo comptait profiter de ces divisions pour unir Gênes au Milanais. C'était la perte de la liberté en Italie. Son frère Galéas venait de se mettre en campagne, déjà plusieurs villes du Piémont étaient tombées en son pouvoir; il menaçait la Provence. Urbain V pria l'Empereur d'intervenir. Après quoi, il tâcha de réconcilier entre elles les deux factions de Gênes. Le cardinal Albornos, la reine Jeanne, ainsi que Marc de Viterbe, reçurent l'ordre de s'interposer [1]. Tant d'efforts ne furent pas inutiles. Gênes, menacée dans sa puissance et dans sa liberté, comprit à temps les dangers qu'elle courait et travailla à sa défense. Ce n'était pas assez pour Urbain V: Barnabo lui était suspect, il craignit que le tyran ne troublât son voyage et ne le forçât à repasser les mers quand il aurait accompli son retour; il se proposa donc de renouveler l'ancienne ligue des seigneurs lombards. Nicolas, marquis d'Este, et Malatesta le Hongrois, vinrent à Avignon pour terminer cette affaire. Ils passèrent à Pavie où Blanche de Savoie, épouse de Galéas, venait de mettre au monde une fille dont le nom est resté célèbre dans nos annales, *Valentine de Milan*. Les deux seigneurs tinrent l'enfant sur les fonts avec Amédée VI, comte de Savoie. De Pavie, ils vinrent à Milan, où Barnabo, qui se défiait de cette ambassade, n'oublia rien pour en démêler la cause secrète [2].

1. *Regeste*, t. IV.
2. Muratori, *Annales*.

Enfin, les deux seigneurs étant arrivés à Avignon, eurent avec le Pape de longs entretiens. Ils posèrent les bases d'une alliance offensive et défensive. François de Carrare, les seigneurs de Mantoue, le roi de Hongrie ainsi que l'Empereur devaient y entrer. Le commandement en chef était dévolu à l'Empereur. Le but secret de la ligue c'était la guerre contre Barnabo. Pour mieux le cacher, on eut l'air de se liguer contre les compagnies qui désolaient l'Italie. Quand Barnabo apprit que la ligue était conclue, il ne se méprit pas sur les desseins des alliés. Il devina que tous ces princes s'unissaient contre lui. Cependant il n'avait que des soupçons, et, pour agir prudemment, il voulut éclaircir ses doutes. Il envoya donc au Pape des ambassadeurs et le pria de l'admettre dans la ligue. Le Pape s'excusa, renvoya Barnabo à l'Empereur.

S'étant ainsi assuré qu'on méditait quelque chose contre lui, Barnabo ne voulut pas être surpris par une déclaration de guerre. Il prévint lui-même l'attaque des alliés. Ambrosiole, qui était sur les terres des Génois, reçut l'ordre d'enrôler des soldats, et, comme il payait bien, les routiers vinrent en foule se ranger sous ses bannières. Il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il vient à la Spezzia, de là il va ravager les villes de la rivière de Gênes. Tout fuyait devant lui. Gênes était dans la consternation et s'attendait à une ruine prochaine. Mais, plus que tous les autres, Urbain V fut désolé à la nouvelle de cette guerre, qui pouvait retarder son retour à Rome. Il écrivit au tyran une longue lettre pour le calmer. Il le remercia des offres qu'il lui avait faites pour son retour. Barnabo fut gagné par la douceur de ce langage. Il fit la paix. Les Génois s'engagèrent à lui payer une forte indemnité. Ambrosiole quitta le pays génois et s'en alla avec ses routiers porter le fer et la flamme dans le royaume de Naples.

Urbain V ne fut pas aussi heureux auprès du roi de Castille. La lutte qui s'engageait entre Pierre le Cruel et

le bâtard Henri de Transtamare, sera longue et meurtrière. Urbain V employa tous les moyens pour l'empêcher. Il tâcha de réconcilier le roi de Castille avec celui d'Aragon qui avait embrassé la cause d'Henri de Transtamare. Le prince de Galles ainsi que le roi de Portugal et Charles le Mauvais furent priés de s'interposer et d'amener les deux rois à faire la paix. Il leur envoya dans ce but l'évêque de Chichester. Enfin, il écrivit de nouveau à Pierre le Cruel pour l'engager à songer à son intérêt en se réconciliant avec le roi d'Aragon. Ces sages conseils ne furent pas écoutés, les deux rois se préparèrent à la guerre.

Henri de Transtamare était venu au mois de janvier joindre Duguesclin à Barcelone. L'armée passa l'Èbre et se dirigea sur Calahorra, où Henri se fit proclamer roi. Il publiait que Pierre le Cruel n'était pas le fils d'Alphonse XI ; que la reine, sa mère, l'avait changé au berceau ; enfin, que le Pape l'ayant excommunié, il était déchu de tous ses droits. De son côté, Pierre le Cruel avait réuni son armée à Burgos et se disposait à marcher à la rencontre d'Henri. La nouvelle de la prise de Calahorra le mit en fureur. Il fit mourir le frère du gouverneur de cette ville. L'armée et le peuple indignés de cette cruauté l'abandonnèrent. Les soldats désertaient publiquement. La terreur s'empare de l'esprit du roi. Il ne se croit plus en sûreté dans Burgos. Il en sort et gagne l'Andalousie par une fuite précipitée. Henri poursuivait le cours de ses victoires. Toutes les villes lui ouvraient leurs portes. Le peuple accourait à sa rencontre et le nommait son libérateur. Il entra dans Burgos au commencement du mois d'avril et s'y fit couronner roi de Castille.

Pendant ce temps Pierre le Cruel traversait Tolède et Séville. Il trouvait partout le peuple révolté contre lui. Il eût voulu réunir quelques soldats pour le défendre ou du moins pour assurer sa fuite. Sa voix ne fut pas entendue. Ne se croyant plus en sûreté dans ses États, il confia sa for-

tune, sa vie et celle de ses enfants à une frêle barque et se dirigea par le Tage sur le Portugal, espérant que le roi de ce pays prendrait sa défense. Celui-ci ne voulut pas attirer sur son royaume les armes du roi d'Aragon et d'Henri de Transtamare. Il pria Pierre le Cruel de sortir au plus tôt de ses frontières. Pierre passe en Galice, ses frayeurs augmentent, il voit partout des ennemis. Il se croit trahi par l'archevêque de Compostelle et le fait mourir. Ce crime souleva contre lui toute la province. Pierre s'enfuit à la hâte sur un navire qui le porte à Bayonne et de là à Bordeaux, où il vint implorer le secours du prince de Galles. La chute de Pierre le Cruel eut en Europe un grand retentissement. Les peuples y virent un effet de la vengeance divine.

Ainsi tombent les tyrans. La ruse, la force, la cruauté peuvent les défendre un moment. Mais le jour arrive où les multitudes, lasses du joug, s'unissent pour le briser, et rien ne résiste à leur colère. Il n'y a pas d'autre appui des trônes que la bonne foi, la justice, la clémence.

CHAPITRE XV

Conciles. Première promotion de cardinaux. Mort du père d'Urbain V.

Parmi toutes les préoccupations de la politique, lorsque tant d'événements s'accomplissaient autour de lui et qu'il préparait activement son retour à Rome, Urbain V trouvait encore le temps de travailler à la réforme de l'Église. Les grandes âmes qui savent bien définir ce qu'elles conçoivent, ce qu'elles veulent, et méditer leurs plans, peuvent poursuivre à la fois plusieurs buts différents. Comme leurs idées sont claires, la confusion ne se met pas dans leurs desseins. Elles ont assez de force pour exécuter les plans qu'elles forment. Toutes les grandes pensées avaient leur place dans l'esprit d'Urbain V, et cette volonté ferme avec laquelle il avait opéré la croisade, préparé son retour à Rome, rétabli la paix entre les princes chrétiens, il savait aussi l'employer à réformer l'Église. Il ne se contenta pas des mesures qu'il avait prises au commencement de son pontificat. Ces sages règlements devaient bientôt tomber en désuétude si le Pape ne prenait des mesures plus effi-

caces. Il écrivit donc à tous les évêques et leur recommanda la tenue des conciles et des synodes.

L'Église gouvernée par le Saint-Esprit a compris de tout temps que les lois votées et discutées dans les saintes assemblées exercent plus d'autorité sur les âmes. Jamais elle n'a été plus florissante qu'aux temps où ces assemblées se tenaient régulièrement. Urbain V le comprenait admirablement. Il parlait ainsi à l'archevêque de Narbonne :

« Les saints canons nous prouvent qu'autrefois les Pères, les souverains Pontifes et les évêques des autres églises, pleins de vigilance pour le troupeau du Seigneur, eurent soin de célébrer des conciles, où l'on prenait les moyens d'extirper les vices, de jeter la semence de toutes les vertus dans le peuple et dans le clergé, de défendre la liberté de l'Église, de conserver les biens des églises et des établissements pieux... Mais, ô douleur ! la négligence des évêques s'augmentant insensiblement, on a interrompu la célébration des conciles, et les vices pullulent, l'indifférence du peuple s'accroît de jour en jour, la liberté de l'Église reçoit mille atteintes. Le culte divin est négligé, les clercs sont opprimés par les laïques... C'est pourquoi, désirant que votre sagesse et celle de vos frères remédient à tant de maux, nous excitons votre fraternité avec le zèle de la sollicitude apostolique, nous vous requérons, nous vous exhortons fermement et nous vous ordonnons, par ces lettres apostoliques, de convoquer au plus tôt que vous le pourrez le concile de votre province... Quand vous l'aurez fait, vous aurez soin de nous en prévenir, comme aussi vous nous donnerez communication de tout ce que vous aurez décidé dans ce concile, afin que vous et vos suffragants vous nous demandiez avec confiance ce que vous croirez devoir être utile. » (25 novembre 1364).

Tous les métropolitains reçurent des ordres semblables, et partout on s'empressa d'obéir au Pape. La vie renaissait

dans l'Église, et partout se rouvrirent ces grandes assemblées qui ont fait dans tous les temps la gloire et la joie de l'Église. On n'a pas les actes de tous les conciles tenus sous Urbain V. Ceux qui restent font regretter la perte des autres. L'histoire a conservé le souvenir des conciles d'Apt, d'Angers, de Périgueux, d'York et de Lavaur.

Le concile d'Apt se tint dans l'église cathédrale. La clôture en fut faite le 15 mai 1365. Les évêques des trois provinces d'Arles, d'Embrun et d'Aix s'y réunirent sous la présidence des trois archevêques. C'était Philippe de Cabassole, patriarche de Jérusalem et administrateur de l'église de Cavaillon, les évêques d'Orange, de Carpentras, de Marseille, de Vaisons, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Toulon, de Digne, de Sénez, de Vence, de Nice, de Riez, de Sisteron et d'Apt. Le frère du Pape, Anglic de Grimoard, ainsi que les évêques de Grasse, de Glandèves, de Gap et de Fréjus, s'étaient fait représenter par procureur. Le concile fit trente canons dont voici la substance :

C. III. Chaque lundi on célébrera dans toutes les églises une messe pour les morts. — C. VI. Le devoir de la résidence est rappelé aux évêques. — C. VII. Il est défendu aux évêques d'avoir des bouffons et des chiens de chasse. — C. VIII. Toutes les défenses que le Pape avait faites au sujet des souliers à la poulaine et des vêtements immodestes que la mode autorisait seront observées par les Papes et les écuyers des évêques. — C. IX. L'usage avait prévalu en beaucoup d'endroits que les prieurs des couvents et les curés des églises, voulant être exempts de la visite de l'évêque et ne pas payer les droits de procuration qui y étaient attachés, entraient en composition avec les vicaires de l'évêque et leur donnaient une certaine somme d'argent, moyennant quoi ils étaient exempts de toute visite. Le concile réprouve un pareil abus, comme contraire aux saints canons, et oblige les vicaires généraux à rendre dans le délai d'un mois les sommes d'argent qu'ils auront

perçues. — C. XVII. Les évêques feront jeter en prison les religieux qui quitteront l'habit de leur ordre pour prendre l'habit séculier. — C. XXIII. Quand un débiteur refusait de payer ses dettes, le créancier le faisait excommunier. Son nom était publié dans toutes les églises. Si le débiteur mourait insolvable, les créanciers forçaient les curés des églises à publier son nom parmi les excommuniés. Cet usage fut aboli. — C. XXVIII. Si un évêque encourt l'interdit, la suspense ou l'excommunication, son vicaire pourra le relever de ses censures.

Le concile de la province de Tours fut célébré dans la ville d'Angers sous la présidence de l'archevêque de Tours. La dernière session fut tenue le 12 mars 1366. Les évêques de Dol, du Mans, de Rennes, de Saint-Malo, de Léon et de Tréguier assistèrent au concile. On y fit trente-quatre canons. Voici les plus importants : le cinquième et le sixième prescrivent à tous ceux qui sont élus à quelque bénéfice d'en venir prendre possession dans le délai de six mois. Le concile voulait par là mettre de l'ordre dans la distribution des bénéfices et en empêcher la pluralité. Le douzième ordonne aux clercs de porter une longue robe fermée par devant, et, par-dessus la robe, des chapes ou manteaux fermés. Les cornettes sont prohibées. Les chanoines qui n'observeront pas ce décret n'auront plus voix au chapitre. Le treizième proscrit les souliers à la poulaine. Le seizième règle la table des ecclésiastiques. Ils ne pourront avoir que deux plats, même les jours de fête. Le dix-septième ordonne aux curés la résidence, sous peine de perdre leur bénéfice. Le dix-neuvième et le suivant défendent aux Bénédictins et aux chanoines réguliers de porter des habits courts. Le trentième décrète l'excommunication contre les adultères et les concubinaires. Enfin, le trente-troisième permet aux évêques, suivant l'usage alors établi, d'autoriser les chapelles privées, mais à la condition qu'on n'y célébrera pas la messe le premier dimanche de l'Avent

et du Carême, le dimanche de la Pentecôte et les dimanches dans l'octave de l'Épiphanie et de l'Assomption[1].

Le concile de la province de Bordeaux se tint à Périgueux. Le prince de Galles veilla au bon ordre de l'assemblée. Dix-sept évêques y assistèrent. Le discours d'ouverture fut prononcé par l'évêque de Sarlat, grand théologien et habile administrateur. Dans son discours, il donna des louanges excessives au prince de Galles, qui était présent. On disait même qu'il avait osé le comparer au Fils de Dieu. Des hommes jaloux de sa renommée voulurent le perdre et l'accusèrent de blasphème auprès du Pape Quand il connut la mauvaise impression que ses paroles avaient produite sur l'esprit d'Urbain V, il vint se justifier. Le Pape était alors en Italie. Il accueillit l'évêque de Sarlat avec bonté, et, comme personne ne se présentait pour l'accuser, il en augura qu'il était innocent. Pour l'honorer devant sa cour, il l'invita à sa table. Or, c'était au moment où l'on venait de recevoir la nouvelle de la mort de Pierre le Cruel tué par son propre frère. Urbain V parla de ce grand événement, et demanda s'il était permis ou non de se réjouir de la mort d'un roi ennemi de l'Église, fauteur des Juifs et des Sarrasins, appui des infidèles. Il cita l'exemple de ce prêtre qui, ayant conçu de la jalousie contre saint Benoît, tomba de son siége en punition de cette faute, et mourut sur-le-champ. « Saint Maur s'étant réjoui de cette mort subite, saint Benoît, ajouta Urbain V, imposa une pénitence à son disciple. » L'évêque de Sarlat répondit avec respect au Pape qu'il se réjouissait de la punition des crimes de Pierre le Cruel, mais qu'il plaignait l'homme, ajoutant qu'il fallait haïr le péché et non les hommes, puisque la charité nous unit et que nous sommes tous frères. Urbain V, qui voulait embarrasser l'évêque, reprit aussitôt : « Mais ne lisez-vous pas dans le livre des

1. *Collection des conciles* d'Hardouin.

psaumes : *Lætabitur justus cum viderit vindictam peccatoris?* L'évêque répondit modestement qu'il abandonnait cette question à la décision et à la volonté du Pape. Il laissa Pierre le Cruel pour parler d'autre chose [1].

Le zèle qu'on montrait en France pour la célébration des conciles était le même en Angleterre. Les évêques de la province d'York se réunirent en concile dans cette ville, au mois de septembre 1367, sous la présidence de l'archevêque d'York. On y fit dix décrets. Le premier défend de tenir les marchés et les assemblées publiques dans les églises et les cimetières suivant la coutume. Aux funérailles et la veille des fêtes, on commettait dans les églises d'Angleterre des excès que le second décret proscrivit. Le septième fait défense aux prêtres de porter l'habit court et les souliers à la poulaine. Enfin, le neuvième remédie au désordre des mariages clandestins. Le concile les réprouve et défend aux prêtres d'y assister.

Mais le plus célèbre de tous les conciles tenus sous le Pape Urbain V est sans contredit le concile des trois provinces d'Auch, de Narbonne et de Toulouse. Les archevêques de Narbonne et de Toulouse demandèrent au Pape la permission de réunir les évêques des deux provinces, ce qui leur fut accordé. L'archevêque d'Auch, Arnaud Alberti, qui était neveu d'Innocent VI, obtint la même faveur, et les évêques des trois provinces se réunirent à Lavaur. La clôture du concile eut lieu le 6 juin 1368. L'archevêque de Toulouse, celui de Narbonne ainsi que le vicaire de l'archevêque d'Auch présidèrent l'assemblée. Arnaud Alberti était alors en Italie. Les trois provinces étaient représentées par les évêques de Béziers, de Carcassonne, d'Alais, de Lavaur, de Lombez, de Comminges, de Tarbes, de Bazas, d'Oléron et de Lescoures. On y fit trente-trois canons. — C. VI. Il est ordonné aux évêques de célébrer chaque année le synode

1. *Quatrième vie d'Urbain V*, Muratori, *Rerum Italicarum*, t. III.

diocésain. — C. IV. L'excommunication est de nouveau fulminée contre ceux qui s'enrôleront dans les compagnies. Toutes les sociétés civiles ou religieuses qui présenteront une organisation pareille à celle des compagnies seront dissoutes. — C. XXIV. Des sectaires qui prenaient le titre d'apôtres parcouraient les villes et les campagnes et semaient leurs erreurs. Le concile veut qu'on les saisisse et qu'on les jette en prison. — C. LXXXIV. L'excommunication est prononcée contre ceux qui, après avoir reçu les avertissements canoniques, s'obstineront à ne pas assister au sacrifice de la messe les dimanches et les fêtes. — C. XCIV. Le clerc qui aura cité un autre clerc devant le juge séculier sera excommunié. — C. CXII. Les Juifs doivent porter des habits particuliers qui les distinguent des chrétiens. — C. CXIII. Il est expressément défendu aux nourrices chrétiennes de donner leur lait aux enfants des Juifs et d'habiter sous le même toit. — C. CXVII-CXVIII. Les adultères, les concubinaires publics, les voleurs et les incendiaires sont excommuniés. On doit leur refuser la sépulture ecclésiastique. — C. CXXVI. Les évêques auront soin d'établir des confesseurs pour les cas réservés en nombre suffisant pour la ville épiscopale et le reste du diocèse.

En se séparant, les évêques voulurent montrer leur piété pour l'église de Lavaur en accordant des indulgences à tous ceux qui concourraient à sa reconstruction.

Les Pères de ce concile durent, suivant l'usage, envoyer au Pape le texte de leurs décrets pour en demander l'approbation. Urbain V les approuva donc. Dans la lettre qu'il adressa aux archevêques des trois provinces, il relève un abus très-grave qu'on lui avait signalé. Certains évêques prêtaient aux seigneurs de fortes sommes d'argent appartenant à leurs églises, sommes que les seigneurs ne rendaient pas toujours. Quelquefois même les évêques et les abbés sacrifiaient les intérêts de leurs églises à la crainte que leur inspiraient les seigneurs, et leur aban-

donnaient les biens de l'église. Urbain V s'éleva avec force contre la faiblesse des évêques. Il leur défendit de donner ou de prêter de l'argent aux seigneurs sous peine d'excommunication. Cette défense devait être affichée à la porte de toutes les églises, si les évêques le jugeaient convenable.

Rien n'échappait à la vigilance du Pontife. Il se faisait rendre compte de tout, et les événements qui se passaient dans tous les pays du monde arrivaient à sa connaissance. S'il s'appliquait à corriger les abus qui s'étaient glissés dans les églises éloignées, il faisait observer autour de lui la discipline la plus sévère. L'église d'Avignon réclamait d'une manière spéciale son attention. Il lui avait donné pour évêque son propre frère Anglic, mais il présidait lui-même par ses conseils au gouvernement de cette église. Voulant procurer la réforme des mœurs et le rétablissement de la discipline, il donna, le 7 mars 1364, des statuts synodaux au clergé d'Avignon. Ces statuts sont les mêmes que Pierre de Sampson avait rédigés à la prière de Raymond Amaury, évêque de Nîmes. Comme le fait remarquer le prologue de ces statuts synodaux, on s'y est proposé deux choses, la réforme des clercs et des règles sûres pour l'administration des sacrements. Il y a quinze chapitres, qui traitent du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie, de la célébration des messes, du respect dû aux églises, de l'aliénation des choses sacrées, de la vie des clercs, des testaments, des fiançailles et du mariage, de l'interdit et de l'excommunication, du parjure, des rapports avec les Juifs. Le chapitre final, divisé en vingt-six articles, contient une foule de sages règlements. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces statuts, c'est la formule d'absolution différente de celle en usage aujourd'hui dans toute l'Église catholique, la défense faite aux Juifs de se produire en public les derniers jours de la semaine sainte et l'obligation où ils étaient de porter sur leurs habits

une petite roue gravée qui les distinguait des fidèles [1].

Ce n'était pas assez de ces mesures, Urbain V voulut réunir le synode de l'église d'Avignon. Son frère Anglic le tint l'année suivante. On y fit quatorze statuts. Dans chaque paroisse un religieux devait une fois par mois annoncer au peuple la parole de Dieu. Les prieurs, vicaires et chapelains des églises indiqueront à l'évêque les ornements, les livres et tous les objets servant au culte divin dont ils peuvent être dépourvus. On leur donnera tout ce qui leur manque. Cet article est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'Anglic et du pape Urbain V. Si un bénéficier ne réside pas, il ne pourra percevoir les fruits et les revenus de son église, que le juge ecclésiastique tiendra sous le séquestre. Il est question dans ces statuts de deux vicaires de l'évêque, l'un pour le for gracieux et l'autre pour le contentieux. Cette coutume de nos églises n'est pas nouvelle; elle remonte à l'époque où les vicaires généraux venaient de remplacer les archidiacres dans l'administration des diocèses [2].

Pendant que le synode d'Avignon se tenait sous les yeux du Pape, Urbain V écrivit à tous les évêques de l'univers pour leur recommander la célébration de ces assemblées, et comme dans sa pensée le premier devoir des synodes c'était d'obliger à la résidence tous ceux qui avaient charge d'âmes, il ordonna aux évêques de dresser dans le synode l'état de tous les bénéfices de leurs diocèses avec le nom des titulaires et le revenu des menses. Dans le délai d'un mois l'évêque fera remettre ce registre au métropolitain, lequel le transmettra au Pape. Urbain V prononce l'excommunication contre les évêques qui n'exécuteront pas ses ordres [3].

Dans le synode d'Avignon, Anglic avait fait quelques

1. Martenne, *Thesaurus novus Anecdotorum*, t. IV, p. 1022.
2. Id., ibid., t. V.
3. Hardouin, *Conciles*, t. VII.

décrets qu'il ne voulut pas promulguer avec les autres. Urbain V, qu'il consulta, les approuva, et dans le courant de l'année 1366 ils furent publiés dans un autre synode tenu, non par Anglic, mais par Arnaud Alberti, archevêque d'Auch. Le Pape venait d'enlever à son frère l'administration de l'église d'Avignon. Il la fit gouverner par Arnaud Alberti, qui prit le titre de vicaire général du Pape pour l'église d'Avignon.

Les statuts de ce synode ont plus d'importance que les premiers. Sans doute c'est la raison pour laquelle le Pape dut être consulté. On y trouve des peines sévères décernées contre les sorciers qui avaient envahi la cité papale. Il y avait obligation pour tous les fidèles de dénoncer à l'official ceux qui se livraient aux opérations ténébreuses de la magie[1].

Anglic venait d'être fait cardinal dans la promotion du 18 septembre en même temps que l'évêque de Marseille, Guillaume Sudre, et le général des Frères Mineurs, Marc de Viterbe. Ces trois cardinaux devaient remplir le vide qu'avaient fait dans le sacré Collége les trois cardinaux Androïn Alberti, Hugues Roger et de Périgord.

Urbain V résista longtemps aux sollicitations des cardinaux avant de donner la pourpre à son frère, craignant d'écouter la voix de la chair et du sang. A la fin, touché du mérite personnel d'Anglic, il crut qu'il pourrait être utile à l'Église et lui donna le chapeau. La prudence que cet évêque avait montrée en gouvernant l'église d'Avignon faisait dire que peu d'hommes lui ressemblaient, que personne n'était au-dessus de lui. Il transféra dans la ville d'Avignon le monastère des Bernardines de Fours-lez-Pujault et bâtit un monastère du même ordre dans la ville d'Apt. Il fit construire à Montpellier la collégiale des cha-

1. Martenne, *Thesaurus Anecdotorum*, t. V.

noines réguliers de Saint-Ruf[1]. L'empereur Charles IV, à son passage, confirma tous les priviléges attachés à son siége, y ajouta même le droit de battre monnaie[2]. En le revêtant de la pourpre, Urbain V lui donna le titre de Saint-Pierre-aux-Liens. Anglic ne le conserva pas longtemps; l'année suivante, il devint cardinal-évêque d'Albano à la mort du cardinal Ytier, lequel avait succédé au cardinal de Périgord.

Guillaume Sudre appartenait à l'ordre des Frères prêcheurs. Il était né dans les environs de Limoges. Après avoir exercé à Toulouse les fonctions de provincial, il fut nommé maître du sacré Palais. Enfin, Innocent VI le nomma en 1361 évêque de Marseille. Il s'occupa activement du gouvernement de son diocèse. A peine sacré, il fit la visite de son diocèse et tint son synode. Urbain V l'avait connu à Marseille. Sans doute Guillaume Sudre lui fut favorable tandis qu'il était abbé de Saint-Victor, et quand il revint d'Italie appelé par les cardinaux. L'évêque de Marseille fut un de ces amis dont nous parlent les historiens d'Urbain V, qui lui conseillèrent d'accepter la tiare. Pour le récompenser, Urbain V lui donna la pourpre avec le titre des Saints-Jean-et-Paul. Philippe de Cabassole gouverna l'église de Marseille avec le titre d'administrateur jusqu'en 1367[3].

En honorant ainsi l'ordre des Frères Prêcheurs, Urbain V n'oublia pas celui des Frères Mineurs qui venait de rendre tant de services à l'Église dans la Bosnie et la Bulgarie. Comme c'était l'ordre lui-même de Saint-François qu'il voulait récompenser, il pria les religieux de lui désigner le frère qui à leurs yeux paraissait le plus digne de la pourpre. Les Frères Mineurs délibérèrent sur la proposition du Pape, et, n'osant se prononcer sur le mérite personnel de ceux

1. Ciacconius.
2. *Gallia christiana*. Histoire des archevêques d'Avignon.
3. Ibid.

qu'ils estimaient les plus dignes, ils tracèrent une petite figure et écrivirent en cercle trois noms : *Pierre, Paul, André,* laissant ainsi au Pape la liberté du choix. Urbain V rit de la ruse des bons religieux[1]. Mais, comme les Frères Mineurs avaient oublié le nom de l'homme qui donnait le plus de gloire à leur ordre et venait de rendre à l'Église le plus signalé service en pacifiant les républiques d'Italie, Urbain V, qui n'oubliait rien de ce qu'on faisait pour l'Église, ne tint pas compte des noms que les Frères Mineurs lui avaient désignés, et donna la pourpre à Marc de Viterbe.

Entré jeune encore dans l'ordre des Frères Mineurs, il en fut nommé général en 1359. Six ans après il célébra à Florence le chapitre général de son ordre et y fit les plus sages règlements. Urbain V, qui connaissait sa prudence et sa perspicacité, l'employa dans les négociations les plus difficiles : il réconcilia les évêques d'Asti et de Verceil avec le marquis de Montferrat, amena les Pisans et les Florentins à mettre bas les armes, forma une ligue de toutes les cités lombardes et toscanes contre les grandes compagnies. La récompense que lui décernait Urbain V était méritée. Marc de Viterbe reçut avec le chapeau le titre de Sainte-Praxède.

La création des trois princes de l'Église répandit la joie dans Avignon. Mais, plus que tous les autres, dut se réjouir le vieux chevalier Grimoard. Cet heureux père, à la nouvelle qu'un de ses enfants venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre, s'était hâté de venir partager sa gloire. Urbain V l'accueillit avec le respect et la vénération qu'il lui devait; il ne voulut pas que son père acceptât la pension que le roi de France voulait lui faire, se réservant à lui seul l'honneur de fournir à toutes ses dépenses; enfin ce vieillard voyait un autre de ses fils revêtu de la pourpre.

1. Valding, Ciacconius.

Son bonheur était complet, et Dieu vint l'enlever à la terre; il mourut âgé de cent ans environ, dans le palais des Papes, quatre semaines après la promotion du cardinal Anglic. Urbain V l'assista de ses prières à ses derniers moments, lui donna l'indulgence plénière de ses péchés et reçut son dernier souffle [1].

Urbain V portait une âme douce et sensible ; la mort de son père fit couler ses larmes, mais bientôt les pensées de la foi vinrent le consoler ; il se soumit aux desseins de la Providence qui enlevait son père à son affection et ne laissa échapper aucune plainte, aucun murmure ; il disait à tout le monde ces paroles qu'il avait, au reste, l'habitude de prononcer souvent : « Nous sommes tous destinés à mourir, et nous ignorons l'heure de notre mort ; c'est pourquoi nous devons nous tenir prêts. »

Le Pape veilla à la sépulture de son père et de sa mère, leur éleva un tombeau dans l'église du château de Bédouès, qu'il avait fait reconstruire, y fonda une collégiale de chanoines qui devaient prier pour les membres de sa famille et exercer les fonctions curiales à Bédouès ; il leur assigna pour demeure le château de Bédouès que son père lui avait donné en apanage avec toutes ses dépendances. Ce château, flanqué de tours, pouvait offrir aux chanoines un refuge contre les grandes compagnies. A l'époque des guerres de religion, les protestants des Cévennes ruinèrent le château et l'église. On les reconstruisit sur un plan nouveau. La trace du tombeau des Grimoard fut perdue ; on ne l'a retrouvée qu'en 1855.

1. Pagi, t. IV.

CHAPITRE XVI

Urbain V va à Montpellier. Discours du docteur Oresmes. Départ pour Rome

Après la mort de son père, le Pape Urbain V, n'ayant plus rien qui le retînt en France, se disposa à partir pour Rome. Il voulut laisser sur la terre qu'il quittait des monuments de sa piété. Il ne se contenta pas d'honorer la mémoire de son père et de sa mère ; il donna à son pays natal des témoignages de son affection en y construisant des églises somptueuses.

Le village de Grisac dépendait au spirituel de Bédouès. Urbain V, comprenant le danger que couraient pendant l'hiver les habitants de Grisac en allant à Bédouès à travers des montagnes couvertes de neige, voulut leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Il fit bâtir à Grisac une église paroissiale, à quelque distance du manoir seigneurial et au-dessus du village, de peur qu'on ne supposât qu'il songeait à la commodité de ses parents plus qu'aux habitants de Grisac. Il fonda une collégiale à Quésac, tout près de Bédouès, augmenta les revenus de l'église et fit construire pour la défense de l'église et des cha-

noines un château fort qui ne fut achevé qu'après sa mort. Comme on le pense bien, il n'oublia pas dans sa munificence l'humble prieuré de Chirac, où s'était écoulée une partie de sa jeunesse. Il répara ce monastère [1]. L'église fut reconstruite sur le plan de l'église de Saint-Victor de Marseille, comme l'indique ce qui en reste. Cette église possède un reliquaire en argent où se trouvent des parcelles de la Vraie Croix, une partie de la Sainte Éponge, des fragments de la croix de saint Pierre et de celle de saint André, une dent de saint Laurent et une foule d'autres reliques aussi précieuses. Ces reliques ne seraient-elles pas celles que Pons d'Ulmo découvrit dans le souterrain de Saint-Victor, quand il commença la restauration de l'abbaye et de l'église? Il est probable que le reliquaire aura été donné au monastère de Chirac par le Pape Urbain V. Ce qui semble l'indiquer, c'est l'image de sainte Madeleine et celle de l'Agneau de Dieu, qui sont gravées sur le reliquaire. Urbain V avait une grande dévotion à sainte Madeleine et à l'Agneau de Dieu, qu'il a fait empreindre sur quelques-unes de ses constructions, notamment sur l'une des tours du château de Bédouès. Ce qui est certain, c'est que les reliques trouvées par Pons d'Ulmo ne sont plus à Marseille, et celles du monastère de Chirac sont à peu près les mêmes qu'indiquent les archives de Saint-Victor.

Urbain V n'oublia pas la ville de Mende, la gracieuse capitale du Gévaudan. Il acheva la cathédrale, en répara tout l'intérieur et construisit le chevet où se voient encore ses armes. Il y dépensa plus de 20,000 florins d'or. Ces réparations étaient presque achevées, quand le feu prit à l'édifice, brûla une partie du toit, fit fondre les cloches d'une tour; la tour elle-même s'écroula. Urbain V était à Rome. Quand il apprit ce malheur, il ne se laissa pas abattre. Il dit en souriant : « Béni soit Dieu qui a permis ce malheur

1. Ms. du Vatican, 4026.

« et m'accorde la grâce de le réparer. J'y mettrai tous mes « soins et je tâcherai de faire encore plus de bien que le « démon n'a fait de mal. »

Par son ordre on se remit à l'œuvre. La mort ne lui permit pas de voir terminer ces travaux. Au temps de Clément VII et quand les actes de la canonisation d'Urbain V furent présentés à ce Pontife, les réparations n'étaient pas terminées. Elles ne le furent qu'à la fin du xve siècle, époque à laquelle François de la Rovère, neveu de Jules II et son successeur sur le siége de Mende, fit construire les deux tours qui font l'ornement de cette ville. Mais à peine achevé, cet auguste édifice, l'un des plus beaux de l'intérieur de la France, fut abattu en 1581 par les vandales que Merle commandait.

Urbain V donna à la cathédrale de Mende de riches ornements : un tableau de la sainte Vierge, avec un cadre en or, enrichi de pierres précieuses ; un ange en vermeil tenant une épine de la sainte Couronne, de nombreux calices en or et en argent, ainsi qu'une foule d'ornements [1].

Enfin il fit bâtir pour le monastère des Bénédictins, qu'il avait fondé à Montpellier, une vaste église, érigée plus tard en cathédrale, quand le siége de Maguelone fut transféré à Montpellier. Il la dédia à la sainte Vierge, à saint Benoît, à saint Germain d'Auxerre et à saint Blaise. Autour de la nef on voyait quatorze chapelles. L'édifice était flanqué de tours fort élevées. Cette église impose par son architecture ; le goût d'Urbain V s'y révèle. Il visait au solide plus qu'à l'élégance.

Quand l'église fut terminée, Urbain V vint d'Avignon en faire la dédicace. Les principaux citoyens de la ville, ayant à leur tête l'archevêque de Narbonne, Pierre de La Jugée, allèrent à sa rencontre jusqu'à Castelnau ; là il accepta le dais que lui présentèrent les consuls de Montpellier. Le duc

1. Ms. du Vatican, 4026.

d'Anjou attendait aux portes de la ville; dès qu'il aperçut le cortége sacré, il mit pied à terre, vint au-devant du Pape, le complimenta et prit la bride de son cheval. Le Pape, après avoir revêtu les habits pontificaux dans l'église des Augustins, se rendit à l'hôtel de ville après avoir prié quelque temps dans l'église de Notre-Dame-des-Tables. L'un des régents de Montpellier, qui avait connu Urbain V quand il professait le droit dans cette ville, vint le complimenter. Le Pape eut la bonté d'écouter avec une religieuse attention le long discours qu'il lui fit, puis il l'embrassa et s'entretint longtemps avec lui. Le même jour, après le dîner, Urbain V visita la grande église. Il n'en fut pas content et dit aux architectes : « Je vous avais commandé de bâtir une église, et vous n'avez fait qu'une chapelle. » Mais quand il vit le monastère somptueux qui s'élevait à côté de l'église, sa tristesse fut plus grande encore, et il ajouta : « Vous avez fait la maison des serviteurs plus grande que celle du maître. »

Il donna à cette église un riche reliquaire contenant la tête et quelques ossements de saint Benoît, d'autres reliquaires renfermant la tête de saint Germain d'Auxerre et celle de saint Blaise, ainsi que le bras de l'apôtre saint Jacques. Il destina au retable du grand autel un bas-relief en argent représentant la sainte Vierge avec des ornements en or et des pierres précieuses.

Le 30 janvier 1367 ces objets sacrés furent portés processionnellement dans la nouvelle église; l'archevêque de Narbonne officia. Le 2 février, Urbain V fit la bénédiction des cierges dans l'église des Frères Prêcheurs; le 14 février était le jour destiné à la consécration de l'église. Urbain V consacra le grand autel au milieu d'une foule immense; il le dédia à la sainte Vierge et à saint Benoît. L'autel de droite fut dédié à saint Blaise et celui de gauche à saint Germain. Quand la cérémonie fut achevée, le Pape célébra la messe solennelle et fit un discours émouvant pour exhor-

ter les fidèles à la reconnaissance envers Dieu; puis il bénit le peuple. Mais cette belle journée n'était pas terminée : le soir, la foule se précipita de bonne heure dans la nef; les vêpres furent chantées avec une solennité inouïe. L'archevêque de Narbonne monta en chaire et expliqua les cérémonies de la dédicace; il termina en proclamant les indulgences que le Pape, les cardinaux et les évêques présents à la cérémonie accordaient au peuple[1].

Voulant laisser un souvenir éternel de sa présence à Montpellier, Urbain V donna à l'église qu'il venait de consacrer les ornements qu'il avait revêtus le jour de la dédicace. Les douze cardinaux présents à la cérémonie, ainsi que les évêques qui étaient accourus à Montpellier, voulurent imiter sa piété et donnèrent également à l'église de Saint-Benoît les ornements sacrés qu'ils portaient le matin. A ces riches présents, Urbain V ajouta un calice en or, des croix et des reliquaires en or et en argent, des encensoirs, des dalmatiques, des livres liturgiques[2]. Le Pape remit ensuite aux religieux du monastère une grande quantité de livres de théologie et de droit qu'ils devaient distribuer aux étudiants trop pauvres pour les acheter.

L'amour qu'Urbain V avait pour Montpellier alla plus loin : il diminua le tribut que cette ville payait à la cour romaine depuis que le Pape Honorius III l'avait mise sous la protection spéciale du saint-siége. Déjà il l'avait recommandée à la bienveillance du roi de France[3]. Enfin il craignit pour Montpellier les ravages des grandes compagnies et les horreurs de la guerre civile. Montpellier était à ses yeux l'asile des sciences et de l'étude. Défendre cette ville, c'était défendre la science et les lumières de la civilisation contre la barbarie. Si Montpellier venait à tomber aux

1. *Histoire de Montpellier*, par Charles d'Aigrefeuille.
2. Ms. 4026.
3. *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*.

mains des routiers, les études seraient troublées. Cette considération dut frapper un Pape qui avait coutume d'entourer de citadelles les églises qu'il bâtissait. Il voulut donc défendre la science derrière des remparts inexpugnables; il conçut le projet d'enfermer la ville de Montpellier et ses faubourgs dans une ceinture de remparts. Les travaux furent commencés en 1366. On travaillait aux fortifications sur plusieurs points à la fois, et quand Urbain V vint faire la dédicace de Saint-Benoît et de Saint-Germain, l'ouvrage était assez avancé. Il conçut de plus grands projets encore pour la ville qu'il aimait tant. Montpellier devenait de jour en jour plus important par son commerce et par ses écoles; Urbain V voulut favoriser ce mouvement en faisant communiquer Montpellier avec la mer par un large canal qui devait aboutir à l'étang des Lattes. Il y fit travailler activement; mais à sa mort l'ouvrage fut suspendu, et depuis on ne l'a plus repris. L'empereur Sigismond, se rendant à Perpignan pour fléchir Benoît XIII, admira les travaux et les plans ingénieux d'Urbain V. Les guerres de religion furent funestes à Montpellier. Le mur d'Urbain V fut détruit par les sectaires, et quand le roi Henri IV parcourut ces belles ruines, il ne put s'empêcher d'exprimer ses regrets et son admiration pour ce Pape. Il dit que *son cousin de Châtillon avait défait en niais ce que le pape Urbain avait fait en grand homme et en grand esprit.*

Urbain V passa tout le mois de février à Montpellier; il paraissait presque tous les jours dans les rues, à cheval, suivi de toute sa cour. Enfin il se mit en route pour Avignon le 8 mars. Les consuls de la ville et une foule de grands personnages l'escortèrent. Arrivé à Avignon, Urbain V ne songea plus qu'à ses préparatifs de départ.

Albornos venait d'envoyer au Pape quatre galères. Gomez, son neveu, les commandait. Il avait reçu l'ordre de dire au Pape que l'État pontifical jouissait d'une paix pro-

fonde, qu'il pouvait y revenir en sûreté. Ce message raffermit le Pape dans sa résolution. Urbain V donna de grandes louanges au cardinal Albornos. Il céda pour dix ans à Gomez les revenus d'Ascoli, l'une des grandes cités de la Marche d'Ancône. En même temps, il écrivit aux frères du cardinal qui étaient en Espagne, les engagea à venir se joindre aux prélats et aux cardinaux qui devaient le suivre en Italie, et leur promit de les mettre à la tête des villes et des provinces de l'État ecclésiastique[1].

L'Italie était heureuse en apprenant que le Pape allait la visiter, mais la France était dans le deuil et la tristesse. Plus que personne le roi Charles V redoutait le départ du Pape. Il craignait pour l'Église romaine elle-même autant que pour lui et pour son royaume. Sa prudence lui faisait entrevoir mille dangers. Fils dévoué de l'Église, quand la barque de Pierre faisait voile pour d'autres contrées, il eût voulu l'attacher aux rivages de la France et l'arracher aux tempêtes qu'il entrevoyait. Son dessein fut d'abord de venir lui-même dire au Pape les craintes que son départ lui inspirait. Le soin de l'administration de son royaume l'en empêcha. Il députa une ambassade solennelle dont le docteur Oresmes était le chef, pensant que le Pape écouterait volontiers le discours d'un homme qui était si bien entré dans ses vues aux premiers jours de son pontificat et avait prêché devant tous les cardinaux la réforme de l'Église. Les envoyés du roi de France arrivèrent à Avignon quelques jours après le retour d'Urbain V. Comme c'était la coutume que les Papes rendissent compte à l'Église des motifs qui les faisaient agir et traitassent les affaires en consistoire public, les ambassadeurs du roi de France furent introduits et vinrent exposer leurs raisons en présence d'une foule immense accourue pour les entendre.

Le docteur Nicolas Oresmes prit la parole en leur nom et

1. Sépelvueda.

commença ainsi : « *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum;* j'ai vu votre face, comme si c'était la face de Dieu, puisque c'est la face de son vicaire, de celui à qui fut donné le pouvoir de tout lier et de tout délier sur la terre. C'est à lui que le Seigneur a dit : *Conduisez votre barque dans la haute mer et ne craignez point la profondeur des difficultés.* » Puis l'orateur s'excuse et dit au Pape que le roi de France n'a pu venir pour des raisons secrètes qu'on lui expliquera. Il vante le zèle du roi et l'amour filial qu'il porte à la personne du Pape et à l'Église romaine. Enfin il aborde le sujet qui l'amène auprès du Pape et parle en ces termes : « Très-saint Père, votre fils aimant et dévoué veut s'entretenir avec votre Sainteté par mon organe et vous exposer toute sa pensée, comme le fait un enfant qui parle à son père. Votre fils vous dit : Seigneur, où allez-vous? *Domine, quo vadis?* Vous répondez : Je vais à Rome : *Venio Romam.* Votre fils ajoute : Vous allez de nouveau vous faire crucifier : *iterum crucifigi.* » Ces paroles forment la division du discours.

L'orateur exprime au Pape le regret que le roi éprouve en le voyant partir. Il lui dit sa douleur et ses larmes, et cite avec plus ou moins de bonheur les paroles des livres saints : « Nous crions tous : Mon Père, mon Père, vous êtes le char d'Israël et son conducteur. Voyez la tristesse et le deuil répandus sur tous les visages; prêtez l'oreille, et vous n'entendrez autour de vous que des cris de douleur. O notre père ! pourquoi nous laissez-vous, et, dans la désolation où nous plonge votre départ, à qui nous confiez-vous? Des loups dévorants feront invasion sur votre troupeau. *Invadent gregem tuum lupi rapaces.* »

Après avoir montré au Pape la douleur du roi et de la France, le docteur Oresmes discute les motifs qui poussent le Pape à partir pour Rome. Il en trouve cinq : l'ordre de Dieu, l'heureuse situation de Rome, la prérogative de cette ville où saint Pierre a établi son siége, l'exemple de ses

prédécesseurs, les liens qui unissent le Pape à son Église, enfin, le désir qu'éprouve Urbain V de revenir à Rome. Il faut rendre justice au docteur Oresmes, il exposa dans toute leur force ces graves motifs. Mais il était difficile d'y répondre, et il s'en dispensa. Il s'attache uniquement à rabaisser Rome et à faire l'éloge de la France. Il montre Rome fondée par des brigands, et se ressentant encore de cette origine ; il dit que Rome ronge les mains de ceux qui l'habitent et poursuit de sa haine ceux qu'elle ne peut dévorer. Il invoque le témoignage de saint Bernard écrivant au Pape Eugène III : « Je connais le lieu où vous habitez. Vous vivez parmi les incrédules et les infidèles. Ce ne sont pas des brebis, mais des loups. Et vous, leur pasteur, comment vous y prendrez-vous pour les convertir?... Ce peuple passe pour avoir la tête fort dure et un cœur indompté. Mais ce cœur est-il indomptable? Je l'ignore. Une seule chose vous excuse. Vous avez voulu agir avec ce peuple de telle sorte que vous puissiez un jour lui parler ainsi : O mon peuple! que devais-je faire pour toi que je n'aie déjà fait? Mais il faut que vous vous disiez à vous-même : Sortez de la ville des Chaldéens, publiez que le devoir vous oblige à porter l'Évangile aux autres villes. Vous ne vous repentirez pas de votre exil, je pense, puisque vous changerez une ville pour l'univers.

« Le peuple français n'est pas ainsi. On pourrait dire de lui : *Quel peuple est comme votre peuple d'Israël? Retournez donc, très-saint Père, retournez avec le roi.* D'où je conclus que cette terre est choisie de Dieu, tandis que l'autre est abandonnée. Ainsi le vicaire de Dieu sur la terre ne doit pas la visiter. On ne pourra dire que cette terre est délaissée, que le Pape abandonne son épouse, lui qui est le père des autres pères et le pasteur de l'Église universelle : car là où se trouve le Pape, là est Rome, là sont les parvis de saint Pierre[1]. »

1. Bulée, t. IV, p. 396.

Ce discours, qui est un modèle de mauvais goût, fut écouté du Pape avec beaucoup d'attention. Mais il ne fit sur lui, comme de juste, aucune impression. Sans doute, les ambassadeurs lui donnèrent, dans une audience secrète, des raisons plus convaincantes. Mais, comme Urbain V croyait accomplir un devoir et suivre l'inspiration divine en allant à Rome, il ne se laissa pas persuader. En vain les cardinaux se joignirent aux envoyés de Charles V pour l'engager à demeurer en France, toutes leurs raisons ne servirent qu'à le confirmer dans sa résolution. La plupart étaient accablés sous le poids des années. Il leur semblait dur de laisser leur patrie et d'aller mourir sur la terre étrangère. Ils prièrent Urbain V d'avoir égard à leur grand âge, et lui parlèrent avec beaucoup de force. Mais Urbain V fut inflexible et fixa son départ au 30 avril suivant. Cinq cardinaux refusèrent de l'accompagner[1]. Il les dépouilla de toute autorité et leur défendit de s'occuper du gouvernement spirituel ou temporel de la ville d'Avignon. Philippe de Cabassole fut nommé administrateur du diocèse d'Avignon, au lieu d'Arnaud Alberti, archevêque d'Auch, qui suivit le Pape en Italie. Urbain V aurait pu nommer alors un évêque d'Avignon. Il ne le fit pas, dans la crainte que des événements imprévus ne vinssent le forcer à revenir avec la cour romaine. Les employés de la chancellerie pontificale reçurent l'ordre de faire leurs préparatifs de départ, le Pape se proposant de transporter à Rome tous les bureaux de l'administration ecclésiastique.

Les cardinaux de Beaufort, des Ursins, de Pampelune, de Carcassonne, de Limoges, de Grimoard et de Saragosse prirent la voie de terre, passèrent par la Lombardie, et arrivèrent à des jours différents à Bologne, où le cardinal Androïn avait fait de grands préparatifs pour les recevoir. A mesure qu'on annonçait l'arrivée d'un prince de l'Église,

1. Raynaldi.

les boutiques se fermaient, les corps de métiers allaient le recevoir aux portes de la ville et lui faisaient cortége jusqu'au palais du légat, où des appartements somptueux étaient préparés. Le premier qui mit le pied sur les terres de l'Église, ce fut le cardinal des Ursins. Arrivé à Bologne le 3 juin, il en partit le 5 pour Viterbe, où le Pape devait se rendre. Le même jour le cardinal de Pampelune et celui de Carcassonne arrivèrent. Ils se remirent en route le 7, traversèrent la Romagne et les Marches. Le 16 juin, le cardinal de Limoges fit son entrée à Bologne. Il en partit le 18. Le 19, ce fut le tour du cardinal de Beaufort, qui repartit deux jours après. Enfin, le cardinal de Saragosse fut le dernier venu. Il n'entra dans Bologne que le 10 juillet. Le Pape était depuis un mois à Viterbe [1].

Urbain V partit d'Avignon le 30 avril. C'était un vendredi. Les habitants de la ville versaient des larmes. Le spectacle de cette douleur fit une vive impression sur ce bon Pape. Mais il domina son émotion, et le sentiment du devoir l'emporta sur l'amour de la patrie que venait de réveiller en lui la vue de la douleur populaire. En quittant la France pour toujours, comme il le croyait, il voulut visiter une dernière fois les lieux qu'il chérissait, où il allait souvent se distraire des soucis du gouvernement. Il se dirigea vers le pont de Sorgues et passa deux nuits dans le château papal qu'avait construit Benoît XII, et qu'il avait lui-même embelli [2].

Le troisième jour, sans doute après avoir célébré l'auguste sacrifice, il se remit en route et gagna d'un trait Marseille, où le peuple le reçut avec le même respect et la même affection que la première fois. Il se rendit à l'abbaye de Saint-Victor, et y demeura jusqu'au 19 mai, jour de son départ. On eût dit qu'il ne pouvait se séparer de cette France qu'il aimait tant.

1. *Chronique de Bologne.* 2. Ibid.

Il avait amené avec lui les cardinaux Gui de Boulogne, de Bragose, d'Aigrefeuille, de Montaigu, Marc de Viterbe, Capoccio et Guillaume Sudre. Ces princes de l'Église profitèrent du retard que mettait Urbain V à prendre la mer pour le dissuader encore de son projet. Ils menacèrent même de l'abandonner, de le laisser aller seul en Italie. Ils ne purent le fléchir. Leurs murmures et leurs menaces excitèrent sa colère, et dans un moment d'indignation il arracha quelques poils de l'hermine qui bordait sa calotte, et les montrant aux cardinaux récalcitrants : « *Ne savez-vous pas*, leur dit-il, *qu'avec ceci je pourrais faire d'autres cardinaux?* » Il voulait leur prouver que les cardinaux tirent leur lustre et leur autorité du Pape, tandis que le Pape n'a pas besoin des cardinaux, et peut en faire autant qu'il veut. Ce fut cette considération qui le poussa à décorer de la pourpre le jeune neveu du cardinal d'Aigrefeuille, Guillaume d'Aigrefeuille. Il était docteur en droit ecclésiastique et protonotaire apostolique[1]. Son âge ne faisait pas supposer qu'il dût arriver sitôt à cette haute dignité, il avait à peine vingt-huit ans. Tout le monde fut étonné de ce choix, et lui plus que personne. Au reste, il était digne par son esprit et par sa piété des honneurs que lui décernait Urbain V. Les historiens ajoutent qu'aux grandes qualités de l'esprit et du cœur il joignait une taille majestueuse et des traits pleins de noblesse. Urbain V voulut témoigner ainsi sa reconnaissance au vieux cardinal d'Aigrefeuille, qu'il avait eu dans sa jeunesse pour condisciple et pour ami, qui fut l'instrument dont le ciel se servit pour l'élever à la papauté. Le premier, il prononça dans le conclave le nom de Guillaume de Grimoard, et n'oublia rien pour faire réussir cette élection. Urbain V, qui toute sa vie se souvint des services rendus, récompensa le vieux cardinal d'Aigrefeuille en donnant la pourpre à son neveu.

1. Bosquet.

Cette promotion eut lieu le 12 mai. Le Pape assigna au nouveau cardinal le titre de Saint-Étienne sur le mont Cœlius.

Trois jours auparavant, il avait publié dans l'église de Saint-Victor la bulle *Quam sit plena miraculis*, contre les grandes compagnies françaises. Au moment où il allait quitter sa patrie et la priver de sa présence, il lui donna un dernier témoignage d'affection dans une bulle devenue célèbre. La guerre de Castille étant achevée, Henri de Transtamare congédia les routiers qui l'avaient aidé à chasser du trône Pierre le Cruel. Ces hommes de sang se répandirent de nouveau dans tout le royaume. Urbain V ne pourra plus défendre la France, comme il l'avait fait autrefois, en publiant une croisade contre les compagnies, et en soulevant les évêques, les seigneurs et les villes contre l'ennemi commun. La sentence d'excommunication qu'il avait portée autrefois contre les routiers, il l'avait retirée quand Duguesclin vint mettre le siége devant Avignon. L'impunité pouvait donc fournir des armes aux ennemis de la société. Urbain V le savait et, neuf jours avant son départ, il renouvela toutes les peines qu'il avait déjà décrétées. Il en ajouta de plus sévères encore Urbain V tenait dans cette bulle ce langage plein de noblesse et d'élévation :

« Le sang des chrétiens répandu à profusion, les meurtres nombreux, les églises et les monastères incendiés, les vierges sacrées enlevées à leurs pieux asiles et livrées au déshonneur, les villes, les châteaux et les terres pillés, des crimes de toute espèce attestent la cruauté de ces hommes que pousse l'amour de l'or. Les fidèles de Jésus-Christ ont vu ces excès avec un étonnement mêlé d'horreur. Plusieurs bulles ont déjà été lancées contre eux, soit par nous, soit par les Pontifes romains nos prédécesseurs. Nous renouvelons toutes les peines qu'elles contiennent et nous voulons qu'elles aient un plein effet.

« Cependant la sollicitude pastorale avec laquelle nous

veillons sur le troupeau du Seigneur nous fait craindre que, le monde croissant de jour en jour en malice, les hommes ne prennent l'habitude du crime et ne le commettent impunément, surtout dans ce royaume de France où le danger paraît plus menaçant, où cette calamité s'est fait sentir avec le plus de fureur, et que ces mêmes hommes ne cherchent à se faire des imitateurs. D'un autre côté, réfléchissant aux nombreux services que dans toute la suite des âges ce royaume a rendus à la foi catholique et à tout le peuple chrétien, nous souvenant du zèle avec lequel les rois très-chrétiens ont répandu de tous côtés la foi catholique, soutenu l'Église romaine dont ils furent, dans tous les siècles, les plus dévoués défenseurs, combattu avec courage pour la foi catholique, protégé les églises et les ecclésiastiques de leur royaume, comme l'attestent les anciennes annales et l'évidence des faits, nous croyons faire un acte de justice et être utile au roi et à son peuple en employant des remèdes opportuns contre la malice de ces hommes de crimes, autant que nous le pouvons avec l'aide du Seigneur. Poussé par ces graves considérations, après avoir délibéré longtemps avec nos frères et pris leurs conseils, pour conserver la paix et la tranquillité des fidèles et leur laisser la libre possession de leurs biens, pour mettre un terme, autant qu'il est en nous avec la grâce de Dieu, aux crimes des méchants, aux périls qui menacent les âmes, aux meurtres et à la ruine des églises, à la perte des biens de l'Église et des biens des particuliers, nous décrétons avec l'autorité apostolique et nous défendons, par la teneur des présentes, à toute personne ecclésiastique ou non, quelque élevée en dignité qu'elle soit, à quelque rang, ordre ou condition qu'elle appartienne, de former à l'avenir des sociétés de ce genre, de les introduire dans le royaume ou de les aider. »

Le Pape défend ensuite aux fidèles toute espèce de rapport avec les routiers. Ils ne pourront ni recéler le fruit de

leurs rapines, ni leur vendre des vivres, ni leur acheter ce qu'ils ont volé. Ceux qui n'observeront pas ces défenses encourront par le seul fait l'excommunication majeure. Leurs villes et leurs terres seront frappées d'interdit. Urbain V, voulant jeter dans les âmes une terreur salutaire, ajoute aux peines ecclésiastiques les peines temporelles Il ôte aux routiers et à leurs fauteurs, les villes, les châteaux, les biens et les priviléges qu'ils possèdent, à quelque titre que ce soit. Les évêques devront au plus tôt s'emparer de leurs domaines, les joindre à leurs églises ou les donner à d'autres, s'ils le jugent plus convenable. Enfin, dans sa juste sévérité, le Pape, non content d'enlever à ces ennemis de la société les biens spirituels et les biens temporels, inventa de nouvelles peines et frappa les routiers dans ce qu'ils avaient de plus cher, leur honneur et leurs enfants.

« Nous voulons, ajoutait Urbain V, que les hommes qui se sont rendus coupables de ces crimes soient inhabiles, eux et leurs descendants, jusqu'à la quatrième génération, à toutes dignités, personnats, offices et bénéfices ecclésiastiques avec ou sans charge d'âmes. Quant aux serviteurs et aux vassaux de ceux qui violent cette constitution et la défense que nous faisons aujourd'hui, nous les absolvons entièrement du serment de fidélité et de toutes les obligations qu'ils leur avaient. De plus, nous voulons et nous décrétons qu'à partir de ce jour, les membres de ces compagnies, leurs fauteurs, leurs défenseurs et autres dont nous avons fait mention soient et demeurent infâmes, de sorte qu'on ne puisse les admettre à témoigner en justice, ou à jouir des autres droits de citoyen. Ils ne pourront ni tester, ni hériter, soit par testament, soit *ab intestat*. S'ils exercent les fonctions de notaire public, nous voulons que leurs actes n'aient aucune valeur et soient condamnés comme ceux qui les ont faits. Leurs enfants et leurs petits enfants jusqu'à la troisième génération ne pourront être revê-

tus d'aucune dignité ecclésiastique ou séculière. Que leurs maisons soient désertes et abattues. Afin que ces ruines soient une preuve éternelle d'infamie, nous défendons de les relever. Ces hommes ne pourront plus à l'avenir remplir l'office d'avocat, de notaire ou de juge. Toutes les fonctions publiques leur sont interdites. De plus, nous privons, dès aujourd'hui, de leurs honneurs, de leurs dignités ainsi que des charges publiques qu'ils exerçaient, les capitaines, les aides de camp, les maréchaux des logis, les caporaux, tous ceux enfin qui font partie de ces compagnies. Par cette sentence, nous les privons de la ceinture militaire, s'ils en sont décorés, nous les rendons inhabiles à obtenir les charges, les dignités, les honneurs et la ceinture militaires. S'il y a parmi eux des ecclésiastiques possédant des dignités, personnats, offices, canonicats, prébendes, un bénéfice quelconque ayant ou non charge d'âmes, soit en leur nom, soit en qualité d'administrateurs, qui laissent témérairement l'héritage du Seigneur pour devenir des ministres de Bélial et des suppôts d'iniquité, en outre des peines portées plus haut, nous les privons, par le seul fait, de ces dignités, personnats, offices, canonicats, prébendes, bénéfices et administration. »

Enfin, le Pape ordonne aux évêques de considérer ces bénéfices comme vacants, et d'y nommer d'autres clercs. Il continue ainsi : « Comme on ne peut infliger des peines assez graves à ces crimes horribles, craignant que la témérité de ces hommes ne fasse des imitateurs, après avoir consulté nos frères les cardinaux, nous livrons aux fidèles les biens de ces routiers, nous donnons aux seigneurs le pouvoir de confisquer leurs terres et leurs maisons ; enfin nous permettons à tous les fidèles de mettre la main sur les routiers et de les réduire en esclavage... Afin que cette sentence soit connue des routiers et des autres personnes dont notre bulle fait mention, nous voulons qu'elle soit affichée aux portes de la cathédrale d'Avignon... qu'il ne

soit donc permis à personne d'enfreindre ou de contredire témérairement notre bulle, constitution, inhibition, déclaration, privation *inhabilitation*, commandement, et si quelqu'un ose le faire, il doit savoir qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et celle des bienheureux Apôtres Pierre et Paul. Donné à Marseille le septième jour avant les ides de mai et la cinquième année de notre pontificat. »

Ce terrible anathème prononcé sous les voûtes de Saint-Victor eut dans toute la France un grand retentissement. Ce fut le coup de foudre qui terrassa les grandes compagnies, jeta l'effroi dans leurs rangs, les dispersa et empêcha leurs chefs de faire de nouvelles recrues. On vit ce que pouvait l'Église et quelle force elle possédait en appliquant des peines plus terribles que les peines corporelles. Le Pape formait comme un droit nouveau. Il enlevait de son autorité apostolique les terres à leurs légitimes possesseurs et les donnait à d'autres maîtres. Il étendait même son autorité sur les personnes et condamnait à l'esclavage ceux qui avaient contrevenu à ses ordres. Il mettait ainsi hors la loi ceux qui voulaient détruire la société humaine. C'était justice qu'un crime exceptionnel fût frappé d'une peine exceptionnelle. Le pouvoir du Pape allait au delà des limites où s'arrête celui des princes. On comprenait à cette époque l'appui mutuel que les deux pouvoirs se prêtaient et la force que l'autorité ecclésiastique communiquait à l'autorité civile. Union admirable qui faisait la force et le nerf de la société chrétienne !

Jamais l'État n'eût triomphé des dangers que lui faisait courir la révolte d'hommes imbus de faux principes, si l'Église n'eût condamné leurs erreurs avec l'autorité qu'elle a reçue de Dieu, si elle n'avait infligé aux ennemis de la société les peines exceptionnelles dont elle a le secret. Sans elle, la société humaine eût été dissoute, et si de nos jours les erreurs qui attaquent tout principe d'autorité se sont répandues avec tant de rapidité, c'est que l'Église a sur les âmes

moins de pouvoir qu'autrefois. Les peuples redoutent moins les peines qu'elle inflige, et les rois ne la croient pas assez puissante pour implorer son appui. Au temps d'Urbain V, la foi était vive dans le peuple. Les peines de l'Église lui inspiraient une juste terreur. Les princes, qui savaient le pouvoir qu'elle exerçait sur les âmes, avaient recours à elle, et la priaient d'appliquer un remède aux maux qu'ils ne pouvaient guérir. La bulle d'Urbain V fut le dernier coup porté aux routiers. Ils cessèrent peu à peu leurs ravages, leurs bandes se dispersèrent. La paix vint régner dans les campagnes. Quand la lutte éclata de nouveau entre les Anglais et les Français, on ne vit plus ces terribles compagnies qui avaient désolé la France pendant la minorité de Charles V. Si, aux semences de division qu'Isabeau de Bavière jeta en France; si, aux partis des Bourguignons et des Armagnacs; si à l'invasion étrangère étaient venus se joindre les ravages des compagnies, c'était fait de notre pays, et comme, au témoignage des historiens, Urbain V détruisit les compagnies, on doit voir en lui le sauveur de la France[1].

Aussi, quand il partit pour Rome, la France entière l'accompagna de ses vœux et de ses regrets. Un long cri de reconnaissance s'éleva d'une extrémité du royaume à l'autre. Le roi, les seigneurs, le peuple bénirent ce grand Pape qui avait déjà fait tant de grandes choses pour sa patrie et lui laissait, en partant pour d'autres rivages, un dernier témoignage d'amour.

1. Bosquet.

CHAPITRE XVII

Urbain V se met en mer. Son arrivée à Corneto et à Viterbe

Depuis soixante ans et plus, Rome était privée de ses Pontifes. L'Italie avait perdu sa gloire, et elle allait la recouvrer. De tous côtés on faisait d'immenses préparatifs pour recevoir dignement un si grand Pontife et célébrer le retour de la Papauté. Cependant Urbain V se défia des témoignages d'affection que lui donnait l'Italie. Il craignit des revers, des embûches, quelque émeute populaire, et prit toutes les mesures que la prudence pouvait lui suggérer pour faire réussir l'entreprise. Il mena des troupes suffisantes pour le défendre si une émeute venait à éclater. Il voulut qu'une flotte nombreuse l'escortât jusqu'aux rivages de l'État romain. Les villes d'Italie, la reine de Naples et la Provence prévinrent les désirs du Pontife, et lui offrirent de nombreuses galères. Gênes en fournit quatre, Florence quatre, la reine Jeanne et la Provence cinq, Pise trois, le cardinal Albornos quatre. C'était en tout vingt-cinq galères[1]. L'Italie entière venait recevoir

1. Sépelvueda, *Annales de Gênes*.

Urbain V ; elle ne voulait pas laisser à la France le soin de le conduire. Au milieu de toutes ces galères se distinguait celle du Pape, parée richement, ornée de pourpre et de soie. La république de Venise l'avait fournie.

La flotte était mouillée dans le port de Marseille, en face de Saint-Victor, attendant un vent favorable. Enfin, le 19 mai, jour de mercredi, elle mit à la voile. Les couleurs du Pape, de Gênes, de Pise, de Florence, de Venise et de Naples flottaient autour des mâts ; les mariniers poussaient des cris de joie et saluaient le Pape, qui s'avançait sur le rivage au milieu d'une foule immense. Les premiers feux du soleil éclairaient la terre et donnaient un nouvel éclat à cette scène imposante. Urbain V entre dans la galère pontificale, jette un dernier regard sur l'abbaye de Saint-Victor et sur la France, toutes deux si chères à son cœur. Il répand une dernière bénédiction sur le peuple qui couvrait le rivage et se prosternait, le vent enfle les voiles, les galères lèvent l'ancre, et la flotte italienne emporte vers la haute mer le Pape et la cour romaine. On dit que les cardinaux français ne purent retenir leurs larmes quand ils virent le rivage s'éloigner et disparaître. Ils poussèrent des soupirs, ils murmurèrent contre le Pape, ils lui dirent : « O mauvais Pape ! ô Père impie et cruel ! où menez-vous vos malheureux enfants[1] ? »

Urbain V supporta ces murmures avec la patience et le courage que montra Moïse quand il conduisait les Hébreux dans la terre promise comme malgré eux, et qu'il les arrachait à la servitude de la terre étrangère. On ne dit pas ce qu'il répondit aux cardinaux. Sans doute il eut pitié d'eux, il les laissa exhaler librement leur douleur et leur colère. Mais pour ne pas les exposer aux périls d'une longue navigation, au lieu d'aller d'un trait à Corneto où il s'était pro-

1. Pétrarque, *Seniles*, liv. IX, lettre II.

posé de descendre, il longea la terre et visita les villes du littoral.

Comme le vent était favorable, la flotte pontificale entra le soir dans la rade de Toulon. Le Pape mit pied à terre avec tous les cardinaux. Le lendemain matin, il se remit en mer. Le jeudi soir, il s'arrêta à Villefranche et y passa la nuit. Le vendredi 21 mai, la flotte mouilla en face du petit village de Saint-Étienne. Le Pape descendit seul à terre. Le samedi matin, il continua son voyage, et la flotte entra dans le port d'Albenga. Le Pape et les cardinaux descendirent à terre. Le dimanche 27 mai, la flotte cingla vers Gênes, où elle arriva le même jour[1]. »

Gênes était la première ville importante d'Italie que visitait Urbain V. Elle fit éclater les plus vifs transports de joie à l'aspect du Pontife. On eût dit qu'elle voulait lui exprimer l'allégresse que toute l'Italie ressentait au bruit de sa venue. La ville entière vint le recevoir au rivage. Le blanc étant la couleur des guelfes, plus de mille personnes prirent des habits de cette couleur, et firent cortége au Pape. Il descendit dans une ancienne abbaye de Bénédictins qui était, hors les murs, dans le quartier de Paradis[2].

Comme les Génois étaient toujours en guerre avec Barnabo, quelques hommes prudents firent remarquer à Urbain V qu'il y avait à craindre que Barnabo ne voulût attenter à ses jours ou à sa liberté, ce qui lui serait facile, le monastère des Bénédictins n'étant pas en état de résister à un coup de main. Urbain V quitta aussitôt une demeure qui ne paraissait pas bien sûre, et rentra dans la ville, où des appartements lui furent préparés chez les chevaliers de Saint-Jean. Les Rogations et la fête de l'Ascension le retinrent quatre jours à Gênes.

1. *Iter Italicum.*
2. *Ibid.*

Le mercredi 26 mai, dans l'après-midi, il parcourut à cheval les rues de Gênes, voulant faire jouir tout le peuple de sa présence. Il portait l'aube, la chape et la mitre. Le doge de Gênes, Gabriel Adorne, ainsi que le podestat de Pistoie, eurent l'honneur de tenir les rênes de son cheval [1]. Huit cardinaux revêtus de leurs insignes, plusieurs évêques, les mille Génois vêtus de blanc et un peuple immense s'étaient joints au cortége qui fut splendide.

Le lendemain, jour de l'Ascension, le Pape fit l'office dans l'église des chevaliers de Saint-Jean. Il y célébra la messe solennelle [2]. Non content de tous ces témoignages d'estime et d'affection donnés aux Génois, Urbain V voulut les réconcilier avec Barnabo. Il donna tous les pouvoirs nécessaires au cardinal Marc de Viterbe, le laissa à Gênes et se remit en route le lendemain de l'Ascension 28 mai, laissant le peuple de Gênes ravi de sa douceur et de sa piété.

Le soir la flotte alla mouiller à Porto-Venere, à l'entrée du golfe de la Spezzia. Soit que la mer fût houleuse, soit que le Pape éprouvât de la fatigue après tant de fêtes et un si long voyage, il passa la journée du samedi et celle du dimanche à Porto-Venere. Il en repartit le lundi 21 mai. Ce jour-là la flotte ne fit pas beaucoup de chemin; elle alla jeter l'ancre en face de Sarzanne, et le Pape passa la nuit dans cette ville. Le mardi 1er juin, la flotte appareilla de grand matin; le soir, elle mouilla dans le port de Pise. Il y avait avec le Pape une foule de seigneurs et huit cardinaux, parmi lesquels il faut compter son frère, le cardinal Anglic, qui était venu le joindre à Gênes en suivant le littoral. Il n'avait pas voulu traverser la Lombardie, de peur que Barnabo n'eût la pensée de le retenir en otage.

Les Pisans avaient fait d'immenses préparatifs pour re-

1. *Annales de Gênes.*
2. Bosquet.

cevoir dignement le chef de l'Église. Le doge était venu à la tête d'une cavalerie nombreuse, ce qui inspira de la méfiance à Urbain V. Quand il vit tant d'hommes sous les armes, il craignit quelque embûche et refusa de descendre à terre. Pendant la nuit, la flotte leva l'ancre et se dirigea sur Piombino [1]; elle y arriva dans la journée du mercredi 2 juin, en repartit bientôt pour aller mouiller en face de Telamone. Les habitants de Sienne lui avaient formé une garde d'honneur, choisie parmi les patriciens; le peuple de Sienne et des villes voisines était accouru; le Pape prit confiance en cette multitude et descendit du navire. Sienne lui fit, suivant l'usage de l'époque, des présents de cire et de *confetti*. Il les accepta avec bonté [2]. Mais comme il avait hâte de toucher le sol des États de l'Église, il refusa de passer la nuit à Telamone. La flotte marcha toute la nuit, et le lendemain 3 juin, au lever du soleil, elle mouillait en face de Corneto, où le cardinal Albornos avait fait de magnifiques préparatifs.

Corneto s'élève sur une crête de rocher, à quelques milles de la mer; le rivage descend par une pente douce et forme comme une plaine entre la mer et Corneto : c'est là qu'on avait tout disposé pour recevoir le Pape. Le rivage était couvert de pavillons de soie et de verdure; un pont élégant, orné de riches tapis, s'avançait dans la mer et faisait communiquer le rivage avec les navires. Les évêques et les seigneurs de l'État pontifical, les députés de toutes les villes d'Italie étaient réunis avec un peuple immense sur la plage. La fièvre retenait Albornos à Viterbe [3]. L'État romain, l'Italie tout entière était là et venait saluer son sauveur et son père. On remarqua surtout les membres d'un nouvel ordre religieux, fondé à Sienne par le bien-

1. *Chronica sanese. Iter Italicum.*
2. *Chronica sanese.*
3. *Paradiso de' Gesuati.*

heureux Jean Colombini et son compagnon François de Mino.

Ces religieux appartenaient presque tous aux plus grandes familles d'Italie. Illustres par leur savoir et leur naissance, ils l'étaient davantage encore par leur humilité : ils marchaient nu-pieds et la tête découverte; leurs habits étaient ceux des pauvres. Ils vinrent à Viterbe au nombre de soixante-dix saluer des premiers l'heureux retour d'Urbain V. Leur modestie édifia le peuple : les petits enfants se mettaient à crier en les voyant : *Giesuati! ecco i Giesuati!* ce nom leur demeura. De Viterbe ils allèrent à Corneto, où ils sollicitèrent l'honneur de préparer les appartements et le lit destinés au Pape ainsi que les lits des cardinaux. Ils attendaient le Pape sur le rivage avec la foule, tenant aux mains des rameaux d'olivier, et le front ceint de couronnes du même arbre. Ils voulaient exprimer ainsi la paix qu'Urbain V apportait à Rome et à l'Italie. On les plaça sur le pont quand le Pape quitta sa galère; c'était entre l'heure de prime et celle de tierce. Urbain V fut en proie à la plus vive émotion quand il vit cette terre d'Italie si chère à son cœur, et cette foule tumultueuse dont la plage était couverte. Son front rayonna; la joie était peinte sur tous ses traits. Dès qu'il eut mis le pied sur le pont et qu'il parut entouré de ses cardinaux, les Jésuates agitèrent leurs rameaux d'olivier et poussèrent ces cris : « Loué soit Jésus-Christ, vive le Saint-Père [1] ! » Le peuple répéta ce cri, et tout le long du rivage on n'entendit qu'une voix : « Vive le Saint-Père! vive le Saint-Père! » Les galères passaient une à une avec rapidité devant le pont, laissaient les prélats, les officiers et les soldats qui composaient la suite du Pape et gagnaient le large à force de rames.

Cependant Urbain V, placé sous un riche dais, traversait

1. *Paradiso de' Giesuati.*

la foule palpitante de joie et prosternée sur le sable du rivage. Entré dans la tente qu'on lui avait préparée, il fit chanter devant lui une messe solennelle. Il prit ainsi possession de l'État pontifical et rendit grâces à Dieu d'avoir pu accomplir le grand ouvrage du retour du saint-siége en Italie. La cérémonie fut longue. Urbain V ne quitta le rivage qu'à midi [1], monta à cheval et fit son entrée à Corneto, où les Frères Mineurs eurent l'honneur de le recevoir. Il passa la fête de la Pentecôte dans cette ville et célébra la messe solennelle.

Déjà les Romains avaient appris son arrivée; ils lui députèrent des ambassadeurs pour l'assurer de leur fidélité et lui offrir avec la souveraineté de leur ville les clefs du château Saint-Ange [2]. Le 7, Urbain V quitta Corneto et prit la route de Viterbe, suivi des cardinaux, des prélats de sa cour et des seigneurs romains qui étaient venus à sa rencontre, ainsi que des soixante-dix Jésuates. Le cheval qui le portait allait d'un pas si rapide, que les pauvres Jésuates qui couraient autour de lui ne pouvaient le suivre. Ce bon Pape en eut pitié; et ne voulant pas qu'ils se fatiguassent davantage, il leur fit dire de ne pas courir et de venir tout à leur aise. François Vincenti lui répondit : « Très-Saint Père, mon bonheur est de suivre Votre Sainteté, de l'écouter et de toucher sa personne sacrée. » Aussitôt il prit les devants pour baiser le pied du Pape quand il passerait. Le Pape le voyant prosterné dans la poussière du chemin, fit arrêter son cheval et présenta au Jésuate son pied à baiser. Deux fois au passage d'un ruisseau François Vincenti put relever la robe du Pape qui flottait à terre [3].

Urbain V s'arrêta deux jours à Toscanella, qu'il récompensa ainsi de son dévouement à l'Église [4]. Là il s'informa

1. Bosquet.
2. Bosquet.
3. *Paradiso de' Giesuati.*
4. *Chronique d'Orviéto.*

des Jésuates, dont la modestie et la piété l'avaient frappé. Son frère, le cardinal Anglic, et le secrétaire apostolique François Bruni, qui déjà avaient entretenu quelques-uns des nouveaux religieux, confirmèrent le Pape dans la bonne opinion qu'il avait conçue des Jésuates. Le mardi soir, il témoigna le désir de voir François Vincenti, qui courait avec tant d'empressement autour de lui sur la route de Toscanella. François, plein de vénération pour Urbain V, en entrant dans la salle où le Pontife l'attendait, jeta son manteau à terre et se prosterna plusieurs fois. Urbain V lui ordonna de s'approcher de lui, et lui demanda quel genre de vie il menait. François répondit « que son « désir et celui de ses frères était d'imiter Jésus-Christ en « vivant comme les Apôtres et les chrétiens de la primitive « Église ; ensuite de mourir pour lui s'il le fallait et pour « la défense de notre sainte mère l'Église. » De quoi le Pape parut satisfait.

La pauvreté de François et de ses compagnons l'avait beaucoup frappé. S'étant informé de leur naissance, on lui apprit qu'ils étaient presque tous gentilshommes ou gradués. Il témoigna la peine qu'il avait de les voir avec ces habits tout rapiécés, et il dit à François qu'à l'avenir ils n'iraient plus la tête nue. Les nouveaux religieux devaient porter un capuce et des sandales. La véritable sainteté se manifeste par l'obéissance à l'Église et à ses pasteurs ; François accepta de bon cœur, au nom de ses frères, les réformes que le Pape voulait introduire parmi eux. Il les connaissait trop pour douter de leur obéissance ; mais en retour il pria le Pape de lui donner, ainsi qu'à ses frères, l'habit religieux. Urbain V le promit, et le jour même il fit acheter de l'étoffe blanche autant qu'il en fallait pour vêtir tous les disciples du bienheureux Colombini.

La ville de Viterbe se disposait à recevoir le Pape. Le mercredi 9 juin, aux premières clartés de l'aurore, le Pape sortit de Toscanella avec ses cardinaux et les prélats de sa

cour. Le peuple de Toscanella le suivait, celui de Viterbe venait à sa rencontre. Une multitude innombrable de prélats, de seigneurs, d'abbés, de clercs et de religieux marchait à la tête du peuple. On voyait parmi eux le vieux cardinal Albornos, qui recevait en ce moment la récompense de tous ses travaux. La maladie l'avait retenu à Viterbe au moment où le Pape débarquait à Corneto ; mais il avait pu ce jour-là surmonter sa douleur. La joie lui avait rendu la santé, il était heureux de voler au-devant du Pape à qui ses victoires avaient aplani la voie. C'était à la fois le triomphe d'Urbain V et celui d'Albornos. Quand Urbain V parut, tout le peuple poussa des cris de joie. On comparait sa venue à celle de Jésus-Christ, et ce cri poussé par une multitude immense ébranlait les airs : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Urbain V entra dans la ville au milieu de la joie universelle ; les cris redoublaient autour de lui : on eût dit que les pierres elles-mêmes empruntaient une voix pour célébrer ses louanges[1]. Pétrarque, du fond de sa retraite, unit sa joie à celle de tout ce peuple. Il exprima en ces termes le bonheur que lui et l'Italie entière ressentaient : « Heureux le jour qui vous a vu naître ! maintenant vous êtes vraiment le Pontife romain ; vous êtes vraiment Urbain, vous êtes le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ. Vous l'étiez auparavant, je le reconnais, par votre pouvoir, votre dignité, votre sublime charge, et maintenant vous l'êtes, ce qui vaut mieux, par votre volonté, votre piété, vos actes..... L'Église, confiée à votre garde, cette Église que vous venez de ramener à son antique siége, rendez-lui la pureté des mœurs antiques, afin qu'elle soit irréprochable et qu'elle devienne dans tout l'univers vénérable et chère, comme elle l'était autrefois. »

Urbain V alla s'établir dans le palais somptueux qu'Al-

1. *Paradiso de' Gesuati.*

bornos lui avait préparé au milieu de la citadelle de Viterbe. Le trésor de l'église et les ornements pontificaux y furent renfermés[1]. Urbain V avait trop de prudence pour se confier à la garde seule d'un peuple dont les sentiments pouvaient changer d'un jour à l'autre. Depuis son départ d'Avignon il a montré la même prévoyance. Il veut entrer à Rome avec une armée puissante, qui imprime la crainte à un peuple turbulent et l'oblige à respecter la puissance spirituelle. Il attendra que l'Empereur traverse les Alpes à la tête d'une armée, et à défaut, que les seigneurs alliés de l'Église viennent l'entourer à la tête de leurs phalanges victorieuses. Il attend à Viterbe le moment favorable ; il est à l'abri de l'émeute derrière les murailles de la citadelle et n'a rien à craindre d'un peuple en délire. Il ne sera pas réduit à prendre la fuite devant la multitude soulevée ou à composer avec les rebelles, car il a tout prévu d'avance avec une sagesse qu'on peut appeler divine. L'Église romaine n'aura à subir aucune humiliation pendant son pontificat, et tout, jusqu'au départ d'Urbain V pour Avignon, sera un triomphe pour elle.

Tandis que l'Église triomphait en Occident, les plus belles victoires l'illustraient à l'Orient, au moment où tout semblait désespéré.

Le comte de Savoie avait volé avec une armée nombreuse au secours de Jean Paléologue. Avant que les Turcs devinent de quel côté il va se porter, il arrive à l'improviste devant Gallipoli et en forme le siége. Cette ville, placée à l'entrée des Dardanelles, était l'avant-poste des Turcs en Europe. C'est là qu'ils venaient débarquer, et leurs armées allaient ensuite faire des incursions dans toutes les provinces de l'empire grec. Gallipoli était en outre une place forte qui commandait aux Dardanelles et pouvait empêcher tout secours d'arriver dans Constantinople. Le comte de Savoie

1. *Chronique d'Orvieto.*

sauva l'empire et prolongea d'un siècle son existence en enlevant Gallipoli aux Turcs. On sait peu de chose sur cette noble entreprise. Cependant, quoique les détails manquent, on est certain que Gallipoli fut prise et rendue à Jean Paléologue au moment de l'arrivée d'Urbain V à Rome.

A la même époque, le roi de Chypre remportait de nombreuses victoires sur les infidèles. Ayant appris à son retour d'Égypte qu'une flotte turque venait au secours du soudan d'Égypte, il alla à sa rencontre et la détruisit.

Amurat Ier avait envahi l'Arménie à la tête de quarante-cinq mille hommes. Il vint mettre le siége devant une place forte que les Arméniens avaient sur la mer Noire. Le roi de Chypre envoya des secours à ses alliés; il divisa son armée : une partie fut dirigée à travers les défilés de l'Asie-Mineure, sur l'Arménie. Le reste prit la voie de mer, côtoya l'Asie-Mineure, et vint se jeter dans la place assiégée. Les Chypriens, unis aux Arméniens, firent de nombreuses sorties, tuèrent à l'ennemi plus de dix mille hommes et le forcèrent à lever le siége [1].

Le soudan d'Égypte ayant voulu tromper le roi de Chypre en lui faisant de fausses propositions de paix, Pierre, pour se venger, arme de nouveau et sort du port de Famagouste à la tête de cent quarante galères; il fond avec la rapidité de l'éclair sur la côte de Syrie, s'empare de Tripoli, malgré la résistance que purent faire les vingt mille hommes qui la défendaient. Comme il n'avait pas assez de soldats pour s'y maintenir, il l'incendia après avoir passé au fil de l'épée tous les habitants. Il parcourut ensuite le littoral de la Syrie et de la Cilicie, culbutant tous les petits corps d'ennemis qui voulaient s'opposer à sa marche, livrant aux flammes les villes qui refusaient de lui ouvrir leurs portes.

Le roi d'Arménie avait promis de venir le joindre à la

1. *Mémoires des inscriptions et belles-lettres* t. XX, M. de Caylus, sur la Croisade d'Urbain V.

tête de son armée. Pierre l'attendit l'espace de huit jours sur la côte de Cilicie; mais craignant d'être surpris par les Turcs, il songea à la retraite. Sa flotte, qui avait longé le littoral, le ramena en Chypre.

Ainsi l'Église triomphait de tous ses ennemis. Dieu semblait jeter sur son peuple un regard de pitié. L'Orient et l'Occident s'unissaient dans le sentiment d'une joie commune.

La nouvelle d'une autre victoire vint bientôt réjouir le cœur du pape Urbain V. Le bâtard de Milan, Ambrosiole, était entré dans le royaume de Naples avec ses routiers. Après avoir saccagé Civitella del Tronto, il vint établir ses quartiers à Aquila, dans le dessein de troubler le voyage du Pape. Dix mille brigands lui obéissaient. La reine Jeanne réunit toutes les forces dont elle pouvait disposer et les fit marcher sur Aquila ; de son côté, le cardinal Albornos envoya une partie de ses troupes au secours de l'armée napolitaine. La bataille se donna tout près d'Aquila : les soldats de l'Église et ceux de Jeanne combattirent vaillamment; la victoire leur resta; les routiers furent anéantis. Ambrosiole, gravement blessé, tomba aux mains des Napolitains, qui le jetèrent dans un cachot. Six cents routiers furent amenés prisonniers à Rome. Ennemis de toute société, violant ce que les hommes ont de plus sacré, ils n'avaient aucun droit à l'indulgence du Pape, qui donna l'ordre de les traiter sans miséricorde : trois cents furent pendus, et leur supplice inspira aux méchants une terreur salutaire; les autres furent conduits à Montefiascone, qui devait leur servir de prison. Ils essayèrent de fuir; on les prit et on les étrangla[1]. L'historien de Milan, Corio, s'élève contre une pareille sévérité[2]. Il blâme Urbain V d'avoir traité ainsi les débris de l'armée d'Ambrosiole; mais les

1. Muratori, *Annales d'Italie*.
2. *Histoire de Milan*.

crimes inouïs, les infamies, la cruauté des routiers justifient la sévérité qu'on déployait contre eux. Les routiers étaient la grande plaie de la société. On avait tout essayé pour les détruire; il restait un seul moyen, qui était de ne leur point faire de quartier, et la sévérité d'Urbain V ne mérite pas le blâme.

On ne sait pas exactement le jour où les routiers essuyèrent cette dernière défaite. Cependant, le temps que dut mettre Ambrosiole pour aller de Gênes au delà des Apennins, et la position qu'il prit à Aquila pour tenir Viterbe en échec, font supposer qu'il fut vaincu à l'époque de l'arrivée du Pape en Italie. Cette victoire dut exciter la jalousie des ennemis d'Albornos. Ils étaient nombreux à la cour d'Urbain V. Les partisans de Barnabo en particulier ne pouvaient le souffrir; la défaite d'Ambrosiole alluma leur colère; ils voulurent perdre Albornos et le peignirent au Pape comme un homme qui avait dilapidé les biens de l'Église. Un moment le Pape les écouta. Quand le cardinal vint lui remettre les rênes du gouvernement, il lui demanda les comptes de son administration. Le cardinal s'indigne qu'on l'oblige à rendre compte de l'or qu'il a dépensé dans une guerre aussi longue que glorieuse, et dont il a tout seul porté le poids. Il fait amener devant le Pape un chariot où étaient les clefs des villes et des châteaux forts qu'il avait pris, les montre du doigt au Pontife, et avec un accent de voix où la fierté de son âme était passée tout entière : *Voilà mes comptes!* dit-il. Urbain V comprit le sens de cette réponse et regretta d'avoir un moment ouvert son âme au soupçon. Prenant un ton plein de bienveillance, il répondit au cardinal qu'il comprenait ce langage et ne voulait plus douter de ses services [1].

Le nuage qui s'était élevé entre le Pontife et le cardinal se dissipa aussitôt. Urbain V rendit sa confiance à Albornos,

1. Sépelveda.

s'entretint souvent avec lui, s'inspira de son expérience et de sa sagesse, reçut ses conseils et apprit de sa bouche les dispositions où se trouvaient les peuples d'Italie. Plus il vit Albornos, plus il l'apprécia. Il regretta de l'avoir sacrifié à la haine de Barnabo, quand il lui ôta la légation de Bologne pour la confier au cardinal Androïn. Il reconnut qu'Androïn était impuissant à faire face à l'ennemi que l'Église avait en Barnabo, et s'apprêta à lui donner un successeur.

La calomnie, qui s'acharne contre les grands à la cour des princes, n'épargne pas les petits quand on voit leur crédit s'établir. Les esprits jaloux, après avoir tâché de perdre le cardinal Albornos dans l'esprit d'Urbain V, voulurent l'animer contre le bienheureux Jean Colombini. Ils le peignirent comme un homme imbu de fausses maximes et partageant sur la pauvreté évangélique les erreurs des Fraticelles tant de fois condamnées par l'Église. Mais le Pape, avant de se prononcer, voulut voir si les Jésuates étaient tels qu'on les représentait.

Jean Colombini était né à Sienne d'une famille illustre par ses richesses et par sa noblesse. Il fut plusieurs fois gonfalonier de la république. Un jour il lut la vie de sainte Marie Égyptienne. Le miracle que Dieu fit pour toucher cette pécheresse, qui venait à Jérusalem avec les pèlerins d'Alexandrie vénérer les reliques de la Passion, et la longue pénitence qu'elle accomplit dans le désert, touchèrent son cœur. Il quitta son épouse et son palais, alla s'établir à l'hôpital de Sienne, et consacra tout son temps à soigner, à consoler les pauvres. Son exemple convertit un de ses amis, François de Mino, qui voulut s'unir à lui. Bientôt d'autres disciples lui arrivèrent, et en peu de temps il fut à la tête d'une communauté florissante.

Le but de Jean Colombini et de ses compagnons était de servir les pauvres. Ils voulurent être plus pauvres encore que ceux dont ils devenaient les serviteurs. Leur

nourriture était celle des pauvres. Ils portaient des habits rapiécés. Aucun d'eux n'avait reçu les ordres sacrés. Ils s'en croyaient indignes. Tant de singularité dans les habits et dans les principes excita des murmures à la cour d'Urbain V. On les maltraita, on les injuria, on alla même jusqu'à les accuser d'hérésie. Mais Urbain V et le cardinal Anglic prirent leur défense, le Saint-Esprit donnant aux saints comme un sens particulier pour distinguer la sainteté véritable. Urbain V chargea le cardinal de Marseille de les examiner. Le cardinal Sudre s'adjoignit un inquisiteur et un notaire, et fit subir à Jean Colombini et à ses compagnons un interrogatoire minutieux. Les Jésuates sortirent victorieux de cette épreuve. Leurs réponses jetèrent le cardinal Sudre dans l'admiration. Quand Urbain V l'eut appris, il voulut témoigner aux Jésuates la joie qu'il éprouvait et l'estime qu'il faisait de leur pieux institut. Il leur donna de sa main une tunique blanche, un capuce de même couleur et une ceinture de peau. Son frère Anglic leur donna un manteau d'une forme particulière et de couleur brune. Ils prirent, par ordre d'Urbain V, des sandales de bois. Enfin, le Pape approuva solennellement le nouvel ordre et lui accorda des grâces et des privilèges.

Jean Colombini ayant obtenu la confirmation de son ordre et reçu de la bouche du Pape les plus sages avis et la règle que son ordre suivit pendant deux siècles, fit ses préparatifs de départ. Lui et ses religieux sortirent de Viterbe, marchant deux à deux et chantant des cantiques. Toute la ville accourut pour les voir. Ils se dirigèrent vers le lac de Bolsena. Là le bienheureux Colombini fut pris de la fièvre et porté par ses disciples à Acquapendente, où il reçut les derniers sacrements avec une piété qui édifia tous les assistants. Puis il ordonna qu'on le portât à Sienne dans son monastère, où il voulait rendre le dernier soupir. Il n'eut pas le temps d'y arriver. Il mourut en

route le 31 juillet. Son disciple et son ami, Vincent de Mino, le suivit de près dans la tombe[1].

Pie II approuva le culte du bienheureux Jean Colombini. Il l'eût canonisé si la mort ne l'eût surpris. Son ordre subsista jusqu'en 1668, époque à laquelle Clément IX le supprima. Les Jésuates n'eurent aucune règle écrite jusqu'en 1426, époque à laquelle un de leurs prieurs, devenu archevêque de Ferrare, leur donna celle de saint Augustin, avec des constitutions particulières. En 1606, Paul V leur permit de recevoir les ordres sacrés, et porta ainsi atteinte à l'ancien esprit de l'ordre.

Cependant Urbain V prenait en main les rênes du gouvernement. Prince plein de sagesse et de prévoyance, il comprit bientôt que l'Église, livrée à ses seules forces, ne pourrait faire face à ses nombreux ennemis. Au nord de l'Italie était un tyran redoutable qui pouvait aisément faire irruption dans les Romagnes, y jeter la division et la révolte, arracher à l'Église ses plus belles provinces. L'État romain était parcouru par des bandes indisciplinées qui menaçaient de s'y établir si le Pape ne prenait des mesures efficaces pour les réprimer et les détruire. De plus, l'Italie, divisée en plusieurs petits États, ne pouvait se défendre contre l'étranger. Or, l'Italie soumise aux étrangers ou à quelque prince italien, ne formant plus qu'un État sous son autorité, c'était l'asservissement et l'humiliation de la papauté. Ces graves considérations effrayèrent Urbain V. Pour maintenir l'intégrité de l'État romain, assurer la liberté des souverains pontifes et celle de l'Italie, qui en est inséparable, il conçut le projet hardi de grouper autour de lui tous les États de l'Italie, et de former une ligue italienne dont il serait le chef. Dessein fécond en grands résultats! Cette forme de confédération sauva l'Église et l'Italie au XV[e] et au XVI[e] siècle parmi les

1. *Paradiso de' Giesuati.*

nombreuses invasions des Français et des Allemands. La politique inaugurée par Urbain V fut celle des grands papes des siècles suivants : elle fit la gloire d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X, de Clément VII. Elle prépara la grandeur de l'Italie, qui tint le premier rang parmi les États de l'Europe par ses richesses, par les sages institutions qui la régirent, par l'énergie qu'elle opposa à l'invasion, par les grands hommes de toute sorte qu'elle produisit.

Il en sera de même quand les Italiens comprendront leur intérêt et se grouperont autour du Pape, leur chef naturel, pour former, non une confédération qui blesse leur susceptibilité excessive et enlève aux petits États leur indépendance, mais une ligue et une alliance solide basée sur l'estime mutuelle et les intérêts nationaux bien compris. Le grand dessein qu'Urbain V avait conçu, il l'exécuta avec cette persévérance et cette sagesse sans lesquelles les plus belles pensées demeurent stériles.

Il crut que les divers États d'Italie accéderaient à la ligue. Les hommages qu'ils lui avaient rendus, la joie qu'ils firent éclater à son arrivée, l'empressement qu'ils mirent à lui envoyer des ambassadeurs pour le féliciter, lui firent augurer que ses propositions ne seraient pas rejetées. Florence lui avait envoyé en ambassade ses citoyens les plus illustres. La ville de Sienne avait fait de même [1]. Les esprits paraissaient généralement disposés à entrer dans les vues d'Urbain V. Les bases de la ligue italienne avaient été posées l'année précédente, quand le marquis d'Este et Malatesta, le Hongrois, vinrent à Avignon. Urbain V confia la négociation à un homme dont la prudence et l'esprit lui étaient connus depuis longtemps, Arnaud Alberti, archevêque d'Auch. Le Pape lui avait donné de pleins pouvoirs dans une bulle datée d'Avignon

1. *Chronique de Sienne.*

et rapportée dans le cahier où se trouve le texte de tous les traités conclus par le Pape Urbain V[1].

L'Empereur et le roi de Hongrie souscrivirent les premiers à la ligue. Les conditions du traité furent arrêtées dans le palais apostolique de Viterbe et signées par l'archevêque d'Auch, par les ambassadeurs de l'Empereur et du roi de Hongrie, le 24 juillet 1367. Le 31 du même mois, les députés du duc de Mantoue, et Albert d'Este, fils d'Obizzon d'Este, marquis de Ferrare, stipulant pour lui et pour ses frères, accédèrent à la ligue. Les confédérés s'engagent à ne pas envahir mutuellement leurs États. Celui qui le tentera sera traité en ennemi par tous les alliés, et la ligue lui déclarera la guerre. Les confédérés ne pourront faire alliance avec un prince étranger que de l'avis de tous. Le Pape voulut que son allié, François de Carrare, seigneur de Padoue, fût admis à la ligue. La reine de Naples et les républiques italiennes étaient invitées à y entrer. On leur donnait deux mois pour se décider. Ces divers articles furent signés par les parties contractantes dans le palais de Viterbe, en présence de Nicolas Spinelli, chancelier du royaume de Naples, et du cardinal Anglic.

La reine Jeanne s'empressa d'entrer dans la ligue et n'attendit pas le délai fixé par les alliés. Elle envoya ses plénipotentiaires à Viterbe et s'unit aux confédérés. Dans le prologue du traité qu'elle conclut avec Urbain V, il est dit que cette alliance avait pour but de rendre la paix à l'Italie. Les articles sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux du premier traité. Cette ligue devait, comme celle de l'Empereur et du roi de Hongrie, durer sept ans. Elle fut signée le 28 août[2]. La ville de Sienne et celle de Pérouse imitèrent l'exemple de la reine Jeanne.

1. Ms. du Vatican, 2959.
2. Ms. 2959.

Ainsi, grâce à l'esprit élevé d'Urbain V, tous les États de l'Italie ne formaient qu'un seul peuple uni contre ceux qui voudraient attenter à la liberté de la nation et à celle de l'Église. Quels que fussent les desseins de Barnabo sur la Romagne et les autres provinces de l'État pontifical, il lui était difficile de rien entreprendre. A la moindre tentative d'invasion, il eût rencontré partout des ennemis disposés à l'arrêter et à défendre l'État de l'Église. L'Église devenait en Italie la puissance prépondérante. Mais cette influence fit ombrage à la république de Florence. Elle craignit la puissance du Pape plus que celle de Barnabo, à qui des traités particuliers la liaient. Elle n'imita pas l'exemple des autres États de l'Italie et resta en dehors de la ligue. Urbain V en conçut du chagrin. Il écrivit aux Florentins et leur dit qu'il voulait traiter avec eux des grands intérêts de l'Église et de la république. Les Florentins se rendirent aux désirs du Pape. Ils lui députèrent quatre nobles, mais sans leur donner des pouvoirs spéciaux pour conclure un traité, comme le Pape le voulait. Urbain V accueillit avec sa bonté ordinaire les quatre ambassadeurs. Deux ou trois jours après, il les fit appeler dans une chambre secrète du palais et leur parla en ces termes :

« Si nous voulions faire la guerre à la reine Jeanne, à la fille de ces rois qui furent dans tous les temps vos amis, ou à quelque autre de vos fidèles alliés, le dévouement de Florence à l'Église est si grand que vous préféreriez, nous n'en doutons pas, le service de Dieu et de notre sainte religion à toute affection humaine. Vous prendriez aussitôt les armes; aucune crainte ne vous retiendrait. Vous voudriez courir les mêmes dangers que nous. Mais aujourd'hui nous venons vous engager à vous déclarer contre vos ennemis et les nôtres, contre l'ennemi le plus dangereux qui ait menacé votre république, cette maison des Visconti qui, depuis cinquante ans, vous ne l'ignorez pas, vous a causé tant de mal, depuis l'excommunié Barnabo jusqu'à Galéas, Azzo,

Luchin et l'archevêque Jean, qui tous, comme à l'envi, ont cherché votre ruine, non-seulement en soutenant vos ennemis et en leur fournissant des armes, mais encore en venant eux-mêmes ravager vos terres. Si jusqu'ici Barnabo n'a fait aucune tentative contre votre cité, je pense que vous ne tarderez pas à perdre toute confiance en celui qui inspira une juste défiance à son propre frère; chacun sait que Mathieu fut empoisonné par ce perfide. Barnabo vous déclarera la guerre, soyez-en certains, quand il sera maître de Bologne et des terres que l'Église possède dans la Romagne, car alors il lui sera facile d'envahir votre territoire..... L'Empereur va descendre en Italie avec une armée puissante. Il l'a promis. Il envahira le Milanais, mettra le siége devant Milan, chassera ces perfides et déloyaux vicaires de toutes les cités, de tous les châteaux forts qu'ils ont ravis injustement. J'espère donc que votre république voudra concourir avec la sainte Église et l'Empereur à arracher du sol heureux de la Lombardie cette plante funeste. Nous vous donnerons des grâces et des priviléges égaux à ceux que vos ancêtres reçurent de la libéralité d'Urbain IV, d'heureuse mémoire, il y a un siècle environ, quand Mainfred ayant été vaincu, l'Église, la Toscane et l'Italie tout entière goûtèrent les douceurs du repos après avoir secoué le joug de la plus cruelle des tyrannies. Le même dessein nous amène en Italie, et c'est dans ce but que nous vous avons appelés. Faites comprendre à votre sénat nos pensées; ce n'est pas encore assez, montrez-lui clairement où se trouve le bien de tous, et amenez-le à se liguer avec nous, afin qu'au moment où l'Empereur sera entré en Italie avec la bénédiction de Dieu, nous puissions tous ensemble prendre les armes contre l'ennemi commun[1]. »

Quand le Pape eut achevé son discours, le plus ancien

1. Ammirato, *Histoire des Florentins.*

des ambassadeurs répondit qu'ils allaient écrire à la république pour l'engager à soutenir une entreprise aussi juste, et qu'ils feraient connaître au Pape la réponse du sénat. Les Florentins délibérèrent aussitôt sur les propositions du Pape. Il y eut dans le sénat deux avis différents. Les uns voulaient qu'on entrât dans la ligue, les autres refusaient de le faire, sous prétexte qu'il ne convenait pas de rompre avec les Visconti, qui étaient depuis quatorze ans les alliés de la république. Ce dernier avis prévalut à la fin, et Florence refusa d'accéder à la ligue italienne.

Les Florentins ne comprirent pas les intérêts de leur république, qui étaient liés à ceux de l'Église. Ils eussent épargné de grands malheurs à l'Église et à l'Italie s'ils se fussent ligués avec le Pape, l'Empereur et tous les petits États d'Italie contre l'ennemi commun.

Le refus des Florentins navra Urbain V. Mais il eut bientôt d'autres sujets de douleur.

CHAPITRE XVIII

Mort d'Albornos; sédition de Viterbe. Urbain V prévoit le moment où l'état des esprits en Italie ne lui permettra pas d'y prolonger son séjour. Il fait son entrée à Rome. Les Grecs veulent se réunir à l'Église.

L'obstination des Florentins donna tout à coup aux affaires d'Italie une direction qui pouvait avoir pour l'Église beaucoup de dangers. Il fallait au Pape et à ses conseillers autant de sagesse que d'énergie pour maîtriser les événements qui se préparaient. Dans les guerres générales, il est impossible à un État de garder la neutralité. Les neutres sont toujours des ennemis cachés. Quand l'occasion leur paraît favorable, ils se déclarent et deviennent les plus dangereux de tous les ennemis. Florence refusant de se liguer avec le Pape, l'État romain était ouvert de tous côtés à l'ennemi, qui pouvait exciter ainsi à la révolte les villes soumises au saint-siége.

Au moment où les obstacles s'élevaient devant Urbain V, il perdit le seul homme qui pouvait sauver l'Église et l'État par son courage et par son esprit. Le cardinal Albornos n'avait cessé d'être malade depuis le retour d'Urbain V. Bientôt on désespéra de le sauver. Il vit arriver la

mort avec ce courage qui l'avait suivi sur les champs de bataille et s'y prépara en chrétien. Il fit un testament où il légua aux pauvres tout son bien. Le souvenir des fortes études qui avaient formé sa jeunesse lui venant à l'esprit, il voulut procurer aux jeunes gens studieux mais pauvres le bienfait d'une éducation élevée, et laissa des fonds pour bâtir à Bologne un collége où ils seraient instruits et nourris. Ce collége existe encore. La gloire de son fondateur semble avoir rejailli sur lui. Après avoir pris les mesures les plus sages pour assurer le sort de cette belle institution, il mourut à Viterbe le 24 août 1367. Homme unique dans l'histoire de l'Église, il sut allier les qualités les plus diverses. Il fut dévoué à l'Église, plein de piété et de courage, invincible à la tête d'une armée, il passa pour le plus habile politique de son siècle. Jamais il n'essuya de défaite, et sa prudence démasqua toutes les ruses des ennemis de l'Église. Versé dans la science du droit, il donna les lois les plus sages à l'État qu'il avait conquis; il en fit ainsi deux fois la conquête, par les armes et par les lois. Sans autre appui que lui-même, sans autre ressource que la souplesse de son esprit, il accomplit l'œuvre la plus difficile du moyen âge. Il fit tout seul la conquête de l'État romain, et montra qu'il ne faut souvent qu'un homme pour faire triompher les causes les plus désespérées. S'il eût vécu plus longtemps, s'il eût pu seconder les grandes pensées d'Urbain V, on eût vu revivre les plus beaux temps de l'Église, et le saint-siége eût repris en Europe l'empire qu'il exerça autrefois avec tant de gloire. Mais Dieu, voulant ménager au Pape de rudes épreuves, lui ravit ce grand homme quand son courage et sa prudence lui étaient le plus nécessaires.

L'estime et la vénération qu'Albornos avait inspirées éclatèrent à sa mort. Urbain V le pleura. Pendant plusieurs jours, il refusa de se montrer en public, ne permit à personne de venir jusqu'à lui et défendit de rompre, sous

aucun prétexte, le silence où il s'ensevelissait. La consternation fut générale dans le peuple, qui perdait son libérateur et son père. Tous ceux qui aimaient l'Église furent affligés. Ils prévoyaient le moment où les impies lèveraient la tête et forceraient de nouveau le Pape à repasser les mers. On eût dit qu'on célébrait, comme autrefois, le deuil de l'un de ces pères de la patrie à qui la fortune publique semblait attachée. Suivant le désir d'Albornos, qui avait tout prévu, son corps fut déposé dans l'église d'Assise auprès des saints tombeaux jusqu'à la mort de Pierre le Cruel. Ses restes furent ensuite portés d'Assise à Tolède. Urbain V voulut donner un grand témoignage d'estime et d'affection à un homme aussi cher à l'Église. Il accorda des indulgences à tous ceux qui porteraient sur leurs épaules le cercueil où sa dépouille mortelle était renfermée, et l'on vit, depuis Assise jusqu'à Tolède, une foule innombrable de tout âge et de tout rang qui venait honorer ainsi le défenseur de l'Église romaine. Cet hommage singulier fait l'éloge du Pontife qui le décerna, de l'homme qui le mérita, des peuples qui le rendirent avec ce religieux empressement.

Urbain V s'aperçut bientôt du vide que laissait Albornos. Il n'avait autour de lui personne d'assez ferme pour dominer le peuple. Les habitants de Viterbe voyaient d'un œil jaloux cette foule d'étrangers qui avaient suivi Urbain V. Les cœurs s'envenimaient de jour en jour. L'orage finit par éclater. Le 5 septembre au soir, les serviteurs du cardinal Alberti et ceux du cardinal Bragose, étant venus puiser de l'eau à la fontaine de la grande place de Viterbe, se prirent de querelle avec quelques hommes du peuple. La dispute s'échauffant, on en vint aux mains. Un habitant de Viterbe fut tué. Le peuple se souleva pour le venger[1]. Il se rua sur les serviteurs des cardinaux et en massacra plusieurs.

1. *Chronique d'Orviéto.*

Puis il se porta en tumulte sur la demeure des deux cardinaux en proférant d'horribles menaces. Le cardinal Bragose chercha un refuge dans la citadelle auprès du Pape. Le cardinal Alberti en fit autant après avoir revêtu la bure des Frères Mineurs pour assurer sa fuite. Trompés dans leurs désirs de vengeance, les émeutiers pillèrent les palais des deux cardinaux, et vinrent former le siége de la citadelle, où le Pape et le sacré collége se tenaient renfermés. Ils firent tout autour des retranchements. Personne ne pouvait arriver jusqu'au Pape. Les rues de Viterbe retentissaient de ce cri : « Mort à l'Église et vive le peuple! »

Le Pape resta six jours assiégé. Mais bientôt les villes voisines, apprenant le danger qui le menaçait[1], vinrent le dégager. De tous côtés les secours arrivaient. La ville d'Orviéto fut la plus empressée. Elle envoya au secours du Pape tous les habitants capables de porter les armes. Urbain V pouvait se venger d'un peuple ingrat. Il ne le fit pas. Il défendit aux troupes d'attaquer Viterbe pour éviter l'effusion du sang. Les habitants de Viterbe effrayés posèrent les armes et demandèrent pardon au Pape de l'outrage qu'ils lui avaient fait. Urbain V leur pardonna, mais il exigea la punition des chefs de l'émeute. Le peuple les livra. On les mit en jugement, et le maréchal du palais les fit exécuter. Deux furent pendus devant la porte du cardinal Bragose, le 11 septembre. Deux jours après, on en pendit cinq autres en face du palais du cardinal Alberti[2]. Tout rentra dans l'ordre, et les troupes venues au secours du Pape sortirent de Viterbe.

Cette sédition remplit de douleur l'âme du Pontife. Il comprit que les temps n'étaient pas mûrs pour le retour du saint-siége en Italie, qu'il lui serait difficile de s'y maintenir. Il prévit le moment où il serait forcé de revenir

1. Continuateur de Nangis.
2. *Iter Italicum*.

en France, et prononça ces paroles mémorables : « Voilà le commencement des maux que l'Église subira et des rudes épreuves qu'elle doit traverser. » Il était à peine arrivé en Italie, et déjà il songeait au départ. Ce fut l'opinion générale de l'Italie qu'Urbain V retournerait à Avignon, quand on apprit la sédition de Viterbe. Pétrarque, dans la lettre qu'il écrivit à Urbain V quelques mois après, lui en parle, et l'engage par toutes sortes de raisons à renoncer à son projet. Urbain V ne se laissa pas persuader aux discours d'un poëte qui, n'étant pas sur les lieux, voyait tout avec les yeux de l'imagination. Mais avant de prendre une détermination définitive, il voulut examiner les choses par lui-même et voir s'il pouvait compter sur les Romains. Quand il vint à Rome au mois d'octobre, son premier soin fut de sonder les sentiments du peuple. Il le crut disposé comme autrefois à la révolte, et aussitôt il écrivit à Philippe de Cabassole pour lui ordonner d'achever au plus tôt les remparts d'Avignon que ses prédécesseurs avaient commencés. Il avait ces travaux tellement à cœur qu'il commanda au patriarche de Jérusalem de faire abattre sans crainte les maisons des cardinaux qui pouvaient gêner les fortifications[1] ; ce que Philippe de Cabassole se hâta de faire. Il continua les murs d'Avignon depuis le pont de la petite Sorgue jusqu'à la porte du Rhône et depuis la porte Saint-Lazare jusqu'au rocher des Doms[2]. Ainsi, la ville d'Avignon fut enfermée dans un rempart qui présentait à l'ennemi une puissante défense. Évidemment Urbain V n'eût pas songé à fortifier Avignon, il eût employé à Rome les sommes qu'il dépensa à terminer ses remparts, si déjà il n'eût songé à retourner en France. L'historien de Florence est de ce sentiment[3]. Il dit

1. Bzovius, 1368.
2. Moroni.
3. Ammirato.

qu'à peine arrivé en Italie, Urbain songea au retour, parce qu'il vit que rien n'allait à son gré en Toscane et en Lombardie. Ceux qui accusent Urbain V d'avoir quitté l'Italie par inconstance ne connaissent pas l'histoire de ce Pape et les difficultés de toute espèce qu'il rencontra en Italie.

L'Empereur lui avait promis de venir le joindre. Urbain V, qui connaissait son caractère faible, l'avait prié de le précéder avec une armée, de peur qu'il ne fit des difficultés quand la cour romaine serait en Italie. Urbain V l'avait bien jugé. Il ne fut pas étonné quand ce prince lui adressa des excuses et différa d'un an son voyage. Urbain V n'osait entrer à Rome tout seul; il était dans une grande anxiété quand le marquis de Ferrare, Nicolas d'Este, vint à Viterbe le complimenter sur son retour[1]. Urbain V, connaissant son courage et sa loyauté, le pria de l'escorter jusqu'à Rome. Nicolas d'Este demanda un peu de temps, alla à Ferrare et revint à Viterbe, le 10 octobre, avec ses cavaliers.

Déjà étaient réunis dans cette ville Amédée, comte de Savoie, Rodolphe de Camérino et les Malatesta, avec une suite nombreuse. Tous ces princes étaient dévoués à l'Église, le Pape pouvait se confier à eux; il quitta Viterbe le 16 octobre et fit le même jour son entrée à Rome dans un appareil imposant[2]. L'historien de Milan, Corio, le blâme d'être entré à Rome en conquérant plutôt qu'en Pontife; mais les circonstances difficiles où se trouvait Urbain V le justifient assez.

Le marquis de Ferrare marchait devant le Pape avec mille cavaliers bien armés; puis, venait à la tête d'une colonne de mille fantassins, Malatesta le Hongrois, à qui Urbain V avait donné le commandement en chef de ses troupes; on voyait ensuite onze cardinaux, allant deux à deux, entourés de leurs chapelains et de leurs serviteurs;

1. *Histoire de Barthélemy de Ferrare.*
2. *Iter Italicum*, Bosquet.

aussitôt après venait le Pape, le comte de Savoie tenait la bride de son cheval, Rodolphe de Camérino marchait derrière Urbain V et faisait flotter au-dessus de sa tête l'étendard de l'Église où les clefs étaient empreintes [1]. Autour du Pape et des cardinaux se serraient trois cents cavaliers commandés par Galeotto Malatesta et un autre membre de sa famille. On voyait enfin les archevêques, les évêques, les abbés, suivis des quatre cents cavaliers de Rodolphe de Camérino et d'une foule de barons et autres gentilshommes qui avaient voulu se joindre au cortége papal. Deux mille prêtres ou religieux suivaient à cheval. La marche était fermée par une foule immense [2].

Les Romains montrèrent la joie la plus vive en voyant Urbain V, ils firent retentir les airs de leurs cris. Quand le cortége fut arrivé au pied des degrés par où l'on montait au portique de Saint-Pierre, les seigneurs descendirent de cheval et en présence du Pape firent plusieurs chevaliers. Urbain V entra dans la vieille basilique et alla prier sur le tombeau de saint Pierre. On dit qu'à ce moment il ne put contenir son émotion, qu'il versa des larmes en abondance et prononça ces paroles qui avaient trait au long exil de l'Église romaine : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus cùm recordaremur Sion.* Ensuite, il alla s'asseoir sur la chaire des Pontifes romains et accorda les indulgences à tous ceux qui étaient présents à la cérémonie ou qui visiteraient dans la journée l'église de Saint-Pierre. Enfin, il monta au Vatican qu'on avait restauré complétement et qui devint depuis la demeure des Papes; le palais de Latran, où ils avaient fait leur résidence depuis Constantin, étant tout en ruine [3].

Le 18, il alla prendre possession de Saint-Jean-de-Latran

1. *Histoire de Barthélemy de Ferrare.*
2. *Chronique de Rimini.*
3. Bosquet.

au milieu d'une grande pompe. Quelques Papes avaient pris le jour du *possesso* la voie Labicane jusqu'à la hauteur de l'église de Saint-Clément, par où ils rentraient dans la voie papale, encombrée de ruines depuis le Colysée jusqu'à cette église. Comme on voyait en cet endroit une statue de prêtre romain toute drapée avec un enfant à ses pieds, le peuple croyait que c'était une statue de la papesse Jeanne, érigée aux lieux où cette femme expira, et que les Papes, en haine de la prétendue papesse, se détournaient de leur chemin. Urbain V, voulant détruire cette fable dans l'esprit du peuple, fit déblayer la voie et la suivit directement depuis le Colysée jusqu'à Saint-Jean-de-Latran [1].

Le 30 octobre, jour de dimanche, Urbain V célébra la messe solennelle sur l'autel de Saint-Pierre au milieu d'un grand concours de peuple. Depuis le Pape Boniface VIII Rome n'avait pas vu cette cérémonie. Pendant la messe, Urbain V sacra évêque de Sabine le vieux cardinal d'Aigrefeuille. Clément VI l'avait nommé évêque de Saragosse, et avant qu'il fût sacré il lui donna le chapeau avec le titre de Sainte-Marie-in-Transtevere. Urbain V le sacra de ses mains en souvenir de la vieille amitié qui l'unissait à ce cardinal. On remarqua qu'en bénissant le peuple il ajouta quelques paroles à la formule, et chanta ainsi : *Sit nomen Domini benedictum, qui voluit quod ego complerem votum et voluntatem meam* [2].

Le 11 novembre suivant mourut le cardinal Bragose, après une longue maladie, causée sans doute par les fatigues du voyage et le trouble où le jeta la sédition de Viterbe. Rome et l'Italie devaient naturellement lui être odieuses. Quand il fut sur le point de mourir, il fit dire à Urbain V que les médecins lui conseillaient de revenir

1. Cancellieri, *Possessi de' Sommi Pontefici.*
2. *Iter Italicum.*

dans sa patrie et d'aller respirer l'air natal s'il voulait recouvrer la santé. Il le priait de lui permettre de partir. Étonné d'une pareille demande, Urbain V répondit aux envoyés du cardinal : « Allez trouver votre maître, qui fut mon ami et mon condisciple, et dites-lui de ma part que son désir d'aller dans sa patrie est louable, s'il comprend bien quelle est cette patrie. Il commet un crime s'il pense à la patrie terrestre, dans l'état où il se trouve. La Jérusalem céleste, c'est là notre véritable patrie ; qu'il soupire après cette patrie, qu'il tourne ses pensées vers elle, qu'il se rappelle qu'en y entrant il rencontrera des ennemis terribles, les deux apôtres de Jésus-Christ, Pierre et Paul... Qu'il tâche de les apaiser, quand il en est temps encore, par ses prières, par ses larmes, par ses regrets, afin qu'il se les rende propices et qu'il puisse atteindre le seuil de cette patrie. Allez, et rapportez-lui mes paroles[1]. »

C'est ainsi qu'Urbain V calmait les inquiétudes des cardinaux et cherchait à leur donner une sécurité qu'il ne partageait pas lui-même. Pétrarque, dans sa lettre à François Bruni, n'a pas d'éloges assez grands pour cette réponse du Pape. Il savait pourtant sa pensée intime, car le même jour il écrivit à Urbain V sa seconde lettre : il le félicitait de son arrivée en Italie et l'engageait à y demeurer. Pétrarque s'était réjoui plus que personne du voyage d'Urbain V ; il voyait le bonheur de Rome et la gloire de l'Italie attachés à la présence du Pape ; mais la sédition de Viterbe l'émut profondément, et lui fit craindre le prompt départ de la cour romaine. Cette sédition semblait donner raison aux cardinaux qui, dans une prudence tout humaine, avaient cherché à dissuader Urbain V de son projet et lui faisaient craindre mille dangers en Italie. Le poëte écrivit au Pape pour l'engager à se défier de leurs conseils.

Il loue d'abord Urbain V de sa belle résolution, compare

1. Pétrarque, *Seniles*, liv. IX, lettre II.

le retour de l'Église romaine en Italie à la sortie du peuple juif de l'Égypte, et à son entrée dans la terre promise. Il parle ensuite des obstacles que le Pape devait rencontrer, obstacles qui n'ont pu l'arrêter. Il célèbre les vertus du Pontife, mais il blâme les cardinaux et lance contre eux les traits de la plus mordante satire, comme si Urbain V pouvait être sensible aux louanges que le poëte lui adressait au détriment de ses conseillers et de ses frères. Il combat les raisons que le roi Charles V avait données au Pape pour l'engager à rester en France, il fait de l'Italie un élogé exagéré, il déprécie la France et exhorte le Pape à ne pas y retourner. Enfin il calomnie les cardinaux, comme on le fit alors dans toute l'Italie au sujet des troubles de Viterbe [1]. Pétrarque les accuse de s'être réjouis d'un pareil malheur dans l'espérance que le Pape serait plus disposé à retourner en France.

Cette lettre n'avait pas le mérite de la première, qui exprimait les sentiments les plus nobles. Elle distillait le fiel et la calomnie, et déplut à Urbain V. Les traits hardis dont elle était pleine, le langage plein d'amertume qu'y tenait le poëte, son mépris pour les membres du sacré collége, affligèrent le Pape et vinrent ajouter de nouvelles alarmes à celles qu'il avait conçues précédemment.

1. *Chronique d'Orviéto.*

CHAPITRE XIX

État des esprits en Italie et à Rome. Urbain V travaille à la conversion des Grecs. Il blâme la conduite du roi de Chypre. Légation du cardinal d'Aigrefeuille à Naples. Rappel du cardinal Androin. Efforts du Pape pour réformer les mœurs des Romains. Il donne aux Frères Prêcheurs le corps de saint Thomas.

Les sentiments que Pétrarque exprimait dans sa lettre étaient ceux de l'Italie entière : partout on se défiait des cardinaux ; on les accusait de donner au Pape des conseils pernicieux ; on les croyait capables de susciter des troubles et de fomenter la discorde pour rendre Rome et l'Italie odieuses au Pape [1]. Le Pape et les cardinaux n'étaient pas regardés comme les chefs légitimes de l'État romain, mais plutôt comme des étrangers. Il n'y eut plus d'émeute à Viterbe ; il n'y en eut pas à Rome, parce qu'Urbain V était entouré de soldats courageux et fidèles ; mais au fond, Rome et les autres cités de l'État ecclésiastique ne lui étaient pas favorables.

Rome n'avait pas changé : elle se montrait ce qu'elle fut toujours avant Urbain V, hostile à ses pontifes, rebelle à

1. *Chronique d'Orviéto.*

leur autorité. Elle refusait de subir leur joug, quand l'univers entier reconnaissait leur puissance et s'inclinait devant la tiare. Urbain V eut le sort des pontifes ses prédécesseurs, que vénéra toute la terre et que l'Italie persécuta. Il reçut les hommages des rois et des empereurs. Son séjour à Rome fut une suite continuelle de fêtes et de triomphes. Mais l'ingratitude de son peuple le força bientôt à revenir en France. A l'exemple des autres papes, il put entreprendre de grandes choses, s'occuper des intérêts de tout l'univers, et il ne parvint pas à asseoir à Rome son autorité sur des bases solides.

L'une des premières affaires dont il s'occupa en Italie fut la réunion des Grecs à l'Église. Déjà il avait reçu à Viterbe une députation que lui avait envoyée à ce sujet l'empereur de Constantinople. Le patriarche, ainsi que le comte de Savoie, venus de Constantinople avec les envoyés de l'empereur, appuyèrent leur demande auprès du Pape. Ce patriarche était le patriarche latin Paul, qui représentait Urbain V auprès de l'empereur. Il avait dénoncé au Pape l'ancien empereur Jean Cantacuzène, qui soutenait les erreurs des Palamites, établissait avec eux une distinction réelle entre l'essence divine et les attributs de Dieu, enseignait que la lumière dont il fut environné sur le mont Thabor était incréée. Ces erreurs s'étaient répandues parmi les Grecs. Le comte de Savoie et le patriarche de Constantinople dirent au Pape les bonnes dispositions de Jean Paléologue, et le désir qu'il avait, ainsi que son peuple, de revenir à la foi catholique.

Les exhortations du Pape avaient fait une vive impression sur l'empereur. Il ne voulut pas différer plus longtemps la réunion des deux Églises, et chargea ses ambassadeurs de dire au Pape qu'il allait bientôt venir à Rome avec une suite nombreuse d'évêques et de moines pour accomplir ce grand acte. Cette nouvelle combla de joie le Pontife. Il écrivit à la reine de Naples pour lui recomman-

der l'empereur et son fils, ainsi que les évêques et les seigneurs qu'il amenait avec lui.

Le prince Philippe de Tarente avait des droits à l'empire de Constantinople, du chef de sa mère qui porta jusqu'à la mort le titre d'impératrice. Elle descendait de Baudouin II, chassé du trône par Michel Paléologue en 1261. Il était à craindre que Philippe ne voulût faire prévaloir ses droits et n'attentât même à la liberté de Jean Paléologue, s'il entrait dans le royaume de Naples. Urbain V, qui prévoyait tout, engagea vivement le prince à ne pas troubler l'œuvre de la réunion en faisant revivre ses prétentions. Il exhorta pareillement les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Saint-Jean à seconder l'empereur de Constantinople [1]. L'impératrice avait excité son époux à favoriser l'union des deux Églises. Urbain V la félicita et l'engagea à persévérer dans cette voie. Cette princesse était fille de Jean Cantacuzène, qui s'était retiré dans un monastère, après avoir abdiqué l'empire en 1355. Comme ce prince avait beaucoup d'influence sur elle ainsi que sur les évêques et sur les moines, Urbain V le pria d'user de son pouvoir pour procurer l'union des deux Églises.

« Nous avons souvent entendu parler de votre prudence, lui écrivait le Pape, nous savons que vous possédez la science des saintes Écritures, qu'après avoir longtemps gouverné l'empire, vous avez renoncé à la couronne pour mener une vie austère; nous savons que les religieux, le clergé et les prêtres ont pour vous beaucoup de déférence. Après l'empereur, c'est vous qui pouvez faire le plus pour l'union des deux Églises. Engagez donc, nous vous en prions, le magnifique empereur des Grecs, votre gendre, Michel Paléologue, ainsi que les religieux, le clergé et le peuple, à ménager l'union des deux Églises, union qui aura les plus heureux résultats. Engagez de plus l'empe-

1. Raynaldi.

reur à venir à Rome, comme il l'a promis. Vous servirez ainsi les intérêts de l'empereur, vous sauverez l'empire qui penche vers sa ruine, vous vous acquerrez sur la terre un nom immortel, et vous recevrez dans le ciel une grande récompense[1]. »

Urbain V fit les mêmes exhortations aux trois fils de l'empereur, Andronic, Manuel et Michel. Il écrivit aussi à Philothée, patriarche grec de Constantinople, à Nifon, patriarche d'Alexandrie, ainsi qu'à Lazare, patriarche de Jérusalem. Ce n'était pas encore assez pour le zélé Pontife. Il exhorta les religieux, les archimandrites, enfin tout le peuple de Constantinople, à revenir à l'unité. Tant de peine et de sollicitude ne pouvaient être perdues. L'empereur, les évêques, les moines, le peuple, comprirent que la réunion des deux Églises pouvait seule sauver l'empire. Chacun la désira. L'empereur se disposa à passer en Italie avec un grand nombre d'évêques et de moines, pour abjurer le schisme et se réunir à l'Église romaine.

Tandis que Jean Paléologue remplissait de joie le cœur d'Urbain V, un autre souverain lui donnait un grand sujet de douleur. Le roi de Chypre s'était séparé de son épouse, Éléonore d'Aragon, et vivait publiquement avec une autre femme, au grand scandale de ses sujets. Urbain V lui en fit d'amers reproches. Comme il aimait le roi de Chypre, il veillait à sa gloire. De plus, il le considérait comme une de ces brebis dont il était le pasteur, et dont il devait rendre compte au Seigneur. Il lui reprocha donc sa conduite criminelle : « Vous ne rougissez pas, lui disait-il, d'entretenir publiquement une femme adultère, après avoir chassé votre épouse légitime, illustre également par sa naissance et par ses vertus. Vous offensez Dieu, votre créateur, qui a établi le sacrement de mariage, vous perdez votre âme, vous obscurcissez l'éclat de la royauté, vous affligez vos

1. *Regeste*, t. VI.

peuples que l'accroissement de la famille royale comble de joie, vous faites triompher les ennemis de la croix et les vôtres... Enfin, vous perdez, ô douleur! pour une femme impudique, la gloire que vous avez acquise en combattant avec tant de courage contre vos ennemis [1]. » Le Pontife termine en exhortant le roi au repentir.

L'archevêque de Nicosie reçut l'ordre d'adresser au roi des conseils, des prières, des menaces même, pour l'obliger à reprendre son épouse [2]. Le roi finit par rentrer en lui-même, il se repentit de son crime, et fit cesser le scandale. Peu de temps après, il partit pour Rome dans le dessein de venir une seconde fois implorer le secours du Pape contre les Sarrasins, et l'engager à publier une autre croisade.

Si Urbain V parlait aux rois avec tant de force, il savait aussi tenir aux évêques un langage sévère, quand ils négligeaient leurs devoirs. Ayant appris qu'un grand nombre d'évêques se trouvaient à la cour de Naples, il donna l'ordre à l'archevêque de rappeler en son nom à ces prélats le devoir de la résidence, et de les engager à rentrer au plus tôt dans leurs diocèses [3].

Ce fut sans doute le vieux cardinal d'Aigrefeuille qui l'avait averti de ce désordre. Urbain V l'avait envoyé à Naples avec le titre de légat. Il devait délimiter les frontières de la principauté de Bénévent. Le Pape Clément VI et le roi de Naples, Charles Ier, étaient convenus autrefois que l'Église tracerait elle-même la ligne de démarcation. Cette affaire avait été suspendue jusqu'alors [4]. La mission du cardinal d'Aigrefeuille avait un autre but. François de Baux et Philippe de Tarente se faisaient la guerre. Les sei-

1. *Regeste*, t. VI.
2. Raynaldi.
3. *Régeste*, t. VI.
4. Raynaldi.

gneurs prenaient parti pour l'un ou pour l'autre. Tout le royaume était dans l'agitation. Le roi de Sicile, Frédéric II, voulait profiter de ces troubles pour envahir les villes que la reine Jeanne possédait encore en Sicile. Il avait réuni des troupes pour en former le siége. Le Pape lui ordonna de les licencier et d'envoyer à Rome des ambassadeurs qui viendraient lui donner l'assurance de son amour de la paix. Enfin, en sa qualité de suzerain du royaume de Naples, il s'interposa entre Philippe de Tarente et François de Baux, et chargea le cardinal d'Aigrefeuille de les mettre d'accord. La négociation était difficile. Le cardinal d'Aigrefeuille ne put la mener à bonnes fins. Le Pape lui adjoignit le cardinal Guillaume Sudre, qu'il venait de faire évêque d'Ostie, ainsi que le cardinal de Beaufort, et tous les trois parvinrent à assoupir cette querelle.

En même temps, Urbain V prenait les plus sages mesures pour maintenir la tranquillité dans ses propres États. Les armements que faisait Barnabo et les intrigues qu'il cherchait à nouer dans toute l'Italie inspirèrent au Pape une juste crainte. Il craignit que le cardinal Androïn ne se laissât surprendre par le tyran ou ne sût pas défendre Bologne en cas d'attaque, et se proposa de lui donner un successeur. Il choisit son frère Anglic, le nomma légat à Bologne et rappela le cardinal Androïn. Celui-ci ne montra pas la même déférence qu'Albornos aux ordres du Pape. Pour l'obliger à sortir de cette ville, il fallut des reproches sévères de la part d'Urbain V, et la menace même de l'anathème. Androïn fut contraint d'obéir. Il sortit de Bologne aussi honteusement qu'il y était entré[1]. Anglic fit son entrée au commencement de l'année suivante, à la tête d'une armée nombreuse[2]. Les Bolonais le reçurent avec de grands transports de joie. Il leur semblait que le Pape leur envoyait un

1. *Régeste*, t. VI, fol. 84.
2. *Chronique de Rimini.*

autre Albornos. Dans toutes les occasions, ils lui montrèrent ainsi qu'au Pape un dévouement sans bornes.

Rassuré de ce côté, Urbain V travailla à raffermir dans Rome l'autorité temporelle de l'Église et à réformer les mœurs des Romains. Comme il était leur pasteur et leur père, leur prince temporel et leur seigneur, il voulut remplir les devoirs que cette double charge lui imposait. Il voulut gagner les Romains par de bons procédés. Il profitait de toutes les occasions pour les voir, pour se montrer à eux, pour s'entretenir avec eux de leurs intérêts. Il appelait souvent auprès de lui les barons, les chefs du peuple, les hommes du peuple eux-mêmes. Il leur parlait en particulier, quelquefois même il les admettait à sa table. Il leur parlait de Dieu, du salut de leurs âmes, il leur faisait prêcher les grandes vérités de la religion par des religieux pleins de doctrine et de piété. Par son ordre, une sévère justice était observée dans Rome. On vit peu à peu les mœurs se rétablir. Les libertins changèrent de vie. Une foule d'hommes avaient perdu l'habitude des pratiques religieuses. Ils n'observaient pas les fêtes de l'Église, n'entendaient plus la parole de Dieu et ne s'approchaient plus du tribunal de la pénitence. Pendant le court espace de trois ans, plus de vingt mille hommes reçurent pour la première fois les sacrements de l'Église. Jusqu'au moment de son départ pour la France, Urbain V travailla à la réforme des mœurs avec le même zèle et la même patience. Il confia cette œuvre à deux cardinaux. Les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs visitèrent par son ordre les monastères et les hôpitaux, se firent rendre compte de l'emploi des revenus, de la conduite des vierges sacrées. Ces efforts obtinrent d'heureux résultats. Peu à peu la vie régulière se rétablit dans les monastères, et Rome redevint une cité chrétienne[1].

Urbain V rencontra de plus grands obstacles quand il

1. Waldingh, *Annales minorum.*

voulut doter la ville de Rome d'institutions politiques plus sages que celles qui la régissaient. Les Romains n'avaient pas cessé de faire des révolutions. Quand ils eurent secoué le joug du cordonnier Bonadata, ils se donnèrent au Pape Innocent VI. Bientôt ils se lassèrent de l'autorité du Pape, se révoltèrent de nouveau, abolirent la dignité de sénateur et rétablirent le gouvernement des sept réformateurs et des bannerets, gouvernement éminemment populaire. Le cardinal Albornos s'occupa fort peu des Romains. Il ne voulut pas se détourner de ses conquêtes pour venir les soumettre, et les laissa épuiser leurs forces dans des querelles intestines.

Bientôt les Romains comprirent qu'un pareil gouvernement ne pouvait fonctionner régulièrement. Ils élurent un nouveau sénateur, Ricci, de Florence. C'était aux premiers jours du pontificat d'Urbain V. L'année précédente (1363), on découvrit à Rome un complot contre le Pape. Le sénateur mit la main sur les coupables, et les fit pendre aux fenêtres de son palais. Mais, craignant que le peuple ne se soulevât, il partit secrètement de Rome au moment où les bourreaux exécutaient la sentence [1].

Guelphe Bolsenti de Prato lui succéda. On fit la même année l'élection de sept nouveaux réformateurs. Après Guelphe Bolsenti, le sénateur Boniface Ricciardi fut élu simultanément par le Pape et par le peuple romain. En 1364, le sénateur François Arciprete et les réformateurs nouvellement élus déclarèrent dans tous leurs actes qu'ils n'exerçaient l'autorité que du consentement du Pape [2]. En 1365, le peuple élut sept réformateurs, mais il n'y eut pas de sénateur.

L'année suivante, les Romains, mécontents des réforma-

1. Vitale, *Storia diplomatica*.
2. Officium sacri senatus exercentes ad beneplacitum SS. Domini nostri Papæ.

teurs, comme ils le furent de tous ceux qui les gouvernèrent, élurent sénateur un citoyen d'Aquila, Nicolas Rodio. Les sept réformateurs gouvernèrent avec lui. La même année on élut successivement deux autres sénateurs, Bindo Bardi de Florence, et Blaise Belvise qui signa ainsi dans les actes publics : *Blaise Belvise, sénateur illustre, député par le Souverain Pontife*. Un auteur, qui l'affirme sans preuve, comme le font quelquefois les historiens, dit que le Pape Urbain V, en 1367, nomma sénateur Bérard Monaldeschi Le sénateur de l'année suivante fut Bertrand Rainaldi, qui prit ce titre : *Sénateur pour l'Église romaine*.

Urbain V ne pouvait voir sans peine des changements si fréquents dans le gouvernement de Rome. Il essaya de comprimer l'esprit d'anarchie qui animait les Romains, et voulut leur donner une nouvelle constitution. Le gouvernement des réformateurs et des bannerets lui déplaisait, parce qu'il était sorti de l'émeute et qu'il lui paraissait trop démocratique. Il se proposait de donner à Rome un chef unique, étranger aux passions de la cité qui la gouvernerait au nom du Pape. Les Romains ne voulurent pas de ce gouvernement. Il fallut entrer en composition. Le peuple consentit à voir un étranger à la tête de la cité, à la condition que trois citoyens, ayant le titre de conservateurs, gouverneraient la cité conjointement avec le sénateur [1]. Urbain V adopta ce tempérament. Mais quand il fallut supprimer la compagnie des bannerets, qui étaient les chefs des quatorze quartiers, le peuple fut intraitable et le Pape ne put mettre à exécution ses bons desseins. Rome élut comme autrefois ses chefs Ils furent pour la plupart de basse extraction Ainsi, Urbain V ne put détruire ce foyer de mécontentement et d'insurrection qui avait été déjà la cause de tous les malheurs de Rome, et produira bientôt dans l'Église des maux innombrables [2].

1. Vitale. 2. Vitale.

Urbain V ne cherchait pas à étendre son autorité. Doux, pacifique, ennemi du faste, on ne pouvait l'accuser d'aimer à dominer. S'il tenta d'abolir dans Rome le gouvernement populaire, il n'avait en vue que le bien de l'Église et celui des Romains. Il voulut les rendre heureux malgré eux. Plus ils se montraient ingrats, plus il leur témoignait de l'affection. La famine se faisant sentir, il acheta du blé et le fit distribuer aux Romains qu'il nourrit jusqu'au temps de la moisson. Il fit de même pour Avignon et pour Mende[1].

Sa présence ranima dans Rome la vie et les travaux. Il restaura le Vatican, où il aurait établi sa demeure si les événements lui eussent permis de rester en Italie. Il fit défricher tout le terrain qui forme aujourd'hui le jardin pontifical sur le penchant de la colline. Mille ouvriers étaient employés à ces travaux. Urbain V descendait quelquefois dans le jardin. Un ou deux cardinaux et quelques prélats l'accompagnaient. Il traversait les rangs des ouvriers, allait de l'un à l'autre, s'entretenait familièrement avec eux, les consolait, les encourageait doucement, les plaignait dans leur travail. Les ouvriers tombaient à genoux et recevaient avec respect ses avis. Puis, il les bénissait, les saluait et rentrait au palais, laissant tous ces hommes consolés et ravis de tant de grâce et de bonté. On lui disait quelquefois : « Très-saint Père, vous devriez, quand vous venez ici, vous faire suivre de gardes bien armés ; ces travailleurs sont nombreux ; parmi eux il y a des hommes méchants. Ils pourraient attenter à votre vie. » A quoi il répondait : « Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain qu'on voudra la défendre ; je me confie à la garde de Dieu. Ces travailleurs sont mes enfants et non mes ennemis. Ils ne seront pas poussés à commettre un tel crime à moins que Dieu ne le permette. » Il ajoutait que dans sa miséri-

1. Ms. 4026.

corde Dieu ne voudrait pas qu'un tel scandale arrivât.

Il avait commencé la restauration du Vatican, lorsqu'il était à Avignon. Arrivé à Rome, il fit achever les travaux. On lui attribue généralement la construction des deux chapelles intérieures où ses successeurs tinrent depuis les chapelles papales, suivant la coutume des Papes d'Avignon.

Avant Clément V, les Papes tenaient chapelle aux jours de fêtes ou de station, dans les anciens titres de Rome, à Saint-Jean de Latran, à Saint-Pierre, à Saint-Paul, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Laurent, à Sainte-Agnès-hors-les-Murs, etc., ils se rendaient en procession avec les cardinaux, le clergé et le peuple à l'une de ces églises, célébraient le saint sacrifice et faisaient un discours, comme on le voit par les homélies de saint Grégoire le Grand qui portent le nom de l'église où elles furent prononcées. Les Papes d'Avignon célébrèrent ces offices dans l'église haute ou dans l'église basse de leur palais, suivant que la fête était plus ou moins solennelle. Urbain V, revenu à Rome, voulut conserver cet usage. Il pensait que les soins multipliés de l'administration empêcheraient le Pape d'aller au loin tenir ses chapelles. Peut-être aussi Rome ne lui inspira pas assez de confiance. Il craignit de s'aventurer seul avec ses cardinaux dans les rues tortueuses de cette ville. Il supprima donc les stations et tint au Vatican les chapelles papales. Ses successeurs imitèrent son exemple. Sixte-Quint tenta vainement de rétablir l'ancien usage. Son exemple ne fut pas suivi[1]. La chapelle Pauline et la chapelle Sixtine ont remplacé les deux chapelles qu'Urbain V avait fait construire.

Urbain V répara les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et releva les ruines de Saint-Jean de Latran. Incen-

1. Moroni, *le Cappelle Pontificie*.

diée en 1308, restaurée par les soins de Clément V, de Jean XXII et de Benoît XIII, la basilique de Saint-Jean de Latran devint une seconde fois la proie des flammes sous le règne d'Innocent VI. Le feu se communiqua de la sacristie au temple[1]. La grande nef de la basilique ainsi que les chapelles latérales furent consumées par les flammes[2], et, suivant Pétrarque, « le Latran était à terre, la « mère de toutes les églises était ouverte au vent et à la « pluie. »

Urbain V ne pouvait oublier une église qui lui était si chère. Il employa de grandes sommes à la restaurer et à l'embellir[3]. Il ne put cependant achever les travaux. Ce fut Grégoire XI qui fit au transept, où était la principale entrée de la basilique, un portail en marbre modifié par Léon X, et enfin remplacé par l'élégant portique de Sixte-Quint.

Il y avait dans l'intérieur du palais de Latran un oratoire célèbre qu'on appelait le *Saint des Saints* à cause des reliques précieuses qu'on y gardait. C'était la chapelle domestique des Papes. On la dédia au saint martyr Laurent, qui avait ainsi, après sa mort comme pendant sa vie, la garde des trésors de l'Église. On y voyait une antique et vénérable image du Sauveur, le bois de la vraie croix, d'innombrables reliques de saints. Plusieurs de ces reliques ont été perdues, quelques autres furent données à diverses églises. Pour réparer ces pertes, Sixte-Quint enrichit le Saint des Saints d'une relique aussi précieuse que la vraie croix et la couronne d'épines. C'est l'escalier sacré dont le Sauveur monta les degrés à plusieurs reprises pendant sa passion et qu'il teignit de son sang. Il était dans l'ancien palais de Latran là où l'on voit aujourd'hui la porte du

1. Rasponi, *de la Basilique de Latran.*
2. Villani, liv. X.
3. Ms. 4020.

Nord. C'est donc avec raison qu'on a écrit sur les murs de cette chapelle :

Non est in toto sanctior orbe locus[1].

Or, le 1er mars 1368, Urbain V célébra la messe dans le Saint des Saints en présence de plusieurs cardinaux, du sénateur et des bannerets. Quand il eut achevé l'auguste sacrifice, il voulut qu'on fît en sa présence des fouilles au-dessous de l'autel. Ces recherches eurent un heureux succès. On découvrit les reliques les plus précieuses. Enfin, on aperçut les deux têtes des saints apôtres Pierre et Paul, qu'on croyait perdues. Elles étaient renfermées chacune dans un petit vase d'argent. A cette vue le Pape et tous les assistants tressaillirent de joie. Ils tombèrent à genoux et vénérèrent ces têtes augustes. Urbain V tout seul osa les prendre dans ses mains, et, les yeux baignés de larmes, il baisa le front le l'apôtre dont il tenait la place et celui de son compagnon dans l'apostolat et le martyre[2].

Ces deux têtes reposaient sous l'autel du Saint des Saints depuis que saint Sylvestre, après avoir partagé entre la basilique de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul le corps des deux apôtres, réserva leurs têtes à la basilique qui devait être la mère de toutes les églises et dont le Saint des Saints était une dépendance. Innocent III les renferma dans un coffre de bronze d'où elles furent tirées pour être portées en procession sous les Papes Honorius III, saint Grégoire IX et Nicolas III. Depuis ce dernier Pape on ne les avait plus vues. On les croyait perdues quand Urbain V les découvrit.

La nouvelle de cette découverte se répandit promptement dans Rome et porta la joie dans tous les cœurs. Le

1. Millin.
2. Ms. 4026.

peuple et le clergé accoururent, et remplirent la vaste place formée par le palais de Latran et la Daterie. La foi des autres siècles s'était réveillée. Urbain V voulut montrer lui-même à la foule les têtes de ces deux princes de Rome chrétienne. Quand il eut satisfait sa piété par une ardente prière, il prit dans ses mains les deux reliques, et, chargé de ce trésor, il traversa les galeries qui séparaient le Saint des Saints de la loge que Boniface VIII avait fait construire à l'angle du palais, au milieu de l'esplanade. Cette loge était placée à l'extrémité de la grande salle des conciles. On y voyait les fresques célèbres où Cimabué peignit Boniface VIII proclamant le jubilé.

De ce lieu élevé Urbain V présenta les deux têtes aux hommages du peuple romain. Mais, comme le peuple était insatiable de les voir et de les vénérer, les deux cardinaux Sudre et Capoccio reçurent des mains du Pape les saintes reliques et les montrèrent encore à la foule[1]. Comme le palais de Latran était à demi-ruiné, Urbain V ne voulut pas laisser les deux têtes dans la chapelle du Saint des Saints, de peur qu'on ne les perdît pour toujours. De plus, cette chapelle devait bientôt être séparée de la basilique de Saint-Jean de Latran, puisque les Papes allaient faire leur demeure au Vatican. La possession de ces reliques n'aurait plus le sens mystique qu'y avait attaché le Pape saint Sylvestre. Pour entrer dans la pensée de ce Pontife, comme aussi pour rendre à ces deux têtes l'honneur qui leur était dû, Urbain V se proposa de les placer dans l'église de Saint-Jean de Latran sous un riche baldaquin. Il travailla deux ans à cet ouvrage. Enfin, il put faire la translation solennelle de ces reliques avant son retour en France.

Quelques jours après cette découverte, le roi de Chypre et la reine de Naples arrivèrent à Rome. Ils venaient offrir au Pape leurs hommages et implorer son appui, l'un contre

1. Ms. 4026.

les Sarrasins, l'autre contre le duc d'Anjou qui voulait se rendre maître de la Provence. Le roi de Chypre n'avait aucune suite. Son fils tout seul l'accompagnait. Il ressemblait moins à un roi qu'à un proscrit. La reine Jeanne, au contraire, fit son entrée à Rome avec une pompe toute royale. Elle avait invité tous les comtes et les barons de son royaume à lui faire cortége. La fleur de la noblesse accourut à Naples, et Jeanne entra dans Rome avec une suite brillante de comtes, de barons, de dames et de chevaliers éclatants d'or, de soie et de velours[1]. Elle se rendit à Saint-Pierre, où le Pape l'attendait, et lui offrit ses hommages[2]. La suite de Jeanne était si nombreuse qu'elle eut de la peine à se loger. La reine n'eût pu suffire à la dépense, si le Pape n'était venu à son aide[3].

Ce voyage fut très-utile aux barons napolitains. La plupart furent touchés de la grâce en voyant et en entendant le Pape. Ils revinrent à Dieu et s'approchèrent des sacrements. Ils allaient partout où le Pape se montrait pour recevoir sa bénédiction, et s'indignaient contre les Romains qui déjà commençaient à se lasser du Pape et méprisaient son autorité. Ils comprenaient qu'Urbain V n'aurait pas quitté Rome et l'Italie si les mauvaises dispositions des Romains ne l'y avaient comme forcé, tant il paraissait aimer Rome[4].

1. La some che menone, foro uno granne storo
E li panni di seta anche missi ad oro,
Le vasa dello cucina tutte d'argento foro :
Non se poria contare lu pretioso storo.
Historia Aquilana.

2. E ad illo ne fo andata,
E feli reverentia casuo savia e insignata. *Il.*

3. Le case da mangiare foro molto caro per li dini
Ad alcuni jaque la casa vinti florini il dini. *Il.*

4. Ed io ne gine à Roma è questo confessai
Per tutto santo Petro nudo nudo andai.

La reine Jeanne se trouvait à Rome le dimanche de *Lætare*. Ce jour-là le Pape donnait, suivant l'ancienne coutume qui remonte à saint Grégoire le Grand, une rose d'or au prince ou à la cité qui avait, dans le courant de l'année, le mieux mérité de l'Église romaine. Urbain V donna la rose d'or à la reine de Naples pour la récompenser du zèle qu'elle avait mis à venir le visiter, comme aussi pour la justifier de nouveau de l'accusation qui avait pesé sur elle. C'était la première fois que la rose d'or était donnée à une femme. Quelques cardinaux s'étonnèrent qu'Urbain V ne suivît pas l'ancienne coutume. Ils dirent qu'on n'avait jamais vu pareille chose, que c'était faire affront au roi de Chypre et à son fils. Urbain V répondit en souriant : « On n'a jamais vu cela, je le reconnais ; mais aussi on n'a jamais vu un abbé de Saint-Victor devenir Pape [1]. » Urbain V reçut le matin la rose d'or des mains d'un camérier, y répandit du musc et du baume, puis alla, suivant l'usage, à Sainte-Croix de Jérusalem. Il tenait d'une main la rose d'or et de l'autre il bénissait le peuple [2]. Les cardinaux, revêtus d'habits couleur de rose, marchaient à sa suite. Urbain V donna la rose à la reine Jeanne avec les cérémonies accoutumées. La reine monta ensuite à cheval et parcourut la ville tenant à la main la rose d'or.

Et anche a questo foro molti Aquilani
Ma per la penetenza trenta soldi pagai.
Porrichi volto noi avemmo la benedizione
Lo Romani se ne Beffavano, tanto poco fono
. . . .
Che mai non satiava de Roma acconzare
Et anche in santo Petru uno jardino fece fare
Mostrava che fasse lu opinione seu
De non lassare mai Roma, como amicu de Deu
Fovi male trattatu in Italia de veru,
Illu se ne gio, e pocchi se ne abederu. *II.*

1. *Iter Italicum.*
2. *Amélius*, XV[e] ordo.

Des cardinaux et des barons napolitains la suivaient. Le roi de Chypre était à ses côtés et relevait l'éclat de cette marche triomphale.

Encouragée par la bienveillance que le Pape lui montrait, Jeanne implora son appui contre le duc d'Anjou, qui voulait se rendre maître de la Provence. Ce prince avait réuni des troupes dans la ville de Nîmes. Du Guesclin, qui venait de recouvrer la liberté, s'était joint à lui ainsi que le maréchal d'Audeneham. Du Guesclin fit passer le Rhône à l'armée du duc d'Anjou et vint mettre le siége devant Tarascon C'était au commencement du mois. Le 11 avril suivant, il commença le siége d'Arles, qui n'aurait pu résister longtemps si le Pape ne s'était interposé et n'avait forcé le duc d'Anjou à se désister de son entreprise[1].

En même temps Urbain V assurait les droits du roi de Hongrie sur le royaume de Naples. Le roi de Hongrie prétendait à la succession de Jeanne, si elle ne laissait pas de postérité, au préjudice de Marie, sœur puînée de Jeanne. Au milieu du triomphe de la reine Jeanne et aux plus beaux jours de sa vie, quand un saint Pontife l'honorait devant toute l'Église et la plaçait au-dessus des autres souverains de l'Europe, elle voyait commencer cette longue querelle qu'elle n'aura pas la force d'assoupir lorsqu'elle sera privée de l'appui d'Urbain V. Le roi de Hongrie réclamait ses droits, et Charles de Durazzo, fils de Marie et neveu de Jeanne, s'apprêtait à soutenir les siens contre le roi de Hongrie et contre Jeanne elle-même à laquelle il devait ôter le trône et la vie. Mais alors Jeanne ne se doutait pas du sort qui lui était réservé. Elle avait obtenu du Pape tout ce qu'elle désirait et retourna joyeuse dans sa capitale.

Le roi de Chypre n'avait pas été aussi heureux que Jeanne. Il ne put obtenir du Pape aucune espèce de secours.

1. Simonde de Sismondi.

Urbain V avait besoin de tous ses soldats. Il ne pouvait les céder au roi : le devoir de veiller à la tranquillité de Rome et au salut de l'Église dut l'emporter sur le désir qu'il avait de défendre le royaume de Chypre contre ses ennemis. Le roi de Chypre sortit de Rome avec son fils. Il visita Galéas Visconti et Barnabo. Les grandes richesses de ces deux princes lui inspirèrent le désir de s'allier avec eux. Il demanda à Galéas la main de sa fille Valentine pour son fils aîné. Sa demande fut rejetée. Valentine de Milan épousa plus tard le duc d'Orléans, troisième fils de Charles V, et transmit à la maison d'Orléans ses droits au duché de Milan. Pierre de Lusignan rentra enfin dans son royaume. Sa femme, Éléonore d'Aragon, troubla les derniers jours de sa vie par ses nombreuses infidélités. Surprise en adultère, Pierre la fit juger par son conseil qui refusa de la condamner par respect pour la dignité royale. Le roi en conçut de l'ombrage, crut qu'on le trahissait, se montra sévère envers les grands, et mit le comble au mécontentement par les injustices les plus criantes. Les grands du royaume conspirèrent contre lui, ses frères eux-mêmes entrèrent dans le complot. Un matin, au point du jour, les conjurés envahissent les cachots où les prisonniers d'État étaient renfermés, les délivrent, et, conduits par le frère du roi, le prince de Galilée, ils se portent sur le palais, en dispersent la garde et arrivent jusqu'à la chambre du roi; ils entrent. Le roi se lève, s'habille à la hâte. Il comprend bientôt les projets des assassins. Comme il avait du cœur, il prit son épée, fondit sur eux et voulut défendre chèrement sa vie ; mais bientôt il fut enveloppé par les conjurés et tomba à leurs pieds percé de coups de poignard.

Cette mort excita une vive indignation dans tous les royaumes de l'Europe. On la compara à la mort d'Abel, massacré par son propre frère. Il y eut de grands troubles dans l'île de Chypre. Le prince d'Antioche, frère du roi et

régent du royaume, voulut en profiter pour détrôner le jeune roi, son neveu. Il écrivit au Pape pour lui faire connaitre l'état du royaume. Urbain V l'engagea à faire couronner promptement le jeune prince, ce qui devait mettre fin aux troubles du royaume.

Cependant la fatigue des fêtes, les soins de l'administration et le voyage que le Pape venait de faire avaient altéré sa santé. Il tomba malade le lundi après le dimanche de Quasimodo et ne fut guéri que deux ou trois jours avant la Pentecôte. Les médecins lui ayant ordonné d'aller respirer un air plus pur que celui de Rome, il vint à Montefiascone. Cette ville est bâtie sur les bords du lac de Bolséna, à quelques milles de Viterbe. Elle couronne le sommet d'une colline d'ou la vue s'étend sur les eaux du lac, sur une campagne riante, sur les Apennins couverts de neige. Urbain V l'aima. Il y fit bâtir un château. Comme il était naturellement libéral, il voulut donner à Montefiascone un témoignage d'affection et l'érigea en évêché. C'est à Montefiascone qu'il termina la fameuse querelle des Frères Prêcheurs et des Cisterciens de Fosse-Neuve, au sujet des reliques de saint Thomas d'Aquin. Cette affaire agitait l'Italie et l'Église entière.

Saint Thomas d'Aquin, ayant été appelé au second concile de Lyon par le Pape Grégoire X, était parti pour s'y rendre. Surpris par la maladie, il mourut en route au monastère de Fosse-Neuve, dans les Marais Pontins. C'est en vain que les Frères Prêcheurs réclamèrent son corps. Les Cisterciens de Fosse-Neuve refusèrent de le donner. Ils le considéraient comme un trésor sacré que le ciel leur avait envoyé. Un moment, sous le pontificat de Benoît XI, qui était de l'ordre des Frères Prêcheurs, ils craignirent qu'une sentence apostolique ne vînt les obliger à rendre cette précieuse relique. Ils séparèrent la tête du corps, la chair des ossements, afin de cacher le tout plus aisément.

En 1349, le comte de Fondi était en guerre avec le

seigneur de Piperno. Comme Fosse-Neuve dépendait de Piperno, le seigneur promit de livrer pour une forte somme d'argent le corps de saint Thomas à Louis de Tarente, roi de Naples, qui aimait les Frères Prêcheurs et voulait leur remettre ce trésor. Le comte de Fondi craignit avec raison que l'or de Louis de Tarente n'aidât son ennemi à lever des troupes, et il proposa aux moines de Fosse-Neuve de garder pendant la guerre la précieuse relique dans son château. Les Cisterciens acceptèrent cette offre et lui remirent le corps du saint. Quand la guerre fut terminée, le comte de Fondi retint la relique ; il ne voulait la rendre ni aux Cisterciens, ni aux Frères Prêcheurs, ni à Louis de Tarente qui lui offrait 15,000 florins. Le ciel le punit. Il tomba de cheval, tout son corps fut brisé ; il faillit mourir. Ce fut alors qu'il fit vœu, s'il guérissait, de rendre aux Cisterciens le corps de saint Thomas Il guérit et il apporta la relique à Fosse-Neuve. C'était la nuit, il la remit à l'abbé en présence d'un religieux du monastère, et tous les trois cachèrent le corps du saint dans le mur de la tour de l'Église. L'abbé mourut ainsi que le religieux. Personne, à l'exception du comte de Fondi, ne savait où reposait le corps du saint docteur. Les Frères Prêcheurs persuadèrent au comte de Fondi de l'enlever et de le remettre entre leurs mains.

Un soir, il vient à Fosse-Neuve avec quelques hommes de guerre. Il dit qu'il est poursuivi et demande les clefs de la tour pour s'y défendre. Il y passa toute la nuit et creusa le mur pour en extraire la relique. Le bruit des cloches qu'il avait fait mettre en branle couvrait le bruit du marteau. Les religieux n'entendirent rien. Aux premières clartés du jour le comte prit la fuite et emporta le corps de saint Thomas. Quand le sacristain vint sonner l'office, il vit des pierres à terre, le mur démoli, un tombeau vide. Il courut avertir les religieux, qui furent dans la désolation. Mais comme ils redoutaient la colère du peuple, ils fermèrent

le tombeau, réparèrent le mur et ne parlèrent pas du vol dont ils venaient d'être victimes.

Le comte de Fondi garda, l'espace de dix ans, le corps de saint Thomas dans son château. Sa mère étant tombée malade, saint Thomas lui apparut, lui fit entendre que le comte n'avait pas assez de respect pour ses reliques, la toucha du doigt et la guérit. Un an après, il lui apparut une seconde fois en disant que ses ossements devaient être ailleurs. Dès ce moment, le comte se proposa de remettre aux Frères Prêcheurs le corps de leur docteur. Il vint à Rome presque en même temps que le Pape Urbain V. Il eut plusieurs entretiens avec le général des Frères Prêcheurs, élu par le chapitre général d'Avignon, le frère Élie Raymond. On fixa le jour où le corps serait remis au général. Le comte de Fondi étant retenu auprès d'Urbain V, délégua un abbé, un chevalier et un écuyer qui devaient, en son nom, remettre le corps de saint Thomas au général des Frères Prêcheurs, lequel se fit assister du provincial de Naples et du prieur de Fondi. Le comte leur recommanda le secret le plus absolu; il redoutait la colère d'Urbain V qui appartenait à l'ordre de saint Benoît et devait être favorable aux Cisterciens. Pour mettre la responsabilité du comte à couvert, les Frères Prêcheurs imaginèrent ce stratagème: le prieur de Fondi vint trouver les Cisterciens de Fosse-Neuve et leur dit qu'il pouvait, s'il le voulait, leur faire rendre le corps de saint Thomas. Les Cisterciens lui en témoignèrent leur reconnaissance et le reçurent dans le monastère. Comme il savait l'endroit où le corps de saint Thomas fut autrefois placé, il alla à la tour, ôta la pierre du tombeau et prit la fuite. Il arriva tout essoufflé à Gaëte, où l'attendait le général de l'ordre. Il tenait un rameau à la main et il criait : Victoire! victoire! le corps de saint Thomas n'est plus à Fosse-Neuve. Toute la ville fut dans la joie et on chanta le *Te Deum*.

Les moines de Fosse-Neuve jetèrent de hauts cris, feignirent qu'on venait de leur enlever le corps de saint Thomas et portèrent la cause au tribunal du Pape. Ils craignirent sa colère et celle du peuple, s'ils disaient que depuis dix ans ils ne possédaient plus cette relique. Ils accusèrent le maître général des Frères Prêcheurs d'avoir forcé la tour de leur église, enlevé le corps de saint Thomas et commis un véritable sacrilége. Le Pape apprit cette nouvelle le jour des Cendres. Il s'irrita contre le général des Frères Prêcheurs, remit au cardinal de Beaufort l'examen de cette affaire et lui enjoignit de faire rendre au plus tôt le corps du saint docteur aux moines de Fosse-Neuve.

Quand la reine Jeanne et le roi de Chypre vinrent à Rome, le général les pria de calmer la colère du Pape. Ils ne purent rien obtenir, Urbain V ayant défendu de prononcer devant lui le nom du général des Frères Prêcheurs. Le frère Élie, accablé de tristesse, accompagna le cardinal d'Aigrefeuille qui revenait de sa légation. Il s'arrêta quelque temps à Velletri. Il y apprit que, le samedi saint, le Pape avait prononcé contre lui une sentence d'excommunication. Après avoir hésité sur le parti qu'il devait prendre, il vint à Rome, s'y tint caché et eut plusieurs conférences secrètes avec les six cardinaux amis de son ordre. Enfin, le samedi après Pâques, il se présenta à l'audience du Pape. Les cardinaux de Beaufort, Sudre, De Ressa, Aiscelin, d'Aigrefeuille et de Saint-Martial lui promirent d'arriver avant lui au palais, ce qu'ils firent effectivement. Il les trouva dans la salle d'attente que le Pape devait traverser pour se rendre dans la salle où il donnait audience. Le général leur dit : « Ne pensez-vous pas que je ferais « bien d'attendre dehors. Si le Pape n'est pas content et « qu'il me voie, il se mettra en colère contre moi, et tout « sera perdu. S'il paraît content, appelez-moi. » Et il sortit. Le Pape entra d'un air gai, les cardinaux prévinrent le général. Mais au moment où le général se disposait à

entrer, parut à la porte le procureur fiscal des Cisterciens qui venait prier le Pape de faire rendre le corps de saint Thomas au monastère de Fosse-Neuve. « De grâce, » dit le général au gardien de la porte qui s'appelait Bertrand, « ne laissez pas entrer cet homme. S'il voyait le Pape « après moi, notre cause serait perdue. » Bertrand poussa lestement le général dans la salle d'audience et ferma la porte au procureur, puis il dit au général . « Le Pape m'a « tantôt fait venir dans son appartement, j'en suis sorti avec « lui et, chemin faisant, il m'a demandé s'il y avait aujour- « d'hui à l'audience beaucoup de cardinaux. J'ai répondu « affirmativement. En ce cas, a-t-il ajouté, si, par hasard, « le procureur fiscal des moines de Fosse-Neuve venait à « l'audience, arrangez-vous de manière à le faire attendre « longtemps. »

Rassuré par ces paroles, le général entra chez le Pape à la suite des cardinaux. Il se prosterna jusqu'à terre en disant : « Très-saint Père, que Dieu accorde à Votre Sain- « teté une vie longue et heureuse. » Le Pape entre en colère et l'apostrophe ainsi : « Vous venez ici bien à propos. « Quoi ! vous êtes à Rome? C'est vous qui avez enlevé le « corps de saint Thomas. » Le général répondit : « Très- « saint Père, c'est notre chair et notre frère. » Il ne dit pas un mot du comte de Fondi. Le secret le liait, un changement subit s'opéra dans l'esprit du Pape. Il admit le général au baisement des pieds, de la main et de la bouche. Il fit ensuite l'éloge des Frères Prêcheurs et dit : « Je ne « crains pas les hérésies, tant que cet ordre existera. » Enfin, il invita le général à sa table pour le dimanche suivant, à la grande surprise des cardinaux.

Urbain V, avant de rendre une sentence définitive, voulait que le corps fût rendu, conformément au droit, aux premiers possesseurs. Mais le général, craignant de perdre pour toujours cette relique, s'il la rendait aux moines de Fosse-Neuve, ordonna dans tout son ordre des prières

extraordinaires. Il engagea surtout le bienheureux Raymond de Capoue et sainte Catherine de Sienne, dont la sainteté commençait d'éclater, à prier pour le succès de cette affaire. De leur côté les Cisterciens mettaient tout en œuvre pour faire triompher leur cause. On ignorait de quel côté le Pape ferait pencher la balance, et l'Église entière attendait son jugement.

Enfin, le jour de la Fête-Dieu, le maître général des Frères Prêcheurs arriva à Montefiascone. Après les vêpres le Pape donna, dans la chapelle, audience aux cardinaux. Le général vint se jeter à ses pieds et lui rappela que saint Thomas avait composé l'office de ce jour par l'ordre d'Urbain IV; que, sur l'invitation du même Pontife, il avait écrit son exposition sur les quatre Évangiles; et comme Urbain V avait succédé au nom et à l'autorité d'Urbain IV, il le priait de récompenser le grand docteur de tous ces travaux.

Urbain V répondit : « L'ordre de saint Benoît est plus « puissant que l'ordre des Frères Prêcheurs et pourra « mieux rendre à saint Thomas les honneurs qu'il mérite. » « Je l'avoue, reprit le général, notre ordre est à côté de « celui de saint Benoît comme une vile poussière. Mais « l'ordre de saint Benoît, qui est tout-puissant, a aussi un « nombre infini de saints, et l'ordre des Frères Prêcheurs « que vous aimez n'a que deux saints : saint Dominique et « saint Thomas. Si vous nous donnez le corps de saint « Thomas, nous lui rendrons de très-grands honneurs. »

Le Pape se tut, médita quelque temps la réponse qu'il devait faire, puis il fit signe de la main à tous ceux qui étaient dans la chapelle de s'approcher de son trône, et ouvrant la bouche il prononça cette sentence : « Par l'au-« torité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par celle des saints « apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous vous accordons « et nous vous donnons, à vous le maître général des Frères « Prêcheurs, et à votre ordre, le corps de saint Thomas

« d'Aquin des Frères Prêcheurs, afin que vous le fassiez « porter à Toulouse ou à Paris, comme il vous plaira le « mieux à vous et au chapitre général de votre ordre, au « nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Tous les assistants répondirent : *Amen*. Le général, rempli de joie, tomba aux pieds du Pape, lui témoigna sa reconnaissance, puis il se retira. Le lendemain, quand il revint, le Pape lui dit qu'il voulait lui épargner la peine de choisir entre ces deux villes, qu'il donnait lui-même ce corps sacré à Toulouse pour récompenser la piété de ses habitants et faire du corps de saint Thomas le garant de la saine théologie qu'on y enseignait.

La tête de saint Thomas était encore à Piperno. Urbain V prit des mesures pour la faire rendre aux Frères Prêcheurs. Il voulut reconnaître lui-même la relique, fit apporter devant lui le corps et la tête de saint Thomas, les vénéra et les exposa dans la chapelle du château. Enfin, le 4 août, fête de saint Dominique, les Frères Prêcheurs reçurent des mains des cardinaux Aiscelin et Marc de Viterbe le corps et la tête du saint docteur. Les saintes reliques furent remises secrètement par le général à deux religieux qui les portèrent à Toulouse en passant par Florence et Bologne, à travers mille dangers pour eux et pour les reliques qu'ils portaient. Ils arrivèrent à Toulouse à la fin du mois de janvier 1369. Une foule immense assista à la translation des reliques, qui furent placées dans l'église des Frères Prêcheurs. Cent cinquante mille hommes environ étaient accourus pour honorer le saint docteur. Le duc d'Anjou, plusieurs évêques, une foule de religieux et de clercs assistèrent à la procession.

Ainsi fut terminé ce grand procès. Urbain V y fit briller sa prudence ordinaire. S'il sacrifia les intérêts de son ordre, il eut égard à ceux de la France, et il dota sa patrie d'un trésor inappréciable. Les Bollandistes, qui font un long récit de cette affaire, donnent trois bulles d'Urbain V à ce

sujet. Dans la première, le Pape lève les censures portées contre le maître général des Frères Prêcheurs. La seconde est adressée à l'archevêque de Toulouse et au chancelier de l'Université; le Pape les invite à recevoir le corps de saint Thomas avec les honneurs qu'il mérite; il termine en approuvant et en recommandant la doctrine du saint docteur, *qui est*, dit-il, *vraie et catholique*. Enfin la troisième bulle contient une défense expresse, sous peine d'excommunication majeure, de rien extraire de ce corps sacré.

Tandis qu'Urbain V faisait rendre les plus grands honneurs au docteur angélique, il défendait sévèrement aux Frères Prêcheurs ainsi qu'aux Augustins de la Romagne d'honorer d'un culte public deux religieux morts en odeur de sainteté, comme on le prétendait. Il ordonna à l'archevêque de Ravenne de sévir contre ces religieux s'ils persistaient à s'arroger le droit de juger ainsi de la sainteté des serviteurs de Dieu [1].

Il fit de même pour Charles de Blois, mort en défendant ses droits au duché de Bretagne. Les religieux des quatre ordres mendiants l'honorèrent comme martyr et lui érigèrent des autels. Urbain V condamna ces moines et pressa les évêques de Bretagne de faire cesser ce culte irrégulier. En même temps il commença le procès de sa canonisation, afin de lui faire rendre, suivant les règles, les honneurs dont il le croyait digne.

1. Raynaldi.

CHAPITRE XX

Efforts d'Urbain V contre l'hérésie. Défaite de François de Ceccano. Nouveaux armements de Barnabo. Le Pape l'excommunie de nouveau. Il appelle l'Empereur à son secours. Arrivée à Rome de l'Empereur et de l'Impératrice.

Urbain V exerça d'une autre manière sa sévérité. Ce grand Pape, qui s'était proposé la réforme de l'Église et l'avait poursuivie avec tant de persévérance, ne pouvait tolérer les hérésies qui commençaient à se répandre parmi les fidèles, derniers restes des hérésies qui troublèrent le moyen âge, semences des grandes hérésies qui devaient agiter l'époque suivante.

L'hérésie est la cause ou la suite des vices; partout où l'hérésie pénètre, la séve vivifiante du christianisme se dessèche, la simplicité des mœurs antiques disparaît, une affreuse corruption se répand dans le peuple. Mais quand le venin de l'hérésie a gâté l'esprit et le cœur des hommes, presque toujours elle trouble la société civile, elle inspire au peuple l'esprit d'orgueil et de révolte. Ceux qui commandent ne peuvent plus se faire obéir, la société est bouleversée. On ne doit pas s'en étonner. L'hérésie, étant une révolte contre Dieu, pousse tout naturellement l'homme à

se révolter contre les pouvoirs établis qui viennent de Dieu et sont comme une émanation de la puissance divine. Quand la société était chrétienne et catholique, les Papes, qui exerçaient sur elle, pour son bien, une magistrature souveraine, poursuivirent avec ardeur les hérésies, parce qu'ils y voyaient la ruine de la société humaine. En déployant une sévérité qui a paru excessive à quelques écrivains modernes, ils méritèrent bien de l'Église et de la société qu'ils préservaient ainsi des troubles et des révolutions.

Urbain V ne pouvait négliger ce devoir sacré; il poursuivit l'hérésie avec le zèle des Papes Innocent III, saint Grégoire le Grand, saint Léon le Grand. Déjà il avait exercé sa juste sévérité contre ces restes des Vaudois, retirés dans les montagnes de la Provence et du Dauphiné, qui se dérobaient à tous les regards, à toutes les poursuites et préparaient les voies à la grande hérésie du XVIe siècle. Il excita contre eux le zèle des archevêques d'Arles, d'Aix, d'Embrun et de Vienne [1]. Il n'oublia pas les Bégard, que le concile de Vienne avait condamnés et qui répandaient leurs impiétés dans les grandes villes. Il travailla à les extirper, il voulut attirer sur eux l'attention des évêques de France; il écrivit en particulier à l'évêque de Paris et l'engagea à poursuivre cette secte maudite [2].

Les fraticelles répandus dans le royaume de Naples y avaient fait un mal infini à la foi et aux bonnes mœurs. Le cardinal Albornos avait entrepris une campagne contre eux et en avait considérablement réduit le nombre, mais la secte ne fut pas détruite. Chassés de leur repaire, les fraticelles en avaient choisi un autre; c'était la ville de Pérouse et toute la vallée de Spolète; leur extérieur humble et mortifié, la critique amère qu'ils faisaient des cardinaux et des évêques leur conciliaient l'estime du peuple; ils

1. Raynaldi.
2. Raynaldi.

avaient toutes les sympathies. C'était au sein de Pérouse un ferment de discorde qui troublera un jour tout l'État pontifical.

Déjà le prédécesseur d'Urbain V, comprenant la gravité du mal, avait envoyé à Pérouse des inquisiteurs et des commissaires pour en extirper les fraticelles; mais le peuple prit leur défense, en fit évader quelques-uns et offrit aux autres une retraite dans les maisons particulières. Urbain V voulut reprendre l'œuvre d'Innocent VI. Il délégua l'évêque de Narni, lequel fit saisir quelques fraticelles avec l'appui du provincial des Frères Mineurs. Les Pérusins réclamèrent, firent des tentatives pour délivrer les prisonniers, adressèrent des menaces à tous ceux qui avaient aidé les inquisiteurs. Urbain V écrivit au provincial des Frères Mineurs pour ranimer son zèle. Il exhorta aussi les Pérusins à remplir leur devoir et à soutenir l'évêque de Narni contre les hérétiques [1]; mais ce fut inutilement; il ne put parvenir à détruire les fraticelles, qui excitèrent plus tard de grands troubles dans Pérouse et poussèrent les habitants à se révolter contre le Pape lui-même.

A la même époque une secte nouvelle se formait à Venise. C'était le germe de ces déistes ou sociniens qui parurent en Italie au milieu du XVI[e] siècle. Les sectaires croyaient à la parole d'Aristote plus qu'à celle de Jésus-Christ; l'Évangile n'était rien pour eux; ils enseignaient l'éternité de la matière et le plus grossier panthéisme. La lecture d'Averroës avait produit cette étrange philosophie. Pétrarque, qui était chrétien au fond et qui aimait l'Église, à sa manière, il est vrai, mais enfin il l'aimait, Pétrarque eut horreur de ces principes; il quitta pour toujours Venise. Quatre disciples de la nouvelle philosophie, jeunes et passionnés, qui jusqu'alors avaient été pleins d'estime pour

1. *Régeste*, t. VI.

Pétrarque, se déclarèrent contre lui et formèrent un tribunal pour le condamner en forme. L'un attaqua Pétrarque, l'autre le défendit, le troisième devait juger, celui qui restait forma sans doute l'assemblée. Après des débats solennels, ce tribunal porta contre Pétrarque une sentence qui le piqua vivement : on le déclara honnête homme au fond, mais illettré [1]. Nous ignorons les mesures que prit Urbain V pour étouffer la nouvelle secte. Il montra sans doute contre les déistes de Venise le même zèle qu'il déploya dans l'affaire du frère Denys, qui enseignait la théologie à Paris.

Ce Frère Mineur soutenait ouvertement les erreurs des fraticelles ; il disait que Jésus-Christ et les apôtres ne possédaient rien en propre, que la loi du divin amour ne comporte pas la propriété d'un objet quelconque. La Sorbonne, qui était alors un des boulevards de la foi catholique, s'éleva contre la doctrine de ce fraticelle déguisé et lui défendit d'enseigner la théologie. Le religieux promit de se rétracter, mais il refusa de le faire quand le moment fut venu. La Sorbonne l'accusa d'hérésie devant l'évêque de Paris. Il partit, et vint auprès du Pape pour se justifier. Mais, dans sa défense, il ajouta d'autres propositions condamnées à celles qu'on lui reprochait déjà. Urbain V vit en lui un homme dangereux, le fit saisir et confia l'examen de sa cause au cardinal de Blandiac. La doctrine du frère Denys fut déclarée contraire à celle de l'Église, fausse, erronée, hérétique. Pour éviter les rigueurs de la justice ecclésiastique, ce religieux dut rétracter solennellement les erreurs qu'il avait avancées, ce qu'il fit l'année suivante à Paris. Cette hérésie n'eut pas d'autre suite.

On ne peut en dire autant des erreurs qui commençaient à se glisser dans les deux universités d'Angleterre et préparaient les voies à Wiclef et aux protestants. L'esprit

1. *Bonum virum sine litteris.* De Sade, t. III.

d'examen et de révolte couvait dans l'Église d'Angleterre; les erreurs les plus monstrueuses du pélagianisme et du naturalisme commençaient à se répandre. Le protestantisme existait déjà. Chose singulière! il était tel à son berceau qu'il est aujourd'hui, après trois siècles de transformations successives. Les sectaires niaient, comme les protestants d'Angleterre et d'Allemagne, la nécessité du baptême, le péché originel, l'éternité des peines de l'enfer, la grâce divine. Ces erreurs monstrueuses firent quelque bruit dans l'Église. Urbain V dut en avoir connaissance, et sans doute c'est par son ordre que Simon de Langhan, archevêque de Cantorbéry, créé cardinal dans la promotion du 22 septembre 1368, avant de quitter l'Angleterre, condamna les nouvelles doctrines dans une lettre adressée au chancelier de l'université d'Oxford. Il y signala trente propositions hérétiques ou erronées. Voici les principales :

Un adulte peut se sauver sans avoir la foi actuelle ou habituelle, III. — Le sacrement du baptême n'est pas nécessaire aux enfants, IV. — Le péché originel n'est pas une cause de damnation pour l'homme, VIII. — On peut naturellement arriver à la vie éternelle, X. — La nature a des moyens suffisants pour atteindre la fin naturelle de l'homme, si l'on entend par fin naturelle de l'homme la béatitude éternelle, XII. — Le Saint-Esprit n'est pas infini, XVIII. — Dieu n'a pas le pouvoir d'anéantir un être, XX. — Dieu ne peut punir un homme par lui-même, parce qu'il n'est pas un bourreau, XXI. — La bienheureuse Vierge est encore peccable et peut encourir la damnation éternelle, XXV. — Il en est ainsi des anges et des saints, XXVI. — Les damnés qui sont dans l'enfer peuvent encore être pardonnés et rangés au nombre des bienheureux, XXVII. — Il en est de même des démons, XXVIII [1].

1. Hardouin, t. VII.

Le protestantisme est tout entier dans ces propositions. La grâce, l'état surnaturel, la chute de l'homme, sa justification par les sacrements, la consolante et terrible doctrine de l'Église sur l'état des anges et des saints dans le ciel, des damnés et des démons dans l'enfer, tout était nié par les nouveaux sectaires. Il n'y avait plus d'Église, plus de religion. Cette funeste doctrine fut foudroyée par l'archevêque de Cantorbéry. Il n'en fut plus question pendant quelques années. Le protestantisme eût été étouffé au berceau, si le grand schisme, en mettant l'anarchie partout, n'avait permis à Wiclef de renouveler ces erreurs, de recruter des disciples et de se former un parti puissant qui subsista jusqu'à la réforme.

Si Urbain V faisait la guerre aux hérésies et défendait la foi avec la vigueur qui sied à celui qui doit confirmer ses frères dans la foi, il ne faiblissait pas devant les ennemis du domaine temporel. Un chef de parti, François de Ceccano, avait recruté une armée de brigands et parcourait toute la campagne de Rome. Urbain V encouragea le peuple à la résistance, invita les hommes capables de porter les armes à s'enrôler sous les drapeaux de l'Église et accorda les indulgences de la croisade à tous ceux qui combattraient les brigands. Il fit lui-même marcher des troupes contre eux. En peu de temps la campagne de Rome fut purgée de ces bandits.

Mais, au nord de l'Italie, l'Église avait un ennemi plus redoutable, Barnabo; soit qu'il redoutât Urbain V et le crût hostile à ses projets d'agrandissement, soit qu'il eût deviné les motifs secrets de la ligue italienne, il se disposa à la guerre et fit des préparatifs formidables. Ses émissaires et son or allaient partout chercher des ennemis à Urbain V et former des intrigues contre l'Église. Urbain V renouvela contre ce tyran la sentence d'excommunication : il y publiait une croisade contre Barnabo. Tous ceux qui prenaient les armes contre lui auraient l'indulgence plénière

de tous leurs péchés, à la condition de rester un an sous les drapeaux ou d'apporter des vivres à l'armée de l'Empereur qui allait bientôt descendre en Italie, comme il en était convenu avec le Pape.

Urbain V craignit que Charles IV n'entrât en Italie à la manière des conquérants; que, cédant aux vœux de quelques Italiens ennemis de leur pays, il ne tentât de rétablir l'empire romain et ne fît valoir les prétentions ambitieuses des empereurs d'Allemagne sur les États du saint-siége. Il voulut donc avoir l'assurance que l'Empereur respecterait les droits de l'Église romaine; il lui envoya un internonce qui devait le prier de confirmer la bulle où Henri VII, empereur d'Allemagne, reconnaissait tous les priviléges de l'Église romaine. Charles IV le fit dans une bulle donnée à Vienne, le 11 avril 1367; il reconnaissait les droits de l'Église sur le patrimoine de saint Pierre, la Campagne romaine, la province de Maritima, le duché de Spolète, la marche d'Ancône, le Bolonais, l'exarchat de Ravenne, le marquisat de Ferrare dont la possession était garantie à Urbain V et à ses successeurs [1].

A mesure que le Pape se créait des alliés puissants, Barnabo imitait cet exemple; il donna en mariage sa nièce Violante, fille de Galéas, à Lyonnel, duc de Clarence, fils du roi d'Angleterre; 200,000 florins d'or, les villes d'Alba, de Montevico, de Cuneo, de Cherasco et de Monte composèrent sa dot. Le prince royal vint à Milan vers la fin du mois de mai. Les noces furent célébrées le 5 juin suivant. Il y eut des fêtes brillantes; Barnabo voulut montrer à tout le monde sa puissance et ses richesses, et imprimer la terreur aux confédérés. Froissard et Pétrarque assistèrent à ces fêtes sans se connaître. Pétrarque fut admis à la table des princes.

Cependant l'empereur d'Allemagne s'avançait à la tête

1. Raynaldi.

d'une armée nombreuse. Il aurait pu réprimer l'insolence de Barnabo s'il avait montré un peu de résolution. Les électeurs de Saxe et de Bavière, l'archiduc d'Autriche, les marquis de Moravie et de Misnie, une foule de seigneurs et d'évêques avaient joint leurs troupes aux siennes. Le 5 mai, les Impériaux arrivèrent à Conegliano. Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, vint s'entendre avec l'Empereur sur les opérations de la guerre. Le 12 juin, l'armée impériale s'établit à Figheruolo, dans le territoire de Ferrare. C'est là que l'armée pontificale, sous les ordres du cardinal Anglic, ainsi que l'armée de la reine Jeanne, vinrent joindre les Impériaux.

L'Empereur avait sous ses ordres trente mille cavaliers et une nombreuse infanterie [1]. Barnabo voulut gagner du temps, soit pour lasser la patience des impériaux, soit pour mieux se préparer à la guerre. Il demanda la paix. Pétrarque la négocia. Le 29 mai, il vint de Padoue à Pavie recevoir les instructions de Galéas Visconti [2]. Comme le cardinal Anglic était chargé de la conduite de cette guerre, Galéas lui députa Pétrarque. C'était un piége que les Visconti tendaient au cardinal. Anglic se garda d'y tomber. Il refusa d'entendre le poëte, et la guerre continua. Barnabo tâcha alors de gagner l'Empereur. Il n'y réussit que trop, et les fautes nombreuses que ce prince commit dès le début de cette campagne firent manquer une entreprise qui devait avoir les plus heureux résultats pour la paix de l'Église et le bonheur de l'Italie.

L'empereur Charles IV aimait l'Église, respectait le Pontife romain. Il eût été un autre Charlemagne, il eût dirigé tous les événements de son siècle si les bonnes intentions suffisaient pour faire les grands princes; mais Charles était faible et irrésolu. Il devinait par instinct les devoirs qu'il

1. *Chronique de Rimini.*
2. *Mémoires de Sade*, t. III

avait à remplir. Son cœur était bon, mais son esprit n'était pas assez élevé pour former de grands desseins. Sa vie fut un long enchaînement de fautes. C'était surtout pendant la guerre et sur les champs de bataille que sa faiblesse apparaissait. Là où une résolution prompte sauve tout, il était le plus irrésolu des hommes. Au lieu de former un plan quelconque et de le suivre, il allait comme à l'aventure. Il perdait tout et finissait par se perdre lui-même.

De Figheruolo, il se porta sur le territoire de Vérone et mit le siége devant la petite ville d'Ostiglia[1]. Il éprouva de la résistance, se découragea, leva le siége et vint subitement avec toutes ses forces camper au pied de la forteresse que Barnabo avait élevée dans le Mantouan. Il donna plusieurs fois l'assaut. Mais les troupes de Barnabo le repoussèrent toujours avec perte. Dans cette partie de l'Italie, le Pô coule entre deux digues fort élevées. La fonte des neiges ayant fait grossir le fleuve, les impériaux eurent la malheureuse idée de couper les digues pour inonder la forteresse. Les soldats de Barnabo comprirent le dessein des impériaux, et détournèrent les eaux sur le camp, qui fut inondé. En même temps, Can de la Scala fit couper les digues de l'Adige, et toute la plaine fut ensevelie sous les eaux. Les impériaux se débandèrent et prirent la fuite. Ils ne purent se rallier que dans la plaine de Vérone qu'ils ravagèrent. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette guerre, c'est que l'Empereur, ne pouvant avoir raison de ses ennemis, se tourna contre ses alliés. Il tombe à l'improviste, avec toutes ses forces, sur Mantoue, la livre aux flammes et au carnage. Après cet acte incompréhensible, Charles commit une lâcheté impardonnable.

A l'insu du Pape et des autres confédérés, il conclut avec Barnabo une trêve équivalant à une paix définitive, licencia

1. Muratori, *Annales d'Italie.*

une partie de ses troupes, quitta Mantoue presque en fugitif, et se rendit à Lucques en passant par Modène et Bologne, sans doute pour rançonner les villes de Toscane et en tirer l'argent nécessaire à l'entretien de ses troupes. Sa conduite fut blâmée de tous les hommes de bon sens. On l'accusa, dans toute l'Italie, d'avoir sacrifié les intérêts de l'Église et ceux des alliés.

Barnabo devina que Charles avait besoin d'argent. Il lui en offrit, et les hostilités cessèrent. L'Empereur quitta la Lombardie et prit la route de Rome. Pendant tout son voyage, il montra la même cupidité, il avilit la dignité impériale et rendit sa personne méprisable. Le doge de Pise, Jean de l'Agnello, s'était rendu à Lucques pour le recevoir. La tribune où le doge s'était placé pour voir les jeux s'étant écroulée, le bruit de sa mort se répandit aussitôt à Pise. Le peuple prit les armes, renversa le gouvernement, obligea les fils de Jean de l'Agnello à fuir. L'Empereur accourut à Pise pour mettre fin aux troubles. Mais, quand les portes de la ville lui furent ouvertes, il ne songea qu'à ses propres intérêts, et leva sur les principaux citoyens une contribution de douze mille florins d'or. Le succès lui donna de l'audace. Il voulut rançonner Florence, et chercha querelle à ses habitants au sujet de Volterra et de quelques forts qu'il avait enlevés aux Lucquois dans les guerres précédentes. Les Florentins répondirent à ses envoyés qu'ils le recevraient les armes à la main, s'il se présentait à leurs portes. C'était assez pour faire trembler ce fantôme d'empereur. Il n'insista plus. Mais, comme il lui fallait de l'or pour solder ses troupes, il mit en gage à Florence la couronne impériale pour la somme de seize cent vingt florins d'or. Ensuite il prit la route de Sienne, où des troubles venaient d'éclater[1].

La république était divisée en deux partis, le peuple et

1. Muratori, *Annales d'Italie.*

les nobles. Le parti du peuple expédia des courriers à l'Empereur pour l'appeler à son secours. Il envoya d'abord à Sienne Malatesta le Hongrois avec un corps de huit cents cavaliers. Malatesta abolit le gouvernement des nobles et plaça des hommes du peuple à la tête de la cité. L'Empereur, étant enfin venu à Sienne, abolit ce nouveau gouvernement, se déclara seigneur de la ville, et nomma Malatesta son lieutenant. Il avait fait de même à Lucques, où il avait établi Gauthier, évêque d'Augsbourg, son vicaire au temporel [1]. Les Siennois murmurèrent. Ils se fussent révoltés contre l'Empereur sans le Pape qui calma leur colère par ses lettres. Les Siennois s'apaisèrent, firent la paix avec Charles, lui donnèrent une forte somme d'argent, et rachetèrent la couronne impériale [2]. Après quoi, Charles entra dans les États de l'Église, et vint avec les restes de son armée joindre le Pape à Viterbe.

C'était la destinée d'Urbain V de voir échouer, par la faute des hommes dont il était obligé de se servir, les plus beaux projets qu'un Pape ait jamais formés. Il avait appelé l'Empereur à son secours. Il voulait l'opposer aux ennemis de l'Église et de l'Italie, et l'Empereur faisait avec eux, à son insu, une paix honteuse. Il espérait que la présence de Charles imprimerait la crainte à toute l'Italie et calmerait les troubles, et l'imprudent Empereur laissait partout où il passait des ferments de discorde. La révolte, les dissensions, la guerre signalaient sa présence. Urbain V suivait d'un œil inquiet la marche de l'Empereur. Il demandait aux événements s'il pouvait compter sur ce prince, sa dernière ressource; et quand il vit son impuissance et sa lâcheté, quand il sut que Barnabo le jouait, qu'à son approche toutes les villes se soulevaient, que les alliés de l'Église eux-mêmes ne pouvaient compter sur lui, il perdit sa der-

1. Muratori, *Annales d'Italie.*
2. Raynaldi.

nière espérance, il comprit qu'il ne devait compter sur personne, il entrevit le moment où, ne pouvant faire face à tant d'ennemis conjurés contre lui, il serait forcé de quitter l'Italie.

A mesure que l'orage se formait, ce Pontife tenait d'une main encore plus ferme le gouvernail de l'Église et prenait les mesures les plus sages pour la sauver quand la tempête éclaterait. La mort avait fait des vides dans les rangs du sacré collége. Tout récemment encore, le cardinal Capoccio était mort à Montefiascone d'une manière si édifiante, que le Pape et les cardinaux en furent attendris. Urbain V voulut remplir les vides du sacré collége. Il délibéra s'il fallait nommer des Français ou des Italiens. Après l'opposition que les cardinaux français lui avaient faite quand il vint d'Avignon à Rome, il eût choisi de préférence des Italiens pour faire prévaloir son idée, s'il n'avait eu déjà la pensée bien arrêtée de retourner en France. Mais il sentit que les temps n'étaient pas mûrs pour le rétablissement du saint-siége à Rome; il voulut donc que l'élément français continuât à dominer dans le sacré collége, afin d'éviter une scission entre les cardinaux et de maintenir la papauté en France jusqu'au moment où Dieu ferait luire des temps meilleurs pour son Église. C'est l'unique signification qu'on puisse donner à la promotion des cardinaux qui eut lieu à Montefiascone, le vendredi des Quatre-Temps, 22 septembre.

Le cardinal Guillaume Judicis, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie-in-Cosmedin, et le cardinal Étienne Alberti, du titre de Sainte-Marie-in-Campitegli, passèrent dans l'ordre des prêtres. Ensuite Urbain V fit dix cardinaux :

Philippe de Cabassole, l'ami de Pétrarque, issu de l'une des premières familles du Comtat. Il fut évêque de Cavaillon, partiarche de Jérusalem, administrateur de l'évêché de Marseille, enfin recteur d'Avignon pour Urbain V. Il reçut le titre des saints Pierre et Marcellin. Arnaud Ber-

nard, abbé de Montmajour, et patriarche d'Alexandrie. Urbain V le fit cardinal camerlingue de la sainte Église. Bernard de Bosquet, né à Cahors, auditeur de la chambre apostolique, puis archevêque de Naples, et cardinal-prêtre du titre des douze Apôtres. Simon de Langhan, archevêque de Cantorbéry, la gloire et la lumière de l'Église d'Angleterre. Il fut moine de l'ordre de saint Benoît, abbé de Westminster et trésorier du royaume, puis évêque de Londres, archevêque de Cantorbéry et grand chancelier du royaume. Urbain V le nomma cardinal-prêtre du titre de Sainte-Praxède. Jean de Dormans, évêque de Beauvais et grand chancelier de France, enfin cardinal-prêtre du titre des Quatre-Couronnés. Étienne de Poissy, évêque de Paris, fut cardinal-prêtre du titre de Saint-Eusèbe. François Tébaldeschi, Romain, était prieur de Saint-Pierre-aux-Liens. Urbain V le fit cardinal-prêtre de Sainte-Sabine et archiprêtre de Saint-Pierre. On l'appela le cardinal de Saint-Pierre. Il joua un rôle très-important le jour de l'élection d'Urbain VI. Pierre de Banhac, Limousin. Il appartenait à l'ordre de saint Benoît. Après avoir été abbé de Montmajour, il fut nommé à l'évêché de Castres. Il fut cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent-in-Damaso. Pierre d'Estaing, de l'illustre famille des Estaing, fut bénédictin, puis évêque de Saint-Flour, archevêque de Bourges, et enfin cardinal-prêtre du titre de Sainte-Marie-in-Trastevere. Le dernier fut Pierre Corsini, de l'illustre famille de ce nom. Il était né à Florence. Après avoir rempli la charge importante d'auditeur de la chambre, il fut nommé évêque de Volterra, puis évêque de Florence. Urbain V l'avait envoyé à l'Empereur, afin de le faire accéder à la ligue italienne. Pour le récompenser de ses services, Charles IV le nomma prince du saint-empire, et Urbain V cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent-in-Lucina [1].

1. Ciacconius.

Le nom seul des nouveaux princes de l'Église trahissait la pensée du Pape. Il prévoyait de grands malheurs pour l'Église. Privé de toute espèce d'appui en Italie, il chercha ailleurs des conseils et des soutiens. Il ne se borna pas à appeler autour de lui les hommes les plus éclairés de cette époque. Il honora de la pourpre sacrée les amis des rois de France et d'Angleterre, pour se concilier la faveur des deux monarques et en obtenir des secours. En même temps, le choix qu'Urbain V venait de faire indique clairement le désir qu'avait le Pape de maintenir la tiare parmi les Français et de quitter bientôt l'Italie.

Les Romains, qui furent dans tous les temps les plus perspicaces de tous les hommes, ne se méprirent pas sur les intentions secrètes d'Urbain V. Le choix qu'il venait de faire de tous ces cardinaux étrangers à l'Italie leur dévoilait sa pensée intime. Ils tentèrent auprès de lui une démarche hardie. Urbain V avait quitté Rome à l'approche de l'été et de la fièvre. La maladie qui avait menacé sa vie lui avait fait une nécessité de respirer un air plus pur que celui de Rome, et il était venu à Montefiascone rétablir sa santé chancelante. Les Romains ne respectèrent pas les graves motifs qui avaient poussé le Pontife à sortir de Rome. Ils voyaient avec peine le flot des pèlerins se porter sur Montefiascone, tandis que leur ville était privée de son plus bel ornement, le Pontife romain et sa cour. Ils osèrent envoyer une ambassade à Urbain V pour lui témoigner le désir qu'ils avaient de le voir à Rome et l'engager à y rentrer au plus tôt. Le Pape les écouta avec bienveillance et répondit par lettre aux Romains qu'il irait bientôt les voir. C'était le 1er octobre 1368[1]. Aussitôt il quitta Montefiascone, dont le château n'était pas assez splendide pour y recevoir l'Empereur et l'Impératrice avec les honneurs qui leur étaient dus, et vint habiter Viterbe.

1. Raynaldi.

Charles arriva aux premiers jours d'octobre avec l'Impératrice et toute l'armée. Il eut avec le Pape de nombreux entretiens où furent discutés les intérêts de l'Église et de l'Italie. Le Pape et l'Empereur prirent ensuite le chemin de Rome. Ils y entrèrent par la porte du château Saint-Ange. Urbain V était à cheval. L'Empereur allait à pied et tenait la bride du cheval du Pape. Il y avait beaucoup de grandeur dans l'humilité de Charles. On semblait voir la puissance temporelle ramenant l'Église à Rome et se montrant prête à la défendre. Ce spectacle eût été plus imposant si l'Empereur avait eu assez de force et d'énergie pour une pareille œuvre. Urbain V, au milieu des honneurs qu'on lui rendait, faisait briller sa modestie et son humilité. Il répétait sans cesse les paroles qu'il avait sur les lèvres en pareille circonstance : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* [1]. Les prélats et les cardinaux étaient ravis des honneurs que l'Empereur rendait au chef de l'Église. Le peuple venait en foule jouir de ce spectacle. L'union qui régnait entre les deux maîtres du monde l'étonnait et le transportait de joie. C'était le triomphe du saint-siége et de l'Église. L'héritier d'Henri IV et de Frédéric II conduisant le successeur de saint Grégoire VII et d'Alexandre III, quel spectacle et quelles leçons! Les outrages que les empereurs d'Allemagne avaient adressés au saint-siége furent lavés en ce jour.

Pourtant, il y eut des hommes qui ne comprirent pas cet événement. Un témoin oculaire, Coluccio Salutati, qui faisait partie de la suite du Pape, rapporte que les amis de la paix ne pouvaient se rassasier de voir le Pape et l'Empereur unis si étroitement, que d'autres cependant jetaient le blâme sur l'Empereur. Ils disaient que Charles avilissait la dignité impériale, qu'il agissait par faiblesse ou par hypocrisie. Les ennemis de l'Église tournèrent Charles en

1. Ms 4020.

dérision et condamnaient ouvertement sa conduite. « Pour « moi, reprend Coluccio[1], je ne me possédais plus en « voyant une chose que nos pères n'avaient jamais vue, et « que nous n'osions pas même espérer, le pontificat d'ac- « cord avec l'empire, la chair obéissant à l'esprit, la mo- « narchie de la terre soumise à la monarchie du ciel. »

Coluccio avait été adjoint par Urbain V à François Bruni sur la demande de celui-ci, qui avait en quelque sorte adopté le jeune écrivain. Pétrarque, avec qui François Bruni l'avait mis en rapport, ne pensait pas aussi sainement que lui.

L'armée de Charles qui suivait le Pontife, ces milliers de lances dont il était environné, devaient inspirer aux Romains du respect pour la puissance spirituelle et, à défaut, une crainte salutaire. C'est dans ce but qu'Urbain V, d'ailleurs si modeste, voulut entrer à Rome au milieu de cet appareil imposant. Or Pétrarque, toujours hostile au Pape et au saint-siége, ne sut pas comprendre ce que signifiait ce grand déploiement de forces. Il blâma la prudence d'Urbain V, il osa dire : « Le Pontife romain ne doit pas « venir à Rome à la tête d'une armée. L'autorité spirituelle « et la sainteté le défendent mieux que les glaives et les « cuirasses. Les armes des prêtres sont : la prière, les « larmes, le jeûne, la vertu, les bonnes mœurs, l'abstinence, « la charité, la condescendance, la douceur dans les actes et « dans les paroles. A quoi bon déployer tous ces drapeaux? « La croix de Jésus-Christ suffisait; les hommes la vénèrent, « les démons ne craignent qu'elle. Pourquoi le bruit des « clairons et des trompettes? c'était assez de l'*Alleluia*[2]. »

Pétrarque trahissait par ces paroles hardies le dépit de son âme. Il exprimait la pensée des Italiens inquiets et remuants, qui ont de tout temps attaqué le pouvoir tempo-

1. Lettre à Boccace.
2. Petrarque, édition de Bâle, fol. 1073.

rel du saint-siége. Il voulait que le Pape habitât Rome, que de là il étendît sa juridiction sur le monde entier, mais à la condition qu'il ne serait pas maître dans Rome, et qu'un autre, soit l'Empereur, soit le peuple, commandât pour lui. La venue de Charles en Italie déconcerta toutes ces théories. C'était une menace adressée à tous ceux qui auraient voulu troubler le Pape dans l'exercice de son autorité.

Le jour de la Toussaint, l'impératrice Isabelle fut couronnée solennellement dans l'église de Saint-Pierre. Enfin, l'Empereur ayant terminé toutes les affaires qui l'avaient amené à Rome, en sortit à la fin de l'année. Il prit la route de Sienne, où des troubles venaient d'éclater.

Les nobles s'étaient retirés dans leurs châteaux, les avaient fortifiés, et de là ils faisaient tous les jours des courses sur le territoire de Sienne, le ravageaient, empêchaient les convois d'arriver dans la ville et affamaient le peuple. Charles IV pouvait les attaquer dans leurs repaires et les exterminer. Il aima mieux négocier, et amena les nobles et le peuple à conclure une trêve qui ne fut pas longtemps gardée.

Cependant Charles commandait toujours dans Sienne. Malatesta le Hongrois et la puissante famille des Salimbeni gouvernaient en son nom, au grand déplaisir des nobles et du peuple. Le mécontentement était à son comble quand, le 18 janvier, le peuple s'attroupa sur la grande place de Sienne et se préparait à attaquer l'Empereur. Charles sortit de son palais pour combattre l'émeute. Il avait réuni à la hâte trois mille cavaliers; il se mit à leur tête et voulut dissiper les rassemblements. Le peuple exaspéré résista et combattit vaillamment. Une lutte terrible s'engagea dans les rues de Sienne. Le combat dura sept heures. Il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés. A la fin, la victoire resta au peuple. Malatesta et les Salimbeni furent obligés de sortir de Sienne.

L'Empereur se réfugia dans son palais avec ses troupes et s'y retrancha. Sa position était critique. Celle des Siennois ne l'était pas moins, leur prisonnier étant encore assez puissant pour leur faire beaucoup de mal. L'intérêt mutuel, qui est l'âme de tous les traités, poussa les Siennois et l'Empereur à faire la paix. L'Empereur pardonna aux Siennois, confirma tous leurs priviléges et quitta leur ville. De leur côté, les Siennois payèrent à l'Empereur, qui aimait l'argent, la somme de 5,000 florins. Ils s'engagèrent de plus à lui en donner encore 15,000 en trois payements. On fut satisfait de part et d'autre, ce qui est rare dans les traités de paix.

Charles marcha sur Lucques. Il eut de graves démêlés avec les habitants, qui calmèrent sa colère en lui payant 50,000 florins. Quand les Lucquois le virent si âpre au gain, ils ajoutèrent à cette somme 15,000 florins à la condition qu'il les délivrerait du joug des Pisans. Ce joug leur paraissait intolérable, soit que les Pisans aient traité Lucques en ville conquise, soit, ce qui est plus probable, que les Lucquois, avec la jalousie des villes italiennes du moyen âge, n'aient pu supporter l'autorité d'une cité rivale. Charles leur accorda ce qu'ils voulaient. Il détacha Lucques et son territoire de la république de Pise.

Après cet exploit, il menaça Florence pour en tirer de l'argent. Florence paya, et l'Empereur la laissa en paix [1]. Il retourna en Allemagne par Bologne et Ferrare, emportant de grandes sommes d'argent qu'il avait extorquées aux villes de l'Italie par des moyens plus dignes d'un condottiere que d'un empereur. On disait dans toute l'Italie qu'il avait mené avec lui, au lieu des aigles impériales, des harpies qui pillaient tout [2].

Ainsi fut terminée cette campagne qui pouvait être si

1. Muratori, *Annales d'Italie.*
2. Benvenuto d'Imola, *Commentaire de la Divine Comédie.*

utile à l'Église et à l'Italie si l'Empereur avait compris sa mission, s'il avait eu assez de cœur et d'élévation d'esprit pour mettre au service de l'Église l'armée qu'il commandait. Il conclut avec Barnabo, au nom du Pape et de tous les alliés, un traité de paix qui fut publié en Italie le 13 février 1369. Il promettait de ne plus attaquer Barnabo, et le duc de Milan devait faire démolir la forteresse qu'il avait élevée sur le territoire de Mantoue.

Barnabo avait joué l'Empereur. Sa politique astucieuse, l'or qu'il prodigua, les belles promesses qu'il fit, conjurèrent l'orage prêt à fondre sur lui, paralysèrent la bonne volonté des alliés et rendirent inutiles les forces dont l'Empereur disposait. Il profita de cette paix pour se préparer à envahir de nouveau la Romagne. Mais Dieu, qui se sert des méchants pour faire triompher ses desseins, rendit cette paix désastreuse très-utile à l'Église. Urbain V put opérer de grandes choses à Rome, y montra l'Église puissante et vénérée, et fit sentir au monde entier la bienfaisante influence de la papauté.

CHAPITRE XXI

Canonisation de saint Elzéar de Sabran. Urbain V approuve la règle de sainte Brigitte et réforme le Mont-Cassin.

La ville de Rome allait jouir d'un spectacle qu'elle n'avait pas vu se reproduire depuis la mort de Boniface VIII. Saint Louis, roi de France, avait été canonisé par ce Pontife. Le premier qui devait recevoir cet honneur après lui était encore un Français et le père spirituel d'Urbain V. Elzéar de Sabran avait tenu Urbain V sur les fonts sacrés ; il fit à son sujet une prophétie que l'événement réalisa. Urbain V étant devenu grand dans le monde, comme saint Elzéar l'avait annoncé, se souvint de ce qu'il devait à ce saint personnage. Il voulut augmenter sa gloire dans le ciel et lui rendre sur la terre les honneurs suprêmes en le plaçant sur les autels.

Elzéar était digne de ces honneurs par les vertus héroïques qu'il avait pratiquées. Il était né en 1286 de la puissante famille des Sabran, l'une des premières de la Provence et du royaume de Naples, alors unis sous un même sceptre. Dès l'enfance il fit éclater sa vertu et se distingua comme tous les saints par un grand amour pour les pauvres.

A l'âge de treize ans, il épousa à Marseille Delphine de Glandèves, illustre par sa piété plus encore que par sa noblesse. Ces deux époux prirent une résolution héroïque et, le premier jour de leur mariage, se proposèrent pour modèle dans leur union la mère sacrée du Sauveur et son chaste époux. Ils gardèrent toute leur vie la virginité dans le mariage et répandirent autour d'eux le parfum des plus sublimes vertus. Elzéar mourut à Paris en odeur de sainteté, l'an 1323.

Son corps fut porté à Avignon, puis à Apt. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles. L'évêque d'Apt et son peuple prièrent Jean XXII de mettre au nombre des saints cet illustre confesseur. Sous le Pape Clément VI, les miracles devenant plus fréquents, les évêques firent une demande collective et supplièrent le Pape d'accorder au serviteur de Dieu les honneurs de la canonisation. Les deux évêques d'Apt et de Sénez furent nommés postulateurs de la cause. Clément VI accueillit cette demande et députa les deux évêques d'Usez et de Carpentras ainsi que l'abbé de Saint-Ruf à l'examen de cette cause. En 1341, les trois commissaires commencèrent les procédures. Ils vinrent à Apt, établirent leur tribunal dans l'église des Frères Mineurs et entendirent les témoins. Sainte Delphine et sa sœur vivaient encore. On leur fit subir un long interrogatoire.

Quand les informations furent terminées, les trois commissaires scellèrent le livre du procès et le présentèrent au Pape Clément VI en plein consistoire (1342). Ce procès était divisé en trois parties : 1° la vie et les vertus de saint Elzéar ; 2° ses miracles ; 3° la renommée de sa sainteté et la vénération du peuple. (On le voit encore au Vatican [1].)

Clément VI chargea deux cardinaux de l'examen du

1. Ms. 4018.

procès. Mais il mourut peu de temps après et ne put terminer cette affaire. La guerre et les malheurs des temps ne permirent pas au Pape Innocent VI de la reprendre. L'honneur en était réservé à Urbain V. Il se servit des procédures faites sous Clément VI. Comme elles étaient trop volumineuses pour qu'il pût les examiner lui-même, il en fit faire un petit abrégé dont il se servait pour chercher les pièces les plus importantes dans le dossier. Enfin, après un long examen, il déclara, au mois d'août 1368, qu'il avait le projet de procéder à la canonisation du serviteur de Dieu. De tous côtés on se prépara à la fête. Les parents du saint accoururent à Rome pour jouir d'un spectacle si consolant.

Par un sentiment de délicatesse aisé à comprendre dans une âme aussi élevée, Urbain V voulut qu'un membre de la famille des Sabran commandât dans Rome tandis qu'il canoniserait saint Elzéar. Il nomma donc sénateur, pour l'année 1369, Louis de Sabran, comte d'Ariano, neveu du serviteur de Dieu[1]. Enfin il prononça, le 15 avril 1369, le décret de canonisation au milieu des cérémonies les plus imposantes. Comme si ce n'était pas assez de tant d'honneurs accordés au serviteur de Dieu, il voulut faire le premier l'éloge public de saint Elzéar, et, le même jour, il prononça un panégyrique qui émut tous les assistants. Il fixa sa fête au 27 septembre, jour de sa mort. Les événements qui remplirent cette année et la suivante l'empêchèrent de publier la bulle de canonisation. Grégoire XI le fit au commencement de son pontificat, le 5 janvier 1371.

Urbain V eût voulu accorder le même honneur à sainte Delphine et unir dans une fête commune les deux époux qui furent unis si étroitement par la vertu. Déjà, en 1363, au mois de mars, il avait chargé l'archevêque d'Aix ainsi que les évêques de Vaison et de Sisteron de commencer

1. Vitale.

les procédures[1]. Cette affaire traîna en longueur. Mais les peuples unirent dans leur vénération le culte de sainte Delphine à celui de son époux, et, comme l'un et l'autre appartenaient au troisième ordre de saint François, les Frères Mineurs ont célébré le même jour la fête de saint Elzéar et celle de sainte Delphine. Les Papes approuvèrent plus tard ce culte.

Tandis qu'il inscrivait dans le catalogue des saints le comte de Sabran, Urbain V approuvait le nouvel institut qu'avait fondé une femme venue à Rome du fond de la Suède, sainte Brigitte. Son histoire est trop mêlée à celle d'Urbain V pour qu'on puisse la passer sous silence.

Femme unique dans les annales de l'Église, sainte Brigitte avait reçu de Dieu un cœur mâle et capable des plus grands desseins. Elle fut l'instrument dont le ciel se servit pour réformer les mœurs dans le siècle le plus corrompu qu'ait vu l'Église. Elle aida puissamment les deux Pontifes Urbain V et Grégoire XI dans leurs projets de réforme, et plus d'une fois elle leur donna de sages conseils. Elle fut comme une prophétesse suscitée de Dieu pour instruire les peuples, les réveiller de leur assoupissement, les effrayer par la crainte du sombre avenir dont elle soulevait le voile. Ferme et austère, elle ne présente dans ses écrits que des images terribles. On pourrait l'appeler le Jérémie du quatorzième siècle.

Elle sortait de la famille des rois de Suède. Elle naquit en 1304. Dieu fit un miracle pour la sauver quand elle était encore dans le sein de sa mère. Sa mère voyageait sur mer. Le navire qui la portait fut assailli par une violente tempête et alla se briser sur un rocher. La plupart des voyageurs périrent. Mais la mère de Brigitte échappa au naufrage. Elle se trouva sur le rivage sans s'expliquer comment. Le ciel le lui révéla la nuit suivante. Une

1. *Regeste*, t. II.

dame revêtue d'habits étincelants de blancheur lui apparut et lui dit : « Si tu as été sauvée du naufrage, tu le dois à « l'enfant que tu portes. Élève-le dans l'amour de Dieu; « c'est Dieu qui te l'a donné. » A l'âge de sept ans, Brigitte vit un jour devant son lit un autel, et sur l'autel la très-sainte Vierge assise et jetant autour d'elle un éclat céleste. Notre-Dame tenait aux mains une couronne. Elle dit à l'enfant : « Brigitte, viens ici. » Brigitte courut à l'autel. « Veux-tu, lui dit la Mère de Dieu, veux-tu cette cou-« ronne? » Et comme l'enfant répondit affirmativement, elle lui en ceignit le front, et la vision disparut.

A l'âge de douze ans, Brigitte eut la douleur de perdre sa mère. Une de ses tantes la recueillit dans sa maison. Sa tante entra une fois pendant la nuit dans sa chambre. Elle la trouva prosternée à terre devant une croix. Elle trouva mauvais qu'elle eût ainsi quitté son lit, voulut la punir et fit apporter des verges pour la battre. Mais à mesure qu'elle frappait, les verges s'en allaient en morceaux. Pleine de frayeur, elle dit à l'enfant : « Brigitte, « qu'avez-vous fait? vous aurait-on enseigné des prières « magiques? » La jeune fille se mit à pleurer et répondit à celle qui lui tenait lieu de mère : « Ma bonne dame, je « suis descendue de mon lit pour louer celui qui ne cesse « de me venir en aide. — Et qui est cet homme? — « C'est le crucifié que j'ai vu il y a quelque temps. » Cette réponse calma sa tante, qui l'aima de plus en plus. L'année suivante, Brigitte épousa un jeune seigneur, Ulfo. Elle eût préféré garder la virginité. Mais elle ne voulut pas contrarier les plans de sa famille, et donna comme à regret son consentement à cette union. Les deux époux gardèrent la chasteté pendant deux ans. Ils eurent ensuite plusieurs enfants, entre autres sainte Catherine de Suède.

En 1344, Brigitte resta veuve. L'Époux céleste, qui voulait seul avoir son cœur, la sépara de celui qu'elle aimait et se communiqua à elle avec plus d'intimité. Pleine de mé-

pris pour les choses de la terre, elle renonça à ses biens, à sa patrie, à tout, pour ne s'occuper que des choses de Dieu. Obéissant à l'inspiration divine, elle vint à Rome deux ans après avoir perdu son époux. Elle y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1373.

La prière, le soin de ses enfants, la visite des basiliques et des lieux consacrés par le sang des martyrs, occupaient tout son temps. C'est à Rome qu'elle reçut la plupart des faveurs spirituelles qui ont illustré sa vie. Un jour qu'elle était allée à Saint-Paul-hors-les-Murs, comme elle priait avec ferveur devant le crucifix qui est dans l'une des chapelles du transept, l'image sainte parut s'animer et lui adressa la parole.

Pendant le jubilé de 1350, Rome était au pouvoir de quelques misérables qui se livraient à tous les excès, comptant sur l'impunité de leurs crimes. Les femmes ne pouvaient sortir de leurs maisons. Sainte Brigitte défendit à sainte Catherine, qui était fort belle, d'aller aux basiliques sans une nombreuse compagnie. La jeune fille en ressentit une vive douleur et regretta sa patrie. Pour la consoler, sa mère lui permit d'aller à Saint-Sébastien avec quelques dames romaines gagner l'indulgence du jubilé. Un seigneur romain, qui avait conçu une vive passion pour Catherine et voulait l'enlever, se cacha dans les vignes qui bordent la voie Appienne, et l'attendit avec les hommes de sa suite. Mais au moment où Catherine approchait, une biche se présenta tout à coup au milieu du chemin. Les compagnons du comte se mirent aussitôt à sa poursuite, et Catherine leur échappa. Une autre fois, le jour de Saint-Laurent, le comte alla se mettre en embuscade pendant la nuit auprès de l'église de Saint-Laurent-hors-les-Murs où Catherine devait se rendre. Au point du jour, Catherine sortit de Rome avec sa mère et passa devant le comte qui ne l'aperçut point. Dieu l'avait frappé de cécité. Il reconnut son crime, en demanda pardon à sainte Brigitte qui le

guérit. Le comte raconta lui-même ce miracle au Pape Urbain V[1].

Sainte Brigitte eut beaucoup de révélations qu'elle dicta à son confesseur en langue vulgaire. Celui-ci les traduisit en latin. Ces révélations furent reconnues et approuvées par le concile de Bâle. Les pères de ce concile, y trouvant certaines paroles difficiles à entendre, chargèrent le maître du sacré palais, Torquemada, de les examiner. Le théologien, après un examen sévère, déclara devant le concile que ces révélations ne renfermaient rien de contraire à la saine doctrine, qu'il n'y avait rien trouvé qui pût offenser les oreilles pieuses. Le concile approuva dans ce sens les paroles de la sainte. Dans la collecte de la fête de cette sainte, on lit : *Deus, qui beatæ Birgittæ per Filium tuum unigenitum secreta cœlestia revelasti* : « O Dieu qui avez révélé à la bienheureuse Brigitte les secrets du ciel par votre Fils unique. »

Cependant ces révélations et celles des autres saints qui ont eu, comme Brigitte, des communications avec Dieu, n'ont pas l'autorité des articles de foi, quoique l'Église les ait approuvées. Il faut y apporter seulement l'assentiment qu'on donne aux faits probables, assentiment qu'on désigne sous le nom de croyance pieuse[2].

Benoît XIV en donne cette raison convaincante, que les révélations quelquefois sont contraires à un point historique ou se contredisent entre elles. Ainsi, dans les révélations de sainte Catherine de Pazzi on voit que Notre-Seigneur fut crucifié au moyen de trois clous, tandis que les révélations de sainte Brigitte en indiquent un de plus[3]. « Les révélations privées, ajoute le même Pape, ne

1. *Vies de sainte Brigitte et de sainte Catherine*, par Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal.

2. Dom Guéranger, cinquième article sur Marie d'Agréda.

3. *De Canonizatione*, lib. II, c. XLII

« sont pas proposées à l'Église entière, mais à une seule « personne en particulier, quand même cette révélation « aurait pour but le bien commun de l'Église. En matière « de controverse, on ne peut jamais s'appuyer sur les révé- « lations[1]. C'est pourquoi, conclut le même Pape, on peut, « sans offenser la foi catholique, refuser de croire à ces « révélations et s'en écarter, pourvu qu'on le fasse avec « modestie, avec de justes raisons et sans aucune espèce « de mépris pour la personne du saint. »

C'est avec cette réserve respectueuse, dont parle Benoît XIV, qu'on doit accepter les révélations de la sainte touchant Urbain V. Sainte Brigitte se montre un peu sévère dans la manière dont elle apprécie les actes de ce grand Pontife. Elle le représente en purgatoire, expiant ses désobéissances et sa faiblesse, tandis que Dieu illustrait son tombeau par des miracles innombrables. Or, entre les paroles de la sainte et les miracles d'Urbain V, il n'est pas difficile de se prononcer. Dieu n'aurait pas glorifié de cette manière un homme qui expiait ses fautes dans le purgatoire. Ce sont ces principes, c'est la modestie et la prudence avec laquelle on doit accueillir les révélations des saints, qui déterminèrent sans doute Urbain V à préférer son jugement particulier aux révélations de sainte Brigitte, quand il reprit le chemin d'Avignon.

C'était seulement lorsqu'il s'agissait du gouvernement général de l'Église qu'Urbain V acceptait avec réserve les révélations de sainte Brigitte. Dans les autres cas, il recevait avec soumission les ordres qui lui venaient du ciel par cet intermédiaire.

Brigitte eut une vision. Notre-Seigneur lui ordonna de fonder un nouvel institut. Il donna lui-même la règle que les religieuses devaient suivre et indiqua la ville où le premier monastère serait établi. C'était la petite ville de

1. *De Canonizatione*, lib. III, cap. ult.

Wadstena, en Suède. Cette règle devait être soumise à l'approbation du Pape. Urbain V accueillit avec beaucoup de douceur la servante de Dieu, approuva la nouvelle règle, et l'Église fut enrichie d'une nouvelle famille de religieux. Encouragée par cette approbation, sainte Brigitte travailla avec ardeur à l'établissement de son ordre, qui de Wadstena se répandit dans tout le reste de la Suède, ainsi qu'en Allemagne, en Italie et en Espagne.

On appela le nouvel institut l'ordre du Sauveur. Chaque monastère était soumis à l'évêque. Suivant les règles canoniques, on ne pouvait faire aucune fondation nouvelle sans la permission du Pape. Il y avait dans chaque monastère, pour figurer les treize apôtres et les soixante-douze disciples, soixante religieuses et treize prêtres vivant dans une habitation séparée. Les prêtres portaient sur leur manteau une croix rouge. Il y avait encore quatre diacres en l'honneur des quatre docteurs de l'Église latine. Ils portaient sur leur manteau un cercle blanc qui exprimait la profonde sagesse des quatre docteurs. Enfin, huit frères marqués d'une croix blanche, emblème d'innocence, servaient les prêtres et les diacres. L'abbesse était élue par tout le monastère sur la présentation de l'évêque. Les religieuses obéissaient à l'abbesse pour honorer la très-sainte Vierge dont celle-ci tenait la place sur la terre. Les prêtres faisaient le service divin dans la chapelle du monastère. C'est parmi eux que l'abbesse choisissait le confesseur de ses religieuses. Ainsi tout était symbolique dans cet ordre, qui édifia longtemps l'Église universelle, et l'édifie encore dans le petit nombre de villes où il n'a pas cessé d'exister.

A la même époque commençait à Foligno la première réforme de l'ordre de saint François. Dieu, qui emploie les instruments les plus faibles pour opérer les plus grandes choses, jeta les yeux sur un pauvre religieux dont tout l'extérieur paraissait méprisable, et l'anima de son esprit. Après la dispersion de sa communauté, il se retira sur le

mont Cesi, dans un monastère de son ordre. Il voulait observer la discipline régulière ; mais les autres frères, qui étaient fort relâchés, le persécutèrent. Il s'en sépara et vint s'enfermer près de Foligno, dans une tour où l'on emprisonnait les malfaiteurs. Il y mena la vie ascétique, ignoré des hommes, mais connu de Dieu et de ses anges qui venaient souvent s'entretenir avec lui. Une nuit, la tour parut tout en feu. Les habitants de Foligno crurent voir un incendie. Ils vinrent en foule pour éteindre les flammes. Mais ils ne trouvèrent dans la tour que le saint en prière. Ce miracle fut bientôt divulgué partout. La renommée de sainteté que le frère Paulet s'était faite lui attira de nombreux disciples, et il put élever dans un désert peu éloigné le premier monastère de la stricte observance. Le général des Frères Mineurs approuva le frère Paulet et lui donna la direction de plusieurs monastères dans la province de Saint-François. Les Frères Mineurs murmurèrent, voulurent faire passer leur général pour fraticelle. Ils l'accusèrent devant le Pape, qui fut sur le point de le suspendre. Le provincial, l'évêque de Narni, ainsi que le cardinal Marc de Viterbe, appuyèrent secrètement les Frères Mineurs ; mais le général avait un ami zélé dans Pétrarque. Le poëte prit sa défense, et s'adressa directement au Pape dont il connaissait la droiture et la bonté de cœur. Il lui cita l'exemple de tant de saints calomniés, lui montra l'Italie entière et saint François lui-même intercédant pour le général, lui peignit ce religieux comme un homme d'un grand esprit et d'une vertu rare [1]. Il parla si bien qu'Urbain V rendit ses bonnes grâces au général, le maintint au gouvernement de son ordre, confirma tous ses actes, et fut ainsi le premier Pape qui approuva la réforme des Frères Mineurs [2].

1. *Seniles*, lib. XI, epist. xi.
2. *Histoire des ordres religieux*, t. V; Walding, t. VIII.

Urbain V ne pouvait oublier l'ordre de saint Benoît dont il était membre. Pour faire revivre l'ancienne discipline, il travailla à réformer le monastère qui était le premier de l'ordre, puisque saint Benoît y avait établi sa demeure et en avait fait comme le centre de tous les autres.

Quand le Pape Innocent VI l'avait envoyé à Naples, il s'était arrêté au Mont-Cassin. Les ruines du monastère et les mœurs relâchées de ses religieux lui arrachèrent des larmes. Il promit, s'il avait un jour dans l'Église quelque pouvoir, de faire refleurir la discipline et les lettres dans l'antique asile de la science et de la piété. Quand il fut Pape, il se souvint de son vœu. Il fit d'abord rendre au monastère toutes ses franchises, supprima le siége épiscopal que ses prédécesseurs avaient érigé au Mont-Cassin, et plaça de nouveau le monastère et son territoire sous l'autorité de l'abbé. Ensuite il consacra les grands revenus du Mont-Cassin à relever les cloîtres et les cellules qui étaient en ruine. Le premier pas à faire dans la réforme des ordres religieux, c'est d'y établir la régularité extérieure, une honnête aisance, une modeste propreté. Urbain V procéda d'après ces principes.

Quand le monastère fut sorti de ses ruines, il voulut y établir une communauté édifiante. Les moines ignorants ou indisciplinés furent chassés ou versés dans les autres monastères. Les religieux les plus fervents de tout l'ordre furent appelés au Mont-Cassin. Il en vint de tous les pays. On semblait voir le peuple juif revenant de la captivité de Babylone pour relever les murs de Jérusalem.

Mais ces mesures pleines de sagesse ne parurent pas suffisantes au prudent Pontife. Les meilleures communautés se relâchent si elles n'ont pas à leur tête des chefs capables de les gouverner. Urbain V fit donc chercher dans tous les monastères de son ordre un homme pieux, austère, aimant l'étude, pénétré des saintes traditions de la grande famille de saint Benoît, qui pût entrer dans sa pensée et

achever son œuvre. Soit que le Pontife exigeât trop de grandes qualités, soit que l'ordre de saint Benoît fût partout relâché, tous les efforts du Pape demeurèrent impuissants, et son œuvre eût péri avec lui. Mais il chercha parmi les *Moines Blancs* l'homme qu'il ne pouvait trouver parmi les *Moines Noirs*, et un religieux camaldule offrit toutes les garanties qu'exigeait le Pontife. Prudent, réglé dans tout son extérieur, aimant l'étude et la prière, le frère André, c'était son nom, parut éminemment propre à faire sortir le Mont-Cassin de ses ruines. Mais la modestie, compagne ordinaire de l'esprit et de la vertu, fit d'abord refuser au frère André la charge qu'on lui imposait. Le Pape le fit comparaître en sa présence. Le religieux allégua toutes sortes de raisons pour décliner l'honneur qu'on voulait lui faire. Mais plus il mit de persistance dans son refus, plus il donna au Pontife une haute idée de sa vertu. Urbain V exigea que le moine lui obéît. Le frère André accepta le fardeau, partit pour le Mont-Cassin, gouverna avec tant de prudence cette illustre abbaye, qu'elle reprit en peu de temps son ancienne gloire [1].

De là serait sortie la réforme de tout l'ordre bénédictin, peut-être même celle de l'Église entière, si le grand schisme et les guerres qui en furent la suite n'étaient venus troubler la paix de cette heureuse solitude.

C'est ainsi qu'Urbain V aimait ses frères. Il ne se contentait pas de relever leurs monastères, de les enrichir de reliques, d'indulgences et de priviléges, d'honorer de la pourpre romaine quelques-uns d'entre eux. Il entreprit de les réformer, sachant qu'une vie pure et une discipline sévère sont le plus bel ornement de l'ordre monastique et deviennent comme les sources fécondes d'où sortent les grands hommes et les grandes choses. Là où la règle est souveraine, où règnent le silence et la piété, l'étude fleurit, les

1. Bouquet.

questions les plus ardues de la science divine sont abordées franchement, les vieilles annales sont explorées, et des trésors d'érudition et de doctrine s'amassent pour l'instruction et l'édification du monde. Au contraire, dans les monastères où la ferveur ancienne a disparu, la dissipation s'empare de l'esprit et du cœur, la vie monastique s'éteint. Le corps est au milieu du cloître, mais l'esprit erre oisif parmi les sollicitudes mondaines. On n'écrit plus, on ne lit plus, on ne pense plus. Les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur se répandent dans le cloître, et ceux qui devaient consoler l'Église par leurs vertus et leurs travaux en font quelquefois la honte et le déshonneur, deviennent pour elle un sujet continuel de soucis, de troubles, d'amertume. C'est pourquoi Urbain V s'appliqua surtout à faire revivre dans les monastères l'ancienne discipline Déjà il avait rétabli la pureté de la règle primitive à Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Victor, qui étaient, après Cîteaux et Cluny, les deux centres les plus célèbres de la grande famille bénédictine. Quand il fut Pape, il réforma la première abbaye de l'ordre, afin que la vie, se répandant du chef dans les membres, ranimât ce grand corps qui a fait, dans tous les siècles, des choses si grandes, et a rendu des services immenses aux lettres, aux sciences, à l'Église, à la société civile elle-même.

CHAPITRE XXII

L'empereur de Constantinople arrive à Rome. Les Grecs se réunissent à l'Église. La Bosnie, l'Albanie, la Moldavie et la Valachie reviennent à la foi catholique. Le patriarche des Nestoriens abjure l'hérésie. Missionnaires envoyés aux Jacobites, aux Géorgiens et aux Tartares. Lettre d'Urbain V à Tamerlan, grand khan des Tartares.

La réforme des ordres religieux et les soucis du gouvernement n'empêchaient pas Urbain V de s'occuper de l'Église orientale. Il exhortait constamment les Grecs par ses lettres et par ses envoyés à revenir à l'unité. Jean Paléologue se laissa persuader. Il se mit en route pour l'Italie avec l'impératrice Hélène Cantacuzène, une foule d'évêques, de seigneurs et de moines. Il fit son entrée à Rome au commencement de l'année (1369). Le Pape et les cardinaux lui rendirent de grands honneurs et le traitèrent avec la même distinction que l'empereur d'Allemagne. Il y eut cependant quelque différence dans le cérémonial, le Pape ayant voulu que l'empereur d'Occident fût reçu avec plus de magnificence.

L'empereur Jean Paléologue se mit aussitôt en rapport avec les cardinaux chargés de recevoir son abjuration. On dissipa ses derniers doutes, on s'assura de la sincérité de ses convictions. Urbain V voulut avoir lui-même quelques entretiens avec l'empereur. Pendant le séjour que Jean Paléologue fit à Rome, ils vécurent dans une intimité parfaite. Quelquefois l'empereur venait au Vatican sans être attendu, à l'heure où le Pape prenait ses repas. On lui préparait aussitôt une table séparée, et ils prenaient tous les deux ensemble leur repas, s'entretenant des choses de Dieu. Jean Paléologue ne pouvait se rassasier d'entendre le Pontife. Il disait qu'il préférait ces repas simples et pauvres aux somptueux festins qu'on lui servait au milieu du tumulte et des pompes mondaines[1].

L'empereur passa tout l'été à Rome. Enfin, le 8 octobre 1369, il abjura le schisme dans l'église du Saint-Esprit, entre les mains des cardinaux Guillaume Sudre, évêque d'Ostie, Bernard de Bosquet, François Tébaldeschi et Renaud des Ursins. Les témoins furent le cardinal Nicolas de Ressa, l'archevêque d'Auch, les évêques de Fréjus, d'Arezzo et de Marsi, quelques prélats de la cour romaine et les seigneurs que Jean Paléologue avait amenés avec lui. Deux interprètes traduisaient en latin ce que l'empereur disait en grec. Jean Paléologue, dans sa profession de foi, confessa la divinité de Jésus-Christ, l'union des deux natures dans la personne de Jésus-Christ et tous les autres articles du symbole catholique. Puis, il déclara qu'il croyait à l'existence du purgatoire, à la résurrection de la chair, à l'efficacité des sept sacrements ; il reconnut le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, la primauté de l'Église romaine et l'autorité du Pape sur les évêques et les patriarches eux-mêmes[2].

1. Ms. 4020.
2. Raynaldi.

On dressa une formule de profession de foi que l'empereur souscrivit.

Ce grand acte accompli, le Pape admit l'empereur à la communion catholique, et le dimanche suivant, 21 octobre, Urbain V étant sorti du Vatican vint s'asseoir sur le trône qu'on lui avait préparé au haut de l'escalier qui menait au portique de Saint-Pierre. Il était revêtu de tous les insignes du pontificat. Les cardinaux et les évêques environnaient son trône. Jean Paléologue se prosterna trois fois, suivant l'usage, devant le Pontife. Enfin, s'étant relevé, il fut admis au baiser des pieds sacrés, de la main et de la bouche. Le Pape le prit ensuite par la main et tous les deux entrèrent dans la basilique au chant de l'hymne ambrosienne. Le Pape célébra la messe. L'empereur y assista avec beaucoup de piété et renouvela, pendant le saint sacrifice, la profession de foi qu'il avait déjà faite, déclarant que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, que le Pontife romain était le chef de tous les catholiques [1].

Cet acte combla le Pape de joie. Il y vit une garantie pour l'avenir. Il crut que les Grecs et les Latins, unis par la même foi, ne formeraient à l'avenir qu'un seul peuple et s'uniraient contre l'ennemi commun. Il exprima sa joie dans une lettre encyclique qu'il adressa à tout le monde chrétien.

La république de Venise possédait l'île de Candie et d'autres points importants dans l'Orient. Ses flottes alimentaient Constantinople et pouvaient être d'un grand secours à l'empereur. Urbain V écrivit à André Contarini pour l'engager à secourir Jean Paléologue contre les Turcs qui menaçaient l'existence de l'empire. Dans cette belle lettre, il peint Jean Paléologue comme un autre Constantin dont la conversion peut avoir des résultats immenses.

1. Ms. 4026.

« Nous espérons, dit-il, qu'à l'exemple de Constantin, dont la conversion amena celle d'un peuple innombrable, Jean Paléologue, par son exemple et ses exhortations, ramènera au bercail du Seigneur un peuple infini qui est retenu dans le schisme et imbu des erreurs des Grecs[1]. »

Jean Paléologue étant sur le point de reprendre la route de Constantinople, Urbain V eut la pensée de lui donner les compagnies de routiers qui ravageaient l'Italie. Mais leur chef, Jean Hawkwood, ne voulut pas y consentir. Les routiers préférèrent la proie facile que les villes d'Italie leur offraient aux chances périlleuses des combats qu'il faudrait livrer à un ennemi longtemps victorieux.

Cependant Jean Paléologue put, avec l'aide d'Urbain V, réunir quelques soldats et former un petit corps d'armée qu'il s'apprêta à transporter en Orient. Le Pape demanda à la reine Jeanne, pour l'empereur et son armée, le passage sur ses terres. Ensuite il le recommanda au roi de Hongrie et pria ce prince de voler à sa défense avec l'armée qu'il avait réunie. Jean Paléologue quitta Rome fort content du Pape et des secours qu'il en avait reçus.

Les Grecs furent touchés de la bienveillance du Pontife. Ils ouvrirent les yeux à la vérité, reconnurent que leur salut ne pouvait venir que de Rome, que, parmi tous les princes de l'Occident, le Pape était le seul qui pouvait conjurer la ruine de l'empire. Ils revinrent en foule à l'unité[1]. Il est probable que la nation entière eût abjuré le schisme si Jean Paléologue avait persévéré dans la vraie foi. Urbain V encouragea toute la nation à renoncer au schisme dans une lettre qu'il lui écrivit de Rome le 8 mars 1370. Après avoir retracé la joie que la conversion de Jean Paléologue a causée à son âme, il s'écrie : « Oh ! si Dieu nous accordait cette grâce, que sous notre pontificat

1. Raynaldi.

l'Église latine et l'Église orientale pussent se réunir, après avoir été si longtemps séparées, nous fermerions volontiers nos yeux à la lumière et nous dirions avec le saint vieillard Siméon : *Maintenant, renvoyez en paix votre serviteur ; car mes yeux ont vu votre salut*[1]. »

Pour achever l'œuvre de l'union, on avait proposé au Pape la convocation d'un nouveau concile œcuménique. Urbain V avait trop de sagesse pour employer ce moyen. Les temps étaient difficiles, les routes peu sûres, les évêques pouvaient difficilement entreprendre de longs voyages. De plus, comme il le déclare dans cette lettre, il ne voulait pas qu'on remît en question et qu'on discutât dans une assemblée ce qui avait été décidé tant de fois dans les conciles précédents. Si des hommes réfléchis viennent à concevoir des doutes, il les engage à faire le voyage de Rome et à venir proposer au saint-siége les questions qui peuvent les arrêter[2].

Tout l'Orient s'ébranlait à l'exemple des Grecs. Le patriarche des Nestoriens, Marauze, vint de Mossoul à Rome. Le Pape l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée, l'instruisit, le sacra et le renvoya aux siens. La veuve d'Alexandre, prince de Valachie, engagea sa fille, l'impératrice des Bulgares, à imiter son exemple. Elle envoya plusieurs calices en or à Urbain V, qui lui écrivit pour la remercier du don qu'elle lui faisait et l'exhorter à ramener à la vraie foi une autre de ses filles qui était reine de Servie. Le prince de Moldavie Latzko rentra aussi dans le giron de l'Église. Pour amener la conversion de son peuple, il pria le Pape de faire de toute la Moldavie un diocèse qui serait détaché du diocèse d'Halicz, en Pologne, et d'ériger le siége épiscopal à Ceré, où déjà était un évêque schismatique. Urbain V accéda volontiers à ces pieux désirs. Il

1. *Régeste*, t. VIII.
2. *Ibid.*

chargea l'archevêque de Prague et les évêques de Cracovie et de Wladislas de procéder à l'érection du siége épiscopal. Dans la même lettre il ordonna aux trois délégués de nommer au nouveau siége un Frère Mineur de Cracovie d'une science et d'une piété remarquables[1]. La Bosnie et l'Albanie ne restèrent pas en arrière. Les prédications des Frères Mineurs y firent de nombreuses conversions. Trois princes d'Albanie, Stratimir, Georges et Balsa, abjurèrent le schisme et rentrèrent dans le sein de l'Église[2].

Le frère du ban de Bosnie, ayant embrassé la foi catholique, fut persécuté par le ban. Urbain V recommanda sa cause à Louis de Hongrie, et le pria de prendre sa défense. Il le consola lui-même dans une lettre touchante où il l'engageait à mettre en Dieu toute son espérance et à venir le rejoindre à Rome.

La Dalmatie était infectée d'hérétiques accourus de la Bosnie. Désireux de préserver ce pays des mauvaises doctrines, Urbain V recommanda fortement aux archevêques de Spalatro et de Raguse d'empêcher les fidèles de communiquer avec les hérétiques, de lancer l'anathème sur ceux qui refuseraient de leur obéir.

Ainsi, une vie nouvelle commençait à circuler dans ces vastes contrées de l'Orient. La foi catholique allait ranimer ces peuples que le schisme avait corrompus et affaiblis. Une race forte et puissante va être entée sur une race abâtardie. La Servie, l'Albanie, la Valachie, la Moldavie, opposeront une barrière inexpugnable aux musulmans quand le centre du schisme, Constantinople, sera tombé entre leurs mains. C'est Urbain V qui forma dans toutes ces provinces la génération d'où sortirent les Huniade, les Scanderberg et tous ces héros qui arrêtèrent les nouveaux barbares et sauvèrent l'Europe. Urbain V comprit qu'il

1. *Régeste*, t. VIII.
2. Raynaldi.

fallait former, autour du faible empire d'Orient qui s'écroulait, une barrière de cœurs catholiques pour le défendre ou du moins pour arrêter les envahissements de l'islamisme. Il ne cessa pas de s'occuper de ces contrées.

Après avoir établi la hiérarchie catholique en Bulgare, en Bosnie, en Moldavie, il envoya en Albanie quatre évêques de l'ordre des Frères Mineurs, avec la mission de parcourir ce petit État et d'y augmenter le nombre des catholiques. Par son ordre, vingt-cinq Frères Mineurs parcoururent la Valachie et la Lithuanie, et y firent beaucoup de prosélytes. Vingt-quatre religieux du même ordre allèrent aussi en Géorgie joindre l'évêque de Milève. Enfin, les Frères Mineurs allèrent prêcher la foi catholique en Russie et jusqu'au pays des Tartares Mongols. Cette dernière mission fut la plus célèbre de toutes celles du pontificat d'Urbain V.

Il est au cœur de l'Asie une vaste contrée que les missionnaires catholiques tout seuls ont explorée. Au milieu de grandes plaines et au pied des plus hautes montagnes de la terre habite un peuple immense. Race forte, disciplinée, réfléchie, elle a plusieurs fois renouvelé la face du globe quand, brisant les barrières où Dieu l'a renfermée, elle a débordé de tous côtés comme un torrent qui brise tout ce qui s'oppose à ses ravages. De la Tartarie sont sortis les barbares qui se jetèrent sur l'empire romain et abattirent ce colosse ; les conquérants qui, à diverses reprises, ont commandé en Asie, les maîtres actuels de la Chine, enfin, ce Gengis-Khan qui parcourut l'Asie en triomphateur, fit trembler l'Europe et fonda un empire plus étendu que celui d'Alexandre le Grand ou de Rome. C'est sur ce vaste plateau que se forment les nouvelles races et les nouveaux peuples. Quand les anciennes races s'affaiblissent, des générations nouvelles descendent de la Tartarie et viennent ranimer la vie qui s'éteignait au sein de la société humaine. L'Église, qui suit d'un œil attentif le développement des

races et s'efforce de convertir les peuples conquérants afin de répandre plus aisément sa doctrine, l'Église n'eut garde de négliger la Tartarie. A peine les chemins furent ouverts vers cette région lointaine qu'elle y envoya des apôtres, les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs. Les Tartares reçurent avec reconnaissance la doctrine de l'Évangile, se convertirent en grand nombre, gardèrent précieusement la semence de la vérité et le souvenir de leurs anciennes croyances, quand leurs apôtres moururent et que les malheurs des temps ne permirent plus aux Papes de leur donner des missionnaires pour les instruire.

Les voyageurs qui parcourent de nos jours la Tartarie sont étonnés des traces nombreuses de christianisme que ce pays conserve. On y reconnaît encore l'Église un peu transformée par la superstition et les pratiques diaboliques, mais c'est toujours une image de l'Église. On ne pourrait imaginer ces croyances, ces symboles, ces cérémonies là où l'Église n'eût pas existé. Quand on sait les efforts des Papes pendant deux siècles pour implanter la foi dans la Tartarie, on ne s'étonne plus que ce pays ait gardé tant de traces de catholicisme.

Quand Gengis-Khan ravagea l'Asie et porta de tous côtés le fer et la flamme, les Papes, qui voulaient préserver l'Europe des ravages des Tartares, prêchèrent la croisade contre eux autant que contre les Turcs. Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, furent les plus ardents contre ces ennemis. Enfin, le grand khan Kobila voulut faire la paix avec le saint-siége et envoya au Pape Nicolas III une ambassade célèbre pour lui demander des missionnaires. Le Pape accéda à ses désirs, lui écrivit des lettres fort belles et lui envoya cinq religieux de l'ordre des Frères Mineurs. Nicolas IV fit partir une nouvelle colonie de missionnaires en Tartarie. Au commencement du quatorzième siècle le grand khan Kassan demanda de nouveaux mis-

sionnaires à Boniface VIII, qui se rendit à ses désirs. Enfin, les Papes d'Avignon ne cessèrent d'envoyer des missionnaires à ce peuple. Ils voyaient en lui l'ennemi naturel des Turcs, ils croyaient qu'il pourrait sauver l'Europe quand les peuples chrétiens n'avaient plus le même zèle pour la croisade. On ne peut douter que les missionnaires catholiques n'aient poussé plus d'une fois les Tartares à attaquer les Turcs. Ainsi, les Papes, en travaillant à la conversion de ce peuple, suivaient les inspirations d'une politique élevée.

Urbain V marcha sur les traces de ses prédécesseurs. Il comprenait le grand rôle que les Tartares jouaient dans le monde et ne négligea rien pour les rendre chrétiens. Les missionnaires, que les Papes ses prédécesseurs avaient envoyés, étaient morts. Urbain V, pour empêcher la foi catholique de périr avec les missionnaires qu'il allait envoyer en Tartarie, voulut y constituer une Église indigène en créant des siéges épiscopaux. Il choisit pour ce dessein un homme d'une doctrine profonde et d'un courage à toute épreuve, le frère Guillaume de Prato, maître de théologie à Paris. Il le nomma archevêque de Pékin ou Cambalou, et vicaire apostolique. Vu l'impossibilité où il allait être de recourir au saint-siége, il lui donna les pouvoirs les plus étendus dans la bulle d'institution, qui est du 26 avril 1370 [1]. Douze Frères Mineurs que Jean de Prato put choisir à son gré, suivant les intentions d'Urbain V, l'accompagnèrent en Tartarie. Plus tard, le Pape envoya une autre colonie de soixante religieux du même ordre. En même temps il écrivit aux seigneurs et au peuple tartare pour leur recommander les religieux qu'il leur donnait et les engager par toutes sortes de raisons à embrasser la foi chrétienne. Enfin, il écrivit au grand Khan lui-même en ces termes :

1. *Régeste*, t. VIII.

Au magnifique seigneur le grand Khan roi des Tartares.
Aimez Dieu et le craignez.

« La gloire et la splendeur de votre nom se sont accrues depuis que vous et vos prédécesseurs les rois des Tartares, comme nous l'ont appris des hommes dignes de foi, vous vous êtes montrés favorables, pour l'honneur et la gloire du Dieu tout-puissant, aux chrétiens qui vivent sous votre domination et à ceux de vos sujets qui ont embrassé la foi catholique, leur montrant beaucoup de douceur et de bienveillance. Par là, votre renommée et celle de vos prédécesseurs s'est répandue dans tout l'univers. Si vous aviez la foi, si vous renaissiez dans l'eau du saint baptême, si vous embrassiez et pratiquiez la foi chrétienne, vous jouiriez du repos éternel avec les habitants de la cité céleste. » Puis, il trace l'éloge de l'archevêque.

Le grand Khan, à qui Urbain V recommandait avec une confiance naïve ses missionnaires, était ce Tamerlan célèbre depuis par son courage et ses conquêtes. Il descendait par les femmes de Gengis-Khan et avait succédé en 1360 à son oncle le grand Khan des Tartares. Après avoir raffermi son autorité dans ses vastes États, il en sortit pour faire des conquêtes. Un moment, il se jeta sur la Pologne et la Russie qu'il ravagea. Mais bientôt il revint en Asie, la soumit tout entière et forma des débris d'une multitude de monarchies le plus grand de tous les empires que la terre ait vus.

De tous ses ennemis, ceux contre lesquels il s'acharna le plus, ce furent les Turcs. Il resserra leur empire en d'étroites limites, les défit à Ancyre dans une bataille sanglante, fit prisonnier leur empereur Bajazet, le promena dans toute l'Asie après l'avoir enfermé dans une cage de fer, et le montra aux peuples comme un trophée de ses victoires. C'en était fait des Turcs si les Grecs de

Constantinople s'étaient joints à Tamerlan et les eussent attaqués en même temps que lui. L'Europe était délivrée de leurs ravages. Il est probable que les missionnaires d'Urbain V animèrent Tamerlan contre les Turcs. La gloire que ce conquérant acquit dans ses expéditions rejaillit sur les religieux qui jetèrent dans son esprit la semence de la foi et sur le Pape qui travailla à sa conversion.

CHAPITRE XXIII

Révolte des Pérusins. Les Romains et Barnabo les soutiennent en secret Barnabo commence la guerre contre les Florentins, qui recourent au Pape et veulent se liguer avec lui Grands armements de Barnabo. Le Pape implore le secours du roi de Hongrie et de l'Empereur.

La papauté triomphait à Rome et jetait un éclat qu'on ne connaissait plus depuis un siècle. Son influence se faisait sentir jusqu'aux extrémités de la terre, ses envoyés allaient partout. L'Orient et l'Occident étaient unis et ne formaient plus qu'une Église. Les chefs des deux empires étaient venus reconnaître la suprématie de la puissance spirituelle. Rome avait vu l'empereur d'Occident mener le cheval de son Pontife, et l'empereur d'Orient vénérer humblement celui que ses prédécesseurs avaient tant de fois persécuté. Depuis environ sept siècles Rome n'avait pas vu l'empereur d'Orient, Urbain V devait avoir la gloire de l'amener à Rome.

Ainsi tout semblait prospérer au gré du Pontife, qui se fût applaudi d'avoir transporté le saint-siége à Rome, si les troubles qui s'élevèrent en Italie n'étaient venus empoi-

sonner la joie du Pontife et le forcer à revenir en France.

Urbain V, connaissant l'esprit inquiet et turbulent des Romains, n'avait pas eu la pensée de s'établir à Rome en revenant en Italie. A l'exemple de ses prédécesseurs Urbain IV, Clément IV, Benoît XI, il eût voulu demeurer dans l'une des villes fortifiées de l'État pontifical. Il avait d'abord choisi Viterbe; mais l'émeute qui éclata quelques jours après son arrivée le dégoûta de cette ville; il désigna ensuite Pérouse, se proposant d'y faire sa demeure [1]. Il demanda aux Pérusins les clefs de leur ville. Les Pérusins étaient hostiles à l'Église depuis que le cardinal Albornos avait soustrait à leur autorité Assise et *Citta-di-Castello*. Sous le pontificat d'Urbain V, ils avaient déjà donné des preuves de leur mauvais vouloir et s'étaient rendus coupables de révoltes envers l'Église en prenant la défense des fraticelles contre les officiers du Pape. Peut-être aussi les fraticelles soufflaient dans Pérouse l'esprit de discorde. Quoi qu'il en soit, les Pérusins refusèrent de donner les clefs de leur ville à Urbain V; ils poussèrent plus loin la désobeissance et levèrent publiquement l'étendard de la révolte [2].

C'était pendant l'été de 1369; Urbain V avait quitté Rome après les solennités de Pâques et, comme l'année précédente, il était venu respirer l'air pur de Montefiascone. La cour romaine, que cette ville ne pouvait contenir tout entière, était dispersée aux environs; la plupart des cardinaux et des prélats habitaient Viterbe ou Orviéto. Au premier bruit de la révolte des Pérusins, Urbain V quitta Montefiascone et vint se réfugier dans la citadelle de Viterbe. Il agit prudemment, car bientôt les Pérusins lui déclarèrent la guerre et se mirent en campagne. Tous les hommes en état de porter les armes s'enrôlèrent. Enfin,

1. Baluze, lettre du prieur et du gonfalonier des Florentins.
2. *Chronique de Rimini.*

les Pérusins prirent à leur solde Jean Hawkwood et ses routiers, et vinrent sous la conduite de ce chef audacieux assiéger Urbain V dans Viterbe. Le Pape avait eu le temps de mettre en ordre sa petite armée, il fut bien défendu. Les Pérusins, désespérant du succès, levèrent le siége et se retirèrent après avoir fait des dégâts effroyables dans la campagne de Viterbe [1].

Urbain V était assiégé pour la seconde fois dans cette citadelle par ses propres sujets. C'est ainsi que le peuple des États romains comprenait son devoir et ses intérêts. Les attentats des habitants de Viterbe et de Pérouse sont la plus belle justification des papes d'Avignon. Qui osera blâmer Urbain V d'être revenu en France après de tels attentats? Qui pourra blâmer les sages conseils que les cardinaux français donnaient à Urbain V? La plupart de ceux qu'il avait amenés de France laissèrent la vie à Viterbe; il y eut une grande mortalité de prélats et de cardinaux pendant le siége, six cardinaux moururent, et dans ce nombre les deux en qui Urbain V avait le plus confiance, les cardinaux Marc de Viterbe et Guillaume d'Aigrefeuille [2].

Urbain V eut besoin de toute son énergie pour ne pas succomber à sa douleur, ou mieux, Dieu lui donna la force nécessaire pour sauver l'Église et le sacré collége. Il rentra dans Rome aussitôt qu'il put le faire, et fit venir à la hâte de Bologne son frère Anglic. Bologne, dans cette circonstance, montra son attachement pour le saint-siége; le peuple fondit en larmes au départ du cardinal, chacun voulait le voir une dernière fois, comme s'il les avait quittés pour toujours; tous le suppliaient de ne pas les abandonner, de revenir au plus vite.

Urbain V voulait s'entendre avec son frère sur les mesures à prendre pour réduire les rebelles. Il lui ordonna

1. Baluze, *Quatrième vie d'Urbain V.*
2. Ciacconius.

de faire publier contre eux une croisade dans la Romagne, et d'enrôler sous les drapeaux de l'Église tous ceux qui se présenteraient. Quand son frère Anglic, revenu à Bologne, lui eut envoyé des renforts, il fit prendre à ses troupes l'offensive contre les Pérusins, mais il eut de la peine à les réduire. Barnabo, la république de Venise, celle de Florence, les Romains eux-mêmes les encourageaient à la résistance et leur faisaient passer de l'argent. Les Florentins leur envoyèrent quinze mille florins d'or [1]. Mais Urbain V n'était pas homme à fléchir devant les rebelles; il mit tout en œuvre pour les réduire, il lança contre eux une sentence d'excommunication le 22 mai 1370 [2], leur ôta tous leurs priviléges, les rendit incapables, eux et leurs descendants jusqu'à la quatrième génération, de toute charge, honneur et dignité. Enfin, il décerna contre eux les mêmes peines dont il avait frappé les grandes compagnies. Ses troupes étant insuffisantes pour s'emparer de Pérouse, il voulut réduire par la famine la cité rebelle; les convois de vivres qui alimentaient Pérouse furent interceptés. Bientôt les habitants furent en proie aux horreurs de la faim, et, contraints par la nécessité, ils firent leur soumission le 4 août de la même année, lorsque Urbain V réfléchissant à l'ingratitude de son peuple, aux dangers qui menaçaient le saint-siége en Italie, s'était décidé à repasser les mers et l'avait annoncé au monde [3]. Au reste, cette soumission fut illusoire. Les Pérusins ne furent domptés que sous le successeur d'Urbain V, le pape Grégoire XI, qui parvint à étouffer la rébellion et nomma légat à Pérouse, pour régir cette ville au nom du saint-siége, le cardinal de Cabassole [4].

1. Sozomène de Pistoie, *Chronique de Pistoie.*
2. *Régeste*, t. VIII.
3. Raynaldi.
4. Raynaldi.

Tandis que les Pérusins se révoltaient, la guerre éclata subitement entre les Florentins et Barnabo. L'Empereur avait reçu de Barnabo une forte somme d'argent ; pour lui témoigner sa reconnaissance, il le nomma vicaire de l'empire au delà des Alpes et soumit à son autorité toutes les villes de la Toscane. Urbain V n'approuva pas cet acte. Barnabo, déjà si rapproché de la Romagne qu'il convoitait, eût enveloppé tout l'État ecclésiastique et pouvait aisément s'en rendre maître. La Toscane est une barrière naturelle que la Providence a placée entre les États du saint-siége et la puissance qui dominera au nord de l'Italie. Le jour où la Toscane ne s'appartiendra plus, les États de l'Église seront menacés. C'est pourquoi Urbain V n'oublia rien pour faire renoncer l'Empereur à ses projets ; pendant tout le mois de mai et celui de juin (1369), il pria l'Empereur, par ses lettres et par ses envoyés, de ne pas augmenter ainsi la puissance des ennemis de l'Église. Charles flottait irrésolu, les prières du Pape et les raisons qu'il lui donnait faisaient impression sur son esprit. Mais l'or des Visconti tenait un langage bien persuasif. A la fin, il voulut donner une sorte de satisfaction au Pape . il donna le titre de vicaire de l'Empire pour la ville de Lucques au cardinal Gui de Boulogne, permit que Pise restât indépendante et se gouvernât par ses propres lois ; enfin, il nomma son frère, le patriarche d'Aquilée, vicaire de l'Empire à San-Miniato [1].

San-Miniato était une place très-forte pour l'époque, elle s'était révoltée contre la république de Florence au moment de l'arrivée de l'Empereur en Italie. L'Empereur étant parti, la république réclama ses droits et envoya une armée sous les murs de San-Miniato pour en former le siége. C'était offrir un prétexte à Barnabo qui était prêt pour la guerre et ne cherchait qu'une occasion. Il prétendit que l'Empereur, en partant, l'avait nommé vicaire de

1. Ammirato.

l'Empire à San-Miniato et qu'ainsi son devoir l'obligeait à prendre la défense de cette place [1]. Mais avant de déclarer la guerre aux Florentins, il leur envoya une ambassade et les pria de lever le siége de San-Miniato. Les Florentins s'étonnèrent à bon droit que Barnabo se déclarât contre eux, quand la république était restée fidèle à son alliance et n'avait pas voulu accéder à la ligue du Pape et de l'Empereur. Ils ajoutèrent qu'au reste, ils étaient disposés à repousser la force par la force, si Barnabo commençait la guerre.

Les Florentins comprirent, mais trop tard, que leurs intérêts n'étaient pas séparés de ceux de l'Église, que les ennemis de l'Église étaient leurs ennemis naturels, qu'enfin ils avaient commis une faute grave lorsqu'ils avaient refusé d'entrer dans la ligue qu'Urbain V leur avait proposée à Viterbe. Les menaces de Barnabo leur ouvrirent les yeux, et ce que la raison ne leur avait pu démontrer, leur était révélé par le danger qui les menaçait. Ils envoyèrent aussitôt une ambassade à Urbain V pour lui proposer une nouvelle ligue contre Barnabo. Urbain V accéda généreusement aux désirs des Florentins, et pria son frère Anglic de dresser les articles du traité. Tous les petits princes d'Italie se hâtèrent d'entrer dans la nouvelle ligue, qui fut conclue le 31 octobre 1369 [2]. Le Pape, Nicolas d'Este, seigneur de Ferrare, Louis et Feltrino de Gonzague, seigneurs de Mantoue, François de Carrare, seigneur de Padoue, les républiques de Florence, de Pise et de Lucques ainsi que la cité de Bologne étaient membres de la ligue. Nicolas d'Este en fut le chef [3].

Urbain V fournit des troupes aux Florentins [4]. Barnabo,

1. Mansi.
2. Raynaldi.
3. Ammirato.
4. Raynaldi.

irrité, rappela Jean Hawkwood, qu'il avait envoyé au secours de Pérouse, et lui ordonna d'aller faire lever le siége de San-Miniato [1]. Bientôt l'armée des Florentins et celle de Barnabo furent en présence. Jean Malatacca, général des Florentins, ne jugea pas à propos d'accepter la bataille que Jean Hawkwood lui présentait. Il voulait fatiguer un ennemi qui, vivant de pillage, ne pouvait rester longtemps dans le même pays. Les Florentins s'indignèrent de son inaction, l'accusèrent de lâcheté, et lui ordonnèrent de livrer bataille sur-le-champ. Jean Malatacca se résigna, obéit aux ordres de la République, et mena ses troupes au-devant de Jean Hawkwood. La bataille fut livrée dans la plaine de Pontedera, entre Pise et San-Miniato, le 8 septembre 1369. La victoire ne fut pas favorable aux Florentins. Leur armée fut mise en complète déroute. Leur général fut pris. Jean Hawkwood vint en personne apprendre aux Florentins leur défaite. Il parut sous les murs de Florence avec l'armée victorieuse et ravagea tous les alentours [2].

La nouvelle de cette défaite remplit d'amertume le cœur d'Urbain V. Pourtant il ne se laissa pas abattre. Il encouragea les habitants de Florence à continuer le siége de San-Miniato, ce qu'ils firent en effet. De plus, il ordonna au cardinal Aiscelin, qui était recteur du patrimoine de Saint-Pierre et du duché de Spolète, d'amener au secours des Florentins toutes les troupes qui étaient sous ses ordres. Ainsi se montrait-il fidèle à ses alliés quand la fortune leur était contraire [3].

L'incendie allumé en Toscane se communiqua au Montferrat et au Piémont, et bientôt toute l'Italie fut en feu. Le fils du roi d'Angleterre, Lyonnel, était mort un an après son mariage avec la fille de Galéas. Son intendant refusa

1. Muratori, *Annales Italiæ*.
2. Ibid.
3. *Régeste*, t. VIII.

de rendre les villes d'Alba, de Cunéo et les autres, qui formaient l'apanage de la fille de Galéas. Galéas vint à la tête de ses troupes attaquer l'intendant qui, ne pouvant se défendre longtemps, livra les villes qu'il occupait au marquis de Montferrat et se mit à sa solde avec ses Anglais. Le marquis prit aussitôt l'offensive contre Galéas, passa sur le territoire de Novare, le ravagea, brûla Biandrate et Garlasco[1].

Mais ce que les Visconti perdaient dans le Piémont, ils le recouvraient en Toscane. Sarzanne se donna à Barnabo qui, encouragé par ce succès, tenta des entreprises contre Pise et Lucques. Il ne cessait pas de lever des troupes, il appelait sous ses drapeaux tous les routiers d'Italie et se disposait à une lutte définitive. A la nouvelle de tous ces préparatifs de guerre, Urbain V trembla. Il vit bien qu'il ne pouvait, avec ses faibles alliés, résister longtemps au tyran. Il implora le secours du roi de Hongrie.

Ce projet présentait quelques difficultés. On ne pouvait appeler en Italie le roi de Hongrie sans blesser l'Empereur, qui prétendait avoir des droits sur quelques villes d'Italie. L'Empereur fut en effet irrité. Urbain V lui fit comprendre que l'expédition du roi de Hongrie ne servirait qu'à raffermir ses droits, et la colère de l'Empereur s'adoucit.

Cependant les routiers couvraient le sol de la Toscane et menaçaient les États de l'Église. Barnabo leur avait communiqué la haine qu'il portait au saint-siége. Les villes de l'État pontifical pouvaient d'un jour à l'autre imiter l'exemple de Pérouse et se révolter contre l'Église. Rome elle-même était d'une fidélité douteuse. Réduit à cette extrémité, Urbain V flottait incertain. Il ne savait plus sur qui s'appuyer, à quel parti s'arrêter. Toutes ses espérances s'en allaient une à une. Les hommes sur lesquels il avait le plus compté lui faisaient défaut. De tous

1. *Annales Italiæ.*

côtés lui arrivaient des nouvelles désastreuses, et les événements se prononçaient contre lui avec une fatalité dont le ciel tout seul possédait le secret.

Un homme pouvait rendre au Pape et au saint-siége de grands services : c'était Pétrarque. Son nom exerçait en Italie une heureuse influence ; il avait à la cour de Barnabo beaucoup de crédit. Il était venu à Bologne demander la paix au cardinal Anglic au nom des seigneurs de Milan quand l'Empereur descendit en Italie. Pour servir ces princes, il avait bravé les fatigues d'un long voyage et les dangers de la route. Urbain V l'avait engagé à venir le voir et à recevoir les grâces qu'il voulait lui accorder. Le Pape était venu à Rome et s'était rapproché du poëte. Pétrarque lui écrivit le 25 juillet 1368 pour lui témoigner sa reconnaissance. Quand l'ami de Pétrarque, Philippe de Cabassole, vint en Italie, Urbain V lui ordonna d'écrire au poëte, son ami, pour le presser de faire le voyage de Rome. Il joignit lui-même un billet à la lettre du cardinal. Il engageait Pétrarque à venir et lui faisait de doux reproches d'avoir tardé si longtemps[1]. Cette invitation était un ordre. Le croirait-on ? Pétrarque ne se rendit pas aux désirs du Pape. Il lui écrivit de Padoue, le 22 décembre 1369, pour s'excuser. Il le prie de ne pas attribuer à l'indifférence le retard qu'il a mis à prendre le chemin de Rome, il s'excuse sur ses infirmités qui ne lui permettent pas d'entreprendre un voyage si lointain. « Je ne puis, disait-il au Pontife, monter à cheval, et les jambes refusent de me servir. Il m'est impossible même d'aller à l'église qui touche ma maison sans être soutenu par mes serviteurs ou par des ecclésiastiques. Les médecins espèrent que le printemps me fera du bien. Je n'attache du prix qu'au repos, et c'est de vous que je l'obtiendrai plus facilement que de tout autre... Sans doute, quand je serai devant vous, quand vous

1. *Senilet*, lib. VI, epist. xv.

verrez un petit vieillard incapable de tout, apte seulement au travail. . que j'aurais entrepris de moi-même... vous ne me retiendrez pas auprès de vous. »

C'était dire avec esprit au pape qu'il ne voulait pas aller à Rome. S'il ne le disait pas, du moins il le laissait deviner. Ainsi l'homme qui avait tant ri des vieux cardinaux français parce qu'ils redoutaient les dangers de la mer et l'esprit de révolte d'un peuple qui s'était tant de fois soulevé contre les Papes, montrait les mêmes craintes et redoutait encore le voyage de Rome. Car, enfin, ils se rendirent au désir du Pape, quoique à regret, tandis qu'il lui désobéit dans un temps où il pouvait lui être d'une si grande utilité.

Mais plus le poëte faisait des difficultés pour venir à Rome, plus le Pape tenait à le voir. Il voulait l'interroger sur l'état des esprits en Italie, sur les dispositions des Visconti, que le poete connaissait mieux que personne, l'employer enfin dans certaines négociations dont le résultat pouvait être la paix de l'Italie, la tranquillité de l'Église. Pétrarque dut se préparer au voyage, ou, du moins, il feignit de s'y préparer. Il fit son testament et se mit en route au milieu du mois d'avril 1370. De Padoue il vint à Ferrare, où il fut saisi d'un étourdissement. Il dit, dans la lettre qu'il écrivit à Urbain V pour lui raconter cet accident, qu'il resta l'espace de trente heures privé de sentiment, qu'on le crut mort et qu'il revint à la vie lorsqu'on s'y attendait le moins. Il eût voulu, comme il l'affirme, remonter à cheval et venir à Rome; mais tous les médecins s'y opposèrent d'une voix unanime, et il fut contraint de rentrer à Padoue. Il fit au Pape le récit de cet accident le 8 mai 1370.

Les cardinaux que le poëte avait si souvent maltraités durent sourire à la lecture de cette lettre, et trouvèrent qu'ils n'étaient pas les seuls à redouter les périls d'un voyage à une époque de trouble et d'agitation. Ils s'égayèrent aux dépens du poëte, qui l'avait prévu et méritait

qu'on le traitât si mal, s'étant lui-même, dans ses lettres et ses autres écrits, montré si sévère pour ces vieillards. Quoi qu'il en soit des sentiments intimes de Pétrarque, on regrette qu'il n'ait pu venir rejoindre Urbain V à Rome; le devoir l'appelait auprès du Pontife. Dans la crise que traversait le Pontife, il était beau de braver la mort pour le service de l'Église. Le ciel bénit de pareils dévouements. Il ne permet pas que ceux qui s'exposent ainsi pour l'Église périssent misérablement, et si la mort avait ravi Pétrarque pendant son voyage, il se fût acquis dans les annales de l'Église un nom plus illustre que dans les lettres, il eût fait oublier ces violentes satires qu'il avait écrites dans sa jeunesse contre les Papes et la cour romaine. Au reste, il avait peu d'années à vivre encore. Quatre ans après le départ d'Urbain V, on le trouva mort au milieu des livres qu'il avait dans sa chère solitude d'Arqua. Il avait la tête dans ses mains sur un livre entr'ouvert ; on croyait qu'il dormait, et il était mort.

Le Pape aurait pu compter en des temps plus heureux sur deux nations puissantes; mais la France et l'Angleterre armaient pour se faire la guerre. Les affaires de Castille avaient troublé la bonne harmonie qui existait depuis quelques années entre les deux nations.

Pierre le Cruel, chassé du trône par Henri de Transtamare, se jeta dans les bras des Anglais. Il débarqua à Bayonne, prit la route de Bordeaux, et alla implorer le secours du prince de Galles. Le prince alla au-devant de Pierre le Cruel, qui tâcha de le gagner à sa cause par l'appât des trésors qu'il avait cachés, disait-il, en Castille au moment de son départ. C'était assez pour le prince de Galles que les Français eussent chassé du trône Pierre le Cruel. Il était prêt à le défendre; mais l'appât de l'or enflamma encore plus son zèle. Avant de s'engager dans une guerre longue et périlleuse, il voulut avoir l'assentiment de son père Édouard III et celui des seigneurs et des com-

munes d'Aquitaine. Les États généraux s'assemblèrent à Bordeaux et votèrent des subsides. De son côté, le roi d'Angleterre approuva le projet de son fils. Le prince de Galles promit à Pierre le Cruel de le ramener en Castille à la condition qu'il lui livrerait tous ses trésors et lui céderait la souveraineté de la Biscaye. Il enrôla des Gascons, des Anglais, des routiers, des Français même. Henri de Transtamare se préparait à défendre son trône. Il envoya Du Guesclin en France pour lever des troupes.

Le roi de Navarre était maître du passage des Pyrénées. Le prince de Galles le pria de le lui livrer. Une demande semblable lui fut faite par Henri de Transtamare. Il ne savait plus comment se décider, les redoutant tous deux. A la fin il prit une résolution, et, avec cette perfidie dont il avait déjà donné tant de preuves, il promit aux deux princes, par un traité particulier, de leur livrer le passage, disposé à se déclarer pour le parti qui lui semblerait le plus fort [1].

Le prince de Galles quitta Bordeaux à la tête d'une armée de vingt-sept mille hommes, formant trois divisions. La première était commandée par le duc de Lancastre, Jean Chandos et les deux maréchaux d'Aquitaine, le prince de Galles et Pierre le Cruel était à la tête de la seconde; enfin Jacques, époux de la reine Jeanne, commandait la troisième. Il espérait ainsi recouvrer son royaume de Majorque. Le prince de Galles, arrivé aux Pyrénées, n'osait s'engager dans les gorges étroites de la Navarre. Charles le Mauvais le rassura, et le prince marcha en avant; mais bientôt le roi de Navarre, craignant de s'être compromis et ne voulant pas en faire davantage, pria secrètement Du Guesclin, qui venait d'entrer en Espagne par l'Aragon, de venir l'arrêter prisonnier pour le relâcher ensuite. Du Guesclin accourut promptement, s'empara de la personne de Charles le Mauvais, et refusa plus tard de lui rendre sa

1. Sismondi.

liberté pour le punir de sa perfidie. Charles fut ainsi pris au piége qu'il avait tendu.

L'armée du prince de Galles ayant passé les Pyrénées, envahit la Castille. Henri de Transtamare vint à sa rencontre avec une armée nombreuse. On conseillait au roi de Castille d'éviter la bataille et de laisser périr les Anglais dans un pays déjà ruiné; mais le roi brûlait de se mesurer avec un prince tant de fois victorieux. On en vint aux mains le 3 avril 1367. Trois fois l'armée royale, rompue par les Anglais, reforma ses rangs et revint à l'attaque. Elle fut dispersée à la fin, et tout l'effort des Anglais se porta sur le corps français commandé par Du Guesclin. Ce grand capitaine, après avoir résisté longtemps, fut obligé de céder au nombre. Il fut pris, ainsi que le maréchal d'Audeneham, par le prince de Galles. Bientôt on leur rendit la liberté.

Il ne fut pas ainsi des prisonniers de Pierre le Cruel. Ce roi fit mourir tous les seigneurs castillans qui tombèrent entre ses mains. Il n'eût pas épargné son propre frère don Sanche, si le prince de Galles eût voulu le livrer [1]. Pierre le Cruel fut de nouveau proclamé roi de Castille.

Henri de Transtamare prit la fuite, gagna la frontière et vint chercher un refuge au château d'Illuesca, auprès de Pierre de Lune qui fut depuis si célèbre. Pierre de Lune le conduisit à travers les montagnes à Orthez, où était le comte de Foix. De là Henri vint à Toulouse former une armée nouvelle sous les auspices du comte d'Anjou. Cependant Pierre le Cruel ne se hâtait pas de remplir ses promesses. Le prince de Galles lui demanda vainement l'or qui devait être le prix de cette expédition. Indigné contre le roi de Castille, il l'abandonna et rentra en Aquitaine au bout de quelques mois. Henri, soutenu par le roi de France, entra de nouveau en Espagne à la tête de quel-

1. Froissard.

ques troupes. Les proscrits et les mécontents vinrent se joindre à lui. Le duc d'Anjou lui envoyait chaque jour de nouveaux renforts ; il se vit en peu de temps à la tête d'une armée puissante et reprit les hostilités. Il parait devant Burgos qui lui ouvre ses portes, y fait prisonnier le roi de Majorque, s'empare de Léon et vient assiéger Tolède. Cordoue, Jaen et Ubéda secouèrent d'elles-mêmes le joug de Pierre le Cruel. Le tyran, irrité par les victoires d'Henri de Transtamare et par la défection de ses peuples, ne se croyant pas assez fort pour se venger de ses ennemis, leur alla chercher des bourreaux parmi les infidèles Il appela les Maures à son secours, leur livra l'Andalousie, leur ordonna de châtier les deux villes de Jaen et d'Ubéda. Les Maures entrèrent dans ces deux villes, les livrèrent aux flammes et réduisirent en esclavage tous les habitants. L'indignation des peuples fut à son comble. Le triste sort de ces deux villes causa la chute de Pierre le Cruel. Tout le royaume se souleva contre lui. Tolède elle-même, qui était toujours restée fidèle à Pierre, menaça de l'abandonner. Pierre vint y défendre son autorité à la tête d'une armée de Maures et d'Andalous. A cette nouvelle, Henri de Transtamare prit avec lui deux mille hommes de cavalerie et marcha à la rencontre de son frère.

Il l'atteignit sous les murs du château de Montiel, à vingt lieues de Tolède. Les soldats de Pierre le Cruel, fatigués par une longue route, furent attaqués à l'improviste par Henri de Transtamare. Ils résistèrent au premier choc de la cavalerie. Une égale fureur animait les deux armées. Les soldats d'Henri ne faisaient pas de quartier, n'ayant à combattre que des excommuniés, des Juifs et des Maures ; Pierre combattit avec courage tant qu'il lui resta une lueur d'espoir. Mais quand il vit tomber ses derniers défenseurs, il quitta le champ de bataille et se réfugia dans le château de Montiel. Bientôt il s'aperçoit qu'il ne pourra faire une longue résistance, et il songe à s'évader. On le saisit au

moment où il exécutait ce projet et on le conduit dans la tente de Du Guesclin[1]. Henri accourt bientôt pour voir son frère. Du Guesclin lui montre Pierre en lui disant : *Voilà votre ennemi. Je le suis en effet*, lui cria le tyran qui se précipite aussitôt sur son frère. Une lutte terrible s'engage entre les deux rois. Pierre renverse Henri et lui fait plusieurs blessures. A la vue du sang qui coule, Du Guesclin s'approche, saisit le tyran, le met sous Henri qui lui plonge aussitôt le couteau dans le sein. Pierre expire entre ses bras. On observa que Pierre de Lune fit ses premières armes à la bataille de Montiel. Celui qui devait si longtemps attiser la discorde et déchirer l'Église méritait de se signaler dans cette lutte fratricide.

Henri de Transtamare devint paisible possesseur du trône et la Castille respira après avoir souffert si longtemps. Le triomphe d'Henri eut des suites bien différentes en Angleterre et en France. Ces deux pays toujours rivaux, qui se trouvaient après tant de siècles divisés d'intérêt et d'influence, trouvèrent dans la guerre de Castille une occasion de se faire de nouveau la guerre. Les armes de la France avaient porté sur le trône de Castille Henri de Transtamare. L'Angleterre prit, comme toujours, le parti hostile à la France, et le prince de Galles replaça Pierre le Cruel sur son trône. Après la mort du tyran, quand la Castille demeura unie sous le sceptre d'Henri de Transtamare, les Anglais cherchèrent à rallumer une querelle depuis longtemps assoupie. Édouard fit épouser les deux filles de Pierre le Cruel à ses enfants, le duc de Lancastre et le comte de Cambridge. L'Aragon et l'Écosse s'unirent avec le roi d'Angleterre.

De son côté, Charles V se préparait à défendre l'honneur de la France. Il fit un traité particulier avec Henri de Transtamare qui s'engagea à le soutenir dans une guerre

1. Mariana.

qui intéressait la Castille et la France. Il s'allia avec Albert de Bavière qui gouvernait le Hainaut, et demanda la main de l'héritière de la Flandre pour son frère le duc de Bourgogne.

Un secret mécontentement régnait parmi les seigneurs, le clergé et le peuple de l'Aquitaine. Tous désiraient appartenir à la France. Le prince de Galles, miné lentement par l'hydropisie qui mit fin à ses jours, n'avait plus la même énergie qu'autrefois. Son armée avait été détruite dans la campagne de Castille.

Charles V, qui s'était depuis longtemps préparé à la guerre, n'attendait qu'un prétexte pour commencer. Les seigneurs et les évêques d'Aquitaine le lui offrirent bientôt. Ils se plaignirent à Charles V que le prince de Galles violait les priviléges des provinces et le prièrent d'intervenir en sa qualité de suzerain. Charles, qui avait sans doute conseillé cette démarche, évoqua l'affaire en sa qualité de suzerain et ordonna au prince de Galles de comparaître devant lui. Le prince de Galles répondit qu'il irait à Paris à la tête de soixante mille hommes. Charles V convoqua aussitôt les États généraux pour prendre l'avis de la nation, le 9 mai 1369. Ne voulant pas perdre le temps en vaines disputes sur la question de la suzeraineté qui n'était qu'un prétexte, il fit entrer ses troupes dans le Ponthieu et le Quercy. L'Aquitaine fut bientôt envahie. Il n'y eut cependant point de bataille mémorable. Ce qu'on remarqua le plus dans cette guerre, c'est que les évêques d'Aquitaine, pensant avec raison que les rois de France n'avaient pas eu le droit d'aliéner cette belle province, et se croyant toujours Français, comme ils l'étaient de cœur, firent révolter la plupart des villes d'Aquitaine. Soixante villes ou forteresses secouèrent le joug des Anglais. Les Anglais se défendirent avec courage. La guerre dura quatre ans et fut l'une des plus cruelles que les deux nations se firent.

Le Pape suivait d'un œil inquiet les phases de cette

guerre. Quand il vit la révolte de l'Aquitaine, l'entrée des Français dans le Ponthieu et le Quercy, toute la France unie pour chasser les Anglais, il devina que la guerre serait longue et acharnée, que les deux pays, attentifs à se combattre, seraient insensibles à ses malheurs et ne pourraient le défendre contre ses sujets. La révolte des Pérusins n'était pas encore étouffée, la fidélité des Romains paraissait douteuse, Viterbe elle-même ne se montrait pas très-dévouée au souverain. Elle se révolta quelques jours après le départ d'Urbain V et se donna au préfet Jean de Vico. Une étincelle pouvait allumer l'incendie dans tous les États pontificaux, où le peuple nourrissait contre le Pape et les cardinaux une secrète défiance.

Le Pape avait perdu ses conseillers et ses amis. Barnabo menaçait l'État pontifical. Les grandes compagnies venaient d'envahir la Toscane et pouvaient se jeter sur Rome en tournant Pise et Florence [1].

Les troubles renaissaient à Rome. Les longues animosités qui avaient autrefois divisé les grandes familles se réveillaient. Rome fut agitée par la querelle du préfet de Vico et de François des Ursins [2]. La France, l'Angleterre, l'Espagne, toute l'Italie étaient en guerre et ne pouvaient secourir le Pape. Une lueur d'espérance qui lui restait s'évanouit tout à coup. Le roi de Hongrie, qui s'était engagé à fournir à l'Église une armée de dix mille hommes, exigea tout à coup que le Pape et ses alliés payassent les deux tiers de la dépense. Le trésor étant épuisé, Urbain V ne pouvait payer cette somme ; il le manda au cardinal Anglic. Il pria cependant son frère de faire tous ses efforts pour payer cette dépense [3]. Le cardinal ne put y parvenir et le roi de Hongrie ne tint pas sa promesse. C'est en

1. *Régeste*, t. VIII, fol. 83.
2. *Ibid.*, fol. 105.
3. *Ibid.*

vain qu'au mois d'août suivant Urbain V lui envoya l'archevêque d'Aix en qualité d'internonce pour l'engager à venir, il ne put le décider à quitter la Hongrie.

Que faire? Urbain V n'était pas assez fort pour se défendre contre les flots d'ennemis qui allaient envahir l'État romain. Il ne pouvait compter sur personne. Les princes, les peuples, les événements, tout se prononçait contre lui. Rester en Italie, c'était s'exposer aux plus grands dangers, c'était compromettre la vie des cardinaux et jeter l'Église dans un abîme. Urbain V sentait la vie l'abandonner. Il avait déjà couru des risques dans la maladie qu'il fit à Rome Il était en proie aux douleurs d'une maladie qui laisse peu d'espoir, la pierre. S'il était mort à Rome, au milieu des troubles, on eût vu sans doute le conclave envahi par un peuple irrité, une élection tumultueuse, un schisme pareil à celui qui éclata à la mort de Grégoire XI. Urbain V redouta ces malheurs, et pour les conjurer, après avoir mûri son dessein et réfléchi devant Dieu, comme devait le faire un Pontife aussi saint, sur le parti qu'il devait prendre, il prit la résolution d'imiter l'exemple de ses prédécesseurs qui allèrent chercher loin de Rome un asile; il tourna ses yeux vers la France et Avignon.

Il ordonna, le 1er mars 1369, à son frère Anglic de faire une paix quelconque avec Barnabo, ce qui eut lieu en effet, et le Pape ne s'occupa plus que de son retour en France [1]. Cependant il gardait un secret inviolable, craignant que les Romains n'employassent la violence pour le retenir, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, sans les précautions infinies que prit le Pontife.

Les historiens ont, pour la plupart, condamné la conduite du Pape Urbain V. Les uns disaient qu'il avait cédé à un désir trop vif de revoir le sol natal, *Italiæ satietas aut Galliarum affectio*. Les autres pensaient qu'il avait un carac-

1. *Régeste*, t. VIII, fol. 53.

tère léger, comme les hommes de sa nation, et qu'il aimait les voyages, *sive gentis illius mutabilitate nativa*[1]. Les plus modérés attribuaient le départ du Pape au désir qu'il avait d'aller apaiser la querelle qui venait de s'élever entre la France et l'Angleterre. Pour venger la mémoire d'Urbain V, il convient d'examiner ces diverses raisons.

Comment supposer qu'un Pape si grand, et dont chacun admirait la fermeté d'âme, ait eu la faiblesse de regretter le sol natal, lui qui le quitta, trois ans auparavant, avec beaucoup de résolution, lui qui passa toute sa vie loin du Gévaudan, son pays? Qu'avait-il à regretter dans sa patrie? Son père et sa mère étaient morts. Son frère était en Italie et il allait se séparer de lui pour toujours. On ne peut admettre de plus qu'il fût inconstant et volage. Il n'abandonna jamais les desseins qu'il avait une fois conçus. Pendant tout le cours de son pontificat, il ne cessa de travailler à la réforme de l'Église, de prêcher la guerre sainte, de travailler à l'extirpation des grandes compagnies. Le plan qu'il adopta au commencement de son pontificat, il le poursuivit jusqu'à la mort. Comment oser dire qu'il changeait aisément de résolution? Enfin, on a dit qu'il venait rétablir la bonne harmonie entre les deux rois de France et d'Angleterre, pour revenir à Rome quand la paix serait faite[2]. A quoi on doit répondre que la santé faible et chancelante d'Urbain V ne lui permettait pas de faire une seconde fois le voyage de Rome. S'il avait eu la pensée de revenir en Italie, il serait parti avec deux ou trois cardinaux seulement, il eût laissé à Rome la chancellerie apostolique qui pouvait en son absence expédier les affaires. Pourtant il partit avec sa cour, les cardinaux, les prélats, les employés de la chancellerie. Il leur donna trois mois pour se préparer au départ, comme il l'avait fait en

1. Coluccio Salutati.
2. Raynaldi, Lagournerie, Gilles de Viterbe, ms. 4028.

quittant Avignon ; preuve évidente qu'il ne voulait pas revenir. Il ne dit à personne, si ce n'est à son frère et aux cardinaux qui avaient sa confiance, le motif de son départ. S'il était parti pour réconcilier la France avec l'Angleterre, ce motif pouvait bien être avoué. Cependant il tint cachées les raisons qui le déterminèrent. Pourquoi ? Pour éviter des troubles à Rome, pour laisser à ses successeurs la liberté de revenir à Rome, s'ils voulaient tenter une entreprise qui lui avait si mal réussi. Un auteur qui s'est pénétré de l'esprit de cette époque, et qui tient entre les mains le fil de tous les événements [1], déclare que la guerre entre la France et l'Angleterre ne fut qu'un prétexte, comme si Urbain V avait eu des motifs plus graves.

Les *Annales de Gênes*, écrites par un contemporain, attribuent le départ d'Urbain V au désir d'éviter les dangers qui menaçaient la cour romaine : *cum ejus curia in multo staret ut a perversis læderetur periculo* [2]. Un autre écrivain, l'annaliste de Chusi, en Toscane, après avoir parlé de la guerre que les Pérusins firent au Pape à l'instigation des Visconti, croit qu'Urbain V partit de Rome parce qu'il se vit impuissant à pacifier l'Italie et à dompter les tyrans.

Mais laissons parler un homme qui vivait à la cour d'Urbain V, et cherchait à deviner les raisons qui poussèrent le Pape à quitter l'Italie. Il avoue ingénument qu'il les ignorait, si profond était le secret que le Pape avait gardé. Mais, au fond, il ne pense pas que le désir d'arrêter la guerre ait ramené le Pape en France. Ses paroles ont trop de poids pour n'être pas rapportées. Caluccio Salutati écrivait en ces termes à François Bruni, quelques mois après le départ d'Urbain V : « Le Pape avait ramené à Rome l'Église de Dieu, jusqu'alors errante et fugitive, et, malgré l'opposition de ses frères les cardinaux, il semblait

1. Sponde.
2. Muratori, t. XVII.

devoir persévérer jusqu'à la mort dans sa résolution. Et voilà cependant que les affaires d'Italie, la bonne fortune de la France ou peut-être la mobilité d'esprit naturelle aux Français lui firent prendre subitement la résolution de quitter le Latium, je pense, et c'est l'opinion de tout le monde, pour réconcilier la France avec l'Angleterre, *comme il voulait qu'on le crût*..., soit que la guerre fût la cause, soit qu'elle fût le prétexte de son départ (car la chose est incertaine), on crut qu'il laissait l'Italie pour ne plus y revenir. »

Ainsi, à la cour pontificale on ignorait les motifs qui faisaient agir Urbain V. Le Pape prit le prétexte de la guerre pour cacher ses desseins, comme le font tous les princes, qui, dans les affaires importantes, veulent qu'on croie le contraire de ce qu'ils pensent. Urbain V aimait qu'on attribuât son départ à cette guerre. Mais les hommes habiles de sa cour ne s'y trompèrent pas. Coluccio Salutati, qui savait l'état de l'Italie, touche la véritable raison et la donne avant toutes les autres quand il parle des événements qui se passaient en Italie : *seu facto Italiæ*.

Ils calomnient donc ce grand Pape ceux qui s'attachent, à l'exemple de Muratori [1], à peindre l'Italie unie, paisible, attachée au Pape, pleine de vénération pour lui. Ils refusent de se rendre à l'évidence des faits, ils nient l'histoire.

Au reste, les événements qui suivirent le départ du Pontife vinrent confirmer ces tristes prévisions. A peine eut-il quitté le rivage de l'État romain, que l'Italie tout entière fut embrasée. Les Florentins excitèrent à la révolte les villes de l'État romain, en leur envoyant des drapeaux où ce mot était écrit en lettres d'or : *Libertas*. A Rome, les bannerets soulevèrent la multitude et exercèrent en son nom la souveraineté [2]. Rome et le reste de l'Italie furent dans une agitation effroyable [3]. Le Pape avait laissé toute

1. Muratori, *Annales Italiæ*.
2. Vitale, *Storia diplomatica*.
3. Corio, *Histoire de Milan*.

son armée à Rome, sous le commandement des deux cardinaux Anglic et d'Estaing. Si ces troupes fidèles ne purent maintenir l'ordre, elles n'auraient pas eu plus de force le Pape restant à Rome, et l'on eût vu l'Église au pouvoir de l'émeute. Urbain V, qui sentait ses forces diminuer chaque jour, ne voulut pas mourir en Italie, au milieu d'un peuple si mal disposé. L'événement justifia ses prévisions.

Il arrive à peine à Avignon qu'il meurt. L'élection de son successeur put se faire librement, ce qui n'aurait pas eu lieu à Rome, à Viterbe ou à Pérouse.

S'il reste des doutes dans quelques esprits, la conduite de Grégoire XI et les événements qui suivirent sa mort justifient Urbain V, et font admirer la profondeur de ses vues. Grégoire XI veut faire une seconde tentative. Il ramène le saint-siége à Rome, et, pour ne pas froisser les susceptibilités d'un peuple jaloux et défiant, il se confie à sa garde, il ne veut d'autres armes que la prière, d'autres cris de guerre que l'alleluia, comme Pétrarque le désirait. Mais à peine arrivé, il reconnut l'impossibilité où il était de se fixer à Rome. Il se repentit d'être venu, fit des préparatifs de départ, écrivit au roi d'Aragon pour le prier de lui envoyer une flotte, et, tandis qu'il se disposait à partir, la mort vint le surprendre[1]. Il prévit de grands malheurs pour l'Église, l'émeute, le schisme, et prit de sages mesures pour les prévenir. Le peuple se rua sur le Vatican, et voulut imposer un Pape aux cardinaux. Les cardinaux, effrayés, firent une élection qu'ils voulurent annuler au bout de trois mois, et le grand schisme commença.

Dans l'intervalle de huit ans, les Romains n'étaient guère changés. Ils étaient tels qu'Urbain V les avait laissés. Combien donc ce pontife montra de sagesse en se défiant des Romains, et quelle reconnaissance l'Église ne lui doit-elle pas de l'avoir préservée de l'anarchie qui suivit la mort

1. Raynaldi.

de Grégoire XI. Si les Italiens le condamnent, les événements le justifient, et personne ne le blâmera d'avoir cru l'Italie peu préparée au retour du saint-siége, quand Grégoire XI, après avoir examiné par lui-même l'état de l'Italie, porta le même jugement qu'Urbain V, et aurait imité son exemple si la mort ne l'avait surpris.

CHAPITRE XXIV

Urbain V fait la translation des têtes des saints Apôtres. Il quitte Rome, annonce officiellement son départ pour la France, prend la mer, débarque à Marseille et arrive à Avignon où il meurt.

Urbain V ne voulut pas quitter Rome sans avoir honoré d'une manière digne de sa piété les saints apôtres Pierre et Paul, dont il avait découvert les reliques. Il fit un appel aux cardinaux et aux princes chrétiens qui lui fournirent une grande quantité de pierres précieuses. Son offrande particulière fut de 30,000 florins d'or. Un artiste célèbre, Jean Bartoli de Sienne, choisi par Urbain V, acheva dans l'espace de deux ans les bustes des saints apôtres qui passèrent à juste titre pour les chefs-d'œuvre de l'orfévrerie du moyen âge.

Saint Paul était en vermeil. Il portait une tunique et un manteau bordés de saphirs et d'émeraudes. Sur l'épaule droite on voyait un saphir où l'image du Sauveur était gravée et sur le cœur un onyx célèbre qui avait appartenu à Néron et retraçait son portrait. Sur la poitrine brillait un lis d'or orné de trois gros rubis et d'autres pierres précieuses. D'une main saint Paul tenait une longue épée

d'argent et de l'autre un livre couvert d'émaux précieux. Sa tête était entourée, en guise d'auréole, d'un chapeau royal semé de pierres précieuses. La reine Jeanne l'avait donné. Au bas du manteau se déroulait un ruban en or où l'artiste avait gravé ces mots :

Urbanus Papa V fecit fieri hoc opus ad honorem Beati Pauli anno MCCCLXIX.

Sur le piédestal étaient plusieurs cadres séparés l'un de l'autre par les armes des Grimoard. On y avait enfermé des bas-reliefs d'un travail exquis, représentant les principaux traits de la vie de saint Paul. On avait placé au-dessous cette inscription :

Carolus Dei gratia rex Francorum qui coronatus fuit anno Domini MCCCLXIV donavit præsens lilium ad honorem capitis Beati Pauli quod est in pectore ejus.

Les traits de l'apôtre respiraient la noblesse. Sa barbe était longue et blonde, sa tête chauve avec une mèche de cheveux au-dessus du front. Sa figure et ses mains étaient couleur de chair. On pouvait enlever à volonté le dessus de la tête pour voir les reliques.

Le buste de saint Pierre avait les mêmes dimensions. La figure était couleur de chair. La barbe paraissait moins longue que celle de saint Paul. Il portait une tiare de perles fines ornée de trois couronnes fleurdelisées. Au milieu de la première couronne on voyait une croix en pierreries d'une grande richesse. Au-dessus de la tiare brillait une croix plus grande, formée de quatre émeraudes entourées de rubis, don collectif de la reine de France et de celle de Navarre. Une parcelle de la vraie Croix y était renfermée. Les deux fanons étaient couverts de pierreries. Au bas des fanons l'artiste avait attaché des clochettes en vermeil. Saint Pierre portait une tunicelle au collet ren-

versé, une planète et le pallium ornés, ainsi que le manipule, de rubis, de diamants et d'émeraudes.

La main droite se levait pour bénir. Un gant semé de pierres fines la recouvrait. La main gauche tenait les clefs attachées par une chaîne d'or au bas de laquelle était suspendue une petite boule émaillée. Sur la poitrine on voyait encore un lis en or incrusté de pierres fines, don du roi Charles V.

Au-dessous du lis on lisait ce distique :

Erigat ut propriam sedem tua, Petre, redibit
Huc Vaticana pastor ab arce Petri.

Au-dessus du piédestal, sur une spirale, ces mots étaient gravés.

Urbanus Papa V fecit fieri hoc opus ad honorem capitis Beati Petri anno Domini MCCCLXIX.

Au milieu du piédestal étaient des bas-reliefs représentant les traits principaux de la vie de saint Pierre, et au-dessous on lisait :

Carolus Dei gratiâ, etc., comme sur le piédestal de saint Paul. De l'autre côté le joaillier Jean Bartoli signa son nom.

Le poids de chaque buste était de 1,200 marcs. Ils avaient tous les deux sept palmes de hauteur. Millin put les voir encore en 1649 ; c'est lui qui nous a laissé la description de ces deux merveilles du moyen âge[1].

Urbain V ne se contenta pas de ces deux bustes. Il choisit pour les têtes des saints apôtres une demeure digne d'elles et les plaça au-dessus de l'autel de Saint-Jean-de-Latran, afin que cette église vénérable, qui est la mère et la tête de toutes les églises du monde, *omnium ecclesiarum mater et*

1. Soresini, *de capitibus S. S. Apostolorum.*

caput, possédât les têtes des deux apôtres fondateurs et patrons de l'Église, quoique à différents titres. Il fit construire à cet effet l'élégant baldaquin qui domine l'autel de Latran.

Le baldaquin s'élève au milieu du transsept au-dessus de la confession. Il repose sur quatre colonnes. Deux sont en granit oriental, une autre en gris antique, la quatrième en granit de l'île d'Elbe. Les chapiteaux des colonnes qui font face à l'abside sont fort estimés pour la richesse du dessin. Ils remontent à la plus belle époque de l'art romain. Entre les colonnes on voit trois arceaux et au milieu des arceaux des ogives du style flamboyant. Sur le premier arceau se trouvent les armes d'Urbain V, à droite celles du cardinal Anglic de Grimoard, et à gauche celles du cardinal Antonelli qui a présidé en 1851 à la restauration du monument. Par-dessus les arceaux court une élégante corniche supportant une attique où l'artiste a peint des sujets ravissants de grâce et de naïveté. On en fait le plus grand cas. Du côté de la grande nef on voit le Sauveur crucifié ayant à ses côtés la sainte Vierge et saint Jean, à droite saint Paul et saint Jacques, à gauche saint Pierre et saint Philippe. Du côté du nord l'artiste a représenté la vierge Marie assise sur un trône, montrant l'enfant divin à un personnage vêtu de rouge et prosterné devant elle. Sans doute, c'est le cardinal Roger Beaufort faisant vœu de ramener le saint-siége à Rome, si on vient à l'élire Pape. Tout l'indique, l'enfant Jésus qui bénit, le cardinal qui prie avec ferveur et semble interroger les volontés célestes. Au reste, les traits de Grégoire XI sont reconnaissables. A droite, on voit saint Jean l'évangéliste et saint Étienne; à gauche, le précurseur et saint Laurent. Du côté de l'abside il y a le couronnement de la sainte Vierge, sainte Catherine et saint Antoine, ainsi que l'Annonciation. Du côté de l'autel du Saint-Sacrement est représenté, au milieu des quatre docteurs de l'Église

latine, le Sauveur tenant à la main des épis de blé et les offrant à ses brebis. A chaque coin du monument s'élèvent des statues admirées des connaisseurs. Elles représentent saint Pierre, saint Paul, Notre-Seigneur, saint Jean-Baptiste, ainsi que les évangélistes. Au-dessus de ce riche entablement il y a d'élégantes colonnettes surmontées de quatre clochetons. Du pied des clochetons part un arc qui porte un fronton au milieu duquel se trouve l'image du Sauveur environnée d'un nimbe, et de chaque côté les armes de France, d'Urbain V, d'Anglic de Grimoard et de Grégoire XI. Une aiguille surmontée d'une croix couronne le monument. Au-dessous de cette aiguille est le tabernacle destiné aux saints apôtres. Une grille en fer l'environne de toutes parts.

Ce monument donne à l'église de Latran un aspect singulier. Le pèlerin est ému en entrant. Il comprend qu'il y a là un riche trésor, il se prosterne pour vénérer la tête des deux apôtres. Les quatre colonnes en bronze doré, qui ornent l'autel du Saint-Sacrement, reste magnifique du temple de Jupiter Capitolin, étaient autrefois disposées à droite et à gauche du monument. Sur les colonnes on avait placé des urnes où l'on brûlait de l'encens. Urbain V fit commencer le monument. L'architecte Jean de Sienne en donna le plan. Grégoire XI l'acheva. Notre saint père le Pape Pie IX vient de le restaurer, et ses armes brillent avec celles du cardinal Antonelli à côté des armes des Grimoard et des Beaufort.

Quelque diligence que l'architecte eût mise à construire ce monument, il n'allait pas assez vite au gré d'Urbain V. Le moment de son départ était proche, il voulait mettre la dernière main à son ouvrage. Enfin, le 16 avril 1370, jour de mardi, les deux bustes furent bénis solennellement dans le palais du Vatican par Urbain V et confiés aux cardinaux des Ursins et Tébaldeschi. Le peuple et le clergé étaient venus en foule escorter les saintes images. La procession parcourut la ville et se rendit à la cha-

pelle du *Sancta Sanctorum* où reposaient les reliques.

Là, en présence des cardinaux des Ursins, Tébaldeschi et Roger Beaufort, ainsi que du vicaire du Pape, l'évêque d'Arezzo, du sénateur de Rome et des seize bannerets, on procéda à la translation des têtes des saints apôtres. L'autel du *Sancta Sanctorum* fut ouvert. On en tira les deux cassettes en argent où les saintes reliques avaient été provisoirement déposées. Sur l'une on lisait : *Sanctus Petrus*, et sur l'autre : *Sanctus Paulus*. Les deux mâchoires conservaient encore la plus grande partie de leurs dents. On mit les têtes en deux autres cassettes d'argent après les avoir enveloppées d'une soie rouge, et elles furent renfermées dans les deux bustes. On se rendit ensuite à la basilique, les deux bustes furent placés dans le riche tabernacle qui leur était destiné. On tendit tout autour des chaînes de fer pour empêcher l'effraction du grillage, la porte fut fermée par plusieurs serrures dont le Pape et quelques grands personnages de Rome gardèrent les clefs.

Saint Paul fut placé à droite, suivant l'antique usage dont on retrouve des traces nombreuses dans les églises primitives et même aux catacombes. L'artiste avait écrit sur la poitrine de saint Paul ce distique qui explique le symbolisme de cette préférence :

> Cedit Apostolicus princeps tibi, Paule : vocaris
> Nam dextræ natus, vox, tuba clara Deo[1].

Il semble que saint Pierre, étant le chef des apôtres et le fondateur de l'Église romaine, le premier Pape, en un mot, devrait toujours occuper le premier rang. C'est le contraire. De peur qu'on ne se méprenne et qu'on en tire des arguments contre la primauté de saint Pierre, un habile théologien[2] cherche à expliquer ce symbolisme. Il en donne sept raisons, dont voici les principales : Saint Pierre, étant

1. Sorésini. 2. Le Père Péronne.

au centre de sa puissance, cède à saint Paul la première place pour lui faire honneur. Saint Paul, appartenant à la tribu de Benjamin, était le fils de la droite. Saint Paul était l'apôtre des nations, tandis que saint Pierre fut l'apôtre des Juifs. Saint Paul fut appelé par Jésus-Christ glorifié, et saint Pierre par Jésus-Christ passible et mortel.

On ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, la dévotion d'Urbain V aux saints apôtres ou la confiance qu'il eut en leur puissance. Ce pieux Pontife ne craignit pas la rapacité des voleurs. Comme on lui demandait s'il ne pensait pas que des hommes audacieux feraient peut-être des tentatives pour enlever ces deux bustes précieux, il répondit en riant : « Ne voyez-vous pas que saint Pierre « tient dans ses mains deux grandes clefs, et saint Paul « une longue épée. Qu'ils se défendent eux-mêmes. Il y a « tout lieu d'espérer qu'ils le feront, étant aussi puissants « auprès de Dieu. »

Avant de quitter Rome, Urbain V publia la bulle *Sacrilegorum* qui menace des peines les plus sévères ceux qui tenteront d'enlever les deux bustes. Ils sont excommuniés *ipso facto*. L'interdit est jeté sur les lieux où ils habiteront. Le Pape les déclare infâmes, les prive du droit de tester, les rend inhabiles, eux et leurs descendants, à posséder toute espèce de bénéfice.

La foi d'Urbain V et les menaces qu'il fit préservèrent les saintes reliques de tout attentat. Une seule fois, en 1438, des voleurs enlevèrent les pierreries qui ornaient les deux bustes. Saisis aussitôt et soumis à la torture, ils avouèrent leur faute, restituèrent tout ce qu'ils avaient pris et subirent sur la place de Latran le châtiment qu'ils avaient mérité [1].

Quand la tête de saint André fut apportée à Rome, Pie II eût voulu faire porter au-devant d'elle le buste de saint

1. Sorésini.

Pierre, on le trouva trop lourd ; on prit seulement la tête du saint apôtre. Depuis cette époque jusqu'à la fin du siècle dernier, rien ne vint troubler le repos de ces têtes augustes. Mais en 1799, quand Rome, les basiliques et les musées furent dépouillés, on se souvint des trésors qu'Urbain V avait placés à Saint-Jean-de-Latran. On enleva aux bustes des saints apôtres les pierres précieuses, on jeta à la fonte les deux chefs-d'œuvre, pour en extraire l'or et l'argent [1]. Ainsi périrent ces deux monuments de l'art religieux au moyen âge. Afin que le souvenir n'en fût pas détruit, on prit le dessin des deux bustes ; on peut le voir encore à Saint-Jean-de-Latran, dans la chapelle du Chapitre. Les têtes des saints apôtres, entièrement brisées, furent renfermées dans une boîte de fer-blanc et laissées au même endroit. Il faut s'en tenir à ces généralités si on veut imiter les réticences et la prudente réserve des Romains qui ont fait le récit de ces attentats.

En 1803, une pieuse princesse voulut montrer sa dévotion aux têtes augustes de saint Pierre et de saint Paul. Elle fit fondre deux bustes en argent avec la figure en or, et, le 3 juillet de l'année suivante, le pape Pie VII fit la translation des reliques au milieu d'un peuple immense.

Enfin le pape Pie IX a réparé tout le monument. L'autel qui renferme la table de bois sur laquelle saint Pierre offrait le saint sacrifice a été reconstruit, et l'œuvre d'Urbain V brille d'un nouvel éclat.

C'est le 16 avril, troisième fête de Pâques, qu'Urbain V fit la translation des deux têtes. La primauté de saint Pierre et de l'Église romaine ayant été ainsi déclarée par le prudent Pontife, et les têtes des saints apôtres placées au centre de la catholicité pour instruire et enseigner encore le peuple chrétien en l'absence des Papes, Urbain V quitta Rome pour toujours. Il en sortit le lendemain de

1. Cancellieri, *Memorie istoriche.*

cette fête et se dirigea sur Viterbe où l'armée pontificale était réunie. Urbain V avait donné pour prétexte à ce rassemblement la guerre qu'il se proposait de faire au préfet de Vico, révolté contre l'Église ; mais il est plus probable qu'il tenait à avoir ses troupes sous la main au cas que les Romains voulussent s'opposer à son départ.

Quand Urbain V se vit en sûreté, il manifesta publiquement la résolution qu'il avait prise de revenir en France, et donna à toute la cour romaine trois mois pour les préparatifs de départ. En apprenant cette nouvelle, les Romains furent consternés. Ils entrevirent pour leur cité les troubles intestins, la profonde misère d'où les avait tirés le Pape. Ils se repentirent, mais trop tard, de la guerre sourde qu'ils n'avaient pas cessé de lui faire et tâchèrent de le retenir en Italie. Ils lui envoyèrent des ambassadeurs qui se trouvèrent auprès de lui le 22 mai [1]. Ces ambassadeurs, après avoir essayé inutilement de le fléchir, le prièrent de sauver au moins l'honneur de leur cité et de leur donner une réponse écrite constatant qu'il partait d'Italie, non à cause d'eux, mais pour veiller aux grands intérêts de l'Église qui réclamaient sa présence au delà des mers. Urbain V y consentit, et quand les députés furent partis, il écrivit aux Romains en ces termes :

« Nous ne doutons pas, nos très-chers fils, comme le prouve le rapport que vous en ont fait vos concitoyens et d'autres personnes dignes de foi, qu'après vous être réjouis, dans votre fidélité et votre dévouement à notre personne, de notre présence à Rome et dans les villes voisines, vos cœurs ne s'attristent en apprenant le départ et l'éloignement de votre père ; et comme parmi les autres raisons que vous avez de vous affliger, vous craignez que les Pontifes romains, nos successeurs, ne renoncent à venir à Rome, en voyant qu'au lieu d'y fixer notre séjour, comme

1. *Iter Italicum.*

vous l'espériez, nous y sommes resté fort peu de temps, l'espace de trois ans, bien que dans l'amour tendre et paternel que nous vous portons nous gémissions de cet événement, pour votre consolation, pour l'instruction de ceux qui vivent aujourd'hui ou qui viendront après nous, nous affirmons à nos successeurs, au monde et à la postérité que nous et nos frères les cardinaux de la sainte Église romaine, nos serviteurs, nos officiers et tous ceux qui appartiennent à la cour romaine, nous n'avons pas été troublés pendant le séjour de trois ans que nous avons fait au milieu de vous et dans les villes voisines. Vous et vos chefs, vous nous avez traité favorablement, vous nous avez respecté. Nous n'aurions eu, de ce côté, aucune raison pour quitter Rome. Mais nous nous proposons de repasser les mers, avec l'aide du Seigneur, dans la pensée d'être utile à l'Église universelle et au pays où nous allons. Nous serons toujours en esprit au milieu de vous, tant que vous nous obéirez ainsi qu'à l'Église romaine, comme vous l'avez fait jusqu'ici avec une persévérance toute filiale. Éloigné de vous, nous vous soutiendrons paternellement, comme si vous nous étiez présents. Nous répandrons sur vous nos grâces. C'est pourquoi nous vous prions dans le Seigneur, nos très-chers fils, et nous vous ordonnons de vous consoler de notre départ, comme des hommes pleins de force et de sagesse, en méditant toutes les raisons que nous venons de vous donner. Gardez la paix et la concorde, tenez-vous en repos et faites en sorte que votre ville persévère dans ces bons sentiments, s'améliore même, afin que, si nous ou nos successeurs avons un jour la pensée de revenir à Rome pour de justes raisons, nous n'en soyons pas détournés par les troubles qui pourraient y régner.

« Donné à Montefiascone, le 26 juin, l'an VIII de notre pontificat[1]. »

1. *Régeste*, t. VIII.

Dans cette lettre, Urbain V allègue les intérêts généraux de l'Église. Quels étaient ces intérêts? Il n'y en avait pas d'autres évidemment que la nécessité d'assurer la liberté du futur conclave, et de soustraire l'Église romaine à l'orage qui la menaçait. Ces intérêts de l'Église universelle, Urbain V les sépare, dans sa lettre, des intérêts de la France et de l'Angleterre dont il parle aussitôt après. S'il dit aux Romains qu'il n'a pas à se plaindre d'eux, que son séjour en Italie n'a pas été troublé en aucune sorte, on ne doit pas trop presser le sens de ses paroles, elles seraient contraires à la vérité historique et démentiraient les faits de Viterbe et de Pérouse. Qui lira cette lettre attentivement, y verra un trait de prudence d'Urbain V, qui voulait donner une espèce de satisfaction à un peuple turbulent, lui enlever tout prétexte de courir aux armes et l'engager à demeurer fidèle aux Pontifes romains. Mais le but qu'Urbain V se proposait ne fut pas atteint. Les Romains se soulevèrent bientôt. Si l'ingratitude de ce peuple blessa le cœur du Pontife, il eut du moins la consolation de voir qu'il les avait bien connus, qu'il avait eu raison de s'éloigner, que sa prudence avait préservé l'Église des troubles et de l'oppression d'un peuple indiscipliné.

Ceux qui aimaient l'Église s'affligèrent du départ d'Urbain V. Comme ils ne se rendaient pas compte des motifs qui l'avaient déterminé, ils l'accusèrent de faiblesse et d'inconstance. Pierre d'Aragon vint le trouver, lui parla d'une révélation qu'il avait eue, lui fit entrevoir les horreurs du grand schisme [1]. Sainte Brigitte eut aussi une révélation; une voix lui dit qu'Urbain V recevrait un soufflet qui lui ferait serrer les dents s'il revenait à Avignon, sa vue s'obscurcira, tout son corps tremblera, l'ardeur du Saint-Esprit s'éteindra en lui, les prières des âmes saintes

1. Ms. du Vatican, *de Schismate.*

se changeront en gémissements, les cœurs se refroidiront pour lui, enfin, il rendra compte à Dieu de tout ce qu'il aura fait pendant son pontificat et de ce qu'il aura omis [1]. En même temps la voix lui ordonna de porter ces menaces à Urbain V. La pieuse femme se mit en route pour Montefiascone. Elle révela au cardinal de Beaufort ce qu'elle savait, le priant d'en avertir le Pape. Le cardinal s'y refusa. Brigitte demande à voir Urbain V. Admise en sa présence elle lui dévoile l'avenir, lui dit que la volonté divine s'oppose à son départ, qu'à peine arrivé en France il mourra [2].

Urbain V fut inflexible. Ni Pierre d'Aragon, ni sainte Brigitte ne purent ébranler sa résolution. Pieux comme il l'était, il tenait compte des voies surnaturelles dans le gouvernement de l'Église, mais il croyait que la sagesse humaine devait l'emporter sur les révélations. Notre-Seigneur a donné aux Pontifes romains pour gouverner l'Église la raison humaine éclairée par une assistance spéciale du Saint-Esprit. Cela doit leur suffire. Qu'ils écoutent les révélations des saints dans certains cas particuliers où il ne s'agit pas des grands intérêts de l'Église, qu'ils y conforment leur conduite quand ces révélations sont accompagnées de quelque signe qui les autorise, on le conçoit aisément. Mais on ne peut exiger d'eux qu'ils renoncent à leur expérience, qu'ils méprisent les lumières que les événements ou l'habitude des affaires leur communiquent, pour se laisser guider par les révélations particulières. Urbain V crut la liberté de l'Église menacée en Italie, il accomplit un devoir en revenant en France.

Les menaces de sainte Brigitte ne le touchèrent pas. Il sentait dans son sein la mort qu'elle lui faisait entrevoir. C'est pour cela qu'il partait. Qu'il se fût trompé, que la mort ait été le châtiment de sa désobéissance aux ordres de

1. *Révélations*, liv. IV, c. xxxviii.
2. Raynaldi.

sainte Brigitte, il serait difficile de le prouver, les révélations des saints pouvant être quelquefois de pieuses illusions et ne réclamant pas une foi divine. Lors même qu'ils sont vraiment en communication avec Dieu, les saints, revenus à eux-mêmes, ne sont pas assistés du Saint-Esprit, comme les auteurs inspirés pour écrire leurs révélations. Ils peuvent manquer d'exactitude en racontant ce qui leur fut communiqué. Ces diverses raisons déterminèrent Urbain V à fermer l'oreille aux discours de sainte Brigitte et à faire ses préparatifs de départ.

Il ôta d'abord aux écrivains de la cour pontificale, restés à Avignon, tous leurs emplois, afin de rendre les autres plus obéissants quand les Pontifes romains, ses successeurs, voudraient quitter de nouveau la France. Il révoqua toutes les mesures qu'il avait prises pour le gouvernement de la ville d'Avignon en son absence[1]. Puis, il s'occupa de l'État romain. Il lança l'excommunication contre les Pérusins. Il maintint à l'évêque d'Arezzo ses pouvoirs de vicaire du Pape au spirituel. Urbain V lui écrivit pour recommander à sa vigilance les têtes des saints apôtres. Le cardinal d'Estaing fut nommé vicaire temporel du saint-siége à Rome. Urbain V, ayant appris qu'il était gravement malade au Transtevere, lui donna un suppléant en cas de mort dans la personne de l'archevêque de Brague. Le cardinal Anglic fut nommé vicaire du saint-siége pour tout l'État ecclésiastique. Les pouvoirs les plus étendus lui furent conférés. Il pouvait nommer à tous les emplois[2]. Gomez Albornos, héritier des vertus et du courage du cardinal son oncle, continuait à commander les armées de l'Église. Urbain V lui ordonna de prendre à l'avenir les ordres du cardinal Anglic[3].

1. *Régeste*, t. VIII.
2. *Ibid.*, fol. 136.
3. *Ibid.*, fol. 137

Au commencement du mois de juin, les ambassadeurs du roi de Hongrie arrivèrent à Montefiascone. Ils venaient sans doute prier le Pape d'excuser leur roi s'il mettait si peu d'empressement à venir le défendre. Urbain V les reçut avec bonté. Il ordonna aux chanoines de Saint-Pierre de leur montrer le voile de la Véronique[1]. Urbain V leur remit une lettre pour le roi leur maître. En même temps il envoya l'archevêque d'Aix en Hongrie pour engager le roi à secourir l'Église. Il lui donna des pleins pouvoirs pour conclure un traité d'alliance avec l'Église. L'évêque portait encore une lettre pour la jeune reine de Hongrie Élisabeth, une autre pour les grands du royaume, une autre encore pour l'Empereur. Urbain V pria ces grands personnages d'user de leur influence sur le roi pour l'engager à venir au plus tôt en Italie[2].

Enfin, Urbain V quitta Montefiascone, vint à Viterbe, passa par Toscanella et prit la mer à Cornéto le 7 septembre. Le roi de France, la reine Jeanne, le roi d'Aragon et les villes de Provence lui fournirent trente-quatre galères. Urbain V ne voulut pas se servir des galères italiennes, comme il l'avait fait il y avait trois ans. Il se défiait des Italiens, il craignait qu'ils ne missent obstacle à ses desseins. Sa défiance alla si loin qu'il n'entra dans aucun port d'Italie, de peur d'une surprise. Cette prévoyance révèle les justes craintes du Pontife, l'idée qu'il s'était faite de l'Italie et le vrai motif de son départ. Affaibli par la maladie, il fallait bien que ses craintes fussent fondées pour se priver du soulagement que la terre pouvait lui procurer. Le 12 septembre, la flotte pontificale vint mouiller dans le port de Gênes. Les galères étaient armées en guerre[3]. Urbain V passa la nuit sur sa galère, le lende-

1. *Régeste*, t. VIII, fol. 105.
2. *Ibid.*, fol. 128.
3. *Annales de Gênes*, Muratori, t. XVII.

main il continua son voyage. Le 16, il fit son entrée à Marseille, et le 24 à Avignon. Le peuple de ces deux villes, qui avait perdu l'espoir de le revoir, le reçut avec de grands transports de joie. On voulut lui faire oublier, par les témoignages d'une vive affection, l'ingratitude des Romains.

Urbain V ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il se disposait à aller joindre les rois de France et d'Angleterre quand la maladie qui le minait s'aggrava tout à coup. Il sentit que la mort s'approchait et ne songea plus qu'à s'y préparer. Deux fois par jour on célébrait devant lui le sacrifice de la messe [1]. Les douleurs aiguës qu'il ressentait ne l'empêchaient pas de réciter l'office divin. Quand ses lèvres furent impuissantes à prononcer les prières liturgiques, il suivait en esprit les clercs qui, par son ordre, les récitaient autour de son lit.

Tant que ses forces le lui permirent, il s'occupa des grands intérêts de l'Église, il ne cessa de donner des ordres, d'accueillir les cardinaux et les ambassadeurs avec sa bonté ordinaire. On rapporte que les députés d'une ville d'Italie ayant été admis auprès de lui, le plus ancien lui fit un long discours qui le fatigua. Dans la disposition d'esprit où le mit une pareille harangue, il allait refuser la grâce qu'on lui demandait. Le collègue de l'orateur prévint le Pape et lui dit : « Très-saint Père, si vous nous « refusez, nous avons l'ordre de vous répéter le discours « que vous venez d'entendre. » Le Pape sourit et accorda tout ce qu'on lui demandait.

Cependant le mal faisait chaque jour des progrès. Pour montrer que la papauté est immortelle, bien que les Papes meurent, Urbain V ne voulut pas rendre le dernier soupir dans le palais apostolique. Il se fit porter dans la maison du cardinal Anglic. Revêtu de l'habit de Saint-Benoît, il

1 Ms. 4025.

était couché sur un pauvre lit, et tenait aux mains une croix qu'il baisait respectueusement. Par son ordre, les portes du palais furent ouvertes, afin que le peuple pût circuler autour de son lit et « voir comment les Papes « savent mourir. » C'étaient ses paroles. Il déclara devant son confesseur, son camérier et tous ses serviteurs qu'il avait convoqués auprès de lui, qu'il tenait, croyait, confessait tout ce que la sainte Église croit, enseigne et prêche, qu'il rétractait tout ce qu'il avait pu dire ou enseigner, quand il professait le droit, de contraire à la foi catholique.

Avec cet esprit d'humilité qu'il avait montré au milieu des pompes du pontificat, il demanda qu'on l'ensevelît à la manière des pauvres, au sein de la terre, devant l'autel de Notre-Dame-des-Doms, et que son corps y restât jusqu'au moment où on pourrait le transporter dans l'église de Saint-Victor de Marseille qui devait être le lieu de sa sépulture définitive. Il exprima le vœu qu'on le déposât devant le grand autel, au-dessous des dalles, et qu'une simple pierre, épaisse de trois ou quatre doigts, indiquât l'endroit où ses restes reposeraient[1].

Quand la mort fut proche, il se confessa de nouveau, pria son confesseur de célébrer une dernière fois l'auguste sacrifice et reçut de ses mains les sacrements des mourants avec une piété qui émut tous les assistants. Enfin, il rendit doucement son âme à Dieu, à la manière des saints, le 19 décembre 1370, vers la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures après midi, les heures se comptant à Avignon, comme autrefois à Rome, de six heures du matin à six heures du soir.

Les Pénitenciers entrèrent dans la salle où Urbain V venait de rendre le dernier soupir, récitèrent l'office des morts et les sept psaumes de la pénitence. Après quoi les

1 Ms. 4026.

serviteurs d'Urbain V dépouillèrent son corps, le lavèrent avec du vin chaud et des herbes aromatiques, le revêtirent des habits pontificaux et le placèrent sur un lit de parade [1].

La mort respecta le corps du saint Pontife. Ses traits n'étaient pas altérés. Ses membres avaient gardé leur souplesse, les couleurs de la vie étaient répandues sur son front et sur ses lèvres. Rien ne révélait la présence d'un cadavre, on eût dit que le Pontife dormait. Un peuple immense envahit la salle où son corps était exposé. Il voulait contempler une dernière fois les traits du père bien-aimé qui l'avait comblé de bienfaits. La présence de ce cadavre excita la piété dans tous les cœurs. On rapporte qu'un des serviteurs du Pape ressentit une vive émotion à la vue de ce corps ainsi préservé des ravages de la mort, se jeta sur lui, baisa pieusement ses pieds, ses mains, ses lèvres, en les arrosant d'un torrent de larmes, et s'écria : « Ce corps « a renfermé une âme très-pure. Il fut la demeure du Saint-« Esprit, et l'âme qui habitait ce corps intercède déjà pour « nous auprès de Dieu [2]. »

Trois jours après la mort du Pontife eurent lieu ses obsèques solennelles avec les cérémonies d'usage. Un grand concours de peuple s'y rendit des provinces voisines. Son corps fut déposé dans l'église de Notre-Dame-des-Doms, à l'entrée de la chapelle de Jean XXII. La voix du peuple déclara bienheureux le Pontife que Dieu honorait du don des miracles. On remarqua que le jour même où les restes d'Urbain V furent confiés à la terre, Dieu fit éclater sa sainteté par des prodiges de toute sorte.

On a remarqué aussi qu'Urbain V ne se repentit pas, avant de mourir, d'avoir quitté Rome, comme il devait le faire s'il eût commis une faute en refusant d'écouter

1. Amélius.
2. Ms. 4020.

sainte Brigitte. Il mourut avec le calme des saints et la bonne conscience de l'âme juste qui n'a aucun reproche à se faire en face de la mort, et va de bon cœur se présenter au tribunal du souverain juge, n'ayant eu d'autre motif de sa conduite que la gloire et la volonté de Dieu. Grégoire XI se repentit d'être venu à Rome, voulut retourner en France, pria le roi d'Aragon de lui fournir des galères pour l'y ramener, et mourut en faisant ses préparatifs de départ, comme nous l'apprend la lettre encyclique de Boniface IX (1395). Au moment de la mort, il prit le corps de Jésus-Christ entre ses mains et lui demanda pardon d'avoir pris d'autres règles de conduite que la prudence et la raison [1]. Mais voulant corriger, autant qu'il était en son pouvoir, cette faute capitale, il prit les mesures les plus sages et les plus propres à conjurer les malheurs qu'il entrevoyait. Il ne voulut pas que les cardinaux se soumissent aux règles que la bulle de Grégoire X leur trace pour l'élection des Papes. La majorité des votes devait suffire. Les cardinaux pourront se réunir dans le lieu qui leur paraîtra le plus convenable. Ces précautions ne servirent qu'à calmer l'anxiété de Grégoire XI en face de la mort. Elles furent impuissantes à prévenir le schisme.

Urbain V, qui n'avait pas de reproches à se faire, n'eut pas besoin de se repentir et de se rétracter. Il chercha la gloire de Dieu et le salut de l'Église en revenant en France. Son pieux dessein fut béni du ciel, et comme son cœur était droit, ses intentions pures, Dieu le glorifia par des miracles sans nombre, et fit une réponse aux détracteurs du saint Pontife qui osèrent plus tard flétrir sa mémoire.

Il ne s'en présenta aucun au moment de sa mort. Tous les peuples rendirent hommage à sa vertu, et l'Église universelle pleura la mort de ce grand Pape. Les Italiens eux-mêmes lui donnèrent des regrets et des louanges. Il

1. Benoît XIV, *de Canonizatione*.

n'y a pas jusqu'à Pétrarque et à l'historien de Milan qui n'aient fait son éloge. Corio déclare qu'Urbain V fut partout considéré comme un saint.

Dans toutes les églises de France, d'Espagne et d'Italie, on célébra des services solennels pour le repos de son âme, on fit son éloge dans les chaires sacrées. Bologne se distingua parmi toutes les villes d'Italie. Urbain V l'aimait plus que les autres cités de l'État ecclésiastique. Elle possédait encore le frère de ce Pontife, le cardinal Anglic, dont les pouvoirs venaient d'être confirmés par les cardinaux réunis en conclave. En lui notifiant la mort de son frère, ils lui ordonnaient de rester à son poste et de veiller aux intérêts de l'Église jusqu'au moment où on pourrait lui donner un successeur. Bologne voulut rendre un pieux hommage à la mémoire du Pontife et consoler son frère en déployant toutes les magnificences du culte catholique dans le service funèbre qu'elle fit célébrer. Pendant huit jours, les portes des magasins furent closes. Les princes voisins et Pétrarque vinrent se joindre à l'immense cortége qui suivit le cardinal Anglic du palais apostolique à l'église. Les annales de toutes les villes d'Italie font mention de cette pompe funèbre.

Enfin, le cardinal Anglic, ayant reçu un successeur, vint présider à la sépulture définitive de son frère. L'église des Doms avait gardé l'espace de dix-huit mois les restes d'Urbain V. Le 1er juin 1372, le corps du Pontife fut exhumé. On le plaça sur une litière ornée de soie rouge et traînée par deux mules. Le peuple d'Avignon entourait la litière. Les rangs étaient si serrés que les mules ne pouvaient avancer. On put arriver à peine le premier jour au monastère de Saint-Ruf, aux bords de la Durance. Quand il fallut se séparer pour toujours du Pontife, les Avignonais se jetèrent sur la litière et mirent en pièces la soie qui la recouvrait. Ils se partagèrent ces lambeaux comme des reliques. Le corps du Pontife reposa pendant la nuit dans

l'église de Saint-Ruf. On brûla autour de lui cinq ou six quintaux de cire que les fidèles avaient offerts.

Le 2, au point du jour, le cortége sacré se dirigea vers Orgon. Le peuple ne voulut pas laisser à de vils animaux l'honneur de porter les restes précieux du Pontife. On détacha les deux mules de la litière, et de Saint-Ruf à Marseille le fardeau sacré reposa sur les épaules des pieux fidèles. Ainsi les honneurs qu'Urbain V avait autrefois décernés au cardinal Albornos lui furent rendus par la foi des peuples. Le corps du Pontife fut déposé dans l'église d'Orgon. On brûla autour de lui, pendant la nuit, une grande quantité de cierges. Le 3, le cortége arriva à Salon ; le 4, au village des Pennes, et le 5, dans la nuit, aux portes de Marseille.

Une foule innombrable se porta au-devant du corps d'Urbain V. Plus de trente-cinq mille hommes portant des torches l'accompagnèrent jusqu'à Saint-Victor. A leur tête marchaient le cardinal Anglic de Grimoard, l'archevêque d'Aix, les évêques de Maguelonne, de Saint-Paul-Trois-Châteaux et d'Uzès, Étienne, abbé de Saint-Victor, Pons *de Ulmo*, abbé de Montmajour, et deux autres abbés. Il était plus de onze heures du soir quand on arriva à Saint-Victor : *post horam quintam noctis* [1].

Là, le cardinal Anglic prit dans ses bras la caisse qui renfermait les ossements de son frère, la remit à l'abbé de Saint-Victor et aux syndics de la ville de Marseille. Ceux-ci la placèrent dans le tombeau qu'ils avaient fait construire au devant du maître-autel, du côté de l'Évangile [2], en face de l'ancienne porte de la sacristie. Le tombeau était creusé dans le mur, si le dessin donné par les Bollandistes [3] est exact. Il avait à l'extérieur seize palmes de large et vingt-huit palmes de hauteur. La tombe occupait tout l'intérieur

1. *Archives de Saint-Victor.*
2. Ms. 4020.
3. *Propyleum maii.*

de l'ogive, dont les Bollandistes retracent la forme et les dimensions. La statue en albâtre du Pontife fut placée sur le tombeau.

Neuf ans après, on ouvrit le tombeau. On reconnut la caisse couverte de velours rouge, longue d'un mètre cinquante centimètres, où les restes d'Urbain V étaient enfermés. Auprès de celle-ci était une autre caisse avec les vêtements du Pontife, et la terre qu'on tira de la fosse où on l'avait enseveli à Notre-Dame-des-Doms [1].

Pendant longtemps, le tombeau d'Urbain V fut exposé aux regards du peuple. Quand l'abbaye fut sécularisée, les chanoines placèrent le grand autel au milieu du transept, et le chœur, qui s'avançait jusqu'au milieu de la grande nef, fut reculé derrière l'autel. Les boiseries du chœur masquèrent la partie inférieure du tombeau d'Urbain V [2]. Pour rappeler son souvenir, les chanoines de Saint-Victor lui élevèrent un simple cénotaphe au fond du chœur, et peu à peu le souvenir de ce Pape s'effaça dans l'abbaye qu'il avait comblée de faveurs.

C'était vraiment traiter avec peu de respect un Pape et un saint. Mais peut-être cet oubli des convenances ecclésiastiques était le moyen dont la divine Providence se servait pour soustraire aux profanations de 93 les restes du Pontife. Peut-être Marseille est assez heureuse pour les posséder encore. Les chanoines de Saint-Victor durent élever un mur à l'entrée de la chapelle sépulcrale, et le tombeau d'Urbain V serait dans ce cas encore intact. Il y a quelques années, l'ouvrier qui creusa dans le mur du transept la niche où l'on a placé la statue de la sainte Vierge trouva derrière le mur un espace vide. Il ne jugea pas à propos d'examiner ce que c'était, et se hâta de murer l'ouverture qu'il avait faite. Ne serait-ce pas la petite cha-

1. *Archives de Saint-Victor.*
2. Ms. de Haitze.

pelle sépulcrale et le tombeau d'Urbain V qu'il venait de découvrir?

Il serait facile de reconnaître le cercueil d'Urbain V. Il était cerclé en fer et couvert de velours. Ah! si quelque jour les architectes, en sondant les murs de la vieille basilique, entendaient la pierre résonner sous leur marteau, si un pan de muraille s'écroulant tout à coup laissait apercevoir les dépouilles de ce grand Pape, quelle joie immense ressentirait la cité phocéenne! quelles actions de grâces elle rendrait à ceux qui auraient trouvé ce trésor! quel beau triomphe elle décernerait au Pontife qui l'avait tant aimée!

On grava sur le tombeau d'Urbain V les vers suivants. Les actes de sa canonisation les mentionnent.

Hic requiescit Urbanus Pontifex in ordine quintus,
Summus divinitus Romanorum præsul electus,
Auctor bonorum, lux, censor normaque morum.
Speculum cunctorum, dogma duxque monachorum.
Bonorum ductor, malorum quoque corrector,
Justitiæ tutor studiorumque reparator,
Nullius acceptor direxit justitiæ libram.
Virtutibus fulgens, cunctis jura reddidit idem
Atque simoniam sui splendore fugavit.
Ecclesias nempe reparavit Romæ divinitus
Apostolorumque capita nunc recondidit.
Pauperes alendo Christi mandata complevit.
Hicque Bonus Pastor ad fidem Christi reduxit
Græcorum Cæsarem erroris caligine tectum.
Post labores tandem multos desuperque vocatus,
Inter fratrum manus, illa facta, membra resolvens.
Ad tumulum hujus languentum membra sanantur.
In multis aliis provinciis quoque clare constat,
Necnon Italia ab ipso multum amata.
Miraculis late hoc in Hispania patet
Ac in Bohemia nobilique Francia tota.
Gaudet Provincia Arelatensis sive vocata
Per tanta signa, meritis Urbani ornata.
Ergo, mente pura, te, Urbano Beato,
Pontifici summo, Lector devote, commenda.
Anno millesimo trecento quoque septuageno

Currente Domini, mensisque decima nona
Decembris erat dies anni, beatus iste
Urbanus ad Christum, transitu felici, migravit.

Ces vers naïfs expriment bien la piété des peuples et leur confiance aux mérites d'Urbain V. Ils sont une nouvelle preuve des miracles sans nombre qu'il opéra et du culte qu'on lui rendit :

Miraculis late hoc in Hispania patet,
Ac in Bohemia nobilique Francia tota.

Urbain V venait d'expirer, et déjà Dieu lui accordait le don des miracles. Il opéra de grands prodiges à Avignon, à Marseille, dans la plupart des villes de Provence et du royaume de Naples, partout ; on en dressa le procès-verbal que l'on joignit au procès de sa canonisation. Il y en eut quatre-vingt-deux constatés juridiquement, et, sur le nombre, deux résurrections de morts.

Qu'on ne s'étonne plus si les peuples rendirent à Urbain V un culte religieux et l'honorèrent comme saint. Partout on grava son image. Le nimbe sacré environnait sa tête et le titre de saint ou de bienheureux était inscrit au-dessous de son image. Or, le nimbe, ainsi que Benoît XIV le remarque, est le signe d'une sainteté déclarée et d'un culte autorisé par l'Église : *Quod utique est sanctitatis et cultus Ecclesiastici argumentum.*

On voyait autrefois l'image d'Urbain V ornée ainsi dans la plupart des églises de Rome, à Saint-François *in Ripa,* à Saint-Sauveur *in Corte,* à Saint-Chrysogone, avec ces paroles : *Beatissimus Papa Urbanus* [1]. Son image se voit encore dans la chapelle élevée à l'endroit où saint Pierre et saint Paul marchant à la mort se séparèrent. Urbain V est orné de l'auréole des saints. Il tient dans ses mains

1. Benoît XIV, *de Canonizatione,* lib. I, c. XLI.

les têtes des saints Apôtres comme dans la fresque de la petite chapelle de Citta della Pieve. Dans la fresque de Citta della Pieve, le front du Pontife porte l'auréole; au-dessous on lit ces mots : *Beatus Urbanus Papa quintus*. Urbain V porte la chasuble du moyen âge et le long pallium. Le temps a effacé les traits de son visage. Son image était empreinte autrefois sur l'étendard de la confrérie de Notre-Dame de Confession.

Il est probable qu'on récitait à Saint-Victor, en l'honneur du saint Pontife, l'antienne et l'oraison que les Bollandistes ont citées, puisque les moines de Saint-Victor les joignirent aux actes de la canonisation. Voici l'antienne et l'oraison telles que ces actes les donnent :

Sancti Urbani Papæ quinti Antiphona.

Effugator simoniæ, cultor justitiæ
Regulator monachorum, propagator clericorum
Inculcator tyrannorum, et defensor oppressorum
Urbane, vir magnifice, qui rexisti mirifice
Ora Deum qui te fecit et Ecclesiæ præfecit
Quod nobis dic hoc gratiam et in futuro gloriam

Salutate Urbanum et adjutorem nostrum in Christo Jesu.

Oratio.

Deus qui beati Urbani, confessoris tui atque pontificis, præclaræ vitæ meritis multis modis mundo manifestas miraculis, concede cunctis ejus memoriam agentibus suarum effectum petitionum consequi salutarem, veniamque peccatorum in præsenti et in futuro cœlesti cum ipso gloria coronari. Per Dominum nostrum, etc.

On rendait encore au siècle dernier à Urbain V un culte public dans l'église de Saint-Victor, comme le reconnaît Benoît XIV : *Nonnulla etiam cultus publici vestigia erga Urbanum in ecclesia Sancti Victoris Massiliensis adhuc exstant*[1].

1. *De Canonizatione*, lib. I, c. XLI.

La dévotion au Pape Urbain V s'accrut tellement, que les murs de l'église de Saint-Victor étaient littéralement, quatre ans après sa mort, couverts d'images en cire que les fidèles venaient déposer sur son tombeau. Les offrandes étaient si nombreuses, qu'en 1374, l'abbé de Saint-Victor crut devoir en régulariser l'application. Il délégua son vicaire général pour recueillir ces offrandes et les employer aux fortifications de l'abbaye.

En 1405, le roi de Naples, Louis II, fit placer une lampe d'argent devant le tombeau d'Urbain V. Aux premières atteintes de la cruelle maladie qui empoisonna sa vie et fit le malheur de la France, Charles VI se souvint du Pontife aux prières duquel les peuples attribuèrent sa naissance, et dans un moment de lucidité il écrivit en ces termes à l'abbé de Saint-Victor :

« Par la dévotion que nous avons à vous, à votre église, « et afin qu'il plaise à Monsieur saint Victor, en quel « honneur elle est fondée, et au bon Pape Urbain dont le « corps gît en ycelle, prier notre guarison d'une griefve « maladie qui nous est survenue, nous ly envoions nos « offrandes et vous prions et requérons que vous priez et « faites prier Dieu, le benoite Vierge, lesdicts saint Victor « et bon Pape Urbain, faisant dire messes et oraisons en « votre dicte église, pour nous, si qu'il plaise à Dieu, par « l'intercession de la benoite Vierge, dudit Monsieur saint « Victor et dudit Pape Urbain et des autres saints et « saintes, moyennant vos bonnes prières, nous puissions « recouvrer notre santé, et pour ce nous aurons toujours « votre dicte église pour plus amplement recommandée. »

Ce sont là des preuves incontestables du culte rendu autrefois au bienheureux Pape Urbain V. On l'honorait comme saint en France, en Italie, à Rome, partout. Il serait facile d'obtenir l'approbation de ce culte et de faire rendre suivant les règles les honneurs des saints à ce grand Pontife. La demande qu'en feraient au saint-siége les

archevêques d'Avignon et de Sens, ainsi que les évêques de Clermont, de Marseille, de Mende, de Montpellier et de Nîmes, serait accueillie favorablement.

Déjà une pareille demande avait été faite au Pape Grégoire XI et au compétiteur d'Urbain VI, Robert de Genève, appelé dans son obédience Clément VII.

Cinq ans après la mort d'Urbain V, Waldemar, roi de Danemark, se rappelant tous les bienfaits qu'il avait reçus d'Urbain V, demanda au Pape Grégoire XI sa canonisation. Le Pape lui répondit qu'il le remerciait du soin qu'il prenait de la mémoire de son illustre prédécesseur, qu'il espérait que Dieu agréerait la piété de ce monarque, que si pendant son règne et celui du roi on pouvait travailler à la canonisation d'Urbain V, il aurait soin d'en avertir le roi [1].

Le pontificat de Grégoire XI fut trop agité pour qu'on pût introduire cette grave affaire, qui ne fut reprise qu'au commencement du règne de Clément VII.

Le roi de France Charles VI, Louis XI, roi de Naples, le duc de Berri, le duc de Bourgogne, les archevêques d'Arles, d'Aix et d'Embrun, les évêques de Marseille, de Mende, de Rhodez et de Viviers, les chapitres et le reste du clergé de ces diverses églises, la commune de Marseille et celle de Montpellier s'unirent pour demander à Clément VII la canonisation d'Urbain V. Pierre Olivier, licencié en droit, chanoine d'Aix, fut nommé procureur de la cause [2].

Pierre Olivier présenta cette demande à Clément VII, qui, faisant droit à sa requête, forma une commission pour informer sur les vertus et les miracles du Pape Urbain V. Elle était composée de Séguin, patriarche d'Antioche, administrateur du diocèse de Nîmes, de Raymond, évêque

1. *Régeste*, t. VII, fol. 235.
2. Ms. 4026, *Archives de la préfecture des Bouches-du-Rhône*, ms. de Haitze.

de Vaison, et de Savaric, abbé de Saint-André près Avignon, et l'année suivante abbé de Saint-Victor.

Le procureur de la cause recueillit les principaux traits de la vie d'Urbain V, ainsi que les miracles dont il put avoir la preuve juridique, et présenta à l'évêque de Vaison et à l'abbé de Saint-André, en l'absence du patriarche d'Antioche, le procès-verbal qui renfermait toutes ces informations. Il est divisé en deux parties, la vie d'Urbain V et ses miracles. Olivier en offrit un exemplaire aux deux commissaires. L'exemplaire du Vatican appartenait autrefois à l'abbaye de Saint-Victor. Ce qui le prouve, c'est la couverture en parchemin qui porte un acte où La Détrousse, Peypin et Roquevaire sont nommés à la date du 1[er] février 1501.

L'an 1414 et le 14 octobre, quelques semaines avant l'ouverture du concile de Constance, les moines de Saint-Victor, assemblés dans la salle capitulaire, dressèrent l'acte suivant qui fut inséré dans le manuscrit du Vatican [1].

Solennité de la naissance au ciel du bienheureux Pape Urbain V, qui est célébrée le quatorzième jour avant les calendes de janvier.

« Il a été présenté à notre très-saint Père, le seigneur Pape Clément VII, une supplique de la part de notre seigneur et révérend Père en Jésus-Christ, l'abbé du saint monastère de Saint-Victor, comme de son vénérable couvent, afin qu'il daignât inscrire au catalogue des saints notre très-saint Père le bienheureux Pape Urbain V, supplique dont voici la teneur :

« Très-saint Père,

« L'abbé et le chapitre du monastère de Saint-Victor de « Marseille se jettent aux pieds de Votre Sainteté et les

1. Ms. 4026.

« baisent respectueusement. Comme votre prédécesseur, « très-saint Père, le seigneur Pape Urbain V, de sainte et « d'heureuse mémoire, avait enseigné, tandis qu'il vivait « dans le siècle, la voie du salut par ses paroles et par ses « exemples; quand il eut achevé heureusement le cours de « sa vie, le Tout-Puissant l'illustra par une foule de mira-« cles et le glorifie de plus en plus chaque jour dans tout « l'univers; c'est pourquoi vos humbles et dévots servi-« teurs, l'abbé et le chapitre de Saint-Victor, pensant qu'il « ne convenait pas de refuser les honneurs et la vénéra-« tion qu'il mérite à ce seigneur Pape Urbain V, de sainte « et d'heureuse mémoire, dont la sainteté est prouvée par « les vertus qu'il a pratiquées et par les miracles qu'il « opère, prosternés à vos pieds, vous implorent et sup-« plient avec larmes Votre Sainteté très-clémente de dai-« gner inscrire au catalogue des saints le même seigneur « Urbain V, de sainte et d'heureuse mémoire, afin que « celui qui fut élevé dans le ciel par le Très-Haut soit « aussi exalté sur la terre et reçoive les honneurs qu'il « mérite, afin que ce que *l'on croit pieusement et avec « justice* au sujet de ce seigneur Pape Urbain, de sainte « et heureuse mémoire, on puisse *le confesser de bouche « pour le salut* et le croire vrai et authentique.

« Ne voulant pas déroger à cette demande, nous sur-« tout qui l'avons faite de vive voix dans le palais d'Avi-« gnon devant le Pape Clément VII, de sainte mémoire, « en présence de nos révérendissimes Pères en Jésus-Christ « les cardinaux de la sainte Église romaine, comme les « saints canons nous apprennent qu'on fait injure aux « martyrs en priant pour eux, désirant qu'à l'avenir on « cesse de réciter l'office des morts pour notre très-saint « Père dans notre monastère et dans ceux qui lui sont « soumis, et qu'on y substitue d'autres pieux suffrages « pour l'exaltation de la foi catholique, pour l'honneur et « la gloire de notre très-saint Père le bienheureux Pape

« Urbain V, que l'archange saint Michel et ses anges ont « emporté dans leurs bras, que la bienheureuse Vierge « Marie a reçu, croyons-nous, avec les chœurs des vierges, « en présence des saints apôtres Pierre et Paul, que l'as- « semblée du ciel possède, comme l'attestent sa vie et « ses glorieux miracles.

« C'est pourquoi nous, Pierre [1], par la miséricorde di- « vine abbé du monastère de Saint-Victor de Marseille, de « l'ordre de saint Benoît, auquel notre très-saint Père le « Pape Urbain V fut préposé quand il était encore dans « les rangs inférieurs du clergé et d'où la divine Provi- « dence le tira pour l'élever au faîte du souverain ponti- « ficat, pour la gloire et l'honneur de la très-sainte et « indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et de toute « la cour céleste, nous nous proposons, avec l'approbation « du chapitre, de régler ainsi la solennité de l'office que « l'on doit célébrer le jour de la mort et de la naissance « au ciel de notre très-saint Père le bienheureux Pape « Urbain V, jusqu'au jour où il sera inscrit au catalogue « des saints, tant dans notre monastère que dans les « autres maisons qui lui sont soumises. Nous dirons com- « bien il se montra miséricordieux, combien il fut le con- « solateur des âmes affligées, le guide regretté de plusieurs « familles monastiques, le chef prudent et le médiateur « de peuples innombrables, le bienfaiteur de la ville de « Rome, le père des pauvres, le soutien des âmes saintes...

« Pour acquitter notre dette envers lui, nous établissons « et nous ordonnons ce qui suit. Le son des cloches an- « noncera la fête, comme aux plus grandes solennités, « suivant la parole du Psalmiste : *Louez le Seigneur avec « l'airain retentissant, louez-le avec l'airain de la joie.* A « matines et aux petites heures on fera l'office du Saint- « Esprit qui est le Paraclet de Dieu, la fontaine d'eau vive,

[1] Pierre Flamenqui, septième du nom.

« la flamme, la charité, l'onction spirituelle, la grâce
« *septiforme* et le doigt de la droite de Dieu.
« L'office des morts sera récité tout entier. La veille on
« chantera lentement les vêpres des morts avec l'oraison
« *Fidelium Deus omnium conditor et redemptor.* Après les
« matines on chantera avec la même solennité les laudes
« des morts, comme si notre très-saint Père le bienheu-
« reux Urbain V était dans le chœur. Le lendemain, après
« les petites heures et la messe de l'Avent, on fera sous le
« cloître une procession solennelle comme au jour de la
Pentecôte, sans rien ajouter ou retrancher... Si l'abbé
« officie à la messe, il donnera, suivant l'usage, la béné-
« diction solennelle. Le reste de l'office sera célébré à
« l'heure ordinaire. A l'offertoire, un orateur distingué
« montera en chaire pour dire la vie sainte du bienheu-
« reux Urbain V et les glorieux miracles qu'il a opérés,
« et exciter les fidèles à un plus grand attachement à la
« foi catholique et à une plus tendre dévotion à saint
« Urbain.
« Le grand autel de notre insigne collége de Saint-
« Benoît, à Montpellier, sera orné, comme aux fêtes les
« plus solennelles, avec le même nombre de cierges et
« plus encore si c'est possible. On y exposera les reliques
« des saints. Les honorables et puissants seigneurs con-
« suls de la ville royale de Montpellier, et tous les
« autres grands personnages qu'on a la coutume de con-
« voquer aux cérémonies publiques, seront invités à cette
« fête solennelle. Nous aurions désiré de pouvoir faire
« davantage pour la gloire et l'exaltation du bienheureux
« Urbain V, vicaire de Jésus-Christ. Le peu que nous fai-
« sons suffira pour montrer à nos bienfaiteurs que nous
« comprenons le devoir sacré de la reconnaissance.
« Les deux décrets que nous venons de formuler, nous
« les déposons, avec le denier de la pauvre veuve de
« l'Évangile, dans le trésor du temple, afin qu'ils procu-

« rent la gloire de celui qui est célébré ainsi dans nos « livres saints : *Seigneur, votre nom est admirable, vous « avez couronné votre saint de gloire et d'honneur, vous « l'avez établi sur les ouvrages de vos mains* : de celui « dont le règne et l'empire dure sans fin dans les siècles « des siècles. Ainsi soit-il.

« Nous voulons que cet acte soit conservé dans notre « sacré collége de Saint-Benoît. Une copie en sera affichée « dans la petite salle capitulaire, pour qu'on en garde le « souvenir.

« Donné et fait dans notre sacré monastère de Saint-« Victor, le dix-huitième jour avant les calendes de no-« vembre, l'an du Seigneur 1414, sous notre seing et « celui de notre sacré monastère. »

Cette fête a été célébrée jusqu'à la fin du siècle dernier. Pagi, qui écrivait en 1727, en parle ainsi : « Le 19 dé-« cembre, les moines de Saint-Victor célèbrent la messe « du Saint-Esprit comme au jour de la Pentecôte, avec le « *Gloria*, la prose et le *Credo*, le prêtre et ses ministres « sont revêtus des ornements qu'Urbain V avait donnés « à l'abbaye. Le tombeau du Pontife est environné de « cierges. »

Et maintenant les chants de triomphe ne se font plus entendre sous les voûtes de Saint Victor le jour de la naissance au ciel d'Urbain V, son nom a cessé de retentir dans la chaire sacrée, les fidèles ne sont plus convoqués pour entendre ses louanges. Son souvenir s'est effacé dans tous les cœurs. Puisse la vie que nous venons d'écrire faire revivre l'ancienne piété de Marseille et de la France entière envers ce Pontife, et, en rappelant le souvenir de ses bienfaits et de ses miracles, exciter les cœurs à l'amour et à la reconnaissance. Notre peine ne serait pas perdue, tous nos

vœux seraient comblés, si, à la pensée de tout ce qu'elle doit à ce grand Pape, la France demandait pour lui au saint-siége les honneurs suprêmes et faisait placer sur les autels *ce bon Français* qui, après avoir travaillé pendant sa vie mortelle à la gloire et au bonheur de sa patrie, veille sur elle du haut du ciel et intercède auprès de Dieu avec saint Remi, saint Denis, saint Martin, ces grands Pontifes, pères et protecteurs de la nation française.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



